

# LA MORT

ET

# LE DIABLE

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE D'ARCET, 7.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DE L'ÉVOLUTION DES IDÉES.

# LA MORT
ET
# LE DIABLE

## HISTOIRE ET PHILOSOPHIE
## DES DEUX NÉGATIONS SUPRÊMES

PAR

POMPEYO GENER

De la Société d'anthropologie de Paris.

PRÉCÉDÉ D'UNE LETTRE A L'AUTEUR

DE

E. LITTRÉ

Membre de l'Académie française.

PARIS

C. REINWALD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

1880

A

MONSIEUR ERNEST RENAN

EN PREUVE DE RECONNAISSANCE.

P. G.

# TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES



## LIVRE PREMIER.

## LA MORT ET L'IMMORTALITÉ.

### Partie historique.

### I

### INDE.



### II

### PERSE.

## III

## DE L'IMMORTALITÉ.

II

AHRIMAN.



III

BABYLONE.

## V

## LE TARTARE, LES DÉMONS ET L'ART SACRÉ.



## VI

## DU MAL SELON LA GNOSE ET SELON L'ORTHODOXIE.

## VII

## LE DIABLE BESTIAL ET LE PAUVRE DIABLE.



## VIII

## LE GRAND DIABLE.

## XI

## DE L'IDÉE DU MAL PHILOSOPHIQUEMENT CONSIDÉRÉE.

Pages.

## CONCLUSION.



## APPENDICES.



FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

## LETTRE DE M. E. LITTRÉ A L'AUTEUR

---

MONSIEUR,

Vous êtes du nombre de ces amis inconnus dont j'ai parlé quelquefois, et avec qui il suffit de la moindre circonstance pour que la liaison s'établisse. C'est chaque fois une bonne fortune qui m'arrive; car y a-t-il chose qui satisfasse plus nos meilleurs sentiments, que d'apprendre qu'on est au loin en communication morale et intellectuelle avec des esprits éclairés qui aiment à rendre ce qui leur a été donné, même par voie philosophique et générale?

De votre part, la circonstance a été la conception d'un travail que vous voulez mener à bien sous les auspices de la philosophie positive. Jeune disciple de cette philosophie, vous vous êtes adressé à un disciple plus vieux que vous et qui, depuis trente ans qu'il s'en sert, l'a trouvée fidèle à ses promesses et guide sûr dans les graves difficultés mentales de notre époque.

Il vaut la peine de remarquer combien est grande la force de pénétration de cette philosophie. La voilà qui va, au milieu de la catholique Espagne, dans le pays que la théologie a gardé si longtemps contre toute invasion de l'esprit moderne, s'adresser à des intelligences qu'elle attire, qu'elle charme et soumet à sa loi.

Je note ici (et ce n'est point un hors d'œuvre) qu'autant m'est advenu avec le Portugal. Là aussi j'ai des amis inconnus qui se sont fait connaître. Le lien a été cette doctrine fondée sur les sciences, qui assure l'intelligence et fortifie le cœur au milieu du trouble causé par la décadence progressive des croyances anciennes.

Cette force de pénétration appartenant à la philosophie positive, même au travers de milieux les plus réfractaires en apparence, est non un miracle, mais un effet naturel et historique de l'évolution, qui, commune à notre Occident, en a préparé plus ou moins toutes les parties. Un des savants renommés de ce temps-ci, M. Pasteur, a montré que l'air ambiant contient une multitude infinie de corpuscules vivants qui se glissent par les moindres pertuis, et qui, tombant sur un terrain favorable, donnent lieu à des multiplications illimitées. Il n'en est pas autrement de l'air intellectuel, si je puis me servir de cette expression, qui nous enveloppe de toutes parts ; grâce à la culture universelle, il est plein de germes, de critique et de science qui se disséminent sans relâche, qui passent malgré les fermetures les plus hermétiques et qui produisent une féconde et incompressible fermentation.

Au point de vue où je suis placé, et malgré ma qualité d'étranger et mon éloignement, je me permets d'attribuer une grande importance à tous les travaux qui ont pour objet de faire connaître et de propager en Espagne la philosophie positive. Dans toutes les régions qui s'ouvrent, il est des pionniers qui devancent les autres et créent les premiers défrichements. C'est vous et ceux qui ont reçu les mêmes influences, qui êtes les ouvriers de la première heure et qui, dans

votre mission spontanée, ne devez plaindre ni efforts, ni labeurs, ni sacrifices.

L'Espagne, dans l'ordre philosophique, traverse la phase, si bien retracée par la sociologie, qu'ont présentée tous les peuples occidentaux : sortant de la théologie, elle entre dans les voies métaphysiques. Seulement, comme cette phase a été bien plus l'œuvre des autres que la sienne, c'est à eux qu'elle s'empresse de l'emprunter. Toutes les sortes de systèmes s'y précipitent; on y voit se coudoyer les doctrines de l'école écossaise, l'éclectisme de Cousin, l'idéalisme objectif de Krause et la transcendance de Hegel, contre lesquels la théologie défend à grand'peine son empire jadis exclusif.

Simultanément avec la liberté d'opinions et avec les systèmes métaphysiques, sont entrées les sciences modernes, leurs méthodes vigoureuses, leur appel constant à l'expérience, leur répulsion pour le subjectif et leurs résultats précis. Ce sont elles qui ont ouvert la voie aux doctrines de la philosopbie positive. En attendant plus, ces doctrines se sont cantonnées dans les facultés des sciences et de la médecine, où elles ont pris possession de quelques esprits.

Vos confidences m'ont appris que, depuis quatre ans d'études, vous préparez un livre intitulé : *La Mort et le Diable — Histoire et philosophie des deux négations suprêmes.* Ces idées de la mort et du mal, qui sont purement nominales quand on considère l'ensemble des choses, mais pleinement réelles quand on considère notre frêle humanité, ont joué, en effet, un rôle terrible dans les périodes préparatives de l'histoire humaine. Ce rôle se transforme ; et, sans cesser de prendre une part considérable à notre dure condition, il s'adoucit grâce à une connaissance plus exacte des choses et à une meilleure

culture. Les folles terreurs disparaissent; les nécessités s'acceptent avec résignation; et un travail incessant qui occupe, en les dirigeant, toutes nos forces morales et intellectuelles, diminue les difficultés et les souffrances de notre existence. C'est là l'œuvre de la civilisation.

La mort et le mal ont été personnifiés sous la forme de deux génies formidables, l'une appartenant plus particulièrement à l'antiquité païenne, l'autre étant plus spécial à l'époque intermédiaire du moyen âge, dont il forme, on peut le dire, un des traits essentiels. Rechercher l'origine et le caractère des conceptions théologiques, afin de montrer qu'elles ont été des degrés nécessaires de l'évolution totale, est un des services considérables de la philosophie positive. Une telle vérification est à double fin et effectue deux objets : d'un côté, elle nous défend contre la réaction du passé, en indiquant la source naturelle non miraculeuse, historique et non providentielle, humaine et non divine, des établissements théologiques; d'autre côté, elle nous défend contre l'absolu révolutionnaire, qui anathématise le passé religieux de l'humanité et qui, brisant par là le lien de filiation, fuit la raison de l'histoire et devient singulièrement dangereux.

Il était impossible que les anciens hommes, quand leurs réflexions se fixèrent sur le phénomène de la mort, comprissent dans son rôle cette usure des organes, qui amène la dissolution de la substance vivante. Aussi, transformant un fait naturel, qu'ils n'entendaient pas, en un fait surnaturel qu'ils croyaient entendre, chargèrent-ils de la fonction un être redoutable qui moissonnait régulièrement les générations humaines. Dès lors tout s'explique, le mythe grandiose

saisissait les imaginations, et il ne restait plus qu'à implorer la puissance fatale, à lui demander de retarder les coups, ou à chercher dans des rites mystérieux une protection provisoire. Les Grecs, pour adoucir les traits menaçants d'une telle déité, lui donnaient pour frère le sommeil; et, consolant leur imagination attristée, ils firent du repos quotidien (*alta quies placidæque simillima morti*) une image du repos éternel.

Selon une autre conception théologique, la mort est dite une punition infligée pour cause d'infraction du commandement divin. Voilà encore une explication subjective : ne pouvant comprendre pourquoi nous subissions l'agonie et le trépas, ces hommes-là se sentirent satisfaits quand ils eurent représenté la mort comme une juste peine. Les autorités humaines ne punissent-elles pas du dernier supplice les crimes qui se commettent contre la société? Conception caduque et transitoire! La mort n'est pas plus une punition qu'elle n'est un génie. Les animaux qui n'ont rien enfreint, puisque rien ne leur a été commandé, meurent comme nous; cela seul suffit à prouver que mourir est une nécessité naturelle imposée à tout organisme. L'étude des altérations que la vieillesse amène progressivement témoigne amplement que la vie finit par devenir incompatible avec des tissus qui ne conservent plus ni leur trame ni leurs propriétés.

De même qu'on avait spéculé théologiquement sur ce qui causait la mort, de même on spécula théologiquement sur ce qui l'avait précédée et devait la suivre.

Pour l'antécédence de la mort, plusieurs imaginèrent (et des religions et des nations entières y ont conformé leur croyance) que les hommes, avant de vivre la vie actuelle, avaient eu une suite innombrable

d'existences à travers les diverses formes de l'animalité; une sanction morale s'y joignit, et le dogme fut que, suivant le mérite ou le démérite, on montait ou l'on descendait dans l'échelle des êtres. Ai-je besoin de dire que, depuis les milliers d'années que les hommes vivent et meurent, aucun témoin, aucun fait, aucune expérience n'est venue attester les retours à la vie et les passages par la métempsycose? Pour ce qui est après la mort, une opinion très répandue, qui, elle aussi, est devenue une croyance et a ses sanctions morales, prononça que l'homme, au-delà du tombeau, continuait à vivre dans des lieux qu'on désignait, sans en spécifier davantage le chemin et l'emplacement, sous les noms de *paradis* et d'*enfer*. C'est, comme vous le savez, une des plus fermes et des plus salutaires propositions que la philosophie positive établit, quand elle dit que nous ne pouvons rien savoir ni de l'origine ni de la fin des choses. Eh quoi, dira-t-on, vous supprimez sans autorisation l'étude de ces problèmes, qui, depuis tant de siècles, occupent les hommes chez tant de nations et au sein de tant de religions? La suppression est beaucoup plus apparente que réelle. Sans doute il fut inévitable et il fut bon que l'humanité se proposât ces problèmes et en tentât la solution par voie de conception subjective; ce fut une large thèse à discussions profondes et variées et une source abondante de préceptes moraux et d'institutions sociales. Mais c'est justement ce travail séculaire qui, n'aboutissant jamais, a indiqué, par voie négative, qu'on s'était engagé dans une tentative sans issue, tandis que, par voie positive, les sciences écartaient ces mêmes problèmes comme n'appartenant pas à leur domaine. Leur domaine à elles est l'expérience, et l'expérience n'atteint jamais

ni une origine ni une fin. Ces questions sont donc inaccessibles aux seules méthodes qui, désormais, aient la vertu de procurer, parmi les esprits émancipés, la conviction et la convergence. La philosophie positive, quand elle les supprime, ne supprime en définitive qu'une apparence; car la vie et le développement en sont retirés. C'est le cas d'appliquer ici la phrase de l'Evangile : *Laissons les morts enterrer leurs morts*, et passons aux vivants et aux œuvres vives.

Ces œuvres vives des vivants sont toutes comprises dans ces mots : service de l'humanité. Aussi la philosophie positive conseille-t-elle, à nous ses disciples, de faire pour ce service ce qui doit être fait, sans nous occuper de ce qui sera après nous plus que nous ne nous occupons de ce qui a été avant nous. *Après nous*, *avant nous*, est dit ici, on le comprend de reste, non au point de vue de l'histoire, mais à celui du surnaturel, à celui de l'origine et de la fin, comme vous le dites excellemment, l'humanité marche vers des civilisations inconnues par une direction connue. Cette direction connue est tout entière dans la main de la science positive.

L'humanité antique, comme elle avait conçu un auteur de la mort, conçut un auteur du mal. Typhon, Ahrimane, Satan le représentèrent sous la forme objective, chez les Egyptiens, chez les Iraniens, chez les Hébreux. Mais ce fut surtout au moyen âge, dans le christianisme, que l'auteur du mal, devenu le diable, reçut la plus grande consécration. Ennemi acharné de l'homme, *quærens quem devoret*, il nous guette, il nous tente, il nous perd, et se charge dans l'autre vie de tourmenter à loisir les victimes de ses embûches. Est-il nécessaire de dire qu'il n'est aucune sorcellerie qui ait résisté à l'investigation de la science positive, et que

le diable, quelque loin qu'on l'ait cherché, s'est toujours dérobé, évanoui? A toutes ces conceptions subjectives il faut appliquer le dire du poète : *Tenues sine corpore vitas.*

Maintenant que des notions positives ont été acquises tant sur les cosmos que sur l'organisation cérébrale, on a des explications suffisantes du mal physique et du mal moral. Au besoin qui tourmentait nos ancêtres et que la théologie apaisa de la manière seule que la civilisation d'alors comportât, la science positive a satisfait, remplaçant ainsi ce qu'elle a détruit.

Cette croyance du moyen âge au diable et son intervention dans la sorcellerie eut un résultat singulier, mais fâcheux, que votre livre met en lumière d'une façon originale : elle fit considérer comme des œuvres diaboliques, et par conséquent dangereuses et punissables, les inventions, les innovations que procurait la recherche scientifique. Si nous pouvions apporter en plein moyen âge nos appareils de physique et de chimie, nul doute que tout cela, produisant l'étonnement ou la terreur, passerait pour des opérations effectuées par le secours de l'esprit du mal. La chose est si vraie que les essais, les tentatives, les découvertes des chercheurs durant l'empire de la croyance au démon furent gravement suspectés, sévèrement poursuivis par les autorités spirituelles et temporelles. La liste est longue des persécutés pour ce chef. Ce n'est que par des efforts persévérants et au prix de beaucoup de souffrances que la science positive a fini par triompher et par conquérir son indépendance et la liberté de son évolution.

Et voyez, la lutte du diable contre l'émancipation n'a pas cessé, et, quittant le domaine scientifique où

elle ne peut plus se soutenir, elle a passé sur le domaine social, qui en est le dernier théâtre. Les doctrines qui sont la suite des découvertes de la science positive, qui ont fait la Révolution et qui la continuent, sont traitées d'œuvres du diable par la théologie. C'est donc jusqu'à nos temps que vous suivez le rôle du diable, qui, par dernière transformation, est devenu l'adversaire juré de la réaction. Il est heureux qu'elle ait contre elle des obstacles plus effectifs.

Ce conflit social, qui est le nœud même de la situation moderne, c'est la sociologie qui le départage. Elle établit à la fois que la Révolution a été juste et nécessaire en brisant l'ancienne conception du monde, mais qu'elle se précipiterait dans le vide et l'anarchie, si elle ne se soumettait pas aux enseignements de l'histoire, aux conditions de l'ordre, aux lois de l'évolution.

Et comment se fait-il que la sociologie puisse parler avec une telle autorité? C'est qu'elle est le couronnement du système scientifique tout entier, grande hiérarchie où la mathématique est à l'assise inférieure, et où l'astronomie, la physique, la chimie et la biologie se suivent dans leur ordre de complication, jusqu'à la doctrine des choses sociales, la plus compliquée de toutes. Vous vous êtes approprié cette hiérarchie; c'est pourquoi vous marchez avec tant de rectitude parmi les difficultés de votre sujet.

Et comment se fait-il que les sciences positives et la philosophie qui en émane donnent à l'homme et aux sociétés la garantie d'une évolution conforme à notre nature? C'est qu'elles renoncent résolument à l'enquête des choses en soi et de l'absolu, et se tiennent dans le relatif. Là est l'expérience en son ample développe-

ment, et avec elle toute la certitude que comporte la condition humaine.

A mesure que la théologie décroît, les sciences prennent plus d'importance dans la société. A mesure que le sciences prennent plus d'importance dans la société, les éléments de la philosophie positive se répandent davantage. Votre livre en est un témoignage pour l'Espagne.

E. LITTRÉ.

Paris, janvier 1876.

# AU LECTEUR

Pour arriver au degré de civilisation qu'elle a atteint, l'Humanité a eu à combattre une multitude d'obstacles qui s'opposaient à son évolution. A tout prix il fallait qu'elle en triomphât, sous peine d'être vaincue par eux.

Les éléments d'abord, puis les différents êtres qui occupent notre globe, et l'organisme humain lui-même, tels sont les adversaires qui se sont constamment employés à entraver le développement de notre espèce. Si l'homme a appris à satisfaire ses besoins ; s'il a acquis des connaissances et groupé des idées ; s'il a peuplé la Terre ; s'il a constitué des sociétés et créé des civilisations ; s'il a inventé des instruments et des machines pour faciliter le travail, pour le perfectionner, pour accroître ses relations, pour les étendre, les rendre plus rapides et moins difficiles : c'est à un labeur incessant, c'est à une lutte soutenue non-seulement contre le monde extérieur, mais encore contre lui-même, qu'il est redevable de ces résultats.

Il lui a fallu lutter contre sa propre personne pour élever ses sens, pour faire usage de ses organes, pour dominer ses instincts, pour diriger sa raison. Il lui a fallu lutter contre les individus de son espèce pour parvenir à s'établir dans chaque pays, pour défendre ses

progrès contre ceux dont la civilisation était moins avancée que la sienne, pour les faire agréer par ceux qui étaient réfractaires. Il lui a fallu lutter contre le reste des êtres qui peuplent le globe pour se procurer la nourriture, un abri et la sécurité de sa personne. Il lui a fallu lutter enfin contre ce que les anciens appelaient *les quatre éléments*, c'est-à-dire contre la Terre, contre l'Eau, contre l'Air et contre le Feu, et c'est à ces combats journaliers, récompensés par une succession de victoires, que l'Homme a dû ce qu'il est actuellement, et qu'il devra dans l'avenir un état plus parfait et la grandeur vers lesquels le pousse incessamment son activité.

La synthèse des contrariétés subies par l'Homme dans cette lutte est tout entière contenue dans ces deux abstractions : la mort et le mal.

La mort est le terme de l'individu dans son combat pour l'existence ; le mal est la négation ou la limite du bien-être matériel ou du bien moral. C'est en faisant l'historique de ces deux négations, c'est en parcourant la série des faits auxquels elles se rapportent, c'est en un mot en suivant leur évolution que nous les verrons décroître progressivement, bien que par oscillations, en raison directe de l'accroissement continu de la vie et de la Justice parmi les hommes. En même temps que nous observerons ce décroissement, nous remarquerons aussi combien l'idée que l'on a eue de ces négations a changé de signification suivant les différents âges, qui leur ont attribué chacun des origines diverses et les ont rapportées à des événements distincts. A l'aide d'une philosophie qui s'appuie sur les résultats de la science, nous démontrerons qu'elles ne correspondent qu'à des rapports purement naturels et nous

dégagerons ce qu'on leur oppose de réel selon le critérium positif.

Dans son évolution historique, l'Homme a eu trois manières de concevoir les faits. La philosophie positive s'est inspirée de ces conceptions pour diviser l'histoire en trois périodes, qui sont : la *période théologique*, la *période métaphysique* et la *période positive*.

Dans la *période théologique* ou mythologique, toutes les forces de la Nature, tous ses rapports prenaient un corps dans l'esprit humain, de sorte que toutes les idées se formulaient au moyen de symboles et de personnifications. Dans cette période — nécessaire du reste pour l'éclosion des suivantes, comme l'enfance dans l'individu est nécessaire pour arriver à l'âge viril — dans cette période, ces deux négations suprêmes sont considérées, de même que les autres phénomènes naturels, comme résultant de la volonté d'êtres extérieurs et supérieurs à l'homme.

Toutes les théologies ont considéré le *mal* comme étant le produit d'un ou de plusieurs êtres surnaturels, et la *mort* comme le résultat d'une volonté divine, fatale ou providentielle.

Dans la *période métaphysique*, période de pure transition, on doute, on cherche, on discute; les personnifications perdent leur corps et se rangent, sortes de fantômes impalpables, dans la catégorie des entités immatérielles; mais les raisonnements se basent encore sur les *à priori* de la théologie,

Enfin, dans la troisième période, dans la *période positive*, ou, comme l'appellent les philosophes allemands modernes, dans l'*ère du réalisme*, la raison médite, non plus sur les principes théologiques, mais sur des données fournies par l'expérience. Les sciences se

forment, elles classent et ordonnent les faits, d'où elles induisent des lois; et c'est la comparaison de ces séries de données, c'est la comparaison entre elles de toutes les lois particulières à chaque science qui engendre la véritable philosophie.

Si la véritable philosophie est issue de l'étude comparative des sciences, c'est parce qu'on ne peut philosopher avec profit que sur des matières que l'on connaît et que l'on possède. Philosopher sur ce qui n'est pas connu ou sur ce qui ne le sera jamais, c'est une sorte de stérilité intellectuelle qui ne saurait aboutir qu'à une ontologie chimérique. C'est en raison directe de la détermination des lois de la Nature, c'est en raison de la généralisation de ces lois et de leur application qu'a progressé l'espèce humaine. Le degré de bien-être moral et matériel qu'atteint l'Homme dépend toujours de l'empire qu'il exerce sur la Nature, dont, bien entendu, il forme partie intégrante.

Dans la période théologique, les actions et les réactions qui se succèdent dans l'Univers étaient adorées comme les manifestations d'un ou de plusieurs êtres divins; l'Homme n'avait point de puissance sur elles. Souvent même l'investigation ne lui était pas permise. Les théocraties faisaient bonne garde, car vouloir empêcher le fonctionnement de la Fatalité aurait été un sacrilége.

Après la période de doute et de lutte, après la période des argumentations pivotant autour de l'Absolu, après l'échec de toutes les tentatives de spéculation pure, l'esprit humain s'attache à l'étude de tous les phénomènes qui tombent sous les sens, il se désintéresse de toute opinion préalable, et le succès récompense si bien ses calculs et ses recherches qu'il semble que

l'Homme va dominer complétement la Nature. Il portait en lui-même le principal obstacle qui s'opposait à ses triomphes. C'était une conception erronée de l'Univers qu'il avait puisée dans une méthode qui le menait à contre-sens.

A partir de cette époque, l'esprit humain ne recherche plus la série d'êtres hypothétiques, supérieurs et éternels, cachés derrière les phénomènes dont un jour il les avait crus la cause; il observe la série des organismes qui s'élève du minéral à l'Homme, ainsi que la série d'actions qui lui est parallèle, depuis la simple action moléculaire jusqu'à la volonté intelligemment consciente du savant. Il ne confond plus déjà le mouvement d'attraction minérale avec la simple contractilité des organismes primaires, ni avec l'irritation nerveuse, confusément consciente, d'êtres plus compliqués, ni avec la volonté réfléchie d'êtres plus parfaits. Ce qui, un jour, lui était apparu comme l'effet de volontés surnaturelles, ne lui apparaît plus à cette heure que comme de simples mouvements, des résultats physiques qu'il est en son pouvoir de modifier. La science lui a démontré que la volonté n'existe qu'avec l'organisation, et déjà, sans superstition, il a osé attaquer ce qu'il croyait invincible.

Alors l'Absolu est éliminé de toutes les spéculations humaines. L'Homme n'étudie plus que les rapports des choses et il abandonne les questions d'origine et de fin. La connaissance seule des phénomènes lui est possible, et, qui plus est, lui est profitable. L'Infini, l'Eternité ne sont pas de son ressort. La seule prétention d'introduire ces facteurs dans une question quelconque en rend la solution impossible L'Homme ne pourra jamais dire d'où est sorti l'Univers, il ne pourra ja-

mais assigner une date à sa fin ; bien mieux, il ne pourra jamais dire s'il a eu un commencement, s'il aura une fin. Rien qu'à énoncer ce problème, la raison manifeste ses répugnances. Mais de ce que nous ne connaissons ni le commencement ni la fin de l'Univers, en résulte-t-il que nous ne puissions connaître la direction de la série? La connaissance de la direction du mouvement appartient en plein à l'ordre scientifique, soit qu'il s'agisse de la formation et du cours des astres, de l'évolution des organismes ou de celle des sociétés humaines.

L'Humanité, en suivant le mouvement universel, s'avance vers des civilisations inconnues, mais sa direction nous est connue. La direction d'une série de phénomènes peut parfaitement être déterminée par la science ou par les sciences auxquelles appartiennent ces phénomènes.

Déterminer la direction de l'Humanité, en démontrant qu'elle s'avance toujours vers un état meilleur pour réaliser chaque jour une plus grande somme de vie et de bien-être sans parvenir jamais à l'Immortalité ni à la réalisation de la Justice d'une façon absolue, tel est le but que nous avons poursuivi dans ce livre.

---

J'adresse ici mes remercîments à MM. Renan, Maspero, Morel-Fatio, Jules Soury, Charcot, Dally, Grès et Fernandez de los Rios, pour les données et documents qu'ils ont bien voulu mettre à ma disposition pour ce travail.

Paris, 25 décembre 1879.

---

# LIVRE PREMIER

---

# LA MORT

ET

# L'IMMORTALITÉ

# LA MORT

ET

# L'IMMORTALITÉ

Récemment affranchis des croyances qui, jusqu'au siècle présent, ont présidé à la formation des idées de l'Humanité et déterminé la conduite de l'Homme, nous pouvons aborder avec une pleine liberté de conscience la discussion des systèmes et des sectes qui prétendent offrir à l'Humanité la solution des grands problèmes voilés jusqu'ici par le symbolisme des religions.

Un de ces problèmes intimement liés à l'humaine condition est celui de la Mort et de l'Immortalité.

L'Homme est constamment entraîné par le désir d'étendre son action au-delà de sa vie. La nature de la société dans laquelle il a vécu et les conditions de son existence sont les causes déterminantes de l'idée qu'il s'est faite de l'Immortalité. Tantôt il a cru qu'il se perpétuait en se transformant en d'autres êtres et en parcourant des séries d'organisations, ascendantes ou descendantes, selon que sa conduite sur cette Terre avait été bonne ou mauvaise ; tantôt, il s'est forgé une immortalité sidérale, consistant en des migrations successives d'un astre dans un autre. Ici, il a prétendu s'anéantir en s'absorbant dans le Dieu Tout, dont il s'est cru partie intégrante. Là, imaginant qu'il est double, l'Homme a cru que, tandis

qu'il léguait son corps à la décomposition, son esprit s'élevait dans son intégrité en dehors du Monde pour jouir ou souffrir toute l'éternité.

Toutes ces croyances se sont succédé pendant la période préparatoire de l'Humanité, pendant cette enfance de son intellect, connue sous le nom de période théologique.

Que devient cette question dans la période positive?

C'est une des plus importantes parmi celles qui ont agité l'Humanité; elle est de celles que la métaphysique n'a pu résoudre qu'en composant avec le dogme. Selon la solution qui lui sera donnée, l'Homme pourra s'émanciper de tout ce qui est fatal et inconscient, ou bien sa tendance vers le progrès ne sera plus qu'une chimère, et la liberté humaine qu'une impossibilité dans ce monde.

Mais, pour résoudre une question, il convient tout d'abord de la formuler nettement. Presque tous les problèmes réputés insolubles n'ont paru tels que parce qu'ils n'ont pas été convenablement posés. Les théologiens se sont demandé ce qui advient à l'Homme après la Mort, sans s'attarder à rechercher s'il peut lui arriver quelque chose quand il a cessé d'être, ni s'il existe une preuve absolue de cette continuation de l'individu.

La philosophie positive aidée de la sociologie seule est impuissante à résoudre un problème aussi ardu. Avec sa méthode expérimentale toute particulière, c'est-à-dire par la filiation des sociétés, la sociologie ne peut nous fournir que la connaissance du mode de formation de l'idée telle que l'ont possédée les peuples pendant leur évolution, et nous dire sous quelle impulsion ont pris naissance leurs concepts transcendantaux et de finalité.

Ceci acquis, la philosophie doit descendre sur le terrain de la biologie et même sur celui de la chimie, afin de s'aider des méthodes respectives de comparaison et d'expérimentation de ces deux sciences. Comme la méthode

scientifique n'a jamais constaté ni un commencement ni une fin, l'étude de la filiation des sociétés humaines ne peut nous fournir que la loi, c'est-à-dire la relation entre la manière de vivre de l'Homme, la Mort qui l'attend et le genre d'Immortalité auquel il imagine être destiné. Mais la biologie et la chimie, en éliminant la transcendance du problème, comme étant en dehors de ce qui peut être connu, permettront à la philosophie positive d'indiquer le genre d'immortalité réelle que l'homme peut atteindre.

---

# PARTIE HISTORIQUE

L'étude du passé nous sert à découvrir les lois qui président aux événements ; elle nous enseigne que les phénomènes sociaux ont les leurs à l'égal des phénomènes physiques et biologiques, ce dont il n'est plus permis de douter. C'est ainsi qu'étant donnés certains faits, on peut, si l'on sait déterminer les rapports qu'ont entre eux les phénomènes sociaux, prédire les conséquences qu'ils doivent avoir.

Là où apparaît une civilisation avec un caractère propre, surgit, comme une résultante forcée, un art distinct de celui des autres époques et des autres pays. Lorsque, par l'oppression, on prétend enrayer le progrès d'un peuple ou l'émancipation d'une classe, on provoque une révolution dont l'effort est en raison directe de la réaction qui l'a produite, etc.

Et, il est si vrai qu'il existe dans l'histoire des rapports fixes susceptibles d'être formulés en lois qu'il est possible de prévoir certains événements quand règnent les causes qui doivent les déterminer.

Pour déterminer la loi de l'idée que les sociétés se font de la Mort et les conséquences qu'apporte cette idée relativement au bien-être des individus et à la perpétuation de leur mémoire, il nous faudra faire des recherches dans l'histoire de deux séries de civilisations bien distinctes : la série indienne et celle qui comprend les peuples qui

ont concouru à la formation de la civilisation occidentale moderne (1), européenne et américaine.

La civilisation indienne s'abîma dans une décadence dont elle n'a pu se relever malgré les grands efforts du bouddha Çâkyamouni et de ses disciples. Quant à la seconde série, si elle a également présenté un spectacle de ruine, sa décadence, nécessaire à l'élan de son progrès, ne fut en somme qu'une éclipse partielle et passagère.

(1) Nous ne nous égarerons pas dans des recherches sur les temps préhistoriques, car, bien que de récentes découvertes aient jeté une certaine clarté sur les cérémonies ou sur les actes exécutés aux funérailles par les hommes de la période quaternaire, cette étude ne nous servirait de rien pour le but que nous nous proposons, puisque nous ne savons pas ce que pensaient les hommes de cette époque sur l'âme ni sur l'immortalité de l'être humain.

# I

# INDE

Le peuple indien, avec lequel les races européennes ont une origine commune (1), possédait une civilisation ayant déjà un caractère particulier à une époque que les historiens modernes les plus consciencieux fixent à 3000 ans avant Jésus-Christ. Cette civilisation a, pendant sa première période, c'est-à-dire au temps de sa splendeur, une certaine ressemblance avec la civilisation antique des peuples de l'Occident, et, pendant sa deuxième période, c'est-à-dire, au temps de sa décadence, avec la civilisation du moyen âge. Son évolution s'est accomplie dans les plaines qu'arrose le Gange, sans franchir les chaînes de l'Himalâya (2). Elle tombe à la fin dans le mysticisme au degré le plus infime que puisse atteindre une nation ; l'Inde en arriva, en effet, à mépriser la personnalité humaine et à déifier la mort. Plus tard, sous l'influence des mêmes principes, nous verrons les idées de quiétisme, d'oisiveté, de mortification, d'aversion pour la vie, se développer également en Europe ; l'Homme y proscrire tout progrès,

(1) Sauf la race basque, la race caucasienne et la race turco-tartare dont quelques débris restent encore clair-semés en Europe.

(2) En disant que cette civilisation ne s'étendit pas au-delà des montagnes de l'Himalâya, nous voulons parler de son ensemble. En effet, le système numéral décimal, que les Arabes ont introduit en Europe, est, paraît-il, originaire de l'Inde. Certains philosophes des premiers siècles du christianisme ont fait de larges emprunts aux systèmes indiens, et, aujourd'hui, Schopenhauer n'est en somme qu'un bouddhiste germanique.

et en arriver jusqu'à abdiquer sa dignité et à descendre à un degré d'avilissement assez semblable à celui des habitants de l'Inde (1).

C'est pourquoi nous aborderons la critique des civilisations par la série divergente (2), puisque la première elle présenta le phénomène de son développement sous l'impulsion de l'effort humain, puis celui de sa décadence par suite de sa soumission à l'Absolu.

Pour nous faire une idée de ce que fut l'Inde durant ces périodes primitives — de même que pour toute autre civilisation disparue, — il convient d'adopter une méthode synthétique analogue à celle qu'emploient les naturalistes quand ils veulent reconstruire la flore ou la faune d'une époque géologique passée.

Il existe, dans la nature, des espèces qui, en conséquence de l'influence des milieux et de leurs qualités organiques, ont succombé dans la lutte pour l'existence, ou qui ont été éliminées en vertu de la loi de sélection ; elles n'ont laissé aucun échantillon vivant, tandis que certaines autres espèces se sont, au contraire, perpétuées presque sans variation sensible. A l'aide donc des restes fossiles des premières, et des types vivants des secondes, il est possible de reconstruire la flore ou la faune de la période que l'on étudie.

Du sein de l'énorme cahos panthéistique de l'Inde actuelle les orientalistes ont pu isoler des croyances et des rites, des idées et des coutumes dont l'origine remonte à la plus haute antiquité historique. Ces données, jointes aux notions que nous fournissent les monuments et les livres les plus anciens de cette vaste région, nous permettent de reconstituer dans leur ensemble les concep-

(1) PRICHARD, *Phys. History of Mankind.*

(2) Littré pense que l'Inde est restée isolée dans sa péninsule sans agir d'une façon directe sur les destinées de l'évolution générale qui a produit la civilisation orientale actuelle. — Voir *la Science au point de vue philosophique*, XIII. *De l'ancien Orient.*

tions philosophiques et les dogmes qui ont déterminé le caractère de ces civilisations de formation si reculée.

---

Au milieu des vertes plaines de l'Hindostan, plaines doucement inclinées de l'Himalâya à l'Océan, sillonnées de grands fleuves qui se subdivisent en une infinité de lagunes et de ruisseaux, couvertes d'une luxuriante végétation et que la main de l'homme n'a jamais cultivées, se développa une civilisation qui, l'une des premières, formula sa pensée en codes et en dogmes, bien qu'elle eût confondu les deux choses en un seul corps de doctrine.

Une race forte et intelligente s'élança un jour de la Bactriane et descendit des hautes chaînes du Nord-Ouest pour envahir la péninsule de l'Hindostan.

Les Aryâs se répandirent rapidement dans les plaines ; ils refoulèrent (1) la race autochthone et créèrent une société nouvelle basée sur le principe des castes. Ces castes étaient au nombre de quatre : les trois premières comprirent la race aryenne, la dernière engloba les indigènes. Le Brahmane, l'homme de la pensée, de la philosophie, de la religion ; le Katrya, c'est-à-dire le guerrier qui protégeait le Brahmane contre les attaques des animaux carnivores afin qu'il pût se consacrer tout entier à ses méditations sur le grand spectacle de l'Univers ; enfin, le Vayssia, qui travaillait la terre, qui élaborait et qui échangeait les produits, afin de procurer le vêtement, le vivre, le logement au brahmane qui étudiait et les armes au Katrya qui veillait ; telles furent les trois premières castes. La dernière était celle des Soudra, celle de la race autochthone :

(1) C'est l'opinion de Ch. Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. II. E. Burnouf, Ch. Schœbel et d'autres affirment que les Aryâs subjuguèrent la race autochthone.

le Soudra était l'homme de peine, l'être voué à la fatigue ; il permettait au Vayssia de travailler pour les deux autres castes qui restaient oisives.

Voilà donc ces peuples ainsi constitués ; ils sont séparés de leurs voisins continentaux par de très-hautes montagnes ; ils sont établis dans un pays fertile ; dans la plaine, ils font cinq récoltes par an et trois sur les collines ; ils vivent là entourés de bois ombrageux, au milieu de vertes prairies, émaillées de fleurs qui embaument l'air, et dont le miel est sucé par des essaims de papillons aux couleurs éclatantes. Les habitants partagent la possession du pays avec des animaux qui tantôt leur sont hostiles, comme le tigre, le léopard, le lion, le caïman, le crocodile, le serpent, et mille insectes venimeux ; qui tantôt ont une nature inoffensive, comme la chauve-souris, l'hippopotame, le rhinocéros, la licorne, le bubal, l'antilope, l'éléphant, le singe, la tortue et l'ibis ; avec d'autres enfin qu'ils ont réduits en domesticité, comme le chameau, le dromadaire, le bœuf, l'âne, le chien et la brebis. Le platane, le bananier, le bambou, le chanvre, le sycomore, le figuier d'Inde, le palmier, le safran, le sésame, le cocotier, le bétel, le grand jasmin, le riz, l'igname et le lotus croissent de toutes parts. En un mot, la nature regorge de productions splendides ; les types y sont frappants et les couleurs tranchées, comme si tout eût été créé pour y impressionner vivement l'intelligence et la porter à la méditation.

Dans ces conditions, l'homme de la première caste, le Brahmane, gardé par le Katrya et entretenu par le Vayssia, se met à méditer sur le grandiose spectacle que lui offre cette nature si riche en splendides aspects. Il comprend que les hommes ne peuvent vivre que réunis en société, protégés par l'âne et par le chien qui les avertissent la nuit de l'approche des bêtes féroces ; il remarque que ces dernières prennent la fuite, dès que l'Homme allume son foyer. Or, le feu rend un double service à l'Homme : son

éclat disperse ses ennemis nocturnes et il lui procure une douce chaleur. En conséquence, le Brahmane bénit le feu sous le nom de *Agni,* et l'appelle le *dissipateur des ténèbres,* le *générateur de la lumière,* le *compagnon de l'hiver qui met en fuite les hôtes sinistres de l'obscurité.* Puis, voyant que la plupart des dangers que court l'Homme disparaissent avec l'aube, il chante le Soleil *qui met fin aux terreurs de la nuit,* et, par analogie, il déclare que le Feu est son image (1).

Ensuite, il s'adresse à la lumière, terme commun du Soleil et du Feu, et il entonne, sans savoir à quel dieu le dédier, un hymne en son honneur :

> Au commencement paraît le germe doré de la lumière.
> Seul, il fut le souverain né du monde.
> Il remplit la terre et le ciel.
> A quel dieu offrirons-nous l'holocauste ? (2)

Il ne manqua pas de poëtes philosophes qui répondirent à la demande en formulant un système très-rationnel de la formation de l'Univers, et qui s'écrièrent :

> Il n'existait ni être, ni néant, ni éther,
> Ni cette tente du ciel,
> Qu'est-ce qui aurait enveloppé ce qui n'existait pas ?
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Il n'y avait ni mort, ni immortalité.
> Rien ne séparait la nuit obscure du jour lumineux.
> Le Tout, indivisé, respirait seul ; en lui rien ne respirait.
> C'est là tout ce qui était.
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> Ainsi le Tout était profondément caché dans le commencement, enveloppé dans lui-même.
> Et il naquit, et il grandit par la vertu de sa chaleur propre.

Ainsi qu'on le voit, l'auteur de ce chant n'a aucune

(1) Hymnes du *Rig-Véda,* livres des Aryâs de l'Inde.

(2) Voir l'hymne 121, livre X, *Rig-Véda.* La même demande termine toutes les strophes sans que le poëte puisse trouver une réponse.

idée d'un créateur de l'Univers. C'est pourquoi il continue en disant :

> **Qui donc le sait ? qui donc l'a jamais proclamé**
> **Le point d'où jaillit la vaste création ?**
> **Les dieux vinrent plus tard qu'elle.**
> **Qui donc peut savoir d'où elle vint ? (1)**

Ici le poëte déclare très-prudemment qu'il serait impertinent de poser la question du principe. Il se contente d'affirmer que nul ne peut savoir d'où est sortie la création, et que les dieux, ces hypothétiques auteurs de ce qui est créé, lui sont postérieurs.

Néanmoins, un esprit profond, un de ces esprits qui cherchent toujours le dernier pourquoi des choses, essaya, en méditant sur la lumière et sur son origine, de remonter jusqu'à une abstraction qui lui fût supérieure, jusqu'à un terme plus général, jusqu'à sa cause enfin, et il dit : « C'est de Brahma que s'est déployée la lumière brillante (2). »

Mais que nous veut le poëte avec cette parole ? Qu'était-ce donc que ce Brahma, suivant l'auteur du chant ? Dans le *Sama-Véda,* le mot *Brahma* est employé dans un sens neutre, il ne se rapporte en aucune façon à une personnalité, il n'est pas le dieu que les prêtres brahmanes ont imposé plus tard aux foules indiennes. Le Brahma du poëte représente seulement une abstraction pure qui relève simplement du domaine des idées ; il est l'abstraction de ce qui est l'incréé, de ce qui n'a pas de limites, *l'essence de l'Être et du Non Être qui se révèle par lui-même.* Il représente l'idée de l'Immensité, de l'Éternité, en un mot, ce que certains philosophes hégéliens appellent l'*Infini* se révélant à nous par le *Fini*, l'*Absolu* qui se révèle à nous par les *relativités* qui sont en lui.

(1) *Question du penseur.*
(2) *Sama-Véda*, édit. Benfey. Leipzig, 1847.

Il suffit de jeter les yeux sur l'*Oupanichad-Kenecchitam* pour se convaincre que Brahma n'est que la raison d'être de tout ce qui est créé, des modes des choses, de leurs formes et de leurs mouvements ; un rapport universel, une loi dont nous ne connaissons qu'une partie et à laquelle nous ne pouvons complétement remonter. — « Nul, dit le *Sama-Véda,* ne l'ignore et nul non plus ne le connaît entièrement. » Puis, il ajoute : « Il ne semble bien connu qu'à ceux qui l'ignorent, et ceux qui le connaissent le mieux sont ceux pour lesquels il se présente comme incompréhensible. »

Ce fut seulement après un laps de temps considérable, après que les brahmanes, restés longtemps immobiles, absorbés qu'ils étaient dans leurs pensées, se furent transformés en pontifes, que cette idée prit un corps. On la matérialisa et l'on composa avec elle un être indépendant de tout ce qui est et sous la dépendance duquel on plaça l'Univers. Alors Brahma parvint à la divinité, et, de neutre qu'il était, il se convertit en un être masculin ; la conception abstraite prenait pour ainsi dire un corps, elle se transformait en un Dieu immense, dont on reconnut dès lors l'intervention dans les phénomènes de la nature.

Néanmoins, l'idée de Brahma-Dieu ne surgit pas brusquement. La conception de sa divinité ne se développa que graduellement, et elle ne revêtit une forme et une personnalité qu'au commencement de la décadence; de sorte qu'ici, tout comme chez les races occidentales, la prédominance du divin sur le naturel a été le signal de la ruine. Grâce à l'effacement progressif du divin et à son remplacement par l'humain, ces dernières se relèvent peu à peu. Les races qui ont peuplé l'Inde se relèveront-elles également ?

On découvre dans cette première phase des *Védas* des indices qui permettent de croire à l'organisation d'institutions diverses et jusqu'à celle d'une monarchie, mais

rien n'indique l'existence de la théocratie, pas plus que l'esprit tyrannique de la caste. La caste est plutôt une organisation qui procède de la race. Les Brahmanes qui en vinrent bientôt à n'être plus qu'une féroce caste sacerdotale, s'abritant derrière les pratiques d'un culte inintelligible, constituaient plutôt, à cette époque, une pléiade de poëtes philosophes. Quant aux autres castes, il semble qu'elles jouissaient, celles de la race aryenne tout au moins, d'une assez large liberté.

Quel souffle de dignité dans tous les chants relatifs à la mort !

L'arc du défunt est placé au-dessus du bûcher sur lequel monte la veuve qui prend place à côté du cadavre. Un proche parent saisit l'arc, ajuste une flèche et se dispose à transpercer la veuve ; mais un frère du mort ou le plus vieux de ses serviteurs s'interpose et l'invite à descendre du bûcher en lui disant : « O femme, lève-toi, et retourne au monde de la vie ; tu as partagé la couche du mort ; descends, tu as suffisamment servi, comme épouse, à celui qui t'a choisie et qui t'a rendue mère. » Aussitôt le bûcher est allumé, et pendant qu'il flambe, l'assistance salue le défunt et prend congé de lui en lui souhaitant de revêtir une forme nouvelle, et de parcourir la même route que celle qu'ont suivie les éléments de ses ancêtres, en retournant à la Terre et à la Mer.

« O Terre, s'écrient les assistants, ô Terre, entr'ouvre-toi, et montre-toi clémente envers ce dernier venu ! Accueille-le avec amour et bonté; enveloppe-le, Terre bienfaitrice, ainsi que la mère enveloppe son fils bien-aimé dans les plis de son manteau ! »

La cérémonie terminée, le sacrificateur se tourne vers la foule et lui adresse ces paroles : « Profitez du temps, passez la vie dans les plaisirs. Le dieu qui vous est propice vous promet de longues années. »

Le lendemain, les amis du défunt se réunissent à une certaine distance de sa maison et se rangent en cercle

autour d'un brasier. Au milieu du silence de la nuit et en présence des étoiles, ils célèbrent les vertus de l'ami qui n'est plus et de tous les ancêtres dont ils ont gardé la mémoire. Puis, prenant la parole, le président exhorte les parents du défunt à la pureté, il les invite à s'écarter du chemin de la mort, il leur souhaite de longues années ainsi que la possession de nombreux troupeaux et de riches trésors. Les libations terminées, il se tourne du côté des veuves et leur dit « qu'elles ne sont pas véritablement veuves, puisqu'elles tiennent à honneur d'avoir appartenu à de si nobles maris. » — « Elles sont montées au bûcher, dit-il, d'un visage joyeux et sans répandre de larmes. » Il clôt la cérémonie en engageant les hommes à refouler toute idée de découragement et à marcher avec la résolution d'aller toujours en avant. « Le courant se précipite, s'écrie-t-il, et il va tous vous atteindre. Laissons là ceux qui revêtent le deuil; quant à nous, retirons-nous et jouissons des douceurs de la vie (1) ! »

Quel noble exemple de dignité dans la mort ! Il peut, après plus de quarante siècles, être encore une source d'enseignement pour les peuples modernes. Dans l'Inde comme plus tard en Occident, c'est la suprématie théocratique qui revêt la mort d'un caractère funèbre. Nous pouvons donc formuler le rapport suivant entre ces deux civilisations : dans l'Inde, l'époque des Védas est à l'époque des Brahmanes ce que l'Antiquité grecque est au moyen âge en Occident.

La caste des Brahmanes donna enfin un corps et une personnalité à Brahma; et se persuadant ainsi qu'elle avait défini le dogme, elle en organisa le culte et la liturgie. Pour accomplir cette personnification et symboliser en même temps les transformations naturelles, on fit incarner plusieurs fois Brahma, qui de cette façon agissait comme une providence intermittente dans la création et dans la société humaine.

(1) *Rig-Véda,* liv. X, chants relatifs aux funérailles.

L'Hindou se montrait bienveillant envers ses semblables, envers les étrangers et même envers les animaux; il se résignait dans la servitude, supportait la fatigue, se soumettait en face des revers et de l'adversité; il se plaisait dans la méditation, et, par-dessus tout, dans l'état contemplatif. Doué d'une exubérante imagination et coloriste par tempérament, son esprit avait une tendance invincible à prêter une forme et une couleur à tout ce qu'il concevait, ainsi qu'à attribuer le don de la pensée, de la volonté et même une conscience à tout ce qui possédait un corps. Derrière tout ce qui est créé il apercevait une entité égale à lui-même, et existant par elle-même encore que latente sous une forme étrange. Il associait intimement l'idée de l'action et du mouvement à celle d'esprit conscient, et il croyait que l'une ne pouvait exister sans l'autre.

En présence de la transformation continue des corps il crut à l'unité de leur origine : de toutes les entités qu'ils recélaient il s'éleva jusqu'à l'entité suprême, unique, universelle, et c'est ainsi qu'il fit de Brahma le dieu du Tout : en unifiant les corps, il unifiait aussi les esprits. Les entités qui animaient les différentes formes organiques, disparaissant dans la lutte pour l'existence, devaient logiquement rencontrer un refuge dans les formes naissantes. De là le dogme de la transmigration.

Dans le but de justifier les incarnations successives de Brahma, ou, ce qui revient au même, le renouvellement de la société et de la nature, on insinua au peuple qu'il avait dégénéré. Et cette déclaration se trouvait parfaitement affirmée par la loi des castes, par l'assujettissement de l'une d'entre elles — la plus nombreuse — par l'insuffisance des moyens capables de lutter contre l'action d'une nature aussi puissante. Tout, dans la vie de l'Hindou, lui était hostile, tout conspirait à son anéantissement : pour s'assurer l'existence il ne possédait qu'une industrie rudimentaire à peine susceptible d'élargir un peu le cercle de

son action. S'il n'était pas Brahmane, il ne parvenait guère à voir un peu au-delà de ce que pouvait découvrir son œil nu (1); il ne connaissait qu'un très-petit nombre d'événements en dehors de ceux dont il avait été le témoin ou dans lesquels il avait joué un rôle. On lui persuada qu'il était impossible d'aller en avant et il retourna en arrière. Comme il concevait le bien-être et la justice, comme il gardait dans l'esprit la tradition d'une époque plus heureuse et plus juste, il se figura avoir goûté au bonheur en d'autres temps, et il se considéra comme dégradé. Alors apparut un législateur qui formula cette croyance dans les termes suivants :

« Dans le premier âge — dit Manou — la Justice, sous forme d'un taureau, se tient ferme sur ses quatre jambes; c'est le règne de la vérité; exempts de maladies, les hommes satisfont tous leurs désirs et vivent quatre cents ans. Dans les âges suivants la Justice perd successivement une jambe, les profits honnêtes diminuent graduellement du quart, et la vie humaine s'amoindrit d'autant; tout diminue jusqu'à la stature de l'homme. Et, à la fin du dernier âge qui est l'âge actuel, les hommes changés en pygmées n'ont plus la force d'arracher la plus faible plante sans le secours d'un instrument convenable. »

Comme conséquence d'une telle chute, l'homme fut déclaré infâme. L'industrie fut considérée comme l'effort qu'il devait faire en punition de sa dignité perdue pour triompher de la nature. Les infortunes furent regardées comme les résultats du péché, les maladies comme un signe des fautes individuelles, et l'on abandonna les malades sur les bords des marais fétides et pestilentiels, où ils étaient exposés à la voracité des insectes.

(1) L'astronomie, l'algèbre, le calcul au moyen du système décimal, la rédaction et la lecture des livres, en un mot toute la science de l'époque, était monopolisée par les Brahmanes, de sorte que les autres castes croupissaient dans la plus profonde ignorance.

L'inflexible logique rendit l'expiation nécessaire ; et cette tendance des esprits s'introduisit jusqu'au sein de la famille. Les enfants durent, par l'expiation, réparer les fautes de leurs pères et de leurs aïeux. Et ceux qui vivaient seuls, sans mémoire de leurs ancêtres, se livrèrent à la mortification pour expier les péchés des autres.

De là tout un système de tortures, de quiétisme, de macérations et de pénitences. En même temps, une étrange philosophie venait dire à l'Hindou : « La création n'est qu'une illusion produite par la confusion, par l'obscurité qui règne dans les noms et dans les formes..... et cette confusion même provient de l'ignorance. La création elle-même n'a pas plus de réalité..... Cette ignorance, ajoutait-on, assure la possession de Dieu (1). »

Pénétré de cette désolante théorie et soumis aux ébranlements uniformes de la nature de son pays, l'Hindou souhaita le repos ; il considéra la tranquillité comme sainte, l'inaction comme divine, et l'extase comme le comble des jouissances possibles. Il adopta pour maxime : *Mieux vaut être assis que debout, couché qu'assis, et mort que couché.* Comment donc s'étonner que l'Hindou désirât rentrer dans le Grand Tout, afin d'en finir avec une lutte laborieuse dans laquelle il prévoyait ne devoir jamais remporter l'avantage? Puisqu'il ne trouvait sur la Terre d'autres réalités que le malheur, le Néant, cette négation suprême devait s'imposer à lui comme l'idéal de ses aspirations. Il en fut ainsi, et il consacra le Néant dans le *Nirvâna.* Ayant observé que tout, dans la Nature, renaît après avoir été détruit, il imagina que sa personne devait renaître également après la mort, bien que peut-être sous une forme distincte. La vie elle-même lui parut être la continuation d'une existence antérieure, et, comme la vie n'est qu'une longue série de douleurs, il la regarda comme l'expiation de fautes commises dans une autre existence.

(1) *Philosophie vedenta.*

Tout dans la Nature devint pour lui semblable à lui-même. Dans le corps des animaux il vit des âmes privées, en guise de châtiment, de la faculté d'exprimer par la parole leurs intimes douleurs, et qui, pour manifester un sentiment, étaient obligées d'aboyer, de hurler, de siffler ou de braire, suivant l'organisation qui les emprisonnait. Il vit aussi des âmes, mais des âmes muettes, enfermées dans le tissu des végétaux. L'arome répandu dans l'air, c'était l'expansion de l'esprit captif dans le végétal. Les fleurs, c'étaient les idées colorées de ces âmes jaillissant en dehors du corps par les bourgeons de ses branches.

Comme l'Hindou était compatissant, il s'abstint de viande par piété, afin de ne pas tuer un animal possédant une âme semblable à la sienne, et pour ne pas mettre obstacle à l'expiation de l'âme de l'un de ses semblables, lequel pouvait bien être son frère, son parent ou son ami. Il marchait le moins possible pour ne point détruire les êtres nombreux qui fourmillent dans la poussière, et il allait souvent jusqu'à retenir son souffle lorsqu'il pensait aux animalcules invisibles qui pullulent dans l'atmosphère.

Puis il se garda d'émonder les plantes ou de s'ouvrir un chemin à travers la forêt pour ne pas troubler les êtres qui, sous des formes ligneuses, expiaient paisiblement leurs péchés. Chez une race aimable et douce, qui vivait en communication intime et constante avec la nature, le principe de la chute et de l'expiation devait fatalement s'affirmer avec ces tendances.

La mort, dans l'Inde, détruisait l'œuvre de la vie d'une manière périodique et symétrique à la fois; après la saison de la génération venait celle de l'anéantissement; après l'époque des pluies, celle de la sécheresse; le végétal robuste aujourd'hui, grâce aux pluies de la dernière saison, était flétri le lendemain et brûlé par les rayons d'un soleil torride. Et tous ces phénomènes de la nature se produisaient dans ces contrées d'une façon splendide. Même

prodigalité dans la vie que dans la mort ; la nature procédait par grandes masses. Après un soleil éblouissant, caniculaire, torréfiant, qui racornit la végétation, qui raréfie l'atmosphère, asphyxie les bêtes et dessèche les plantes, voici la saison des pluies, saison de formidables désastres, si nécessaire du reste dans ces contrées pour que surgisse la vie nouvelle. Alors apparaissent au loin, sur l'horizon des mers, de petites nuées qui grandissent, qui se gonflent, se convertissent en énormes nuages, prennent des formes étranges, roulent les unes sur les autres, se confondent, s'assombrissent, et qui, après avoir envahi tout l'espace visible de leurs teintes sinistres et plombées, crèvent soudain et se résolvent en eau qui s'échappe à torrents. L'ouragan est déchaîné, le tonnerre gronde, l'éclair brille, la foudre jaillit, terrasse les arbres séculaires, entr'ouvre les rochers, et met en fuite, épouvantées, les bêtes sauvages qui s'élancent en tumulte hors des bois pour rencontrer le plus souvent la mort, entraînées qu'elles sont par les eaux qui envahissent la plaine.

Le culte de Brahma constitué et le dogme une fois fixé, les prêtres se mirent à formuler celui de Siva en se basant sur ces alternatives de la nature. Brahma était un principe bon, créateur, prévoyant. Après sa personnification, un nouvel être divin devait être appelé à constituer son antithèse, et Siva apparut.

Mais entre Brahma et Siva il fallait un principe intermédiaire, un lien, un trait d'union, et alors fut créé Vichnou, dieu ambigu, sorte de régulateur des deux autres. A mesure que la caste sacerdotale devient plus puissante, à mesure que s'accentue l'absolutisme théocratique, le culte passe de Brahma à Vichnou, puis de Vichnou à Siva, pour se transformer en une sorte d'hommage criminel, dont l'assassinat sacré et le saint suicide forment la base en association avec les béatifiques tortures. Et cette succession d'entités divines ne s'accomplit pas

d'une manière isolée et subite; chacune d'elles est précédée et suivie par des séries de divinités intermédiaires, tantôt leurs auxiliaires et tantôt leurs dérivées, constituant de véritables classes, des genres et des espèces de mythes sacrés. En effet, pour formuler la pensée conformément à la méthode mystique et personnificatrice que lui ont inculquée les Brahmanes, le peuple hindou, à demi absorbé dans la contemplation permanente de la nature, est fatalement amené à prêter à toutes les forces naturelles, à toutes les causes déterminantes des phénomènes, des formes animales aussi bien qu'humaines. Et, en même temps qu'il attribue un esprit, c'est-à-dire une force consciente à tous les corps, il donne un corps à toutes les forces, car toutes pour lui sont douées de personnalité.

C'est ainsi qu'il crée des dieux, des demi-dieux, des saints, des esprits bienfaisants ou méchants, sous forme d'hippopotames, d'éléphants, de rhinocéros, de crocodiles, de lions, d'aigles, de tortues, de caïmans, de poissons, de polypes; il prête aux uns les membres des autres; il multiplie leurs têtes, leurs bras, leurs jambes: ils les pare de fleurs, de fruits, de feu, de miroirs, de couteaux, de mitres, de crânes, de vêtements éblouissants; il les colore en jaune, en vert, en bleu, en rouge ou en noir; il les dore, les argente, les enduit d'argile, de bitume ou de sang, selon l'expression d'amour ou de haine, de joie ou de terreur, de vie ou de mort qu'il entend leur donner.

Habitué aux splendeurs de la végétation qui l'entoure, à la grande élévation de ses montagnes, il donne à ses dieux de colossales proportions et les reproduit avec une prodigieuse prodigalité. Son énorme fécondité à engendrer des mythes n'a de comparable que sa puissance prolifique. Cette fécondité devient telle qu'il voit des dieux dans les rivières, les montagnes, la mer, les arbres, les plantes, les récoltes, les industries, les animaux, la génération, la putréfaction, les gémissements, le langage, la

musique, les étoiles; il on voit même dans les plus repoussantes épidémies (1).

L'ancienne philosophie si vigoureuse des Aryâs avait disparu; le caractère de l'Hindou s'était énervé. Ses antiques hymnes védiques se convertirent en prières à l'adresse des monstrueuses divinités de ce chaos théogonique; l'idiome lui-même se modifia: le *sanscrit* se transforma en *pali*. Ainsi, la prédominance de la caste sacerdotale alla de pair avec la dégradation de la race. L'apogée de la puissance brahmanique est aussi le moment de la plus profonde infortune de ce peuple. Désireux de s'assurer si, en changeant de corps, il ne conquerrait pas la félicité sous une forme nouvelle, il se prit alors à croire à la transmigration des âmes. Ce fut à cette époque que se répandit communément le désir de la mort, et que le suicide vint marquer le terme le plus ordinaire de la vie. On vit alors,errant à travers les forêts épaisses de l'Inde, une multitude d'ascètes, des sceptiques de la vie, qui s'administraient la mort à petites doses par la faim et les tortures.

Après la déclaration d'absolue sainteté du Dieu Tout, l'homme était marqué pour être le criminel nécessaire. La dignité ne pouvant résider que dans le Tout, la partie ne la pouvait évidemment contenir. Ce terrible dogme résumait en un dieu universel la somme totale de dignité dont chaque individu eût pu revendiquer une part, de façon que la Justice étant ainsi absorbée en un mythe infini, la criminalité, triste résidu, restait seule en partage au fidèle. De là vint que l'expiation — dont les lois de Manou avaient déjà proclamé la nécessité — fut considérée comme juste et nécessaire, et que la résignation et l'humilité devinrent les vertus par excellence. La caste sacerdotale, la seule qui communiquât avec Dieu, puisque dans son esprit elle possédait l'Absolu, la caste sacerdotale

(1) De nos jours les Brahmanes ont encore créé *Ola-Bibi*, la déesse du choléra-morbus.

finit par se déclarer infaillible et sainte. Toutes ces idées s'enracinèrent si vigoureusement dans les esprits, que les théories humanitaires du grand Bouddha furent à peu près impuissantes à les combattre. A peine le bouddhisme paraissait-il que déjà le mysticisme le défigurait. Incapables de le contredire, les Brahmanes se l'approprièrent, et l'offrirent au peuple tout falsifié, ainsi qu'ils en avaient précédemment agi avec les écrits védiques. A sa mort, Bouddha alla présider les monstreuses divinités qu'il avait combattues sa vie durant. Facile fut la corruption ; si les théories bouddhistes, en effet, étaient empreintes d'humanité, elles ne contenaient pas de conception scientifique exacte et se mouvaient languissamment dans un cercle de sentimentalisme passif qui les exposait à la sophistication et les rendait peu propres à la lutte.

A partir de cette époque, dès qu'il se sentit souffrant, l'Hindou appela le prêtre. Le mal, ainsi que nous l'avons dit, étant considéré comme un châtiment divin qui s'abattait sur l'Homme, il était logique que sa guérison relevât d'un médiateur.

Dès que l'Hindou mourait, s'il avait été guerrier, il était brûlé sur un bûcher avec ses armes, son mobilier et tous les êtres qui avaient été sous sa dépendance; sa femme elle-même ne faisait pas exception à cette terrible loi qui lui enjoignait de périr au milieu des flammes qui consumaient le défunt. S'il mourait dans le voisinage du Gange, le prêtre lui bouchait les oreilles et la bouche avec le limon du fleuve sacré ; puis on l'exposait sur le rivage, afin qu'à la marée prochaine le flot l'emportât et recueillît son âme pour l'incarner de nouveau sur la terre. Ceux des parents qui avaient aimé le mort pendant sa vie se suicidaient pour la plupart. Dans l'Inde intérieure, les prêtres enfonçaient dans le sol de grandes jarres d'argile dans lesquelles ils enfermaient le cadavre et qu'ils recouvraient ensuite d'un couvercle.

Dans le brahmanisme l'immortalité positive de l'Hindou est presque nulle, parce que nulle aussi a été son existence.

La mémoire du mort ne survit pas chez les vivants ; ses actes, ses idées ne se perpétuent pas parmi eux. Ce sont plutôt les vivants qui suivent par la pensée le défunt dans ses transmigrations. Ceux qui ne se suicident pas travaillent toute leur vie pour procurer un soulagement à leurs aïeux dans leurs voyages successifs d'outre-tombe. Car, ainsi que nous l'avons dit, les fils, dans l'Inde, comme dans la société catholique de l'Occident, doivent expier les fautes des pères. Au reste, l'immortalité positive de l'Hindou, dans cette période, ne franchit pas les étroites limites de la famille, laquelle transmet d'une manière vague le souvenir des morts aux descendants. Quelle différence avec les pratiques des Aryâs !

Dans l'Inde, ainsi que dans les civilisations convergentes et *sérielles* qui ont formé la civilisation occidentale moderne, le transcendantalisme a produit des effets identiques : l'indignité de l'Homme, la servitude volontaire, le suicide lent, l'oisiveté. L'Immortalité de l'âme a amené la Mort de l'Homme et l'anéantissement de son immortalité parmi ceux de son espèce ! Seulement, ce qui dans l'Inde est endémique, car aujourd'hui encore ses malheureux enfants gémissent soumis à de barbares superstitions, ne fut dans le monde occidental qu'une épidémie qui commença à disparaître dès la Renaissance. Il appartient aux temps modernes d'en expulser de l'atmosphère sociale jusqu'aux derniers miasmes.

# CIVILISATIONS CONVERGENTES ET SÉRIELLES.

---

## II

## PERSE

Dans les hautes plaines de la Bactriane, à une époque si lointaine qu'elle se perd dans la nuit de l'origine des civilisations, nous trouvons le peuple de l'Iran, peuple aryen, frère des Aryâs de l'Inde et des Aryâs qui peuplèrent l'Europe, de ceux que l'on connaît sous le nom d'Indo-Germains ou Indo-Européens.

Les fils de l'Iran forment une société libre et forte qui, bien qu'ignorant les raffinements des grandes civilisations, vit avec indépendance sous l'égide de principes purement humanitaires. Ainsi que les Hindous, les Iraniens se maintiennent sans dégénérescence jusqu'à l'heure de la prédominance de l'élément théocratique. Il fallut les mages pour les corrompre. Point de castes dans leur organisation ; l'égalité est le fondement de leurs sociétés ; chez eux règne la dignité, mais non pas l'orgueil. Ils n'ont ni pontifes, ni temples, ni cérémonies, ni idoles ; ils ne reconnaissent d'autre autorité que celle du père de famille, et se distinguent par une vigueur et un bon sens qui président à tous leurs actes. Ils acceptent chacun pour ce qu'il vaut. Il n'est pas jusqu'à l'animal qui, dans l'échelle des êtres, ne soit soigné et choyé suivant son mérite. Le Feu est leur ami ; c'est lui qui leur procure la chaleur pendant les froides nuits ; c'est le Soleil et le Feu qui fondent les neiges de leurs hivers. La Terre est leur mère commune, les animaux sont leurs frères. C'est pour-

quoi ils estiment que *le Feu a droit au bois*, comme *l'animal à l'affection* et *la Terre à la semence*. Délaissée, la Terre reste stérile et engendre la peste; négligés, les animaux deviennent féroces ; sans aliment, le Feu s'éteint. Et alors l'Homme périt attaqué par les bêtes, torturé par la faim et glacé par le froid. Dès qu'on la cultive, au contraire, la Terre abonde en productions. Avec quelle générosité ne livre-t-elle pas des fruits savoureux, de l'eau pure, de riches métaux et des pierres précieuses au travailleur qui la laboure, qui la mine ou qui la creuse ! Et, lorsque, réchauffé à la flamme du foyer domestique, l'homme se rend à son travail à la lueur de l'aube, ou quand il en revient aux splendeurs rougeâtres du soleil couchant, les animaux le saluent : les oiseaux de leurs chants, l'aigle altier de ses cris; les uns lui enseignent l'amour, les autres la bravoure et la dignité ; le chien le suit avec soumission, tandis que d'un pas tranquille le bœuf tire son char et que le cheval hennit d'allégresse sous le poids d'un aussi noble fardeau. Tous ces êtres, ses coopérateurs, ses amis plutôt que ses esclaves, l'accompagnent joyeux, parce qu'ils savent que l'homme travaille non-seulement pour lui, mais encore pour eux.

La même pensée se retrouve au fond de toutes les lois de l'Iranien : « Qui confie de bonnes semences à la Terre, dit Zoroastre, est bien plus grand que celui qui fait dix mille sacrifices. »

Tout est mâle chez le Perse, la conscience, la pensée, le bras et le langage, jusqu'à son écriture ; fidèle reflet de ses facultés intérieures, elle apparaît pleine de vigueur : c'est sur le granit qu'il fixe sa parole. Pour lui la lumière et la parole sont deux choses tout à fait égales. Tout parle ; montagnes, prés, rivières, mers, végétaux, animaux, tout a un langage sur la Terre. Et, dans le ciel aussi, les astres prononcent un éternel discours de lumière qui donne la sagesse à qui sait le comprendre. Le mal subjectif, le péché, consiste seulement à laisser faiblir son courage, à

s'abandonner soi-même, à perdre la dignité et l'espérance : l'âme ne saurait être abandonnée ; comme la Terre elle exige une culture, elle a droit à tous les soins (1).

La Mort n'est ni le châtiment d'une faute, ni un voyage aux pays ultramondains, ni même une transmigration vers d'autres êtres : elle est tout simplement la mesure de la vie, un mal positif, une défection de nos forces, une déroute dans la lutte de l'Homme contre la *totalité*, et pour tout dire, *la limite*. C'est pourquoi le Perse la désigne sous le nom de « cruelle victoire d'Ahrimane ». Or Ahrimane, c'est le néant. Mais si celui-ci triomphe en détail, la nature, dans son ensemble, triomphe de lui. Elle donne deux existences pour une que lui arrache le principe meurtrier.

La mort est donc une éducation pour les vivants. La désolante maxime du mysticisme : « Puisqu'il faut mourir, autant aujourd'hui que demain, » fut inconnue des Perses ; au contraire, « luttons avec énergie — s'écriaient-ils, — luttons, afin de mourir le plus tardivement possible, puisque mourir tard c'est vivre plus longtemps, et vivre plus longtemps c'est avoir plus de jours à consacrer à la production sur la Terre. »

La paresse, le sommeil et l'hiver sont, comme la mort, des inventions d'Ahrimane. Ormuzd, le principe du bien, n'est pas le dieu (Dews) (2). Le dieu, c'est Ahriman ou Angrômainyous, le démon, la négation. Ormuzd ou Ahuoramazdâ n'est pas non plus un être personnel ; il est la lumière pure, la lumière qui produit l'action, l'organisation, le travail ; il est le concept général du mouvement. C'est de lui qu'émane l'âme, et c'est ainsi que l'âme qui est une force, en soi, s'augmente et se fortifie par la culture intellectuelle, par le mouvement continu qui lui est imprimé et qui exige une alimentation qui répare incessam-

(1) Voir le deuxième volume du *Zend-Avesta*. Tout y est empreint de cet esprit.

(2) Bunsen, *Dieu dans l'histoire. — Conscience de Dieu chez les Bactriens de Zoroastre*, p. 112.

ment les forces perdues. « Celui qui ne mange pas, dit Zoroastre, n'aura pas les forces suffisantes pour effectuer de bonnes œuvres. La faim entrave la formation de travailleurs vaillants et d'enfants robustes. Le monde tel qu'il est exige l'alimentation pour vivre (1). »

A la mort de l'Homme, l'âme retourne à la lumière et à l'action ; à la lumière, en se dirigeant vers le Soleil ; à l'action, en allant avec la chair faire partie du corps des oiseaux. L'âme n'est pas encore une entité distincte de la matière, ainsi qu'elle le sera plus tard chez les Hébreux ; elle coexiste avec elle et en dépend. Aussi le Perse meurt-il en demandant de la lumière, et sous aucun prétexte nul ne peut la lui refuser. Le mort n'est pas inhumé. Pourquoi cacherait-on, pourquoi claquemurerait-on le cadavre? Pourquoi refuserait-on au soleil ce qui émane de lui? N'est-ce pas en effet la lumière qui produit la décomposition du cadavre afin de restituer au soleil la force que celui-ci lui a prêtée?

Le mort, étendu sur une table de jaspe, la face tournée vers l'Orient, est donc placé sur une haute colonne pour le préserver des outrages des animaux terrestres. Le chien, son compagnon fidèle, couché au pied de la colonne, pleure avec de funèbres hurlements la mort de son maître ; les parents ainsi que les amis attendent à une certaine distance que le soleil vaporise ses formes et que les oiseaux du ciel prennent des forces nouvelles en s'incorporant ses restes. C'est la lumière qui l'a fait vivre, puisque c'est elle qui a fait croître les végétaux qui l'ont nourri ; c'est donc à elle qu'il appartient de le consumer. Ce sont les oiseaux qui durant le jour furent ses amis ; les oiseaux qui lui annonçaient le lever du Soleil et son coucher, qui délivraient son champ des herbes parasites et des insectes, qui lui prédisaient la tempête, qui l'égayaient de leurs chants joyeux ou lui apportaient des nouvelles des pays

(1) *Vendidad-Sadé*, frag. 3, § 112-115.

lointains ; c'est donc aux oiseaux qu'appartient aussi sa dépouille mortelle. Aux oiseaux comme au soleil, car les oiseaux ne sont que des fractions ailées de la force solaire. En conséquence, les parents veillent deux ou trois jours afin de contempler cette absorption du corps par le Soleil. Réfléchis sur la surface polie du marbre, ses rayons puissants dessèchent vite le cadavre. Alors accourent les oiseaux, ils se perchent sur la plate-forme, ils voltigent et tournoient au-dessus du mort, ils assistent ainsi à son dessèchement ; puis ils se précipitent sur lui, tels qu'une noire spirale, et s'en assimilent les restes. Et, au matin, quand, dans leur vol rapide et les ailes dorées par les rayons du soleil levant, les oiseaux remontant vers le ciel disparaissent à l'Orient, ceux qui ont contemplé ce spectacle s'écrient avec enthousiasme : « Tout est déjà lumière ! l'âme s'est envolée ! »

Durant les trois jours que les parents et les amis se tiennent auprès de la colonne funéraire, l'âme humaine est encore aux alentours du corps, gardée par les esprits bienfaisants, c'est-à-dire par les oiseaux. Mais après la troisième nuit, ces derniers l'emportent au sommet du mont d'Albordj, d'où elle s'élance vers le trône de la lumière, conduite par la fille d'Ahouramazda, un autre *moi*, une âme universelle immuable, qui d'un coup d'aile traverse les mondes, une âme absolument libre, une sorte d'ange qui ne ressemble en rien à l'ange judaïque, cet intermédiaire de la divine grâce qu'on espère émouvoir, parce que son indulgence peut nous dispenser d'être juste. Cet ange qui s'unit avec l'âme est la foi que chacun respecte, la justice du for intérieur ; il est le reflet de nos œuvres propres.

Malgré ce culte pour la lumière et pour la force, ce n'était pas d'une façon absolue et comme à une loi de Dieu, ainsi que chez les autres peuples de l'Asie, que le Perse se soumettait à elle, car cette notion lui était étrangère. Bien au contraire, ses idées nous apparaissent

comme l'antithèse de la résignation à la fatalité. Il aimait la lumière en tant qu'elle est la source de la vie, c'est pour cela que, disait-il, « mieux vaut mourir que perdre la lumière, car vivre sans lumière, c'est être mort et le sentir. » Mais lorsque la force s'offrait à lui comme un obstacle, il entrait en lutte avec elle, non pour la détruire, mais pour la dompter et s'en servir. Il encourageait l'homme au travail en lui prédisant le triomphe final de ses efforts, le triomphe de la lumière sur les ténèbres, celui de l'action sur la Mort, parce que toujours le mouvement et l'action triomphent de la Mort et des obstacles.

Peut-on imaginer doctrine plus sage, plus poétique, plus édifiante que celle-là? Bien qu'elle soit en germe et voilée par le symbole, nous voyons dans cette doctrine la raison d'être de l'industrie, la tendance qui pousse l'homme à se soustraire aux oppressions et aux fatalités, la théorie de la Révolution en un mot, qui vingt-quatre siècles plus tard s'accomplit parmi nous et s'affirme dans nos codes.

III

# ÉGYPTE

L'homme primitif était asservi par les éléments. En Egypte, grâce à ses efforts, il acquiert des moyens d'existence et de combat. La structure géologique du pays, sa configuration géographique, son climat et sa végétation sont autant d'auxiliaires pour son triomphe. Dès l'aurore de la civilisation, l'Egyptien conquiert déjà une position assez solide pour résister aux formidables attaques des éléments naturels. Il ne lui est pas encore permis d'avancer, mais il s'établit assez solidement sur le sol pour ne plus craindre d'être renversé. Il n'en demandait pas davantage ; il se trouva donc satisfait de ce qu'il avait obtenu. Se conserver, se préserver, ce fut là tout l'objet de ses efforts.

Il aperçut la vie dans tous les corps organisés, animaux ou végétaux ; il les estima tous dignes de sa protection, et il porta une attention toute particulière à les préserver de l'action destructrice des éléments ainsi qu'il faisait pour sa personne propre.

Poussant à l'extrême le sentiment de la conservation, l'Egyptien invente une architecture qui se traduit par grandes masses ; c'est sur d'énormes pilastres qu'il assied solidement ses temples, sur de puissants piédestaux qu'il dresse ses statues gigantesques ; il élève des pyramides de proportions colossales dont la largeur de la base constitue la meilleure garantie de solidité ; il édifie partout, en un mot, un rempart de pierre capable de le protéger

contre les rudes assauts des agents extérieurs de cette formidable nature. Il ne parvient pas à dominer les éléments, mais il s'en préserve, et ces résultats lui suffisent. Il se soumet à la loi de l'inertie et continue de préserver son corps au-delà même de la tombe. Il creuse le sol de ses villes, et au-dessous de chaque cité des vivants il bâtit une seconde cité pour les morts (1). Les vivants travaillent avec tant d'ardeur pour la conservation des cadavres, que l'on semble pouvoir résumer d'un mot la civilisation de l'Egypte : c'est la civilisation de la Mort.

Pour juger avec fruit les idées de cette civilisation sur la Mort et sur l'Immortalité de l'homme, pour se rendre un compte bien exact du genre d'honneurs qu'elle rend à la première et des moyens qu'elle juge capables de lui faire obtenir la seconde, il convient de remonter à l'époque de l'ancien empire thébain, sous la douzième dynastie (2). Voyons donc ce que sont ces villes mortuaires, à cette époque qui marque l'apogée de la civilisation et de la culture de l'Egypte.

Au centre de la Nécropole est situé le laboratoire sacré. C'est là que l'on administre au mort les préparations qui le prémuniront contre l'action dissolvante des éléments. Dans cet édifice immense, composé d'une longue série de salles uniformes, les embaumeurs travaillent en silence sous le contrôle des prêtres d'Osiris. Les cadavres roidis sont étendus sur des tables de jaspe vert; des anatomistes, armés de longs crochets et de scalpels bien affilés opèrent l'extraction du cerveau par les fosses nasales et celle des intestins par le flanc gauche. Ailleurs, dans une autre salle, des chimistes fondent des bitumes dans de grandes chaudières de cuivre, dissolvent des résines dans des essences volatiles, pendant que d'autres encore coupent de longues lanières de toile vernissée pour enrouler

(1) Voir, pour étudier les hypogées de cette période, *les Antiquités et les Fouilles d'Egypte*, par E. Renan. Paris, 1865.

(2) Voir Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient.*

les cadavres après leur embaumement. Plus loin, des sculpteurs sont occupés à modeler des coffres de carton (1) sur la forme des momies qui bientôt vont y être enfermées ; une fois sèches, ces bières passent entre les mains des peintres, qui dessinent sur leur couvercle les traits du cadavre auquel elles sont destinées. Dans une salle suivante on soude des étuis en cuivre; dans une autre encore on creuse des sarcophages dans le granit rose et le basalte noir ; dans une pièce plus retirée on écrit le livre des morts sur des feuilles de papyrus qui suivront ceux-ci dans leurs cercueils. Les uns couvrent les cadavres de bandelettes, les autres les vernissent. Ici, on leur met des perruques et des barbes postiches; là, on les emprisonne dans leurs gaînes avec une poignée de blé (2); plus loin est l'endroit où on les dépose en attendant leur tour d'entrée dans la nécropole. Il n'est personne, en un mot, sous ce toit sacré, qui ne coopère à la confection du funèbre emballage ; et cependant chacun y demeure silencieux. On n'y entend d'autres bruits que le sifflement produit par l'ébullition de la chaudière, que le cri étouffé de la lime qui polit le cuivre ou que les monotones coups de marteau qui tombent en cadence sur le ciseau qui creuse le basalte.

L'Egyptien est embaumé conformément à la classe à laquelle il appartient. Bandelettes, vernis, ornements, sarcophages, tout ce qui est destiné à son cadavre dépend du rang qu'il a occupé pendant la vie (3). Pénétrez dans la dernière pièce du laboratoire sacré, là où sont déposées les momies, et vous vous convaincrez qu'elles appartiennent à des classes si différentes, que l'impu-

(1) Le carton égyptien consistait en une pâte composée de coton, d'une espèce de colle forte et d'un peu de plâtre.

(2) Le blé était considéré, chez les Egyptiens, comme le symbole de la résurrection, parce que, enfoui dans la terre, il renait à la vie.

(3) Diodore de Sicile, Περὶ τῶν νομίμων τῶν περὶ τοὺς τετελευτηκότας παρ' Αἰγυπτίοις γινομένων.

trescibilité est le seul caractère qui leur soit commun. Celle-ci, par exemple, qui est liée avec des bandelettes de pourpre, qui exhale de pénétrants parfums, qui a des yeux en émail, les ongles et les dents dorés, qui étale une perruque symétriquement bouclée, celle-ci est la momie d'un Pharaon : elle sera enfermée dans cinq étuis et, comme si ces précautions ne suffisaient pas à protéger le cadavre royal, là-bas, au milieu du désert, un monument colossal, tout récemment construit, l'attend encore pour le garder dans ses entrailles de pierre. Voyez-vous ces momies d'un aspect si terrible, montrant des masques de bête fauve, et toutes vêtues d'étoffes rayées aux couleurs éclatantes? Ce sont les momies des prêtres; elles seront enfermées dans des coffres décorés d'hiéroglyphes qui expriment les prières adressées aux divinités auxquelles ces prêtres se sont consacrés pendant leur vie. Ces autres momies emmaillottées de larges bandelettes orange, qui observent une attitude aussi chaste que symétrique, ce sont des momies de femmes. Celles qui ont les ongles et les lèvres dorés, qui sont parées de riches bijoux, sont des momies de grandes dames ; même après la mort, ces dames conservent leurs parures. Cette multitude de momies entourées de pauvres bandelettes de grosse toile, et simplement protégées par une grossière caisse en carton peint, ce sont des corps qui ont appartenu à de misérables esclaves ; un bain du *Styx lustral* a suffi à préserver leurs chairs. Quelles sont donc ces momies difformes logées dans des caisses en bois de palmier aux contours irréguliers? Pourquoi exhalent-elles ainsi l'odeur de l'empyreume? Et pourquoi leur a-t-on appliqué diverses couches de sels? Ces corps-là ont été affreusement défigurés par l'éléphantiasis ou rongés par la lèpre, et la chimie sacrée retient maintenant dans la mort la corruption dont jadis elle fut impuissante à les délivrer pendant la vie.

Mais il n'y a pas que des momies humaines dans ce

dépôt. Il y a encore le bœuf Apis, dont le corps est doré (1), l'éléphant empaillé avec ses défenses d'argent, l'hippopotame à la dent d'émail, le caïman et le crocodile parés d'éblouissants colliers et de pendants en filigrane. Voyez là, momifiés aussi, le cheval, le singe, l'ibis, le chien, le chat, le scorpion, le scarabée (2) et, comme s'il ne suffisait pas des animaux, la nymphéa et le nénuphar, le lotus et la palme, le cactus et l'épi, et une infinité de plantes, depuis le champignon jusqu'au fruit du dicotylédone le plus parfait.

On pourrait dire de l'Egyptien qu'il prétendait que toute forme organique naissant dans son pays ne rentrât plus dans le sein de la Nature. Qu'elle cessât de vivre, de se mouvoir, que lui importait, pourvu qu'elle ne disparût pas? Lorsque l'Egyptien voulait immortaliser un organisme, la matière emprisonnée dans son enveloppe était condamnée à y séjourner éternellement. Et pour qu'elle ne se détruisît pas dans le sein de l'atmosphère, pour qu'elle ne subît pas l'oxydation de l'air, l'art sacré l'entourait d'une muraille de résine et de bitume, d'une mer d'essences et d'huiles empyreumatiques. C'est pourquoi les archéologues modernes ont découvert sous le sol de l'Egypte tant de siècles résinifiés, emmagasinés dans les hypogées par les embaumeurs et les prêtres.

La chimie rationnelle de l'homme naquit en Egypte, afin de préserver les corps des effets de la brutale chimie de la nature, et, sous son influence, les cités se convertirent par en haut en d'immenses pharmacies, par en bas, en d'énormes mausolées (3).

Descendons dans la nécropole où l'Egyptien conserve ses aïeux, comme s'ils étaient ses racines. Toute la vaste plaine à travers laquelle serpente le Nil est creusée de part

(1) Pour tout ce qui se rapporte au bœuf Apis, voir Arthur Rhoné : *l'Egypte à petites journées*.

(2) Diodore de Sicile, t. I, Περὶ τῶν ἀφιερωμένων ζώων παρ' Αἰγυπτίοις.

(3) Voir Plutarque, *Isis et Osiris*, et Bunsen, *Ægypten*.

en part. Creusées aussi, les montagnes, qui courent à l'ouest du fleuve, sont criblées intérieurement d'innombrables trous bouchés par autant de cadavres.

Voyez-vous ces colossales pyramides tronquées? Ce sont des tombes de rois; pour les construire, les pharaons ont fait remuer la terre et tailler le roc dès leur avénement au trône; les premiers personnages de leurs cours ont parcouru tout le royaume à la recherche de l'albâtre, du granit rose et du basalte bleu qui les décorent. Voyez-vous cette colline dont la silhouette présente une ligne horizontale légèrement accidentée? Des galeries sans fin, dans lesquelles donnent accès des milliers d'ouvertures, les trouent dans tous les sens (1). C'est là que sont logées les momies de cent générations de prêtres. Parcourez d'un bout à l'autre ces longues galeries ; observez, à mesure qu'elle se déroulera devant vos yeux, cette interminable litanie d'hiéroglyphes, ces hommes à tête d'animal, ces animaux à tête d'homme, ces dieux bizarres naviguant à la suite d'Hor, qui debout dans la cabine de sa barque sacrée « la bonne barque des millions d'années » enveloppée dans les replis du serpent Mehen, emblème de son cours, glisse lentement sur le courant éternel des « eaux célestes »; c'est l'idée de la résurrection qui a présidé à l'exécution de ces étranges personnages semblables aux visions d'un cauchemar.

Sortez ensuite de ces galeries et portez vos pas vers la cité la plus voisine, Thèbes par exemple, Memphis ou Abidos; avant d'y pénétrer, vous rencontrerez de vastes jardins plantés de monocotylédones symétriques qui semblent des ébauches de végétaux plus parfaits. Au-dessous de ces jardins s'ouvrent de spacieux hypogées dans l'intérieur desquels reposent les momies de l'armée (2). Chefs et soldats, tous ont leur sarcophage encastré dans le mur. La richesse du sépulcre et les ornements de

(1) Diodore de Sicile, I, 64.
(2) Plutarque, *Isis et Osiris*, et Wilkinson.

la momie indiquent le grade du guerrier. Le combat, la déroute ou la victoire, tous les accidents de la guerre, toutes les péripéties de la vie du soldat, apparaissent sur les pans de la muraille; les combattants, vainqueurs ou vaincus, y sont peints dans des attitudes naïves et avec des couleurs aussi simples qu'éclatantes. Que si, abandonnant ces funèbres séjours pour pénétrer dans la cité des vivants, vous demandez au premier venu où reposent ses ancêtres : « Je l'ignore, » vous dira-t-il. Afin qu'aucune main sacrilége ne pût les profaner, le prêtre ne divulguait à personne le secret de la place où il déposait les morts. Il se servait pour s'y reconnaître d'un plan géométrique qui était comme le fil conducteur de ce grand labyrinthe sépulcral ; l'ensevelisseur, consacré à Isis, pouvait seul le consulter. L'ouvrier qui perçait le granit souterrain et transformait les entrailles de la Terre en voies funéraires ne sortait jamais de l'intérieur des hypogées; jamais ses yeux n'apercevaient rien au-delà de la voûte vaguement éclairée par les rayons blafards de la lumière de sa lampe. Et, quand il succombait sous l'énorme fardeau de son rude labeur, on l'ensevelissait dans le trou que de ses mains il avait creusé lui-même. C'est ainsi que le constructeur de ces sarcophages, le seul homme après le prêtre qui pût connaître tous les dédales de la nécropole, était dans l'impossibilité absolue de révéler ces secrets à aucun être vivant. Son existence se consumait presque sans communication aucune avec le monde extérieur, et il s'éteignait dans les entrailles mêmes de la Terre (1).

(1) La description de la Nécropole, telle que nous venons de l'essayer, correspond, ainsi que nous l'avons précédemment indiqué, à la période pendant laquelle la civilisation égyptienne est déjà subordonnée au principe théocratique. Sous les premières dynasties, la demeure des morts est certainement bien différente. Les édifices mortuaires affectent la forme d'un tronc de pyramide ; leur alignement compose des rues étroites ; des rainures prismatiques, dont le sommet

Mais, dira-t-on, à quoi bon ce luxe d'art et d'industrie à propos de cadavres? Pourquoi tant de soins, pourquoi tant de peines pour des corps inanimés? Il nous faut, pour répondre de façon satisfaisante à ces questions, analyser soigneusement le milieu dans lequel vécut l'Egyptien, ses conditions d'existence, ses croyances et la manière d'être que déterminèrent ces facteurs.

En fait de forces, l'Egyptien primitif se préoccupa des forces destructives. Il les personnifia même en des êtres malfaisants qu'il faisait combattre par son Dieu vivificateur. La garantie essentielle de la vie résidait pour lui dans la résistance physique, dans la solidité : plus un objet était carrément assis, plus il lui semblait durable. Et durable pour lui était synonyme de viable. Dans l'ordre architectonique, c'est la construction pyramidale qui prévaut, comme étant la plus solide ; les murs extérieurs sont convergents ; le matériel de construction est en pierre ; il se soutient par la simple pression verticale.

se couronne d'un bouquet de feuilles, décorent leur façade. Au-dessus de la petite porte qui sert d'entrée, un tambour cylindrique révèle le nom du mort. L'intérieur, divisé en un certain nombre de compartiments, est une véritable maison pour le mort. Celui-ci y est entouré, en effigie, des membres de sa famille, de ses domestiques, de ses chiens, de ses singes verts ; tout ce monde est figuré sur les murailles des diverses pièces en peintures de dimensions réduites. Le portrait du défunt, en bas-relief, occupe la place principale, et souvent il est reproduit sur d'autres points. Sur une grande stèle sont consignés ses titres et ses actes. Ceci est comme sa nécrologie Des détails sur les habitudes du mort couvrent également les murailles ; on y dit le nombre de bœufs, d'ânes, de chiens, de singes, d'antilopes, de gazelles, d'oies, de canards, de cigognes, de tourterelles qu'il possédait.

Remarquons que ce dénombrement ne comprend que les animaux domestiques et qu'il néglige les animaux sauvages et carnivores. A côté de ces descriptions on lit également le récit de ses voyages et des actes les plus marquants de sa vie. Tout cela est peint avec une touche réaliste et avec une vérité qui étonnent. Rien de symbolique, ni rien d'obscur non plus. On ne trouve, sur les murailles de ces tombeaux, aucune trace de la vie militaire et presque aucune de caractère religieux. Le seul divin personnage que l'on y rencontre parfois est Anubis, et encore

Dans l'ordre social, c'est l'autorité absolue du chef de la maison qui règne. Dans l'ordre religieux, il adore des dieux impassibles représentés par des statues symboliques au corps symétrique et à la face tranquille. Dans l'ordre politique, il accepte le régime toujours autoritaire des Pharaons. Parqué entre deux chaînes de montagnes, ayant toujours sous les yeux les éternelles crues périodiques du Nil, jouissant d'une température presque toujours la même sous un ciel uniformément bleu en toutes saisons, entouré d'animaux tels que l'hippopotame à la marche lourde, pétrifié par le symbolisme d'un dogme mystérieux, faut-il s'étonner que cet homme, imbu de ce principe que l'immobilité contrarie les forces destructives de la Nature, en arrivât à croire que l'immobilité constituait aussi un des principes essentiels de la vie et qu'il embaumât conséquemment le mort pour le rendre immortel? L'immobilité le préservait pendant sa vie;

y a-t il des savants qui pensent que cet Anubis n'est guère que la représentation sensible de la transformation et non pas une divinité effective et réelle. En tout cas, ce serait l'unique symbole qui s'apercevrait sur ces monuments D'autres divinités, il n'en est pas question, pas même nominalement. Quant aux hiéroglyphes du rituel du livre des morts qui décora plus tard les murs de toutes les sépultures, on n'en rencontre pas un seul ici. Ces tombes, comme le dit si bien Renan, ne sont pas des chapelles funéraires consacrées à un Dieu, mais bien la maison du mort. Tout ce qui est là est pour lui, pour lui seul, et tout y converge vers lui. Le cadavre est enfoui au plus profond de la construction, à la place la plus inattendue, afin de le préserver de la profanation. Il est enfermé dans un sarcophage monolithique de grandes dimensions, creusé dans le granit ou dans le calcaire blanc, et paré de végétaux comme on en voit sur la façade de l'édifice. On trouve aussi, cachées dans l'intérieur, des images du mort en ronde-bosse.

La date de ces monuments est d'au moins 4000 avant J.-C.

Tout indique un état de félicité relative que l'on ne découvre plus ensuite dans les tombes contemporaines de l'époque théocratique. Nous pourrions aller jusqu'à dire qu'il n'existe rien en elles qui inspire la tristesse.

Voyez Renan, *Revue des deux mondes*, 1er avril 1865. C'est à cet important travail que nous avons emprunté l'ensemble de ces détails.

elle devait donc aussi le préserver après la mort et disputer encore ses formes à la Nature, Et en ceci il avait ses raisons. Son Dieu immanent dans la Nature, et exubérant de vie à certaines époques de l'année, produisait alors, créait et animait toutes choses. Il faisait germer le grain dans le sol, il faisait bourgeonner les arbres, il secouait de leur torpeur les reptiles endormis sous le limon, il rappelait le courant dans les rivières desséchées, il couvrait de fleurs magnifiques la surface des eaux et faisait superbement planer dans les airs l'ibis sacré et l'épervier de la Nubie. Mais Osiris pâlissait ensuite, et tout alors tombait en langueur; les feuilles jaunissaient, les animaux gagnaient leurs profondes retraites, les eaux se retiraient, puis enfin le dieu lui-même mourait, et avec lui la Nature tout entière. Mais sa mort n'était que temporaire; Osiris renaissait à la saison suivante, et alors la vie se réveillait sur toute la surface de la Terre; toutes les formes éteintes se redressaient, tous les êtres qui s'étaient cachés venaient saluer Osiris vivant; la Nature s'organisait à nouveau (1). Ce spectacle annuel offert par le Soleil se reproduisait en proportions moindres dans les alternatives quotidiennes du jour et de la nuit. C'est cette intermittence de la vie qui suggéra à l'Egyptien le dogme de la résurrection. Ainsi, en généralisant ces phénomènes, en les appliquant à l'individu, il ne vit dans la Mort qu'un long hiver, qu'une nuit colossale, et il crut que le mort n'était qu'un être tombé en léthargie qui ressusciterait sous l'influence de l'impulsion divine. Mais, comme dans cet état particulier l'individu ne pouvait ni ressentir l'influence destructive des éléments, ni s'en défendre, son corps était exposé à la destruction. Or, les formes permanentes seules étant capables de revivre, à l'instar du reptile qui, pendant l'hiver, tombe en léthargie dans la vase et qui recouvre

(1) Edgar Quinet, *Du Génie des religions*, ch. sur l'Egypte.

le mouvement en été, ils dirent au vivant : « Tu conserveras le mort, pour qu'il puisse revivre. »

Pour rendre la résurrection possible, il fallait donc conserver la forme. Osiris pouvait réanimer le corps roidi par la mort. Mais si celui-ci n'existait plus, s'il s'était décomposé, comment le ranimer (1)?

Le bitume sacré le garantissait de la décomposition en le rendant réfractaire aux agents désorganisateurs. Le bitume était donc la divine mixture de l'Immortalité, puisque être imputrescible c'était être immortel.

La seule Immortalité qu'atteignit l'Homme en Egypte fut donc l'Immortalité du corps, si l'on peut appeler de ce nom la perpétuation des traits.

Le peuple égyptien est le premier qui croit à la résurrection, c'est-à-dire au retour de la vie dans le corps. La Mort n'est pour lui que temporaire ; c'est une sorte de suspension de la vie ; son dieu Ra ou Osiris ne meurt-il pas chaque soir pour renaître le jour suivant? Partant de ce dogme, avec son panthéisme original, il formula d'une manière certes assez étrange la réalisation de la Justice. Il contempla la Nature sous l'influence de l'idée qu'il s'était créée sur les transformations qui s'opéraient dans le Tout, il classa les êtres en séries et crut qu'ils procédaient tous les uns des autres. Il imagina que chaque être procédait d'un être inférieur, ou d'un autre être supérieur, lequel n'ayant pas accompli la mission qui lui était confiée sur la terre, était condamné à vivre sous sa forme actuelle sous laquelle il devait expier ses fautes. Après cette expiation, il reconquérait la forme supérieure. Les recherches des égyptologues, portant sur l'en-

(1) Il faut observer que les dieux de l'Egypte étaient les moteurs internes de la Nature, la raison d'être de ses manifestations plutôt que des êtres personnels comme Iahweh, arbitre de la création ou de la destruction, omnipotent jusqu'au point de pouvoir faire quelque chose de rien. Ils se sont trompés ceux qui ont affirmé des dieux agissant comme le dieu personnel du monothéisme chez les Egyptiens.

semble de ces faits, démontrent qu'à cette époque les Egyptiens croyaient à la résurrection, ou plutôt à la révivification des morts et à la transformation des êtres. Si le mort s'est bien acquitté des devoirs de la vie, il revêt une forme supérieure; il revêt, au cas contraire, une forme inférieure, par une application sévère des principes de la Justice. Quant aux êtres qui se sont bien comportés sous la forme humaine, comme ils ne peuvent revêtir une forme supérieure, la momification constitue leur récompense, car elle leur garantit que leur corps ressuscitera dans son intégrité. Faut-il en conclure que l'Egyptien croyait à une âme, entité individuelle, immatérielle, entièrement distincte du corps et pourtant sans forme et sans propriétés physiques? Nous ne le pensons pas, en ce qui concerne du moins la période qui précède l'invasion des Hiksos. La croyance à une âme distincte du corps apparaît en tout cas bien plus tard en Egypte, postérieurement aux Aménophis. Il faut noter qu'il y eut en Egypte une série de civilisations qui, en se succédant, amenèrent une évolution des idées religieuses; les plus anciennes différaient encore plus des civilisations intermédiaires que l'Antiquité n'a différé des siècles voisins de la Renaissance. Sous les premières dynasties existait la croyance à l'indestructibilité de la vie (1); c'est là tout ce qu'on peut affirmer. La croyance en un Dieu n'a jamais existé dans la haute antiquité. On en trouve la preuve dans le temple découvert par M. Mariette, au sud-ouest du Sphinx, qui est situé auprès de la petite pyramide; cet édifice date de l'époque de Chéphren. D'autres temples postérieurement découverts et qui ne renferment ni statues, ni figures allégoriques, ainsi que les hiéroglyphes des tombes des premières dynasties, l'attestent également.

(1) P. Tiele, *Vergelikende geschiedenis der oude godsdiensten* : 1° Stuck : *Geschiedenis van den Egyptischen godsdienst*. M. C. — Amsterdam.

A mesure que la civilisation se rapproche des Ramsès, on peut supposer déjà la croyance en une divinité immanente dans la Nature. Alors on croit que la vie provient du Dieu, et que l'âme humaine n'est qu'une émanation divine, peu différente de la Divinité elle-même, ce qui ne permet pas encore de supposer une âme individuelle bien distincte (1).

Cette supposition n'est pas possible, même à l'époque des Aménophis et des Ramsès, époque de grandeur voisine déjà de la décadence. A la mort, on disait que *l'homme s'était abîmé en Osiris;* la récompense dernière de l'âme consistait dans ce retour vers le Dieu dont elle procédait. Le mort finissait par s'identifier complétement avec lui, par s'anéantir et se confondre dans sa substance, par perdre sa personnalité dans son sein (1). Ses épreuves d'outre-tombe, ses souffrances sont celles du Dieu lui-même. Le corps humain est considéré comme le réceptacle de la Divinité; il est le vase sacré qui renferme le souffle divin. L'âme fait partie intégrante de la Divinité elle-même. Mais les théologies se succèdent; et avec la prépondérance croissante de la théocratie (2), un moyen

(1) Nous pouvons citer, comme preuve, ce que dit M. Chabas relativement à une scène peinte sur le sarcophage du grand prêtre Sar-Amen, commandant des troupes du temple d'Ammon-Ra.

« Un dieu en gaîne, assis, tient des deux mains un vase au moyen duquel il verse un liquide que le défunt, agenouillé devant lui, reçoit dans la bouche, en étendant les mains sous le jet, comme pour prévenir la perte de la moindre goutte du précieux breuvage. Sur la panse du vase se lit le nom d'Osiris, et au milieu de la scène la légende hiéroglyphique ONH' BAI, signifiant *vie de l'âme*. Ni le nom du défunt, ni celui du dieu ne sont écrits, mais je ne crois pas qu'on puisse hésiter à reconnaître ici Osiris lui-même, sous l'une de ses formes dérivées. » (*Revue archéologique*, vol. V, 1862, p. 371.)

Si les Egyptiens avaient cru que l'âme est individuelle après sa sortie du corps, ils l'auraient représentée rentrant dans le défunt, et jamais ils n'auraient peint Osiris communiquant au mort la vie symbolique, ainsi qu'on le voit sur le sarcophage en question.

(2) Lenormant, *la Magie chez les Chaldéens*. Voir ch. II, § 2.

âge sonne pour l'Egypte. Alors on arrive à réduire à une Divinité universelle la multitude des dieux existants; alors on conçoit ce Dieu comme unique en essence et multiple en aspects, « qui engendre éternellement en lui un autre lui-même, parce qu'il est à la fois père, mère et fils » ; alors aussi les théologiens considèrent l'âme comme formée de trois substances distinctes: l'*intelligence*, lumineuse et ignée comme le soleil, enveloppée par l'*âme*, substance d'une essence inférieure, laquelle est à son tour contenue dans l'*esprit* ou *souffle* qui pénètre les veines, gonfle les artères et se répand par tout le corps (1).

Jugée jusqu'à nos jours sans données suffisantes par les historiens chrétiens, cette question a la plupart du temps été examinée à travers le prisme spiritualiste de l'immortalité de l'âme, telle que la définissent nos métaphysiciens. Ce criterium a fait croire que la revivification ou résurrection n'était possible que par l'intervention d'une âme absolument individuelle, comme l'avaient imaginée les théologiens du moyen âge, et on a attribué cette croyance à toutes les civilisations de l'Egypte. Hérodote est un des premiers qui soutinrent une opinion semblable (2); mais Chérémon le Stoïcien, qui accompagna Hélio Galle dans son voyage en Egypte, est d'un avis opposé. Il affirme, en effet, qu'en Egypte on ne reconnaissait d'autre monde que l'Univers, d'autres dieux que les astres, d'autre existence que celle dans laquelle nous vivons, et que les révolutions et les mouvements des astres qui exerçaient leur influence sur les actions humaines y étaient exprimés en langage mythique (3). Saint Augustin, qui affirme également la croyance de l'Egypte à l'âme individuelle (4), est une autorité suspecte; il était chrétien

(1) En égyptien, ces trois catégories se nomment *Khou*, *Ba* et *Niwou*.

(2) Hérodote, II, 37, 4, 58, 123, 135.

(3) *Porphyrii Epistola ad Anebonem Ægyptium*. Prologue du livre *De mysteriis Ægypt.* de Jamblique.

(4) Saint Augustin, *Sermons*, 361.

et voyait par conséquent la question sous l'aspect mystique que lui imposait le dogme.

En ce qui touche les hiéroglyphes du rite funèbre, les momies portent quelquefois le masque d'Hor qui n'est qu'un attribut de vie : Hor, c'est le soleil ou la nature naissante. Un seul et même hiéroglyphe, l'épervier, signifie l'*âme* et le *sang* (1). Il existe au Musée britannique une peinture égyptienne dans laquelle on a voulu voir le témoignage de la croyance à l'âme, entité distincte du corps. Cette peinture représente une scène du jugement : Anubis est entouré d'hommes revêtus d'une courte tunique blanche; il les conduit par la main vers une grande balance dans les plateaux de laquelle se pèsent les bonnes et les mauvaises actions de chacun, actions représentées par des objets symboliques. La figure d'Anubis est répétée pour indiquer qu'il se dispose à conduire encore d'autres hommes devant ce tribunal. On a prétendu trouver au musée du Louvre et à celui de Turin le symbole de l'âme dans la figure d'un jeune homme conduit par Anubis. Mais un observateur impartial ne peut voir dans ces tableaux que la représentation de la personnalité humaine subissant le jugement. L'écriture hiéroglyphique est en effet une écriture purement figurée et symbolique, et l'on sait la valeur qu'il convient de donner aux figures du langage et aux symboles. Quand nous lisons dans un livre contemporain que tel personnage a comparu devant le tribunal de l'histoire, quelqu'un s'avise-t-il par hasard de comprendre que l'âme de ce personnage a comparu, ou qu'elle doit comparaître devant un tribunal composé de juges ou de lettrés? Non, chacun entend fort

(1) C'est pour cela que Moïse a dit : « l'âme, c'est le sang », dans le *Lévitique*, XVII, 11. Lauth opine que c'est l'âme animale qu'indique ce hiéroglyphe ; et l'étoile et le phenix l'âme qui quitte le corps après la mort. En tout cas, ces représentations correspondent déjà à la décadence. Voir *Horapollon*, dans *Sitzungsberichte der k. Akademie zu München*, 1870, t. I, p. 78.

clairement que ses actions ont été appréciées et jugées par ses successeurs. On voit dans les mêmes hiéroglyphes égyptiens le Nil sous la forme d'un homme bleu; des plantes aquatiques jaillissent de sa tête. Or, jamais aucun égyptologue n'a songé à voir dans ce symbole la preuve de la croyance des Egyptiens à un Nil, être anthropomorphe.

De même, partout où l'on a cru voir le symbole de l'âme, entité individuelle bien distincte du corps, il ne faut voir que les attributs de la vie en général ou de la personnalité humaine. Ces hiéroglyphes semblent indiquer, plutôt que l'âme, l'animation produite par la divinité, c'est-à-dire la série des actes de l'individu, tout ce qui a constitué sa manière d'être.

En dehors de ces preuves, il existe encore d'autres témoignages qui nous permettent de penser que l'Egypte a cru très-fermement à cette époque à la transformation de l'individu et à son retour à la vie, et non pas à la transmigration ni à l'incorporation nouvelle de son âme. Dans le panthéisme égyptien, Osiris communiquait la vie à tout ce qui existe par son impulsion, par sa puissance; sa mort entraînait la mort de tout ce qui est créé. En conséquence, la vie et les fonctions animiques devaient, dans l'Egyptien, être considérées comme individuelles en tant qu'elles se réalisaient en sa personne, mais non pas au delà. L'animation qui se manifestait dans des organisations si distinctes devait être considérée comme un phénomène procédant d'une cause unique, d'une même impulsion, plutôt que comme le résultat d'une entité individuelle immuable particulière à chaque individu. Le Dieu de l'Égyptien était suffisamment naturel et assez peu abstrait pour qu'il crût en une âme isolée, conservant sa personnalité, bien que séparée de l'organisme. De plus, tout résidait dans le Dieu. Une inscription gigantesque du temple de Saïs faisait dire à la divinité : *Je suis tout ce qui est, tout ce qui a été et tout ce qui sera.*

L'impulsion humaine ne pouvait, sous peine d'hérésie,

être séparée de l'impulsion divine universelle. Ce qui déterminait l'individualité, c'était l'organisation, c'est-à-dire le corps dans lequel s'exerçait cette impulsion. Avec cette idée collective de la vie, les dieux secondaires naissaient les uns des autres, puis rentraient en eux-mêmes et renaissaient encore pour former un cercle interminable, une métamorphose sans fin. Et ces dieux n'étaient que la représentation ou la personnification des diverses manifestations des forces naturelles au moyen desquelles les prêtres formulaient l'idée qu'ils avaient conçue sur la Divinité.

Cette âme, portion du Dieu, séparée de lui seulement pour un temps, ne se présente pas dans les dogmes égyptiens comme parfaitement distincte de l'organisme : de son côté non plus le Dieu n'est pas très-différent de la Nature ; il y a toujours un je ne sais quoi de vague et de confus qui ne permet pas une rigoureuse délimitation entre l'organisme et le principe dont il tient la vie.

Il existe une inscription dans laquelle Ahmès (le chef des marins), au lieu de dire : « Je suis né, » dit : « J'ai accompli mes transformations. » Notez qu'il dit bien *mes transformations* et non pas *mes transmigrations*. L'Egyptien croyait, comme nous l'avons déjà dit, que le cours de la vie humaine était le reflet de la vie divine. Osiris descend aux enfers et il ressuscite sous la forme d'Hor. La naissance de l'Homme était le lever du Soleil à l'orient ; sa mort, le coucher du Soleil à l'occident. L'homme mort devenait Osiris et on le déposait dans les hypogées pour attendre le moment de renaître à une autre vie, comme Osiris-Hor à une autre journée ; mais de même que l'Egyptien ne croyait pas que c'était l'âme d'Osiris qui traversait la région infernale, mais Osiris lui-même, de même nous pouvons conclure qu'il ne croyait pas que c'était l'âme du mort qui traversait l'Enfer, mais bien le défunt, comme s'il existait pour lui une espèce de seconde vie d'outre-tombe.

On peut voir, dans *le Livre des morts* (1) de Lepsius, et au voyage de Caillaud dans Champollion, comment le moribond invoque une puissance ou un dieu pour chaque partie de son corps, pour qu'ils conservent son nez, sa barbe, ses yeux, ses dents, ses bras, ses coudes, ses jambes, ses genoux, ses chevilles, ses pieds. Chaque partie du corps a son dieu protecteur. Pourquoi cette protection, sinon pour que, le cadavre reposant à l'abri de la férocité des animaux, la résurrection de l'individu puisse s'effectuer dans l'intégrité de son corps? Si l'Égyptien eût adopté l'idée de l'entité spirituelle, il aurait cru comme les pharisiens et les chrétiens que, pour ressusciter le corps, il suffit à l'esprit d'appeler à lui, au jour de la résurrection, les atomes de ce corps qui a été réduit en poussière. Mais, plus observateur de la Nature que le chrétien et le juif, l'Egyptien ne pouvait nourrir cette croyance; il assistait en effet à la genèse continue

(1) *Le Livre des morts* est, paraît-il, d'une époque relativement récente. Ce n'est, en substance, qu'un assemblage d'écrits empruntés à des âges divers. On n'a pas trouvé un seul exemplaire complet du Rituel mis en ordre comme celui de Turin dont le style annonce qu'il est antérieur au règne de Psammétique, c'est-à-dire au sixième siècle avant J.-C. — De Rougé, *Introduction à l'étude du Rituel.*

Le British Museum possède une copie d'un exemplaire du chapitre 64, citée par Wilkinson, et trouvée dans le sarcophage d'une reine de la onzième dynastie. Il existe plusieurs versions sur son antiquité; l'une attribue la découverte du chapitre à Hortatef (version du papyrus de Turin); l'autre (celle du papyrus de Berlin) la fait remonter au temps d'Ousaphaïs, roi de la première dynastie et successeur de Menès. Mais les circonstances dont ces versions entourent la découverte ont l'air d'une histoire forgée postérieurement. M. Birch et d'autres égyptologues pensent que le style n'est pas celui de la quatrième dynastie, moins encore celui de la première, et qu'il a été paraphrasé par quelque compilateur récent des livres hermétiques. Le plus probable, c'est qu'il ait été rédigé un peu avant la onzième dynastie, époque à laquelle l'Égypte se transforma; mais il n'y a pas, que nous sachions, de donnée positive. Ce qui est certain, c'est que la rédaction la plus ancienne que l'on connaisse sur le chapitre 64 a été trouvée dans une bière du temps de la onzième dynastie. — Voir le *Rituel funéraire égyptien*, chap. 64, par Paul Guieysse.

des êtres; ceux-ci se produisaient avec la substance de ceux-là, et le Tout n'était pour lui susceptible d'augmentation ni de diminution. Une fois donc la matière de ses organes disséminée entre des formes nouvelles, Osiris lui-même n'aurait pas eu le pouvoir de lui rendre son corps.

Anubis, fils de Typhon, qui s'empare de l'Homme dès qu'il cesse d'exister, est converti par Isis en un être bon et vivifiant. On ne saurait donc voir dans ce personnage que le symbole de la transformation qui s'accomplit au sein de la Terre, source de vie jaillissant de la destruction même. Il est à remarquer que ce personnage est le seul qui soit représenté sur les tombes de l'époque des premières dynasties, époque antérieure à toute représentation théologique.

Bunsen a affirmé, d'une façon peu logique il nous semble, que si les Pharaons se faisaient construire de colossales pyramides pour y mettre leur cadavre à l'abri, c'est parce qu'ils croyaient que la destruction de l'individu interrompt la migration de l'âme. Nous en dirons autant à l'égard des auteurs qui estiment que si les Egyptiens avaient un tel soin de leur cadavre c'est parce que l'âme suit la condition de celui-ci sur la Terre. Quel rapport peut-il y avoir entre le traitement qu'on fait subir à un corps inanimé et les migrations d'une âme libre? Ce traitement peut-il affecter en rien ces migrations? Peut-il les interrompre? Ces coutumes offrent au contraire un grand sens, dès qu'on se place au point de vue de la résurrection du corps. Une fois détruit, celui-ci ne peut revenir à la vie, car la destruction de la forme humaine présente un obstacle insurmontable à cette résurrection.

« Les Egyptiens croyaient sans doute, dit César Cantu, que les âmes ne se séparaient du corps que lorsque celui-ci tombait en décomposition (1). » Or, une âme qui ne disparaît qu'avec l'organisme, est-ce autre chose qu'une pro-

(1) César Cantu, *Histoire universelle*, t. I, chap. XXII.

priété de l'organisme lui-même ? L'*Amenti*, enfer des âmes, qu'il cite à l'appui de la croyance dualiste, ne peut pas même servir de témoignage. Dans l'*amenti* on ne peut voir que le pays de la Mort, le tombeau. « L'*amenti* est le pays du profond sommeil et des ténèbres, » comme dit Ta-Imhotep de Memphis. Peut-être la plèbe inculte y a-t-elle vu un séjour de pénitence, mais il est invraisemblable que les pontifes qui furent les dépositaires de la science égyptienne l'aient ainsi considéré.

Les Egyptiens ne se contentèrent pas d'embaumer les hommes; ils embaumèrent également les animaux et les plantes, et confondirent tous ces êtres dans la communion de leur chimie sacrée. Pourquoi cela ? Quels droits avaient donc l'animal et la plante à l'Immortalité? C'est en poursuivant nos recherches que nous trouverons la raison d'être de ces pratiques qui peuvent sembler irrationnelles et impies aux hommes imbus des enseignements de la métaphysique abstraite de l'Occident.

On peut bien dire de l'Egyptien qu'il ignorait la distinction réelle qui existe entre la plante et l'animal, et qu'il ignorait aussi celle qui existe entre l'animal et l'homme. Vivant encore à demi confondu avec les animaux qui l'entouraient, il n'était pas certain que ses ancêtres eussent été des hommes. Peut-être un jour avait-il été animal lui-même, ou peut-être allait-il le devenir suivant ce que seraient ses actions. De plus, la société égyptienne était entourée de races très-diverses, qui offraient à ses regards des types aussi dissemblables entre eux par la couleur de la peau et la physionomie que par les degrés de l'intelligence; ce spectacle ne pouvait guère lui inspirer la conception de l'unité des races. Une analyse très-naïve lui fit découvrir dans les animaux des facultés qu'il se trouva posséder lui-même à un degré tantôt égal et tantôt supérieur. Le crocodile, le roi du fleuve (1),

(1) Plutarque, *De Isis et Osiris*, chap. LXXIII, LXXIV; Geoffroy Saint-Hilaire, *Des poissons du Nil*.

l'aigle, le roi de l'atmosphère, et le lion, le roi du désert, lui présagent respectivement les crues du Nil, le premier en s'abîmant dans les flots, le second en s'élançant dans l'espace, le dernier en s'enfuyant vers les plaines sablonneuses. Dès que le fleuve grossissait, l'ibis s'avançait au-devant de ses eaux comme s'il était allé le chercher à sa source pour diriger son cours à travers les terres. Dans tous ces animaux il reconnaît la faculté du discernement, bien que ceux-ci soient condamnés à ne pouvoir s'exprimer par la parole. A partir de la seconde dynastie, son iconologie sacrée lui montrait ses dieux protecteurs sous des formes bestiales. D'autre part, à côté d'animaux à la marche lente et rectiligne, comme le crocodile, il voyait des végétaux doués d'ondulations gracieuses; il voyait la sensitive se contracter soudain au moindre attouchement, comme si elle percevait de véritables sensations; il voyait le palmier qui, au moment de la fécondation, se balançait, comme ivre d'amour, au souffle de l'air; l'*acacia mimosa* et le *persea laurus* qui pleuraient et gémissaient, comme pour se plaindre de la fatalité qui les obligeait à vivre toujours attachés à la même place; il voyait certaines fleurs s'entr'ouvrir pour recevoir les rayons du soleil, se fermer à la nuit, resserrant leurs pétales et retenant prisonnier l'insecte qui leur apportait le pollen fécondant, jusqu'à ce que le pistil l'eût reçu. Par leurs coloris, sa flore et sa faune semblaient confondre entre elles leurs deux immenses séries. Il retrouvait la couleur verte particulière au règne végétal chez une multitude de reptiles qui rampaient sur le sol et d'oiseaux qui traversaient son atmosphère embrasée; et, par un contraste bizarre, il apercevait des plantes et des arbres dont la couleur variait entre le jaune et le rouge. Il remarqua qu'aucune couleur n'était la propriété exclusive d'un règne ou d'un groupe d'organismes. Il conclut de tout ceci que la fleur du *persea laurus*, qui replie ses pétales à la nuit, participe à l'animation aussi bien que l'ibis et le rhinocéros,

aussi bien que l'Éthiopien ou l'esclave asiatique. Et dans l'animal et dans la plante il crut voir des frères, des frères inférieurs, il est vrai, mais cependant des frères, puisque comme lui ils avaient reçu la vie du divin Osiris ; il leur reconnut donc le droit à l'Immortalité.

Ainsi que tous les hommes primitifs, il imagina que toute action ou tout mouvement suppose une volonté ; il établit donc que la résurrection devait être commune à tous les êtres organisés. Il prit pour ses semblables tous les êtres qu'il vit doués de mouvements plus ou moins compliqués, plus ou moins spontanés, et il leur concéda tout naturellement les mêmes droits qu'à lui-même. Il était logique, en effet, qu'il immortalisât par l'embaumement tous ceux qu'il croyait conscients, et qui, par conséquent, devaient ressusciter.

Conclusion : En Égypte, l'Homme parvint à n'être pas absorbé par la Nature ; mais il ne l'asservit pas. Comme conséquence de cette lutte gigantesque dans laquelle l'avantage ne se déclarait d'aucun côté, l'Homme vécut en équilibre et, après sa mort, il se fit préserver comme pendant sa vie, pour que la Nature ne triomphât pas de lui dans ses dépouilles. Tel il fut dans la Vie, tel il voulait rester dans la Mort.

---

IV

# PHÉNICIE

En général, les peuples sémitiques adoraient différents aspects divinisés de la Nature. Le Juif et l'Arabe furent seuls, à une époque relativement moderne, à concevoir un Dieu unique, distinct de la nature dont il est le créateur (1).

Un raisonnement assez simple les amena à comparer l'activité et la passivité de l'univers aux manières d'être de l'espèce humaine; ils attribuèrent le genre masculin aux manifestations actives de l'Univers et le genre féminin aux manifestations passives. Le Soleil, la végétation, l'animalisation représentaient le *Dieu;* la *Déesse*, c'étaient la Lune, la Terre et la Mer. Et chacune de ces forces se subdivisait à son tour en deux autres, l'une bienfaisante, l'autre malfaisante. La première se révélait dans le Dieu et dans la Déesse, lorsque la Nature semblait mourir et que la végétation se desséchait; la seconde, lorsque tout, au contraire, renaissait sur la Terre. Les deux aspects s'affirment avec plus de netteté dans le Dieu, parce qu'il est le principe actif. Ils sont plus confus dans la Déesse. Les noms du Dieu et ceux de ses attributs changent dans chaque région et même dans chaque ville. Mais tous ceux que l'on donne au Dieu signifient : puissance, force, souveraineté. Le nom typi-

(1) Ce n'est pas là un progrès médiocre : le dieu une fois abstrait de la Nature, celle-ci a pu être dominée. On a vu ensuite que c'était sa divinisation qui occasionnait toutes les fatalités et non pas elle-même.

que que lui donnent les Araméens est *Hadad*, qui signifie l'*Unique* (1). *Moloch* ou *Molek*, c'est-à-dire le roi, est le nom que lui donnèrent plus particulièrement les Ammonites ; cette désignation se généralisa plus tard parmi d'autres peuples. Chez les Moabites, on l'appela *Chamos*, le dominateur ; chez les Phéniciens et les Chananéens de la Palestine, *El*, le fort, le dieu par excellence.

Le dieu naissant, sous son aspect de vie nouvelle, de fécondation, est *Adon*, ou le seigneur, à Byblos ; *Tammouz* (2), à Arka et à Babylone ; *Zegreus* et *Atis*, en Phrygie ; *Hamon*, à Carthage, et *Elioum* en d'autres endroits.

Sous son aspect féminin, c'était *Belit* (Myr-Militta), à Babylone. On appelait la déesse *Taaut*, quand elle évoquait des idées funèbres, et *Zarpanit* (3), quand elle inspirait des pensées voluptueuses ; à Ninive, la déesse voluptueuse prend le nom d'*Istar ;* à Arbelles, elle était la déesse meurtrière et sinistre ; à Sidon, c'était *Astarté* ou *Astoreth* ; chez les Chananéens, *Aschera*, l'épouse passionnée et *Sala* ou *Salaambô* (4), l'affligée. Les Araméens de Damas et de Bambyce l'appelaient *Atargath*. Mais les noms les plus communs de la Divinité étaient *Baal* en Phénicie et *Bel* en Chaldée. Ces noms avaient une terminaison féminine pour désigner la Divinité sous son aspect passif, et alors on disait *Baalath* ou *Baaleth* en Phénicie,

(1) Il est des auteurs, comme Lenormant, qui affirment que ce nom ne lui était donné qu'à Damas et à Bambyce.

(2) Le rabbin David Kimchi dit que *Tammouz* avait une statue en bronze dont les prêtres remplissaient les yeux de plomb. Puis, faisant du feu dans l'intérieur de l'idole, le plomb fondait et elle paraissait verser des pleurs. Le culte de *Tammouz* était le même que celui d'Adonis.

(3) Selon Oppert *Zarpanit* ou *Zir-banit* signifie *la productrice des germes*.

(4) Ce nom s'appliquait particulièrement à la déesse de la mer.

Lenormant, *Commentaire sur Bérose*, p. 95, pense que c'est la déesse *Sala*, épouse du dieu *Bin*, qui reçoit la qualification de mère, *ummu*, d'où *sal aummu* ou *salaambô*.

et *Beleth* ou *Bilith* à Babylone (1). A ces noms, on ajoutait celui du lieu où s'adorait la divinité masculine ou féminine, et l'on disait *Baal-Tars*, le seigneur de Tyr, *Baal-Tsidon*, à Sidon, etc.

Puis le nom de *Bal* ou *Bel* s'appliquait en général à une infinité d'aspects des divinités sidérales, selon qu'on la considérait dans une étoile ou dans une autre, sous une forme animale, dans une révolution d'astres, etc. On disait alors les *Baalim*.

Cette religion doit-elle être regardée comme un monothéisme ou comme un polythéisme? A notre avis, elle ne se présente à l'état de monothéisme que dans certaines tribus et dans certaines villes ayant une civilisation déjà avancée, mais comme un monothéisme offrant différents aspects. Chacune de ces villes avait, en effet, son Dieu; mais ce dieu avait ses hypostases. A leur tour, les hypostases tenaient dans l'esprit du peuple la place de dieux réels. Ailleurs, dans les autres villes, le polythéisme était plus manifeste. Mais en somme, si l'on considère l'ensemble des peuples sémitiques, c'est le polythéisme qui prédomine.

Il est impossible de découvrir dans ces civilisations un monothéisme bien tranché, tel que l'ont imaginé certains historiens de notre époque. Au sens absolu du mot, il n'y a dans l'Histoire d'autre monothéisme que celui du *Iahweh* mosaïque et celui de l'*Allah* des Arabes.

Cette manière d'adorer la Nature divinisée engendra dans l'Asie Mineure et dans la Phénicie des cultes monstrueux, à la fois obscènes et funèbres. C'est à Byblos ou Gebal qu'ils se manifestèrent avec le plus d'éclat. Byblos, pour cette raison sans doute, prit le nom de *cité sainte*.

Au nord de la terre de Chanaan, sur les bords orientaux de la Méditerranée, s'élève la cité de Byblos qui domine un territoire très-étendu. Deux races, presque déjà confon-

(1) Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, t. III, liv. VI, *Phéniciens*, Religion.

dues, composaient sa population : la première peupla le pays ; la seconde immigra et soumit la première par la force. Les dieux des premiers arrivés étaient doux et sensuels ; ceux de la seconde race étaient au contraire sombres et terribles ; au fond, ils étaient tous identiques. Ils procédaient, les uns et les autres, de la déification des cieux et de la Terre. La divinité fondamentale était une. Les astres étaient ses manifestations extérieures, apparences visibles des hypostases émanées de sa substance (1).

La cosmogonie phénicienne a quelques points de ressemblance avec la cosmogonie des Juifs. Avant la création, c'était le chaos (*bohu*). L'esprit flottait sur les eaux. Mais la création naquit du désir inconscient, et non d'une volonté ou d'une intelligence. Le dieu prit forme avec la création ; en conséquence, la cosmogonie phénicienne dans ses développements se transforme en théogonie.

La saison du printemps revêt en Phénicie un caractère véritablement splendide : une végétation exubérante recouvre toute la Terre ; sous la chaleur douce du Soleil et aux voluptueuses caresses d'un air tempéré, le feuillage acquiert de grandioses proportions, les fleurs entr'ouvrent leurs boutons, leurs pétales se colorent de teintes éclatantes, elles répandent dans l'atmosphère des senteurs enivrantes ; les arbres distillent des baumes, les oiseaux remplissent l'air de leurs mélodies, et les palmiers se balancent onduleusement à la brise, comme si, pour rapprocher les distances qui les séparent, ils engageaient, amoureux les uns des autres, une lutte indolente avec le sol qui les tient attachés. Tout, sur la Terre, respire l'amour et la vie.

Mais voici que la saison s'avance, la température s'élève, survient l'été et puis la canicule ; la chaleur devient insupportable. Le soleil embrase la terre qui, sous l'ardeur de ses rayons, fume d'abord, puis se dessèche, devient incan-

(1) François Lenormant, *les Sciences occultes en Asie. — La Magie chez les Chaldéens*, p. 103.

descente et brûle le pied qui la foule ; du vert, le feuillage passe successivement au jaunâtre et au fauve ; il se ride, puis se recroqueville ; la fleur laisse tomber ses pétales, les tiges se dénudent, la végétation dépérit. La gueule grande ouverte, les quadrupèdes courent pour aspirer plus d'air ; pour apaiser leur soif, ils cherchent de tous côtés un peu d'eau qu'ils ne trouvent pas. Les serpents se dressent sur la queue en sifflant, et fascinés les petits oiseaux se laissent choir dans leur gosier. L'air semble privé d'oxygène, l'atmosphère devient asphyxiante. On dirait que la Mort se sert du feu pour exterminer la Nature. Mais l'automne arrive à son tour, la température se rafraîchit, l'eau évaporée se condense et les pluies tombent abondamment. Alors, entraînée par les eaux, l'argile ferrugineuse roule sur les flancs des montagnes ; les torrents charrient les oxydes de fer ; le fleuve se colore en rouge de sang, se gonfle et, par moments, sort de son lit et se répand jusqu'à la côte à travers la campagne stérile et desséchée ; la terre calcinée s'imprègne avidement de ces eaux ; les racines des végétaux absorbent le liquide argileux qu'elles transforment en séve ; les feuilles prennent un subit développement et reverdissent ; les plantes flétries redressent fièrement la tête ; les fleurs fécondées se transforment en fruits charnus et savoureux ; les animaux apaisent leur soif et gonflent leurs poumons à la brise rafraîchissante qui les rappelle à la vie. Tout renaît, et la Terre se décore à nouveau de toutes les splendeurs de la vie.

Ces alternatives de stérilité et de fécondation, d'exubérance et d'aridité, de vie et de mort, drame colossal qui a pour scène la Nature et pour acteurs les êtres et les éléments, se formule dans la théogonie phénicienne de la manière suivante :

La lutte entre la Mort et la Vie, entre la stérilité et la fécondation, s'explique, quant aux Dieux, par ce qui arrive à l'Homme : le principe actif de l'Univers, divinisé dans le Soleil (*Domino Baali Solari*) et appelé *Adon*, est amoureux

du principe passif personnifié dans la Terre, désignée sous le nom de *Baulath ;* à son tour, *Baalath* aime passionnément son amant cosmique ; des feux de son amour *Adon* féconde sa maîtresse. Tous les organismes qui couvrent la surface de la Terre et tous ceux qui se cachent dans le sein profond des mers sont le produit de ces accouplements sidéraux. Tout est passion dans l'Univers, tout y est amour ; la création elle-même est engendrée par le désir. Mais vient l'ardent Soleil de l'été qui dessèche la Terre et consume la végétation. C'est alors le brûlant *Moloch,* le Dieu de la Mort, qui, jaloux des amours d'*Adon* et de la divine *Balaath*, prend la forme d'un sanglier (symbole de l'été) et, là-bas, dans le Liban, assassine son rival ; il lui dévore les organes de la génération, afin que sa bien-aimée reste stérile. Puis le Dieu de la Mort règne seul dans la plénitude de sa féroce souveraineté. Les ardeurs de la canicule sont ses émanations. Il gouverne par la terreur. La divine *Baalath* se désole et pleure la mort de son amant à l'équinoxe d'automne. Mais ses larmes qui s'épanchent sur la Terre sous forme de pluie ne sont pas inutiles, le Dieu de l'amour n'est pas mort en vain. Le sang qu'il a répandu sur les hauteurs du Liban descend pour la féconder. A son contact, tout revit à la joie ; et Adonis lui-même ressuscite et réapparaît dans le ciel serein.

Le Phénicien n'avait pas encore individualisé la vie ; il confondait son existence avec celle du Tout, et la genèse de la Nature avec la sienne ; il attribuait aussi à l'Univers des passions analogues à celles qu'il éprouvait lui-même ; le Phénicien devait donc nécessairement participer aux jouissances et aux souffrances des dieux de l'Univers et les introduire dans son culte ; ses cérémonies en devinrent le reflet. Le culte du Dieu et de la Déesse de l'amour se célébrait dans un temple somptueux. L'antiquité est toute retentissante du renom de celui de la déesse de Byblos.

Ce monument s'élevait sur la cime d'une haute mon-

tagne, étalant sa façade vers l'Orient et contemplant la mer. Son aspect était celui d'une pyramide, masse imposante aux assises formées de blocs colossaux. Une cour sacrée sans toiture et dans laquelle donnait accès une porte d'or l'entourait de toutes parts. De chaque côté se dressaient, hauts de 30 brasses, comme deux géants, deux énormes phallus en pierre (1). Ils symbolisaient le principe masculin. L'intérieur du temple était éblouissant. L'or y étincelait partout avec de fauves éclats. Il devait prévaloir dans un temple élevé aux divinités sidérales par une race qui s'était adonnée au trafic et à la navigation (2). Dans l'intérieur du temple était le sanctuaire de la Déesse, caché par une courtine de pourpre qui en interdisait le passage aux profanes. Sur un grand cube de pierre, auquel on montait par un petit escalier, s'élevait le tabernacle. C'était une cellule quadrangulaire, ouverte sur la face antérieure, et dont le toit faisait saillie de ce côté et était soutenu par deux colonnes (3). Une énorme émeraude, dont la taille grossière rappelait imparfaitement l'organe féminin de la génération, brillait dans l'intérieur. C'était l'image de la Déesse de la fécondité; le vert rappelait la couleur de la végétation et celle de la mer. Elle avait les tremblants et mélancoliques reflets de la lune. Le bois sacré de lauriers, à l'ombre duquel les prêtresses de la Grande Déesse dressaient leurs tentes peintes, s'étendait

(1) M. Gerhard affirme que ces colonnes si hautes, terminées par une hémisphère, étaient le symbole de la puissance masculine dans les cultes phalliques. M. Renan, au contraire, dans sa *Mission de Phénicie*, soutient que les *Méghazil* n'étaient que des monuments funéraires : il assure qu'ils sont tous placés au-dessus de caveaux funéraires. Il existe en Espagne des restes de monuments analogues à Majorque. On les appelle *Talayots*.

(2) Voir, pour des détails sur les temples phéniciens, la très-curieuse étude de M. Jules Soury, dans ses *Études historiques sur les Religions, etc., de l'Asie antérieure et de la Grèce, chapitre de la Phénicie.*

(3) Voir Renan, *Mission de Phénicie,* troisième rapport à l'empereur. *Revue archéologique,* vol. V, 1862, p. 337.

sur les côtés du temple. Non loin se voyait l'étang sacré (1) tout peuplé de poissons, vivants symboles de la procréation et de la fécondité prodigieuse. L'encens qui brûlait sur un autel élevé au milieu des eaux parfumait l'atmosphère.

Lorsque, avec les ardeurs de l'été, les végétaux commençaient à languir et que la respiration devenait difficile, Gebal se changeait en un théâtre de fêtes lugubres au cours desquelles les Phéniciens s'associaient à la désolation de la Nature. De tous les points environnants convergeaient vers la cité sainte d'étranges processions. Les femmes accouraient par groupes, les cheveux épars, les vêtements lacérés, les pieds nus, des couteaux plongés dans les chairs et se flagellant avec fureur en poussant des cris de douleur sur la mort récente d'Adon, frappé sur le mont Liban. Les prêtres eunuques conduisaient ce cortége au son monotone du tambourin et de la flûte funèbre qui pleurait un air élégiaque ; c'était l'hymne plaintive de la passion et de la mort du Dieu de l'amour qui venait d'expirer (2). Les femmes de la ville se réunissaient à celles venues de la campagne, et la troupe s'en allait ainsi grossissant. Pour imiter l'exemple pieux qui leur était donné, les hommes s'armaient de disciplines à la poignée d'ébène et s'administraient mutuellement des fustigations. La distribution des coups s'accélérait progressivement, les lanières sifflaient dans l'air, le sang jaillissait sur les visages et éclaboussait les murs; les rues s'emplissaient de flagellants, bientôt elles en regorgeaient ; la mortification atteignait alors au vertige. Soudain les funèbres cortéges débordaient sur la colline et se dirigeaient confusément vers le temple (3). C'est là

(1) Il semble que l'étang sacré rappelle le dogme sémitique du principe humide de l'origine du monde. Voir Lenormant, *Essai de commentaire des fragments cosmog.* de Berose, p. 222.

(2) Jules Soury affirme que cela se passait ainsi, seulement en Asie Mineure, mais non pas en Phénicie.

(3) *Fêtes et Courtisanes de la Grèce*, t. I : Fêtes du soleil du printemps — Luciani opera, *De Deâ Syriâ*.

que, dans la première salle, était déposé le cadavre du Dieu martyr, reposant sur un catafalque recouvert de pourpre et éclairé par des torches flamboyantes. Le sang coulait encore tout chaud de sa blessure. Aux quatre angles de la salle, quatre grandes cassolettes répandaient dans l'atmosphère le parfum de la myrrhe. Les gradins du temple étaient ornés de corbeilles en filigrane et de vases contenant des plantes brûlées par les chauds rayons du soleil de la canicule. Les pénitents arrivaient ainsi jusqu'à l'enceinte sacrée; les femmes rasaient leur chevelure, qu'elles déposaient aux pieds du cénotaphe, et les hommes continuaient à se fustiger jusqu'à l'arrivée du pontife. Celui-ci, revêtu de la pourpre et la tiare d'or en tête, se mettait alors à prêcher la passion aux fidèles. Ses accents étaient déchirants; il faisait le récit de la mort du jeune Dieu mordu aux organes de la génération (1) par un sanglier furieux; il expliquait que le sanglier était le Moloch incarné, rongé de jalousie par l'amour de Baalath pour le Baal Adonis, et il ajoutait que Baalath, pâle, desséchée et stérile, se mourait frappée par le Dieu de la Mort. Un grand nombre d'assistants, emportés par leur piété, s'émasculaient pour l'édification des autres; puis, leur organe coupé à la main, ils se répandaient dans la ville et se jetaient sanglants dans la première maison qu'ils rencontraient ouverte sur leurs pas. Là, on les revêtait de la tunique féminine, longue et blanche, on leur rasait les cheveux et ils devenaient *galles* ou prêtres du divin Adonis. Le deuil durait plusieurs jours, jusqu'à ce qu'on enfermât enfin le Dieu dans un sépulcre au milieu des pleurs et des gémissements des femmes et des chants funèbres des hommes. Les funérailles divines terminées, une grotte située dans la partie basse et postérieure du temple recueillait ce saint sépulcre. Puis, l'été se passait en Phénicie en un long carême d'abstinences.

(1) *Fêtes et Courtisanes*, etc., t. I : Fêtes du soleil du printemps.

Les Phéniciens avaient construit de colossales statues de fer et de bronze en l'honneur du Dieu de la Mort, qui était seul à régner durant cette période. La statue de Moloch représentait un géant en métal, la tête flanquée de deux cornes et le corps évidé pour pouvoir contenir une victime. Quand le céleste despote faisait, durant l'été, sentir le poids de sa malsaine puissance, on lui sacrifiait, pour apaiser son courroux, non pas des animaux, mais des êtres humains. Le colosse ne demandait ni des fruits, ni des oiseaux, ni des bêtes fauves : il était anthropophage.

Les parents condamnaient au supplice les plus chers de leurs enfants. Ainsi l'exigeait le Dieu ; le prêtre était le bourreau. On chauffait la divine image, et lorsque sa température atteignait le rouge blanc, on engouffrait l'enfant dans ses entrailles incandescentes. En sentant palpiter l'innocente créature dans son estomac de feu, le colosse éclatait en rugissements de féroce allégresse, sa bouche vomissait des bouffées de flamme fuligineuse qui s'élançaient vers le ciel et sa face hideuse se noircissait de suie humaine. On ne pouvait offrir au Dieu de la Mort des présents indignes de lui. C'eût été lui faire offense que de lui sacrifier un enfant laid, rachitique ou difforme. Un enfant malade eût été un inutile holocauste, puisque déjà cette proie était naturellement sienne. C'était les mieux venus, les plus robustes des enfants qu'on lui devait, et les parents les lui destinaient eux-mêmes, sans oser se permettre de frémir au bruit des rugissements que poussait l'impitoyable colosse !

Quand survenait l'automne et que les eaux rougeâtres descendaient du Liban, le dieu d'amour versait son sang pour le salut des humains. La douleur s'avivait encore, les récits de la passion et de la mort assaillaient de nouveau les mémoires, et la cité sainte revêtait le deuil pendant sept jours, nombre mystique d'une révolution lunaire. Flûtes et tambourins reprenaient leurs accords, les hymnes plain-

tives faisaient encore entendre leurs accents, les femmes partageaient la douleur de la Déesse désolée de la perte de son amant, et les macérations, les jeûnes et les abstinences recommençaient jusqu'à l'accomplissement de la révolution de la Lune. C'est alors que se terminait la semaine sainte. Les prêtres, à grand bruit de crotales, annonçaient aux croyants que le dieu de l'amour était ressuscité. La foule se précipitait en tumulte vers le temple, les *galles* lui ouvraient la porte de la cour sacrée, et ne trouvant plus ni le tombeau, ni le cénotaphe, elle s'arrêtait là. Les gradins de l'autel étaient ornés de vases d'argent dans lesquels avait poussé la plante nouvelle, et l'on apercevait à l'intérieur resplendir dans le tabernacle la pierre féminine, symbole de la fécondité de la Déesse. Le Dieu ressuscité n'était plus là, mais dans le ciel.

L'heure de l'orgie avait sonné. A la tristesse succédait la joie, à la mortification la volupté, l'éclat de rire aux pleurs. Et, de même que la douleur avait atteint les limites de la désolation, de même le plaisir était porté jusqu'à son paroxysme. Une tourbe de dévots envahissait le bois sacré et s'y livrait à une débauche frénétique et délirante. Tous étaient à toutes et toutes à tous. Et, lorsque la bacchanale avait rempli le bois de ses honteux désordres, elle débordait à travers la montagne et se répandait jusque dans les rues de la cité sainte. Des bandes ivres, enflammées de désirs, parcouraient la ville dans tous les sens. Les jeunes vierges qui ne s'étaient pas coupé la chevelure pour l'offrir au Dieu de l'amour, lui sacrifiaient leur beauté, et elles allaient déposer dans le temple l'aumône qu'on voulait bien leur donner. Byblos n'était plus qu'un lupanar. C'était l'omnigamie qui y régnait et la débauche sacrée qui y trônait en souveraine (1).

(1) Tous les historiens de l'antiquité, ainsi que les orientalistes modernes, attestent l'authenticité de ces scènes de débauche. Tout au plus diffèrent-ils entre eux par des points de détail.

## V

# GRÈCE

L'humanité fait un pas nouveau qui la jette hors de l'Asie et la pousse vers l'Occident. Cette fois, c'est une race de descendance aryenne, qui vient s'établir dans une péninsule et les îles adjacentes, trait d'union entre le continent asiatique et le continent européen. Le pays que cette race vient habiter est couvert d'une végétation proportionnée à la stature humaine; il jouit d'une douce température, et les eaux transparentes d'une mer calme l'entourent en grande partie ; ce pays est le théâtre où va se jouer un nouvel acte du drame humain. C'est là que se constitue la société grecque ; c'est au sein de cette nature tranquille et souriante, qui protége sans étouffer, que la société nouvelle se donne des institutions admirablement harmonisées avec tout ce qui l'environne. La loi qui gouverne les êtres organiques est la même que celle qui régit ces immenses organisations que nous désignons sous le nom de *sociétés;* les sociétés, comme les êtres, malgré leur évolution incessante, restent constamment en relation avec l'atmosphère, avec la terre, avec la végétation, avec le milieu, en un mot, dans lequel elles vivent.

La société grecque pratique la gymnastique et fortifie l'homme ; elle rend un culte à l'amitié et poétise la vie ; elle étudie la forme et développe l'art ; elle démocratise les mœurs, et bientôt la place publique devient l'école des orateurs ; elle édifie le Portique, et la philosophie s'abrite à son ombre ; elle invente le théâtre, chante la poésie, trace des

routes, dresse des statues, construit des monuments, institue le jury, écrit l'histoire, et fait enfin tout ce qui dépend d'elle pour ennoblir et embellir l'existence. Si elle se montre toujours soumise au rhythme, si la symétrie préside sans cesse à ses conceptions, elle doit cette tendance à la configuration du terrain sur lequel elle se meut ; comme ses yeux n'aperçoivent partout qu'horizons réguliers et proportions moyennes, son génie ne peut enfanter que des formes équilibrées dont la base est la ligne droite.

Dans une société ainsi constituée, la mort ne pouvait revêtir en aucune façon un caractère lugubre ; elle était aussi tranquille que la chute du soir, après une journée de calme. On vivait dignement en Grèce ; on n'y pouvait mourir autrement.

Le squelette était presque inconnu, la putréfaction du corps ignorée ; quand on enterrait le cadavre, on semait du blé dans la terre qui le recouvrait (1) ; ce blé germait, aussi ne voyait-on jamais que la vie. On considérait la Mort comme la sœur du Sommeil et de la Nuit. Ses attributs étaient les attributs de l'Amour. La statuaire la personnifiait dans un adolescent aux formes élégantes, au visage calme, le pied appuyé sur un flambeau éteint. Jusque dans le langage, les idées relatives à la mort ne pouvaient être rendues que par des paroles qui indiquaient des actes de la vie (2). On vivait pour des fins terrestres et non point pour un avenir d'outre-tombe. Les dieux eux-mêmes n'entretenaient de rapports avec

(1) Cicér., *loc. cit.*

(2) Les termes employés pour exprimer les pensées relatives à la mort n'avaient rien de funèbre. Mourir se rendait par ἀπογίνεσθαι, οἴχεσθαι, abandonner la demeure ; et l'on appelait les morts οἰχόμενοι. (Homère, *Il.*, α' ; Euripide, *Alcest*, v. 316.) Quelquefois on disait, pour mourir, ἀπέρχεσθαι, c'est-à-dire partir pour un voyage. Au lieu de : *il est mort*, on disait presque toujours : βεβίωκε, il a vécu, et quelquefois : κέκμηκε, il a résisté, il a souffert ; de là l'expression de κάμοντες, que l'on donnait aussi aux morts. (Homère, *Odyssée*, λ', γ'.)

l'homme que durant sa vie. D'où il résultait qu'en Grèce la mort n'avait rien d'horrible. On tenait à honneur de mourir d'une manière digne et même esthétique. Avec quelle sérénité tombaient les combattants ! Comme ils se drapaient dans leur manteau, ou comme ils se dissimulaient sous leur bouclier, afin de n'inspirer aucune terreur à ceux qui pouvaient les voir ! Quels dignes exemples d'une belle mort que ceux qui nous ont été légués par ces nobles citoyens convoquant à leur heure dernière leurs parents et leurs amis, les encourageant à se dévouer pour le salut de la république et prenant congé d'eux, la conscience tranquille, convaincus d'avoir honorablement parcouru leur carrière !

Le cadavre était lavé à l'eau tiède ; puis oint d'huiles parfumées, enveloppé dans un manteau recouvert de riches étoffes blanches et déposé sur un brancard ou sur un lit formé d'un bouclier ; les amis du mort venaient le joncher de fleurs et de feuillages, comme un dernier hommage rendu à celui qui leur fut cher. Il était ensuite exposé sous le portique de la maison, afin que chacun pût se convaincre qu'il ne portait aucune trace de mort violente (1).

On lui plaçait alors une obole dans la bouche, et on le conduisait vers le bûcher au son des cymbales et des lyres, escorté de ses proches, de ses amis et de ses admirateurs. Une fois là, on plaçait le corps sur le bûcher (2) ; on y mettait le feu et on répandait dans le foyer des substances

(1) Euripide, *Troad.* ; Euripide, *Hippolyte*, v. 786 et 789 ; Homère, *Odyssée*, ώ, v. 44 ; *Iliade*, ό, v. 350 ; Platon, *Phædon* ; Apulée, *Flor.*, I ; Virgile, *Enéide*, VI ; Laert., Socrate, Æliam. ; Varron, *Histoire*, liv. I, chap. XVI ; Aristote ; *Eccles.*, v. 533 ; Clément d'Alexandrie, Στρωμ. ; Démosthène, *in Macart.* ; Lysias ; *Contra Eratosth.* ; Poll., liv. VIII, chap. VII ; Suid., *in* Πρσυκείτο.

(2) Dans les temps primitifs, on enterrait le cadavre le visage tourné vers l'Occident, et cet usage s'est toujours conservé à Sparte ; à Mégare, au contraire, on tournait la face du mort vers l'Orient. (Diog. Laert., I ; *Vit. Sol.*, 2 ; Plut., *Sol.*, 10.)

aromatiques : les parfums devaient suivre le mort, même sous cette pure forme vaporeuse. Les Grecs croyaient que l'individu, transformé en ombre, s'envolait d'entre les flammes et qu'il s'élevait au sein de la colonne de fumée pour se diriger vers ces vagues régions qu'ils désignaient sous le nom de *Champs Elysées* (1). Mourir en pleine mer était considéré comme un grand malheur, parce que l'individu ne pouvait s'échapper sous forme vaporeuse du sein des eaux (2). C'est pour cette raison que la loi ordonnait à quiconque trouvait sur la côte un cadavre rejeté par les flots, de le brûler, ou d'en informer l'autorité, afin que celle-ci pût le livrer aux flammes. Se soustraire à cette disposition de la loi était tenu pour un fait de barbarie, et la justice châtiait sévèrement le délinquant (3). C'étaient les parents qui approchaient la torche du bûcher; dès que brillait la flamme, les trompettes retentissaient, le chant des hymnes s'élevait dans les airs, l'eau lustrale était répandue sur l'assistance et l'on faisait de solennelles libations à la mémoire du mort dans des coupes d'or remplies de vins généreux (4). L'honneur de la crémation était re-

(1) La croyance qu'une âme s'échappe du mort pour entrer dans une demeure céleste, est d'une époque relativement récente en Grèce. On la voit exprimée pour la première fois par le poëte Phocylide.

(2) Dans le livre VI de l'*Enéide*, Enée rencontre, errant à travers les enfers, l'ombre de Palinurus, son ancien pilote, qui lui dit :

*Nunc* me *fluctus habet versantque in littore venti.*

( Maintenant je suis à la merci des flots, et les vents me repoussent sur le rivage.)

Il dit que c'est *lui* qui est à la merci des flots pendant que c'est son ombre qui parle et qui se considère comme solidaire du corps, lequel va flottant sur les mers.

Parlant des héros qui deviennent après leur mort la proie des chiens et des oiseaux, Homère dit dans l'*Iliade* αὐτούς, eux-mêmes, et non leurs corps. L'idée des ombres des morts en Grèce, de même que celle des mânes à Rome, intervenait bien peu dans les actes des vivants.

(3) Sophocle, *Antigone*.

(4) Valérius Flaccus, *Argon.*, liv. III; Homère, *Iliade*, ψ, v. 220; Eschyle, Χοηφορ., v. 86 et 128.

fusé aux tyrans et aux traîtres, afin que leur ombre ne pût troubler la paix des vivants, tant la tyrannie, aussi bien nationale qu'étrangère, était en exécration chez le peuple hellène (1) !

La combustion du corps achevée et les éléments restitués à la circulation éternelle, la fumée se dispersait au vent ; il ne restait plus alors qu'un résidu de poussière blanchâtre qui était précieusement recueillie et que l'on conservait pieusement dans l'urne cinéraire. Celle-ci était placée au bord du chemin sur une colonne, sur un piédestal ou sous un monument spécial, portant l'effigie et le nom du mort (2) et des scènes allégoriques ou des maximes morales. Lorsque deux êtres avaient été intimement unis par les liens de l'amour ou de l'amitié — ces deux plus parfaites manifestations de l'attraction universelle — leurs cendres étaient mêlées et recueillies dans la même urne ; on les plaçait sur un même support, sur lequel étaient gravés leurs deux noms, afin que la mort elle-même ne pût les séparer (3).

Si l'homme mourait dans un âge avancé, le respect qu'il avait su inspirer par ses actions se fixait dans la mémoire de ses concitoyens. S'il avait vécu dans l'indignité, on oubliait ses fautes. La loi punissait ceux qui médisaient des morts. Pareille offense couvrait d'infamie plutôt celui qui s'en rendait coupable que celui qui en était l'objet (4). Si l'homme mourait jeune encore, son courage et sa beauté ne s'effaçaient pas du souvenir de ses amis. Le défunt était-il poëte, ses chants se transmettaient de bouche en

(1) Voir sur les trahisons qui donnaient accès aux tyrans étrangers : Diodore de Sicile, liv. XVI, chap. VI ; Pausanias, *Mesen.* ; Valer. Maxim., liv. V, chap. III ; Homère, *Iliade*, ό, v. 384, et β', v. 391. Sur les tyrans, voir Homère, *Odyssée*, γ', v. 256, et Pausanias, *Corinth.*

(2) Homère, *Iliade*, ψ', v. 243 ; ώ, v. 795 ; Théophraste, *Caractères*, chap. XIV, Περὶ περιεργίας ; Pausanias, I, chap. XVIII.

(3) Homère, *Iliade*, ψ' ; *Odyssée*, ώ, v. 76 ; Ovide, *Métamorphoses*, liv. IV, v. 154, et liv. XI, v. 702.

(4) Démosthène, *Orat. in Leptin.* ; Plutarque, *Solon.*

bouche à travers les générations. Était-il philosophe, tous ceux qui cultivaient la philosophie s'occupaient de son système et de ses conclusions ; ses disciples le commentaient, ses adversaires le réfutaient, mais tous se rappelaient avec admiration le penseur qui n'était plus. Était-il tombé en défendant la liberté de la patrie, oh ! alors, c'était un héros, et complète était son immortalité. Ses funérailles constituaient une véritable cérémonie civique ; on confiait son nom au marbre et au bronze, ses exploits devenaient l'objet d'un poëme, une mention spéciale lui était accordée dans l'histoire, son effigie venait se placer parmi celles des dieux ; dans les harangues guerrières, les orateurs le présentaient en exemple aux armées, et, au plus vif de la bataille, les combattants le voyaient apparaître dans les airs, se placer à leur tête et les conduire à la victoire. Ce n'était pas mourir que de mourir pour la liberté de la patrie ; c'était vivre éternellement en elle (1) !

Mais nous n'avons encore parlé que du citoyen, de l'homme libre, qui ne constituait en somme qu'une fraction des êtres humains attachés au sol de la Grèce. L'esclave, qui, bien qu'étant un homme, n'était considéré par la loi que comme une chose, ne jouissait pas de l'immortalité. Il disparaissait, sans laisser trace de sa personne, comme le mouton disparaît du troupeau, comme le chien disparaît de la ferme ou le cheval de l'écurie. Le plus souvent, les fils ne connaissaient pas leurs parents, car le maître vendait les enfants de l'esclave, afin de l'empêcher de s'entendre avec eux ; de sorte que, manquant de solidarité avec ses descendants, ses actions ne se répercutaient pas au-delà du temps qu'avait duré sa courte existence individuelle. N'ayant pas eu de volonté propre, aucun droit ne lui ayant été concédé, l'esclave avait dû se contenter de remplir auprès de son maître l'office d'une machine, et il disparaissait de la vie ainsi que disparais-

(1) Homère, *Iliade*, φ, et Euripide.

sent du sein de la nature les formes organisées qui n'ont pas conscience d'elles-mêmes. On regardait le travail comme l'antithèse de la liberté ; or, comme toute erreur de théorie sociale portée sur le terrain pratique produit toujours de profondes injustices, il en résultait que l'homme libre devait vivre aux dépens de l'esclave. Le droit ancien, récemment émancipé du fatalisme, ne pouvait encore concevoir différemment la société.

Il en était de même à Rome pendant les belles époques de la république : on y vivait dignement, on y savait mourir de même. Mais la perpétuation de l'homme prit une plus grande extension ; à l'aide du testament, il parvint à se perpétuer dans le sein de la famille. On peut dire qu'à Rome, tant au point de vue public qu'au point de vue privé, le citoyen pouvait être immortel. L'immortalité publique était réservée à ceux qui se distinguaient par leurs talents et par leurs vertus civiques, elle n'était donc pas destinée à tout le monde; mais l'immortalité privée était le patrimoine de chaque citoyen, du moment que ce titre de citoyen impliquait pour lui la faculté de tester. Les citoyens consignaient dans leur testament les dispositions qu'ils imposaient à leurs successeurs, et, bien que l'individu disparût, son action se prolongeait dans ses descendants, qui exécutaient ses dernières volontés.

VI

# LES HÉBREUX

Le peuple hébreu est le peuple esclave par excellence. Opprimé aujourd'hui par un Pharaon, il le sera demain par un Nabuchodonosor. En Egypte, c'est sous le fouet d'un Ethiopien qu'il édifie les pyramides ; à Babylone, il sera acteur et spectateur, malgré lui, dans les fêtes criminelles données en l'honneur de Bélus. Lorsqu'il n'est pas en servitude, il vit courbé sous la double domination des chefs de tribus et des prêtres de la synagogue. Pas un éclair de liberté n'illumine son histoire. Exotique ou indigène, le despotisme pèse constamment sur ses actes, comme un lourd manteau de plomb. Infortuné peuple ! Prêtez l'oreille : au milieu des sables du désert, aussi bien que dans l'enceinte des villes, errant là-bas ou soumis ici, il n'ouvre la bouche que pour exhaler des gémissements. Ses chants sont des plaintes et ses poëmes des lamentations. Ses prophètes pleurent, ses philosophes gémissent, ses législateurs maudissent et se désespèrent. Son caractère est celui de l'esclave. Il possède la sobriété de la misère, l'irritabilité qu'engendre la souffrance, l'aridité du désert, la défiance du malheur. Son mobile, c'est la crainte. Il endure l'oppression et, en conséquence, il ressent un certain attachement pour tous ceux qui se trouvent dans son cas ; c'est ainsi qu'au sein de la caravane, comme dans l'intérieur des cités, il promet un asile à l'esclave qui s'est soustrait à la domination de son maître. Il redoute la lumière ; pour lui, la liberté, c'est la nuit ;

l'obscurité rend la vigilance des tyrans difficile. Il est l'ennemi du travail et de l'industrie ; esclave, il n'a connu le travail que comme un châtiment. Il ne sait rien de l'art, rien non plus de la science ; sa vie est celle du pasteur nomade ; mais, en esclave qu'il est, il possède l'astuce à un très-haut degré ; il achète et il vend, et dans chaque échange il recueille un nouveau profit. La méfiance le porte à thésauriser ce qu'il gagne ; elle le rend avare, mesquin et usurier, au point que ses législateurs sont contraints de réglementer ses spéculations.

Sa continuelle dépendance et la stérilité de ses efforts font qu'il espère son salut d'un être qui viendra le racheter, et il songe sans cesse à cet émancipateur qu'il appelle *Messie* (1). Comme il manque de joies, il espère les trouver dans un paradis terrestre qu'il voit toujours en perspective. S'il a voyagé à travers le désert, si Moïse a pu le guider pendant de si nombreuses années, ce fut uniquement grâce à la perspective matérielle de la terre promise. Si Moïse n'eût pas dominé ce peuple par le châtiment et par l'appât des récompenses, il ne l'eût bien sûrement entraîné nulle part.

Les croyances et les espérances de ses premiers âges furent purement terrestres ; son culte était un informe mélange de cérémonies fétichistes et polythéistes. Tous les dogmes, tous les principes qu'il porta plus tard dans la constitution du christianisme, il les a élaborés au contact de peuples étrangers. Le code religieux même, attribué à Moïse, n'est qu'une servile imitation des lois égyptiennes. Mais ce peuple infortuné, qui même pour composer ses dogmes dut en emprunter les éléments, rendit un grand service aux progrès de l'esprit humain.

(1) Le peuple fort n'attend son émancipation de personne ; il s'émancipe par ses propres efforts. Aucun Messie n'a jamais émancipé un peuple. L'émancipation d'un peuple ne s'accomplit que par l'effort commun, mais souvent l'histoire n'attribue qu'à un seul les efforts de tous.

Il sépara Dieu de la nature. Avec un Dieu abstrait de la phénoménalité, il créa l'unité de croyance. L'unité une fois établie, bien qu'elle fût négative, il est devenu facile de lui substituer l'unité positive. A l'unité de la foi a succédé l'unité de la science. Au Dieu universel, la science a substitué l'universalité des lois. De plus, par cela même que Dieu n'était plus immanent dans les phénomènes, par cela qu'il n'en formait pas partie intégrante, puisque, au contraire, il en était rigoureusement distinct, ceux-ci déjà n'étaient-ils pas abandonnés de fait à la spéculation scientifique? Lorsque le savoir résidait entre les mains des prêtres, l'intelligence humaine se contentait des connaissances sacrées. La religion ayant divorcé avec la nature, la raison tira de celle-ci la science exclusivement laïque. Avec le prosélytisme, l'idée d'unité, qui eût péri dans quelque repli du désert, prit de l'extension. C'est ainsi que cette race, dont les érudits du siècle passé ont dit qu'elle n'avait rien légué d'utile à l'humanité, contribua au progrès universel.

Nous avons dit plus haut que les mobiles du peuple hébreu étaient purement temporels; or, c'est là la pure vérité. Jusqu'au moment où, sous la pression de l'infortune, il apprit d'un peuple étranger à croire à une autre existence, il ne s'était, en effet, préoccupé que de celle de la terre (1). — « Dormez-vous, Seigneur? s'écrie-t-il. Voyez que je me meurs... et que les morts ne peuvent chanter vos louanges. » Et la conception de l'esprit, il ne sait l'exprimer qu'à l'aide de mots certainement fort peu spiritualistes. Ainsi, les termes de *Nephesch* (נפש) et de *Ruach* (רוח), dont il se sert, expriment uniquement l'idée de *souffle* ou de *vent*. Jusqu'au temps de Job, l'Hé-

(1) Consulter l'important travail de Grégoire, *De la croyance des Hébreux à l'immortalité de l'âme* (*Revue des questions historiques*, t. II, année 1873, p. 437), ainsi que l'étude de Pi y Margall sur les Saducéens, dans ses *Estudios sobre la Edad media*.

breu croyait que l'Homme, après la mort, descendait vers un lieu souterrain appelé *scheol*, qu'il est très-difficile de distinguer de la tombe. Là, les morts conservaient une vague existence, assez analogue à celle des mânes des Romains ou à celle des ombres de l'*Odyssée* (1).

Les Hébreux ne croyaient ni à l'âme personnelle ni à son immortalité. Job dit : « Mon squelette verra Dieu, » mais il ne dit pas : « mon âme ». A l'époque des patriarches, on croyait que l'impie était frappé de mort soudaine et que le juste, comblé de jours, terminait paisiblement son existence. C'est ainsi, pensaient-ils, que Dieu leur rendait justice dans ce monde. La mort n'éveillait aucune idée lugubre ; l'Homme, après la mort, allait rejoindre ses ancêtres. Mais le malheur vint frapper le peuple d'Israël, dès qu'il se trouva en contact avec des civilisations étrangères. Alors l'idée que l'Homme reçoit ici-bas sa récompense ne le satisfit plus ; le juste était souvent spolié et mourait quelquefois au milieu des massacres ; le scélérat, au contraire, devenait puissant et riche et terminait heureusement ses jours. L'antique théorie patriarcale était donc devenue insuffisante. Alors surgit une théorie nouvelle, celle de la rétribution appliquée aux descendants. Les fils seront heureux ou malheureux, selon que leurs pères auront été bons ou méchants. Mais elle ne satisfit presque personne. « Si Dieu m'accable de malheurs, s'écrie Job, que m'importe qu'il couvre mes descendants de bienfaits ! ma chair ne le sentira pas. »

La situation des Hébreux s'aggrava avec la captivité de Babylone. Il est probable qu'ils puisèrent à Babylone, et plus tard à l'école des Perses, imbus déjà du magisme des Mèdes, le dualisme qui les conduisit à considérer l'esprit comme quelque chose de distinct du corps, et comme destiné à l'immortalité dans une vie d'outre-tombe ; c'est sans doute à Babylone, dans cette ville cosmopolite qui pré-

(1) Voir Renan, préface à la *Traduction du livre de Job*.

tendait réaliser l'unification de l'espèce humaine en convoquant tous les peuples à l'impure communion de la chair, en s'assimilant les races étrangères à l'aide des corps superbes de ses femmes, que les Juifs subirent une grande transformation religieuse. Ils entendirent leurs maîtres proclamer que l'homme possède un élément ténu, particulier à chaque individu, qui lui est uni sous la protection d'un dieu ; que cet élément survit au corps et qu'il peut subir deux destinées différentes après la mort de l'individu ; que les âmes privilégiées (c'est de là que découle la prédestination) conquéraient par la faveur divine une véritable apothéose ; qu'elles étaient reçues au ciel avec les dieux « dans la région d'argent et des autels fulgurants où les biens de l'*état de bénédiction* étaient la nourriture, les fêtes heureuses et l'illumination, où elles demeurent sans inquiétudes et sans misères (1) » ; qu'il était réservé à un très-petit nombre d'élus d'obtenir ces félicités, sans passer par l'état de la mort, et, comme Xisutros (2), le Noé babylonien, de monter au ciel en corps et en âme. C'était là la destinée de quelques rois seulement, de quelques pontifes, de quelques héros et de quelques grands ; car, pour le commun des mortels, la partie spirituelle (le démon (3), comme on disait en Chaldée), séparée du corps, se rendait *au pays dont on ne revient pas, pays immuable*, situé dans les profondeurs de la terre et rempli d'ombres. L'esprit ne pouvait s'élancer de cette retraite que de nuit et sous forme de vampire pour apparaître aux mortels et pour les tourmenter. On croyait qu'il existait au centre de cette région une fontaine, gardée par des dieux infernaux, parce que quiconque aurait bu de ses eaux serait remonté vers la lumière. Les eaux de la fontaine devaient à la fin du monde ressusciter les morts (4). Telles étaient les

(1) W. A., I, III, 66, verso, col. 3, 1, 29-36.
(2) Khasisatra.
(3) Utukku.
(4) Diog. Laërt., *De vita philos. proœm.*, cité par Lenormant.

idées des Chaldéens, quand ils réduisirent les Juifs en esclavage. Et les Juifs crurent que l'esprit était formé d'une substance légère, impalpable et active, souffle ou vent, qui s'en va vers Dieu ; le corps, d'une substance grossière, inerte, qui ne fonctionne que par la vertu de la première. Pourquoi le cadavre reste-t-il immobile? Parce que l'esprit s'est séparé de lui. Mais l'esprit n'est pas encore considéré comme une substance pensante, comme une âme personnelle, car, pour les Hébreux, la personnalité réside tout entière dans le corps.

Les Hébreux croyaient avoir conclu une alliance avec Dieu, en échange de laquelle celui-ci devait, avec l'empire sur tous les peuples de la terre, leur assurer la félicité éternelle. Néanmoins il vint un temps où les fidèles de Jéhovah étaient persécutés par les peuples étrangers et devenaient leur conquête. Or leur Dieu leur avait dit que tous ces peuples *étaient nés en vain*. Le cas ne laissait pas que d'être surprenant. Dieu, selon le croyant, avait choisi un peuple entre tous les autres, et ce peuple était enchaîné et soumis par les étrangers, qui le chassaient de ses tentes ; il se trouvait errant et dépossédé au milieu des autres races, et servait de jouet aux ennemis de Dieu. Tandis que la souffrance s'attachait opiniâtre aux fidèles, les ennemis de Dieu vivaient dans la prospérité. Et Dieu le tolérait ! Alors le Juif, qui se refusait à croire que Dieu pût l'abandonner, se tournait sans cesse vers lui et lui demandait : « Puisque c'est pour nous que tu as créé le monde, puisque les autres nations ne sont que des immondices, pourquoi sommes-nous donc dominés par elles et pourquoi restons-nous ainsi dans l'impuissance? Babylone, la fille du mal, l'impudique prostituée, Babylone croît et prospère, et Sion est déserte! Il est vrai qu'il existe peu de fidèles parmi nous ; mais on n'en compte aucun chez les autres peuples ! »

Le problème étant ainsi posé, Dieu devait procurer la prospérité aux Hébreux à la fin des siècles. La solution

était tout entière contenue dans la croyance à la résurrection de la chair; car, comme nous l'avons dit, c'est dans le corps que, pour eux, résidait toute personnalité. La justice devenait possible par un renouvellement du monde. De plus, la perte de toute espérance de triomphe prolongea l'égoïsme du Juif jusqu'au-delà de la tombe. Pour s'assurer la satisfaction de cet égoïsme et obtenir cette justice si désirée, il lui parut acceptable de réanimer les ossements des morts, en faisant rentrer en eux le souffle qui en était sorti. C'était donc par ce moyen que Dieu leur rendrait justice.

Les Hébreux imaginèrent que, le jour de la résurrection, le petit nombre d'élus destinés à jouir, c'étaient eux, les bons, pendant que ceux qui devaient aller pâtir dans les prisons souterraines, c'étaient les méchants, leurs oppresseurs. C'est ainsi qu'il leur était possible d'obtenir la justice que ne leur offrait pas la vie d'ici-bas. Ils ne purent concevoir l'émancipation de l'esclavage qu'en imaginant un monde nouveau. Habitués à la tyrannie et ne gardant souvenir que de la servitude, ils transportèrent la vie heureuse, dont ils étaient privés ici-bas, dans un autre monde où l'esclavage ne pourrait les atteindre. Dépourvus d'un pouvoir capable de leur rendre la justice, ils estimèrent que Jéhovah devait venir la leur administrer.

Mais leurs prophètes avaient prédit que le Messie viendrait les émanciper. Comment cela pouvait-il être, si la justice ne devait venir qu'à la fin du monde avec le jugement suprême que Jéhovah rendrait sur les hommes? On tourna cette difficulté en imaginant la création d'un règne messianique précédant la fin de ce monde. Le *scheol* serait ouvert, et les justes vivraient avec le Messie, établissant sur les autres peuples de la terre un règne temporel après lequel viendrait le jugement dernier. C'est environ cent soixante-cinq ans avant la naissance de Jésus-Christ que cette tendance commença à se manifester. Le besoin de vengeance qui sommeille dans le cœur de l'Israélite

éclate sous forme d'apocalypses. Ces écrits, depuis celui qui porte le pseudonyme de Daniel jusqu'à celui qui, composé en l'an 97 de l'ère chrétienne, est attribué à Esdras (1), sont fort nombreux. C'est toujours une vision, un dialogue avec un ange, la description, à l'aide d'une phraséologie touffue, de la venue du Messie ; c'est partout le récit des batailles qui seront livrées contre les autres peuples de la terre, de la défaite et de l'extermination de ceux-ci, de leur réduction en esclavage sous le joug du peuple élu : c'est enfin la narration du règne messianique, sa durée (2), le jugement dernier et le spectacle que présentera la Nature avant de s'anéantir. Les descriptions dont ces imaginations maladives émaillent ces documents sont véritablement effrayantes. Quels fatidiques présages ! « Avant que vienne le jour de Jéhovah, les femmes commenceront à ne plus enfanter, la nature changera ses fonctions, le soleil s'éteindra, les étoiles tomberont, les pierres parleront, le sang jaillira des arbres... Jéhovah apparaîtra au sein des nuages, entouré d'Elie, d'Enoch, de Moïse et d'Esdras, délivrés de la mort ; il condamnera les méchants aux peines éternelles, et il s'élèvera avec les bons. Et Dieu ne s'affligera pas du sort des misérables qui se perdront en ce jour ; et les pères ne pourront plus intervenir pour leurs fils, ni les fils pour leurs pères ! » Toutes les apocalypses indiquent ces événements comme devant être prochains. Les écrivains apocalyptiques présentent les *rephaïm* des dépôts demandant à l'ange : « Quand sortirons-nous ? » Et l'ange leur répond : « Quand le nombre de vos semblables sera complet. » Et ces écrivains ajoutent que « déjà les dépôts des ombres sont

(1) Renan prouve que toutes les apocalypses portent le nom d'un prophète antérieur ou d'un pseudonyme. Voir *Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1875, *L'apocalypse de l'an* 97.

(2) Le nombre des années varie. Pseudo-Esdras se contente de 400, pendant que d'autres opinent que la durée de ce règne sera aussi considérable que celle de la terre. Voir le livre d'Enoch, celui de Baruch et le chap. xv d'Esdras.

bondés et qu'il y a pléthore (l'idée est certes bien matérielle) ; que des douze parties entre lesquelles se divise le temps que durera le monde, dix et demie sont déjà écoulées ». Et, pour preuves à l'appui, « la taille des hommes, ajoutent-ils, est en décroissance ; la race dégénère, elle n'a plus l'énergie des premiers âges. Tout a perdu sa vigueur ! »

Mais, loin de guérir le mal, le dogme de la résurrection de la chair, tel qu'ils l'entendaient, et celui des châtiments et des récompenses d'outre-tombe ne produisaient que la terreur et ne servaient qu'à accroître l'infortune des malheureux qui y ajoutaient foi. Jéhovah était maître absolu ; il avait ses élus en petit nombre ; de plus, il était fort difficile de ne pas l'avoir offensé. Quiconque avait failli une fois pouvait trembler par avance ; pour une légère faute, il avait à redouter un châtiment éternel. De plus, qui donc savait s'il était prédestiné à la condamnation par la volonté du Dieu tout-puissant? Cette désolation des esprits apparaît également dans la littérature mélancolique qu'engendre le dogme du jugement dernier. Quel vaste désespoir dans ces plaintes ! « Que l'humanité pleure et que les bêtes se réjouissent ! s'écrie l'Hébreu courbé sous le poids du malheur, car les bêtes sont de meilleure condition que nous. Elles ne sont point atteintes par le jugement dernier, elles n'ont point à redouter de tourments, car, après la mort, il n'existe plus rien pour elles. » ... « A quoi donc sert la vie avec un avenir de tourments ? Ah ! combien grand dut être ton péché, Adam, pour qu'il nous rive presque tous à une éternité de douleurs !... Mieux vaudrait le néant que la perspective d'un jugement après la mort !.. Pourquoi passons-nous la vie plongés dans la tristesse et la misère, si nous n'espérons après la mort que supplices et martyres ?... Mieux eût valu pour nous qu'Adam n'eût pas été créé sur la terre !... A quoi nous sert l'immortalité, si nous ne commettons que des œuvres de mort ?... » Et il en est de même pour

tous les auteurs de cette époque, qui se répandent en déchirantes lamentations. Ces imprécations, engendrées par des croyances effroyables et lugubres, préludaient déjà à l'épouvantable et sombre office des morts du moyen âge, fidèle expression du christianisme. Bientôt les chrétiens s'emparèrent si bien des apocalypses que ces écrits composèrent le caractère essentiel de leur littérature des premiers siècles. « Si le christianisme, dit Renan, aggrave tant la terreur qu'inspire la mort, toute la responsabilité en doit peser sur ce genre de livres. » Ces prophéties, ces visions dans lesquelles la nature se bouleversait et où la désolation était portée si haut, furent les premiers symptômes pathologiques de la fièvre délirante qui allait, pendant quelques siècles, tourmenter l'humanité.

Chez Israël, la théorie de la résurrection et du jugement dernier naquit pour forger une félicité que la terre ne pouvait procurer, et pour s'assurer une justice qu'on ne trouvait pas ici-bas. Cette théorie fut un signe de décadence, d'esclavage et de misère, car la vie n'est désirable dans un autre monde que tout autant qu'elle n'offre aucune dignité dans celui-ci.

C'est ainsi que se forma le dogme de la résurrection et du jugement dernier, comportant des châtiments et des récompenses. Nous allons voir maintenant comment il se fait que l'idée de la mort revêt un aspect terrible en Grèce et à Rome, en même temps que se développe le dégoût pour la vie provoqué par les infortunes publiques. Alors nous verrons apparaître l'idée de l'âme et de son immortalité, et le christianisme s'emparer de toutes ces tendances pour en constituer son dogme.

---

## VII

## LA DÉCADENCE

La Lydie et l'Ionie étant perdues, personne ne croit plus désormais en l'oracle de Delphes : ses réponses ambiguës apparaissent au peuple comme des subterfuges employés par les dieux qui hésitent à lui déclarer d'une manière explicite qu'ils l'abandonnent entièrement à son destin contraire. Le divin Jupiter a perdu le respect des Hellènes. Beaucoup d'entre eux le jugent incapable de gouverner le monde ; bien peu l'invoquent ; personne ne lui adresse plus de demande. Les philosophes le discutent, les poëtes le poursuivent de leurs satires ; et, sans appui dans la conscience publique, il choit de son rang de Dieu suprême de l'Olympe, au milieu des milliers d'éclats de rire de ceux que ses foudres n'épouvantent déjà plus.

Sur ces entrefaites, Bacchus, fils du Soleil, qui, tout enfant, était entré à Eleusis, en sort adolescent, mais gros, indolent et imberbe.

Monté sur le Belphégor de Babylone (1), — l'âne au priape, — il parcourt la campagne entouré des Phallophores et des Ithyphalles, prêchant aux vendangeurs l'amour, l'ivrognerie et la mollesse, afin d'acclimater en Grèce les mœurs exotiques des pays chauds de l'Asie Mineure.

Le peuple fera-t-il appel à sa propre raison, et puisque

(1) *Belphégor* en Chaldée signifiait « le Seigneur âne ». Cet animal, venu, chargé de vin, à Babylone par l'Euphrate, était promené en triomphe et adoré comme étant le protecteur de la concupiscence.

ses divinités l'abandonnent, n'aura-t-il plus confiance que dans ses propres efforts, ou bien placera-t-il sur le trône vacant du caduc Jupiter cet adolescent efféminé et de formes morbides, qui le convie à épuiser la coupe du plaisir comme le seul remède possible à ses infortunes? Eschyle le croit; lui qui, à Marathon et à Salamine, fut de ceux qui arrêtèrent l'invasion des hommes de l'Asie, il redoute de ne pouvoir repousser de même, à cette heure, l'invasion de leurs dieux.

« Vénère la Justice, rends hommage à la Loi, mais garde-toi de te donner des maîtres, » crie-t-il au peuple hellène en plein théâtre, en lui montrant le triomphe de la tyrannie avec le Bacchus d'Eleusis, derrière lequel se dessinent déjà les affadissantes silhouettes des petits Bacchus de la Phénicie, de la Syrie et de la Phrygie, Adonis, Sabas et Attis. Et tous les bons citoyens prennent parti pour Eschyle. Aristagoras, Diagoras, Alcibiade (1),

(1) Aristagoras se distingua toujours par son amour pour la liberté, par sa haine contre les cultes asiatiques et la tyrannie à laquelle ils aboutissaient. Il provoqua le soulèvement des Ioniens contre les Perses, expulsa ceux-ci de toutes les cités qu'ils occupaient, et rétablit partout le gouvernement populaire. Plus tard, il assiégea Sardes et s'en rendit maître. Mais, se reconnaissant impuissant à défendre seul tout le territoire qu'il avait reconquis, il se retira en Thrace. Là il fut, croit-on, assassiné par les partisans des cultes orientaux. Sa protestation contre les Eleusines lui a valu l'accusation d'impie.

Diagoras était un philosophe de l'école de Démocrite. On le taxait d'athée à cause de ses idées hostiles aux superstitions et aux cultes qui s'établissaient alors en Grèce. Il fut accusé d'avoir, en compagnie de quelques-uns de ses amis, parodié les mystères d'Eleusis dans le but de les discréditer. Obligé de prendre la fuite, sa tête fut mise à prix. L'Aréopage promit un talent à qui le tuerait, deux à qui le traînerait vivant devant son tribunal; et l'édit fut gravé sur une colonne du forum d'Athènes! On annonça plus tard que Diagoras avait péri victime d'un naufrage, effet de la colère des dieux. Ce mensonge des prêtres, imaginé pour fomenter la superstition, fut démenti plus tard. Diagoras s'éteignit très-paisiblement dans sa retraite de Corinthe.

Alcibiade était le chef de cette jeunesse qui s'insurgeait contre

protestent énergiquement contre les mystères du Zagreus phrygien, et Socrate, Démonax (1) et Epaminondas refusent l'initiation, combattent le messager d'amour et, comme les premiers, ils jurent que jamais ils ne se rendront complices du triomphe de la tyrannie. Ils comprenaient trop bien que l'élévation de l'Amour à la hauteur d'un culte serait funeste à la liberté et qu'elle inaugurerait l'empire de la Mort. A travers le masque de paix du messager, ils avaient vu la face de feu du fatidique Moloch. Ils repoussaient la fraternité de la jouissance parce qu'elle leur arrivait imposée comme une émanation du Dieu solaire ; or, la soumission au Dieu sidéral ne pouvait s'affirmer qu'au détriment de la dignité de l'Homme.

Les mystères d'Eleusis, purs jusque-là de toute souillure, s'étaient corrompus en se mêlant au culte de Dionysos et commençaient à troubler la conscience du peuple grec. Les initiés étaient nombreux, et, chaque jour, l'initiation s'étendait sur un plus grand nombre d'adeptes. On combinait savamment les effets dans ces initiations ; on épouvantait les néophytes pour qu'ils eussent lieu d'affirmer leur courage ; on les faisait passer de la pénitence à

l'envahissement des superstitions orientales. Ainsi qu'Epaminondas, il pénétra à main armée dans les temples, et renversa et mutila les idoles phalliques.

(1) Démonax, un des citoyens les plus courageux d'Athènes, philosophe par tempérament, n'avait jamais sacrifié aux dieux. Il ne voulut pas être initié aux mystères d'Eleusis quand quiconque occupant une position à Athènes l'était. Il disait, pour expliquer son refus, que, lorsqu'il serait initié, si quelque chose dans ces mystères choquait la décence et les bonnes mœurs, ou attentait à la liberté, il se verrait dans l'obligation de le révéler à ses concitoyens, afin de les préserver de la corruption qu'on leur imposait sous des prétextes religieux, et que si ces mystères étaient honnêtes, il les divulguerait par amour pour l'humanité. Ces paroles font partie du discours qu'il prononça pour se défendre devant le peuple athénien, qui se disposait à le lapider comme impie. L'effet qu'il produisit fut si puissant qu'il ramena en sa faveur l'opinion de ceux qui lui étaient le plus hostiles. Il fut dès ce jour respecté par tous les bons citoyens de la République.

la débauche. Tantôt on leur présentait le spectacle offert par l'hiver, tantôt celui de l'été; là la terre stérile, autre part la terre féconde, la terre couverte de fleurs et de fruits; de l'opposition entre le jour et la nuit, on avait composé un rite qui, à l'aide du jeûne, préparait les fidèles à l'orgie. aux éblouissements du soleil par l'obscurité des ténèbres, à la concupiscence par la fustigation. Là les prêtres de Cérès jouaient un drame fantastique représentant la mort et la résurrection. A minuit, on célébrait une sorte de messe orgiaque; les novices y assistaient tout nus, couronnés de feuilles d'if et de myrte; l'hostie était un épi, le calice une coupe. De ce que le grain renaît quand il a été confié à la terre, et produit des épis nouveaux, on tirait un parallèle entre l'épi et l'âme humaine : l'homme devait renaître après la mort sous l'impulsion de son âme, comme le grain de blé renaît de la terre sous l'impulsion divine. Et le vin, cette rouge liqueur, qui contient, à l'état latent, la force qu'il a reçue du soleil, était considéré comme le sang du Dieu solaire descendu sur la terre, et on devait le boire pour acquérir la vie éternelle. C'était l'immortalité en Eleusis que l'on mangeait et que l'on buvait avec le blé et le vin (1).

(1) Les philosophes du siècle dernier pensaient que les chefs des religions de l'antiquité étaient aussi bien versés qu'eux dans la science de la nature et qu'ils avaient imaginé les cultes pour asservir le peuple au moyen de mystères. La critique positive moderne démontre que prêtres et fidèles croyaient également à ce qu'ils pratiquaient et que cette soumission du peuple à ses chefs spirituels venait du mauvais entendement des phénomènes de la nature, qui, dans leur imagination, enfantait le surnaturel. — Publicola Chaussard, partageant la première opinion, l'a soutenue dans son drame sur les mystères d'Eleusis placé dans son ouvrage *Fêtes et Courtisanes de la Grèce*. On peut en juger par ce morceau :

« HERMIPPE. — Votre théologie...

« L'HIÉROPHANTE. — Est la physique. Nous avons deux doctrines, l'une pour le peuple, et l'autre pour le sage. La première est un tissu romanesque d'aventures mises sur le compte des dieux; le roman est le manuel de l'ignorance; les aspects, les rapports de la nature, la physio-

Le Zagreus phrygien inaugure dans ces fêtes le culte du phallus, sanctifie la luxure et fait entendre aux initiés que l'amour ne nous vient que du Dieu du ciel, que c'est lui qui l'a apporté sur la terre.

« Sans ma médiation, leur dit-il, si je n'étais pas venu ici-bas, il n'existerait pas d'amour et la vie s'éteindrait. Sans amour, plus de reproduction ni chez l'homme, ni chez l'animal, ni chez la plante. Sans moi la terre se transforme en désert et les ténèbres l'envahissent (1). »

logie, voilà la base et le fond de nos catégories, mais elles sont reléguées au fond du sanctuaire. Les princes et les législateurs, combinant les principes de ces deux religions, faisant une part à la crédulité populaire et une part à la raison, ont établi ou du moins favorisé un culte mixte dans lequel s'allient la morale et la fable. Mais ici tombe le voile étendu par la superstition, paré des fleurs de la poésie et soutenu par les mains puissantes de ceux qui régissent les États. Ici se manifeste la nature, cette divinité universelle, qui habite en elle-même, se reproduit et se contemple.

« HERMIPPE. — Voilà donc votre secret !

« L'HIÉROPHANTE.—Cette saine doctrine, que le vulgaire repousse parce qu'il n'est pas digne de la recevoir, élève l'homme et l'affranchit des faiblesses et des terreurs communes. Rien ne périt, tout se renouvelle. La matière est éternellement vivante, sa forme seule est périssable. »

Contrairement à ce que dit Chaussard, les historiens modernes, qui se sont occupés de ce sujet, entre autres Bulwer, pensent que ce que l'on enseignait aux initiés à Eleusis, c'étaient les superstitions, filles des dogmes asiatiques, la prépondérance absolue du surnaturel sur l'homme et l'immortalité de l'âme comme entité distincte de l'organisme.

(1) Bacchus est la personnification du soleil nouveau, c'est à-dire du soleil du printemps qui succède au soleil mort, au soleil de l'hiver. Il enflamme la terre de ses rayons et communique la vie à la végétation, ainsi qu'aux animaux. C'est sous son influence que croît la vigne qui produit le vin. Aussi le représente-t-on couvert de pampres, et l'on ajoute que le vin est le sang du dieu. Que le fils de dieu s'appelle Attis, Tanmuz, Adonis, Sabas, Orus, Dionysos, etc., — la plupart de ces noms signifient simplement notre seigneur,— tous les cultes de l'Asie Mineure se basent sur cette pensée, qu'il vient apporter l'amour sur la terre. C'est ainsi que s'introduisit en Occident la loi de l'amour, qui établissait la soumission absolue à un dieu venu sur la terre pour y répandre son sang pour les hommes.

Et la multitude frémit à l'idée de l'athéisme. C'est pour elle la stérilité et la mort.

Un peuple sur lequel de tels mystères exerçaient leur influence, ne pouvait encore se passer de dieux. Si quelques-uns de ceux-ci venaient à l'abandonner, il devait en créer de nouveaux ; sa puissance théogénique n'était pas près d'être épuisée. Aussi repoussa-t-il les conseils d'Eschyle, et les efforts de ceux qui le suivirent ne furent pas moins vains. Eschyle était athée : il plaçait la loi au-dessus des atteintes de la divinité et la justice au-dessus des caprices de l'Olympe. Il faisait mieux encore : au nom même de cette justice, il combattait les dieux immortels et déclarait, dans son *Prométhée*, qu'un jour viendrait où la Divinité elle-même serait détrônée. Le peuple recula d'épouvante en entendant cet horrible blasphème ; il rugit enflammé d'une sainte colère et le poëte dut recourir à la fuite pour ne pas être déchiré par les mains de la multitude. Eschyle sur la scène avait supprimé la mort des hommes ; on l'accusa de les sacrifier, en dehors d'elle, aux dieux infernaux. Son théâtre fut rasé.

Eschyle exilé dans de lointains pays, Aristagoras proscrit, Diagoras condamné à mort, la Grèce purgée de tous les philosophes impies, Bacchus gravit les marches de l'Olympe, recueille la foudre et l'aigle de Jupiter, et inaugure son règne en répandant à pleines mains la corruption sur la Grèce. Ses apôtres sont la femme et l'esclave ; son culte, l'orgie sacrée qui eclate et se termine par les folles extravagances de la populace enivrée. L'enivrement est une nécessité pour l'esclave ; la débauche lui fait oublier son état misérable. Façonné à l'esclavage, que lui importe la tyrannie, si la tyrannie lui procure la jouissance avec la femme et l'oubli avec le vin?

Reléguée dans l'intérieur des maisons et ne pouvant suivre l'homme dans la vie publique, la femme grecque invoque à son aide les pleureuses divinités de l'Orient. Lassée de l'homme adulte et fort, elle se prend d'amour

pour le type de l'adolescent imberbe, au corps efféminé et à l'âme lâche. C'est en vain que Sapho vient protester avec colère ; c'est en vain qu'elle entonne son héroïque chant mixolydien : les accords de sa lyre ne sont pas entendus, les vibrations de ses cordes se perdent dans les airs. Les prêtres la condamnent au bannissement comme impie, et, après sa mort, ils lui attribuent les vices immondes d'une chanteuse qui portait son nom (1).

Bientôt Diane, la chaste Lune, la sœur de Phébus, célèbre ses noces incestueuses avec le maître souverain de la région céleste. La vierge dorique devient la Mylitta de Babylone, l'Astarté de Sidon, l'Aschera chananéenne, c'est-à-dire la Vénus funèbre. Son inceste lui cause des remords ; c'est pour ce motif qu'elle n'inspire les amours que pendant la nuit, et que sa pâle lumière n'éclaire que faiblement les amants, comme si elle redoutait de découvrir un crime. La volupté qu'elle éveille est une volupté mélancolique. Son disque livide brille d'une lueur sinistre. Ce n'est plus au sommet de leur carrière qu'elle frappe instantanément les hommes de ses flèches, en les affranchissant de la fâcheuse vieillesse et de la maladie mortelle tardive et répugnante ; elle ne leur donne plus la mort sublime, l'εὐθανασία. Non. Elle préfère les laisser vivre dans la dégradation, sous le joug. Ce n'est plus l'héroïsme qu'elle inspire, c'est l'érotisme. Assise sur son trône impur du temple d'Ephèse, elle préside à des mascarades éhontées. Ses nymphes, vierges jadis, converties en bacchantes impudiques, se vautrent à ses pieds, la prunelle embrasée par le feu du désir qui les consume. C'est la fureur aphrodisiaque qui

(1) Il est pleinement établi aujourd'hui qu'il y eut deux Sapho en Grèce; l'une, l'héroïque, celle qui inventa le vers saphique, fut exilée à cause de son opposition à tous les cultes qui produisirent la décadence de la Grèce. Elle vécut heureuse dans son exil de Sicile, se maria et eut un fils. La seconde, celle du saut de Leucade, ne fut qu'une impudique chanteuse, restée fameuse par ses vices.

domine les prêtresses d'Hécate. Là où régnait la chaste déesse ne se dresse plus que le fétiche orgiastique.

Avec la loi de l'Amour se répand en Grèce l'empire de la Mort. Jusqu'à cette époque le Grec ne s'était courbé sous aucun de ces deux jougs. Sa vie était le développement de la force dans toutes ses acceptions : de la force musculaire par la gymnastique, de la force intellectuelle par la philosophie. Cultivant, en même temps, la bravoure et l'intelligence, faisant continuellement fonctionner les muscles et le cerveau, que pouvait-il lui rester de vigueur pour l'alimentation de ces sentimentalismes érotiques, patrimoine exclusif du mysticisme et de la paresse? Et tout en lui se manifestant par l'action et par la vie, quelle place restait-il à la mort dans le champ de ses spéculations ? Si la mort était héroïque, quel besoin de philosopher sur elle ? Par elle seule n'était-elle déjà pas un exemple? Si, au contraire, elle n'était pas héroïque, elle ne méritait que l'oubli, afin que la peur ne se propageât point dans les masses.

Ces dieux orientaux, énervants, hermaphrodites, transfuges du genre masculin, efféminés, incestueux, mutilés et ensanglantés, s'adressent surtout au cœur de la femme, qu'ils attendrissent avec des récits de souffrances et de mort, et ils introduisent ainsi en Occident la mort qui effraye, la mort qui épouvante, la mort lâche, la mort de l'esclave. Dès lors, que de lamentations et de gémissements aux funérailles ! Que de larmes ! On se frappe la poitrine, on déchire ses vêtements, on se flagelle même ! Chaque femme se transforme en pleureuse, et suit le cadavre, les cheveux épars, les yeux noyés de larmes et la poussière au front ! La Grèce entière s'ébranle à l'étrange harmonie des sanglots et des gémissements. C'en est fait ! la Mort effrayante règne déjà sur la terre hellénique (1). Bientôt

(1) En Chaldée, en Syrie, en Phrygie, de même qu'en Égypte, la mort du dieu de la nature répand la terreur et le désespoir parmi les peuples,

elle règnera sur l'Europe entière et son règne durera pendant de longs siècles !

La voici, se substituant à la Mort digne, s'avançant au son lugubre de la flûte phénicienne et de la harpe de Babylone, enveloppée dans les vapeurs que dégage la myrrhe (1), faisant se dresser le funèbre cyprès sous ses pas et semant partout la pusillanimité et la mélancolie. La voici faisant son entrée par les portes d'Eleusis, au milieu de l'ivresse des hommes et du délire produit par la surexcitation nerveuse des femmes; elle vient et s'impose par la propagation des Adonies, de ces fêtes licencieuses où le soupir de la volupté succède à la larme pieuse, importations de Byblos, dans lesquelles les Grecques attendries s'allanguissent jusqu'à l'évanouissement.

Ah! comme rugit Prométhée, attaché déjà au sommet du Caucase, en contemplant l'Homme livré à la tyrannie par la femme et par l'esclave, par l'amour et par la

comme nous l'avons déjà expliqué pour la Phénicie. Pouvait-on imaginer un plus terrifiant spectacle que celui de la nature périssant tout entière! Mais, une fois mort, le soleil renaît, et avec sa résurrection concorde le renouvellement de la terre. On donnait à ce spectacle la même explication qu'à la génération humaine; et on le symbolise par le *médiateur*, par le *seigneur* qui descend sur le monde, par le fils de Dieu qui nous apporte la loi de l'amour.

En pénétrant en Europe, ce culte devait apporter avec lui le mystère de la mort du dieu, et, par conséquent, l'effroi et les lamentations. De plus, il favorisait la tyrannie des rois envers leurs sujets; puisqu'il existait au ciel un astre, le soleil, qui régissait les autres corps célestes, ne devait-il pas y avoir un homme pour dominer ses semblables? Sans liberté, sans influence sur le gouvernement de sa patrie, le Grec eut, à partir de cet instant, la mort triste et misérable de l'esclave. Comment aurait-il pu avoir une mort heureuse, lui qui laissait sa cité dans l'esclavage et qui ignorait si demain ses enfants ne tomberaient pas victimes des caprices d'un tyran?

(1) La flûte des enterrements, connue sous le nom de *salaambô*, est d'origine phénicienne. La harpe *cyniras* est l'instrument musical funèbre de Babylone, et la *myrrhe* est l'encens que l'on brûlait dans cette ville en l'honneur du mort.

grâce! Le calme et la tranquillité sont dorénavant impossibles sur la terre. Le beau ciel de la Grèce s'est voilé de sombres nuages. Plus de raison parmi les hommes, plus de justice. O tyrans, vous êtes désormais les maîtres des peuples! Régnez en paix jusqu'au jour où Prométhée se dressera affranchi par l'Hercule révolutionnaire!

Bientôt, à la philosophie virile de Thalès, d'Anaximandre, d'Anaximène, de Parménide, d'Héraclite, d'Empédocle, de Leucippe, de Démocrite et de tant d'autres penseurs grecs, succédèrent les élucubrations métaphysiques de Platon et de ses disciples.

Aucun des philosophes antérieurs à l'école platonicienne, excepté Pythagoras, n'accordait de personnalité à l'âme abstraite de l'organisme. Tout au plus certains auteurs admettaient-ils son immédiate transmigration dans un autre corps (1). Presque tous lui assignaient le mouvement comme attribut essentiel. Les uns disaient: « Ses atomes ont la propriété de se mouvoir avec plus d'intensité que ceux des autres choses; ils vibrent sous l'impulsion des objets extérieurs, aussi l'âme parvient-elle à acquérir la notion de tout ce qui nous environne (2). »

D'autres, tels que Démocrite (3), ajoutaient: « Non-seulement les atomes de l'âme sont susceptibles de vibrer, mais encore ils ne se reposent jamais, en raison de leur force et de leur configuration sphérique, » et ils expliquaient le mécanisme des songes par la conti-

(1) Les partisans de la transmigration étaient influencés par les dogmes de l'Orient. Pythagoras, avec ses théories panthéistiques, contribua beaucoup à la décadence de l'esprit grec.

(2) Empédocle, Leucippe, Nessus de Chios et Métrodore sont déjà presque contemporains de Platon, bien que ces deux derniers aient reçu les leçons de Démocrite.

(3) Aristote, *De divinat. per somnum*, c. 2. Voyez aussi Ferdinand Hœfer, *Biografia generale*, Démocrite.

nuation des vibrations communiquées par le monde extérieur pendant la veille.

Leucippe pensait que l'âme avait besoin de la respiration, puisqu'elle était un feu, un être igné et, ainsi que nous nous exprimerions aujourd'hui, une combustion. « Elle s'éteint, disait-il, dès que l'air manque, et elle entraîne la mort de l'individu, de même que le feu se meurt également en se consumant avec l'air (1). »

Héraclite supposait le monde environné d'une essence divine, sorte de fluide subtil que nous respirons (aurait-il prévu l'oxygène ?), et qui nous vivifie sans cesse ; la vie pour lui consistait en une éternelle transformation de la matière à l'aide d'« un mouvement continuel et circulaire d'émission et d'absorption (2). » Avait-il intuitivement deviné les dernières conclusions de la biologie moderne?

Aristote lui-même, après Platon, considère l'âme comme « la catégorie supérieure de la forme de la matière » et la définit « la première actualité d'un corps organisé qui a la vie en sa puissance. » Mais il ne tarda pas à s'égarer ; l'atmosphère morale était imprégnée des rêveries philosophiques de l'école nouvelle et il ne put se défendre contre leur influence. Avec la notion du νοῦς (3) comme forme pure et son émanation du *corps céleste*, il prêta le flanc aux partisans du spiritualisme, qui, au lieu de voir en cela l'influence du monde sidéral, l'influence de l'univers sur l'intelligence, interprétèrent à tort et firent directement émaner l'âme d'une âme universelle, où ils la transportèrent après la mort pour la faire retourner à son point de départ.

(1) Voir Aristote, *De anima*, I, c. 2.

(2) Hippocrate, *De alimentis*, VI.

(3) Le νοῦς qu'Anaxagoras définissait « un élément pur et sans mélange, plus léger et plus subtile que les autres, qui était le grand et le premier moteur du monde, intelligent et actif, » Aristote le considérait seulement comme l'âme supérieure, *intelligence pure* ou *âme noétique*, en opposition aux *âmes nutritive, motrice, sensitive et appétitive*.

Pythagore et Platon (1) ont imaginé la théorie de la personnalité de l'âme, en scindant l'homme pour ainsi dire. Platon, influencé par la doctrine de Pythagoras, fait émaner l'âme humaine de l'âme universelle et la divise en âme irascible, appétitive et rationnelle. Les deux premières résident respectivement dans le cœur et dans le ventre et meurent avec le corps ; la dernière réside dans la tête et ne meurt jamais. Selon lui, l'âme est de nature ignée et elle s'écarte des essences (τὰ ὄντως ὄντα), des idées (ἰδέα), des types primordiaux, quand elle s'incarne dans le corps ; alors elle se trouble et ne voit plus que l'ombre des choses. Nos idées ne sont que le souvenir de ces idées de l'âme, antérieures à cette vie. Quand l'âme, à la mort de l'homme, rentre dans l'âme universelle, elle sait toutes choses sous leur véritable jour et se nourrit à nouveau des essences et des idées dont elle se nourrissait autrefois (2). « L'âme s'égare et se trouble, dit Platon, quand elle se sert du corps pour considérer quelque objet ; elle a des vertiges comme si elle était ivre, car elle s'attache à des choses qui sont de nature sujette à des changements. Lorsqu'elle contemple sa propre essence, elle se porte vers ce qui est pur, éternel et immortel et, étant de même nature, elle y demeure attachée aussi longtemps qu'elle le peut. Alors ses égarements cessent, car elle est unie à ce qui est immuable, et cet état de l'âme, c'est la sagesse, et les vrais philosophes sont seulement ceux qui cultivent cette sagesse (3). »

A Rome aussi, de même qu'en Grèce, après que des philosophes, des poëtes et des orateurs illustres eurent déclaré que la mort n'était que le repos éternel des fatigues de la vie, surgirent avec la décadence d'autres philosophes qui prétendirent fournir une explication nou-

(1) Voir, pour les idées de Platon relativement à l'âme, *République*, *Phédon*, *Gorgias*.

(2) *Republica*, liv. VII.

(3) Œuvres de Platon traduites par Cousin, *Phédon*.

velle. Poussés par la fantaisie, ils avancèrent gratuitement que la substance organisée de notre corps n'intervient pour rien dans l'entendement et que, par suite, il convient d'admettre quelque chose de plus subtil qui concourt à ces fins. Et ils appelèrent ce quelque chose *âme*, *anima*, du grec ἄνεμος, air. « Une substance subtile, dirent-ils, une sorte d'air interne, voilà ce qui pense en nous, » et chacun, selon son goût particulier, assignait à cet air, une fois délivré du corps, une destinée distincte. Ne pouvant se consoler de la disparition de leurs facultés intellectuelles avec la dissolution de leur organisme, ils voulurent démontrer que ces facultés se perpétuaient. Ils imaginèrent donc l'*être* en dehors de *ce qui est*, et tombèrent ainsi en pleine métaphysique. Il en est qui, se considérant en possession de l'infini, voulurent que l'esprit n'eût pas de commencement, de même qu'il avait été admis qu'il n'aurait pas de fin, et soutinrent que l'existence de l'âme humaine n'est limitée par rien. Comme conséquence de ce dualisme, ils accentuèrent l'opposition entre les deux substances qui, selon eux, composent l'homme, et affirmèrent que l'esprit prévaut en raison directe de l'affaiblissement du corps. Délivré des entraves matérielles, l'esprit devenait absolument libre. Moins il y avait de matière, plus il y avait de liberté morale. Et bientôt se manifesta une tendance bien accusée vers l'ascétisme.

En Grèce comme à Rome au bon temps de la république, et même sous les premiers Césars, l'homme, pour se fortifier, ne s'abandonnait pas à des théories si extravagantes. D'illustres patriciens, d'éloquents orateurs, des soldats valeureux, des poëtes inspirés surent rendre leur patrie glorieuse, mais jamais leurs actions ni leurs travaux ne furent à aucun degré le résultat de semblables suggestions. Rien qu'à énoncer ces théories, le scandale fut général, et quiconque se piquait de culture d'esprit les repoussait au loin comme d'extravagantes subtilités.

Mais voici que les républiques de la Grèce viennent de succomber ; après les luttes sanglantes des triumvirs, la république romaine a abouti à César; dès lors, plus de jeunesse dans les villes, et partant plus de force, plus d'intelligence ; la guerre a tout moissonné. C'est alors que, devenu libre de toute entrave, le principe de la Divinité, que le polythéisme gréco-latin ne contenait qu'en germe, put tout à son aise prendre un développement énorme. Les dieux de l'Asie et de l'Afrique firent tous, les uns après les autres, leur entrée triomphale, si bien que la religion absorba bientôt la société civile dans le réseau de ses institutions (1).

Défaillant et déjà exténué, le monde occidental recueillit les résidus putrides de ces empires orientaux, et ce levain corrompu et malsain détermina une fermentation dans son sein et le décomposa. L'antiquité succomba sous l'écrasement de ces décadences qui s'amoncelèrent sur elle quand elle n'était déjà plus assez forte pour leur opposer la résistance nécessaire.

Les Perses avaient été un peuple libre ; mais, affaiblis déjà par leur union avec les Mèdes, ils perdirent ce qui leur restait de virilité en conquérant l'empire de Babylone et en se l'assimilant pour y fonder la monarchie universelle.

(1) Ce fut la plèbe qui subit avant les gens instruits l'influence des religions orientales. Les basses classes étaient déjà imbues de superstitions lorsque les philosophes établirent la théorie de l'âme immortelle distincte de l'organisme. Ce fut par en bas que se produisit l'invasion. Aussi voyons-nous les Athéniens, après une victoire sur mer, condamner à mort leurs généraux, parce qu'au milieu de la tempête qui survint après la bataille, ils n'avaient pas recueilli les cadavres pour leur faire des funérailles. Ces généraux, disciples des philosophes éléatiques, ne croyaient pas qu'il pût arriver quelque chose à l'homme après la mort ; il leur semblait donc très-indifférent que la décomposition du cadavre s'accomplit dans la terre ou dans l'eau. La multitude, qui, au salut de la patrie, préférait le repos de l'ombre des siens, comparut en deuil devant le tribunal, demandant vengeance. Les magistrats furent contraints de condamner les libérateurs à mort.

Les Egyptiens, chaque jour plus accablés par leur théocratie, finirent par se transformer en une nation de fossoyeurs.

Les tribus juives, jadis républicaines, en étaient arrivées au désespoir après deux captivités et, sous l'influence d'une soumission toujours croissante, au principe divin. Désespérant de tout bonheur sur la terre, elles proclamaient une seconde vie après la fin du monde.

L'Asie Mineure, en proie à la plus vive douleur, pleurait la mort des dieux de la nature.

Toutes ces tendances, filles de sociétés épuisées, et qui ne reflétaient que le désespoir et le servilisme, vinrent successivement envahir l'Europe lorsque ses républiques avaient déjà disparu et que l'empire triomphant s'était élevé sur leurs ruines.

Dès lors, les esprits s'affaissent promptement; les idées de monothéisme, d'autorité absolue et arbitraire, l'emportent sur tout. Les dieux de la cité, de la place publique ou du foyer, ont disparu ; on croit qu'il est impossible de se mettre en relation directe avec l'immensité d'un dieu unique, et on cherche un médiateur à la fois homme et dieu, quelle que soit la forme sous laquelle il se présente. L'immensité d'un dieu unique, sans rapport aucun avec eux, effraye les hommes ; et les foules passent du culte de Bacchus et d'Adonis à celui de Sabas, pour en arriver enfin au culte de Mythra, encore un dieu fils, souverain maître des prétoriens. Alors surgirent ces étranges philosophies évoquées par la peur de la mort qui s'était déchaînée sur l'empire avec les cultes nouveaux. De même que la Grèce avait reçu de la Phénicie, de la Syrie et de la Phrygie les cultes de la Mort, de même Rome les reçut de l'Égypte. Oui, c'est de l'Égypte que parvint à Rome, avec ses funèbres dieux zoomorphiques, le courant lugubre qui s'empara des esprits déjà suffisamment contristés. Il est vrai que Tibère proscrivit ces rites désolants, mais ce fut en vain. Tout était prêt pour les ac-

cueillir, de même que tout en Grèce était également prêt quelque temps auparavant pour accueillir le dieu ensanglanté qui lui venait de Byblos et le dieu ivre qui lui venait de la Phrygie. Ceux-ci dominèrent quand la Grèce eut perdu les Eschyle et les Epaminondas pour leur résister. Depuis longues années Rome avait perdu Scipion, et il n'y avait plus de Caton pour demander chaque jour la destruction de Carthage.

On vivait alors en égoïste, on pratiquait peu la justice, et ceux qui en étaient les défenseurs proclamaient publiquement que sa source résidait en un être unique et suprême. Aucun lien ne reliait les citoyens entre eux; le mépris de la dignité humaine éclatait partout, dans tous les rangs, dans tous les lieux. L'empereur ne tarda pas à devenir maître omnipotent. Il n'accordait sa considération qu'aux prétoriens qui l'avaient élevé à l'empire, et comme ceux-ci constituaient son plus solide appui, les terres, les richesses, les distinctions, tout leur fut accordé. Quant aux autres citoyens, ils étaient victimes des rapines et des violences de la soldatesque césarienne. L'orgie bachico-militaire se propageait sur toute la surface de l'empire, et le culte de Mythra, qui préluda en Grèce à la conquête macédonienne, était sur le point d'être imposé comme le seul véritable par les légionnaires barbares d'un empereur abruti.

Les hommes étaient efféminés, les matrones intervenaient dans les affaires publiques, quémandant du crédit et accordant leurs faveurs en échange; Rome se voyait envahie par une tourbe d'esclaves asiatiques, gens corrompus, dégradés, qui jamais, pas même avant l'esclavage, n'avaient été libres : c'étaient eux qui initiaient leurs maîtres à leurs cultes énervants, quand, après avoir été émancipés, ils n'arrivaient pas à occuper les premiers postes de l'Etat. A la faveur généreuse des lois, ils devenaient citoyens romains au même titre que les propres enfants de Rome, à ce point qu'on vit un jour la pourpre

impériale flotter sur leurs épaules. Ils n'y out alors vice ni monstruosité pratiqués dans l'Asie Mineure et dans l'Afrique qui n'obtinssent leurs droits de cité. Et, pour comble de désolation, les citoyens abjects, abîmés dans l'orgie, livrés aux passions les plus brutales et les plus désordonnées, s'interdirent un jour la procréation. Il n'en pouvait être autrement: à une idée, à l'austère majesté du droit, de la liberté, ils avaient substitué quoi? Un principe? Non ; mais un homme, un César. Or, comme ce César, n'étant que la personnification de l'arbitraire, ne représentait que l'effacement de la loi et du droit, la société occidentale se trouva impuissante pour résister à la force de décomposition qu'apportaient avec eux ces éléments exotiques envers lesquels les républiques s'étaient montrées réfractaires.

A ce moment, la superstition à Rome devient générale. On prend le rêve pour la réalité (1). On se sert de la magie pour évoquer les morts; les ombres des trépassés envahissent la ville; beaucoup de gens croient les voir. L'âme de Caligula apparaît et réclame pour elle l'accomplissement des funérailles; elle erre, poursuivie par le fouet des Furies, jusqu'à ce que le cadavre impérial soit exhumé et reçoive les honneurs funèbres. Il en est qui disent que c'est l'âme de Pompée qui anima Caton, et que c'est elle aussi qui arma le bras de Brutus pour frapper César.

En même temps le mépris de la vie se déclare chez les uns, et l'horreur de la mort chez les autres. La désolation,

(1) Le rêve, c'est l'origine de la croyance aux revenants. Cette croyance, chez les Romains, était appelée *superstition*, des deux mots *super* et *stare*. Herbert Spencer et Tylor voient dans le rêve l'origine de la croyance à l'âme, c'est-à-dire à un autre « moi », qui peut aller se présenter à d'autres individus même après la mort ; aussi croyait-on l'âme immortelle. Cette croyance reparaît et se répand aux époques de décadence quand on néglige les études sérieuses.

chez les Romains comme chez les Grecs, éclate avec ces deux tendances.

Les patriciens adoptaient un épicuréisme pratique et, sans tenir compte des moyens, ils s'efforçaient de se procurer la plus grande somme de jouissances. « Que le plaisir, s'écriait-on partout, fasse oublier la mort ! » Et le citoyen opulent gaspillait ses jours, vautré dans la débauche, parce que l'idée seule de mourir le faisait trembler et qu'il cherchait à dissiper la crainte par la stupeur que procure l'ivresse. « Jouissons sans penser à la Mort, chante le poëte ; si elle doit venir, que le tumulte de l'orgie étouffe le bruit de ses pas ! — Jouis, ô vieillard ! Le plaisir et la volupté te ramènent aux temps les plus fleuris de ta jeunesse ! — Ne pensons qu'à aujourd'hui ; qui donc a jamais vu le lendemain (1) ? »

Et la plèbe et les esclaves, pour qui ces jouissances sont lettre close, eux qui n'ont pas les moyens d'acheter cet oubli, se prennent à mépriser l'existence et ils deviennent cyniques. Alors les splendeurs du cirque atteignent leur apogée. Que pouvaient espérer de mieux que la mort, dans une telle société, ceux qui étaient poursuivis pour un idéal ? *Vita nihil pejus, mors nihil melius*, disait le philosophe. Il importait peu à l'esclave, qui traînait une existence toujours plus misérable, de rencontrer la mort en la semant autour de lui. La mort l'arrachait à la servitude ; et, au cirque, dans le vertige sanglant du combat, il tombait sans presque en avoir conscience. Quant au peuple, il accourait fiévreusement à ces tueries pour perdre la peur de la mort à force de voir mourir.

Le règne de Néron est celui qui caractérise le mieux cette triste époque. Avilie par la servitude, ayant perdu la dignité patricienne, presque dépourvue de ce qui lui restait des vertus civiques, honneur du temps passé, la population de Rome se laissait décimer par l'empereur comme

(1) Anacréon.

par une épidémie. La soumission aux châtiments était si absolue, si complète, qu'elle donnait à César la possibilité de disposer de la vie des citoyens avec un arbitraire aussi capricieux que celui du Destin. A peine si la sécurité était assurée à celui-là même qui vivait obscurément ou à celui qui ne possédait aucun bien susceptible de tenter les appétits de l'empereur ou de ses favoris. Malgré tout, personne ne se levait pour venger, par la mort du despote, l'oppression de la patrie. Les condamnés à mort étaient nombreux : presque tous savaient, avant d'être pris, le sort qui les attendait, mais aucun n'osait combattre ni mourir pour la dignité perdue. Cependant, une poignée de patriciens, qui conservaient encore un reste de l'antique fierté romaine, se concertèrent enfin pour arracher la capitale du monde à ce joug méprisable. La conspiration fut découverte par un affranchi, et les conjurés ne trouvèrent pas le courage de mourir en combattant la tyrannie. Afin de se soustraire au supplice, il en était qui s'accusaient réciproquement. L'un d'entre eux, Lucain, n'hésita pas à dénoncer sa mère! Subrius, le seul qui sut, jusqu'au dernier moment, montrer quelque caractère et quelque dignité, tenta de frapper de son épée Néron qui se trouvait auprès de lui ; mais un conjuré retint son bras. Pison, le chef de la conjuration, est entouré sur la place par ses amis qui lui disent : « Monte à cheval ! rassemble le peuple ; harangue les soldats ; il est temps encore, nous pouvons triompher, si tu le veux, bien que la conspiration soit dévoilée. Prends le commandement, place-toi à notre tête, aucun de nous ne faillira à son devoir ! Il vaut mieux, en tout cas, mourir en luttant pour la liberté, dans les bras de la république, que par la main ignominieuse du bourreau. Que t'importe le trépas, s'il doit t'honorer aux yeux de la postérité qui te jugera ? » Vaines paroles ! Pison est un Romain de la décadence, et un si noble langage ne saurait l'émouvoir. Abattu, désespérant du résultat, il s'enferme dans sa maison, et, avant que les soldats soient arrivés

pour le prendre, il s'ouvre les veines, non sans avoir, sur les prières de sa femme qui redoute le châtiment et ne veut point l'encourir, préalablement consigné sur son testament son entière adhésion à César.

La science, l'intelligence, la valeur, tout s'immole à un signe du maître. Les généraux qui combattent dans les pays lointains accourent humblement à Rome, à la nouvelle qu'ils sont tombés en disgrâce, et, au premier décret rendu par l'autorité, ils inclinent la tête sous le glaive.

On va plus loin encore : on songe à supprimer le bourreau, et l'on ordonne aux condamnés d'exécuter eux-mêmes la sentence. L'empereur prescrit le suicide comme loi de l'Etat, et les Romains prennent les devants, sans attendre même d'en avoir reçu l'ordre. Dès qu'ils comprennent qu'ils sont tombés en disgrâce, ils se placent dans un bain tiède, s'ouvrent les veines avec un stylet et meurent en contemplant, avec la sérénité du devoir accompli, l'écoulement de leur sang. Avant d'exhaler le dernier soupir, ils répartissent leurs richesses entre leurs parents et leurs serviteurs les plus chers, ils accordent la liberté aux esclaves, ils consignent leurs dernières volontés dans leur testament, tout comme s'il s'agissait d'une mort naturelle et prévue.

Dès qu'il s'aperçoit qu'on emprisonne et qu'on enchaîne ses plus chers affranchis, Torquatus Silanus, accusé d'avoir voulu éclipser Néron par son luxe et ses prodigalités, s'enferme dans ses appartements et trouve la mort dans un bain.

Soupçonnée d'avoir conspiré contre le tyran, l'affranchie Epicharis, conduite au supplice après avoir subi la torture, dénoue sa ceinture et s'étrangle.

Vestinus, redoutant une condamnation, offre un splendide dîner d'adieu à ses amis ; puis, à la fin du festin, et comme les prétoriens entouraient déjà sa maison pour s'emparer de sa personne, il entre dans son appartement,

appelle son médecin, se fait saigner et expire dans sa baignoire sans exhaler la moindre plainte.

Le tribun Silvanus se tue en montant au Capitole.

Pétrone le dissolu, après s'être ouvert les veines dans un bain, récite des poésies licencieuses à ses amis, met ordre à ses affaires et prend plaisir à ouvrir et à fermer alternativement sa blessure, comme pour s'administrer la mort à petites doses.

Lucain corrige son poëme dans le bain sanglant et, se sentant mourir, il récite des vers qu'il avait composés sur un soldat subissant ce genre de mort.

Peu de temps après, son père, déclaré complice de la conspiration dont il avait lui-même fait partie, se suicide de la même façon.

Vétus, victime d'une dénonciation en présence de César, rentre chez lui pour mourir entouré de sa famille, ainsi qu'il avait toujours vécu.

Sénèque, perdant son sang dans l'eau, encourage ses disciples qui le pleurent et leur dicte ses dernières pensées.

Thraséas, dont le maintien grave et la figure sévère ont irrité César, se suicide pareillement en offrant son sang en holocauste à Jupiter.

Barea Soranus, proconsul d'Asie, est condamné au suicide pour avoir gouverné avec justice.

Rufus et Proculus, que leurs mérites rendent suspects, se voient contraints de se donner la mort.

Crispinus, exilé en Sardaigne, met de ses propres mains fin à ses jours.

Corbulon, guerrier plein de bravoure, se plonge l'épée dans le cœur pour se soustraire à l'infamie du supplice; et une infinité de patriciens illustres se donnent la mort pour échapper à la puissance d'un tel monstre (1).

(1) Voir tous ces détails et bien d'autres encore dans Tacite, *Annales*, liv. XV et XVI, et dans Suétone, *Vies des Douze Césars*, NÉRON.

Un petit nombre d'hommes vaillants, aux mœurs pures et aux sentiments honnêtes, derniers survivants de la virilité républicaine, supportaient l'existence avec plus de courage, en s'habituant à croire que la douleur était le corollaire du bien, et la souffrance le seul moyen de se fortifier pour les combats de la vie. Mais, hélas! le mal revêtait un tel caractère que la philosophie stoïcienne était impuissante à y remédier. Dès qu'il apparut, le stoïcisme répugna au peuple, dont de si honorables subtilités ne pouvaient satisfaire l'esprit. Entre le suicide et la croyance que la douleur est un bien, il choisit le suicide, comme étant un remède plus héroïque, puisqu'il était l'unique asile offert à la dignité outragée et au manque de moyens d'existence.

Peut-être les stoïciens eussent-ils fait des prosélytes, s'ils avaient prêché l'insurrection et la guerre contre la tyrannie; peut-être fussent-ils parvenus à constituer ainsi autour d'eux un groupe d'élite capable de contenir la dissolution romaine ; peut-être, enfin, eussent-ils pu créer un foyer de conspiration susceptible d'embraser, en leur montrant la liberté comme récompense de leurs efforts, l'esprit glacé des patriciens superbes. Mais eux aussi, les stoïciens, vivaient à l'époque de la décadence et n'avaient même pas l'espoir de pouvoir rétablir un jour la république. Au lieu d'aller fouiller le cœur du tyran avec la pointe de l'épée, ils se contentaient de manier l'épigramme. Condamnés à mort, ils s'inclinaient; tout au plus risquaient-ils alors une admonestation, comme Démétrius s'écriant : « O tyran, tu me menaces de la mort, et tu ne vois pas que la nature te retourne la menace ! »

Certains, que César a récompensés, refusent ses dons avec dédain et se suicident. D'autres, condamnés, se rendent au supplice en se faisant accompagner d'un philosophe.

Caius Julius, allant mourir, répond à ses amis qui lui

demandent si l'âme est immortelle, que, « s'il peut revenir, il le leur fera savoir ».

Mais le stoïcisme, qui sut inspirer à quelques-uns une certaine dignité dans la mort, ne guérit pas le mal dont souffraient les masses; au contraire, il prépara le terrain sur lequel devait venir s'implanter le christianisme.

En ce temps, la poésie commença à délirer; et la plèbe, poussant l'égoïsme jusqu'à son extrême limite, réclama la félicité pour une vie d'outre-tombe, puisqu'elle ne l'obtenait pas sur la terre. Ainsi avaient fait les Juifs à Babylone. Et la plèbe romaine, ces hommes qui ne se sentaient rattachés à la société par aucun lien, car ils provenaient de races distinctes; qui vivaient sans but, sans savoir ni où ni comment trouver leur salut; ces hommes confièrent à la foi le soin de guérir le malaise de l'époque. Tel celui qui, de peur de voir les dangers qui l'environnent, ferme les yeux pour traverser la tourmente. La foi fut donc chargée de remédier aux maux devant lesquels l'épicurisme des riches, le cynisme des malheureux et le stoïcisme des sages avaient été impuissants. Alors ne tardèrent pas à apparaître les apôtres du Christ, ces Pharisiens réformés, qui, au nom de la foi, ajoutèrent à l'immortalité de l'âme, incapable de faire des prosélytes, le dogme étrange de « la résurrection de la chair ». « Tant de crimes, disaient-ils, tant de méchanceté, un envahissement de corruption toujours croissant, sont la condition même de notre nature misérable. Nos premiers parents étaient libres; Dieu les avait créés immortels et bienheureux; il leur avait donné pour demeure un paradis. Mais ils désobéirent aux injonctions divines; ils voulurent manger le fruit défendu, et leur horrible péché les rendit faibles, malheureux et mortels. Leur faute devint héréditaire pour toute leur descendance; et nous, leurs fils, nous portons cette faute avec nous en venant au monde. Le péché et la mort sont les conséquences fatales de cette désobéissance : la mort du corps, et le

péché qui est la mort de l'âme! Mais Dieu, toujours miséricordieux, envoya son fils sur la terre pour détruire l'œuvre de la Mort; et ce fils institua le baptême et expira sur la croix pour nous racheter; sans le baptême, point de salut. Lui seul arrache notre âme à la mort. Au jour du jugement dernier, Dieu nous ressuscitera *avec nos propres corps*, pour appeler à la vie éternelle ceux d'entre nous qui lui auront été fidèles ! »

L'immortalité de l'âme, tirée des dogmes orientaux, s'introduisit en Grèce avec les mystérieuses fêtes d'Eleusis. La résurrection des corps, proclamée par les chrétiens, eut dans les agapes son banquet sacré de propagande. Pour honorer la mémoire d'un mort, ou pour fêter quelque autre solennité, les frères en Jésus-Christ, hommes et femmes, jeunes et vieux, riches et pauvres, se réunissaient au jour de Pâques et, couchés sur des lits dans une sainte promiscuité, ils prenaient leur repas et célébraient le règne futur du fils de Dieu sur la terre. La coupe circulait de main en main. On buvait le sang du Christ avec une pieuse ferveur, et c'est par ces libations que l'amour divin s'incarnait dans les hommes. Frères et sœurs s'embrassaient en signe de paix et calmaient les ardeurs mystiques dont ils étaient dévorés (1).

En pratiquant dans ces réunions la loi d'amour, ils n'enfreignaient en rien le précepte de l'Apôtre : *Non fornicari et non manducare de idolothytis*. Le péché, ce monstrueux péché, en effet, de l'attouchement avec les prêtresses de Vénus, filles du Diable, ne pouvait être commis en ces lieux, car, en étreignant la femme qu'il trouvait à ses côtés,

(1) Saint Pierre, parlant des agapes, dit qu'il y avait de faux docteurs qui venaient là pour satisfaire leurs passions, et que ces festins fraternels n'étaient en somme que de pures orgies. En conséquence, on dut par la suite proscrire l'usage des lits et défendre les baisers entre sexes différents. Néanmoins les abus continuèrent, au point qu'en l'an 397 le troisième concile de Carthage se vit dans l'obligation d'abolir formellement cette coutume.

ce n'était qu'à une créature rachetée comme lui par le baptême que le chrétien prodiguait ses caresses; or le baptême les avait faits tous deux impeccables (1).

L'Esprit-Saint, en les faisant tous égaux, exigeait qu'ils pratiquassent la communauté de l'amour aussi bien que celle de tous les biens de la terre. La propriété d'une femme, de même que celle d'une terre, eût été un dommage pour la communauté et constitué un égoïsme indigne d'un frère. L'évêque Nicolaus (2), dénoncé comme possédant une jolie femme pour lui seul, fut obligé d'en faire remise à la communauté. Dieu avait créé la beauté pour le profit de tous et non pas pour devenir un monopole entre les mains de quelques-uns.

Une littérature obscure, apocalyptique, vint prédire la plus épouvantable catastrophe, celle de la fin prochaine du monde. On disait: La Nature va disparaître, la vie s'éteindre, on touche à la fin des siècles. — « O Nature! s'écriaient les païens, tes dieux sont morts, et en mourant ils t'entraînent. » Et les chrétiens disaient à leur tour: « Que ce monde est méchant! Si le Christ nous a rachetés, ce n'est pas pour que nous y restions, c'est pour nous emporter dans son royaume. » Et de tous côtés, et sur tous les tons, on annonçait que le royaume des cieux était proche, que déjà les symptômes précurseurs de cet événement éclataient de toutes parts et que le Fils de Dieu n'allait pas tarder à descendre une seconde fois sur la terre: « Il descendra du sein des nuages, disait-on, environné

(1) Les premiers Pères de l'Eglise entendaient par *fornication* le commerce charnel avec les filles du paganisme. Ils la prohibèrent parce qu'elle était une source d'idolâtrie; l'acte copulateur s'accomplissait en effet au milieu d'invocations à Adonis, à Bacchus, à Cupidon et autres divinités de ce genre. Le concile de Jérusalem interdit le commerce avec les courtisanes idolâtres, et saint Paul l'anathématisa. Ce que l'on défendait dans la fornication, ce n'était donc pas l'amour sensuel pour lui-même, mais seulement son accomplissement avec des femmes païennes qui faisaient abjurer à l'homme la loi du Christ.

(2) Nicolaus fut l'un des premiers disciples des apôtres.

de tous les saints, des patriarches et des prophètes glorieux affranchis de la mort ; il ressuscitera ses fidèles avec leurs propres corps et constituera avec eux un royaume où se goûteront mille années de bonheur. Dieu fit le monde en six jours, il se reposa le septième ; le monde a six mille années d'existence, ce royaume nouveau durera donc mille ans (1) ! » Et, après avoir argumenté ainsi, on dépeignait *la Nouvelle Jérusalem,* séjour de tant de jouissances, d'une manière assez matérielle et assez grossière. Il n'était pas question dans ces récits de jouissances intellectuelles ou affectives : cet ordre de plaisirs n'eût en rien séduit la plèbe, — ni d'une existence purement pastorale ou patriarcale : cette vie eût été estimée bien puérile pour des gens dont la civilisation était si raffinée. Il fallait surexciter les passions, éblouir les esprits, et alors on parla d'une cité chrétienne construite en or et en pierreries, dans les ruisseaux de laquelle couleraient des vins fameux ; dans les alentours, des oiseaux au plumage éclatant et à la chair succulente voltigeraient par bandes innombrables ; la campagne produirait sans culture des fruits savoureux et les hommes y vivraient affranchis de toutes les lois de la propriété auxquelles on les avait soumis. On ajoutait qu'il n'y aurait pour les païens que deuils, malédictions et disgrâces. Rome fut appelée *la Nouvelle Babylone.* Ses rues, ses arcs de triomphe, son forum, ses monuments, ses statues, tout, entièrement tout, devait disparaître dans un océan de soufre en fusion. Les flammes éternelles étaient réservées à ses savants et à ses philosophes : pour les hommes publics, les tortures de l'Enfer ; pour ses magistrats, la plus terri-

(1) L'opinion de la primitive Eglise d'Antioche avait prévalu pendant les premiers siècles. L'Eglise d'Antioche affirmait que, depuis que Dieu créa le monde jusqu'au jour où il envoya son fils sur la terre, il s'était écoulé six mille ans. Avec le temps, d'autres Eglises réduisirent postérieurement ce chiffre, jusqu'à ce qu'enfin la Vulgate l'ait fixé à quatre mille.

ble sentence du Juge courroucé ; pour tous, les tourments éternels ; et les plus fervents d'entre les chrétiens déclaraient qu'ils n'auraient pas d'allégresse plus grande que d'assister à ce spectacle. Quelle joie féroce anime le violent Tertullien nous faisant la description de cette hypothétique scène future ! Son style prélude à la satisfaction cruelle que montreront plus tard certains inquisiteurs espagnols en allumant les bûchers de Tolède, de Madrid ou de Séville.

C'est en promettant aux esclaves, à la plèbe, aux patriciens en disgrâce, en un mot à tous ceux qui souffraient, le relèvement de leur personne dans un autre royaume où il leur serait permis de goûter aux plaisirs les plus recherchés, que les chrétiens ne tardèrent pas à attirer à eux la majeure partie de cette cohue de Syriens, d'Egyptiens, de Juifs, de Chaldéens, d'Ethiopiens, foule bigarrée qui composait alors la population de la capitale du monde.

Il était bien difficile aux philosophes qui développaient dans un langage métaphysique le thème de l'immortalité de l'âme, de se faire des prosélytes au sein d'une multitude semblable. La plèbe romaine, matérialiste et abrutie par les habitudes que lui avait inculquées le césarisme, était incapable de saisir ce qu'on voulait lui dire avec cette abstraction de *l'âme*, alors même qu'on la lui présentait sous une forme tangible. « L'âme, demandait-elle, mange-t-elle ? boit-elle ? rit-elle et jouit-elle ? » Et comme quelque philosophe scandalisé répondait qu'il suffisait à l'âme d'avoir conscience, elle riait bruyamment de la réponse. La souffrance des uns et la débauche des autres leur avaient fait perdre à tous jusqu'à la notion de la valeur de ce mot.

Mais à la résurrection du corps les apôtres avaient joint l'immortalité de l'âme, et ils disaient au peuple que Jésus-Christ lui procurerait très-prochainement ces félicités ; et ce raffinement de pharisaïsme produisit tout

son effet. L'association de ces deux principes devait nécessairement obtenir un succès complet auprès de gens qui, presque privés des conditions générales de l'existence aussi bien que de toute connaissance réelle et positive, se voyaient obligés de manifester à chaque instant leur mépris pour la vie. On leur en promettait une meilleure et ils n'hésitèrent pas à l'accepter. Qu'y pouvaient-ils perdre en tout cas ? De là vint que, mis en présence du barbare qui menaçait la patrie, les soldats jetèrent l'épée en s'écriant : « Nous sommes chrétiens ! » et que les tribus du Nord mirent plus d'une fois en péril l'intégrité de l'Empire.

Les autorités de Rome s'émurent. Les prédications contre la famille, contre la propriété, contre l'esclavage, les malédictions à l'empereur, les insultes aux fonctionnaires les plus élevés dans l'Etat, le mépris des lois, la profanation des temples appartenant aux autres religions, l'abandon des charges publiques, civiles ou militaires, toutes ces causes motivèrent bientôt de leurpart la persécution contre les chrétiens (1). Plusieurs d'entre eux, fervents fidèles, qui ne vivaient déjà plus pour la vie présente, et qui brûlaient d'imiter Jésus-Christ, coururent au-devant du martyre. La passion et la mort divines les entraînaient. Pourquoi auraient-ils fui la mort, eux qui avaient la certitude que leur âme s'envolerait au ciel et que bientôt leur corps ressusciterait dans son intégralité ? Aussi les persécutions exercées par quelques empereurs demeurèrent-elles absolument stériles. Les

(1) Tous les gouvernements agissent ainsi vis-à vis des novateurs qui mettent leur existence en péril. En ce qui touche la rigueur des persécutions, il ne faut pas perdre de vue que le moyen âge a considérablement brodé sur le martyrologe des saints du premier siècle. Assurément les empereurs se sont montrés barbares et cruels, mais il convient de remarquer que, chrétiens ou non, tous les citoyens ont subi leur tyrannie, et que plusieurs d'entre eux protégèrent ou tolérèrent les chrétiens pendant qu'ils persécutaient impitoyablement d'autres citoyens.

chrétiens se multiplièrent chaque jour davantage. Les catacombes s'emplirent de prosélytes qui venaient s'installer auprès des cadavres de leurs frères, certains que bientôt ils surgiraient de ces ténèbres tous ensemble et triomphants.

Mais ici éclata un grave conflit. Il s'agissait de définir cette âme qui devait s'élancer vers la gloire, et cette gloire qui devait être la demeure de l'âme. Et sur ces points les docteurs du christianisme ne parvenaient pas à se mettre d'accord.

Chaque Père de l'Eglise, chaque chef de secte pensait à sa manière. Le matérialisme grossier de la plèbe prolongeait son influence sur ceux d'entre eux qu'il avait façonnés. Sous la mitre de l'évêque apparaissait souvent la figure de l'esclave. La religion et la race de chacun d'eux influaient aussi sur leur jugement. Qui ne devine en Tertullien le fils de l'Afrique, récemment échappé à l'autorité du Baal-Ammon, le fils brûlant de Carthage? Et qui, en entendant la parole surexcitée et en étudiant le style délirant de Montanus, ne reconnaît l'eunuque de la Phrygie et l'ex-corybante de Cybèle? Ceux qui sortaient des écoles philosophiques de la Grèce donnaient les définitions que leur avaient léguées leurs maîtres. Ceux qui s'étaient adonnés à l'étude du Talmud ou de la Cabale résolvaient ces problèmes à l'aide de lettres, de chiffres, de lignes et de figures.

Qu'est-ce que le Ciel?

Pour certains chrétiens, le Ciel, à la façon assyrienne ou chaldéenne, c'était la région sidérale où les astres ne sont que les manifestations sensibles des diverses hypostases de la Divinité. Ils ajoutaient que nous nous confondons dans l'Unique pour y jouir d'une joie ineffable, et que le Fils de Dieu, Jésus-Christ, habite le soleil. Certains pensaient que les âmes échappées de ce monde émigrent vers les astres, lesquels sont des êtres animés ; qu'elles s'arrêtent dans la Lune, où elles se

purifient, et qu'ensuite elles s'élèvent jusque dans le Soleil même. D'autres encore considéraient le ciel comme une cité dans laquelle on goûte une joie perpétuelle. Il en est qui affirmaient que le ciel est un domicile éternel, un « héritage qui ne peut se souiller ni se flétrir, *où les justes brilleraient comme le soleil à côté du Père* ». Ceux qui plus tard furent considérés comme les plus orthodoxes disaient encore : « Il n'y a à redouter au ciel ni mort, ni douleurs, ni travaux. Les justes seront au paradis comme les anges; ils entendront d'ineffables paroles que l'homme ne peut rendre; ils verront Dieu face à face et Dieu sera tout entier en tous. »

« Le Ciel, disait Manès, n'est que de la *terre céleste*, c'est-à-dire l'extrémité supérieure. A l'extrémité inférieure se trouve la *terre mortelle*. » Et il plaçait la Divinité impassible au sommet du ciel, et le Fils en bas, vis-à-vis de l'Esprit des ténèbres.

La confusion ne fut pas moindre pour définir l'âme. Ceux qui, avant de devenir chrétiens, avaient été les disciples d'Aristote ou de Platon, la considéraient d'après ces deux philosophes. Il en était d'autres sur lesquels l'influence orientale se manifestait bien clairement. Eux-mêmes, les apologistes ne surent pas se mettre d'accord.

Justin, après de nombreuses divagations sur ce point, n'admet pas un esprit immatériel ; il *considère comme une hérésie de croire que l'âme va au ciel*. Il affirme simplement que les *hommes ressusciteront avec leur corps* au jour du jugement dernier.

Tatien définit l'âme un *esprit inférieur uni à la matière, qui reçoit l'immortalité d'un autre esprit supérieur plus pur*, qui, à son tour, s'unit à lui. Mais il ne nous dit ni ce qu'il entend par *esprit*, ni combien de sortes il en existe.

Athénagoras affirme que la *nature de l'âme est spirituelle, mais avec des tendances matérielles qui la troublent* (1).

(1) Voir, pour de plus amples détails, l'excellent ouvrage du docteur Donaldson, *Histoire de la doctrine chrétienne*.

Saint Irénée soutient que l'homme est formé de trois substances, le *corps*, l'*âme* et l'*esprit*. Ce dernier est le principe surnaturel de la vie de l'âme. « Il fait partie de l'esprit de Dieu même, qui, par sa grâce, se trouve présent dans l'âme des justes. » Méthodius vient ensuite pour corroborer cette théorie en y ajoutant de nouveaux arguments.

Origène adhère à ce système en le modifiant un peu. Il définit l'âme comme une espèce d'*esprit*, mais il ajoute que l'*adjectif* incorporel *n'existe pas dans l'Ecriture sacrée*, et qu'*un esprit dans la véritable acception du mot veut également dire un corps*. Il admet également les trois substances, mais il les considère toutes trois comme existant dans chaque homme, et il croit qu'après la mort l'esprit se dirige vers Dieu, dont il participe, bien que celui qui l'a possédé en ait fait mauvais usage. Il attribue dans ce cas la faute à l'âme, qui n'a pas su ou n'a pas voulu en tirer parti, ainsi qu'au corps, qui l'a incitée au péché ; en conséquence, le corps et l'âme subissent le châtiment qu'il ont mérité.

Valentin établit qu'il existe deux sortes d'âmes dans le monde, les unes qui portent en elles une parcelle divine, et qui entreront avec *Achamoth* dans le *Pleroma;* les autres, inférieures, qui ont eu besoin du *Christ d'en bas* pour faire leur salut, et qui monteront au ciel avec le *Démiurgos*, mais en restant en dehors du divin concert, le jour où le monde sera consumé par le feu (1). D'autres gnostiques admettent deux âmes distinctes en lutte perpétuelle dans chaque homme : l'une est l'âme bonne, l'autre l'âme méchante ; et nous agissons bien ou mal, selon celle qui triomphe.

Mais Tertullien arrive avec son *Traité sur l'âme*, et chacun se tait pour l'entendre (2). On est renversé par le

(1) Voir le livre II, chap. VII, *Le Mal selon l'orthodoxie et selon la gnose*. Théorie de Valentin.

(2) Ce fut effectivement Tertullien qui, démontrant que l'homme n'a

matérialisme brutal de son argumentation. Il dit que « tout ce qui est réel est un corps, et que, par conséquent, l'âme, également réelle, est aussi un corps. Elle peut être ténue, brillante, éthérée ; mais (1), en somme, elle constitue un corps. Si l'âme n'était pas corporelle, comment le corps pourrait-il l'affecter? — De même que la corporalité n'enlève rien à Dieu de sa sublimité et de son omnipotence, de même elle ne détruit pas l'immortalité de l'âme ! — Ce que nous appelons *esprit* n'est qu'un corps d'une espèce et d'une forme particulières. — Dieu est un air lumineux, très-pur, répandu partout. » Puis, il s'adresse à certaines sectes qui prêchaient la métempsycose, et il les attaque en disant : « L'âme a une forme humaine, parce que le fluide adopte la forme du corps qui le contient ; mais jamais le liquide d'un petit vase ne pourra en remplir un grand, pas plus que le liquide d'un grand vase ne peut être contenu dans un petit. Comment voulez-vous que l'âme d'un homme s'étende jusqu'à remplir un éléphant, ou qu'elle se comprime et se réduise jusqu'à être contenue dans une mouche? » Tertullien défend ensuite l'immortalité en disant : « Comme l'âme est simple, elle ne peut se dissoudre ni se décomposer ; elle doit par conséquent durer éternellement. »

Montanus vient confirmer ces théories en donnant les règles qui permettent d'apercevoir les esprits. « Ils sont visibles, dit-il, pour ceux qui dominent le corps par la flagellation et par le jeûne. — Il faut beaucoup de prières, beaucoup de mortifications, trois carêmes par an et l'ab-

qu'une âme formée d'une seule substance et qu'elle est égale pour tous, l'emporta sur ceux qui affirmaient la dualité et la diversité de l'âme dans le genre humain.

(1) *Ostensa est mihi anima corporaliter, et spiritus videbatur, sed non inanis et vanæ qualitatis, imo quæ etiam repromitteret, tenera et lucida, et aeria, et forma per omnia humana.* — Telle est la définition de l'âme humaine que donne Tertullien dans son traité *De animâ*, cap. IX.

stention du mariage pour se rendre plus subtil et pour parvenir à les voir. — En se conformant à ce régime, une sœur en Jésus-Christ parvint à apercevoir un esprit ; il était ténu et mou au toucher, il avait la forme du corps humain, la transparence et la couleur bleue du ciel »! A Montanus succèdent des saints et des docteurs qui déclarent résolûment que les esprits se voient et se touchent. Saint Macaire l'Egyptien (1) et Lactance (2), bien qu'ils affirment la corporalité des esprits, ne tombent pas dans de tels extrêmes, et Grégoire de Nazianze ne conçoit dans l'*esprit* d'autre propriété que celles du *mouvement* et de la *diffusion*. Faustus, évêque des Gaules, opine que l'*âme est composée d'air ;* et un grand nombre d'évêques discutent sur la densité de cet air et sur sa couleur, à l'appui de quoi ils prétendent en avoir vu sortir du corps des moribonds qu'ils ont assistés à leurs derniers moments.

Manès, qui fut plus tard déclaré hérésiarque, apparut au milieu de ces querelles ; avec ses théories, il porta la confusion au comble. Dans son langage oriental, il expose une théogonie panthéiste. « Il n'y a, dit-il, qu'une seule âme dans l'univers, laquelle s'étend sur tous les points, comme l'eau d'une rivière qui se divise en plusieurs ruisseaux. » Il l'entend exhalant ses soupirs dans le vent qui murmure, gémissant dans la pierre qu'on taille, mugissant dans la mer en courroux ; il l'aperçoit au ciel grondant avec la foudre, et il la voit aussi sur la terre pleurant du lait par les blessures béantes du figuier de l'Inde dont on vient d'arracher les feuilles. « L'âme de toute créature n'est qu'un rayon céleste emprisonné dans la matière, dont elle s'échappe avec les parfums, avec les essences, avec les odeurs, avec tout ce qui est léger, ténu, subtil, comme la pensée. » Manès complète sa théorie par l'affirmation de la métempsycose qui se produit sur la

(1) *Homélie* IV, p. 21, A, et VIII, p. 44, D, 45, C.
(2) *Divin. Institut.*, II, 10, p. 156 ; et 13, p. 167.

terre, immédiate dans le corps des animaux et dans les végétaux, et médiate au ciel dans les astres.

Saint Augustin essaye enfin de clore cette discussion. Il fixe ce qu'est la matière en établissant que sa qualité essentielle est l'étendue. Il déduit de cette prémisse son argumentation pour conclure à l'*immatérialité de l'âme*. « Tout ce qui n'est pas matière, dit-il, mais tout ce qui cependant existe en réalité, se nomme proprement *esprit*. » Et il explique l'immortalité en partant de ce principe, que l'*âme, étant la vie elle-même, ne peut mourir !* Saint Augustin est véritablement le premier penseur qui ait fourni les bases sur lesquelles s'est fondée l'école spiritualiste chrétienne.

Claudien Mamertus vient après saint Augustin ; puis Némésius, évêque phénicien, propage en Orient les mêmes doctrines ; il professe que l'*âme est une substance immatérielle*, et affirme *sa préexistence*.

Quand la société de l'empire formulait ainsi ses opinions sur une question aussi transcendantale, le christianisme était déjà arrivé au pouvoir, et les barbares marchaient à l'assaut de la civilisation corrompue des Césars pour la détruire: ils allaient favoriser inconsciemment, par le mélange de l'élément germanique, l'éclosion féodale du moyen âge, qui constitua la période aiguë de la crise traversée par la société occidentale.

Lorsque l'humanité exécute une de ces évolutions qui transforment complétement son aspect, ce n'est ni le génie d'un homme, ni l'effort d'un peuple élu, ni l'influence d'une théorie exclusive ou d'une invention isolée qui produisent la transformation. C'est une multitude de conjurés, étrangers les uns aux autres, qui conspirent sans se connaître pour l'établissement d'un idéal ; c'est à une variété de tendances convergentes qu'il faut en rapporter à la fois le mérite. Génies divers, peuples distincts, inventions différentes concourent à l'éclat de l'ère

nouvelle, comme s'ils étaient évoqués par la loi suprême de l'évolution. La transformation du reste n'est pas l'œuvre d'un moment ; elle a ses causes antérieures qui la déterminent, et ses prodromes ; elle est annoncée par des prophètes qui, considérant le cours des choses, la devinent, et par des savants dont le calcul la règle bien avant qu'elle se réalise. Des tâtonnements, des ébauches, des avortements même la précèdent.

C'est en appliquant ce critérium qui nous est fourni par l'étude attentive de l'évolution des sociétés humaines dans le cours des siècles, que nous avons essayé de mettre en saillie les éléments qui concoururent à la ruine de l'antiquité en Occident et à la production de l'idée du *dualisme substantiel ;* ensuite, nous avons examiné comment, en partant de ce dualisme, pouvaient s'expliquer la mort et l'immortalité chez l'homme, ainsi que les dogmes effrayants qui formulèrent ce dualisme.

C'est ainsi que nous avons vu les malheureux Béni-Israël adopter les théories orientales pendant la captivité de Babylone et formuler le règne messianique, la résurrection de la chair et le jugement dernier ; la Grèce se corrompre par l'importation des cultes du Soleil, tirés de l'Asie Mineure ; le mysticisme fleurir sur les ruines de la philosophie, grâce à Platon et à ses disciples, dont le sentimentalisme assura le triomphe de l'influence divine qu'ils avaient trouvée en germe dans les systèmes antérieurs. Nous avons vu comment, par la sanctification du vin et la prépondérance de la femme, s'introduisit la loi de l'amour ; nous avons vu cette loi se propager parmi les esclaves et s'offrir, à défaut de la liberté qui descendait à l'horizon, comme un remède héroïque et souverain. Nous avons vu Rome courbée sous la domination des Césars et des prétoriens, peuplée de masses hétérogènes dans le sein desquelles dominait l'élément oriental, la tendance au suicide se caractérisant progressivement, et les combats du cirque en faveur continue par

suite du malaise général et du défaut de conditions permettant une existence digne. Nous avons vu l'impuissance du stoïcisme; après lui, l'apostolat, les prédications juives sur la résurrection de la chair, cette résurrection s'alliant à l'immortalité de l'esprit, la fusion de ces deux espérances dans l'espérance messianique, le prosélytisme parmi les masses misérables; puis, entre l'omnigamie et le célibat, le jeûne et les agapes, la haine du monde et l'amour du prochain, le matérialisme grossier et le spiritualisme épileptique qui en arrive à la vision, à l'extase, à la prophétie délirante; nous avons vu se dresser le christianisme qui recueille l'héritage de toutes ces décadences, les amalgame dans le sein de son Eglise et en compose un dogme unique : le dogme universel de la condamnation du genre humain, du salut exclusivement possible dans l'asile éternel de la vie d'outre-tombe.

Avec ce dogme, le christianisme clôt la période théologique de l'histoire. La théologie devait pousser jusqu'à ces extrêmes conclusions pour que l'homme osât tenter son émancipation. Cette émancipation restait un problème insoluble, tant que l'homme lui donnait pour base la déification de la nature.

Nous croyons avoir déterminé le caractère du dogme formulé à la fin de l'antiquité. Nous allons actuellement examiner le développement qu'il prit en ce qui touche la Mort, ainsi que tout ce qui se rapporte à celle-ci pendant le moyen âge, où elle domine si grandement les esprits. Nous verrons ensuite jaillir du moyen âge même les protestations, les efforts de la liberté, les tendances à la vie, qui, par leur apparition progressive, nous conduiront jusqu'au seuil de l'ère moderne.

## VIII

# LE MOYEN AGE

Telle était la situation de Rome lorsque les barbares y pénétrèrent après des attaques réitérées ; ils renversèrent l'empire des Césars, ainsi qu'un ouragan terrasse un arbre mort, aux racines rongées et vermoulues. Lorsque, dans le Nord, on apprit la chute de Rome, toutes les tribus s'armèrent pour se précipiter sur l'empire latin et, les unes derrière les autres, se mirent à descendre vers le midi sans prendre même le temps de se partager le butin qui s'offrait à elles dans les villes. Les irruptions barbares se succédaient de telle façon, que nous pouvons dire qu'elles se stratifiaient. L'horrible spectacle que celui de l'Europe durant ces invasions ! Des bandes, des nuées d'hommes superstitieux, poussés par la convoitise, qui à la férocité stupide du sauvage alliaient la corruption de l'Oriental (1), mettaient les cités à sac, violant les femmes,

(1) Plusieurs historiens ont essayé de nous présenter les barbares comme des types de pureté de mœurs, de courage, d'indépendance et de dignité. Rien n'est plus faux que cette appréciation. S'ils étaient sobres, c'était faute de pouvoir faire autrement. Dès qu'ils se trouvèrent en contact avec les Romains, ils devinrent plus corrompus qu'eux. Plusieurs étaient polygames, les autres échangeaient leurs femmes. Le vol était très-fréquent parmi eux. Leurs victoires furent le résultat du nombre plutôt que celui de la valeur. C'était une avalanche d'êtres inconscients qui fondaient sur l'empire comme la roche qui se désagrége de la montagne, roule sur une maison et l'écrase. L'irruption des barbares est en soi un cataclysme naturel plutôt qu'un phénomène historique. Quant à la dignité, quant à l'indépendance, ces vertus résidaient chez

emportant tout ce qu'ils pouvaient, massacrant les enfants et les vieillards, saccageant les monuments, brisant les objets d'art, réduisant tout en poussière ; puis ils promenaient la torche sur ce qui restait encore, afin que le feu dévorât les traces de leur barbarie. Les incendies étaient les jalons qui signalaient leur passage. Les dévastations des villes et des cités et les amas de ruines fumantes étaient leurs monuments. L'art disparut ; pas un vestige des sciences ne resta debout ; l'existence des bibliothèques ne fut plus attestée que par leurs cendres. Le commerce suspendit ses transactions. L'ignorance et la grossièreté prirent une rapide extension. Et, pour comble de dégradation, les barbares s'assimilèrent tous les vices de l'empire, à cette différence près qu'ils s'y abandonnèrent encore plus brutalement. On assassinait pour s'emparer du butin de la veille, pour s'arracher les femmes, pour se succéder au commandement des légions. On intronisa le droit du plus fort.

Ils se croyaient originaires des arbres. Leurs premiers pères furent un frêne et un aune ; les dieux leur conférèrent forme humaine et leur soufflèrent la vie. Tout dans leur théogonie, jusqu'au monde, est issu d'un meurtre. Odin et ses deux frères Véli et Ve ont vaincu le géant Ymir, fils des glaces et ennemi de la vie, qu'ils ont déchiré en morceaux. Les brouillards épais qui enveloppent les Saxons et les Germains sont les débris de son cerveau, répandu dans l'espace (1). Le monde doit finir aussi dans une mêlée sanglante au sein de laquelle périront leurs

ceux-là seuls qui exerçaient le pouvoir. L'esprit de l'esclave s'était incarné chez les autres, la fidélité envers le plus fort était considérée comme un devoir et le respect d'homme à homme était inconnu. Au point de vue du résultat, les barbares furent une calamité. Mêlés à la population latine, les fils montrèrent un niveau intellectuel inférieur, en raison de l'intelligence inculte de leurs pères qui leur avaient légué l'héritage de leurs instincts.

(1) *Edda Vafthrudnismal*, str. 21.

divinités, Odin dévoré par le loup Fenries, Freyr écrasé sous les coups de Surtur, Thor étouffé par le souffle mortel du serpent qui se replie autour du monde (1). Ces dieux sont le génie de la guerre. Avec l'aide de Thor et de Balder, l'Odin scandinave soutient une lutte sans trêve contre les monstres de l'hiver. Woden, parmi les Goths, est le dieu des victoires, Thor la puissance foudroyante des tempêtes, Saxanot le génie de l'épée.

Woden est aussi pour les Germains le terrible chasseur éternel qui guide l'armée furieuse des guerriers succombant dans les batailles. La déesse principale est la sinistre Héla, l'Hécate germanique, qui attend les morts au plus profond de l'Enfer.

Il est dans la nature du barbare d'attaquer et de combattre sans repos. Son idéal est la lutte éternelle, comme s'il avait le pressentiment inconscient de la loi de la vie sur la terre. Sa récompense par-delà le tombeau, c'est de guerroyer sous les ordres de Woden.

Il n'y a qu'à lire ses poëmes. Sa grande affaire, c'est le massacre sans fin. Ses héros défilent couverts de sang et confondus dans un tourbillon de cadavres. Il semble que le poëte soit possédé d'une énorme fureur ; son style empreint de rudesse respire la frénésie de la mort (2).

Mais la mort, dans les poëmes et les théogonies barbares, ne s'offre pas glaciale et pleureuse. C'est, au contraire, une mort vaillante et animée, qui semble préluder à la mort belliqueuse des danses macabres allemandes. Leurs récits, leurs descriptions forment une succession de tueries acharnées et continues, où brillent les épées, où l'on voit sans cesse trancher des membres, déchirer des muscles et broyer des os. Dans toutes les scènes funèbres, il existe un je ne sais quoi d'agité, que l'on pourrait appeler la *vie de la mort*. Les cadavres n'y sont pas

(1) *Volospa*, 40 à 51.

(2) Voir Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, t. I, chap. I, LES SAXONS.

rigides, les âmes n'y sont pas des ombres pâles; au contraire, les morts sont des morts qui parlent et qui luttent. C'est pour l'homme une seconde vie fantastique qui s'ouvre après la mort, une vie plus agitée que celle qui l'a couché sur la terre. Les dieux eux-mêmes reviennent à la vie avec toute la création, après avoir péri avec le monde.

C'est un excès de volonté qui pousse le barbare à la dévastation et au carnage, et, néanmoins, il met cette volonté au service de son chef. Il a assez de dévouement pour l'abdiquer entre les mains d'un autre dans un but qu'il ne s'explique pas. Peu lui importe la vie. Il ne connaît rien d'elle, mais il sait bien mourir. On entrevoit confusément l'idée du devoir à travers la brutalité barbare.

Tout, chez eux, est sombre comme le ciel gris qui s'étend au-dessus de leurs têtes; tout, en leur personne, revêt un caractère triste et hautain; mais on découvre dans tous leurs actes un fond sérieux, effet de l'empire qu'exerce la vie interne sur leur esprit. Ils n'apprécient pas les plaisirs tranquilles; il leur faut les excitations fortes et les violentes secousses. La nuit ne sème dans leurs cerveaux que des rêves funèbres, ils ne recherchent pas la tendresse, et la volupté elle-même affecte chez eux un ton féroce.

Après avoir envahi une région, les chefs barbares établissaient leurs repaires sur les cimes qui dominaient le pays conquis et s'y fortifiaient avec leurs hordes. En vertu du droit du plus fort, ils se transformaient en seigneurs souverains de tout ce qui existait sur le territoire envahi. Leurs châteaux ressemblaient aux aires des vautours ; ils n'en sortaient que pour dévaster le pays environnant et pour assassiner à loisir leurs misérables serfs ou pour engager entre eux des luttes d'extermination, au cours desquelles on brûlait les récoltes et on égorgeait les paisibles troupeaux qui paissaient dans les campagnes. Le résultat était toujours le triomphe du plus fort, car l'intelligence et l'habileté n'intervenaient presque pour rien

dans ce genre de combat; alors, sans compassion aucune, le vainqueur immolait son rival et tous ceux qui avec lui avaient été vaincus. C'est en raison de ces mœurs que le vol se légalisa et que se généralisa l'assassinat. La conquête devint un droit. En se constituant les seigneurs absolus de leurs vassaux, les nobles créèrent à leur bénéfice d'abominables droits qui attaquaient à la fois et la vie et l'honneur du serf; ils exigeaient de lui les prémices de sa femme, en même temps que celles de ses récoltes. De plus, en s'érigeant en arbitres, administrateurs souverains de la justice, ils dressèrent des potences sur les murailles de leurs châteaux et placèrent des billots sur leurs esplanades. La chose en vint à ce point que le mot *justice* se trouva être un jour le synonyme de châtiment et de torture.

Ces races tristes et mornes, antipathiques à la vie expansive, disposées au drame et au merveilleux, se trouvaient naturellement préparées, dès l'apaisement de la lutte, à recevoir une religion mélancolique telle que le christianisme. Entraînées par leur ardeur guerrière, il leur fallait des dieux batailleurs; dès que ces emportements se furent calmés, il leur fût facile de les abandonner pour le Christ. L'une de ces religions se fondait sur la mort courageuse et sereine, l'autre se fonda sur une mort larmoyante. Lorsque ces races eurent fini de hurler, elles se mirent à pleurer.

Elles comparaient la vie de l'homme dans ce monde à l'oiseau qui traverse d'un vol une salle échauffée par le feu dans une nuit d'hiver; il s'élance de l'obscurité froide et il y retourne; il n'a séjourné dans la salle que le temps de la traverser.

D'où vient l'homme avant d'être au monde? se demandaient ces hommes méditatifs, et où va-t-il dès qu'il en est sorti? Le christianisme, qui s'offrait comme une solution de ce grand problème, leur parut acceptable.

Ils avaient adopté la religion chrétienne, ils la prati-

quèrent avec fanatisme et sans la comprendre. Débordant d'ignorance et de superstition, plusieurs de ces nobles barons se jetèrent aveuglément dans les bras de la foi et, en acquérant l'esprit vil de l'esclave, ils devinrent les jouets de leurs tyrans spirituels. Le pape pesait sur le seigneur comme celui-ci pesait sur son vassal. L'autorité spirituelle et le féodalisme, voilà la fatalité du moyen âge.

L'expérience et l'observation furent dédaignées ; dans son mépris de la réalité, l'esprit s'abandonna aux spéculations mystiques et surnaturelles ; et encore ce genre d'activité mentale ne se rencontrait-il qu'à l'intérieur des ermitages et des couvents, où vinrent se réfugier quelques hommes qui, n'étant pas exempts de sens moral, ne pouvaient vivre en compagnie des autres.

Les couvents ne tardèrent pas à se multiplier, car le nombre de ceux qui, en butte à de si puissants obstacles, enduraient l'existence avec dégoût, augmentait chaque jour. Combattus de toutes parts, ils se forgèrent un centre de félicité céleste, et, méprisant le monde, ils préférèrent vivre ensevelis au fond d'une cellule plutôt que de rechercher des conditions d'existence impossibles à trouver ailleurs. Séparés ainsi du monde extérieur et consumant dans l'extase une grande partie de leur vie, ils se trouvèrent bientôt en proie à toutes les fureurs mystiques ; les serviteurs de Dieu, pleins de mépris pour la vie, se suicidaient lentement en tourmentant continuellement leur corps.

Pour assurer la prépondérance à l'esprit, on s'ingénia à ruiner d'une manière habile la force et la santé. Tel moine en vint à prendre de l'huile rance pour de l'eau, tant, à force de ne plus sentir, les sens étaient émoussés ! Les supérieurs des couvents ordonnaient de fréquentes saignées à leurs moines, afin de pouvoir dominer leurs passions restées rebelles à la discipline et au jeûne ; et il arrivait que souvent ces pratiques troublaient la paix

tant recherchée par ceux qui s'ensevelissaient dans le cloître; de fréquentes querelles s'élevaient entre les novices et leurs supérieurs, et parfois le poignard ou le poison intervenait comme conclusion de quelque drame terrible (1).

Jaloux les uns des autres, les divers ordres monastiques rivalisaient d'ardeur pour accomplir les plus grands prodiges de pénitence. L'un d'entre eux emporta la palme; il s'était inspiré de l'idée de la mort. — C'est la mort, avait-il dit, qui seule peut édifier l'homme, c'est elle qui seule peut l'arracher aux tentations mondaines. En conséquence, aux privations que s'imposaient les autres ordres, celui-ci ajouta, pour chacun de ses membres, l'obligation de creuser sa tombe de ses propres mains. Chaque soir donc, le frère se rendait au cimetière du couvent, il saisissait la pelle, en frappait la terre d'un coup, et silencieux s'en retournait vers sa cellule. Et si, en traversant le cloître qu'éclairait vaguement la splendeur mystérieuse des étoiles, il rencontrait une ombre silencieuse comme lui-même qui se glissait le long des murs, il la saluait de ces simples mots: « Frère, il faut mourir! » auxquels l'autre répondait: « Il faut mourir, frère! » Et, lentement, chacun poursuivait sa route de son côté.

Pendant que les barbares dominaient l'occident de l'Europe, en Orient les chrétiens, transportés d'une sainte fureur, se livraient, après avoir incendié le Parthénon, à la destruction des statues, à la démolition des théâtres et des cirques, et fixaient leur idéal sur un Christ émacié, livide et aux cheveux blanchissants: la conception d'un beau Christ eût, à leurs yeux, constitué un insigne sacrilége, car la beauté pour eux n'était que du paganisme. Après avoir été la terre sacrée de l'art,

(1) Il n'y a qu'à lire Mabillon, *Œuvres posthumes*, t. II, p. 321 à 336, pour voir ce qui se passait dans l'intérieur des couvents de cette époque. Avant Charlemagne, les supérieurs, pour châtier les moines, les mutilaient et même leur arrachaient les yeux.

la Grèce vit l'art foulé aux pieds par ses propres enfants, qui, ayant abjuré le paganisme, détruisirent les effigies de leurs antiques dieux en l'honneur d'un Dieu unique, homme et martyr. Ainsi les descendants des plus grands artistes devinrent les plus terribles iconoclastes. Bientôt des fourmilières de saints se répandirent à travers les plaines de la Mésopotamie ; de même que les troupeaux, ils broutaient l'herbe qui croît dans les prairies (1), et, en temps de tempête ou de sécheresse, ils s'en allaient processionnellement à travers la campagne, la partie inférieure du corps revêtue de sordides haillons, se meurtrissant les chairs à coups de lanières dont les extrémités s'allongeaient en pointes de fer aiguës. C'est ainsi qu'ils s'imaginaient calmer la colère de Dieu irrité contre les misérables mortels. Le dédain que ces malheureux témoignaient envers leur corps était tel qu'à peine dormaient-ils trois ou quatre heures par nuit sur le sol humide, la tête appuyée sur une pierre, et, comme si ce n'était encore assez, au réveil ils se frappaient la poitrine avec un caillou. Ils exagéraient si bien leurs pénitences, qu'auprès de leur ascétisme le régime des moines d'Occident semblait un véritable régime de sybarites.

L'idée de la justice avait été transportée dans l'autre vie. Le péché originel en rendait l'accomplissement impossible sur cette terre. Les chrétiens croyaient que la mort châtiait en nous la faute de nos premiers parents. Et derrière la mort apparaissait encore en perspective un autre châtiment pour les réprouvés : « Je vis, dit l'Apocalypse, un cheval pâle ; la Mort le montait, et l'Enfer suivait derrière. » Avec de semblables prédictions la peur de la mort s'empara violemment de tous les esprits, on ne voyait plus rien qu'à travers ce prisme funèbre, et les plus épouvantables prophéties se mirent à circuler parmi les

(1) Ces ascètes s'appelaient βοσκοί. Saint Ephrem fait leur panégyrique. Voir Tillemont, *Mém. ecclés.*, t. VIII, p. 292.

croyants. Entre les plus désolantes, il en est une surtout, émanée de la prédication de la seconde venue du Christ, qui produisit les plus funestes conséquences.

Ainsi que nous l'avons déjà constaté, il avait été annoncé par tous les chrétiens les plus orthodoxes, depuis Justin et Irénée jusqu'à Lactance qui vécut sous Constantin, que le Messie reviendrait avant la fin de la génération qui l'avait vu mourir, ou peu de temps après, pour ressusciter les morts et régner sur les fidèles l'espace de mille ans, au bout desquels tout s'anéantirait (1). Cette assertion ayant été répandue dans les masses, l'invasion des barbares fut considérée comme un avertissement ménagé par Dieu relativement à la fin prochaine du monde. Les plus fervents se livrèrent à une mystique oisiveté. Absorbés par la dévotion, ils ne pensèrent plus qu'à la mort. « Chaque heure qui s'écoule est un pas de plus vers la fin du monde ! » prêchait-on de toutes parts. « Pensez à la mort, car cette vie n'est qu'un songe ! » disait-on aux pénitents. Et les cités ne tardèrent pas à revêtir l'aspect funèbre des cimetières. Mais la deuxième résurrection annoncée pour le premier, le deuxième, le troisième et le quatrième siècle ne se produisit pas à l'époque indiquée. Enfin, lasses d'attendre, les nations fournirent une interprétation nouvelle au texte et en tirèrent une autre prophétie. « Ce terme de mille ans, dit-on, signifie mille années d'apostolat, c'est donc en l'an 1000 que doit arriver la fin du monde. »

Vinrent enfin, avec l'an 999, les derniers jours de cette année. Les prédications redoublaient et l'ascétisme parvenait à son comble. Les uns remettaient leurs biens aux mendiants, les autres abandonnaient leurs propriétés pour

(1) Cette prédiction, qui aboutit à la prophétie de la fin du monde en l'an 1000, exerça, pendant le moyen âge, son influence sur la France, sur l'Allemagne et sur une partie de l'Angleterre. Dans les pays plus méridionaux, tels que l'Espagne et l'Italie, ses conséquences furent moins considérables.

faire pénitence et obtenir le pardon de leurs péchés. Des bandes de pénitents parcouraient l'Europe en montrant leurs corps déchirés par le cilice et par la discipline, pendant que d'autres, qui n'avaient point encore dépouillé leur égoïsme terrestre, se hâtaient de jouir, dans la pensée que le temps allait leur manquer. Le serf déserta le travail et le seigneur féodal négligea de le lui imposer. Pourquoi travailler, en effet, puisque tout allait finir sous peu? C'est dans cette situation que le dernier jour de cette mémorable année trouva presque toute l'Europe. La journée touchait à sa fin et chacun priait, croyant que son heure dernière était arrivée. A tout instant s'accroissait l'anxiété des croyants, de sorte que, vers le milieu de la nuit, les cœurs ne battaient presque plus et que chacun retenait sa respiration afin de pouvoir mieux entendre le terrible signal qui allait marquer la fin de l'univers. Minuit sonna donc à son heure..... et le monde poursuivit sa marche!

Alors les foules crièrent à la fourberie, mais il était déjà bien tard. Les champs incultes, les foyers déserts, les troupeaux dispersés dans les montagnes, le travail oublié, l'épargne dissipée, les capitaux perdus, les sources du bien-être et de la richesse toutes taries, la misère devait fatalement survenir, car ce n'est pas en vain que l'on peut se soustraire à la loi éternelle et inviolable du mouvement. La misère ne se fit donc pas longtemps attendre. La faim commença à se faire sentir dans toute son intensité, au point que, le peu de vivres qui restaient ayant été rapidement consommés, le gibier épuisé, les animaux domestiques dévorés, les hommes affamés et poussés par d'impérieux besoins se mirent à se faire mutuellement la chasse sur les chemins; et les enfants et les plus faibles ne tardèrent pas à être dévorés dans les villages. L'anthropophagie devint chose commune.

De l'an 1000 à l'an 1065, on compte quarante années de famine. Un moine contemporain, Raoul Glaber, affirme qu'en dépit des anathèmes lancés par la religion on

s'était assez généralement bien fait à manger de la chair humaine, et il raconte qu'il « y eut un boucher qui osa en vendre sur le marché de Tournus (1) ». On en vint même à déterrer les cadavres pour les manger.

« Une autre calamité survint, dit le même chroniqueur : c'est que les loups, alléchés par la multitude des cadavres sans sépulture, commencèrent à s'attaquer aux hommes. Les gens, alors, craignirent Dieu et ouvrirent des fosses, où le fils traînait son père, le frère son frère, la mère son enfant, quand ils les voyaient défaillir ; et le survivant lui-même, désespérant de la vie, s'y jetait souvent après eux. »

En même temps, les seigneurs qui possédaient des domaines suffisants pour entretenir des hommes d'armes, poursuivaient leurs luttes intestines, et ceux qui étaient moins puissants mettaient leur épée à prix et allaient servir celui qui les payait le plus cher, ou bien, se transformant en chefs de bandes, ils parcouraient les campagnes, saccageant les maisons, violant les femmes, tuant qui leur résistait et volant tout ce qui pouvait exciter leur convoitise.

Sur ces entrefaites survint un ermite qui, au nom de Dieu, leur ordonna d'aller délivrer le sépulcre du Rédempteur du monde. Alors, poussés, les uns par une foi aveugle, les autres par la soif des aventures, ils se précipitèrent tous en masse vers l'Orient, la croix brodée sur la poitrine, sous la conduite de ce chef si étrange (2).

(1) Mossen Jaume Roig (*Valencia*) raconte le même fait relativement à une aubergiste qui fut brûlée vive pour en avoir servi à sa table, sous forme de gâteau. Elle fut découverte par un ongle qu'on y trouva. (*Llibre de les Dones.*)

(2) Les croisades furent un mouvement d'une portée hautement civilisatrice, bien que tel ne fût pas le but de ceux qui les entreprirent. Les croisades, ce fut en somme l'Occident qui s'opposait à l'invasion de l'Orient, et qui attaquait le fatalisme dans son berceau même ; c'était la seconde partie, inconsciente si l'on veut, des guerres médiques.

Adepte de la philosophie positive, la justice est notre unique souci,

Pendant les croisades la famine redoubla.

Après la famine se déchaîna la peste, provoquée par l'oubli de toutes les règles de la propreté et des préceptes de l'hygiène, et puis, enfin, apparut la lèpre. Plus d'un saint se glorifia de ne s'être jamais lavé même les mains. On ne changeait pas les vêtements qui étaient en laine, car le seul fait de se déshabiller était tenu pour un péché. Avec la mauvaise alimentation le sang commença par manquer des principes réparateurs de l'organisme ; les humeurs séreuses prédominèrent, et le tempérament scrofuleux se généralisa. La scrofule à l'intérieur, et à l'extérieur toutes les souillures, ne tardèrent pas à produire des efflorescences purulentes sur toute la surface du corps. L'organisme étant ainsi vicié, la peste noire devint fréquente, et la lèpre (1) endémique ; ces deux fléaux se propageaient avec une effrayante rapidité. Bientôt la contagion épouvanta de telle sorte que le malheureux pestiféré était abandonné dans son domicile ou transporté dans un immonde lazaret, au bord du chemin, où il mourait dans le désespoir, si quelque moine n'accourait pas lui porter les secours que lui inspirait son amour, à défaut de sa science. Le lépreux n'obtenait pas l'entrée du temple ; il ne pouvait ni imposer ses mains sur la tête chérie de ses enfants, ni boire à la fontaine, dont il eût pu souiller l'eau, ni séjourner au milieu de la population, ni enfin entretenir la moindre liaison avec ses semblables ; abandonné à la charité du passant, qui déposait son obole dans le tronc de bois placé à sa porte, il attendait tristement la visite de la mort, couché sur le misérable lit sur lequel

et nous ne pouvons accepter, pour ce grand fait historique, la qualification d'entreprise inutile qui lui a été attribuée par les libres penseurs du dernier siècle et même par quelques-uns du dix-neuvième.

(1) Cette maladie de la peau, qui a sévi avec intensité pendant le moyen âge, ne fut que l'*éléphantiasis tuberculeux*. Il faut le distinguer de cette maladie squammeuse des dermatologistes modernes, qu'on appelle aussi *lèpre*.





le prêtre avait répandu la poussière des cimetières (1).

Le manque de vie et de santé qui marque cette déplorable époque fut tel, que le corps humain se modifia sensiblement. Les jambes s'amaigrirent, le ventre acquit plus de volume et la capacité du crâne diminua notablement (2). Toute la pharmacopée orthodoxe se réduisait à l'eau bénite, aux reliques des saints et aux sacrements. Et si un ecclésiastique voyait un malade: « C'est un châtiment que Dieu vous inflige pour vous punir de vos fautes, lui disait-il, priez et repentez-vous, car si le mal vous tue, l'Église destine à votre âme ses chants des morts. »

Le moyen âge est l'âge des antithèses. Dans son cours, chaque mouvement en provoque un second dans un sens diamétralement opposé ; chaque tendance est contrariée par une tendance inverse ; tout y est dualité, comme si tout en lui était régi par la loi du pendule, qui exige qu'à une oscillation dans un sens en corresponde une autre dans un sens contraire. Pendant qu'au milieu de tant d'infortunes et de tant de misères, les croyants les plus zélés se mortifiaient le corps pour faire prévaloir l'esprit ; pendant qu'ils ne procuraient aucune satisfaction à la chair, parce que, sortie de la poussière, elle devait y re-

(1) Voir la description de cette maladie dans les *Estudios sobre la Edad Media* de Francisco Pi y Margall, Madrid, 1873.

(2) Afin que cette assertion ne paraisse pas exagérée pour ceux qui n'ont pas pénétré bien avant dans les études de la biologie et de l'anatomie comparée, nous nous permettrons de constater ici que M. Broca a trouvé que les crânes extraits des cimetières de Paris et appartenant à des individus de notre époque sont plus grands et plus développés dans leur région frontale que ceux qu'il a extraits des tombes contemporaines du douzième siècle. Les crânes du siècle actuel sont, comparativement à ceux de cette époque, comme 1,484 est à 1,426.

M. Prichard, à la suite de nombreuses comparaisons entre des crânes anglais appartenant à notre siècle et extraits de divers cimetières d'Angleterre, et des crânes retirés des ossuaires du moyen âge, s'est convaincu de la supériorité de la capacité crânienne actuelle de son pays sur celle des onzième, douzième et treizième siècles. Voir l'ouvrage de M. Prichard, *Phys. History of Mankind*, t. 1, p. 305.

tourner ; pendant que, pour eux, la vie, vanité des vanités, était complétement frappée d'oubli, et que le monde, origine et source de tout mal, était voué au mépris, d'autres, au contraire, supportant mal la souffrance, protestaient en demandant pour leurs personnes santé, vie sans limites et richesses, ou jouissance anticipée en cette vie de la gloire qui leur était promise dans l'autre. Les uns, pour se distraire des ennuis profonds de la cellule ; les autres, par amour pour la Nature, apprenaient dans Plotin, dans Olympiodore, dans Proclus, dans Jamblique, dans Porphyre, dans Zozime, les leçons spagiriques, ou l'hermétique dans quelque traduction grecque du grand livre de l'Hermès Trismégiste. De semblables lectures les portaient à croire qu'en combinant des nombres, des lignes et des lettres, en formulant des exorcismes et en mélangeant des substances, ils pourraient rencontrer telle combinaison capable d'attirer à eux l'esprit divin ou de donner pour résultat un produit qui pourrait leur procurer une vie exempte de risques, bienheureuse et prolongeable à volonté et indéfiniment.

Les plus mystiques d'entre eux passaient les nuits à rechercher la formule cabalistique de la pierre philosophale. Ils combinaient de diverses manières le cercle, le triangle et la croix avec des lettres grecques, latines et hébraïques, et ils invoquaient le nom trois fois saint de la très-sainte Trinité ou celui du Saint des saints pour appeler à eux les esprits purs, les âmes sans corps ou les anges bénis, et pour vivre avec eux sur la terre, plongés dans l'âme du monde et jouissant ainsi de la gloire ineffable dans le sein de Dieu par anticipation au jour du jugement. « Dieu est partout, » disait le dogme ; « donc il est dans le monde, » déduisaient-ils de là, « et la portion de Dieu qui est dans le monde est sa grande âme. Heureux celui qui parvient à s'immerger en elle ! »

Ils voulaient substituer à l'atmosphère corrompue qu'ils respiraient une atmosphère de divinité qui les pénétrât

par tous les pores en les baignant jusqu'aux atomes!

Mais ceux-ci n'étaient pas les plus nombreux; entre ceux qui recherchaient la félicité dans ce bas monde, ce sont ceux qui étaient les moins mystiques qui prédominaient. S'appliquant à l'alchimie avec passion, à cette science ténébreuse qui demandait son inspiration au Diable, ils passaient le temps à distiller des substances et à calculer des formules pour obtenir le merveilleux élixir de longue vie. Chaque alchimiste possédait sa recette de prédilection, empruntée à Archélaüs, à Salmanas, au Panopolitain ou à quelque autre docteur mage, et il préparait, en conséquence, le grand œuvre à sa manière. Tous convenaient, néanmoins, que la base devait être un métal noble, et que l'opération devait s'effectuer pendant la pleine lune.

Au milieu de la nuit, alors que l'horloge de l'église sonnait douze coups, et qu'à travers les petits carreaux du vitrage de sa fenêtre il apercevait la lune baignant la cité de sa blanche lumière qui faisait miroiter les ardoises polies des maisons et des clochers, l'alchimiste mélangeait le sel et le vinaigre avec le mercure, « principe androgyne, eau d'argent qui n'est ni eau, ni métal, ni corps, qui est fluide comme l'eau, qui pèse et brille comme le métal, et qui contient la vie et l'esprit comme les corps »; il traçait sur le mur trois cercles concentriques entre lesquels il inscrivait des paroles magiques coupées par des croix; il dessinait au milieu, en forme de triangle, le soleil, signe de l'or, la lune, signe de l'argent, et le signe du mercure, et au centre de la figure le signe du soufre, puis il entourait le tout de la couleuvre dont la tête avec son escarboucle signifie le bien et la vie, et dont la queue en pointe de flèche signifie le mal et la mort. Le pentagramme tracé, il invoquait Astaroth le fulgurant, il allumait le foyer de la cornue et il attendait. Si, pendant la distillation, le ciel se couvrait, laissant la ville ensevelie dans l'ombre, l'opération était manquée,

mais si elle se terminait, au contraire, sans qu'un seul léger nuage fût venu voiler la pâle figure de la lune, alors le grand œuvre était accompli. Le liquide obtenu était l'élixir philosophal, l'alchimiste était satisfait, il n'avait plus à redouter aucun mal sur la terre, il pouvait défier la Mort, puisqu'il tenait en main la panacée universelle.

La nature récompense toujours qui la fouille, qui l'interroge ou la travaille, alors même que le mobile de l'homme se réduit à une vaine chimère. S'ils ne découvraient pas la recette de l'immortalité sur la terre, les disciples d'Hermès découvraient des corps jusqu'alors inconnus, ils obtenaient des acides, ils perfectionnaient la distillation des divers liquides, et ils préparaient inconsciemment l'avénement de la chimie moderne. Au lieu de l'élixir recherché avec tant de soucis, ils ne découvraient que des sulfures, des dissolutions de sels d'or, d'argent ou de mercure qui ne procuraient pas, il est vrai, la vie éternelle, mais qui séchaient les éruptions purulentes, qui tuaient l'acarus de la gale, qui cautérisaient les exanthèmes et qui, enfin, étaient l'antidote, anticipé de quelques siècles, de la terrible invasion de la syphilis en Europe.

Au début du quatorzième siècle, le malaise de l'Europe était tel, que, suivant un chroniqueur du temps, la vie apparaissait comme un empiétement de l'enfer. Le peuple était si infortuné, si misérable, qu'il croyait reconnaître en toutes choses le signe fatidique de quelque prochaine calamité. Et les calamités se succédaient avec une fréquence telle, qu'il voyait ses tristes prédictions presque toujours confirmées. La peste, les guerres, la sécheresse ou les inondations avaient leurs avant-coureurs et comme leurs ambassades. Avant l'apparition d'une plaie, les malheureux habitants de la région voyaient, pendant plusieurs nuits consécutives, briller dans l'espace des comètes aux formes étranges, des météores à la lumière

sinistre, et, dans sa piété naïve, le peuple imaginait que la Providence se servait de cette écriture cosmique pour lui annoncer les calamités nouvelles au moyen desquelles elle se préparait à châtier ses fautes.

A cette époque les hérésies, nombreuses déjà au douzième et au treizième siècle, s'accroissent malgré une répression sanglante. On interdit aux excommuniés l'enterrement sacré. Alors on dit que les *Broculacos*, comme on les appelait en Espagne, continuent à vivre, même étant morts, dans leurs fosses; que le jour ils restent immobiles et souffrent rongés par les vers, mais qu'à minuit ils se lèvent, enveloppés dans leur suaire, coupent la corde des pendus et vont avec eux au sabbat y exercer des maléfices.

A peine un tiers de siècle était-il écoulé, que la plus terrible peste connue de mémoire d'homme vient dévaster l'Europe. Comme si elle était un châtiment céleste, elle s'attaque d'abord aux cités hérétiques et aux pays excommuniés. Les dominicains fuient, se heurtant aux cadavres qui remplissaient les rues, et s'écrient : « C'est l'excommunication du pape qui produit son effet! » Les clercs les suivent; quelques bonnes religieuses seulement, chez lesquelles l'amour du prochain est plus puissant que la crainte de la mort, restent pour soigner les malades et elles payent leur dévouement de la vie. Les villes d'Allemagne perdent soixante pour cent de leur population. Plus on avance vers le midi, plus les effets de la peste sont terribles. Il meurt en Catalogne quatre-vingts pour cent de ses habitants. Bientôt le fléau ne s'attaque plus seulement aux hérétiques, il fauche aussi les orthodoxes. Aveugle de colère, l'ange exterminateur ne distingue plus les bons des méchants; il moissonne tout ce qu'il rencontre, comme s'il voulait d'un coup en finir avec le genre humain pour anticiper sur le jour du jugement dernier.

On organise alors au nord de la France, en Hollande et en Allemagne, de sinistres processions de flagellants.

Les pénitents, précédés d'une croix, errent de ville en ville sans savoir où ils vont. Le pape leur a refusé les sacrements, et ils se croient damnés; c'est pour cela qu'ils implorent directement la miséricorde divine.

Pendant que ceci se passe dans le Nord, dans le Midi, on accuse les maures et les juifs de cette calamité. La populace dévote dit: « Le roi maure de Grenade, voyant les chrétiens gagner chaque jour du terrain, a, pour se venger, chargé les juifs d'empoisonner les eaux. Ceux-ci, sur les conseils du diable, se sont adressés aux lépreux qui ont tenu des conciliabules. » Et alors on prend les lépreux, on les torture, on les brûle vivants, et, dans les tourments, ils font des aveux.

On frémit, quand on apprend les moyens dont on s'était servi pour produire la peste. On mêlait le sang humain avec de l'urine et des hosties sacrées, on séchait le mélange, on le réduisait en poussière, puis on l'introduisait dans un sac et, à l'aide d'un poids, on le jetait au fond des eaux potables. Un deuxième procédé consistait à prendre la tête d'une couleuvre, les pattes d'un crapaud, le sang et les cheveux d'une femme (1).

On s'effraya devant tant de méchanceté; des moines rappelèrent aux foules le déicide du peuple juif; quelques nobles, pour acquitter leurs dettes, les conduisirent au massacre, les juiveries furent assaillies, leurs habitants égorgés ou brûlés avec leurs papiers et leurs livres.

Alors se popularisa une singulière légende dont le héros surgit comme l'incarnation de l'infortune permanente, du châtiment continu, de la souffrance immortelle. Peut-il y avoir rien au monde d'aussi désolant que l'immortalité de la souffrance? Cet être impérissable,

(1) Fiebant de sanguine humano et urina, de tribus herbis. . ponebatur etiam corpus Christi, et cum essent omnia dissecata, usque ad pulverem terebantur.. capat colubri, pedes bufonis, et capilli quasi mulieris, infecti quodam liquore nigerrimo... (*Cout. g. de Nang.*, année 1321, p. 78.)



messager de désastres, témoin perpétuel d'horreurs, voyageur de la mort, c'était le JUIF ERRANT. Il était condamné à marcher et à vivre jusqu'à la fin des siècles, regardant tout mourir autour de lui, et tout tomber en ruine.

Cette légende, évoquée par l'imagination de quelque poëte apocalyptique ou dramatisée par quelque prédicateur illuminé, devint la personnification symbolique du peuple juif, vivant sans feu ni lieu, depuis la destruction de Jérusalem par Titus, et bientôt elle prit dans l'esprit du peuple le caractère d'une croyance positive en un être vivant. Le moyen âge appliquait fréquemment à l'individu les caractères de la collectivité et même ceux qui ne conviennent qu'à la totalité des choses. C'est ainsi que nous voyons l'éternité de l'âme humaine, celle du châtiment, celle de la récompense, et aussi des créations anthropomorphiques, auxquelles on applique une durée indéfinie dans le temps, comme si elles constituaient une race. Cette habitude de l'esprit produisait des dogmes effrayants, des légendes épouvantables, des personnifications qui donnaient le cauchemar et qui augmentaient la pusillanimité et le chagrin des malheureux croyants.

Les Juifs avaient demandé le crucifiement du Nazaréen. Les juges offrirent de gracier un coupable; et le peuple, par moquerie, en fit bénéficier un scélérat. La sentence fut prononcée et exécutée au milieu des plus horribles profanations pour la majesté divine. Bientôt ses sanglantes révoltes valurent à ce peuple la destruction de sa cité sainte et la légitime expulsion de son territoire. Dès lors, errant dans le sein des autres peuples, le Juif est spolié, méprisé, raillé, et partout persécuté; et néanmoins, il traverse les sociétés en subissant toutes leurs crises, toutes leurs commotions, toutes leurs révolutions, sans rien perdre de son caractère, sans changer de religion, sans modifier ses rites, dans l'espoir impérissable de la venue du Messie.

Le Juif errant ne représente, en somme, que le peuple déicide expiant son immense forfait jusqu'à la consommation des siècles.

Ce personnage fut importé de l'Orient, probablement par les moines. En Orient, on le considérait comme un criminel dont le châtiment devait durer toujours; en Europe on le fit marcher sans cesse. Au commencement du treizième siècle, l'Europe ne l'avait pas encore vu ; et, cependant, c'était très-fermement que, depuis quelque temps déjà, on croyait à son existence; au quatorzième siècle, on l'avait déjà vu, disait-on, dans plusieurs villes. Voici ce que l'on racontait de lui :

C'était un certain Juif du nom de Joseph, cordonnier de son état, marié et père de famille, qui habitait Jérusalem sous le règne de Tibère. Le jour où le Sauveur fut conduit au Calvaire, il se plaça sur le seuil de sa porte pour le voir passer. Epuisé de fatigue, le doux Jésus voulut se reposer sur le pas de la maison du Juif; mais celui-ci l'éloigna d'une poussée qui le fit chanceler et tomber au milieu de la rue, en même temps que d'un accent impitoyable il lui criait : « Marche, marche, il ne te reste que peu de chemin à parcourir ! — Je me reposerai bientôt, et toi, tu marcheras sans cesse ! » lui répondit le Maître en le fixant d'un air triste et sévère. C'est à dater de ce jour que le cordonnier impie n'a plus trouvé de repos sur la Terre : la Mort elle-même, qui l'accorde à tous les êtres, ne le lui a pas accordé.

Durant cette scène, le Juif portait un enfant dans ses bras; mais, à peine l'Homme-Dieu lui eut-il dicté sa terrible sentence, qu'il le laisse choir et, poussé par une force mystérieuse absolument étrangère à sa volonté, il se met à marcher à grands pas. Il se dirige vers le Calvaire, où il assiste au supplice du rédempteur du monde. Les perturbations universelles qui coïncidèrent avec la mort du Christ le surprennent dans sa marche, et, en voyant le ciel s'obscurcir, le soleil s'éteindre, la lune devenir sanglante,

les étoiles tomber, le sol s'entr'ouvrir et les morts ressusciter, il reconnaît la terrible faute qu'il a commise et il comprend, trop tard, que sa marche incessante est le châtiment de l'énormité de sa faute. En traversant le Jourdain, il reçoit le baptême des mains de l'apôtre Anane, et il poursuit sa route. Dans l'espoir de rencontrer la mort au milieu des siens, il pénètre à Jérusalem le jour où les Romains incendiaient la ville. Les murs s'écroulaient, les édifices s'affaissaient en écrasant de leurs ruines ceux qui voulaient échapper à l'hécatombe ; et lui, lui qui y avait pénétré pour y trouver la mort, n'est pas même effleuré par la chute d'une seule pierre. En traversant une rue, des cris déchirants qui s'échappaient d'une maison en flammes frappent son oreille ; il approche et un navrant spectacle se déroule devant lui, il voit ses petits-fils se tordre de douleur au milieu des ruines incandescentes ; mais il ne peut leur porter secours, il est contraint de marcher sans s'arrêter ! Il arrive à Rome le jour même qu'y entrent les barbares ; il traverse le tourbillon des combattants, et là aussi la mort le dédaigne. Il parcourt la campagne romaine, et à force de marcher il atteint une côte ; il gravit la montée ; au sommet surplombait une roche, en bas se soulevaient les eaux impétueuses. Il accélère le pas et gagne la cime. La tempête faisait rage, les zigzags de l'éclair déchiraient la nue et la vague écumait en grondant comme impatiente de l'engloutir. Le Juif se réjouit. « Enfin ! dit-il, je vais donc pouvoir mourir. » Et il se précipite dans l'abîme. Vain espoir ! Son corps est plus léger que l'eau ; les vagues le portent et le flot le rejette sur des plages lointaines, où à peine a-t-il foulé du pied le sable, qu'il reprend déjà sa marche. Il vient en France à l'heure où ce pays était l'objet de luttes entre Francs et Germains. Il passe à travers des forêts de lances et des pluies de flèches ; des nuées de pierres et de galets lancés par la fronde ou l'arbalète volent autour de lui en lui rasant la tête ; mais ni un galet ne lui ouvre

le crâne, ni une flèche ne lui perce la poitrine, ni une lance ne lui traverse le cœur. La guerre désole ensuite la Germanie; des bois séculaires deviennent la proie des flammes. Il se précipite dans ces forêts en feu; et, tandis que les arbres les plus énormes sont réduits en cendres, lui est respecté par l'incendie. La malédiction de Dieu l'avait rendu plus léger que l'eau, invulnérable au fer et réfractaire au feu. Il dirige une autre fois ses pas vers l'Italie ; arrive à Naples, et gravit le Vésuve au moment où des étincelles sulfureuses annoncent une éruption prochaine. Il met le pied sur les bords du gouffre et s'y précipite. Les entrailles de la terre ont horreur de lui et le vomissent par le cratère qui l'a englouti. Le volcan le rejette en rugissant au milieu d'un nuage de fumée et d'un torrent de lave qui le porte jusqu'à la mer ; et la mer, à son tour, le conduit sur les rives espagnoles. C'était au temps où l'Espagne luttait avec acharnement pour repousser les Arabes. « Peut-être, pense-t-il, trouverai-je la mort au milieu des infidèles ! » Et il se met à parcourir la péninsule à la recherche de combats toujours nouveaux. Mille fois il se mêle à la lutte et il attaque de front le Sarrasin ; il se trouve souvent dans un tourbillon d'alfanges et d'épées; les têtes voltigent, tranchées d'un coup, mais la sienne reste intacte sur ses épaules; les solides haches d'armes des gigantesques Africains se rompent comme verre sur son crâne, et les cimeterres damasquinés s'émoussent sur son cou. Dans la bataille du Salado, sous les murs de Tarifa, il se place au-devant de la gueule des bombardes ; les boulets glissent en sifflant sur son corps et poursuivent leur route. Un certain jour, une foule de vilains armés assiége un seigneur dans son château. Se voyant cerné de toutes parts dans son repaire et menacé de subir la terrible justice du peuple, le châtelain dispose une mine et décide de se faire sauter plutôt que de se rendre à ses vassaux. Dans son désir d'en finir avec la vie, le Juif infortuné monte à l'assaut avec les troupes de

la glèbe ; il se hisse jusqu'à un créneau de la muraille, et à peine y est-il que la mine éclate. L'explosion fut horrible. Le Juif est lancé dans l'espace avec les pierres et la charpente de la forteresse, mêlé aux membres déchirés des combattants ; et il retombe sain et sauf dans les plaines de l'Afrique. Il ne peut mourir ; il est inviolable. Il parcourt alors les plaines sablonneuses, s'avançant au-devant des bêtes féroces. Les lions et les tigres fuient à son approche ; les crocodiles se détournent, les serpents se cachent dans les ronces ; il n'est pas jusqu'aux éléphants, aux pieds desquels il se roule, qui ne se refusent à l'écraser ! L'horrible sort que le sien ! Ne pouvoir mourir, et rester le témoin éternel des misères humaines ! Il avait insulté les tyrans et défié les guerriers, il s'était précipité dans les abîmes et jeté dans les flammes, il avait traversé des plaines infectées, avalé des poisons, provoqué des bêtes sauvages, et tout cela en vain ! Pour lui, la mort était morte. Il l'appelait à grands cris, il la recherchait partout, et il ne la rencontrait nulle part. Toujours cette inextinguible soif de périr ; et il était impérissable. Lui seul restait debout, alors que tout tombait sur la terre ! Sa destinée était de voir mourir et de marcher sans trêve (1) !

Le peuple ingénu, qui ajoutait foi à cette légende, entrevoyait un Juif errant dans chaque mendiant qui passait ; et ceux qui, pour exploiter sa compassion, affirmèrent être ce personnage ont été très-nombreux. Jusqu'en 1228, on ne savait rien de bien précis sur son compte ; quelques vagues versions relatives à son existence circulaient seulement (2).

(1) Nous avons donné, dans ce récit, un résumé des différentes légendes qui circulaient chez divers peuples de l'Europe, sur le compte du Juif errant.

(2) Ch. Schœbel, dans son étude, *la Légende du Juif errant*, pense que ce personnage ne fut considéré comme Juif qu'à l'époque de la Renaissance. Les arguments sur lesquels il fonde cette assertion ne sont guère que des conjectures. Il regarde la légende racontée par Matthieu

Mais, à cette date, un évêque arménien qui alla visiter les églises de l'Angleterre, assura aux moines de Saint-Alban l'avoir vu et lui avoir parlé en Orient (1). Cette nouvelle se répandit sur le continent européen, et plus tard on le vit dans beaucoup de villes. Hambourg, Leipzig, Bruxelles, Bordeaux, Madrid et Naples assurèrent avoir reçu la visite de cet étrange personnage. D'après l'évêque d'Arménie, il s'appelait Cartaphilus, et Ahasverus suivant d'autres ; de sorte que quelques-uns conclurent de cette double appellation qu'il existait deux Juifs errants, ce qui provoqua de très-sérieuses dissertations sur la matière. On disait ici que le Juif errant avait été à Bruxelles, pendant qu'on affirmait ailleurs l'avoir vu à la même date, à peu de différence près, soit à Bordeaux, soit à Naples. Le peuple, qui tenait son existence pour certaine et qui ne pouvait se figurer que deux mendiants aient pu feindre en même temps le même personnage, le peuple disait qu'il allait comme le vent et qu'il était transporté en un instant d'un lieu dans un autre sur les ailes de la tempête. Aussi, lorsqu'ils voyaient quelqu'une de ces journées calmes et sereines au cours desquelles de petites nuées apparaissent comme des points à l'horizon, s'étendent, grossissent, se résolvent en vent et en eau et disparaissent ensuite en ra-

Pâris comme une légende romaine. Il insiste, par exemple, sur le fait que le portier de Pilate ne pouvait être Juif et il se fonde sur ce que, à l'époque de Tibère, on ne confiait aucune charge publique aux Juifs. Or, cet argument n'a aucune valeur. En effet, cette légende a été inventée et racontée au moyen âge, et, à cette époque, on se souciait assez peu de l'exactitude historique pour qu'au treizième siècle on ait pu regarder le portier de Pilate comme un Juif. Quant à la triple origine du Juif errant, nous partageons absolument l'avis de Schœbel. Sans aucun doute, le Juif errant est un composé du *Cartaphilus, qui doit vivre jusqu'à la seconde venue du Messie*, du *portier de Pilate, âme criminelle et damnée*, et du *chasseur sauvage* — type indo-germanique — *qui marche jour et nuit*, car il emprunte certains traits au caractère de ces trois personnages.

(1) Chronique de Matthieu Pâris, moine, qui vécut en Angleterre au temps de Henri III, et qui mourut en 1259.

menant au ciel la lumière et l'azur, les bonnes gens de la campagne disaient que c'était le Juif errant qui passait (1). On crut, de là, que son apparition coïncidait avec les grandes tempêtes, avec les grands vents et les inondations; dans sa course rapide, il donnait une telle impulsion à l'air, que les arbres étaient déracinés et les toitures arrachées. A chaque épidémie, à chaque calamité nouvelle qui fondait quelque part, les gens du peuple qui se rappelaient avoir vu passer quelque misérable vieillard à la longue barbe et aux cheveux blancs, s'écriaient : « Ceci nous a été apporté par le Juif errant! » Cette interprétation n'avait rien de bien étrange, puisque le Juif errant était censé se porter toujours sur les points les plus menacés par la mort, et que, pour pouvoir la rencontrer, il déchaînait, ainsi que le croyait le peuple, les luttes, la peste, l'ouragan et toutes sortes de calamités. La croyance en ce personnage se prolongea jusqu'à la Renaissance. Elle perdit à cette époque beaucoup de son caractère fatidique, ainsi que toutes les personnifications engendrées par le moyen âge. Il leur manqua l'atmosphère qui les avait créées et les avait maintenues, et peu à peu elles disparurent comme de vagues fantômes que dissipe à l'aube la lumière du soleil.

Pour terminer ce bilan des misères, il importe que nous nous occupions d'une désolante maladie qui fut à cette immense saturnale de douleurs comme le galop final. Nous voulons parler de la danse de Saint-Guy ou de Saint-Vito. Ce fut vers l'an 1350 qu'elle commença à envahir l'Europe ; et déjà, en 1380, c'est à peine s'il existait un hameau où elle n'eut pas pénétré. Les infortunés que piquait l'infernale tarentule étaient pris soudain d'une véritable fureur de danser. Leurs jambes s'agitaient involontairement, ils se saisissaient mutuellement

(1) Les paysans de la Bretagne et de la Picardie le disent encore aujourd'hui.

les mains, formaient de grands cercles sur les places et sur les esplanades, et se livraient à un galop frénétique, furieux, convulsif, délirant, qui, par instants, s'accélérait comme s'ils avaient été entraînés par un courant galvanique. Dans l'assistance on riait d'abord, puis on s'enthousiasmait, et, enfin, la contagion poussait les spectateurs à grossir la ronde infernale. A mesure qu'ils tournaient, leurs mouvements devenaient plus désordonnés, les cris qu'ils poussaient plus aigus, et leurs éclats de rire s'accentuaient d'un horrible craquement de dents, comme si leurs mâchoires allaient se disloquer. Puis leurs lèvres se teignaient d'une écume abondante, les yeux leur sortaient des orbites, leurs corps chancelaient et, perdant enfin l'équilibre et lancés à distance par la force centrifuge, ils allaient se briser la tête contre les pierres ou contre les murailles, en poussant des cris déchirants ou de sacriléges interjections. Le peuple attribuait cette danse à la malédiction divine, et c'est très-sérieusement qu'il la croyait présidée par la Mort et excitée par le Diable.

L'idée mystique de la mort du Christ, qui vivait latente dans la conscience du peuple, produisit un résultat pratique ; les cathédrales surgirent, et autour d'elles vinrent se grouper les populations de la plaine. Elevée par celles-ci, la cathédrale fut à son tour le noyau qui offrit un point d'appui à la population nouvelle. Elle projetait son ombre par-dessus les maisons qui l'environnaient comme pour les protéger contre les attaques arbitraires du seigneur de la montagne ; et les bonnes gens du village, étant déjà plus tranquilles en ce qui concernait la sécurité de leurs biens, se rassemblaient dans ces nefs, afin de prier le Dieu, crucifié, pour le salut de leurs âmes. La cathédrale réunit les citoyens et, dans un embrassement mystique, elle en forma un faisceau. La solidarité devenait un fait. Comme on s'était réuni pour des fins spirituelles, il en coûta peu de s'asseoir dans un but temporel. Au commencement du

treizième siècle, elle était déjà le signe de la constitution de la commune, et, à la fin du quatorzième, la commune était déjà une véritable puissance; là où la commune était constituée, le seigneur féodal ne pouvait impunément exercer ses rapines. A la moindre tentative d'attaque contre la ville, la grosse cloche de l'église appelait les vilains en armes sur la place. La cloche avec sa voix de stentor défiait le château, et l'écho, qui résonnait sous les lambris de la chambre seigneuriale, glaçait d'effroi le baron et ses féaux. Le château tremblait en entendant le tocsin comme s'il lui faisait pressentir l'apparition non lointaine du canon qui allait venir le démolir sous peu.

A ce moment de l'histoire l'oppression que la papauté exerçait sur la conscience et celle que la féodalité exerçait sur la personne étaient arrivées à leur comble. Cette situation provoqua une insurrection dans les âmes, un soulèvement spirituel, une vengeance idéaliste contre les grands de la terre. Les déshérités déclaraient la guerre aux puissants. La conspiration se noua dans l'intérieur des cathédrales, et son drapeau de combat fut le suaire de la mort. La vie n'était qu'un tissu de misères ; la hiérarchie des classes et des rangs était un mal irrémédiable ; il était donc chimérique de songer à l'émanciption ; le bien-être, qui n'existait que dans la vie future, était irréalisable dans cette vallée de larmes. Tout ce qu'on pouvait tenter, c'était de s'unir pour contenir le seigneur dans certaines limites ; il était impossible d'abattre son empire ; ainsi le reconnaissaient ceux-là mêmes qui étaient l'objet de ses vexations. Mais, dans leur désespoir, le peuple et le bas clergé, écrasés sous le poids de tous leurs supérieurs hiérarchiques, voulurent se venger et, ne pouvant proclamer l'égalité dans cette vie où ils la croyaient irréalisable, ils la proclamèrent dans la mort; bientôt les immenses voûtes des temples se remplirent de foules aussi désespérées que dévotes. D'énergiques

phrases de sermons funèbrement égalitaires retentirent dans les nefs sacrées ; c'était l'expression fidèle des sentiments de cette démagogie mystique qui se complaisait à enfieller les jouissances de ceux qui la dominaient.

« Ni l'or, ni la pourpre ne peuvent arrêter la faux de « la Mort ! Vous qui vivez dans l'opulence, et vous qui « disposez de la force, vous êtes condamnés à mourir à « l'égal du plus infime de vos serfs. Un pape ne vaut pas « plus qu'un sacristain, un empereur qu'un paysan, une « reine qu'une mendiante ! » Partout on répète ces sentences sur un même ton, et le règne de la Mort parvient à son apogée avec le triomphe de cette sinistre démocratie.

« Il n'est rien qui ne m'appartienne, s'écrie la Mort. « De bon ou de mauvais gré chacun est contraint de me « suivre : il n'est pas de loi qui puisse prévaloir contre « mon empire, il n'est pas de remède qui sauve de mes « atteintes. Il n'y a au monde de véritablement impérissable que mon royaume. »

« Levez à votre guise les ponts-levis de vos châteaux, « placez des sentinelles sur vos donjons, fermez bien vos « portes et vos croisées, bouchez toutes les ouvertures, « jusqu'aux lézardes, je saurai bien tromper la vigilance « de vos gardes, je franchirai vos fossés et je pénétrerai « dans vos demeures tout comme si les battants en « étaient tout grands ouverts ! »

« Vous êtes tous égaux ; je vous nivellerais si vous ne « l'étiez pas ! »

« Toi, monarque, qui ne te montras fort que pour la « tyrannie, toi qui rançonnas odieusement tes vassaux « pour remplir tes caisses, sans souci de justice pour « personne, tu viendras tomber entre mes mains ainsi que « le plus humble de tes sujets. Toi, ambitieux conquérant, « qui, pour satisfaire ton immense égoïsme, fais périr « les combattants par milliers sur les champs de bataille, « toi aussi tu mourras comme le dernier de tes hommes

« d'armes. Toi, archevêque, qui gouvernes si mal tes su-
« jets, laïques et clercs, pour prix des mets délicats avec
« lesquels tu satisfais ta gourmandise, prépare-toi à goû-
« ter à mes amertumes! Assez de pillage, aventurier féo-
« dal! dispose-toi à me suivre et bientôt tu verras com-
« ment je châtie ceux de ta bande qui dérobent le bien
« d'autrui. Chanoine ventru, vicieux, qui supportes les
« jeûnes grâce aux provisions cachées dans ta cellule, toi
« qui, aux étreintes du cilice, as substitué les étreintes de
« cent courtisanes, viens m'embrasser maintenant, je
« t'appartiens, je suis à toi, et désormais je serai ton
« épouse! Viens là, gouverneur pervers, j'ai à venger le
« peuple que tu administras si méchamment! Et toi aussi,
« ma belle, alerte donc, détache-toi des bras de ton amant,
« car il ne peut y avoir qu'un instant de bonheur dans ce
« bas monde! A quoi t'a servi ta science, docte médecin,
« si tu n'as pu deviner aujourd'hui ma venue? Dépense
« tes trésors en aumônes, riche avare : plus on possède
« et plus on meurt tristement, car il en coûte beaucoup de
« dire adieu aux délices de l'existence ; malheur à toi si
« tu as fermé l'oreille aux prières des pauvres, car Dieu
« la fermera aux tiennes quand ta dernière heure aura
« sonné! Courtisan infatué, j'abattrai cet orgueil qui te
« gonfle! Tremblez, grands de la terre, car mon pouvoir
« surpasse tous les autres! »

Et voici comment la Mort personnifiée dans le squelette (1) se fait la compagne inséparable de l'Homme que toujours elle traite selon son caractère et sa condition.

(1) Au quatorzième siècle la chrétienté était convaincue que, bien qu'invisible, la mort était un personnage effectif et réel. On la représentait sous la forme d'un squelette, la faux d'une main et le sablier de l'autre. Un écrivain mystique se rencontra pour affirmer très-sérieusement qu'il l'avait vue, en compagnie de l'ange exterminateur, planer, sous cette forme, au-dessus d'une ville désolée par la peste. Vers le treizième siècle et au commencement du quatorzième, on représente la mort comme une sorte de momie, sous la forme d'un squelette recouvert de sa peau ; un

Le squelette se présente au *pape* pendant la cérémonie du sacre de l'empereur; au moment où le pontife institue celui-ci souverain au nom de Dieu, il l'avertit que le pouvoir de la Mort est plus étendu que celui de l'Eglise; puis, en lui arrachant la vie, la Mort le dépose de toutes ses prérogatives. Il prend la couronne à l'empereur et la remet à son fils. Sous les traits d'un jeune échanson, le squelette verse au *roi*, pendant le festin, son dernier breuvage. Avec la mitre et la crosse de l'abbé, il apparaît au *moine* absorbé dans la lecture de son bréviaire pour lui annoncer qu'il a suffisamment prié. Il viole la sainteté du cloître pour enlever l'*abbesse*. Il prend la verge du *juge* pour en faire justice et venger de ses sentences ceux qu'elles ont frappés. Il confond *créancier* et *débiteur* dans un embrassement commun. Il entre dans la maison du *juif usurier* pendant qu'il compte les sommes versées dans sa caisse, et il lui dit : « Tu n'as pas encore payé ma dette! » et, sans lui donner le temps de se retourner, il l'emporte. Il attaque subitement la demeure de l'*avare*, et au lieu de saisir sa personne, il saisit ses trésors, certain que, pour ne pas les abandonner, l'avare les suivra. Il surprend les *joueurs* assis autour du tapis vert et ne leur accorde pas le temps de ramasser leur enjeu. Il arrête le *voleur* qui détrousse sur la route. Il se place sur la tête le bonnet du *prédicateur* qui improvise un sermon sur la vanité de la vie, et, lui montrant le sablier fixé sur la chaire, il lui démontre en l'étranglant combien personnellement son argumentation est exacte. Il accompagne le viatique, la lanterne à la main, à la place de l'enfant de chœur, pour entrer dans la maison du *paralytique*. A l'*astrologue* qui, sur la contemplation de la sphère

n'avait pas encore assez étudié l'anatomie du corps humain pour connaître la forme précise des os. Il faut consulter, à cet égard, les vignettes des livres religieux des treizième et quatorzième siècles. Dans le quinzième le squelette est déjà admirablement dessiné, ainsi qu'on peut s'en convaincre par les gravures de l'époque.

céleste, prédit tant d'événements, il montre un crâne et lui demande de deviner quel sera son dernier jour. Il surprend les *marchands* sur le port en se dressant soudain au milieu des ballots qui arrivent d'Orient par la galère, et de son haleine empoisonnée il tue les uns et met en fuite les autres. Il sert au *gourmand* des mets malsains assaisonnés avec des condiments qui enflamment ses entrailles. Il va à la rencontre du *guerrier*, lorsqu'au plus fort de la bataille celui-ci de son terrible espadon abat des hommes comme on fauche des épis, et, arborant un os, il lui fait mordre la poussière au premier coup qu'il lui en assène sur la tête. Au *serf* qui travaille dans les champs, il dit : « Il n'y a que moi qui puisse te procurer le repos nécessaire à tant de fatigues! » Au *vieillard* il donne avec compassion le bras pour l'aider à descendre vers la tombe. Il emporte avec amour l'*enfant* entre ses mains décharnées. Il joue joyeusement de la musette, et le *fou* le suit en dansant jusqu'à la fosse. Il dirige les pas de l'*aveugle* et le conduit au cimetière. La nuit, enveloppé dans sa longue cape, il prend son luth mélancolique et donne une sérénade à la *dame* pour qu'elle lui ouvre sa fenêtre. Il surprend, dans les frémissements de la passion, l'*amant* aux pieds de sa *maîtresse*, et il les réunit pour l'éternité dans le sépulcre. Il attise le feu du fourneau de l'*alchimiste* pour que la cornue éclate et que l'explosion le tue. Il interrompt le *savant* au milieu de ses méditations. Il veille au chevet du *malade* et raille le médecin qui ne le voit pas. Il donne l'hospitalité au *voyageur* et lui dit, en lui ouvrant la porte de l'auberge : « Entre dans ta dernière hôtellerie. » Il accompagne les *pèlerins* dans leur pèlerinage. Il gouverne au timon du navire pour mener les *marins* à leur perte. Il conduit les véhicules et les précipite dans un abîme. Il marche au combat, en tête des *troupes*. Il soulève les *vassaux* sur la place publique. Au bal il est musicien, carillonneur au couvent, capucin dans l'ermitage, magistrat dans les

tribunaux, professeur dans les universités ; il rit enfin, il grimace, il danse, il trépigne, il gambade, il gesticule, comme si ses ossements étaient mus par des muscles invisibles. La poésie le rêve en ses délires. La peinture représente partout sa hideuse carcasse. La morale en fait un objet d'édification pour les croyants. Les saints le voient dans leurs hallucinations. Tout est pénétré de son haleine fétide. Chaque heure du jour et de la nuit est troublée par le cliquetis de ses os, et chacun frémit au ricanement aigre de ses mâchoires. Son suaire s'étend sur toute la communion chrétienne.

---

IX

# LA DANSE MACABRE

## ET LE DIES IRÆ.

Ce drame lugubre fit une profonde impression sur l'esprit des artistes et enfanta la *Danse Macabre* (1). On ignore absolument quelle est celle qui a paru la première et quel en fut l'auteur. On sait seulement qu'en 1398 Antoine de

(1) Dans son Dictionnaire de la langue française, Littré s'exprime ainsi au mot *Macabre* : « Etym. Lorrain, *maicaibré* se dit d'une configuration fantastique des nuages. Ducange, *chorea Machabeorum* (danse des Machabées), qu'il définit ainsi : cérémonie plaisante, pieusement instituée par les ecclésiastiques, et dans laquelle les dignitaires, tant de l'Eglise que du monde, conduisant ensemble la danse, sortaient tour à tour de la danse, pour exprimer que chacun de nous doit subir la mort. On lit, en effet, dans un texte de 1453 : *Quatuor simasias vini exhibitas, illis qui* CHOREAM MACHABÆORUM *fecerunt*. On ne peut douter que la Danse Macabre et la danse des Machabées ne soient une seule et même chose. On peut supposer que les sept frères Machabées, avec Eléazar et leur mère, souffrant successivement le martyre, donnèrent l'idée de cette danse où chacun des personnages s'éclipsait tour à tour, et qu'ensuite, pour rendre l'idée encore plus frappante, on chargea la mort de conduire cette danse fantastique. Devant *chorea Machabæorum*, on ne peut faire compte de l'arabe *makbara*, chambre funéraire. » (Littré, *Dictionnaire de la langue française*, t. II, p. 366, Macabre.) Hippolyte Fourtoul affirme que *Macabre* vient de saint Macaire ; voir *Essais sur les formes et les images de la Danse des morts*. Il y a des auteurs qui croient que *Macabre* dérive du poëte *Macaber*, lequel fit une danse de cette espèce en vers allemands, traduite en latin par P. Desroy de Troyes, en 1460. D'autres assurent qu'elle a emprunté son nom au trouvère *Macabrus*, lequel traita ce sujet dans un poëme.

la Salle exécuta une danse de ce genre, et quelques archéologues affirment qu'en 1349 Nicaise de Cambrai, sur une commande de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, en avait également composé une. D'autres assurent qu'avant cette date René d'Anjou avait déjà fait représenter cette danse par des acteurs dont un peintre connu de l'époque avait dessiné les costumes. Certains soutiennent que la première, dont la date remonte à 1383, est celle de Minden, en Westphalie. On signale, enfin, comme étant des premières, celle du palais de l'évêque, à Coira, celle de l'église de Chaise-Dieu, en Auvergne, et celle du couvent de Klingenthal, dans le canton de Bâle-Campagne. Celle-ci porte le millésime de 1312. Bruckmann dit en avoir vu une près de Vienne, dans un couvent de capucins, laquelle remonterait au treizième siècle (1).

M. Francis Douce, dans son livre intitulé : *The Danse of Death*, a réuni un grand nombre de renseignements d'où il résulterait qu'aucune des danses dont il vient d'être question n'a réellement été la première. M. Champfleury affirme qu'en Bretagne et en Suisse il existe des charniers dont l'origine remonte au commencement de la seconde moitié du moyen âge, sur la pierre desquels a été sculptée une scène étrange que l'on peut encore observer dans certains ossuaires mieux conservés que les autres (2). La Mort y est représentée debout, battant frénétiquement le tambour avec deux os en manière de baguettes. A ce roulement répond une troupe de squelettes, qui font retentir l'air des notes aiguës et pénétrantes de leurs longues trompettes. Eveillés en sursaut par cette horrible musique, les morts sortent de leurs tombeaux. Ils courent en désordre et se répandent sur toute la surface de la terre, cherchant ce qui leur manque pour recomposer leur corps.

(1) Bruckmann, *Epistolæ itinerariæ*.

(2) Les mieux conservés sont en Suisse. J'en ai vu quelques-uns pendant l'été de 1876.

S'il faut s'en rapporter à l'opinion d'archéologues autorisés, la symphonie aurait précédé cette danse sinistre.

Divers historiens supposent que les artistes voulurent mettre en scène la danse de Saint-Guy, pendant que d'autres affirment qu'elle a eu pour origine une légende épouvantable, populaire en ce temps dans presque toute l'Europe centrale. On racontait qu'à Darmstadt, le jour de Pâques, à l'instant même où se célébrait l'office divin, un ramassis d'impies s'en vint danser devant l'église. Dieu, irrité, maudit ces gens, et sa malédiction produisit instantanément son effet. Transportés d'un vertige infernal, ces hommes se mirent à tournoyer avec une ardeur frénétique, sans qu'aucun d'entre eux pût un instant lâcher les mains de son voisin. En entendant cet effroyable tumulte, le sacristain s'avança jusque sur le parvis pour savoir ce qui se passait; il vit sa fille qui s'était mêlée à la danse des damnés, et se précipita vers elle, la tirant par un bras pour l'arracher à cette ronde infernale. Effort inutile! le bras lui resta dans les mains, et la fille n'en poursuivit pas moins son mouvement avec sa vertigineuse rapidité. L'entraînement des damnés était tel qu'ils creusaient sous leurs pieds une fosse circulaire dans laquelle ils s'enfonçaient à mesure. Ils dansèrent ainsi sans s'arrêter une année entière, au bout de laquelle, à l'heure précise où ils avaient commencé leur ronde, ils tombèrent morts dans la fosse ouverte sous leurs pas.

Il est possible que cette légende ait été une des causes qui ont contribué à l'apparition de la Danse Macabre; mais, à notre avis, trois éléments ont concouru à la création de cette danse. L'un est le sentiment général de désespoir qui règne au moyen âge; l'autre, l'état particulier du quatorzième siècle, pendant lequel tout danse. On danse au Sabbat; on danse dans les Mystères; on danse à la fête des Innocents dans les églises; les épileptiques dansent sur les places; même les rois et les grands

personnages deviennent fous et dansent dans les rues. La dernière cause, la principale sans doute, c'est le besoin d'égalité qui anima les plébéiens, les serfs et le bas clergé. C'est ainsi que l'idée révolutionnaire, prenant le caractère général du siècle, a éclaté sous forme de danse, nivelant tout par la mort, car, au moyen âge, on croyait que l'égalité n'était pas possible dans la vie.

La plus remarquable des danses macabres que l'on connaisse, celle qui offrait le plus de caractère, est sans doute celle que l'on voyait à Paris en 1426.

La bataille de Verneuil venait d'être perdue par la France. Les Anglais, ayant à leur tête le duc de Bedford, marchaient à grandes journées sur la capitale. Ils y pénétrèrent, s'ouvrant un chemin à travers les cadavres amoncelés dans les rues par la peste et par la guerre. En arrivant au cloître des Innocents, un spectacle étrange troubla la joie féroce de leur victoire. La France, saccagée, désolée et vaincue, avait eu recours à une représentation picturale (1) de la Mort pour empoisonner le triomphe du conquérant. Un peintre, profondément inspiré par l'idée sombre de l'égalité dans la mort, avait exécuté dans le charnier des Innocents une série de fresques par lesquelles il prophétisait au vainqueur un sort analogue à celui du vaincu. Cette funèbre peinture fit une grande impression sur l'ennemi ; il trouva dans tous les tableaux une telle profondeur de vues, que

(1) Hipp. Fourtoul dit que la Danse de Paris fut jouée sur un catafalque dressé contre la muraille du charnier des Innocents (*Essai sur les poëmes et les images de la Danse Macabre*). Thomas Wright assure que ce fut une sorte de mascarade exécutée par des danseurs déguisés, à travers les rues et les places. D'autres disent que la scène ne se passa que dans le cimetière des Innocents ; mais Champfleury prouve, dans son *Histoire de la caricature au moyen âge*, qu'il y eut exposition de peintures murales. Littré abonde dans ce sens. Voir aussi le *Journal de Charles VI, en 1420*, p. 120, dans Lacurne. Peignot aussi est du même avis et cite beaucoup de preuves pour appuyer son opinion. Voir son ouvrage intitulé : *Recherches sur les Danses des morts et sur les origines des cartes à jouer*.

non-seulement il la respecta, mais qu'il la reproduisit dans ses églises d'Angleterre (1).

C'est à partir de cette manifestation que la *Danse Macabre* se répand dans toute l'Europe. Elle envahit le palais et le château aussi bien que l'église et le couvent. On la peint sur les murs de la rue, sur la façade de la maison, sur le frontispice du pont, dans l'intérieur de la chapelle, dans la salle de la commune ; on la reproduit sur le bois, sur la toile, sur le métal, sur l'ivoire et sur le parchemin, en même temps qu'on la sculpte en marbre, qu'on la frappe dans le cuir, qu'on la grave dans le bois, qu'on la burine sur le cuivre, qu'on la coule en bronze, qu'on la modèle en argile, qu'on l'introduit dans les tissus de laine et de soie, dans le tapis, dans la tenture, qu'on l'émaille sur les vitraux, qu'on l'incruste dans l'écu, qu'on la brode sur les bannières, qu'on la trace en plusieurs couleurs sur le missel et les livres d'heures, qu'on la damasquine sur la lame de l'épée, du poignard et de la dague.

De la danse mémorable du cimetière des Innocents jusqu'à celle du pont de Lucerne, le défilé est long. Partout « l'insatiable glouton de tous les hommes revêt une forme appropriée à sa clientèle. » Ici, il se présente svelte comme un étudiant ; là, il prend l'attitude moitié malicieuse, moitié railleuse d'un truand astucieux; ailleurs, ses os affectent la forme alourdie d'un squelette bourgeois de pure race; plus loin, au fond de ses orbites caves et ténébreuses, on devine le coup d'œil scrutateur et froid du philosophe sceptique, ou bien son masque osseux s'anime d'un certain sentiment de compassion et de bonhomie. Pour ceux qui ont dominé leur vie durant, pour ceux qui ont accaparé richesses et honneurs, pour les évêques opulents, les conquérants heureux, pour les rois tyranniques, les despotes féodaux, les riches avares, les usuriers sans

(1) Ce fut au cloître du cimetière de Saint-Paul de Londres qu'on peignit la première en Angleterre.

pitié, pour tous ceux en un mot qui ont vécu d'exploitation et d'oppression, la Mort apparaît, possédée d'une joie féroce, sauvage. L'artiste la montre partout, dans toutes les danses, fondant à l'improviste, à l'heure même où ses victimes exercent la plénitude de leur pouvoir. Elle surprend le gourmand au milieu de son repas, le bandit à l'heure même où il commet un vol, le chef d'armée quand il marche à la victoire, à la tête de ses troupes, etc., etc. Elle répond à la terreur et aux défaillances que provoque sa présence par un éclat de rire méphistophélique, et, sans lui donner le temps de se remettre, elle emporte sa proie dans l'autre monde. Mais si celui dont l'heure est venue est un travailleur, un serf, un moine charitable, un humble savant, une femme infortunée, un tendre adolescent, alors la Mort s'humanise, elle prend un aspect affable, plein de bonté, et elle invite sa victime à abandonner les misères du monde, en s'écriant : *Mors melior vita!*

La Danse Macabre a également été l'objet de compositions littéraires, même avant d'avoir inspiré la plastique. Nous pouvons en citer comme exemple un poëme de beaucoup antérieur au quinzième siècle (1), écrit en espagnol et intitulé : *Danza general de la Muerte*. On ne peut attribuer une date certaine à cette production et on ignore même quel en fut l'auteur. On pense seulement qu'elle peut se réclamer, peut-être, de l'écrivain auquel on doit la *Revelacion de un Ermitaño*, parce que les deux œuvres se trouvent dans le même recueil et qu'il y a entre elles une grande analogie dans le style et dans le choix des mots. Mais, comme ce que nous savons sur l'auteur de la *Revelacion* se résume à ceci,

(1) Quelques bibliophiles espagnols estiment que son origine remonte au commencement du quatorzième siècle, et même aux dernières années du treizième. A peu près à la même époque, on en trouve un pareil dans les archives de la couronne d'Aragon, à Barcelone, écrit en catalan par le père Miquel Carbonell. Voir *Coll. documents inédits des archives de la couronne d'Aragon*, t. XXVIII.

qu'il était ermite et qu' « il écrivait en rimes, parce qu'il savait cette gaie science », toutes ces conjectures ne nous avancent pas à grand'chose.

C'est un poëme remarquable au point de vue de la naïveté qui l'inspire. Grâce à ce caractère, nous pouvons nous convaincre que les chefs de la religion et du pouvoir, les représentants de l'autorité divine et humaine, exerçaient déjà dans ces temps-là leur ministère à leur profit particulier et de la façon la plus arbitraire. L'auteur place dans la bouche de la Mort l'âpre critique des vices des personnages qu'elle appelle à sa danse avec une si brutale sincérité que, pour qui sait lire, c'est la constatation du fait, que l'influence moralisatrice — tant chantée — que le trône et l'autel ont exercée sur les mœurs, n'a jamais été qu'une pure figure de rhétorique. Après une exhortation à la pénitence adressée par un prédicateur à tous les mortels, la Mort fait l'appel et oblige les invités à danser bon gré, mal gré. Ceux-ci se lamentent; alors la Mort les console si leurs œuvres ont été bonnes; ou bien, s'ils ont mal vécu, elle leur rappelle avec une satisfaction sarcastique leurs fautes ou leurs crimes. Le pape, l'empereur, le roi, l'archevêque, l'évêque, le chevalier, l'abbé, le doyen de chapitre, le marchand, l'archidiacre, l'avocat, le chanoine, le curé, l'usurier, le moine, le percepteur, le receveur des contributions, le sous-diacre, le sacristain et le *santero* (1) s'en vont très-maltraités par ses jugements sévères, mais elle absout ou traite avec bonté, à cause de leur meilleure manière de vivre, l'écuyer, le médecin, le laboureur, l'ermite, le rabbin et le fakir. La morale qui se dégage du poëme est essentiellement chrétienne. « Puisque tout, dans ce monde, n'est que vanité, faisons pénitence afin de trouver le bon-

(1) Le *santero*, en Espagne, est un homme presque disparu aujourd'hui, qui courait la campagne avec une image de saint dont il expliquait les miracles et qu'il faisait baiser aux fidèles, lesquels reconnaissaient ces services par de nombreuses aumônes.

heur dans une autre vie. » Cependant, ceci n'empêche pas l'auteur de mettre en relief, dans toute leur honteuse réalité, les vices et les injustices de la société au sein de laquelle il vivait.

Le poëte anglais Peter Plowmann a également publié un poëme dans ce genre. Il met à profit un songe qu'il a eu et nous fait voir la Mort nivelant tout avec sa faux. La Mort abat le fort aussi bien que le faible, l'oppresseur aussi bien que l'opprimé, celui qui se cache et tremble comme celui qui se présente devant elle intrépide et sans la craindre, celui qui est bien portant et celui qui est malade; elle ne respecte personne, car elle seule est au-dessus de tout, et seul son royaume est universel et durable.

En même temps que le poëme, on écrivait aussi la romance, le refrain volait de bouche en bouche, on chantait le couplet, si bien qu'en se généralisant ainsi et se divisant à l'excès, le thème en arriva à tout pénétrer. C'est cette littérature, populaire ou élevée, qui alimentait continuellement la représentation plastique de son souffle funèbre. Ainsi, le peintre anglais Geoffroy Tory, s'inspirant de la légende de Plowmann, illustra un magnifique livre d'heures. La composition représente la Mort avec une couronne royale, montée sur un cheval noir et tenant à la main la sentence du genre humain. Deux squelettes qui l'escortent exécutent l'arrêt, fauchant tous les mortels qu'ils rencontrent sur leur passage. Ces figures se détachent sur un ciel dans lequel voltigent des corbeaux accourus de l'horizon pour se repaître des cadavres qui jonchent le sol.

De même que Tory s'est inspiré d'un poëme, Holbein est allé chercher son sujet dans des quatrains sur le triomphe de la Mort qui, déjà depuis le quatorzième siècle, circulaient parmi le peuple en manière de refrains (1).

(1) On a attribué la Danse des morts de Bâle à Holbein; il est au-

C'est en illustrant ces conceptions qu'il créa cette incomparable Danse de la Mort qui, au point de vue artistique, est la meilleure que nous possédions (1). On y voit la Mort saisir l'Homme à partir du moment où, dans le paradis, il mange le fruit défendu ; désormais, elle ne se sépare plus de lui ; de sorte qu'en nous représentant en des conditions et des circonstances si diverses la Mort compagne de l'Homme, Holbein nous montre l'Humanité tout entière soumise à cette loi nécessaire. L'unique erreur que l'on puisse reprocher à ce grand œuvre n'est pas le fait de l'artiste, mais bien celui de l'idée religieuse prédominante à cette époque, car si Holbein y indique que la mort est le résultat du péché originel et non pas la conséquence fatale de la vie elle-même, c'est parce qu'à son époque le dogme seul donnait l'explication de toutes choses, et expliquait ainsi l'origine de la mort.

Considérée au point de vue de l'art seul, la Danse Macabre est véritablement le principal exemple de peinture critique que nous trouvions dans l'histoire. L'artiste y agit toujours sous l'impulsion d'une idée, qu'il prétend faire pénétrer dans l'esprit de ses contemporains avec la plus grande intensité possible ; il recherche la forme comme un simple moyen d'expression, et la subordonne toujours à la pensée génératrice de l'œuvre. Si l'idée est désolante, si la consé-

jourd'hui pleinement prouvé qu'elle est antérieure à ce peintre. Elle fut exécutée en 1441. On ignore quel en est l'auteur. Emmanuel Büchel en fit une copie à l'aquarelle, qu'on conserve à la Bibliothèque de Bâle.

(1) Celle que Nicolas Manuel (Deutsch), peintre et poëte, écrivit et peignit sur les murs du couvent des Dominicains de Berne est, surtout par ses tendances égalitaires, une des plus remarquables, bien que du reste elle ne soit pas supérieure à celle de Holbein. Elle se compose de quarante-six grands tableaux à l'huile. On peut voir les aquarelles qu'Albert Kauw et Guillaume Hettler, ses contemporains, nous en ont léguées dans la salle des séances de l'Académie de Berne. Cette œuvre fut terminée en 1520. Celle que Jean Vries peignit sur les murailles du cimetière des Dominicains de Fribourg est également digne d'attention. On en conserve quelques morceaux à la cathédrale de Bâle.

quence qui en découle est contraire à l'esprit de liberté et de vie, qu'on en fasse remonter la faute aux tendances de l'époque, car les artistes ne pouvaient se soustraire à ces tendances. Néanmoins, ces manifestations de l'art condamnent et repoussent presque toujours l'orgueil, l'opulence, le vice et jusqu'à la hiérarchie. Si, pour produire ces effets, le peintre a dû recourir au remède des désespérés, c'est-à-dire à la mort, c'est parce que, étant donnée la mauvaise constitution de la société au sein de laquelle il vivait, il ne pouvait croire au règne de la Justice dans un monde qui ne lui apparaissait que comme une vallée de larmes.

M. Champfleury prétend que la Danse Macabre n'est pas la représentation d'un sentiment qui appartient d'une façon unique et exclusive au moyen âge, c'est-à-dire à la période culminante du christianisme, et il dit à ce propos : « La Danse des morts, symbole de l'égalité, pourrait être réclamée également par la Révolution de 1789. » Rien de plus inexact que cette assertion ; M. Champfleury ne voit ici que la moitié de la question. A l'aide de la personnification de la mort dans le squelette qui entraîne de force tous les mortels, la Danse des morts formule l'égalité, rien n'est plus certain ; mais cette égalité-là n'est que l'égalité dans la non-existence, dans le non-être, l'égalité négative ; tandis que l'égalité formulée par la Révolution française représente l'égalité dans la vie, l'égalité en dignité, en droits, en liberté, c'est-à-dire l'égalité positive. Au moyen âge, le bas clergé, dans ses sermons, et les artistes, dans leurs œuvres, disent au roi, au pape, au seigneur féodal, à l'exploiteur et aux riches qu'ils auront même fin que le vassal, que le serf, que le travailleur et le pauvre ; mais la Révolution française affirme davantage, car il importait peu aux législateurs de la Constituante que tous les hommes eussent une même fin dans la mort, si certains devaient être condamnés à souffrir durant toute leur vie. La Révolution dit au pape, au roi, au noble que leur puissance n'a pas de raison d'être, et que, par conséquent, leurs priviléges

doivent disparaître, car ils n'ont pas le droit de se placer au-dessus des simples citoyens. Ainsi donc, il serait bien difficile de prendre pour un symbole de la Révolution française une conception artistique qui, bien qu'elle formule l'égalité, en ajourne la possession à une vie future, et en proclame l'impossibilité dans la vie présente. Que le moyen âge présente un progrès sur l'antiquité, nul ne le niera : l'antiquité ne croyait pas à l'égalité, même dans la mort, tandis que le moyen âge l'affirme ; mais, en la transportant de l'autre vie dans la vie présente, les temps modernes ont changé la face du problème de l'émancipation de l'Homme, car d'irréalisable qu'était l'égalité dans ce monde, ils l'ont rendue possible.

La Danse Macabre est donc le produit du concours des circonstances négatives de la vie, qui se coalisèrent dans la seconde moitié du moyen âge. Au commencement de la Renaissance, époque pendant laquelle le bien-être est relativement plus grand, nous voyons déjà la Mort représentée dans ces danses sous un aspect moins effrayant, comme si les artistes n'avaient plus eu peur d'elle ; et, avec le temps, cette peur s'affaiblit tellement que, de vision terrible qu'elle avait été, on en arrive à la convertir en un personnage bouffon, plus propre à exciter le rire par ses contorsions grotesques qu'à inspirer de tristes et profondes méditations. Et ceci ne pouvait manquer d'arriver.

Toute œuvre artistique est le résultat du milieu matériel et moral dans lequel elle se produit, de même que la plante est le résultat de l'atmosphère et du terrain au sein desquels elle se développe. Que l'air ambiant, que la terre se modifient, la plante se modifie également et finit par disparaître pour faire place à une espèce plus appropriée à ces nouvelles conditions. Dès la Renaissance, le courant des idées se modifie, et en même temps les institutions et les conceptions artistiques du moyen âge dégénèrent et meurent comme un végétal transplanté dans une atmosphère et un terrain qui ne sont plus les siens, pour faire

bientôt place à de nouvelles et magnifiques productions. Si, postérieurement, dans les temps modernes, nous voyons encore quelques Danses des morts, ce ne sont guère que des œuvres médiocres, dont quelques-unes sont cependant remarquables, mais plutôt à cause de la forme que pour l'idée qui les a inspirées. Comment pourraient s'inspirer aujourd'hui les artistes qui vivent dans une société où l'idée qu'on se faisait de la mort au moyen âge est complétement modifiée? Aussi ne voyons-nous dans la danse de Granville que ce qu'en France on appelle une *charge*. Quant à celle de Rethel, la seule qui possède une réelle valeur, elle ne reflète que des sentiments du temps passé et la haine contre le courant démocratique qui se manifesta en Europe en 1848 (1). Elle n'est pas fille des idées qui germent dans le cerveau des penseurs, non plus que des sentiments répandus dans les masses; elle n'est que le résultat du dépit produit, chez un dessinateur allemand, qui ne croit pas au progrès, par les nouvelles idées égalitaires, lesquelles, comme un torrent impétueux, avaient envahi l'Europe en général et l'Allemagne en particulier.

Nous avons essayé de déterminer l'origine et le caractère de l'œuvre qui contenait l'idée que l'on se formait sur la mort au moyen âge. Nous arrivons maintenant à une autre œuvre moins populaire que celle-ci, moins généralisée, mais, s'il se peut, plus grande par la violence avec laquelle elle exprime les idées que, dans cette société terrorisée, le dogme avait suggérées sur l'immortalité de l'homme. L'épouvantable chant des morts nous fournit l'idée exacte de la terreur qui envahissait l'homme de cette époque, à ses derniers moments, en même temps que la Danse Macabre nous révèle les difficultés de son existence. La Danse Macabre fut une manifestation spontanée

(1) La danse de Rethel est composée de six gravures sur bois avec légendes en vers du poëte Reinick.

des artistes, et comme le plus grand nombre d'entre eux appartenaient au peuple toujours opprimé par les seigneurs et les prélats, elle porte en elle-même un caractère plus démocratique, plus égalitaire (1), et est exprimée sous mille formes diverses par une multitude d'auteurs qui, composant sur le même thème, le font varier à l'infini.

Il en est tout autrement du *Dies iræ*. Ce chant est en quelque sorte un poëme officiel du christianisme (2). qui formula dans un langage symbolique divers dogmes de l'Eglise; il se maintint donc dans son intégrité, sans subir de modifications et sans souffrir aucun développement. Il contenait des prophéties sacrées et ne pouvait, en conséquence, être chanté que dans les temples. Il parlait de Dieu, et toute version profane eût été considérée comme hérétique. Composé, adopté pour frapper l'imagination des fidèles et servir à leur édification, il ne fut pas le produit de leur spontanéité collective. Si la *Danse des*

(1) A l'appui de cette assertion, on peut citer une Danse Macabre célébrée sur la place de Grève, à Paris, en mai 1418, pour fêter la défaveur de Jean sans Peur, duc de Bourgogne, que Charles VI, dans un éclair de raison, avait disgracié. Les principaux personnages du temps y étaient représentés donnant la main à un squelette, vêtu d'attributs légendaires et dansant une ronde immense, autour d'une effigie renversée du duc de Bourgogne. Au milieu de la fête, les Bourguignons, sous les ordres de Perrinet Leclerc, envahirent la place et massacrèrent tous les danseurs. Cette Danse Macabre fut organisée par les Cabochiens ou bouchers de Paris, que les Armagnacs avaient réunis en un corps, dont Caboche était le chef : de là leur nom de Cabochiens.

(2) Quelques auteurs attribuent à Grégoire le Grand, qui vivait au sixième siècle, la paternité du *Dies iræ*. D'autres pensent que ce chant est l'œuvre de saint Bernard de Clairvaux, qui vivait au douzième siècle.

D'autres encore supposent qu'il fut composé par deux dominicains, Humbert et Frangipani, poëtes religieux, très-populaires au treizième siècle. L'hypothèse la plus probable est que le *Dies iræ* est la création de Thomas de Celano, moine qui mourut en Italie en 1255. On croit qu'il le composa au couvent de Mayence entre 1221 et 1226. L'Eglise catholique l'adopta et l'ajouta à son office des Morts, tout en y pratiquant quelques corrections. Le texte primitif est gravé sur une dalle de marbre, dans l'église de Saint-François de Mantoue.

*morts* déclare l'homme égal à l'homme devant la mort, le *Dies iræ* déclare l'Humanité entière indigne devant Dieu. Pour ces motifs, la *Danse* est empreinte d'un caractère essentiellement démocratique, tandis que le *Dies iræ* est éminemment autoritaire.

Fils légitime des idées apocalyptiques, ce chant les résuma avec une telle puissance et les exprima avec une telle énergie de couleurs qu'il ne tarda pas à accroître la mélancolie et à répandre la pusillanimité et la terreur.

Comme œuvre d'art, le *Dies iræ* est un monument, c'est-à-dire un chef-d'œuvre. On ne peut faire sentir avec plus d'intensité un sentiment donné, ni décrire avec plus d'exactitude une perspective quelconque. La *fin du monde*, la *résurrection de la chair*, le *jugement dernier*, la *grâce divine*, les châtiments terribles de l'enfer réservés aux réprouvés, et les béatitudes des justes dans le ciel, tout cela est dépeint d'une telle façon, qu'il n'est désormais permis à personne de traiter ces sujets sous peine de rester de beaucoup inférieur au chant sacré. Le latin barbare des stances, la monotonie de la rime qui revient à trois reprises, l'intonation des notes graves alternant avec les notes aiguës, l'accompagnement de l'orgue, il n'est pas de détail, en un mot, qui ne conspire en faveur de l'effet requis par la pensée mère de l'œuvre. La désolation et l'épouvante y sont portées au comble, avec une férocité exubérante.

L'idée fondamentale du *Dies iræ* consiste à présenter l'Homme comme indigne en présence de l'immense majesté de Dieu qui, terrible dans sa *justice*, peut, s'il lui plaît, en vertu de sa *grâce*, sauver le coupable. Analysons le chant et examinons le développement de ce principe dans les strophes capitales ; nous pourrons ainsi nous faire une opinion exacte sur la moralité de l'idée et des conséquences qu'elle entraîne dans la pratique.

> Dies iræ, dies illa
> Solvet seclum in favilla,
> Teste David cum sibylla.

« Jour de colère que celui qui réduira les siècles en poussière ! » Et qui sera donc en colère, l'Homme ou Dieu? Il n'y a pas de doute à avoir : ce sera la colère divine, parce que Dieu seul, suivant le dogme, peut réduire les siècles, c'est-à-dire l'œuvre des siècles, en poussière ; et, pour que le chrétien n'ait pas lieu d'hésiter sur la disparition absolue et par un seul souffle du produit des civilisations humaines, le chant ajoute : « Témoin David et les oracles de la Sibylle. » Ce qui équivaut à dire : le judaïsme et le paganisme l'ont ensemble affirmé, le premier par la voix de son prophète, le second par celle de son oracle. Quel esprit religieux pourrait donc douter d'une prophétie dont s'accommodent à la fois trois religions différentes ?

Quantus tremor est futurus,
Quando judex est venturus,
Cuncta stricte discussurus !

« Combien sera grande la terreur, quand le Juge suprême viendra demander les comptes les plus sévères ! » Dans la première stance on nous annonce la colère de Dieu ; dans la seconde on nous prophétise l'épouvante de l'Homme. Quelle est donc la cause de la colère du Juge? Quel est le motif de la terreur de l'accusé ? Pour répondre à cette double question, il convient de pénétrer en plein dans l'examen du dogme du péché originel tel que le formule l'Eglise.

Ayant observé que la nature, dans l'antiquité, avait inspiré à l'Homme des passions dont plusieurs, soit qu'il les eût satisfaites au détriment de ses semblables, soit qu'il eût abusé de leur satisfaction au détriment de sa personne, lui furent funestes, les chrétiens se dirent qu'il y avait là injustice et dégradation, et ils protestèrent avec toute l'énergie que put leur inspirer l'esprit de justice. Mais, au lieu de protester contre l'abus, ils protestèrent contre les passions elles-mêmes; bien plus, ils protestèrent contre

les besoins naturels et déposèrent contre le monde, principe du péché et ennemi irréconciliable de l'Homme. Comme conséquence de ces déclarations, la matière fut considérée comme vile et infâme, et la chair de notre propre corps comme l'ennemie et l'antagoniste de l'esprit. Dieu entrait en communication avec l'Homme en s'adressant à son âme ; le diable luttait contre Dieu en se servant de la chair. Ainsi s'était posé le problème.

De plus, il avait été dit à l'Homme qu'il était libre, sous sa responsabilité, de choisir entre le bien et le mal.

Or, l'Homme ne reçoit les impressions que dans son corps ; il ne les perçoit qu'au moyen de la substance qui compose ses organes ; en outre, les impressions ne procèdent que du sein de la nature où il vit, et on ne peut ni penser ni agir sans recevoir les impressions du milieu. Quoi qu'il eût fait, quoi qu'il eût tenté pour se soustraire à l'action du monde, à ses attractions, l'Homme devait donc nécessairement, fatalement pécher, si c'est pécher que d'obéir aux impulsions naturelles, puisque de toutes manières il devait suivre les tendances de la nature. Malgré lui, les tentations devaient le harceler jusque dans l'isolement, jusque dans le cloître, dans la cellule, dans l'ermitage, partout, enfin, où il pouvait se confiner. « Le plus juste pèche sept fois par jour, » avait dit un saint. Il était donc logique que Dieu s'irritât contre une collectivité dont les membres lui avaient tous été infidèles, comme aussi il était naturel que l'Homme tremblât en considérant qu'il avait été libre et qu'il se présentait devant le Juge suprême, courbé sous le fardeau de ses nombreux péchés.

Les stances 3, 4, 5 et 6 dépeignent, avec un luxe de détails effroyable, la résurrection des corps et la comparution de l'Homme devant le Juge suprême. La septième place les paroles suivantes dans la bouche de l'Homme :

> Quid sum miser tunc dicturus?
> Quem patronum rogaturus,
> Cum vix justus sit securus?

« Et moi, malheureux, que dirai-je au Seigneur? Qui me défendra, quand le juste sera à peine rassuré? »

En effet, convaincu de sa misère morale, l'Homme ne pouvait que la confesser et douter, sa cause étant une cause perdue, de trouver un avocat qui voulût bien se charger de sa défense. Il avait péché étant libre, et le Juge ne pouvait moins faire que de le condamner. Mais l'Humanité ne pouvait se résigner à être ainsi condamnée en masse et, de même que, dans tous les désastres, il arrive qu'on crie *sauve qui peut*, chacun des individus qui la composent, poussé par son égoïsme particulier, en appela à la miséricorde du Juge pour obtenir son pardon, bien que ce pardon fût du pur arbitraire. Et alors le verset 8 s'écrie :

Rex tremendæ majestatis,
Qui salvando salvas gratis,
Salva me fons, pietatis.

« Roi d'une majesté redoutable, qui, quand tu sauves, le fais en vertu de ta grâce — non parce que je le mérite, — sauve-moi, ô source de pitié! » Ici l'injustice ne peut être plus flagrante, car on demande au Juge qu'il révoque une sentence que l'on suppose juste. De deux choses l'une : ou l'Homme est criminel, ou il ne l'est pas. Si en péchant c'est sa volonté qui a agi dans la plénitude de sa liberté, dans la possession de toutes ses facultés, il est criminel et, par suite, il doit être condamné, il doit purger sa condamnation sans en appeler à aucun autre tribunal; le pardon serait ici un encouragement donné au crime. Mais si l'Homme a été entraîné à la tentation par des causes supérieures à sa volonté, s'il a obéi à des causes déterminantes auxquelles il ne pouvait se soustraire, que ces causes soient des instincts, d'impérieuses nécessités ou des conditions sociales, etc., etc.; si, à l'heure où il a péché, il n'avait pas la pleine disposition de sa liberté, c'est-à-dire s'il n'a pas été l'arbitre absolu et exclusif des actions

qu'il a commises, il doit être absous. S'il a péché, son péché a été fatal. Hors ce dilemme, il ne saurait exister qu'arbitraire et injustice.

La grâce peut être le complément de l'omnipotence, nous ne le nions pas, mais elle constitue une prérogative qui, alliée à la personnification de la Justice, la rend impossible. Dans ces conditions il n'est point besoin d'avoir recours à un jugement. Il suffit de déclarer qu'au jour du jugement dernier, le Seigneur agira comme bon lui semble, et, en se rangeant à cet avis, les théologiens auraient économisé leur peine et leur temps en n'ergotant pas sur une aussi plaisante théorie.

On comprend donc qu'avec une semblable perspective, l'Homme craignît de se présenter au jugement dernier. Comment n'aurait-il pas redouté, le malheureux mortel, la décision d'un Juge que d'avance il savait ne pouvoir lui être favorable qu'en vertu de l'intercession de la Vierge ou de quelque saint, intercession qui, n'étant assujettie à aucune loi, était par sa nature même contingente et arbitraire? Comment n'aurait-il pas redouté un résultat aussi chanceux que celui de la grâce? Et, dans les stances 9, 10, 11 et 12, le chant sacré poursuit en rappelant à Jésus la douloureuse passion et la mort qu'il souffrit pour racheter le genre humain, et en lui demandant la rémission de ses péchés.

. . . . . . . . . . . . . .
Culpa rubet vultus meus;
Supplicanti parce, Deus.

« Le péché me fait rougir, pardonne-moi, ô mon Dieu ! »

Qui Mariam absolvisti,
Et latronem exaudisti,
Mihi quoque spem dedisti.

Cette strophe, en donnant l'explication de l'espérance dans le pardon, le rend rationnel; elle met également en

lumière l'erreur dans laquelle est tombé le dogme en confondant, pour en faire un être unique, Jésus et Jéhovah; c'est de cette confusion que dérivent toutes les contradictions qui s'observent dans ce chant.

L'examen de cette strophe nous amène donc à nous poser les questions suivantes : Pourquoi Jésus pardonna-t-il à des gens qui avaient manqué de respect envers la loi, tels que le larron qui s'était emparé de ce qu'il n'avait pas produit et conséquemment de ce qui ne lui appartenait pas, et la femme impudique qui vendait son amour? Pourquoi leur pardonnait-il, lui le Juste par excellence, lui qui, pour l'amour de la justice, devait bientôt braver d'horribles tourments et une mort infamante? En pardonnant à la femme folle de son corps, en absolvant l'homme qui avait dérobé, Jésus reconnaissait que ces crimes étaient le résultat de causes extérieures à l'individu qui les avait commis, ou supérieures à sa conscience et entraînant par conséquent sa volonté sans qu'il puisse se soustraire à leur action. C'est pourquoi il exigeait de ceux à qui il pardonnait, le repentir et la pénitence; ce qui équivalait à dire aux criminels : « Soustrayez-vous aux causes génératrices de semblables conséquences, et soumettez-vous à un exercice qui vous apprenne à gouverner des habitudes acquises ou héréditaires pour ne pas, par pure inertie, retomber dans le crime. » Jésus avait absous les coupables par cette considération, qu'ayant vécu dans le sein d'une société essentiellement corrompue, il n'était point extraordinaire qu'ils n'eussent pu pratiquer que le mal. Il dégageait ainsi la responsabilité de l'individu et la faisait remonter au principe fondamental de la société à laquelle il appartenait. Voilà pourquoi il prêchait que jamais la justice n'avait encore existé avant lui, et qu'il était l'envoyé chargé d'en assurer le fonctionnement. Voilà pourquoi, encore, il jeta ce défi aux individus de cette société dépravée : « Que celui d'entre vous qui est sans péché jette la première pierre à la

femme adultère ! » Il crut, avec la loi de l'amour, avoir détruit la fatalité pour l'avenir, il proclama la responsabilité humaine. Et il était logique s'il pensait que ses prédications avaient fait l'Homme libre.

Mais ce qui nous apparaît comme parfaitement rationnel si nous considérons le Maître comme un réformateur humain, nous semble contradictoire en soi et dépourvu de sens avec Jésus, incarnation de Dieu. Comment comprendre un Dieu tout-puissant qui crée l'Homme, le place dans des conditions telles qu'il doive faire le mal, le condamne pour ses péchés et lui fait ensuite grâce ou non selon son bon plaisir ? Comment comprendre Dieu créant une œuvre corruptible et tonnant ensuite contre une corruption permise et préparée par lui-même ? N'eût-il pas été préférable d'avoir créé dès l'origine l'Homme incorruptible ? Pour répondre à ces questions, il a été nécessaire de couvrir l'Europe de séminaires et de remplir les bibliothèques de subtilités scolastiques élaborées pendant de longs siècles.

> Preces meæ non sunt dignæ :
> Sed tu bonus fac benigne,
> Ne perenni cremer igne.

« Mes prières ne sont pas dignes d'être écoutées ; ton immense bonté peut seule faire que je ne brûle pas dans l'éternité. »

Encore une fois la négation de la dignité humaine dans la bouche même de l'Homme, et encore une fois aussi des supplications adressées au Dieu plein de bonté. La *bonté infinie* d'une *majesté terrible !* C'est bien là le Dieu du moyen âge, moitié Brahma, moitié Siva, Dieu de paix et de pardon en même temps que Dieu des armées ; envoyant la peste, pour la faire disparaître lorsqu'à force de prières on est parvenu à apaiser sa divine colère ; poussant aux croisades d'extermination et maudissant l'homicide ; déchaînant la tempête qui engloutit la flotte et sauvant les

naufragés ; c'est la fidèle personnification de la contradiction et du dualisme qui plongèrent à cette époque la malheureuse humanité dans la plus effroyable misère. Dieu et le monde, l'âme et le corps, le ciel et l'enfer, l'esprit et la matière, les anges et les diables, la lumière et les ténèbres, tout est en opposition perpétuelle, tout est en lutte, lutte féroce, acharnée, irréconciliable — c'est la théologie qui le déclare — et l'Homme flotte, ballotté dans ce tout ! La désolation peut-elle revêtir de plus énormes proportions ? Peut-il exister une morale, une justice, un ordre, peut-il seulement y avoir des conditions d'existence dans une société basée sur de semblables antithèses ? Encore deux siècles d'un pareil état de choses, et l'Humanité disparaissait de la surface de la terre, éliminée par elle-même. Par bonheur il n'en fut rien. Quand un système est contraire à la nature, il ne peut se fixer dans son ensemble, et ce qu'il fixe n'engendre pas les conséquences qui sont logiquement attachées à son principe. Néanmoins, c'est de toutes ces contradictions et de toutes ces uttes qu'est issue la civilisation moderne.

Le pénitent continue dans les stances 15, 16 et 17 à demander à Dieu de prendre soin de lui à l'heure de la mort et, au dernier jour, de le séparer des coupables pour le placer à sa droite parmi les bienheureux. Enfin la stance 18, dont la forme diffère des précédentes, est la synthèse en quatre vers de ce lugubre poëme :

> **Lacrymosa dies illa,**
> **Qua resurget ex favilla**
> **Judicandus homo reus ;**
> **Huic ergo parce, Deus.**

« Quel jour lamentable que celui où l'*homme coupable* ressuscitera de ses cendres pour se présenter devant son Juge ! Pardonnez-moi donc, ô mon Dieu ! »

Le chant décèle ici d'une manière suffisamment claire l'idée fondamentale du dogme. L'*Homme* est *coupable*, dit-

il ; ce qui équivaut à affirmer sa criminalité innée, en vertu du péché originel. Il en résulte très-logiquement qu'il doit trembler en sortant de la poussière pour être jugé. Dernier recours : demandons individuellement notre pardon. Eh ! que m'importe que se damnent les autres, pourvu que je sois sauvé !

Ainsi qu'on aura pu s'en convaincre par tout ce qui précède, l'Homme au moyen âge était un être malheureux, si malheureux que les conditions précaires de son existence le poussèrent à chérir, à rechercher la solitude. Quand, seul vis-à-vis de lui-même, il parvenait, dans le silence de la cellule, à atteindre aux voluptés que procure l'extase mystique, il s'estimait heureux, et le fait est que, privé de toutes les jouissances de la vie, il ne pouvait croire en d'autres félicités que celles-là. Il y a plus : sa santé ruinée par les jeûnes et le cilice, par la discipline et les abstinences ; son existence qui s'écoulait entre la guerre et la peste ; la famine qui le visitait si souvent ; son imagination exaltée par les récits chaudement colorés de la mort et de la passion de Jésus-Christ et du martyre des saints ; les impressions favorables qui lui faisaient défaut ; l'analyse et l'observation qu'il méprisait ; tout cela conspirait contre sa raison, tout tendait à lui donner ce caractère capricieux, propre aux femmes et aux enfants, et à susciter chez lui l'irritabilité que l'on observe chez les malades et chez les prisonniers.

Que l'on apprécie maintenant l'influence désastreuse que l'effrayant *Dies iræ* était suceptible d'exercer sur cet homme du moyen âge, chez lequel nous trouvons réunis tout à la fois, et portés à un plus haut point d'exagération que chez l'homme d'aucune autre époque, l'exaltation et le découragement, la mélancolie et l'enthousiasme, la stupidité et l'illuminisme.

On lui montrait la mort, non pas comme une transformation nécessaire, mais comme une rupture complète

avec le monde dont il faisait partie ; on l'entretenait d'un jugement qui devait lui donner le ciel ou l'enfer ; on lu faisait entrevoir un juge bien plus sévère que miséricordieux. L'imagination maladive des saints avait comparé le chemin du ciel à un cheveu ou au fil d'une épée, afin que l'homme sentît combien il lui était difficile de faire son salut.

Comment donc n'eût-il pas tremblé en face de la mort, le croyant qui avait entendu une seule fois le chant funèbre? Il ne se considérait pas comme solidaire de ceux qu'il laissait sur la terre, l'idée de l'Humanité s'effaçait à ses yeux, et, l'esprit absorbé par ce qui devait lui arriver après la mort, il ne songeait plus qu'à son salut. Si, par hasard, il se souvenait un instant du reste des mortels, ce n'était guère que pour leur demander leurs prières. Son immense égoïsme le transportait dans l'autre monde et l'empêchait de s'occuper de celui-ci. Ayant vécu enveloppé de cilices, il était marqué pour mourir au bruit monotone des répons.

De là ce besoin de prières, de messes, d'oraisons ; de là vient que le vivant ne vivait plus que pour le mort, comme dans la civilisation en décadence de l'Inde. L'Humanité ne peut renoncer à la solidarité ; si ceux qui meurent ne laissent pas leur pensée sur la terre, la pensée de ceux qui survivent les suit dans leur voyage d'outre-tombe. S'ils ne nous lèguent pas d'œuvres, c'est nous qui leur en adressons ; s'ils émigrent, nous émigrons en pensée après eux. On pourrait dire qu'en partant ils nous entraînent fatalement, en vertu du lien nécessaire qui doit nous unir les uns aux autres. Après cela les évocations et les apparitions des morts sont entièrement logiques. Le vivant ne pouvant être impressionné par les idées ou les œuvres que le mort n'a pas laissées, cette espèce de communion spirituelle entre les uns et les autres n'existant pas, on conçoit que l'imagination de celui qui reste évoque la figure de celui qui est parti avec tous les caractères de la

réalité. Nous devons dédier une partie de notre travail aux autres hommes; si nous ne travaillons pas pour ceux qui sont appelés à nous succéder, nous intervertissons l'ordre et nous dédions nos efforts à ceux qui ont disparu.

Le christianisme a proclamé l'immortalité pour tous; il l'a promise à toutes les classes de la société, au serf comme au seigneur, au mendiant comme au pape. Mais, en faisant la scission de l'Homme, il la fit transcendantale. Il transportait l'âme du mort vers un ciel, demeure des patriarches, des saints et des anges, pour l'y faire jouir pendant toute une éternité d'un état de béatitude complète, en dehors de toutes conditions de temps et d'espace, sans mouvement, dans l'unique contemplation d'un Dieu infini et impassible. Mais cette récompense ne pouvait s'obtenir qu'au prix de nombreuses mortifications, qu'après avoir subi les plus terribles privations, c'est-à-dire après avoir consommé le sacrifice. Pour celui qui n'eût pu supporter ces souffrances, pour celui qui se fût demandé la raison de ces peines, pour le réprouvé en un mot, le châtiment éternel de l'enfer. Et, au jour du jugement, l'âme devait venir chercher le corps, s'unir à lui, monter au ciel ou descendre en enfer pour demeurer là ensemble pendant toute une éternité de gloire ou de souffrances. Déchiffrons le sens profond qui est caché derrière cette allégorie, inconsciente si l'on veut, mais que n'en ont pas moins établie ceux qui ont fondé le dogme, sans y songer peut-être. En ce qui nous concerne, nous osons affirmer que la théorie révolutionnaire y est contenue en entier, et que la Révolution n'a fait que nous en fournir une formule claire et rationnelle.

L'expiation et la résignation indiquent uniquement l'effort que doit faire l'Homme pour maîtriser ses impulsions instinctives et les forces inconscientes de la nature, et mettre ces agents au service de sa volonté consciente. L'âme abandonnant le corps pour s'élever au ciel et contempler Dieu, est-ce autre chose que la culture exclusive

de l'idée, ou la marche des fonctions intellectuelles vers l'acquisition et la possession de la justice, unique moyen qu'a l'homme de s'émanciper? Tout ce courant spiritualiste du moyen âge aurait-il, par hasard, malgré les mystères religieux qui en obscurcissent le sens, une signification autre que celle de l'esprit placé au-dessus du corps, pour arriver à racheter la personnalité humaine tout entière? Vient ensuite la résurrection de la chair qui nous fournit la synthèse.

L'influence de la chair, c'est-à-dire du corps, et mieux encore des sens, a prévalu surtout dans l'antiquité. Mais au-dessus de la chair il y a encore la nature, c'est-à-dire la fatalité, c'est-à-dire le concours des forces brutales qui étreignent l'homme et lui interdisent, pour ainsi dire, tout mouvement vraiment libre. C'était alors, en effet, l'ère des castes et des esclaves et l'émancipation n'était possible en aucun sens (1). Au moyen âge, c'est l'esprit qui prévaut, l'esprit, c'est-à-dire l'action, le mouvement. Il fallut des disputes et des guerres pour arracher l'Homme aux influences matérielles qui l'asservissaient, il fallut des commotions et des misères, des insurrections et des massacres, des dogmes et des hérésies. Tous ces efforts résultaient des protestations contre la fatalité. En prophétisant le triomphe de l'âme et la résurrection de la chair après la mort du corps, les apôtres firent-ils autre chose qu'annoncer que l'Homme reconquerrait un jour son unité, que ce dédoublement arbitraire, que cette séparation en deux parties que l'on avait pratiquée sur lui cesserait un jour? Firent-ils autre chose que prédire qu'après avoir dompté la nature extérieure et les instincts bestiaux du corps en révolte, l'intelligence se réunirait au corps, s'harmoniserait avec lui, et que l'Homme, alors devenu maître de lui-même, un et indivisible, jouirait enfin d'un bonheur acquis à ses dépens? La Révolution proclame-t-elle autre

(1) A l'exception de la Grèce et de la civilisation romaine.

chose aujourd'hui? Hégel, Proudhon, Feuerbach, en nous donnant la solution de ce problème, ont-ils formulé une autre idée? La différence réside toute dans la manière de formuler; quoique voilée par le symbole, la formule est identique. La Révolution n'a fait que déchirer le voile que l'Église s'obstinait à maintenir ; quand la formule a apparu dans sa nudité, ceux qui la défendaient tant qu'elle était cachée sous le voile se sont épouvantés à son aspect.

En s'en tenant à la lettre, on crut effectivement que l'âme, séparée du corps comme une chose légère séparée de son enveloppe grossière, se mettrait à la recherche de celle-ci au jour du jugement. Au lieu d'appliquer l'idée à l'Humanité, on l'appliqua à l'homme pris individuellement, et il en résulta un dogme redoutable. Ceci ne pouvait arriver qu'à l'homme du moment; mais à l'Homme collectif, durant, se prolongeant dans la série, il devait arriver ce qui a été déterminé par la philosophie moderne. Après l'empire du corps, celui de l'esprit, et puis la synthèse.

Cette croyance engendra une singulière pratique. Anciennement, on brûlait les cadavres. Avec l'idée de la résurrection de la chair appliquée à l'individu, ce procédé eût été une profanation. Il fallait que le corps restât, afin que l'âme pût le retrouver quand la trompette de l'ange annoncerait le jugement dernier. Or, comment trouver le corps si ses molécules avaient été dispersées à travers l'atmosphère? On conçut alors l'idée des cimetières; des fosses furent creusées, des tombes élevées, des cercueils façonnés. La pierre se scellait sur le cadavre, pour ne se relever qu'au jour où l'âme, s'unissant à nouveau avec le corps, communiquerait à celui-ci la force nécessaire pour la soulever. Aussi, pour le croyant, pas de plus grand châtiment que la crémation. Être brûlé équivalait pour lui à entraver sa résurrection, à la rendre impossible, par l'obligation qui s'imposerait à l'âme d'errer à

travers le monde à la recherche de ses molécules dispersées. C'est pour ce motif que l'on brûlait le corps des régicides ; c'est pour ce motif encore que le Saint-Office fit du bûcher le supplice commun aux hérétiques et aux relaps.

---

# X

## LA RENAISSANCE

### ET L'ESPAGNE CATHOLIQUE

Aux épaisses ténèbres du moyen âge succède l'éclatante aurore de la Renaissance. La beauté proscrite trouve d'ardents défenseurs. Les statues païennes sortent du sol dans lequel elles étaient enfouies, plus vivantes encore que dans l'antiquité. Les papes tombent à genoux devant elles; le christianisme implore, pour ainsi dire, le pardon du paganisme, et, pour réparer en quelque sorte les offenses qu'il lui a faites, il le promène en triomphe sous le dais pontifical. On invente l'imprimerie, et le livre, jusqu'alors accaparé par les séminaires et les couvents, se met à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs. On applique à l'étude la méthode d'induction, et les sciences se constituent comme telles. On construit le télescope, et on suit les astres dans leur marche à travers l'espace. On imagine l'alambic. On étudie l'anatomie; la sculpture reproduit les mouvements, et la peinture traduit les expressions et les formes naturelles; l'homme perpétue désormais son image par le portrait. Un génois, à la tête d'une poignée d'espagnols, découvre un monde nouveau, et l'ancien monde contemple, étonné, tous les prodiges d'une nature féconde et vigoureuse. Le commerce se développe; dans la cité, la vie acquiert plus d'expansion; le palais s'élève et le château s'écroule; on multiplie les théâtres; la littérature revêt des formes élégantes; il semble, en un mot, que l'Humanité veuille réparer en un instant la stérilité de tant de siècles.

L'Allemagne se met alors à souffler l'hérésie sur plusieurs peuples pendant que Rome déchaîne la corruption sur toutes les cours de l'Europe. La théocratie et le pouvoir royal se liguent contre l'adversaire commun. Luther prêche le libre examen, l'espagnol Servet nie les dogmes, le juif Spinosa écrit une philosophie propre à affranchir la conscience de toute entrave arbitraire ; Galilée n'avait-il pas discrédité la Genèse? Mais il faut empêcher le peuple de s'émanciper ; il faut que le prolétaire continue à croire, afin de supporter avec résignation le lourd fardeau de la monarchie et de la papauté ; et alors tous les éléments de la science, de l'art et de la richesse, sont centralisés dans les cours au profit exclusif des rois et des papes, des favoris et des prélats. Le pouvoir royal et le clergé agissent de concert pour châtier les rébellions de l'hérésie. L'un punit l'âme, l'autre le corps. L'Etat ouvre des cachots, l'Eglise lance ses anathèmes. On en est aux beaux jours de l'Inquisition.

C'est ainsi que la civilisation ne pénétra que les couches supérieures de la société, et que le pauvre peuple resta, à peu de chose près, ce qu'il était au moyen âge. Il est vrai que quelques enfants du peuple parvinrent à s'ouvrir une voie dans les cours de l'Europe, mais cette exception n'était réservée qu'à l'aristocratie du génie; il n'y avait pas d'émancipation possible pour qui venait au monde sans être doué de facultés supérieures. En outre, ces esprits rares ne devaient briller qu'au seul profit des rois et des papes; on pouvait bien être un savant dans le palais, mais, sur la place publique, on n'était plus qu'un hérésiarque.

Aux premiers moments de la renaissance, l'idée qu'on avait de la mort et de l'immortalité de l'homme fut sur le point de changer complétement. Quelques poëtes en Angleterre et quelques penseurs en Italie et en Allemagne, que le retour à la nature sépara du christianisme, ne voient plus dans la vie humaine qu'un rêve.

et au-delà d'elle qu'un sommeil continu, éternel, sans conscience ni réveil. La mort, pour eux, n'est que la limite, la fin de l'être; ce qui vient ensuite est considéré comme une nuit obscure au sein de laquelle s'immerge l'homme, sans voir où il va, sans savoir s'il ira quelque part. Après la mort, nul ne voit l'âme spirituelle remonter au ciel. On ne voit partout que le cadavre revenant à la terre. On compare la vie à un fleuve qui se jette dans la mer. Ainsi l'homme court à la mort et restitue à la nature ce qu'il tient d'elle (1). Quelques-uns, chez lesquels, par un cas d'atavisme, réapparaissent les croyances de leurs ancêtres, Saxons ou Germains, croient entrevoir les ombres des morts errant autour des cimetières. De ces génies, les uns tendent à l'incrédulité, les autres au paganisme classique ou barbare, aucun d'eux ne tend vers le christianisme. Et ces tendances rencontrent un appui auprès des plus hauts personnages. Le pape Léon X ayant pris part à une discussion sur l'immortalité de l'âme, émet un avis contraire, parce que, dit-il, il serait trop cruel de croire à une vie future (2).

(1) Déjà, au quinzième siècle, Georges Manrique, en Espagne, montra cette tendance. Tous ses vers respirent le naturalisme et sont pleins d'un esprit d'observation dont nous n'avons pas vu d'exemple dans la littérature castillane des siècles postérieurs. Il fait à cet égard la comparaison que nous venons de faire:

> Nuestras vidas son los rios
> Que van a dar en el mar
> Que es el morir,
> Alli van los señorios
> Derechos a se acabar
> Y confundir.
> Alli los rios caudales
> Alli los rios medianos
> Y mas chicos,
> Allegados son iguales,
> Los que viven por sus manos
> Y los ricos.

(2) On attribue aussi à Léon X ce mot cité par Luther : « La conscience est une méchante bête qui arme l'homme contre lui-même. »

La Réforme vint protester contre la débauche et la corruption de la cour de Rome, qui menaçait d'infester toute la communion chrétienne, mais comme une protestation n'est pas une idée positive, les protestants n'attaquèrent que les effets sans s'élever jusqu'aux causes; ils restèrent chrétiens, et, en ne répudiant pas des principes fondamentaux du christianisme, ils ne proclamèrent rien de nouveau relativement à la mort ni à l'immortalité de l'Homme. C'était dans l'ordre, puisque, comme les catholiques, ils partaient du principe de la dualité des substances, et qu'ils considéraient l'homme comme double, et conséquemment la Justice comme transcendantale et ultra-mondaine. Le libre examen qui venait d'être proclamé ne pouvait encore porter tous ses fruits; il fallait que l'Humanité, pour développer sa raison, le mît à profit en se livrant quelque temps à l'observation sans réserves. Luther et Calvin, le premier en adoucissant les rigueurs du dogme, en proscrivant des cérémonies importunes et en vulgarisant la religion par la Bible, le second en exagérant le christianisme jusqu'à en bannir l'iconologie, et en remontant jusqu'au judaïsme avec ses théories sur la prédestination humaine, ne firent que préparer le terrain sur lequel la Révolution devait éclater deux siècles plus tard (1).

Les prédicateurs catholiques continuaient à conter des apparitions de morts et de damnés, afin d'augmenter la pusillanimité du peuple; c'était un moyen de conserver pour soi les priviléges, et de perpétuer le règne des tyrannies insupportables pour tout homme de jugement sain. Mais bientôt l'Eglise triomphante s'aperçut que ses prédications servaient de peu; la raison n'étant pas de son côté, elle dut avoir recours à la terreur pour assujettir le

(1) Le protestantisme en soi ne fut qu'un pas en arrière. Luther et Calvin remontèrent jusqu'au Jéhovisme, avec la prédestination et la grâce. Ce ne furent pas leurs principes qui ont fait progresser l'Humanité, mais seulement le moyen qu'ils employèrent pour les propager, c'est-à dire *le libre examen*.

peuple au milieu des attaques de la réforme et de la philosophie naissante; on ne convainc pas l'hérétique, on l'extermine.

Combattu dans l'Europe entière et vaincu dans certains Etats, le catholicisme vint chercher un asile en Espagne. Dès que les musulmans eurent été expulsés du pays, le monarque, pour soumettre à son pouvoir les races diverses qui constituaient la nation, avait étouffé les libertés des anciens royaumes. Le catholicisme en déroute, trouva là un terrain favorable à ses desseins; il s'y retrancha, et l'unité religieuse s'abattit sur l'Espagne comme une plaie. Pendant que partout en Europe on renaissait à la vie, la mort étendait son manteau glacé sur la péninsule ibérique.

Le moyen âge, en Espagne, n'avait pas présenté le caractère sinistre qu'il avait dans le centre et dans le nord de l'Europe. A peine l'idée de l'an mille y avait-elle fait quelques prosélytes, et les rondes furieuses de la danse de Saint-Gui n'avaient aucunement troublé ses populations (1). Le seigneur et le vassal n'étaient pas aussi profondément divisés que chez les autres peuples, tous deux nourrissant un désir commun, celui de la délivrance de la domination mauresque. De plus, la Catalogne et l'Aragon étaient dotés d'institutions démocratiques, de sages codes de commerce, de conseils populaires qui imposaient au roi leur volonté souveraine. Bien que capitale de monarchie, Barcelone était plutôt une république commerciale dans le genre des républiques du littoral de l'Italie. La Navarre et le pays basque avaient un gouvernement fédératif et représentatif; là, dans cet asile de l'indépen-

(1) Deux compositions littéraires existent seulement en Espagne sur la danse des morts au moyen âge : celles que nous venons de citer dans le chapitre précédent; elles ne sont pas devenues populaires; quant aux représentations peintes ou sculptées on n'en trouve nulle part. Cela prouve qu'en Espagne, pendant le moyen âge, on s'est préoccupé bien moins de la mort que dans les pays du nord.

dance, tous avaient lutté pour reconquérir le sol de la patrie ; tous étaient donc nobles et bien méritants (*benemeritos*). Les deux Castilles, en guerre continue avec les Arabes, finirent par s'assimiler leur galanterie et leur imagination. Les provinces méridionales, subdivisées en khalifats, constituaient une confédération arabe, où l'industrie et les arts utiles avaient pris un essor considérable ; des personnages studieux, accourus de tous les points de l'Europe, s'y pressaient autour des chaires des maîtres pour y acquérir le savoir. La philosophie grecque brillait d'un nouvel éclat en Andalousie.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'en Espagne, ainsi qu'en France et en Allemagne, le serf taillable et corvéable ne fût pas victime des abominables droits des seigneurs et des prélats, ni que la famine, la peste, la guerre et la misère ne désolassent pas son territoire, mais ce pays fut moins atteint que les autres, car, ainsi que l'a parfaitement dit un jour Castelar : « C'est la liberté qui est ancienne en Espagne ; la tyrannie y est moderne. »

Mais arriva d'Autriche la monarchie qui, avec la centralisation, apporta la sombre terreur germanique.

L'absolutisme monarchique, importé sur cette terre méridionale de l'Espagne, fut comme la plante vénéneuse qui, entourée de la froide atmosphère du Nord, croît, inoffensive et rachitique, tandis que, transportée dans un climat brûlant, elle développe vigoureusement ses principes toxiques. La plante monarchique se convertit en arbre de mort, le végétal du Nord se métamorphosa en un mancenillier gigantesque. Fixé au centre de la nation, il étendit bientôt ses racines dans toutes les provinces pour en tirer toute la substance et s'accroître à leurs dépens. Pour donner de la vigueur à la monarchie, pour consolider une unité impossible, la dynastie autrichienne commença par tuer les libertés dans les anciens royaumes. Afin de s'assimiler sa proie, le monstre lui arrachait d'abord la vie.

L'Église poussa les rois de la maison d'Autriche à im-

poser l'unité religieuse absolue en Espagne, puis l'Espagne à l'imposer au monde entier.

Avant l'avénement de la dynastie autrichienne, le tiers environ de la population professait l'Islamisme ou le Judaïsme (1). De graves dissidences s'étaient élevées pendant le moyen âge entre le reste, bien que tous fussent plus ou moins chrétiens. La majorité, cependant, était arienne; un grand nombre avaient refusé obéissance au Saint-Siége. En Aragon et en Catalogne, les rois faisaient bon marché des excommunications et des interdictions du pontife; quelques-uns d'entre eux se distinguèrent même par la guerre qu'ils firent à la papauté. Pierre III provoque des vêpres siciliennes contre l'armée bénie par le Saint-Père (2). Avant lui, Pierre II mourait en combattant, à côté des Albigeois, les croisés de Simon de Montfort. Barcelone fut pendant longtemps le refuge de savants, juifs ou excommuniés (3). C'est dans cette ville qu'Arnold de Vilanova, après avoir été poursuivi en France,

(1) Juifs, maures et chrétiens jouissaient de droits égaux sur plusieurs points de l'Espagne, et surtout en Catalogne. Jacques le Conquérant fait des concessions aux quartiers des Juifs (*aljama*, AL-GHAMA) de Barcelone et de Lérida, pour que les dispositions qu'ils arrêteront aient désormais force de loi. Le faubourg des Sarrasins de Lérida possédait son alcalde, qui rendait la justice à sa manière, avec les mêmes prérogatives que les chrétiens. Dans tout le royaume d'Aragon les lois permettaient au Juif de se marier en secondes noces si sa première femme était stérile. Voir Coroleu y Pella, *Las libertades de Cataluña.*

(2) Ce même Pierre III défit, avec ses *almugavers* et ses arbalétriers arabes, près Gerona, l'armée composée de chevaliers de toutes nations, qui venaient, sous les ordres du roi de France, s'emparer de la Catalogne et de l'Aragon, conformément aux instructions du pape. Il répondit au pontife qui lui enjoignait, sous peine d'excommunication, d'abandonner son royaume : « Il coûtera cher à qui voudra le prendre. »

(3) Lorsque la France expulsait les Juifs de son territoire, Jacques II les secourait et leur donnait des maisons. En 1307, plusieurs médecins juifs vinrent se réfugier à Barcelone. C'est dans cette ville aussi qu'au dixième siècle Gerbert, lequel fut ensuite pape, vint se réfugier quand, chassé d'Aurillac, il ne se trouva plus en sûreté en France.

s'illustra en écrivant son hérétique théorie sur ce thème : *Mieux vaut une bonne action que prière et messe.* La ville de Reus, auparavant *mas dels arreus* (1), doit son origine à un soulèvement des serfs contre leur évêque. Au temps des antipapes, l'un d'entre eux, Benoît XIII, qui était Aragonais, ouvrit à Tortosa un congrès dans lequel le judaïsme, le christianisme et le mahométisme furent publiquement et librement discutés. Jean II d'Aragon mena à la potence des catholiques qui avaient saccagé les juiveries. Le porte-drapeau de la libre pensée au moyen âge, Averroes, sortit de Cordoue. La tradition du catholicisme et du monarchisme espagnol n'est qu'une pure théorie inventée de nos jours.

Il en coûta cher au pouvoir théocratique pour s'imposer, même avec l'appui du trône. Pour avoir établi l'inquisition à Saragosse, Pedro Arbuès, que sanctifia l'Eglise, fut poignardé par la foule. Le saint office ne put s'implanter en Andalousie qu'après la décapitation, à Séville, du marquis du Priego, qui, à la tête de quelques milliers d'habitants, s'était levé pour le combattre. C'est seulement après de longues années de soumission au pouvoir monarchique que la Catalogne eut l'horreur de voir s'accomplir des autoda-fé (2). L'unité religieuse s'imposait en même temps que le pouvoir royal en Espagne. Pendant le moyen âge, la monarchie y fut limitée plutôt par le pouvoir du peuple que par la féodalité. En Castille, c'étaient les *Cortes* et les *cartas pueblas* qui limitaient l'autorité de la Couronne. Barcelone possédait un *Consell de Cent*, qui était au-dessus du roi. Celui-ci ne prenait, du reste, que le titre de prince, et il prêtait serment au Conseil. Plus tard, les députations catalanes et le *Justicia* d'Aragon représentèrent ce que l'on appellerait aujourd'hui la *souveraineté nationale au-*

(1) *Mas dels arreus* signifie, dans la langue catalane, ferme des outils à travailler.

(2) Les discussions entre la députation catalane et le saint office étaient continuelles. Ce ne fut que par l'appui que lui prêtaient les vice-rois que l'Inquisition put faire respecter et accomplir ses arrêts.

*dessus de celle du monarque*. La fidélité absolue envers le souverain (feaoté) était inconnue en Espagne avant son importation d'Allemagne. Ce ne fut que sur les ruines des institutions nationales et après la mort de leurs défenseurs que le pouvoir catholico-monarchique put prendre racine. Pour en arriver à ses fins, le roi fit décapiter les *comuneros* de Castille ; à Saragosse, il supplicia le *Justicia*(1) ; il fit, à Barcelone, brûler les droits du peuple par la main du bourreau ; il expulsa dans les provinces du Sud des millions de Morisques et de Juifs. Après ce néfaste bannissement, le monarque donna carte blanche au clergé pour établir partout son empire et s'emparer de tous les biens.

La monarchie qui domina l'Espagne avec Charles Ier est quelque chose que ne rêva jamais le moyen âge, c'est la monarchie élevée à l'empire universel, c'est l'empire pour lui-même, sans autre idée que celle du commandement, sans autre fin, sans autre mobile que le pouvoir. L'empire exercé par la maison d'Autriche ne représente pas, comme celui d'Alexandre, la domination de l'élément indo-germain sur l'élément asiatique religieux et absolutiste, qui s'apprêtait à envahir l'Europe par la Grèce ; il ne représente pas non plus la puissance d'un peuple résumé dans César, comme à Rome, pour soumettre à l'unité suprême du droit et de la justice le reste des peuples déclarés égaux dans sa civilisation ; il ne représente pas davantage, comme l'empire de Charlemagne, l'organisation du pays et des pays limitrophes pour repousser les invasions étrangères, les Barbares du Nord et de l'Est et les Sarrasins du Sud ; il ne représente même pas la lutte du pouvoir royal et du pouvoir laïque contre le pouvoir religieux, contre le pontife romain, ainsi que la représentait l'empire germanique, au douzième et au

(1) Le *Justicia Mayor* en Aragon était un personnage chargé de veiller à ce que la loi ne fût pas violée. Cette fonction était conférée par le suffrage des députés du peuple.

treizième siècle; non, l'empire exercé par la maison d'Autriche ne représente rien de tout cela. C'est une idée morte, personnifiée dans un homme insensé; l'idée, c'est le césarisme romain; l'insensé, c'est Charles-Quint.

Charles-Quint, le grand empereur, n'est pas un homme unique, c'est un homme syncrétique; il porte en soi divers héritages qui se manifestent à la fois, il constitue un exemple d'atavisme multiple; son être, de même que son empire, n'est qu'une unité forcée. Il résume en lui des races distinctes qui ne sont pas encore bien mêlées. Les divers sangs dont il est issu ne sont pas encore combinés dans sa personne. Déjà, dans son fils Philippe II, la nature a produit l'unification des divers éléments; dans Charles-Quint, ces éléments sont encore en lutte pour se réunir, et tout l'empire se ressent de ces troubles (1).

L'aïeul du grand empereur, Charles le Téméraire, porta en lui un triple héritage de tragédies : celle de Jean sans Peur, qui livra la France aux Anglais; celle d'York et de Lancastre, dans laquelle deux frères, qui se faisaient la guerre, exterminèrent le tiers de leur royaume; celle de Montiel, dans laquelle un bâtard fonda une dynastie, grâce à une trahison de Duguesclin, plongeant un poignard dans le cœur d'un frère. Que de luttes morales ne résumait pas le Téméraire! Son gendre Maximilien, le grand chasseur,

(1) C'est le darwinisme qui est appelé à expliquer dans l'histoire le caractère de divers personnages et leur influence sur les événements, en donnant le pourquoi de leurs actes jusqu'à présent méconnu.

Parfois on cherche des raisons morales là où il n'y a que des résultats physiologiques ou pathologiques. On peut avoir un héritage multiple de caractères, et ces caractères se manifester successivement, selon l'âge de l'individu, selon sa situation morale ou selon des circonstances physiologiques que nous ignorons. Ces caractères hérités peuvent aussi se présenter simultanément et la lutte morale être permanente. Dans ces cas, nous voyons agir un individu en contradiction avec lui-même comme s'il était double ou multiple, subissant des luttes internes comme s'il avait deux ou trois âmes diverses. Ces luttes ne sont que la conséquence de l'hérédité complexe et l'une ou l'autre des tendances l'emporte selon que l'individu se trouve dans telle ou telle situation.

passa sa vie entre la fureur et le vertige. Philippe le Beau ne put résister à cet héritage de folies et de désordres, et un verre d'eau, pris pendant une partie de paume, suffit pour lui ôter la vie. Il laisse un fils, produit de son organisation surexcitée et d'une femme hystérique et jalouse jusqu'à la monomanie, qui, à la première adversité qu'éprouve sa passion, perd la tête et devient folle! Pauvre Jeanne! Fruit du mariage forcé des peuples divers qui composent l'Espagne, c'est elle qui mettra au monde celui qui est appelé à être le plus puissant roi que la terre ait jamais vu : Charles-Quint! Voilà le rejeton qui résume en sa personne l'ambition de Henri de Trastamare, la folie du chasseur Max, le tempérament entêté de Charles le Téméraire, la froideur frivole du Flamand Philippe, l'opiniâtreté et la mauvaise foi de l'Aragonais Fernand, le fanatisme et l'impétuosité de la Castillane Isabelle, la surexcitation et le déréglement de sa pauvre mère! C'est là le souverain qui fonda la monarchie absolue, universelle, la monarchie qui domina les quatre parties du monde, sur les terres de laquelle le soleil ne se couchait jamais! Quel héritage de crimes, de désordres, de fanatismes et de folies! On voit en lui une âme multiple en lutte avec elle-même, une âme chaotique, composée d'hypostases diverses, une âme à la fois portugaise, anglaise, bourguignonne, walonne, flamande, germaine, castillane et aragonaise, dont les éléments combattent entre eux, et dont les actes, dont les déterminations se règlent sur l'élément vainqueur. Parfois c'est l'opiniâtreté du roi catholique et parfois l'astuce de Trastamare; tantôt c'est l'impétuosité d'Isabelle et tantôt la générosité puérile du Flamand; enfin, c'est la témérité de son aïeul Charles qui triomphe souvent, quand il ne se repent pas de ce qu'il a fait la veille, en tombant dans cette mélancolie religieuse qui eut tant d'influence sur les derniers moments de la vie de sa mère.

Voyez-le s'agiter et dicter de son cabinet des messages qui vont décider du sort des Etats. Voyez-le courir

de Madrid à Tunis, des Flandres à Barcelone, de Valladolid à Vienne. Il négocie, il fait la paix, il fait la guerre, il donne des ordres formels, inéluctables ; il décapite les défenseurs des municipes; il lève troupes sur troupes; il arme des flottes; il envoie des capitaines en Amérique et en Afrique ; il bat la France et son roi ; il saccage la cité du pontife ; il donne la couronne d'Allemagne à son frère, puis il s'en repent ; il fait contracter à son fils un mariage par raison d'Etat. Et pourquoi tout cela?

Sors de la tombe, ô grand Charles, et révèle ta pensée secrète, s'il est vrai que tu en aies eu une! Pourquoi t'agitas-tu ainsi? Quel vertige immense bouleversa ton cerveau et porta ton corps d'une extrémité de l'Europe à l'autre? Pourquoi commandas-tu en tant de langues sans en savoir aucune? Pourquoi réunis-tu tant de peuples en les étouffant dans les embrassements de ton pouvoir illimité? Pourquoi combattis-tu les Communeros en Castille, pendant qu'en Catalogne tu restas le modèle des rois constitutionnels? Pourquoi donnas-tu l'assaut à Rome pendant que tu ordonnais des prières en faveur du Saint-Père? Pourquoi t'emparas-tu d'Alger? Pourquoi expédias-tu la flotte de Cortès en Amérique? Pourquoi te fis-tu appeler Majesté comme un Dieu descendu sur la terre? Pourquoi tant de traités? Pourquoi tant de lettres, tant d'ambassades et tant d'alliances? Réponds, grand roi, si tu le sais, si ton œuvre fut autre chose qu'une inconsciente fureur d'activité accapareuse, si elle ne fut qu'une colossale et stérile folie de régner, ainsi que le résultat désastreusement négatif de tes immenses efforts le donne à penser à la postérité (1) !

La monarchie héréditaire a le grave inconvénient que si le fondateur de la dynastie est un imbécile, l'imbécillité

(1) En corrigeant les épreuves de ce chapitre, nous avons vu que Michelet, dans son volume sur la Renaissance, a traité le même sujet de façon analogue. (*Histoire de France.*)

se perpétue chez ses successeurs, et que s'il possède quelques talents, ces talents se perdent dans sa descendance qui en arrive progressivement à un degré de stupidité en dehors de toutes limites. Un médecin aliéniste français, le célèbre Esquirol, a démontré que la démence dans les familles royales s'affirme dans la proportion de 60 pour 100 de plus que dans le reste de la population de leurs royaumes respectifs ; et Hœckel ajoute que les maladies mentales, plus fréquentes chez les rois que chez leurs sujets, se transmettent héréditairement avec plus de facilité dans les familles royales que dans les autres. Pour découvrir la raison de ce phénomène, il suffit d'observer le genre de vie que mènent les rois. Dans leur enfance, on leur atrophie déjà l'intelligence à l'aide d'une éducation étroite et formaliste. Comme ils n'ont besoin ni de travailler, ni de s'instruire pour vivre, ils reçoivent une somme d'impressions bien moindre que le reste des hommes, et, par suite, ils acquièrent un très-petit nombre de connaissances fondamentales. Puis, ils contrôlent moins ces connaissances et ils n'en tirent pas, n'en ayant nul besoin, les conséquences qu'en tire le commun. Ils se considèrent comme des êtres sacrés et supérieurs à leurs semblables ; ils ne se mettent donc directement en rapport qu'avec certaines classes de personnes qui vivent dans des conditions à peu près analogues, et encore l'étiquette les empêche-t-elle d'entretenir avec elles les relations qui existent entre égaux. Les idées qu'ils se font des choses sont, par suite de ce genre d'existence, ou erronées ou insuffisantes ; mais nul ne se hasarde à corriger leurs erreurs. De plus, leur volonté ne rencontre aucun obstacle. C'est ainsi qu'ils perdent toute notion de la justice ou qu'ils la confondent avec celle d'autorité quand ce n'est pas avec celle de leur avantage privé. Le milieu dans lequel ils se meuvent est artificiel et uniforme ; tout y est réglementé jusque dans les moindres détails. Le résultat de ce régime est que les rois, au point de vue

intellectuel comme au point de vue moral, deviennent inférieurs à la masse de leurs sujets. Les mêmes conditions se répétant plus tard dans leur descendance, l'*hérédité* et l'*adaptation* font leur œuvre. Une troisième cause vient accroître encore la dégénérescence de la dynastie. Comme les rois doivent se marier entre égaux, le croisement s'accomplit entre individus placés dans des conditions identiques, et cette *sélection artificielle* développe chez leurs successeurs, à un extrême degré, les infériorités de toute nature.

L'imbécillité du monarque abandonnant la nation à la merci de favoris ambitieux ou fanatiques, celle-ci roule au plus profond de l'abîme. Si ces dynasties vivent dans l'atmosphère d'une religion intolérante, la désolation du royaume devient complète. C'est là ce qui arriva à la maison d'Autriche, à la dynastie des Bourbons plus tard, et avec elles à l'Espagne. La mort s'introduisit ainsi par elles dans la Péninsule; la population diminua sensiblement dans tout le pays, et les quelques habitants qui restèrent se laissèrent aller à l'indolence, au point que toute culture et même toute végétation disparut. La Péninsule entière se transforma en une sorte de désert.

Pour acquérir l'omnipotence aux dépens de la nation, la monarchie se personnifia dans le monarque, et celui-ci, afin d'étendre son empire sur tous les continents, stérilisa l'Espagne au point d'en faire une nation de moines et de soldats qui pensaient peu et ne produisaient rien. La théocratie s'empara de la volonté du roi en exerçant sa pression sur sa débile conscience, et, à son tour, le roi exerça sa souveraine puissance sur ses sujets.

De même que les rois de Babylone avaient pour ministre un mage astrologue qui leur dictait les prescriptions du Dieu solaire, de même Philippe III et Charles II, ces malheureux porte-couronnes, eurent à leurs côtés un prêtre qui, au nom de Dieu, leur imposait la conduite qu'ils devaient observer dans le gouvernement de leurs États. La

monarchie s'identifia avec la religion au point d'être absorbée par elle ; il y eut plus, elle devint son instrument. La personne royale en retour fut déclarée sacrée par la religion, et entourée d'une étiquette idolâtre et d'un cérémonial qui était presque un rite. A la ressemblance de Dieu, on la place au-dessus de la justice. L'indépendance de ce juge castillan qui jugeait le roi don Pedro, et celle de ce conseiller de Catalogne qui déclarait la loi supérieure au roi, eussent désormais été considérées comme un sacrilége.

Le roi pouvait impunément s'emparer de la femme du prochain, car il honorait tout ce qu'il daignait toucher. On voit la constatation de ce fait dans les œuvres de tous les auteurs dramatiques. C'est à genoux que l'on parle au roi ; quant à lui, il peut aussi bien ne pas répondre ou faire répondre par l'organe de son favori. Il n'y a pas, en échange, de sacrifices que le roi n'accomplisse pour l'Église. Pour elle, il répand généreusement le sang et l'argent de ses sujets. Pour elle, il ouvre les veines de l'Espagne et tarit ses mines d'or. Pour elle encore, il épuise le trésor, il dépeuple les campagnes, ruine les villes et stérilise le sol.

L'Espagne, entraînée par cette tendance catholico-monarchique, ne considère plus comme dignes et nobles que les soldats et le clergé, c'est-à-dire ceux qui tuent et ceux qui vivent pour les fins d'une autre vie. Les principaux d'entre les grands hommes de l'Espagne appartiennent à l'Église ou à l'armée ; souvent ils ont été soldats et religieux à la fois. Calderon, Cervantes, Lope de Vega, Hercilla, Hurtado, Rojas et Garcilaso avaient été soldats ; Moreto et même Cervantès revêtirent l'habit religieux dans les derniers jours de leur vie. Lope de Vega et Montalvan, Rioja et Villaviciosa étaient inquisiteurs ; Tárrega, Tirso de Molina, Góngora, Calderon, Solís et Dánvila furent prêtres ; Argensola et Carrillo, chanoines de Saragosse ; Gracian et Mariana, jésuites ; Zamora et

Sandoval, bénédictins. Tous les écrits de cette époque étaient composés pour le plus grand profit de la religion. Les sujets étaient presque toujours empruntés aux choses d'outre-tombe. Jamais la perspective de la mort ne fut peinte avec des coloris plus sombres. A côté des descriptions de certains poëtes de cette période, celles de l'Apocalypse paraissent joyeuses. Les écrivains dramatiques passaient leur vie à écrire des *autos sacramentales* (1) en s'inspirant de la mort et de la passion du Christ ou du martyre des saints. La littérature funèbre est douée soudain d'une exorbitante fécondité. Des religieux et des laïques remplissent des bibliothèques entières d'in-folio afin de démontrer qu'il faut vivre dans la mortification pour obtenir les gloires du ciel. On défend tous les actes de l'Église ; on glorifie jusqu'à ses crimes. On épuise toutes les arguties scolastiques, toutes les subtilités de la théologie pour exalter les bienfaits de la mortification et de la souffrance, salutaires à l'égard de ceux mêmes qui en sont les sujets. On sanctifie l'espionnage jusqu'au sein de la famille. L'Inquisition reçoit le nom de *Saint Office*. Avec quelle ardeur ne combat-on pas les hérésies ! Avec quel zèle n'extermine-t-on pas les hérétiques ! Il n'y a qu'une peine, la mort ; non pas la mort soudaine, elle eût été trop douce, mais la mort lente, la mort par le feu, précédée des tourments les plus raffinés. A ce propos on compare la mort qu'on doit faire souffrir aux hérétiques à celle que Jésus-Christ et les martyrs ont soufferte pour nous sauver et qu'on charge de tortures imaginaires.

Les évêques sollicitent journellement ces rois pieux pour les pousser aux massacres et pour les décider à allumer de nouveaux bûchers. — « Le ciel irrité ne peut per« mettre la prospérité de la patrie — disaient-ils — que « lorsque nous aurons purgé l'Espagne des hérétiques,

(1) *Autos sacramentales* ou mystères religieux, comme on les représentait en France au moyen âge, mais avec un caractère plus dramatique et plus sombre.

« ces ennemis de Dieu et de sa sainte religion ! » Et, parmi les plus fervents, un cardinal-archevêque de Tolède demande qu'on n'épargne pas même les enfants dans ces tueries, afin de ne pas, avec le temps, exposer les fidèles à mêler leur sang à celui des Maures ou des Juifs.

Un clergé féroce promène la croix et le bûcher par toutes les terres que conquièrent les armées du roi des Espagnes ; les Indes, les Flandres, l'Italie, la Lombardie, la côte d'Afrique encensent le Dieu des catholiques avec la fumée de la chair de ceux qui ne veulent pas se soumettre aux lois de l'Église. Pour honorer le Christ on le noircit de suie humaine. Bientôt la purification par les flammes s'étend également aux catholiques suspects. En Espagne, le bûcher les dévore par centaines. Pour sauver l'âme on brûle le corps. Pour châtier la chair on la carbonise. Le feu du saint office dessèche le sol des Castilles. L'emplacement du bûcher, le *quemadero*, devient pour les villes comme un monument d'utilité publique. Le peuple, les hidalgos, les dames mêmes viennent se blinder le cœur à ces spectacles et s'y pétrifier la conscience. Cas singulier d'atavisme ! Le Sémite réapparaît dans le Castillan. Inconsciemment, en adorant Jésus-Christ, il rend hommage au Moloch phénicien, ou à l'Ammon de Carthage.

Pendant que le feu purifie ainsi les âmes des mauvais chrétiens, celles des bons brûlent des flammes d'un amour singulier, mélange d'amour divin et d'amour humain. Les manifestations du cœur revêtent un caractère funèbre. L'amour et la mort marchent de pair. C'est le vendredi saint que les dames donnent rendez-vous à leurs amants dans les églises pour y étaler leurs charmes mystiques. Les gentilshommes se défient à coups de discipline ; celui qui se flagelle avec le plus d'entrain reçoit à Pâques les faveurs de sa dame en récompense des mortifications qu'il s'est imposées. Concupiscence et dévotion vont de concert. On se livre à la débauche au pied du

Golgotha. Derrière la Vierge des Douleurs apparaît Astarté. A Madrid, le jour de la mort du Christ, on voit renaître la pieuse corruption de Biblos au jour de la mort d'Adonis. C'est, à vingt-deux siècles de distance, la reproduction en Espagne de la semaine sainte phénicienne (1).

Cependant la religion prend chaque jour un plus grand empire et la population va toujours diminuant. Le clergé s'enrichit d'une scandaleuse façon. A lui les legs faits *in extremis* au confesseur et au couvent au détriment des proches. A lui les biens des hérétiques et des relaps qui meurent au milieu des flammes. Sous Philippe IV, le scandale est porté à un tel point, qu'un document soumis à la délibération des Cortes demande qu'il soit mis ordre à tant de débordements. Ce document (2) déclare que « le nombre « des ordres religieux est grand, celui des mendiants « énorme et celui des religieux excessif ; » qu'il existe en Espagne « 9,088 couvents, sans compter ceux des « religieuses » ; qu'enfin « ces gens ne manqueront pas, « grâce aux dotations, aux confréries, aux chapellenies « ou aux achats, de soumettre tout le royaume à leur pou-

(1) Pour ne pas s'étonner de ce passage, il est utile de lire la lettre adressée au roi Philippe II, par le cardinal Pacheco de Tolède, archevêque de Burgos, document enregistré à la Bibliothèque nationale de Madrid, *Recueil R.* 75.

Il demande à Philippe II « de défendre aux laïques et aux clercs de faire des repas dans les églises les jours du jeudi et du vendredi saints ; qu'il ordonne d'illuminer les églises d'une façon convenable afin que la clarté empêche la débauche ; que l'on charge quelques personnes de veiller afin que les dames ne puissent venir voilées (*arre bozadas*) pour garder le saint sacrement, « *car elles* — dit l'original — *s'en prévalent pour donner des rendez-vous à leurs amants.* » Il affirme également dans cette lettre qu'« au moment où l'on fait les ténèbres dans l'église, on y fait beaucoup de bruit, et que, grâce à l'obscurité et au tapage, on y commet des excès de toute nature. » Les dames, à cette époque, portaient des éventails sur lesquels étaient dessinés des Cupidons et des Vénus dans des attitudes peu édifiantes.

(2) Cespedes, *Historia de Don Felipe IV*. Barcelona, 1634, liv. VII, chap. IX, p. 272.

« voir ». La nation supportait toutes ces exactions du clergé et de la couronne. Les musées, les archives, les armées, les galères, les palais appartenaient au roi. Au clergé appartenaient les âmes et les richesses des fidèles ; il restait pour le peuple la dette, les gabelles, l'impôt du sang, les dîmes et toutes sortes de vexations. Chaque jour l'Église ou le roi dépossédait quelque particulier. Les soldats de Sa Majesté, que l'on arrachait au peuple, étaient assez nombreux pour tenir garnison dans toutes les cités du monde. Le clergé absorbait également pour sa part un nombre considérable d'enfants de la nation. On comptait 1 800 prêtres dans le diocèse de Calahorra, 1 400 à Séville, dont la cathédrale seule était desservie par 100 ecclésiastiques. Les Franciscains et les Dominicains étaient, en Espagne, au nombre de plus de 32 000 (1). Un document constate qu'à l'université de Tolède, en 1520, « il existe deux fois plus de religieux, « de prêtres et d'étudiants qu'il n'en faut, car on ne trouve « pas de moyens d'existence en dehors de la carrière « ecclésiastique (2) ». On considéra comme hérétique quiconque cherchait à entraver cet accroissement de l'Église et de ses possessions, ainsi que quiconque formulait la moindre objection contre ces empiétements.

L'Église et la monarchie allaient, d'un commun accord, éliminant du pays tous les caractères susceptibles de progrès et d'activité. Dans les universités le clergé accaparait tous ceux qui montraient quelque talent, et il leur imposait le célibat. D'autre part, dans sa soif d'extermination contre tout ce qui fructifiait en dehors du camp de la foi aveugle, l'Inquisition ne laissait ni trêve ni repos à tous ceux qui commettaient le sacrilége de penser en discutant sur le dogme ou sur la discipline de l'Église, et les condamnait sans relâche. Les foudres du saint office n'attei-

(1) Davila, *Historia de Don Felipe III*, liv. II, p. 215.
(2) Campomanes, *Apendice a la educacion*, t. I, p. 465 et t. IV, p. 219.

gnaient pour l'ordinaire que ceux qui valaient mieux que les orthodoxes, c'est-à-dire ceux qui examinaient, ceux qui discutaient ; or, le fait même de la discussion implique le raisonnement, et toujours celui dont l'intelligence fonctionne est supérieur à celui qui se contente de croire et de courber le front. C'est ainsi que l'Inquisition faisait disparaître les hommes les plus intelligents. Enfin, les armées royales drainaient la partie la plus vigoureuse et la plus distinguée de la jeunesse espagnole, les *hidalgos*, auxquels leur position de fortune avait permis une éducation plus soignée que celle des simples plébéiens. Il n'est pas nécessaire de dire quel était le nombre de ceux qui s'embarquaient pour les pays lointains et qui ne revoyaient plus, hélas ! les rives espagnoles. Grâce donc à cette sélection qui s'accomplissait au profit du trône et de l'autel, l'Espagne en vint à ne plus compter un jour que 5 millions d'habitants. C'étaient, pour la plupart, d'étroites intelligences et des caractères pusillanimes qui, par une reproduction lente, donnèrent à la patrie des générations impropres au travail aussi bien physique qu'intellectuel. Le nombre des hommes capables diminuait en progression géométrique, chaque génération subissant à son tour le même système d'épuration. L'Espagne resta sans penseurs, sans ouvriers intelligents, sans artisans habiles. L'industrie des soies, des tapis, des brocarts, des cuirs de Cordoue, des armes à feu, de l'orfévrerie, tout fut abandonné. Ceux qui les exerçaient étaient des Morisques ou des Juifs ; or, ils avaient été expulsés, leurs instruments avaient été détruits et leurs livres brûlés. A Barcelone, le livre de dessins des orfévres fut livré aux flammes, parce que les orfévres étaient juifs ! Séville possédait, rien que pour fabriquer la soie, 16 000 métiers qui faisaient vivre 130 000 personnes des deux sexes (1). Le nombre des métiers fut, dès le règne de Philippe IV,

(1) Campomanes, *Apendice a la educacion popular*, t. I, p. 473.

réduit à 300, et la population de la ville diminua des trois quarts (1). Madrid, qui avait compté 400000 habitants, n'en comptait plus que 200000. Tolède perdit ses industries de la laine et de la soie, et sa population diminua de plus d'un quart; plus de 40 000 tisseurs de soieries restèrent sans travail. Burgos, de 6000 habitants qu'elle comptait, descendit à 600; Ségovie subit le même sort (2). Barcelone, ainsi que les populations maritimes de la côte, diminuait sensiblement. Il fut interdit aux Catalans de commercer avec l'Amérique, et les marins les plus expérimentés se consumaient dans la misère ou émigraient vers le Levant, tandis que leurs navires pourrissaient dans les ports. Dans la seconde moitié du dix-septième siècle, on mourait littéralement de faim à Madrid et dans les provinces. Les paysans refusaient de vendre leurs denrées, aimant mieux les consommer eux-mêmes qu'avoir chez eux de l'argent et ne pouvoir manger. C'est alors que, par ordre des autorités royales, partit de Madrid une sinistre expédition à laquelle étaient attachés le bourreau et ses valets, pour requérir le peu de vivres existant encore sur le territoire des deux Castilles. Le roi et sa cour n'avaient ni argent ni provisions, et il fallait leur en apporter, fût-ce en volant dans les villages. Dans cette lutte pour l'existence, Sa Majesté dévorait son peuple!

Les campagnards, dépossédés, allèrent, au nombre de vingt mille, mendier à la Cour pendant que les autres erraient par bandes dans le pays en demandant l'aumône, ou mouraient d'inanition dans leurs demeures désolées, sans forces pour en sortir. Des villes entières furent désertées. Rien qu'en Andalousie, on compta cinq mille maisons vides. Un proverbe de l'époque disait que « l'alouette devait, pour traverser les Castilles, porter son grain dans le bec; »

(1) Ustariz, *Teoria y practica del comercio*, p. 243.

(2) *Mémoires du duc de Saint-Simon*, t. XXXVII, p. 230. Campomanes confirme ces faits dans son *Apendice a la educacion*.

un autre, que « les parents ne pouvaient offrir à leurs enfants que leurs entrailles (1). » Madrid ressentit à son tour la faim avec toutes ses horreurs. Les pauvres mouraient littéralement de misère au milieu des rues. Il y avait des familles qui, conservant précieusement un morceau de viande de porc, le trempaient chaque jour dans la marmite, afin de donner un peu de goût à l'eau qu'elle contenait. Souvent on se poignardait à la porte des boulangeries pour décrocher un pain. Quevedo lui-même s'écrie :

> Perdieron sus fuerzas pechos españoles
> Porque se alimentan de tronchos de coles.
> . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
> El anciano pobre y el buen caballero
> Si enferman no alcanzan a pan y a carnero (2).

Les chevaliers d'industrie fourmillaient ; on dormait au soleil. Les étudiants, au lieu d'étudier, cherchaient des expédients pour voler de quoi vivre. Les soldats sans solde volaient sans déployer la moindre astuce, rien qu'à l'aide de l'arquebuse ou de l'épée. En 1680, les alguazils et les agents de police qui, depuis longtemps déjà, n'étaient pas payés, assaillirent et saccagèrent en plein jour quelques maisons de Madrid, et tuèrent les habitants (3).

La famine sévissait avec tant d'intensité en Andalousie, que le consulat de Séville envoya une députation à la Cour pour lui notifier cet état de choses. Mais la Cour ne pouvait soulager ces infortunes ; le trésor était vide, nul ne savait comment le remplir. La Cour était aussi indigente que les provinces ; elle ne pouvait même pas payer ses domestiques ; le Roi lui-même n'avait pas de quoi faire face aux frais de sa maison. Philippe III dut confisquer, à plu-

(1) Fernandez de los Rios, *Guia de Madrid*.

(2) « Les poitrines espagnoles ont perdu leur valeur — parce que l'alimentation se réduit à des trognons de choux. — Le vieillard pauvre et l'honnête gentilhomme — ne peuvent, s'ils sont malades, se procurer ni pain ni mouton. » Quevedo, *Memorial al rey Don Filipe IV*.

(3) Voir les *Discursos* d'Alvarez Osorio y Redin, écrits en 1686.

sieurs reprises, l'or que portaient les galions d'Amérique pour les particuliers, et donner en échange un papier dont la rente ne fut jamais payée. Charles II se vit obligé de faire remettre des manches à un pourpoint de velours, n'ayant pas le moyen d'en acheter un neuf. On avait cru que l'on pourrait vivre avec l'or de l'Amérique, mais comme nul ne travaillait, et que la propriété foncière était possédée à l'état de mainmorte par la noblesse et le clergé, il arrivait que l'or n'entrait en Espagne que pour remplir les caisses des Hollandais et des Français, qui étaient les seuls commerçants du pays. L'Espagne ressemblait assez à un tamis que la pluie d'or ne réussissait pas à mouiller (1).

Il ne faut pas aller chercher la relation de la famine et de la misère qui désolèrent l'Espagne, dans les documents officiels dont Quevedo a dit :

> Les plumas compradas a Dios juraran
> Que el palo es regalo y las piedras pan (2).

mais seulement dans les œuvres d'art de l'époque. Lisez les écrits des poëtes, regardez les toiles des peintres. Peintres et poëtes, les premiers du monde en ce temps, vous dépeignent avec un réalisme effrayant l'aspect funèbre et misérable de cette société catholico-monarchique. Allez au grand musée du Prado, à celui de la rue d'Alcaláh, au ministère de *Fomento*, visitez Tolède et l'Escurial. Partout, dans toutes ces galeries, vous trouverez des moines de Zurbaran qui épouvantent, des saints de Ribera qui vous frappent de terreur s'ils sont en vie, et d'horreur s'ils sont morts ; des cénobites de Carducho, phthisiques ou

(1) Un proverbe catalan, relatif à l'argent, dit : « *Aqui tan com ne plou lo vent n'aixuga.* » « Autant il en pleut, autant le vent en emporte. »

(2) « Les plumes achetées jureront à Dieu — que la bastonnade est un régal et que les pierres sont du pain. » Quevedo, *Memorial al Rey don Felipe IV.*

paralytiques, des religieuses anémiques, des portraits et des anges du Greco, portraits de déterrés, anges qui ressemblent plutôt à des momies munies d'ailes. Vous y verrez enfin des personnages de Carreño devant lesquels vous vous surprendrez à dire avec le Dante : « *Non ragguionar di lor ma guarda é passa!* »

Si nous passons en revue les écrivains, nous verrons que Quevedo, le plus gai d'entre eux, écrit des livres comme *el Gran Tacaño* (*le Grand Chicaneur*), dans lequel il nous présente personnifiés le vagabondage, la tricherie, la misère, et *las Cartas del caballero de la Tenaza* (*les Lettres du chevalier des Tenailles*), à travers toutes les lignes desquelles chevauche l'indigence; des plaisanteries d'outre tombe, telles que *el Sueño de las calaveras* (*le Rêve des squelettes*), où se dresse un inventaire des forfaitures, et des mémoires dans le genre de celui qu'il adressa à Philippe IV, cri d'angoisse de l'Espagne agonisante poussé par un honnête homme. La faim qui se montre dans les *Entremeses* de Cervantes et dans les *Lettres* de Hurtado de Mendoza fait véritablement frémir. Le nombre des écrivains qui ont décrit le type du soldat confondu avec ceux du bandit et du mendiant est considérable. Il est des ouvrages de cette époque, tels que *el Escudero Marcos de Obregon* (*l'Ecuyer Marcos d'Obregon*), *el Picaro Guzman de Alfarache* (*Guzman d'Alfarache le coquin*), *Rinconete y cortadillo*, qui ne sont qu'un étalage de fourberies. La faim de l'étudiant espagnol est passée en proverbe, et Cervantès met dans la bouche de l'un de ses personnages cette réponse très-significative : — « Vous êtes métaphysicien ! » lui dit-on. — « Oh ! c'est que je ne mange pas. » Ce qui indiquerait ou qu'en Espagne on ne méditait qu'à l'instigation de la faim (1), ou bien que la faim était le

(1) Il se passait alors en Espagne ce qu'on avait vu en France pendant le moyen âge au collége de Montaigu, où maîtres et écoliers avaient l'esprit aussi aigu que les dents. *Mons acutus, dentes acuti, ingenium acutúm.*

seul patrimoine et la récompense unique des penseurs. Tous les littérateurs de l'époque nous montrent dans leurs œuvres des juges cruels, au cœur dur, qui confondent la justice avec la persécution et la torture, et le criminel avec l'accusé; des bacheliers maigres et bavards, dont l'idéal est le pot au feu (*el puchero*), des prêtres en *barrettes crasseuses doublées de croûtes* (*bonete de mugre con forros de caspa*) ; des mendiants dégoûtants, n'ayant pour toute ressource que leurs ulcères et leurs infirmités; des coureurs de religieuses, plus amoureux de la pitance que de la femme; des don Juan sans respect pour l'honneur ni pour la vie d'autrui; des duègnes repoussantes qui vendent l'innocence qu'on leur a donnée en garde; des pères et des frères qui lavent leurs injures dans le sang; des essaims d'alguazils et de corchetes ; une foule de chevaliers d'industrie dans les grandes villes; des armées d'aventuriers aux colonies, et des bandes de voleurs de grand chemin dans les campagnes; des moines aussi bronzés de cœur qu'obtus d'intelligence ; des hidalgos honorables, mais au manteau troué ; des théologiens ergoteurs; des dames aussi dévotes que dissolues. Et nous voyons les grands peintres, les grands littérateurs et les quelques philosophes qu'il y a encore, échanger leurs œuvres contre quelques écus, quand ils n'ont pas à aller mendier la faveur de quelque grand ou manger la soupe à la porte de quelque couvent.

La dynastie qui, avec Charles-Quint, avait trouvé une Espagne grande, dont les navires avaient remorqué tout un monde dans ses ports, la laissa exténuée et abrutie à la mort de ce jeune roi décrépit qui a nom Charles II. La conscience même fut sur le point de descendre dans la tombe avec les excommunications de Porto Carrero. Toute cette généalogie de monarques omnipotents, dont chacun reflète exactement l'aspect de son époque, semble glacée au fond par le souffle de la mort. Charles-Quint ordonne qu'on lui fasse ses funérailles pendant qu'il est encore

vivant ; Philippe II s'enferme dans le mausolée de l'Escurial et s'éteint dans un réduit contigu au maître autel ; Philippe III s'étend dans son tombeau pour voir comment il s'y trouvera après sa mort ; Philippe IV entretient des liaisons avec des religieuses, qui le reçoivent dans une cellule dont le mobilier consiste en un cercueil et une croix de bois noir ; enfin Charles II, l'ensorcelé (*el echizado*), ce cadavre vivant, dont l'existence entière se consuma entre les prières et les exorcismes, passe en revue, dans la crypte de l'Escurial, les cadavres de tous ses prédécesseurs et leur promet de venir leur tenir compagnie avant un an.

Elle fait horreur, en vérité, l'Espagne dévote de ces rois ténébreux, qui faisaient à leur gré trembler le monde. Le monument qui perpétue leur mémoire et qui conserve encore leurs restes est un édifice funèbre, un mausolée aux proportions colossales et à l'aspect sinistre, dont le plan rappelle un instrument de torture (1), et dont les jardins symétriques et sombres sont plantés de cyprès et de ronces. Monument gigantesque qui se dresse sur un terrain aride comme l'Arabie Pétrée, où la mort semble avoir tout englouti jusqu'aux ruines.

La triste grandeur que celle de l'Espagne avec le transcendantalisme et la monarchie ! Au dehors c'est la rapine des vice-rois, le pillage de la soldatesque, les bûchers de l'Inquisition et l'esclavage. Elle implante sa race en Amérique en échange de l'or qu'elle exporte ; au demeurant, ni une idée, ni une invention, ni un progrès. Au dedans, c'est une paresse morne, envahissante à l'égal d'une épidémie, le dépeuplement comme si les déserts de l'Afrique s'étaient prolongés jusque sur nos contrées, la famine qui laisse la tête aussi vide que l'estomac, la misère qui pousse les grands à mendier et les rois à vivre de prêts, une littérature sensuelle et mystique (2), le commerce et l'in-

(1) Le gril de saint Laurent.

(2) Voir sainte Thérèse et la *beate* Marie d'Agreda.

dustrie méprisés comme étant l'affaire des étrangers, le savoir taxé d'hérésie, le servilisme élevé au rang de vertu. Par-dessus tout cela, la terrible et sombre omnipotence d'un clergé cruel qui intervenait dans le foyer domestique, dans les maisons, dans les fermes, dans la conscience, dans l'amour, dans l'art, dans l'enseignement, dans les achats et dans les ventes, dans les récoltes, dans les tribunaux, dans les tempêtes, dans les sécheresses, dans les épidémies ; qui vous prenait au berceau et ne vous abandonnait même pas dans la tombe, qui donnait l'onction aux rois et ordonnait par leur entremise ; qui levait des armées, bénissait les drapeaux, parcourait les continents avec elles, traversait les mers et baptisait les esclaves ; qui scellait la parole sur les lèvres, brûlait les écrits et étouffait la pensée par les terreurs d'outre-tombe, et qui, lorsque le cerveau ne pouvait la contenir, envoyait au ciel l'âme purifiée par la confession et par les flammes, et s'il n'obtenait la conversion frappait encore en poursuivant l'âme au-delà même de la mort, à l'aide des tortures éternelles de l'enfer.

Pour propager la foi, l'Espagne sema l'extermination. Pour penser trop à l'autre vie, elle oublia absolument la vie présente. Pour sauver les âmes, elle abrutit l'esprit.

---

## XI

# LA RÉVOLUTION

Nous arrivons au dix-huitième siècle ; la Révolution frappe à la porte.

La protestante Angleterre venait de secouer la tyrannie catholique, et, en conquérant la liberté d'examen, elle s'était donné des institutions civiles qui rendaient possibles tous les progrès et toutes les réformes. La Hollande avait réussi au prix d'héroïques efforts à se soustraire à la domination des soldats et des moines du roi Philippe ; tranquille et libre désormais, elle développait, au sein d'une paix patriarcale, son commerce et son industrie. Dans l'Amérique du Nord s'élevait un peuple né tout récemment, qui, la veille encore, n'était qu'une troupe d'émigrés poussés sur ces côtes par la persécution religieuse en Angleterre ; et ce peuple, qui comptait à peine un demi-siècle d'acclimatation, était déjà fédérativement organisé et jouissait des bienfaits d'un commerce et d'une industrie qui excitaient l'envie des royaumes de la vieille Europe. La France, qui entretenait des rapports maritimes considérables avec l'Amérique du Nord et qui était si voisine de la Hollande et de l'Angleterre, restait encore comme écrasée sous le poids de la domination de ses fastueux monarques.

La cour du roi de France, sensuelle et énervée par l'orgie élégante, se composait de nobles efféminés, de dames corrompues, de sceptiques abbés, de licencieux vieillards et de littérateurs érotiques. On y persiflait la fidélité ; le sentiment n'était plus guère qu'une question

d'art, et la galanterie que la hardiesse dans l'attaque. On y divinisait les plaisirs des sens par la peinture, par la statuaire et par la poésie ; la conversation roulait sur le récit de scandaleuses aventures ; on assiégeait la femme au moyen d'une savante stratégie, afin d'avoir la cynique satisfaction de la mépriser après sa défaite ; l'arbitraire était la part du roi, l'intrigue et la bassesse celle du courtisan.

Dans les campagnes et dans les villages, le pouvoir seigneurial augmentait chaque jour ses prétentions vexatoires sur le malheureux paysan. De nouveaux impôts édictés par la noblesse et les prélats, pour s'assurer la possibilité d'une brillante existence soit à Paris, soit à Versailles, restreignaient chaque jour davantage les profits du producteur, si bien que le malheureux paysan se voyait réduit à travailler presque pour rien. Il devait porter au moulin du seigneur le peu de blé qui lui restait sur sa récolte, après la levée de l'impôt et de la dîme ; puis il ne pouvait cuire son pain qu'au four seigneurial. Le seigneur, après la vendange, comptait les barils de vin ; il octroyait gracieusement la permission de vendre les fruits au marché, mais aucune de ces opérations n'était exempte du droit féodal.

Il se passait dans les villes quelque chose d'analogue. Là, l'industrie était entravée dans toutes ses branches et par tous les moyens imaginables. Le gouvernement du roi fixait et réglementait le personnel, il énumérait les articles fabriquables, il déterminait les matériaux à employer, il prescrivait les procédés et indiquait la qualité des produits, voire même leur prix. Les commissaires de la couronne prohibaient les industries, fermaient les établissements et incendiaient les marchandises qui n'étaient pas conformes aux ordonnances royales. Ils en arrivèrent à frapper d'une peine correctionnelle ceux qui perfectionnaient ou qui inventaient un procédé. Les entrepreneurs et les agioteurs de l'Etat confisquaient le pays

à leur profit, et la cour les appuyait, parce qu'ils lui prêtaient de l'argent. Le producteur étant le seul sujet qui payât l'impôt, se voyait dans l'impossibilité d'obtenir justice si son débiteur ou son persécuteur était un prélat, un noble, quelque fonctionnaire de la cour ou quelque favorite. De plus, le pouvoir s'appuyait sur une police méprisable qui exerçait le plus vil des espionnages, violait les domiciles et rudoyait les citoyens. Pour donner une apparence de raison aux razzias arbitraires, on simulait dans les ministères quelque complot contre la sûreté de l'État ou la personne royale. Il suffisait, pour se voir incarcéré le restant de ses jours, de la délation de la première prostituée attachée à la cour ou à quelque haut personnage. A la Bastille comme en province les cachots regorgeaient de prisonniers. Comme l'administration publique était fondée sur la rapine et que la cour dépensait chaque jour davantage pour ses magnifiques fêtes et ses superbes favorites, le déficit allait se creusant et la dette croissant; or, l'augmentation de la dette nécessitait un accroissement de l'impôt.

En face de cette cour corrompue, de ces fonctionnaires sans morale, de ces nobles et de ces prélats, vivait la bourgeoisie, qui, ayant travaillé sans repos et mis en valeur ses produits, avait acquis l'aisance matérielle nécessaire à la culture de son intelligence.

La bourgeoisie, qui possédait le peu de richesse existant dans la nation ainsi que l'intelligence dont manquaient les seigneurs, et qui était puissante par le nombre et la solidarité, ne pouvait subir plus longtemps l'impudente tyrannie des autres classes qui ne se maintenaient qu'à l'aide des droits féodaux et des gabelles payés par le peuple.

Certains personnages appartenant aux classes élevées encourageaient consciemment ou inconsciemment l'esprit révolutionnaire chez les bourgeois. La philosophie s'était acclimatée dans les salons; les sciences

étaient à la mode ; être orthodoxe était considéré comme de mauvais goût. Toute idée extrême attirait sûrement des partisans. Il ne manquait pas de nobles pour déclamer contre leurs propres priviléges, ni d'abbés pour railler la naïveté de certains dogmes, ni de dames qui, pour faire l'esprit fort, se complaisaient à effrayer par des exagérations radicales les petits-maîtres qui fréquentaient leurs salons.

Tel était l'état de la société française, quand un libraire conçut un jour le dessein de publier un ouvrage qui embrassât toutes les sciences et expliquât toutes choses. Il rassembla dans ce but quelques hommes studieux qui avaient consacré leur vie à la science, et les chargea de dresser l'inventaire du savoir humain. L'excellent libraire ne se doutait pas de la formidable conspiration qu'il ourdissait. On réunit tous les travaux scientifiques dispersés et l'on en forma un corps de doctrine ; les Écritures sacrées furent fouillées et commentées ; on philosopha sur les ruines des sociétés antiques et l'on entrevit l'origine des religions ; on fit des recherches sur la vie du Christ et l'on s'assura qu'elle ne renfermait rien de divin ; on étudia l'Homme, on détermina ses besoins, on fixa ses droits, on revendiqua sa dignité jusque-là subordonnée au dogme religieux et à l'autorité royale ; et les résultats de tant de calculs et d'investigations furent rédigés en un langage clair et précis, mis à la portée de toutes les intelligences.

L'*Encyclopédie* parla, non pas à la façon du *Mahâbhârata*, des *Védas*, de l'*Avesta*, du *Darma sastra*, des oracles grecs, de l'Ancien Testament ou des Évangiles, par symboles et par paraboles ; elle ne s'exprima pas, ainsi que tous les réformateurs l'avaient fait jusque-là, au nom d'un principe antérieur et supérieur à l'Homme ; elle ne prit la parole ni en faveur d'une caste, ni en faveur d'un peuple élu, ni pour un nombre restreint d'initiés ; sans s'inquiéter de la suprême hypothèse, elle employa un langage net et concis, de façon que chacun pût l'entendre et le

saisir. Ce fut ainsi que la Révolution pénétra dans les consciences et que le Verbe se fit chair. Encore un jour et l'*Encyclopédie* allait donner des fruits. Le peuple allait secouer le triple joug de la monarchie, de la noblesse et du clergé; il allait reconquérir ses droits; à la première tentative des royalistes pour relever le passé, il frappa de mort la royauté dans la personne du monarque, et, au Dieu tout-puissant, au Dieu des armées, il substitua la Raison, dont il proclama la souveraineté.

Une révolution si radicale devait enfanter une réaction violente : le mouvement se manifesta conjointement au dehors du territoire, au dedans du territoire et au sein même de la Révolution. A l'extérieur, ce furent les armées royalistes coalisées qui menacèrent de détruire la République naissante; à l'intérieur, les Bretons en armes qui combattaient sous les enseignes de la religion et de la monarchie; et, au sein de la Révolution elle-même, commencèrent à poindre des tendances à sa répression. Ces tendances constituèrent la réaction dans ce qu'elle eut de plus redoutable. La République, en effet, terrassa les réactions de l'intérieur et de l'extérieur, mais elle fut terrassée à son tour par la réaction qu'elle portait dans son sein. Robespierre, le disciple du déiste Rousseau, fit alliance avec le bas clergé, proclama le culte de l'Être suprême, déclara qu'il n'existait pas de morale en dehors de cette notion, et, pour moraliser la société, il envoya les libres penseurs à la guillotine.

Les spiritualistes observèrent alors un phénomène qu'ils ne purent s'expliquer. De ce que la morale n'existait que dans le déisme, on avait conclu, d'accord en cela avec les catholiques, qu'il n'était donné qu'aux fils de la foi de bien mourir. Or, les athées de la Révolution montaient, la tête haute, le visage calme, à l'échafaud; ils mouraient avec tant de grandeur, qu'ils frappaient d'admiration ceux-là mêmes qui avaient décrété leur mort. Le fait ne laissait pas que d'être extraordinaire, et, à défaut d'explication,

on l'attribua au cynisme. La Révolution avait déjà tellement dégénéré, qu'on ne pouvait comprendre comment ceux qui n'étaient pas soutenus par l'espoir d'une récompense d'outre-tombe, comment ceux qui ne croyaient pas à une autre vie en dehors de la vie présente, pouvaient mourir avec autant de fermeté. Oui, ils mouraient en héros, ceux-là qui n'espéraient pas devenir demi-dieux, ni jouir hors du monde d'une béatitude éternelle ; ils mouraient en martyrs, ceux-là qui se savaient des êtres limités et qui reconnaissaient qu'en restituant à la nature la matière qui en provenait, ils périssaient avec la destruction de leur organisme.

Mais la cause d'une aussi remarquable conduite n'était pas le cynisme, le cynisme n'est pas fait pour qui meurt en sacrifice de ses convictions. La cause de tant de grandeur d'âme résidait dans la Révolution, qui enflammait les cerveaux, dans la philosophie, qui avait éliminé jusqu'au dernier vestige d'égoïsme individuel. La mort si digne du chrétien et du héros n'est que la conséquence de leur égoïsme. De leur égoïsme? direz-vous. Oui ; non pas de leur égoïsme terrestre, sans doute, mais de leur égoïsme transcendantal, car ils espèrent qu'une fois échappés à la terre, ils verront leur sacrifice payé avec usure. Mais les hommes de la Révolution possédaient un concept autrement élevé, celui de la solidarité humaine. Ils croyaient à l'immortalité dans l'espèce, ils croyaient à l'effet que leurs actes et leurs idées devaient produire sur la postérité, et c'est en vertu de cette pensée qu'ils n'avaient vécu que pour l'humanité et n'avaient travaillé que pour elle. Que leur importait donc la mort, puisqu'ils laissaient leurs œuvres derrière eux ? La vie individuelle n'offrait pas de signification à leur esprit, du moment qu'ils l'avaient versée dans le torrent de la grande vie collective, et qu'ils avaient contemplé les effets immédiats de l'œuvre d'émancipation à laquelle ils avaient consacré leurs forces. Des hommes agissant sous l'influence d'une

idée plus grande et plus désintéressée encore que celle qui anima les héros et les martyrs, ne pouvaient que mourir comme eux.

Lorsque la guillotine fut lasse de fonctionner au nom de l'Être suprême et que la société française fut purgée des vrais révolutionnaires, la réaction ne trouvant plus d'obstacle qui s'opposât à sa marche, s'accentua très-rapidement. Vinrent alors les thermidoriens, le Directoire et le Consulat ; puis un jour, le consul, qui avait le plus d'ambition, de fortune et de génie, se proclama empereur, et il déclara la guerre à l'Europe.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous sommes arrivés au dix-neuvième siècle.

L'Empereur, fils de la Révolution, a réformé la carte de l'Europe; il a renversé les vieux trônes qui paraissaient indestructibles; de la pointe de son épée il a ouvert le sillon par lequel a pénétré l'idée nouvelle ; puis il a disparu là-bas, au milieu des mers, léguant à notre siècle les conséquences de l'œuvre dont il ignorait lui-même la grandeur.

# PARTIE PHILOSOPHIQUE

Tout organisme, dès qu'il paraît sur la terre, tend à la vie. L'évolution nécessaire de son organisation le pousse invinciblement vers elle. C'est conformément à cette loi que l'homme, ainsi que nous l'avons constaté en étudiant la filiation des sociétés humaines dans le cours des siècles, a lutté en tout temps pour acquérir une plus grande somme d'existence. C'est seulement quand les conditions de la lutte lui ont été contraires qu'il a voulu abandonner la vie, croyant qu'elle était impossible pour lui sur la terre (1). Mais alors il s'est tourné vers une autre existence éternellement heureuse qu'il avait crue possible en dehors de ce monde (2). C'est en vertu de cette tendance que l'homme, acceptant l'immortalité de l'âme, réclama la résurrection de la chair; c'est aussi en vertu de la même tendance qu'il imagina la métempsycose, afin d'atteindre le comble de la perfection, comme s'il pressentait le processus du développement de la vie et de la complication organique à travers les diverses séries des êtres, processus entrevu par Lamarck et si savamment développé par Darwin et par Hœckel.

(1) Bien qu'il ait voulu renoncer à la lutte, il ne l'a jamais complètement abandonnée; les nécessités l'ont obligé à combattre incessamment, parfois seulement il l'a fait avec moins d'énergie.

(2) La tendance à la vie a existé de tout temps, seulement elle a pris, à certaines époques, une fausse direction.

Mais si l'homme a voulu vivre sur la terre, ce n'a pas été exclusivement pour sa propre individualité, bien que, parfois, il l'ait cru ainsi; toujours, consciemment ou non, il a tendu à ce que sa vie personnelle servît à quelque fin qui ne fût pas lui-même. Ce quelque chose a été pour lui tantôt la tribu, tantôt la patrie, et, aux époques de décadence, il l'a personnifié dans un tyran; ailleurs, il s'est proposé pour but la religion; puis, enfin, l'Humanité, lorsqu'il est parvenu à la période consciente. Cette tendance a constitué l'aspiration à l'immortalité qui le perpétue dès qu'il cesse de vivre. Elle a, dans le premier cas, produit des héros; dans le second, des saints; dans le troisième, des hommes illustres, de puissantes individualités qui, avec leurs idées ou avec leurs actes, ont donné leur empreinte à leur descendance. L'étude des civilisations nous a montré comment vivait l'homme et comment il mourait, suivant les idées qu'il avait conçues sur la vie et sur la mort, sa mort correspondant toujours à sa vie et réciproquement: *talis vita, finis ita.*

En même temps, nous l'avons vu rechercher une immortalité différente, avec des tendances distinctes, selon la société à laquelle il appartenait. Ainsi, lorsqu'il a voulu vivre dans un autre monde, il a consacré tous ses efforts, toutes ses œuvres aux êtres qui, croyait-il, habitaient ce monde. Quand il s'est figuré que tous les êtres, après leur mort, allaient se plonger et se confondre dans le *tout*, il a tout sacrifié à ce *tout* absorbant qui le réclamait.

Jusqu'à la fin du siècle dernier, l'homme a vécu soumis à une religion. Après le dix-huitième siècle, soustraites déjà au surnaturel et aux croyances *à priori,* ses libres investigations ont produit non pas un dogme, mais un système, une tendance philosophique. Ce n'est pas à dire que ce système ait été créé de toutes pièces, car rien en ce monde ne surgit soudain; la philosophie positive et évo-

lutionniste qui prévaut aujourd'hui existait en effet déjà, au moins dans ses tendances ; mais on l'a développée et on a formé avec elle un corps de doctrine défini. Cette doctrine règne à notre époque, elle se manifeste en toutes choses, tout est plein d'elle, et elle fait des progrès constants ; mais à travers combien d'obstacles ! Nous vivons dans une période de lutte et, par conséquent, de constante antithèse. En face de chaque progrès, en travers de chaque idée de réforme se dressent une infinité de vieilles idées surgissant du sein de dogmes ensevelis dans les ombres de l'oubli, les unes sans déguisement et sans fard, les autres restaurées et entourées de tout l'appareil de la science, mais toutes réactionnaires au fond. L'absolutisme lutte sous mille formes contre la liberté ; l'ignorance dogmatique contre la science ; et si parfois elle l'embrasse, c'est pour mieux l'étouffer. A chaque instant la barbarie vient disputer le pas à la civilisation. Il y a des luttes morales, des luttes intellectuelles, des luttes matérielles, toutes acharnées et à mort ; mais le pire, c'est que les extrêmes combattent enveloppés dans un tourbillon de formes intermédiaires qui embarrassent et compliquent l'action. Néanmoins, les moyens termes disparaîtront ainsi que disparaissent dans la nature tous les termes de transition et toutes les formes provisoires (1) ; et alors l'Humanité entrera dans l'ère nouvelle pressentie par tant de penseurs illustres (2).

C'est au milieu de l'universelle discussion, au milieu d'une confusion si grande et d'une lutte si acharnée, que nous essayerons, guidés par la méthode positive et nous

(1) Ce n'est pas à dire pour cela qu'il ne reste quelques représentants de ces tendances, de même que, parmi les organismes, il reste toujours quelques variétés des espèces qui ont progressé ; nous voulons simplement indiquer qu'ils seront dominés dans la lutte, et qu'ils perdront leur importance.

(2) La période qu'Auguste Comte a appelé *positive*, et que les Allemands modernes appellent *l'ère du réalisme*.

appuyant sur les données que nous fournissent les sciences, de définir la mort, de marquer l'influence que doit exercer sur nos mœurs l'idée que nous nous faisons d'elle, et de fixer la seule immortalité positive que l'homme puisse espérer dorénavant.

---

## I

# LA VIE ET LA MORT

Qu'est-ce que la mort?

Tout d'abord nous pouvons affirmer qu'elle se présente seulement à l'individu à l'état de simple négation. Pour affirmer davantage, il est nécessaire que nous recherchions et que nous comprenions ce qu'est en réalité son terme positif antithétique, c'est-à-dire ce qu'est la vie.

Qu'est-ce donc que la vie?

A peine trouverait-on un philosophe qui n'ait essayé une réponse à cette question. Stahl dit que la vie « est « une des manières de fonctionner de l'âme », et avec Stahl presque tous les métaphysiciens jusqu'à Descartes répètent la même définition, sauf de légères variantes. Descartes, après avoir défini l'âme « le principe supérieur qui se manifeste par la pensée, » sépare déjà la vie de ce principe abstrait en affirmant qu' « elle n'est qu'un effet supérieur des lois de la mécanique. » Pelletan, chirurgien de l'École de médecine de Paris, s'enfonce déjà plus avant dans l'étude des conditions vitales des êtres, et il dit que la vie « c'est la résistance qu'oppose la matière organisée « aux causes incessantes qui tendent à la détruire. » Kant vient bientôt à son aide en assurant que la vie est « un principe intérieur d'action. » Et, plus tard, Béclard réforme ces définitions dans les termes suivants : « La « vie, dit-il, c'est l'organisation en action. »

Mais d'où provient donc cette *action de l'organisation* ou cette *résistance de la matière organisée* qui constitue la vie? Kant, du moins, affirme un principe interne, bien

qu'il ne dise rien de la nature de ce principe ; mais, dans la définition de Béclard, on peut accepter aussi bien l'une de ces deux hypothèses, ou que *l'organisation est en action* sous l'influence soit d'une *archea*, soit d'une âme, entité distincte du corps organisé, ou que la matière résiste en vertu des propriétés de sa propre organisation. Ce qu'il y a d'incomplet dans ces définitions doit être attribué au manque de connaissances physiologiques à l'époque où elles ont été écrites. La science des fonctions de l'organisation était encore à l'état embryonnaire; or, pour distinguer la cause ou l'origine de cette force de résistance, il faut connaître très à fond la fonction fondamentale de la vie, c'est-à-dire la nutrition. Blainville, s'appuyant déjà sur cette connaissance, dit : « La vie est un double mouvement interne de composition et de décomposition à la fois général et continu. » Voici donc qu'apparaît maintenant le pourquoi de la force, de l'action, de la résistance ; la force provient de la décomposition, sous l'influence de l'oxygène atmosphérique, des éléments qui forment les tissus, et de la recomposition immédiate de ces éléments, laquelle permet qu'ils se décomposent à leur tour, et ainsi de suite à l'infini.

Un philosophe a dit que « la vie, c'est la mort. » La vie n'est pas la mort, mais elle en provient et elle y mène. Il n'y a pas d'acte possible, il n'y a pas de mouvement dans un être organisé sans qu'il y ait oxydation, c'est-à-dire destruction de quelqu'un de ses tissus ou de partie de sa substance plasmatique, soit que cet acte constitue une création de l'esprit, soit qu'il provienne de la simple contraction des expansions sarcodiques du *batybius Hœckelii*. Partant de ce principe, Claude Bernard a formulé la loi suivante : « *Toute manifestation d'un phénomène dans l'être « vivant est nécessairement liée à une destruction orga- « nique.* » La nutrition n'est donc qu'une génération qui répare la mort des éléments histologiques détruits par la combustion, laquelle produit les phénomènes vitaux. Si

elle les répare surabondamment, l'être croît ; si la réparation, au contraire, est insuffisante, l'être s'affaiblit et meurt. Il résulte de là que l'être organisé ne vit que de la mort ; souvent de la mort d'autres êtres qui lui fournissent des matériaux pour former des tissus, mais toujours de la mort des éléments de ses propres tissus.

Claude Bernard dit que la vie « c'est l'idée directrice « ou *la force évolutive de l'être* », mais il rejette lui-même en partie sa propre définition en ajoutant qu'elle ne constitue qu'une conception métaphysique de la vie, mais qu'en réalité on vit physiquement.

Herbert Spencer, un des savants modernes qui ont le plus étudié ces matières, définit d'abord la vie « une coordination d'actions » (1), mais il jugea bientôt sa définition insuffisante et il en adopta une nouvelle : « La vie, dit-il plus tard, est une combinaison déterminée de changements hétérogènes à la fois simultanés et successifs. » Puis il voulut préciser mieux encore le premier terme, et il dit « la combinaison définie » au lieu de « une combinaison déterminée »; mais il ne tarda pas à voir qu'il n'expliquait pas ces « échanges hétérogènes, à la fois simultanés et successifs » (comme Blainville n'expliquait pas la désassimilation et l'assimilation), et, considérant le milieu qui entoure l'individu, il ajouta à sa définition « *en correspondance avec des coexistences et des séquences externes* », c'est-à-dire avec les conditions qui permettent que ces échanges se produisent dans la lutte constante que l'individu se voit contraint de soutenir avec ce qui lui est extérieur. Enfin, il crut que sa définition était trop compliquée, et il donna la suivante, qui est plus simple encore, bien qu'elle soit un peu plus métaphysique : « La vie est l'ajustement continu des relations internes et des relations externes. »

Virchow a dit d'après Descartes : « La vie est un cas particulier de la mécanique, cas, cependant, le plus com-

(1) *Revue de Westminster*, avril 1852, article THEORY OF POPULATION.

pliqué, dans lequel les lois de cette science s'accomplissent sous les conditions les plus variées et les plus extraordinaires, et dans lequel, par conséquent, les résultats définitifs s'éloignent des principes de la métamorphose par une série continuelle de termes moyens qui disparaissent avec une rapidité telle, qu'il devient très-difficile de constater leur sériation. » Par cette définition, Virchow nous indique seulement que la vie est un phénomène du même ordre que les autres phénomènes de l'univers, et qu'elle ne s'en différencie que par sa complication, ce qui laisse encore place pour la question suivante : En vertu de quel principe vit donc l'être organisé? Quel est le phénomène fondamental de la vie sans lequel celle-ci ne peut s'accomplir? Question à laquelle répondent d'une manière plus ou moins satisfaisante les définitions de Spencer et de Blainville.

Le docteur Letourneau, d'après Robin, dans son *Traité de biologie*, vient de donner la définition suivante : « La vie, dit-il, est un double mouvement de composition et de décomposition continuelles et simultanées au sein de substances plasmatiques ou d'éléments anatomiques figurés qui, sous l'influence de ce mouvement intime, fonctionnent conformément à leur structure. » Il ne manque à cette définition, pour atteindre le but, que de mentionner l'accord qui doit exister entre ce mouvement de substitution interne et l'extérieur, à défaut duquel il n'est pas de vie possible. Tout être, lorsque change le milieu dans lequel il vit et où il s'est formé, périt si ce milieu ne lui permet pas de se transformer. De ce milieu dépend donc l'équilibre, et il est la condition précise de la circulation de la matière de l'individu, puisque tout organisme ne se compose que des éléments puisés dans le milieu au sein duquel il se forme.

De toutes ces définitions, nous pouvons conclure que l'être ne vit qu'en vertu d'un mouvement de substitution ; c'est-à-dire de l'assimilation et de la désassimila-

tion qui, se produisant dans son corps, sont la condition nécessaire de la vie ; et la continuité de ce double mouvement dépend de son harmonie avec les relations du milieu ambiant ; à défaut, le mouvement s'arrête et l'individu meurt. Aucun physiologiste ne doute plus aujourd'hui que le phénomène fondamental de la vie de tout être est le mouvement de substitution continue qui s'accomplit dans tout son organisme, et qui amène le renouvellement de toutes ses parties.

En partant de ce principe, il nous sera donné de pouvoir formuler la loi suivante : *Tout phénomène vital est d'autant plus intense que le mouvement de substitution qui concourt à sa production est plus rapide ;* ou, ce qui revient au même : *De la rapidité de l'échange dépend le degré d'intensité de la vie de l'organe en particulier, et celui de l'organisme en général.* Les dernières découvertes physiologiques nous démontrent que l'intensité de la vie correspond toujours à la rapidité de substitution des éléments histologiques.

Chaque atome ne produit qu'une unité donnée de force sur un même point. Plus il passe d'atomes par une même position dans un temps donné, plus grande est la force qui s'accumule sur ce point et s'y manifeste. Et cette loi gouverne le monde organique tout entier, depuis les formes si simples, qu'elles n'atteignent même pas la catégorie de la cellule, jusqu'à l'Homme, qui est le plus parfait des êtres qui couvrent la terre.

Elle est si vraie, que le végétal, qui ne possède presque pas de mouvements, est aussi l'être chez lequel la substitution s'opère avec plus de lenteur. Le végétal subit l'oxydation à un degré beaucoup moindre que l'animal, tellement que des naturalistes ont pu croire que son organisation est l'opposé de l'organisation animale, puisqu'elle ne fait que réduire le carbone de ses combinaisons avec l'oxygène, tandis que l'organisation animale le convertit en acide carbonique. L'oxyda-

tion subie est si faible, qu'ils ne l'observèrent pas. Lorsqu'il doit se manifester dans ses plus hautes fonctions, lorsqu'il fleurit, lorsqu'il germe, le végétal s'oxyde. Dans le règne animal, les espèces les plus actives, les plus vivaces, sont celles dont les tissus adipeux se développent le moins, et dont les éléments histologiques se renouvellent davantage. Que l'on considère, par exemple, la désassimilation chez l'oiseau, et que l'on considère l'obésité qu'atteignent certains mammifères, lorsqu'on les oblige à garder une vie sédentaire. L'homme est de tous les êtres celui dont la vie est la plus intense ; l'échange des matières est si rapide chez lui, que tout son organisme se trouve renouvelé en peu de temps ; mais tous ses organes ne possèdent pas la même vitalité ; il en est certains qui se renouvellent plusieurs fois pendant que, dans la même période, d'autres ne se renouvellent qu'une fois, et cela change selon les travaux auxquels chaque homme se livre. L'homme qui travaille beaucoup a besoin de beaucoup d'aliments, que son travail, du reste, soit musculaire ou physique, cérébral ou intellectuel. L'organisme est comme une machine à vapeur qui demande du combustible en raison directe de la force produite. Et cette loi s'applique aussi bien au cerveau du savant qu'à la jambe du piéton, car la loi de l'action animale repose sur celle de la transformation des forces, ou plutôt elle n'en est qu'un cas particulier. Toute action est égale à la somme des forces chimiques des molécules qui se combinent dans l'acte de sa production. La force chimique se convertit en courant électrique, en force mécanique, ou en action intelligente, selon l'organisme dans lequel elle se produit et suivant les conditions qu'elle y rencontre. Ainsi, les lois de la mécanique s'accomplissent dans les organismes les plus compliqués chez lesquels la vie, c'est-à-dire la rapidité de l'assimilation et de la désassimilation, est la plus considérable, et provoque les manifestations les plus complexes ; de même qu'elles s'accomplissent chez les êtres

qui, formant le limon amorphe du fond des mers, sont réduits à une portion de protoplasma, et ne vivent qu'en vertu d'une endosmose et d'une exosmose continues ; de même enfin qu'elles s'accomplissent pendant l'action de la pile électrique développant le courant par la combinaison des éléments qui la composent. Entre ces phénomènes, la différence n'est point essentielle, comme dirait un métaphysicien ; elle n'est pas surnaturelle non plus, ainsi que s'exprimerait un théologien ; c'est une simple différence de complication, de structure, d'organisation. Littré et Robin, dans leur incomparable *Dictionnaire de médecine* (édition de 1873), nous donnent la confirmation de ce fait quand ils affirment que le mot *vie* sert à désigner un « mode d'activité de la matière à l'état d'organisation, et qui lui est immanent tant que dure cet état, qui est tel qu'il permet le plus haut degré de perfection dans l'utilisation des propriétés de la matière ; » « c'est la manifestation, soit qu'elles apparaissent tout d'abord, soit qu'elles se dissimulent au premier regard, des propriétés inhérentes et spéciales à la substance organisée », disent-ils (1). Et les propriétés de la substance organisée ne sont que l'ensemble des propriétés des molécules qui agissent d'une manière distincte, selon l'organisation à laquelle elles appartiennent, laquelle détermine leur combinaison.

Ainsi que tout mouvement dans la nature, la vie a sa période ascendante et sa période descendante, son action et sa réaction qui se produisent logiquement et fatalement. Le mouvement d'ascension, c'est-à-dire la croissance de l'être et le développement de ses forces, dépendent de la prépondérance de l'assimilation sur la désassimilation ; il entre plus qu'il ne sort. La décroissance et la décrépitude dépendent de résultats inverses. Par la nutrition l'individu acquiert la substance qu'il transforme et qu'il absorbe, c'est-à-dire qu'il assimile ; cette substance

(1) Littré et Robin, *Dictionnaire de médecine et de pharmacie*, Vie.

vient former partie intégrante de son organisme et remplir les cellules qui, par leur fractionnement ou gemmation, en créent de nouvelles, lesquelles croissent à leur tour et se multiplient également lorsqu'elles ont atteint certaines limites, et ainsi de suite. La substance nutritive subit dans le corps de l'animal une série d'oxydations jusqu'à ce qu'elle forme partie intégrante de l'organe; une fois incorporée, elle sert à faire fonctionner l'organe en s'oxydant; puis, rendue inutile pour la vie, elle est rejetée à l'extérieur sous forme de sécrétion ou d'excrétion de l'individu. Il en résulte que la même série d'oxydations qui la fait concourir à la production de la vie l'inutilise ensuite. Il convient de remarquer qu'une molécule à peine expulsée est immédiatement remplacée sous peine de la diminution de l'organe et de l'affaiblissement de l'activité fonctionnelle. L'intensité d'une fonction dépend, ainsi que nous l'avons dit, de la rapidité de substitution, c'est-à-dire de la vitesse de circulation de la matière. Au période culminant de la vie, l'équilibre s'établit entre les substances qui entrent et celles qui sortent, entre les molécules qui s'en vont et celles qui les remplacent, et la rapidité de substitution parvient à son comble.

Ce n'est pas à dire que cet état s'observe en même temps dans le corps tout entier ni qu'il se produise également dans tous les êtres. Il est des organes qui arrivent avant d'autres à la plénitude de la vie, comme il est des individus chez lesquels la substitution dans un même organe s'effectue plus rapidement que chez d'autres de la même espèce; d'où il résulte que cet organe possède plus de vitalité chez les premiers que chez les seconds.

La mort, c'est-à-dire la fin de la vie, n'est que l'interruption de ce mouvement de substitution qui s'effectue dans les tissus des êtres organisés. Cette interruption peut être violente, ou ne consister qu'en une décroissance graduelle. Dans le premier cas, c'est dans une altération

subite des relations internes qu'il faut en rechercher la cause, ou dans un désaccord brusque entre les relations intérieures des éléments de l'individu et les relations extérieures, c'est-à-dire dans un déplacement soudain de l'équilibre avec le milieu ambiant. Dans le second cas, il y a désaccord lent entre l'être et le milieu dans lequel il est placé, soit à cause d'une variation dans les conditions d'existence, soit à cause d'une variation dans l'être même, comme lorsque les organes vieillissent et que l'assimilation est moindre que la désassimilation.

Dès que le mouvement de substitution est arrêté, les molécules qui formaient les tissus, en vertu même de ce mouvement, se désagrégent, et le corps se décompose s'il renferme certaines substances aqueuses. Il se conserve, au contraire, s'il n'en contient pas, ou peu, ainsi qu'on l'observe pour certains êtres, les végétaux ligneux, par exemple, et alors il se dessèche. Dans le premier cas, la décomposition se déclare presque toujours chez l'animal, à moins que des causes accidentelles, telles que les glaces ou la main de l'homme, ne viennent le conserver.

La destruction de l'organisme mort qui restitue aux milieux ambiants, minéraux ou organiques, les matériaux qui en procédaient, s'accomplit à l'aide d'un certain nombre de phénomènes chimiques directs ou indirects : fermentation et putréfaction. Dans son flux et son reflux constants, la nature forme continuellement des êtres qu'elle réabsorbe quand ils cessent de vivre, en créant de nouveau avec leurs éléments de nouveaux êtres qui croissent et se développent ; c'est ainsi que ce qu'on appelle la matière va changeant successivement et indéfiniment de forme. Pour donner la vie à des formes nouvelles, la nature, dans son immense laboratoire, va dissolvant sans cesse celles qu'elle a créées antérieurement. Nous allons en mourant animer d'autres êtres, à la formation desquels nous participons de nos restes.

Un homme cesse de vivre. Son corps froid, sans cir-

culation, sans forces, sans mouvements, se décompose, car c'est une loi que les atomes ne peuvent rester en repos en continuant de former des composés aussi complexes que ceux qui le constituent. Une fois qu'il est entré en décomposition, ses éléments se dispersent, partie dans l'atmosphère sous forme de gaz, et partie dans la terre qui les absorbe ; ou bien ils se transforment en d'autres êtres qui prennent naissance dans leur substance même. Ils flottent à travers l'espace et saturent la terre, forment la larve, alimentent l'herbe, se constituent en gluten dans le grain de l'épi ou en chlorophylle dans la feuille de l'arbre; ils s'incorporent dans les muscles de l'oiseau de proie, ils vont constituer les vésicules d'eau qui réunies forment les nuages, ils errent avec le feu follet pendant les chaudes nuits d'été, se changent en acide azotique sous l'influence de l'éclair dans l'air ou en nitrate à travers les roches poreuses; c'est sous mille autres formes encore que la nature se récupère du prêt qu'elle nous a fait; ainsi les atomes qui ont servi rentrent dans la circulation universelle pour aller satisfaire aux nécessités d'une multitude de corps qui les attendent pour s'en servir à leur tour, et qui les laisseront poursuivre leur voyage de circulation indéfinie dès qu'ils en auront tiré parti.

L'acide carbonique, l'eau, l'ammoniaque, les phosphates et les autres sels produits de notre décomposition, tout retrouve son emploi direct. Le végétal absorbe le gaz carbonique dont il s'assimile le carbone, qui va former partie intégrante du tissu ligneux ; puis il nous renvoie l'oxygène purifié, électrisé, lequel, en oxygénant le sang d'autres êtres, leur communique la nouvelle force et la vie qu'il nous a, en un autre temps, déjà données à nous-mêmes. Absorbée par la terre, l'eau pénètre le végétal et forme partie d'abord de sa séve, puis de ses tissus; évaporée dans l'atmosphère, elle erre à l'état vésiculeux en formant des nuages jusqu'à ce qu'elle s'épau-

che sous forme de pluie ou de grêle; elle se dissout dans l'air, puis elle se répand en rosée pour vivifier les plantes desséchées par les ardeurs du soleil de la canicule; elle se précipite, refroidie subitement, en couches de neige qui, en fondant sur la cime des montagnes, donnent ensuite naissance aux rivières et aux fontaines, et, en arrosant la plaine, elle filtre à travers le sol et fait germer les graines. L'eau que contient notre corps contribue donc à l'éclosion des plantes, elle fait que l'arbre se couvre de feuilles, que la fleur entr'ouvre ses pétales pour remplir l'air au printemps de ses enivrants parfums. L'ammoniaque, évaporée et entraînée par les courants de l'atmosphère, demeure en solution jusqu'au moment où les pluies et la rosée la précipitent sur la terre, ou bien elle est directement absorbée par le sol. Elle se combine dans l'un et l'autre cas avec l'acide crénique et apocrénique de l'humus, et forme le crénate et l'apocrénate d'ammoniaque, corps qui ont une composition analogue à l'albumine. Le végétal, à l'aide de ses racines, absorbe ces corps, se les assimile et les transforme en albumine dans ses tissus. Les phosphates, les carbonates et les autres sels qui font partie de notre corps sont, une fois dans la terre, également absorbés par les plantes qui y croissent, et c'est grâce à ces substances que les plantes peuvent ensuite procurer à l'homme la nourriture qui lui est indispensable.

La plante vit aux dépens de l'animal et de l'homme; elle transforme nos restes en éléments histogènes, qui sont mangés par l'animal; celui-ci, à son tour, convertit ces éléments en tissus plus ou moins analogues aux nôtres; et nous, nous faisons notre nourriture et des plantes et de ces tissus.

Telle est la loi fatale, inéluctable, nécessaire; nous devons mourir et nous décomposer afin que ceux qui viennent après nous puissent se former de nos dépouilles; il n'y a donc pas à regretter qu'il nous faille les leur abandonner.

Notre vie n'est qu'une lutte perpétuelle avec la nature extérieure, à qui appartient le triomphe final. La question, c'est de retarder le plus possible ce triomphe, et de nous servir de la nature pendant cette lutte, afin de léguer à nos successeurs une organisation corporelle, intellectuelle et morale plus parfaite.

De même qu'il nous fait vivre, l'air qui nous oxyde finit par nous tuer. Ce qui produit en nous le mouvement ascensionnel nous pousse aussi à descendre; nous ne vivons qu'en mourant. Celui-là vit mieux et prolonge davantage son existence, qui sait mieux lutter avec la nature, et qui sait, avec plus d'intelligence, se servir de ses éléments à son plus grand profit, pour se protéger, pour se fortifier, et pour les transformer en sa propre substance. S'il se repose, si pour un seul instant il interrompt la lutte, c'en est fait de lui, il est vaincu.

L'idée que l'on avait eue jusqu'ici de la mort était incomplète; elle ne présentait qu'un seul aspect du phénomène, un aspect isolé, et par suite, insuffisant.

Mourir ! ce n'est pas seulement disparaître ; c'est quelque chose de plus, c'est avoir été, et fournir des éléments pour que d'autres puissent exister après nous. Qu'y a-t-il donc d'horrible dans la mort? Normalement, l'individu disparaît dès qu'il a accompli son évolution, dès qu'il a donné tout ce qu'il pouvait donner, de même que la molécule disparaît de l'organisme pour être remplacée par une autre dès qu'elle a contribué à une fonction ; donc, c'est d'abord notre vie, puis c'est la vie des autres, c'est-à-dire encore et toujours la vie. Où donc est la mort? Etes-vous affligés qu'il vienne un jour où vous cesserez d'être? Mais avez-vous cru par aventure que vous, êtres limités, vous deviez être éternels? La crainte de la mort ne peut donc être que la fille de notre égoïsme, qui nous empêche de reconnaître ce que nous sommes et ce que nous représentons dans le sein de la nature. La douleur d'abandonner les personnes que l'on aime, celle de n'avoir pu mener à

son terme une œuvre commencée, tout cela n'a rien de commun avec l'horreur de la mort.

Mais, et l'âme? dira-t-on.

Nous traiterons cette question dans les deux chapitres suivants. Dans le premier, nous affirmerons l'unité de l'être humain, en montrant en quoi consiste ce qu'on a appelé son âme; nous verrons dans le deuxième son prolongement, c'est-à-dire son action, qui dure plus que l'individu, et nous démontrerons que, de même que la nature nous recueille dans son sein, atome par atome, de même l'Humanité nous recueille, acte par acte, et idée par idée, en sorte que rien ne se perd ni dans le monde physique, ni dans le monde intellectuel ou social.

---

II

## DU CORPS ET DE L'AME

Qu'est-ce que l'Homme ? Est-ce un être simple ou un être complexe ? Est-il formé d'une ou de deux substances? Est-il un être à part dans la création, ou n'est-il, au contraire, qu'un des degrés de l'évolution organique? La science et la philosophie, d'un commun accord, affirment aujourd'hui l'unité de l'être humain, quant à sa nature ; elles affirment aussi, en ce qui concerne son rang dans le monde, qu'il est le terme supérieur actuel de la principale des séries des êtres terrestres, c'est-à-dire le point le plus élevé, atteint aujourd'hui par l'évolution de la branche la plus parfaite de l'organisation sur la terre.

Nous n'ignorons pas que les théologiens frappent d'anathème cette proposition, qu'ils tiennent pour hérétique, et que les métaphysiciens la combattent comme matérialiste; ils partent, *à priori*, les uns et les autres de la dualité des substances. Mais le qualificatif que l'on donne à la chose importe peu, car nous préférons, comme étant plus consolante et plus digne, la théorie qui, s'appuyant sur de nombreuses données scientifiques, affirme que l'homme va de l'instinct à la raison, de l'état inconscient au conscient, qu'il se perfectionne enfin de jour en jour, à celle qui suppose que l'homme est déchu d'une perfection presque divine, et qu'il tombe de dégénération en dégénération jusqu'à la conclusion des siècles.

Les métaphysiciens et les théologiens affirment la dualité de substances dans l'homme, qu'ils isolent du reste des êtres qui composent la nature pour en faire un être

essentiellement distinct des autres. Nous ne réfuterons pas les théologiens; ils partent de la foi et n'accordent une valeur à la science que lorsqu'elle rend des jugements forcés, conformément à un formulaire qu'ils ont préalablement préparé ; mais nous nous hasarderons à présenter quelques observations aux métaphysiciens.

Supposons un instant que l'Homme soit composé de deux substances distinctes. En observant dans la nature les autres êtres animés, nous devons conclure logiquement qu'ils sont doubles aussi, ou, ce qui revient au même, qu'ils sont composés d'un corps et d'une âme à l'égal de l'Homme. Que l'on dresse une psychologie comparée, que l'on soumette à l'analyse les facultés intellectuelles de chaque type animal, de chaque classe, de chaque ordre, de chaque famille, de chaque genre, et enfin de chaque espèce et de leurs variétés, et l'on verra que les fonctions animiques forment plusieurs séries parmi lesquelles une, entre autres, si on la parcourt de bas en haut, nous conduira, de degré en degré, jusqu'au sommet de l'intelligence humaine. Nous voulons bien concéder encore, et c'est beaucoup faire, que dans ces séries il existe des degrés, des échelons. En conséquence, il faudrait admettre une infinité de catégories d'âmes distinctes, disposées en séries et en classes à l'égal des corps. Ces âmes peuvent être, comparativement à celle de l'Homme, de nature inférieure; elles peuvent appartenir à des catégories différentes, mais enfin, ce sont des âmes, et les êtres qui les possèdent sont doubles, aussi bien que l'Homme lui-même. Il faudra, dans ce cas, admettre un nombre indéfini d'âmes de toute espèce, correspondant à toute espèce d'êtres organiques; ce nombre augmentera sans cesse, et chaque jour il en faudra de nouvelles pour les nouveaux corps qui viendront au monde, tandis que la matière restera toujours la même. puisque les corps se forment les uns avec la substance des autres. Puis chaque catégorie d'âmes devra avoir son jugement particulier, son châtiment et sa récompense, son

ciel et son enfer, selon le discernement et la liberté propres à chacune d'elles.

Si on ne peut pas admettre cette conséquence forcée, si on ne peut se résigner à l'affirmation de cette cohue d'âmes, alors la logique donne tort aux métaphysiciens, et si l'on admet cependant les deux substances, on se prononce en faveur des panthéistes, qui supposent qu'un même esprit anime tous les animaux, depuis l'infusoire jusqu'à l'Homme, car ils ne sont tous que de la matière et de l'esprit sous différents états d'organisation. Que les métaphysiciens étudient et comparent les facultés intellectuelles des divers animaux, et qu'ils voient ensuite s'ils se sentent assez forts pour leur refuser ce qu'ils accordent à l'Homme. S'ils refusent, ils divorcent avec les faits, et n'ont plus aucun droit de revendiquer la réputation d'esprits sincères. S'ils accordent — pourquoi l'âme correspond-elle à l'organisation, demanderons-nous, et pourquoi progresse-t-elle avec elle? — s'ils accordent, nous voici en plein panthéisme, où l'esprit et la matière coordonnés évoluent et se perfectionnent à l'infini.

Plaçons-nous maintenant en face de la doctrine panthéiste. Le panthéisme n'a de faux que la dualité. S'il y a dans le monde de l'esprit et de la matière, si, dans l'organisation, il existe des âmes et des corps, il est évident que, depuis l'esprit simple, c'est-à-dire depuis la contractilité de la cellule, jusqu'à la conscience, il existe une ou plusieurs séries d'âmes, simples états particuliers de la grande âme universelle, comme il y a des séries de corps, depuis la cellule jusqu'à l'Homme, formes accidentelles de la substance du Monde. Telle est l'affirmation panthéiste, selon laquelle l'être, en mourant, restitue son corps à la Nature et son esprit à Dieu, dont il participe.

Nous allons répondre à cette affirmation.

Auparavant, nous devons observer que les panthéistes affirment, *à priori*, sans la démontrer, la dualité des substances; c'est de cette hypothèse qu'ils font sortir tous

les développements auxquels ils se livrent. Ce sont de bons logiciens dans leur système. Ils comprennent bien la série, mais ils ne prouvent pas le point de départ, influencés qu'ils sont encore par des principes avancés *à priori* par les théologiens.

Ces affirmations d'esprit et de matière, de corps et d'âme, sont des conceptions purement théologiques des rapports simples ou complexes de tout ce qui existe. Dans leur ignorance des procédés de la nature, les théologiens ont considéré la phénoménalité comme procédant d'une sorte de substance intérieure et subtile, l'*esprit*, et ils ont appelé *matière* les relations plus grossières de tout ce qui tombe sous le domaine des sens. C'est ainsi qu'ils se figurèrent la nature comme composée d'une part active et d'un *substratum* inerte, qui ne se meut qu'en vertu de l'impulsion donnée par celle-là; c'est ainsi qu'ils se représentent l'Homme. On fit une abstraction de son fonctionnalisme supérieur, auquel on donna un nom substantif, l'*âme*, puis on donna le nom de *corps* à tout l'organisme; et c'est ainsi que la fonction fut séparée de l'organe, comme si elle n'en était pas la manière d'être. Herbert Spencer et Tylor ont admirablement décrit comment s'est formée l'idée de l'âme chez les races primitives. Le sommeil, le rêve, en faisant apparaître les images des morts ou des vivants, ont provoqué chez ces races l'idée d'un dualisme humain, et leur ont fait croire à un fantôme qui habite en nous. Rien de plus naturel, d'ailleurs, que cette théorie, car seule elle pouvait, à l'aurore des civilisations, expliquer certains phénomènes psychologiques. En vertu de causes analogues, les Grecs ont inventé le système des ombres. A cette époque, on n'imaginait pas encore l'âme telle que l'ont comprise bien plus tard nos métaphysiciens. L'idée qu'en ont eue ceux-ci germa en Grèce pendant la décadence, comme nous l'avons déjà indiqué, s'introduisit dans le christianisme, et fut définie par le dogme.

La scolastique, au moyen âge, expliqua tout l'univers à l'aide d'un système d'entités substantielles, mystérieuses et voilées derrière chaque série de phénomènes, de même que les théologies antiques l'avaient expliqué, à l'aide de personnifications. Tout phénomène, tout acte, furent attribués à des causes chimériques, Providence, Ame, Ame végétative, Forces vitales, Energies, Archées, etc., agents mystérieux, arbitres ne dépendant d'aucune loi, n'ayant pas de relation fixe.

La science moderne a dissipé tous ces fantômes de l'intelligence. Elle affirme aujourd'hui, après avoir observé les rapports universels des choses, l'unité de la nature; et cette unité se résout en mouvement. Tout ce qui produit une impression sur nos sens, tout ce qui arrive à notre intelligence, tout ce qui peut être connu, n'est en dernière analyse que du mouvement. La pensée elle-même étant du mouvement ne peut pondérer que des mouvements. La chaleur, la lumière, l'électricité, le son, la résistance, ne sont que des mouvements, ainsi que l'ont prouvé les physiciens les plus éminents. L'*étendue* ne se présente à nous que comme une qualité du mouvement, la *coexistence* (1). La conception du mouvement implique celles de *coexistence* et de *séquence*. C'est de la coexistence que naît le concept de l'étendue.

La successivité ou la *séquence* est la qualité essentielle du mouvement, et elle donne naissance, à son tour, au concept de la *durée*. Séquence et coexistence, étendue et durée, ou leurs concepts contingents, *temps* et *espace*, sont les deux qualités ou conditions du mouvement. Or, tout ce qui a été considéré au point de vue de l'étendue, c'est-à-dire de la coexistence, faisant abstraction des mouvements qui coexistent, chaleur, couleur, résistance, etc., a été appelé *corps* ou *matière;* et tout ce qui a été étudié au

(1) On peut définir l'étendue comme la coexistence des résistances, c'est-à-dire des mouvements opposés à nos courants nerveux.

point de vue de la successivité du mouvement, a été appelé *force*, *esprit*, *âme*, etc. Ainsi, tout ce qui est aujourd'hui connu dans la science sous le nom substantif de *force*, par pure convenance du langage où il est improprement employé comme sujet, n'est qu'un sujet verbal qui n'a, comme entité agissante, d'autre existence réelle que dans la grammaire ; ce n'est qu'un mot qui veut exprimer un rapport. La force n'est que cette particularité qu'a un fait d'être constamment suivi d'un autre fait. Ainsi cette particularité, comptée pour l'esprit comme une entité distincte des faits, fut considérée comme facteur et comme cause de ces faits, grâce à une impropriété du langage, et on en fit la cause hypothétique du mouvement. Plusieurs savants la considèrent encore ainsi.

Il en est de même pour ce que l'on appelle *matière*. Lorsque nous considérons la matière, lorsque nous l'analysons, qu'y trouvons-nous? Nous y trouvons ce qu'on appelle l'attraction moléculaire et la gravitation, c'est-à-dire du mouvement ; la lumière propre, du mouvement; la lumière réfléchie ou la couleur, c'est-à-dire encore du mouvement ; la réfraction, aussi du mouvement ; la chaleur, encore du mouvement ; l'impénétrabilité, c'est-à-dire l'étendue appliquée à la résistance, n'est en somme qu'un mouvement de répulsion ; et ainsi de suite. Les savants les plus éminents et les plus profonds, quand ils considèrent les atomes, ne considèrent que des points géométriques, c'est-à-dire une hypothèse. D'autres les considèrent comme étant des centres de mouvement. C'est ainsi qu'il ne nous reste, en réalité, que des mouvements, c'est-à-dire des relations simultanées et successives. Qu'il y ait quelque chose sous le mouvement, que la relation suppose des termes premiers qui ne soient pas d'autres relations, que ce substratum de la phénoménalité existe, c'est ce que la philosophie, s'appuyant sur la science, ne saurait affirmer ; bien plus, c'est ce qu'elle n'affirmera ni ne niera jamais, parce que tout ceci n'est pas du domaine de l'observation ni de l'ex-

périence (1). L'admission gratuite de l'hypothèse d'un absolu, même celle d'un inconnaissable, ne nous explique rien ; elle ajoute, au contraire, de nouvelles difficultés au problème scientifique, qui ne se compose que de relations, puisque toute connaissance n'est qu'une relation plus ou moins complexe, appréciée par nous. Mais on objectera que le mouvement suppose un objet qui se meut. Ceci est tout simplement une erreur de calcul dont la routine est responsable ; c'est une faute de dialectique dans le genre du *pas d'effet sans cause*.

En ce qui touche la successivité des choses, on dit qu'il n'y a pas d'effet sans cause, résultat de l'observation que, dans l'univers, on ne peut apprécier que des phénomènes qui en engendrent d'autres, et qui, à leur tour, ont

(1) Nous écrivions ceci en 1870. Plus tard nous est parvenue la traduction de l'œuvre importante d'Herbert Spencer, *les Premiers Principes;* or, comme la démonstration de l'impossibilité de connaître l'*en soi* des choses ressemblait assez à la nôtre et se trouvait développée d'une manière plus complète, nous avons supprimé nos remarques ; nous renvoyons donc le lecteur à la première partie, troisième chapitre dudit ouvrage.

Quant aux conclusions de Spencer, sur le connaissable, nous regrettons de ne pouvoir nous y associer. (Voir, 2e partie, chap. III.)

Spencer soutient que nous ne connaissons la matière que par des expériences de force. « Nous concevons la Matière comme des positions coexistantes qui opposent de la résistance : » de sorte qu'elle ne parvient à la conscience que comme coexistence de mouvements que nous percevons par la transmission des sens ; la résistance d'un corps n'est que le résultat d'un mouvement contraire au mouvement musculaire que nous lui opposons. Une partie du mouvement qui résiste au mouvement musculaire se transforme en courant nerveux en se communiquant aux nerfs sensitifs, et en sensation de résistance en parvenant au cerveau. Selon sa propre affirmation, on ne peut trouver, en dernière analyse, que du mouvement dans la Matière.

Mais Spencer essaye de résoudre le mouvement même en un élément plus simple : la *Force*. La force musculaire dont il fait mention, cause du mouvement des parties de notre organisme, qui, d'après lui, est la première qui se présente à la conscience, et qui, en se transformant en sensation, nous fournit l'idée de *mouvement;* cette force n'est

été engendrés par ceux qui les ont précédés ; mais ce raisonnement, qui est vrai pour le cas particulier, est dépourvu de sens si on l'étend à la série, que notre intelligence ne peut jamais embrasser tout entière.

Il en est de même en ce qui touche la coexistence, lorsque l'on suppose que le mouvement implique une substance qui se meut. Cette supposition est exacte lorsqu'il s'agit d'un phénomène ou d'un groupe de phénomènes en particulier, mais non pas lorsqu'il s'agit du mouvement en général, car, puisque nous ne percevons le mouvement que dans l'univers, c'est-à-dire dans des cas particuliers, nous ne pouvons savoir si ces mouvements, qui coexistent et se succèdent, sont, au fond, un accident ou une manifestation de quelque chose qui n'est pas du mouvement.

En considérant le mouvement et l'objet en mouvement, nous ne faisons qu'une abstraction de l'un des mouve-

qu'un mouvement mécanique provenant du mouvement chimique de la combinaison des éléments qui forment les tissus. La force ne se présente à notre conscience que comme l'intensité du mouvement pondéré par l'impression que nous causent ses effets directs sur nous ou sur d'autres êtres ou objets. Ainsi *l'irréductible c'est le mouvement*, car ce que nous appelons force n'est que l'impression d'intensité que le mouvement fait arriver jusqu'à notre conscience, et que l'intelligence réduit en formule abstraite. Il est si vrai que le mouvement est indécomposable, que, si nous voulons le décomposer, c'est-à-dire en dégager les différentes intensités qui se présentent à notre conscience simultanément ou successivement, nous n'y pouvons réussir, puisqu'une intensité cesse d'être si elle n'est précédée ou accompagnée d'une autre ; elle n'est telle, en effet, que par sa relation. En disant qu'elle est telle, nous entendons dire en nous, car nous ne pouvons rien affirmer sur la phénoménalité que lorsqu'elle parvient en nous et qu'elle s'y modifie. Ainsi, nous ne percevrions pas l'intensité du mouvement si nous n'en percevions en même temps, ou n'en avions auparavant perçu une autre différente. Par sa propre manière d'être, notre esprit ne peut percevoir que la dualité dans le phénomène, car nous ne pouvons connaître que la relation des choses, ainsi que le démontre Spencer lui-même.

Donc, concevoir la force abstraite comme élément primordial du mouvement, c'est diviser l'indivisible, c'est vouloir trouver l'élément de la relation dans la relation elle-même en la partageant en deux parties.

ments ou de l'une des relations qui coexistent dans un ensemble, et nous appelons le reste, objet en mouvement. Ainsi, dans un fragment de cuivre chaud, la chaleur n'est autre chose qu'un mouvement qui coexiste en lui avec tous ceux qui, en impressionnant notre esprit par l'entremise des sens, nous donnent la notion du cuivre : tels sont la couleur, l'électricité, le poids spécifique, le son, la résistance ou la dureté, etc., après lesquels il ne reste plus rien. La manière dont s'accomplit ce mouvement en coexistence avec les autres est ce que nous appelons conductibilité calorique du cuivre. Si c'est la couleur que nous considérons, nous faisons une opération intellectuelle analogue. Si ces mouvements convergent avec d'autres, et s'ils produisent une résultante, nous appelons ce phénomène combinaison chimique, et nous disons qu'il en résulte un corps nouveau, puisqu'il en résulte de nouveaux mouvements coexistants. Ainsi le mot *corps* signifie un ensemble de mouvements, et, comme le mot *force*, ne s'emploie que par pure commodité de langage (1).

La dualité de substances ou d'essences est une idée qui n'a plus cours dans la science. Nous ne devons entendre par là que la considération de la nature, sous deux aspects, comme une simple question de méthode pour l'étude.

Après avoir formulé l'unité de la nature, nous allons essayer de réduire en une synthèse commune l'antinomie de corps et d'âme. Logiquement, il ne serait pas nécessaire de démontrer celle-ci après avoir démontré l'autre; mais comme c'est justement le terrain sur lequel on élève toutes sortes d'objections contre la théorie moniste et en faveur du dualisme, puisque les fonctions intellec-

(1) Si on nous dit que l'on a imaginé les atomes de la matière ou ceux de l'éther comme substratum de la force ou du mouvement pour la commodité de la science, nous sommes prêts à admettre cette supposition, mais à titre de simple hypothèse.

tuelles de l'Homme, à cause de la complexité sérielle de leurs phénomènes, ont fourni l'occasion, à ceux qui ont voulu les expliquer sans une suffisante observation, de supposer une entité agissante, un sujet interne, nous nous appliquerons à démontrer que, pour la science, l'âme n'est qu'une fonction de ce qu'on appelle le corps.

L'âme, c'est-à-dire l'ensemble des fonctions que l'on désigne sous ce nom, est en rapport avec l'organisation du corps, et elle est d'autant plus parfaite que le corps l'est davantage. C'est une loi aujourd'hui parfaitement démontrée par la science. Il existe une série d'animations, depuis la simple contractilité jusqu'à la pensée d'une intelligence éclairée, qui sont la propriété caractéristique d'une série d'organisations, depuis la cellule jusqu'à l'Homme le plus civilisé. Ainsi peut s'établir une longue série de degrés de spontanéité dans le règne animal, à partir des êtres qui n'ont pas même un système musculaire distinct du système nerveux, et qui ne constituent qu'une portion de protoplasma, jusqu'à ceux qui ont les deux systèmes très-perfectionnés, et chez lesquels cette spontanéité se modifie profondément par la réflexion. On peut établir ainsi un système d'anatomie, de physiologie et de psychologie parallèles et comparées, et en déduire que l'âme se perfectionne toujours en raison directe de l'organisation.

Le même rapport qui s'observe entre l'organisation ascendante et le développement des facultés animiques, se manifeste entre les divers degrés de perfection organique et intellectuelle parmi les individus d'un même type, surtout dans le type humain où la divergence est plus considérable entre les individus (1). En faisant même abstraction d'autres arguments basés sur des faits physiologiques et pathologiques en relation avec des actes psychologiques, il en résulte la croyance que l'âme est une fonction

(1) Aujourd'hui on a démontré que plus un groupe est parfait plus les individus qui le composent sont divergents, car le progrès c'est la différenciation. Voir H. Spencer, *Essai sur le progrès.*

de la substance nerveuse, si l'on entend par *âme* l'ensemble des fonctions intellectuelles et affectives, avec leurs moyens d'acquisition et de réflexion des impressions et ceux d'émission des actions réflexes ou réfléchies, c'est-à-dire les mouvements afférents, et sa conversion en mouvements efférents.

Le groupe supérieur de ces fonctions, des fonctions intellectuelles et affectives, plus ou moins simples ou plus ou moins élevées, comme les facultés de sentir, de se rappeler, de penser, de vouloir, d'agir et d'avoir conscience, réside dans le cerveau. Ces facultés sont en raison directe de la complication et de l'irrégularité des circonvolutions, de la grosseur de la couche de la substance grise, de sa forme générale, de sa structure intime, de sa composition chimique, de son poids et de son volume comparativement au corps, et de la rapidité de la circulation, c'est-à-dire de la substitution des molécules. Toutes les données fournies par la physiologie et l'anatomie comparées du cerveau et par la zoochimie, en relation avec des phénomènes psychiques, attestent cette loi.

En ce qui touche leur structure et leur organisation, les animaux qui ne possèdent pas un véritable cerveau, ou qui l'ont très-rudimentaire, exécutent des fonctions plus inférieures, et ont des instincts plus simples que ceux qui ont un cerveau plus compliqué. Il en est de même des animaux qui ont des ganglions au lieu de cerveau. Par cela même, on voit que la plus grande complication des tissus cérébraux et le plus grand nombre de circonvolutions correspondent toujours à des animaux domestiqués ou reconnus de tout temps comme intelligents, tels que le chien, l'éléphant, le singe, le perroquet, le dauphin, le mouton, le cheval, le bœuf, etc. De là, Bibra, Valentin et autres physiologistes ont déduit la loi suivante : « L'âme décroît à mesure que les circonvolutions du cerveau diminuent. » De plus, ces savants ont observé que, parmi les cerveaux de poids et de volume

égaux, ceux qui ont les anfractuosités et les circonvolutions plus nombreuses et plus irrégulières appartiennent auxhomm es les plus intelligents.

Pourtant cette loi se modifie selon la quantité de substance grise, dont le volume est toujours plus accentué dans les cerveaux d'individus qui ont les fonctions intellectuelles mieux organisées, ainsi qu'il résulte des travaux anatomiques de Geist, de Mosso, d'Hoffmann, de Bibra et autres anatomistes célèbres.

Le développement des lobes frontaux est en raison directe de la supériorité des facultés intellectuelles, ainsi que la position de la partie postérieure du cerveau qui recouvre le cervelet, bien entendu comme pour les autres cas, à égalité de circonstances.

Ainsi, tous les cerveaux de sauvages ou d'idiots ont les lobes frontaux peu développés. L'abbé Frère, de Paris, a prouvé, après un grand nombre d'expériences et de recherches, que les progrès de la civilisation ont eu pour résultat d'élever la partie antérieure du crâne, et d'en aplatir la partie occipitale (1). Il est si positif que l'intelligence est en raison directe de la complication de la structure de l'organe qui accomplit les fonctions intellectuelles, qu'il existe des insectes qui ont des instincts tels, que l'on pourrait bien les appeler des facultés, et qui laissent derrière eux, au point de vue des fonctions animiques, bien des vertébrés, comme par exemple la majeure partie des poissons. Or, les anatomistes les plus distingués ont prouvé que les ganglions de ces insectes sont beaucoup plus parfaits que les cerveaux des vertébrés en question (2).

Parmi les cerveaux d'hommes éminents, on peut signaler celui de Beethoven. Wagner, qui l'examina, dit dans son rapport « qu'il avait les circonvolutions cérébrales

(1) Voir Abendroth, *Origen del Hombre segun la Teoría descensional*. Barcelona, 1874.

(2) Voir les travaux de Gegenbaur, *Anatomie comparée*, et Darwin, *la Descendance de l'homme*.

plus profondes et plus compliquées du double que la généralité des autres hommes ».

Rien que par là, le cerveau témoigne de la loi universelle du rapport qui existe entre les organismes et l'accomplissement de leurs fonctions.

Dans son *Dictionnaire de médecine*, Littré affirme que l'on rencontre, dans tous les cas de délire chronique ou aigu, des lésions dans la structure intime de l'encéphale (voir *Folie*, Dictionnaire de Littré et Robin). L'inspection anatomique, à simple vue, ne permet cependant pas, dans certains cas, de constater des lésions. En conséquence, on a affirmé à la légère que l'aliénation mentale peut parfaitement exister en l'absence de toute lésion. Mais, aujourd'hui, avec le perfectionnement du microscope, cette affirmation n'est plus soutenable; l'analyse de la substance cérébrale d'un fou, soigneusement pratiquée à l'aide de cet instrument, donne toujours pour résultat la découverte d'une lésion ou d'une altération dans la masse encéphalique. On pourra en trouver la preuve dans les comptes rendus des recherches sur des cervaux d'aliénés faites en Allemagne par Reindfleisch.

Quant à la composition du cerveau, on a observé que le cerveau du fœtus contient moins de graisse que celui de l'enfant, et celui de l'enfant moins que celui de l'homme. Bibra a démontré que la graisse cérébrale s'accroît avec le développement du cerveau. Schlossberger a confirmé cette démonstration. Pour preuve que la graisse est nécessaire au mécanisme des fonctions intellectuelles, il suffit d'observer que les animaux, en y comprenant l'Homme, qui restent trop longtemps sans manger, perdent leur graisse cérébrale en moindre quantité que les autres éléments histogènes, et la graisse du corps avec plus de rapidité, au contraire, comme si le cerveau résistait à cette déperdition. Ce qui indique que si la graisse du cerveau éprouve des diminutions moindres, ce n'est pas qu'elle se consume en moindre quantité que les autres

éléments, mais qu'elle se renouvelle avec plus de continuité, le cerveau se nourrissant aux dépens du reste de l'organisme.

Ce rapport de l'augmentation de la graisse cérébrale, selon l'organisation, s'observe aussi dans les vertébrés, chez lesquels elle se manifeste toujours en proportion de l'élévation des facultés, de même que chez l'homme.

Nous mentionnerons ici que la graisse cérébrale contient de l'acide phosphoglycérique, dont la présence a fait dire à Moleschott après Bibra : « Sans phosphore, point de pensée ! »

On trouve une autre preuve de l'influence exercée par la composition chimique du cerveau sur les facultés intellectuelles dans cette remarque, que les hommes qui souffrent d'une affection dont la cause réside dans l'altération du sang, éprouvent des troubles dans leurs actes psychologiques. Il arrive à ces hommes à peu près ce qui arrive à ceux qui se nourrissent mal et peu ; ceux-ci sont, en effet, plus irritables, ils deviennent visionnaires, ils ne peuvent supporter les fatigues de l'esprit avec autant de facilité que ceux qui se nourrissent mieux. Cet état a pour cause la pauvreté des éléments histogéniques du sang, et il se manifeste aussi, par conséquent, chez les sujets dont l'appauvrissement du sang et la faiblesse du cerveau proviennent d'hémorrhagies, de pertes séminales, etc.

Le docteur Weschsmuth a prouvé que les troubles apportés dans la composition chimique normale du cerveau produisent tous de graves perturbations des fonctions intellectuelles. A ce phénomène sont dues les modifications apportées par certains médicaments et certaines substances alimentaires dans les fonctions psychiques. La vieillesse amène la pauvreté du sang et fait perdre la mémoire ; les empoisonnements troublent la pensée. On connaît parfaitement les effets de l'opium, du thé, du café, de l'alcool, de la mandragore, du stramonium, de la valé-

riane, etc., effets dus à l'altération de la composition chimique du sang.

Examinons maintenant le poids du cerveau et son volume, c'est-à-dire sa densité.

Le cerveau de l'Homme est relativement beaucoup plus gros que celui des animaux. Dans l'espèce humaine, à égalité de circonstances, un cerveau compacte, lourd et bien développé, indique toujours de bonnes dispositions intellectuelles. Le poids normal du cerveau humain est de 3 livres à 3 livres et demie; il peut descendre, chez un idiot, à 1 ou 2 livres, tandis qu'il est très-volumineux et très-pesant chez quelques grands hommes. Ainsi, le cerveau de Cuvier pesait 4 livres; celui de Schiller est, selon Broca, le plus grand de tous ceux qui ont été mesurés; le poids de ceux de Dupuytren et de lord Byron était considérable aussi. Hoffmann a observé que le cerveau des femmes est en moyenne de 2 onces plus léger que celui des hommes. Laurent, sur deux mille têtes qu'il a mesurées, a trouvé que le diamètre de la circonférence était moindre chez les femmes.

Malgré ces observations, la grosseur du cerveau n'est pas le caractère le plus essentiel pour l'indication du degré d'intelligence, car il s'est trouvé de très-grands hommes qui n'ont eu qu'un cerveau relativement très-petit. Le caractère qui ne trompe presque jamais, c'est la disposition générale, et ce qui le révèle toujours, c'est la structure de la couche grise. Nous devons pourtant faire remarquer que la science n'est pas aussi avancée qu'il serait désirable dans la question de l'anatomie et de la physiologie cérébrales, car les études sur cet organe, et surtout sur sa structure intime, ont été à peu près négligées jusque dans ces dernières années.

« Selon les calculs de Davy, dit le docteur Abendroth dans son livre *De l'origine de l'Homme*, la capacité proportionnelle du crâne chez les Européens est de 92,3 pouces cubes; chez les Américains, de 87,5; chez les Asia-

tiques, de 87,1 ; chez les Océaniens, de 84 ; et chez les races nègres de l'Afrique, elle descend à 75, suivant Duchaillou. »

Il résulte des expériences faites par Broca en France, et par Prichard en Angleterre, que la capacité crânienne, pendant le moyen âge, époque intellectuellement inférieure de toutes manières à la nôtre, était moindre qu'elle n'est aujourd'hui. Le rapport entre les crânes du douzième siècle et ceux de notre époque est connu, 713 à 743. (Voir les ***Mémoires d'anthropologie*** de Paul Broca, et Prichard, ***Phys. of Mankind.***)

Le cerveau diminue chez les animaux à mesure que l'on descend la série ; ainsi, il est très-petit chez les amphibies et les poissons. Le cerveau humain est plus volumineux que celui de tout autre animal, et si celui de l'éléphant, par exemple, offre plus de masse, l'anomalie provient uniquement de l'épaisseur et du nombre des cordons nerveux qui s'y réunissent. Les parties du cerveau qui président aux fonctions de la pensée sont, en effet, plus grandes chez l'homme que chez les autres animaux. Sœmmering affirme, en vertu des résultats d'un grand nombre de dissections pratiquées chez des animaux vertébrés et appartenant à divers degrés de la série, que le cerveau chez l'homme, comparé à la masse des nerfs céphaliques, est plus grand que chez n'importe quel autre animal.

Les lobes cérébraux de chaque individu, affirme Vulpian, croissent à mesure que l'intelligence se développe. D'autres anatomistes affirment avec le même auteur que l'encéphale de l'homme est celui, parmi tous ceux des autres animaux, qui a les plus grandes dimensions, relativement à la masse du corps.

Si l'on évalue la superficie des circonvolutions, il n'est pas de cerveau d'animal comparable en superficie à celui de l'homme, et la grande différence qui existe entre celui du savant et celui de l'ignorant prouve que la superficie est en raison directe de la perfection, bien que

l'ignorant puisse avoir un cerveau plus volumineux.

De plus, il faut, suivant Vulpian, tenir compte de la quantité de substance grise relativement à la substance blanche, de celle des cellules et de leur forme, du nombre des ramifications, de la substance granuleuse interposée entre les cellules, de la richesse vasculaire, etc., etc.; car le volume et le poids de la partie d'organisme propre à la formation de la pensée sont toujours en rapport avec ces données.

D'après Littré, on constate toujours chez les aliénés qui meurent à l'hôpital une diminution notable dans la masse cérébrale, laquelle peut descendre jusqu'à 148 grammes. A l'appui de cette constatation, P. Broca, dans son mémoire sur *le Volume et la Forme du cerveau selon les individus et selon les races*, fait observer qu'à mesure que l'animal s'élève dans l'échelle zoologique, la substance grise, constituant la partie extérieure du cerveau, augmente en protubérances et en anfractuosités qui la rident et forment des circonvolutions. « Tout cerveau, dit-il, au-dessous d'un certain poids et d'un certain volume, a nécessairement appartenu à un individu atteint d'imbécillité, » et, comparant l'ensemble des diverses races humaines, il ajoute : « le volume de l'encéphale est en raison directe du degré d'intelligence. »

Envisageons la circulation du sang dans le cerveau, laquelle produit la substitution des molécules.

Le cerveau est un organe qui, chez l'homme, reçoit, en un temps donné, une quantité de sang, que l'on peut évaluer au cinquième de la circulation totale. Cette condition indique une très-grande activité de l'organe.

D'après tous les physiologistes modernes, la vie du cerveau — comme celle des autres organes — est en raison directe de la rapidité de la circulation qu'il reçoit, car plus un organe fonctionne, plus la réparation des pertes qu'il subit doit être rapide. On peut donc affirmer que la circulation ne fournit la mesure que de l'intensité des fonctions

cérébrales, et non celle de leur qualité ou de leur extension. Ainsi, les hommes qui ont le cou court sont plus passionnés; lorsque se produit une syncope, le sang se portant en petite quantité au cerveau, occasionne la perte de la connaissance.

Le cerveau des décapités ne meurt que lorsqu'il a perdu tout son sang, ainsi que l'affirme Moleschott, en vertu d'expériences faites sur des animaux. Par la compression de la veine jugulaire, on peut, en certains cas, faire cesser les accès de folie, et, d'après les expériences de Fleming, on provoque, par la même compression, le sommeil avec des songes fiévreux chez les individus bien portants; ce qui prouve que les fonctions cérébrales s'affaiblissent ou s'exaltent en raison directe des actions physiques ou mécaniques exercées sur le cerveau.

En résumé, l'on peut dire que le cerveau est plus grand, plus compacte, qu'il contient plus de substance grise, que sa structure est plus compliquée, que la partie frontale est plus développée, la substitution des molécules plus rapide chez l'homme que chez les autres animaux, et, dans l'humanité, plus chez l'enfant que chez le fœtus, plus chez l'homme que chez l'enfant, plus dans le genre masculin que dans le genre féminin, plus chez le blanc que chez le jaune, plus chez le jaune que chez le noir, plus chez le savant que chez l'ignorant, plus enfin chez l'ignorant que chez l'idiot.

Toutes ces données, fournies par la physiologie, la pathologie et la chimie, nous servent à formuler la loi de la dépendance des phénomènes intellectuels du grand centre nerveux, nous indiquent clairement que ce que l'on a appelé l'âme n'est qu'une fonction du système nerveux, fonction d'autant plus élevée que l'organisation est plus parfaite. Le cerveau est donc le centre des fonctions animiques de même que les nerfs sont les moyens de transmission et les muscles ceux d'exécution. D'ailleurs, outre ces données, relatives à l'organisation du cerveau, les

données suivantes, qui se rapportent spécialement au fonctionnement du système nerveux cérébral, viennent à l'appui de ces assertions.

Suivant Flourens, Valentin et autres expérimentateurs, on observe, avec la mutilation partielle du cerveau, la diminution, surtout en puissance, de diverses facultés. Les physiologistes savent bien que tout acte volontaire proprement dit, c'est-à-dire tout acte intentionnel, cesse par l'ablation des hémisphères cérébraux. Taine, en s'appuyant sur Broca, fait remarquer que tout animal qui peut supporter la section des lobes cérébraux vit dépourvu de toute intelligence ; il reçoit des impressions, il exécute des mouvements, il mange et se nourrit, mais comme s'il dormait, la faculté de rêver en moins.

Vulpian croit pouvoir déduire de ses études anatomico-physiologiques que les phénomènes instinctifs, et surtout ceux qui se rapportent à la fonction de la nutrition, procèdent des corps striés et des couches optiques. Le même auteur affirme que la perversion des facultés affectives est ordinairement le résultat de lésions cérébrales.

Les phénomènes de l'émotion résident dans la protubérance annulaire et dans le bulbe rachidien.

Tous les processus intellectuels proprement dits, selon tous les physiologistes modernes, se produisent dans la substance corticale grise, ainsi que l'ont affirmé antérieurement Willis et Vieussens.

Les lésions du cervelet, des corps striés, des couches optiques et de la substance blanche des hémisphères, ne déterminent pas de troubles marqués dans les fonctions intellectuelles. Les altérations de la substance grise sont celles qui engendrent nécessairement la faiblesse ou l'exaltation de ces fonctions. Dans tous les cas de folie, on reconnaît une excitation morbide de la substance grise. Les phénomènes des passions se produisent de même dans le cerveau, ainsi que l'affirment Vulpian, Claude Bernard et autres ; seulement, ils réagissent sur d'autres organes

par l'intermédiaire des nerfs et principalement par le grand sympathique et le pneumogastrique, qui communiquent à leur tour au cerveau l'impression qu'ils reçoivent, de sorte que ces savants ne se trompent pas en disant que le cerveau est le siége des passions.

« Ainsi, dit Vulpian, les émotions morales, les chagrins, les inclinations, les passions, tous ces phénomènes ont pour origine une modification de la substance grise cérébrale. La modification est tantôt instantanée, elle naît d'un coup et s'évanouit rapidement, constituant alors une émotion ; tantôt elle est plus ou moins durable et constitue les inclinations, les chagrins et les passions. » Il ajoute : « C'est dans la substance grise que se forment les idées et que se gravent les souvenirs. Par elle se forment d'aussi merveilleuses opérations que l'attention, la réflexion, la conception, le jugement, le raisonnement, etc. De cette subtance émanent toutes les volitions. »

La mémoire, selon toutes les données physiologiques, n'est que la reproduction d'une vibration subie par le cerveau sous l'empire de l'impression d'un mouvement extérieur à lui-même. L'impression peut être évoquée ou reproduite à la réception par le cerveau d'un mouvement égal à un autre, avec lequel la première impression a été liée ; c'est ainsi que si nous respirons de l'essence de roses, nous pouvons nous rappeler l'impression de la couleur et de la forme de la rose, car nous l'avons reçue, la première fois, unie à ces autres impressions.

Les éléments de la substance grise du cerveau n'entrent pas spontanément en activité ; il faut l'intervention d'une excitation initiale, et celle-ci est ordinairement déterminée par les sensations actuelles qui engendrent des idées, ou des modifications partielles ou générales de la circulation cérébrale. Une fois mise en activité, la substance corticale possède la merveilleuse faculté d'évoquer, avec leurs rapports réciproques, les idées antérieurement for-

mées, et alors peuvent se développer tous les processus de l'innervation cérébrale, avec le degré d'activité et la direction que leur communiquent la disposition héréditaire ou les habitudes qu'imprime l'éducation.

M. Longet fait observer que, lorsque survient une lésion dans un hémisphère, et que l'on parvient à la guérir complétement, il n'en résulte pas de dérangements cérébraux; mais il subsiste toujours une plus grande fatigue dans les opérations intellectuelles.

« Tous les organes, à l'exception du cerveau, dit Müeller, peuvent sortir lentement du cercle de l'économie animale ou mourir en peu de temps, sans que les facultés de l'âme subissent aucune modification. C'est le contraire avec le cerveau. Toute perturbation lente ou soudaine de ses fonctions change d'une manière égale les aptitudes intellectuelles. »

L'inflammation de cet organe, et même celle de ses membranes protectrices, se manifeste toujours avec du délire à l'origine et de la stupeur à la fin. Dans le délire de l'anémie et dans celui de la méningite, il survient, en plus des modifications dans l'état normal de réplétion des vaisseaux et des cours du sang, des changements bien notables, assurément, dans la structure des cellules nerveuses observées au microscope. Ces changements ressemblent à ceux que produisent le délire occasionné par l'alcool ou l'empoisonnement par la strychnine.

Une pression, exercée sur le cerveau proprement dit, produit toujours du délire ou de la stupeur, selon qu'elle a lieu avec ou sans irritation. Le résultat est le même, que la pression provienne de la fractüre d'un os, de la présence d'un corps étranger, de la sérosité du sang ou du pus. Les mêmes causes, suivant l'endroit où s'exerce l'action, entraînent avec elle la perte du mouvement volontaire et de la mémoire. Du moment que cesse la pression, du moment qu'on enlève l'esquille, la connaissance et la mémoire reviennent. On a même vu des malades qui ont

recouvré la série des idées au point précis où la lésion les avait interrompues.

Vidal dit, dans sa *Pathologie externe :* « D'habitude on perd l'intelligence après une commotion cérébrale. L'oubli complet de quelque langue étrangère est un des effets les plus communs de la commotion ; les malades ne se souviennent plus des circonstances qui ont présidé à leur accident. Dans certains cas, les malades ne peuvent se servir du mot propre à exprimer leurs idées ; leur jugement s'affaiblit très-souvent. »

Taine s'exprime ainsi dans son livre *De l'Intelligence :* « L'altération des lobes cérébraux a pour contre-coup l'altération proportionnée de nos images. S'ils deviennent impropres à tel système d'actions, tel système d'images et, partant, tel groupe d'idées ou de connaissances fait défaut. Si leur action s'exagère, les images, plus intenses, échappent à la répression que d'ordinaire les sensations leur imposent, et se changent en hallucinations. Si, en outre, leur action se déconcerte, les images perdent leurs associations ordinaires et le délire se déclare. Si leur action s'annule, toute image, et partant toute idée ou connaissance s'annule : le malade tombe dans un état d'engourdissement et de stupeur profonde où le retranchement des mêmes lobes met les animaux (1). »

Nous pourrions formuler ceci en disant que l'action perturbatrice peut agir de trois manières : soit dans la même direction que tel système d'images ; soit en un sens diamétralement opposé ; soit dans une direction sécante, qui coupe la suite de nos images, et il peut en être ainsi pour plusieurs systèmes d'images ou pour tout leur ensemble.

Les instincts sont un mode de fonctions, une manière, soit héréditaire soit acquise, de coordonner des mouvements du cerveau, d'associer des images. Quand la manière est acquise, on l'appelle communément habitude.

(1) Taine, *De l'Intelligence*, t. I, p. 321.

Les vivisections faites par Flourens prouvent qu'en coupant certaines parties du cerveau, on peut affaiblir et même annuler certaines facultés chez les animaux que leurs dispositions corporelles rendent propres à supporter d'aussi graves lésions. Valentin démontre que la raison diminue, chez les mammifères, à mesure qu'on leur enlève des couches des hémisphères cérébraux, en commençant par la superficie ; quand on parvient aux ventricules, l'animal perd toute connaissance.

Des individus, à qui l'on a trépané le crâne, sont restés l'espace de quelques années ou à certaines époques de leur vie privés de mémoire par suite de la perte d'une certaine partie du cerveau.

L'homme qui ne pense qu'avec un hémisphère se fatigue davantage.

Vulpian a démontré que les images se forment dans l'enveloppe grise, par l'intermédiaire de la substance blanche. Les altérations de la première modifient presque toujours les fonctions psychiques ; celles de la seconde ne les modifient pas d'une manière permanente et définie.

Dans les maladies qui détruisent les cellules de l'enveloppe corticale grise, on voit successivement disparaître de la mémoire les mots et les noms qui correspondent aux choses, à mesure que la destruction envahit des régions nouvelles (1).

Une altération dans les couches optiques donne pour résultat le trouble ou la décomposition des facultés intellectuelles. On en saisit la raison si l'on considère que c'est là le siége de toute la sensibilité. Ainsi, il peut arriver deux choses dans cette altération : ou que la transmission des mouvements envoyés par les sens aux cellules corticales ne s'exécute pas, ou bien que la transmission en soit altérée, et qu'il en résulte de fausses images.

Lorsque le centre sensitif ne transmet pas de mouve-

(1) Poincaré, *Physiologie du système nerveux*, t. II, p. 244.

ment aux cellules grises, celles-ci s'altèrent ; elles subissent l'altération graisseuse, et meurent parce qu'elles ne peuvent rester inactives. Luys rencontra dans le cerveau de deux idiots les couches optiques matériellement criblées de trous, lesquels avaient absolument produit la rupture des éléments nerveux qui les composent. L'intelligence décroît chaque fois que, sous l'effet d'une maladie quelconque, ou de l'âge, les hémisphères dégénèrent par l'augmentation du liquide encéphalorachidien.

Dans le ramollissement ou dans la démence, les cellules grises succombent les unes après les autres. En même temps, la mémoire va s'évanouissant peu à peu, et la reproduction des mouvements perçus par les sens devient impossible.

L'éréthisme des cellules de la substance grise produit un automatisme irrégulier qui trouble l'association des idées, ou une persistance des vibrations d'un même groupe de cellules qui engendre une idée fixe. Ce cas pathologique est celui de la monomanie. C'est parfois l'amplitude des vibrations qui provoque une imagination dépassant toutes les limites possibles. Cet éréthisme engendre toujours, à l'égard des cellules cérébrales, un travail excessif qui les consume graduellement et aboutit à une dégénération graisseuse. L'impuissance absolue succède alors à l'exaltation fonctionnelle. Comme une bougie qui, brûlant trop, se consume et finit par s'éteindre, le cerveau va de la folie ou du délire à la démence. L'éréthisme entraîne aussi comme conséquence des perturbations dans les fonctions de la volonté.

Chaque fois que se manifestent dans les cellules grises des granulations de graisse qui se substituent à la substance normale, il y a déchéance de l'entendement.

Dans la sclérose, les troubles intellectuels sont constants : c'est un affaiblissement graduel de la mémoire, de la mélancolie, des déterminations non motivées, une impres-

sionnabilité excessive, parfois un délire ambitieux. (Poincaré.)

Jaccoud dit qu'en raison de l'affinité fonctionnelle existant entre les couches optiques et le cerveau, les dépravations intellectuelles qui ont été précédées de perturbations sensoriales, peuvent coïncider avec l'intégrité de la substance corticale grise. L'altération des couches optiques suffit pour les produire et les expliquer. Mais les troubles de l'intelligence qui ont apparu précédemment, ou qui existent sans altération de la sensibilité, indiquent toujours une modification matérielle ou vasculaire de cette enveloppe corticale. Dans tous les cas de folie, comme l'observe Rindfleisch, le microscope a découvert des altérations dans les tissus cérébraux, ce qui a fait dire à un savant aliéniste que la folie n'est qu'un mauvais travail produit par une machine en mauvais état.

Tous les cas d'idiotisme révèlent un faible développement du cerveau. Parfois, cette atrophie cérébrale se trouve déterminée par le développement excessif des os du crâne, dont la grosseur empêche le développement du contenu.

Les expériences faites par Fristch, Hitzig, Ferrier, Carville, Duret et Broca, sur la localisation de certaines facultés et de certains mouvements, prouvent que l'âme est une fonction et non pas une entité distincte du corps. M. Broca a démontré la localisation de la faculté du langage dans la troisième circonvolution frontale de l'hémisphère cérébral gauche. Avant lui, on avait observé, dans différentes autopsies, que la perte de cette faculté, l'aphasie, correspondait à une lésion matérielle (tumeur, apoplexie ou ramollissement) d'un lobe ou des deux lobes à la fois du côté antérieur du cerveau. Ce savant fit remarquer que l'altération se limite à la troisième circonvolution frontale gauche, et que, seulement dans des cas très-rares et tout à fait exceptionnels, l'aphasie peut être la conséquence d'une altération produite dans la partie droite. On

reconnut que d'habitude la maladie se déclare par le ramollissement, à cause des embolies de l'artère sylvienne; la raison qui fait porter ce trouble sur la partie gauche et non sur la droite, est bien simple : le côté gauche du cerveau correspond en effet au côté droit du corps, et comme c'est le côté droit du corps qui prend le plus d'exercice, c'est le côté gauche du cerveau qui se développe davantage. Chez l'enfant, le lobe gauche est toujours le premier à se développer; chez l'homme, il acquiert plus de poids ainsi que des circonvolutions plus considérables. Lorsque, par une cause accidentelle, le lobe gauche s'atrophie chez un enfant, l'enfant habitue le lobe droit à exprimer ce qu'il conçoit, et il parle sous son impulsion.

Quand la circulation s'accélère dans le cerveau, les sentiments deviennent plus vigoureux, les idées se succèdent avec plus de célérité, la volonté acquiert une plus grande énergie. Si la rapidité de la circulation excède certaines limites, le délire se déclare. C'est ainsi que Poincaré dit avec beaucoup de raison qu'il n'y a qu'un pas de la poésie à la folie. Une imagination poétique, le génie, supposent un cerveau congestionné, et de la congestion on passe très-facilement à l'inflammation.

Quand le cerveau ne reçoit pas de sang artériel, comme ses éléments ne peuvent se renouveler avec le sang veineux non oxydé, il survient des hallucinations, des vertiges et la perte de la connaissance. Quand le sang est altéré par la fièvre, sa circulation dans le cerveau produit le délire. L'alimentation insuffisante, qui engendre un sang incapable de réparer les pertes que les fonctions intellectuelles occasionnent dans le cerveau, détermine pareillement des hallucinations et d'autres troubles de l'intelligence, issus toujours de la faiblesse cérébrale.

Dans la première période de l'éthérisation, le sujet perd l'intelligence, la volonté, les instincts, toutes les facultés en un mot, moins celle de percevoir les sensations; — pendant cette période, l'éther affecte les lobes céré-

braux ainsi que les autres parties de l'encéphale, à l'exception de la protubérance et du bulbe. L'animal perd les sensations dans la période suivante, dès que s'éthérise la protubérance annulaire.

Nous avons dit que l'opium, le hachisch, les boissons alcooliques, le thé, le café, la mandragore, etc., altèrent ou modifient les fonctions intellectuelles. Aujourd'hui les effets excitants ou calmants de ces substances ont été expliqués par les physiologistes anglais qui ont étudié les réactions chimiques de ces agents sur la substance nerveuse et sur les globules sanguins, et le résultat que cette altération produit dans les fonctions selon la structure de l'organisation de la substance nerveuse.

Le changement que ces corps introduisent dans nos fonctions animiques est dû à l'action qu'ils exercent sur la substance protéique en général, et, en particulier, sur celle des fibres et des corpuscules nerveux (1). Etant données la structure et les fonctions des fibres et des cellules nerveuses, dès qu'une molécule de substance narcotique se combine avec une molécule de substance nerveuse et la frappe de paralysie, il se produit à l'instant une décharge de fluide ou de mouvement nerveux. Cette décharge ou ondulation se transmet au centre; c'est pourquoi les narcotiques provoquent une excitation avant de produire la stupéfaction. La stupidité ne survient donc qu'à mesure que les molécules deviennent incapables de transmettre les mouvements et après que les ondulations se sont portées au centre : c'est le phénomène observé dans l'ivresse. Mais si la substance qui provoque ces effets sur les cellules et les fibres nerveuses a la propriété de faciliter et d'accélérer la circulation du sang, et, par conséquent, de réparer la perte des matériaux du système nerveux, alors la quantité d'ondulations nerveuses l'emporte

(1) La théorie que nous exposons a été magistralement développée dans l'ouvrage d'Herbert Spencer : *Principes de Psychologie, Appendice, Effets des anesthésiques et des narcotiques.*

de beaucoup sur l'affaiblissement de la puissance transmissive des nerfs ; les cellules, dans ce cas, sont remplacées à mesure qu'elles accomplissent leur ondulation respective et qu'elles s'inutilisent, et toujours le médicament trouve des cellules nouvelles à pouvoir inutiliser, de sorte que la production d'ondulations nouvelles et d'excitation reste permanente. De là l'exaltation mentale et la fluidité dans les idées. C'est ce qui arrive avec le café et, dans un moindre degré, avec le thé : ces substances sont excitantes, pendant que les narcotiques sont calmants.

Après ce que nous venons de constater, il devient bien difficile d'admettre cette entité distincte du corps, existant par elle-même et de toute éternité ; qui apporte chez l'enfant les prédispositions, héritage de ses pères ; qui est soumise à la loi de la sélection et de l'atavisme ; qui a besoin des impressions pour sentir les objets, pour former des idées et pour avoir conscience des idées et des objets ; qui ne possède de notion, d'idée, de tendance, d'habitude ou d'instinct, dont l'analyse ne retrouve les éléments en impressions reçues de l'extérieur ou en modes de fonctionner hérités d'êtres antérieurs dans la série ; qui divague et s'égare dans le sommeil et le délire ; qui devient chimérique si l'aliment ou la sensation lui manquent ; qui se modifie sous l'influence du thé, du café, de l'opium, du hachisch, des liqueurs et en général de tous les toxiques ; qui s'annule par l'irruption du sang dans le cerveau ; qui décroît et disparaît à mesure qu'on enlève certaines portions de la masse encéphalique ; qui s'évanouit avec la substance nerveuse et revient avec elle ; qui se manifeste toujours en raison directe de l'organisation de cette substance (et cette organisation est en raison directe du degré que l'être occupe dans l'échelle des organismes) ; qui reste en suspens quand le corps repose, et, enfin, qui n'a pas conscience d'avoir été avant de naître, et qui ne se manifeste pas à nous après que

l'être s'est désorganisé. Où se loge donc cette entité? qui l'a vue ou qui jamais l'a perçue isolée? qu'est-elle donc? Est-ce une substance immatérielle? Jamais la philosophie moniste, si accusée de matérialisme par ses adversaires, n'est tombée dans une affirmation aussi grossière que celle des soi-disant spiritualistes. Matérialiser l'âme en une substance! c'est le produit d'une fonction intellectuelle suffisamment primitive. Si l'on nous permettait l'expression, nous oserions dire que c'est là un concept sauvage. La notion que la science nous fournit sur ce que, par une erreur de langage, on a appelé *l'âme*, comme si c'était un sujet, est celle d'une fonction, d'une manière d'être, d'un composé d'actes divers simultanés et successifs, du résultat supérieur de l'organisation en relation continuelle avec le monde extérieur.

Les philosophes et les savants qui affirment qu'il n'existe pas de donnée certaine susceptible de nous montrer cette entité derrière l'être; que les fonctions intellectuelles et morales, que les phénomènes du sentiment, de la pensée et de la conscience, résident dans le système nerveux, que tous ces phénomènes sont une fonction de son mécanisme, en vertu de sa structure et de la substitution moléculaire qui s'accomplit en lui par la circulation du sang; tous ceux qui étudient la science sans préjugés, qu'ils soient historiens, psychologues, physiologues, pathologues, zoologues ou anatomistes, quelle que soit l'étude à laquelle ils s'appliquent, tous ceux en un mot qui s'occupent de la recherche de phénomènes quelconques en relation avec les êtres intelligents, sont d'accord pour fournir chaque jour des preuves nouvelles en faveur de cette opinion. Et ceux, au contraire, qui affirment que l'âme est une entité simple et distincte du corps, et qu'elle fonctionne par sa vertu propre, n'ont jamais pu nous fixer ni sur sa nature ni sur son siége.

Plus en conformité que certains autres idéalistes avec le bon sens, Platon, voyant qu'il ne pouvait y avoir de

fonction intellectuelle sans cerveau, fixa cependant son siége dans cet organe. Aristote indiqua le cœur, en vertu des souffrances qu'il endure dans quelques affections. Héraclite, Critias et la plupart des Juifs affirmèrent que l'âme réside dans la masse du sang, puisque c'est sous l'impulsion de cet agent que l'homme agit ou pense avec plus ou moins de violence, avec plus ou moins de rapidité. Epicure, considérant que la respiration communique l'animation et la vie, pensa que l'âme se cachait dans la poitrine. Ficinius vint, qui affirma de nouveau que c'était dans le cœur, et Descartes dans la glande pinéale (!), Sœmmering dans les ventricules du cerveau, Kant dans l'eau contenue dans les cavités cérébrales. Ennemoser dit que, puisque tout le corps possède l'animation, l'âme doit être dans tout le corps. Plus près de la vérité, mais considérant encore l'âme comme une entité métaphysique, Fischer croit qu'elle a pour siége tout le système nerveux.

De plus, il n'a pas manqué d'auteurs pour prétendre que l'âme peut changer de place et se porter accidentellement dans le complexus solaire, ce croisement du grand sympathique situé au bas ventre, auquel la gent superstitieuse a attribué la faculté de lire l'écriture que l'on place sur l'abdomen. Mais le résultat de toutes ces spéculations est que les partisans du dualisme substantiel n'ont pu se mettre d'accord sur le siége de l'âme, sur sa fixité ou sur sa mobilité à travers le corps, pendant que les naturalistes, au contraire, jugent tous que l'âme est une fonction dont le foyer est le cerveau, et dont les moyens d'acquérir et d'émettre sont les nerfs. Et que l'on ne vienne pas objecter qu'il est des matérialistes au siècle dernier, tels que Diderot, par exemple, qui ont prétendu que la matière peut sentir par elle-même, ou qui, comme Voltaire et Locke, ont dit qu'elle pouvait penser, ou encore comme Schopenhauer, qui, de nos jours, a défendu ces théories; car nous répondrons que les sciences naturelles, et surtout

la physiologie et l'anatomie microscopique cérébrale comparée, n'existaient pas à cette époque, et que, de plus, les naturalistes modernes ne se font pas solidaires de ces affirmations; ils les réfutent, au contraire, en établissant que le sentiment et la pensée dépendent de la complication et de la structure du mécanisme cérébral, et indirectement de la délicatesse des organes récepteurs des impressions, et qu'en aucune manière ce n'est la propriété de la simple matière qui les forme, bien que la matière influe plus ou moins, étant donnée la structure du mécanisme. Autant vaudrait affirmer que, dans le télescope et dans le microscope, nous voyons les objets agrandis en vertu des propriétés du cuivre et du verre, et non en vertu de la construction de ces instruments et des formes adéquates à l'objet. Que l'on prenne un cristal plat et une feuille de cuivre, et que l'on s'assure que l'aspect des objets n'offrira pas de plus grandes dimensions que celles qu'il offre communément, bien que les mêmes matériaux produisent d'autres effets avec une organisation convenable.

Tandis que la métaphysique n'a pu nous fournir de théorie satisfaisante sur les phénomènes mentaux, la psychologie positive, basée sur la physiologie (science inférieure dans la méthode positive), va chaque jour nous fournissant en plus grand nombre des explications sur les faits psychiques. Elle nous enseigne que, grâce au grand nombre de fibres blanches qui unissent les diverses portions d'un même lobe, celles d'un lobe à l'autre, et celles qui rattachent les corps striés et les couches optiques à la superficie de la substance grise, le cerveau est un organe répétiteur et multiplicateur. La structure de l'enveloppe grise du cerveau est connue, et on a vu qu'elle se compose d'une masse de cellules très-susceptibles de mouvement, qui vibrent sous l'impulsion des impressions diverses qu'elles reçoivent. En se mouvant dans un sens, elles acquièrent la faculté de répéter le même mouvement (quelquefois avec une intensité moin-

dre pourtant), lorsqu'elles y sont provoquées par une cause analogue à la cause initiale. Ainsi se trouve expliqué le phénomène de la mémoire. Ces cellules possèdent en même temps la faculté de se mouvoir plus facilement dans un sens que dans un autre, ce qui explique les aptitudes héritées ou acquises. De plus, elles ont la faculté de vibrer comme ont vibré les cellules analogues d'un être prédécesseur de l'individu, ce qui explique les instincts. De sorte qu'à l'aide de la psychologie positive, nous ne fournissons que des explications fondées sur les résultats de la science qui leur sert de base. On n'explique pas le phénomène sur lequel on ne possède aucune donnée certaine, mais on ne le déclare pas inexplicable *à priori*, et l'on ne recourt pas à des entités improbables pour donner une explication qui, du reste, ne satisfait jamais l'esprit.

Pourquoi admettre une cause de nos fonctions animiques autre que la substance nerveuse? Tant qu'on ne démontre pas que le penser, le sentir, le vouloir, ne peuvent dépendre de l'organisation, il n'est ni logique ni rationnel de hasarder l'hypothèse d'une entité distincte qu'aucun fait, qu'aucune observation scientifique n'attestent, et que beaucoup contredisent.

Tous les arguments qu'on a invoqués en faveur d'une entité spirituelle ont été forgés à des époques où l'observation comptait peu, et où les connaissances étaient faibles; ils partent tous de l'hypothèse gratuite qu'il existe une matière inerte, laquelle forme notre corps, et que la pensée doit provenir de quelque chose qui ne soit pas elle. Aujourd'hui que l'on connaît la puissance de l'organisation, c'est-à-dire de la multiplicité des rapports, on peut retourner contre l'adversaire tous les arguments qu'il a si laborieusement accumulés.

III

## DE L'IMMORTALITÉ

La négation de l'immortalité de l'âme, en tant que celle-ci est considérée comme entité individuelle distincte du corps et séparable de lui dès qu'il meurt, résulte de l'affirmation même de l'unité de l'être humain, l'âme n'étant plus qu'une fonction. Cette affirmation, pour cela, touche-t-elle en rien à l'immortalité de l'homme? Aucunement.

L'immortalité de l'âme, entité simple, affirmée par des religions différentes, et celle du corps promise par les chrétiens dans une région nouvelle et pour les temps qui suivront le jugement dernier, n'indiquent, en quelque sorte, qu'un égoïsme suprême, lequel s'est manifesté, ainsi que nous l'avons vu dans la partie historique, aux époques pendant lesquelles l'homme menait sur la terre une vie misérable et sans espoir. C'est même l'instinct de la vie qui a fait accepter ces idées. Sous toutes les tyrannies, sous toutes les dictatures, aux époques de misères et de désastres, l'homme a voulu vivre et jouir en d'autres temps et d'autres espaces, ce que lui refusait sa condition d'ici-bas. Dès que la terre est considérée comme une vallée de larmes, comme la demeure des exilés, il est logique que l'on désire aller vivre en d'autres régions.

Après la prépondérance des Brahmanes, les Hindous, opprimés par la dure loi de la caste, adoptèrent le dogme de la transmigration. A l'époque de la puissance théocratique, l'Egyptien crut au tribunal des âmes présidé par Osiris-Khent-Ament, et il ne désira rien tant que de se

confondre avec la troupe des divinités, afin de pouvoir contempler Dieu face à face et s'abîmer en lui. Pendant les premières dynasties il crut seulement au retour à la vie. Ce fut pendant la captivité de Babylone, sous l'oppression tyrannique des monarques absolus, que les Hébreux conçurent leur théorie d'un règne messianique et de la résurrection du corps dans un monde renouvelé. Platon imagina l'immortalité de l'âme, au commencement de la décadence de sa patrie livrée à l'influence des cultes asiatiques. Les néo-platoniciens, au contact de tous les dogmes de l'Orient en décomposition, développèrent les mêmes idées au temps de l'Empire. Les chrétiens, courbés sous le même despotisme, prêchèrent à la plèbe et aux esclaves la résurrection de la chair, et ceux-ci l'acceptèrent, désespérant du droit et de la liberté. Cette théorie domina chez les Barbares. Le moyen âge, en proie à la famine, à la peste, à l'ignorance, à la féodalité, à la tyrannie ecclésiastique, aux misères de toute nature, porta constamment ses regards vers une vie d'outre-tombe ; mais quand, à l'époque de la renaissance, l'esprit humain sortit de sa léthargie, cette croyance ne se soutint qu'à l'aide du fer et du feu, comme en témoigne la douloureuse histoire de l'Espagne sous la dynastie autrichienne.

Cette tendance ne se manifesta donc jamais que dans les périodes d'oppression ; toujours elle fut le signe d'une irrécusable décadence.

L'homme qui vit bien, qui peut accomplir son évolution sans se heurter à de trop grands obstacles ou qui possède les moyens de les vaincre, celui qui croit à la possibilité du progrès et de la justice au sein même de l'humanité, celui enfin qui est émancipé ou qui ne désespère pas de pouvoir s'émanciper un jour, n'a nul besoin d'imaginer en dehors de cette humanité un espace où il ira vivre après avoir terminé sa carrière ici-bas. Chaque fois qu'un peuple est libre et fort, chaque fois qu'il se dispose à la lutte et qu'il espère en sortir victorieux, il rejette l'immortalité

que nous offrent les religions en échange de notre soumission aux pouvoirs de la terre.

Ainsi, dans les temps modernes, époque de lutte pour la liberté et pour l'émancipation, nous voyons apparaître l'idée de l'immortalité de l'homme parmi ses semblables et la négation de toute immortalité extra-terrestre.

Aujourd'hui, en effet, la lutte pour l'émancipation est possible, puisque l'homme vit mieux et plus longtemps qu'à d'autres époques. Mais comme cette affirmation peut n'être pas évidente pour tout le monde, nous essayerons de la démontrer en présentant quelques considérations sur la quantité et la qualité de la vie.

La vie n'est pas égale pour nous tous en admettant même une égale durée de l'existence, car elle ne peut se mesurer par la durée de l'individu. Si l'on dit qu'un homme a vécu plusieurs années, cela suppose évidemment qu'il a eu tout ce temps-là pour vivre, mais non pas qu'il ait vécu, au sens propre du mot, pendant ce laps de temps. Supposons, en effet, un homme qui reçoit, par exemple, vingt impressions diverses en un jour. Au bout de sa journée il n'aura vécu que la moitié de celui qui en aura reçu quarante dans le même laps de temps, et le double, au contraire, de celui qui n'en aura reçu que dix. Celui qui reçoit soixante impressions, dont plusieurs sont égales ou semblables, n'aura pas vécu autant que celui qui a reçu soixante impressions distinctes les unes des autres. Celui-ci aura plus d'avis à émettre, il pourra avoir plus de jugement que l'autre. Et, ce que nous disons des impressions, nous pourrions le dire également des actions internes et externes, c'est-à-dire des pensées et des œuvres. Ainsi, un vieillard qui aura atteint quatre-vingts ans, plongé dans l'ignorance, n'aura pas vécu autant que le jeune homme de vingt-cinq ans dont l'esprit est éclairé, car le jeune homme aura plus vécu en une année que le vieillard pendant toute sa longue existence. Celui qui n'a pas parcouru l'espace et le temps au moyen de la science,

celui qui est resté attaché à un endroit, se bornant à y exécuter toujours les mêmes exercices, n'a pas vécu autant que celui qui a fouillé le passé, que celui qui a voyagé ou accompli des actes divers. Nous vivons tous sur la terre, plusieurs d'entre nous appartiennent à la même société, possèdent les mêmes conditions extérieures, sont frappés par les mêmes événements, et, néanmoins, les mêmes objets ne nous impressionnent pas tous également, ils ne nous affectent ni au même degré, ni de la même façon, et ces impressions ne produisent les mêmes conséquences ni comme nombre ni comme intensité. C'est de ces effets, selon qu'ils nous impressionnent, selon les conditions qui nous régissent et les facultés que nous possédons, que dépendent la vie, nos sentiments, nos pensées et nos actes. Le temps de notre existence n'est donc nullement la mesure de notre vie ; car on ne peut pas mesurer la vie par les révolutions de la terre autour du soleil, mais uniquement par notre mouvement propre.

La vie est un mouvement, et nous vivons en raison directe de notre mouvement interne et externe. Qui s'arrête meurt, et l'on tue qui l'on arrête. Ainsi le droit à la vie implique le droit à la liberté ; car notre vie ne dépend que de la liberté, de la puissance et de la direction réfléchie de notre mouvement en face de la Nature, attendu que nous ne vivons qu'en vertu de la lutte que nous soutenons contre elle, lutte sans trêve et sans repos. Si la fatigue nous surprend, si nous suspendons le combat un seul instant, à l'instant aussi nous succombons et sommes anéantis. L'homme, la production la plus parfaite de la nature, soutient un duel avec elle, duel à mort, car il ne vit qu'à condition de dominer son adversaire. « Quelques êtres purs, disaient les Perses, viennent seulement à son aide. » Ce sont les animaux domestiques. Ce peuple posa le premier la loi de la lutte pour l'existence.

Il en résulte que dépouiller un individu de la liberté, le priver, par conséquent, des conditions de la lutte, l'enfer-

mer, le soustraire à toute communication avec le dehors, c'est lui ôter la vie, c'est le tuer.

Il en résulte encore que rien n'est aussi rationnel que de lutter jusqu'à la mort pour la liberté, car vivre dans la servitude c'est végéter dans la mort. L'esclave, le serf, le sujet ou le prolétaire qui conquiert son émancipation, c'est le mort qui revient à la vie, c'est le néant qui lutte pour devenir quelque chose, pour arriver à être. Et cette lutte s'offre toujours avec des avantages pour l'homme, car s'il succombe ou s'il meurt, il reste ce qu'il était, et, s'il triomphe, il obtient la récompense qu'il a recherchée.

Qui donc oserait nier aujourd'hui que l'homme combat dans de meilleures conditions qu'aux siècles passés ; qu'il dispose de plus de moyens pour se mettre en rapport avec ses semblables, avec la terre entière, avec l'espace et avec les temps écoulés? Qui donc affirmera qu'aujourd'hui notre vie n'est pas plus étendue et plus active qu'elle n'était en d'autres temps pour nos pères?

Si nous disposons aujourd'hui d'une telle somme de vie, c'est parce qu'en elle se meut celle de nos ancêtres, c'est parce qu'en nous se résument toutes les existences antérieures, c'est parce que l'homme, à un instant donné de l'histoire, est la somme, l'ensemble vivant des êtres qui l'ont précédé. On se convainc par la série des événements historiques que l'ensemble de l'évolution humaine donne pour résultat le progrès, bien que, dans le détail, on puisse relever des rétrogradations et des hésitations partielles. Si, à une époque, il en succède une autre qui semble inférieure, c'est qu'une époque supérieure va surgir ; l'histoire fait aussi des pas en arrière comme pour prendre son élan ; dans cette phase dont l'éclat semble au-dessous de celui de la phase précédente, rien ne s'est perdu de ce qui lui a été légué ; l'héritage est resté latent pour renaître et se manifester bientôt. Partant de ce principe, nous pouvons affirmer que chaque jour qui s'écoule nous procure une existence meilleure et plus lon-

gue, de même que notre marche a gagné à chaque pas dans le cours des temps. Les conditions de vie s'acquièrent par la lutte qu'il nous faut soutenir pour vivre ; ceux qui les possèdent prévalent par sélection, et l'hérédité les perpétue.

C'est en vertu de ces lois communes à tous les organismes que toutes les races humaines convergent pour se communiquer mutuellement une plus grande somme de vie intellectuelle, matérielle et morale.

L'Arya primitif vivait peu et mal ; toutefois il vivait mieux que l'homme qui l'a précédé, pauvre chasseur, humble pêcheur ou laboureur, et presque sans civilisation, car aux efforts de celui-ci il ajouta les siens propres. Les Sémites de la Chaldée et de l'Asie Mineure et les Egyptiens vécurent à leur tour plus que l'Arya, car les uns avaient élargi les frontières du commerce, réglementé l'échange, découvert un système de numération et un alphabet, étudié les révolutions des astres, et les autres possédèrent la géométrie et la chimie sacrée. Le Grec vécut plus et mieux que l'Arya son ancêtre, que le Perse ou l'Hindou, que l'Assyrien, le Chaldéen, le Syrien, le Phénicien ou l'Hébreu, et que l'Egyptien ; avec lui, le vaincu n'était plus immolé à la férocité du triomphateur, et l'esclavage se présenta comme une forme plus douce de la tyrannie que la loi des races. Rome atteignit une somme de vie plus grande que la Grèce ; elle s'annexa tout le monde connu et proclama l'égalité des peuples en leur conférant le droit de cité, c'est-à-dire la vie civile ; elle rendit la liberté de l'esclave possible et facilita à tous l'ascension aux postes élevés de l'Empire. Vinrent ensuite les Barbares avec l'élément germanique ; alors la civilisation s'abîme dans un profond effondrement ; mais ce n'est là qu'une parenthèse, qu'une halte sur la route. La civilisation, en effet, disparut-elle pour cela ? Non ; elle se tritura, elle se réduisit en poudre, mais en acquérant de l'homogénéité ; et c'est de l'homogénéité de la barbarie que jaillit l'homogénéité

de la civilisation moderne, cette civilisation à tendances égalitaires, dans laquelle la liberté des uns ne se fonde pas sur la servitude des autres, et dans laquelle la lumière de la science n'a pas, comme celle du dogme, besoin de l'obscurité ambiante pour briller à la façon des lampyres. La renaissance démontra en effet que les Barbares n'avaient pas passé en vain. L'antiquité ressuscita perfectionnée : Copernic et Galilée surpassèrent Archimède; la Grèce n'avait pas eu Christophe Colomb, ni Rome l'imprimerie.

De sorte enb par acquisition individuelle, par adaptation successive et par hérédité accumulée l'homme va gagnant en vie et se perpétuant en dépit de la mort.

Ainsi l'homme d'aujourd'hui est ce que les séries convergentes de ses ascendants ont été successivement dans l'Histoire (1). Il est Arya, Perse, Accadien, Chaldéen, Syrien, Phénicien, Egyptien, Grec, Romain, Hébreu, Celte, Germain, Chrétien et Philosophe à la fois. Son âme est le produit d'une stratification ; toutes les civilisations sont présentes en elle. Ainsi, si nous analysons attentivement notre intelligence, idée par idée, concept par concept, prédisposition par prédisposition, faculté par faculté, tendance par tendance, si nous séparons soigneusement les vérités dont l'accumulation compose notre science, tous les procédés de nos arts, les lois de nos calculs et la manière d'être de tout ce que nous pensons, de tout ce que nous sentons, de tout ce que nous faisons,

(1) Il y a plus; dans l'homme se trouvent réunies, à demi effacées maintenant par le grand nombre des générations superposées, les âmes confuses, imparfaites, rudimentaires de tous les êtres qui lui sont antérieurs dans la série zoologique. Les instincts animaux sont un legs que l'homme a reçu d'organismes antérieurs qu'il porte latents en lui et qui se manifestent parfois. L'éducation seule a pu les dompter et le but principal de la civilisation est d'expulser cet héritage de notre organisation. C'est à ce phénomène que de Maistre faisait inconsciemment allusion lorsqu'il disait que, dans l'homme, il y a toujours la bête. Nous pensons pouvoir nous y appesantir quelque jour et en faire la démonstration dans une étude de psychologie comparée, sur la mécanique de l'intelligence.

nous y découvrirons fondues, combinées ou simplement superposées, les âmes de chacun de ces types humains dont l'ensemble compose la nôtre (1). Lorsque nous comparons l'action si restreinte que nos ascendants avaient sur la surface de la Terre à celle bien plus étendue que nous exerçons dans le temps et dans l'espace, nous nous sentons pénétrés d'une immense gratitude envers ceux dont les efforts nous ont fourni les moyens de vivre plus et mieux, les procédés et les machines qui nous font obtenir plus de temps et plus d'espace. Oui, nous qui vivons dans la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, en voyant ce que nous devons à ces hommes sans lesquels nous ne serions pas ce que nous sommes, sans lesquels nous ne vaudrions pas ce que nous valons, nous devons nous sentir transportés de reconnaissance envers ces inventeurs qui ont défriché pour nous le chemin de la vie. C'est du plus profond de notre cœur que nous devons remercier celui qui, avec un silex grossier, construisit le premier instrument contondant; celui qui le premier trouva le moyen de faire du feu; celui qui parvint à fondre le premier métal; celui qui produisit une mélodie sur un roseau percé de trous; celui qui entrelaça les fibres textiles des végétaux; celui qui carda la laine du mouton; celui qui étendit et fit sécher la peau d'un quadrupède pour s'en couvrir le corps; celui qui abattit un arbre, le creusa et construisit ainsi le premier canot; celui qui eut l'idée d'y ajouter un mât avec une toile pour que le vent le pousse; celui qui eut la pensée d'appliquer la triangulation au calcul de la surface d'un territoire dont une inondation barre les ap-

(1) Ceci explique ce que les gnostiques voulurent entendre par différentes âmes dans notre corps. Il est des individus chez lesquels sont réunis et agissent les modes de fonctionner animiques de plusieurs de leurs aïeux de caractères opposés et contradictoires, d'où résulte une lutte intérieure et une divergence de caractère jusqu'alors inexplicable. Il en est d'autres qui, avec l'âge, changent de caractère, ce qu'explique l'évolution, car les atavismes peuvent changer selon la période de l'organisation de l'individu.

proches ; celui qui traça le premier une ligne idéale entre deux astres pour s'assurer de la direction de leur marche dans l'espace ; celui qui inventa le chariot pour transporter les fardeaux avec plus de facilité et moins de fatigue ; celui qui, à l'aide d'un charbon, dessina sur le mur la silhouette d'un être chéri, afin de pouvoir y retenir son image ; celui qui conçut l'alphabet et qui représenta chaque son simple par un signe déterminé ; celui qui imagina les nombres afin de pouvoir fixer les relations des choses ; celui qui trouva la manière de faire le verre ; l'inventeur de la cornue ; le constructeur de l'alambic et celui du creuset ; l'inventeur du timon qui guide le navire, de la boussole qui guide le pilote, de la carte géographique qui fixe l'architecture de la terre, de la montre qui mesure le temps, de l'imprimerie qui a accompli au sein de l'humanité la communion sainte de la pensée ; celui qui, broyant un jour du salpêtre et du soufre, paya sa curiosité de la vie, l'inventeur de cette terrible poussière qui emporta la féodalité ; celui qui construisit le télescope pour se rapprocher des astres ; celui qui découvrit la loi de la force de la vapeur ; tous ceux qui ensuite l'ont appliquée à la locomotion et à l'industrie ; ceux qui firent connaître l'électricité et ceux qui l'appliquèrent à la transmission de la parole ; celui qui reproduisit la nature à l'aide de la lumière sur une plaque sensibilisée ; celui qui fit servir à l'éclairage le gaz de la houille ; l'inventeur du microscope ; tous ceux qui, dans les temps anciens et modernes, ont prêché contre les lois iniques de la race, de la caste, de l'esclavage, de la servitude ; ceux qui ont inventé le syllogisme, l'induction, l'antinomie et la série ; tous ceux enfin qui ont produit quelque chose de nouveau ou qui ont perfectionné les inventions précédentes ; tous ceux qui ont transmis un moyen d'observation, d'investigation ou de découverte, une méthode pour penser ou un instrument pour travailler ; tous ceux qui ont peint, qui ont écrit ou qui ont édifié ; tous ceux qui, par l'expérimen-

tation et le calcul, ont contribué à former les mathématiques, la mécanique, la physique, la chimie, la zoologie, la botanique, la géologie, la paléontologie, la cosmographie, l'anthropologie, l'histoire, la philosophie et toutes les autres branches du savoir humain. Oui, tous ceux-là, du plus profond de notre conscience et de notre cœur nous les bénissons parce que c'est grâce à eux et à leurs efforts que nous pouvons vivre en tous les lieux et en tous les temps ; c'est grâce à leurs découvertes et à leurs inventions qu'il nous est permis de nous transporter dans les espaces et d'observer les millions de soleils et de systèmes en évolution perpétuelle; c'est grâce à eux que nous pouvons pénétrer la matière dans ce qu'elle a de plus intime et surprendre dans les procédés de son organisation continuelle le secret de l'être et la mécanique de ses combinaisons; c'est grâce à eux que nous pouvons assister pour ainsi dire à la formation de l'univers, à la solidification de la terre, à la condensation de son atmosphère, à l'apparition des organismes à sa surface, à la transformation et au progrès des espèces, à l'avènement de l'homme, à l'évolution des sociétés humaines, aux préludes de notre époque, et comprendre ce que pourra devenir l'humanité dans des temps lointains. Oui, honneur à eux si nos idées parviennent à être entendues, lues, examinées et réfutées par une infinité d'êtres éloignés de nous par l'espace et par le temps, par ceux qui vivent au loin et par ceux qui sont encore à venir. C'est par le génie de ces hommes que les distances se sont rapprochées, les barrières abaissées, les digues rompues, les obstacles évanouis, c'est par eux que la nature s'est inclinée à notre profit. Grâce à leurs efforts, nous vivons dans l'univers et nous sommes, pour ainsi dire, presque infinis ; nous les résumons, nous représentons la somme de leurs travaux réunis et un instant de plus qu'eux dans la série des temps. Ces nobles ascendants ne sont pas morts ; non, ils n'ont pas disparu ; nous les

voyons autour de nous, immanents dans tous les objets qui nous impressionnent, nous les sentons palpiter en nous-mêmes; ils forment partie intégrante de notre être comme à notre tour nous formerons partie intégrante des générations qui viendront après nous peupler la surface de la terre.

O vous, les sceptiques de l'humanité et de la science, vous qui croyez ce qui ne peut être démontré et qui ne croyez pas ce qui l'est, vous qui affirmez l'immortalité de cette âme, substance insubstantielle, entité par soi, concept incompréhensible, et qui niez toute solidarité humaine, croyez-vous par exemple que Guttemberg soit mort pour la terre? Non, Guttemberg n'est pas mort. Il vit. Et où cela? Dans chaque imprimerie; là palpite son esprit immanent. Chaque imprimeur dans ses fonctions est un autre Guttemberg, puisqu'il fait ce qu'il faisait; l'impulsion posthume de l'inventeur est là toujours présente, encore que son procédé ait été perfectionné.

Ce qui est vrai de Guttemberg l'est également de Pythagore, d'Aristote, de Socrate, d'Epicure, de Sénèque, de Lucrèce, d'Abélard, d'Alphonse le Sage, d'Averroës, d'Avicenne, d'Arnold de Villeneuve, de Bacon, de Galilée, de Michel Servet, de Spinosa, de Hobbes, de Copernic, de Shakspeare, de Cervantes, de Voltaire, de Papin, de Newton, de Priestley, de Franklin, de Watt, de Fulton, d'Arago, etc., etc.

Si quelque jour, ô générations futures qui palpitez encore à peine dans les pénombres du pressentiment, lorsqu'une période glaciaire aura recouvert de neige l'Europe jusqu'à Cadix, vous rencontrez, en pratiquant des explorations à la recherche des restes des sociétés qui vous auront précédées, nos crânes pétrifiés par l'infatigable action du temps, songez que dans leurs cavités il a germé des idées, il s'est conçu des inventions, il s'est forgé des théories qui ont contribué à composer la somme de vie et de bien-être relatif que vous avez atteinte et dont vous jouissez!

Songez aussi que nous avons avancé d'un pas dans la voie du progrès, que nous avons fait pour vous ce que nos ancêtres avaient fait pour nous, que nous avons couvert le monde d'un réseau de rails et de fils métalliques qui ont mis tous les habitants de la terre en rapport; que nous avons trouvé le moyen de transmettre notre voix à toutes les distances, et de la fixer pour la reproduire à volonté dans tous les temps; que nous avons séparé l'Asie de l'Afrique, afin de nous ouvrir un chemin plus direct vers l'Orient; que nous avons perfectionné la navigation; que nous avons appliqué et étendu la mécanique à plusieurs fonctions pénibles, afin d'émanciper le manœuvre par la machine; que nous avons amélioré la locomotion et le mode de transmettre la pensée; que nous avons fondé des sciences; que nous avons posé des lois, que nous avons donné une direction nouvelle à la philosophie, que nous avons généralisé l'art, que nous avons contribué à l'organisation de l'industrie, que nous avons combattu les superstitions dogmatiques et politiques, que nous avons répandu l'instruction, que nous avons lutté pour la liberté, que nous avons tendu à l'émancipation du prolétariat, que nous avons effacé les derniers vestiges de l'esclavage en Amérique, et qu'enfin nous avons travaillé sans cesse pour réaliser l'idéal toujours grandissant de la justice.

Et maintenant se trouvera-t-il encore quelqu'un pour demander quelle est l'immortalité réservée à l'homme?

A sa mort, au terme de son existence individuelle, l'homme trouve l'immortalité ici-bas, sur la terre, au sein même de l'humanité. Et c'est l'humanité qui recueille toutes les actions de sa vie, de même que la nature recueille tous les atomes de son corps. Rien de ce que produit l'homme, rien dans ses pensées, rien dans ses idées, rien non plus dans ses actes n'est perdu. Ainsi la moindre des vibrations vient se résoudre au sein de la nature,

Quand nous mourons, bien que notre corps se décompose, nous restons dans l'Humanité en raison directe de nos œuvres qui se propagent dans l'immense série de l'impulsion humaine. L'idée, l'acte, la tendance parviennent aux générations futures, ainsi que les fluctuations de la mer viennent se répercuter sur le rivage, comme les vibrations sonores d'un concert arrivent à frapper notre oreille, comme les ondulations de la lumière affectent notre vue pour si loin que nous soyons du foyer. C'est ainsi que s'établit la vie de l'individu dans l'immense vie de l'espèce. « Où sont les morts? » demande Schopenhauer. Et il répond : « Ici, parmi nous. Malgré la mort, en dépit de la putréfaction, eux et nous sommes unis. » Ainsi s'harmonisent ce que nous pourrions appeler la perpétuité de la matière et la perpétuité de l'esprit, l'une en produisant des formes chaque jour plus parfaites, l'autre en fournissant des œuvres chaque jour plus considérables. L'hérédité des capacités engendre des êtres chaque jour plus aptes à penser, plus susceptibles d'un grand niveau intellectuel, car à la capacité et à l'aptitude que chacun a reçues, il ajoute la perfection qu'il acquiert lui-même par l'observation et le calcul. De sorte que, par l'hérédité conservatrice et le progrès individuel, l'humanité s'achemine graduellement vers la perfection.

L'immortalité de l'âme, en tant que substance distincte du corps, n'a été que la pensée résultant de l'intelligence primitive d'hommes accablés par l'infortune. La noble immortalité de l'action, c'est-à-dire la perpétuation de l'être parmi ses descendants, par ses idées ou par ses actes, voilà la seule immortalité véritablement positive. Etre immortel, c'est prolonger son existence par-delà la courte durée de l'individu ; et l'existence, c'est-à-dire notre manière d'être, ne se prolonge qu'en agissant, de sorte que nos successeurs soient nos débiteurs, qu'ils se sentent sous la puissance de nos actes et sous l'impression de notre influence posthume.

Celui qui a vécu en communion avec ses semblables, qui s'est mis en relation avec la nature, qui a compris le grand ordre moral et qui est parvenu à la conception de la justice, celui qui laisse après lui des enfants, des œuvres, ou des disciples, celui qui a travaillé à l'affranchissement des esprits, celui-là ne meurt pas. Son immortalité, au contraire, est telle que nulle religion n'est capable de lui en procurer une semblable. Cette théorie trouve sa confirmation chez la plupart des grands philosophes qui ont écrit depuis la Renaissance.

« L'essence de l'âme, dit Spinoza, c'est la connaissance ; plus donc elle connaît de choses sous le rapport de l'éternité, et plus il subsiste d'elle-même... L'âme du sage a la conscience d'elle-même et des choses, et jamais elle ne cesse d'être. »

Schleiermacher vient après Spinoza et dit : « Au milieu du monde fini se sentir un avec l'infini et être éternel à chaque instant, voilà l'immortalité... Celui qui a compris qu'il est plus que lui-même sait qu'en se perdant il perd peu de chose ; celui, seulement, qui a éprouvé un plus vaste désir que le vœu de durer comme individu a droit à l'immortalité. »

Fichte ajoute : « Je suis immortel par la résolution que j'ai d'obéir à la loi morale. Je possède la vie future dans la vie présente, puisque je vis de la vie conforme à l'ordre moral. »

Nous rencontrons chez les philosophes contemporains la même conception de l'immortalité. Quelques-uns diffèrent quant à la forme, mais tous sont d'accord quant au fond. Ainsi M. Renan s'écrie : « Nous vivons en proportion du la part que nous avons prise à l'édification de l'idéal. L'œuvre de l'humanité est le bien ; ceux qui y auront contribué *fulgebunt sicut stellæ*. Même si la terre ne sert un jour que de moellon pour la construction d'un édifice futur, nous serons ce qu'est la coquille géologique dans le bloc destiné à l'édification d'un temple..... L'homme vit

où il agit. Cette vie nous est plus chère que la vie du corps, puisque nous sacrifions volontiers celle-ci à celle-là..... Seulement le stupide et le méchant périssent tout entiers. »

Effectivement, il ne survit quelque chose que du savant et du juste.

Ecoutons Proudhon ; il s'adresse à l'archevêque de Besançon dans l'étude de philosophie sur l'idée de la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise, et il lui dit : « Qu'est-ce donc que votre immortalité peut ajouter à mon bonheur et à ma vertu? Ne suis-je pas dès à présent immortel, pour parler votre style, puisque je suis dans le passé, dans le présent, dans l'avenir, dans l'infini? Vous ne sauriez me donner plus que le sublime, soit que j'aime ou que je produise, soit que j'accomplisse les œuvres de la justice. Or, ce sublime, je le possède ; il dépend de moi et de l'usage que je sais faire de mes facultés ; votre immortalité ne le dépassera jamais. Si c'est là ce que vous appelez être immortel, je le suis ; s'il s'agit d'autre chose, je ne vous comprends plus, ma pensée ne pouvant concevoir, mon âme désirer rien au-delà du sublime. »

Auguste Comte disait quelques années avant Proudhon que « l'Humanité se régénère à chaque génération nouvelle, » et que « les créatures prises isolément ne sont que ses organes ou ses serviteurs passagers. Cependant on peut, par de grandes pensées ou de grandes actions, devenir son organe permanent ou persistant. L'homme présente, en effet, deux existences successives : l'une, qui constitue la vie proprement dite, est temporaire, mais directe ; l'autre, qui ne commence qu'après la mort, est permanente et indirecte. Ainsi, la vie corporelle, temporaire, de tous les grands hommes, n'est limitée qu'à un très-petit point, tandis que leur vie permanente, incorporelle, s'étend à l'infini, suivant l'accroissement de l'influence de leurs œuvres et de leurs actes. En ce sens, les vivants sont de plus en plus sous la domination posthume

de ces morts, qui constituent la meilleure partie de l'Humanité.»

« Telle est, ajoute le docteur Robinet, la noble immortalité que le positivisme reconnaît à l'âme humaine, c'est-à-dire à l'ensemble des facultés morales, intellectuelles et pratiques qui caractérisent chaque serviteur de l'Humanité. »

Feüerbach, Vacherot, Taine, Strauss, Büchner, Moleschott, Schopenhauer, Hartmann, Spencer, produisent les mêmes affirmations. Ainsi donc, tous les philosophes modernes conviennent que la mort n'est qu'une métamorphose nécessaire à la perpétuation de l'espèce; que l'âme de l'individu est la conséquence d'une série de phénomènes plus ou moins étendus et plus ou moins intenses, plus ou moins supérieurs et plus ou moins inférieurs, et que notre immortalité n'est pas hors de nous; mais qu'elle est, au contraire, bien en nous et parmi nous, dans l'association intellectuelle et morale de ceux qui furent avant nous et de ceux qui viendront après. Par l'histoire et par la somme de vie que nous possédons, nous sommes liés à ceux qui ont vécu; par nos actes, nous nous lions à ceux qui nous survivent. C'est en ceci que consistent la récompense élevée des morts et la consolation suprême des vivants. Nous devons donc vivre pour les autres, car plus tard nous vivrons dans eux et par eux, suivant la belle formule positiviste. Il résulte de cette immortalité positive que les châtiments et les récompenses transportés par les religions dans l'espace, au centre de la terre, dans le corps d'autres êtres ou dans d'autres planètes, trouvent leur réalisation dans la vie présente, sur la terre et dans l'histoire. Chacun obtient donc l'immortalité qu'il mérite. Ce qui détermine, en effet, cette immortalité, ce qui produit en notre faveur la prolongation de l'existence, c'est dans une mesure exacte le degré de perfection auquel nous nous sommes élevés. Il est pleinement immortel celui qui réalise en lui la plus grande somme possible

d'idéal par l'Art, par la Science et par la Justice. Le bien qu'il réalise par ses actes et les vérités qu'il conçoit dans son intelligence sont rigoureusement ce qui le pousse au-delà des limites de sa durée individuelle. La quantité et la qualité de ses idées et de ses œuvres donnent la mesure précise de son immortalité. Par un juste retour, tous ceux qui se consacrent exclusivement à eux-mêmes en se détachant de l'Humanité par la petitesse de leurs conceptions, par la sottise de leurs procédés et la mesquinerie intéressée de leurs actes ; tous ceux qui gaspillent leur existence, livrés aux penchants grossiers, aux occupations futiles, à l'assouvissement d'appétits brutaux ; tous ceux qui meurent enfin après ne s'être préoccupés que de pratiques égoïstement utilitaires, ceux-là sont bannis de la vie éternelle.

De tels hommes, par aventure, seraient-ils dignes d'une immortalité quelconque?

Quant à ceux qui obtiennent de se survivre par le bénéfice que leur procure une qualité isolée, comme ceux, par exemple, qui s'immortalisent par leur talent ou par leur savoir, sans vertu d'ailleurs dans les actes, sans amour dans le cœur, sans foi dans l'avenir, en se prévalant simplement de leurs facultés naturelles ou des moyens qu'ils ont acquis pour tyranniser leurs semblables au profit de leur individualité ou d'une classe privilégiée ; ceux-là, s'ils passent à l'histoire, c'est pour y rencontrer le châtiment qu'ils méritent ; leur expiation à la face des générations futures est proportionnée à la grandeur de leurs forfaits. La situation politique qu'ils créèrent a beau les présenter comme des héros, la religion à laquelle ils appartinrent les transforme vainement en saints ou en demi-dieux ; un jour cette politique s'écroule, un jour cette religion disparaît, et alors la critique les arrache sans pitié de leur piédestal et les livre à l'ignominie des générations futures.

L'Humanité, qui a enfin pris conscience d'elle-même, se rappelle aujourd'hui, et elle rectifie ce que jadis elle

comprit mal. Voyez comme ils ont été jugés par le tribunal auguste de l'Histoire, dès la chute de l'empire romain, ces Césars abjects de la capitale latine. Voyez si, la période de l'absolutisme monarchique écoulée, Philippe II n'a pas soulevé toutes les consciences honnêtes. Voyez si Torquemada ne provoque pas l'horreur de tous ceux que ne subjugue pas le despotisme théocratique. Calvin ne se lavera jamais du supplice de Servet ; Monck sera éternellement méprisé pour avoir trahi la République en Angleterre ; Pedro Arbues apparaîtra toujours comme un homme poussé au crime par la foi catholique.

Lorsque ceux dont le nom se transmet à l'histoire ont pour titre unique un désintéressement stérile, qu'ils se sont détachés de l'Humanité par une erreur spéculative, les sociétés qui leur succèdent, et qui n'ont reçu d'eux aucun héritage, les considèrent avec une profonde indifférence. Que nous importent, par exemple, les noms de ceux qui se sont sacrifiés pour Moloch, Baal Ammon, Iagrenat ou Vitzlipoutzli? que nous importe cette litanie de saints chrétiens qui menèrent dans la Thébaïde la vie sans solidarité de l'homme sauvage?

Mais, de même que ceux qui furent injustement exaltés seront expulsés des postes d'honneur que leur avaient fait occuper leurs partisans dans le panthéon de l'Histoire, de même plusieurs de ceux dont le souvenir nous a été transmis comme un type de scélératesse et d'indignité obtiendront réparation de la part des générations futures, dès que l'influence de ceux qui ont ainsi travesti le récit des événements se sera évanouie. Dans l'histoire aussi, les âmes ont leurs limbes, où la critique va opérer leur résurrection. Eschyle, Alcibiade, Aristagore, Démonax et tous les Grecs qui s'opposèrent à la prépondérance du divin sur l'humain ont été calomniés à l'époque de la domination de l'absolutisme ; aujourd'hui, la critique historique les a vengés. Il en a été de même pour tant et tant de savants et de philosophes poursuivis jadis et

excommuniés par l'Eglise, et revendiqués maintenant par les investigations scientifiques.

Il ne laisse pas d'exister des gens que ne satisfait pas cette immortalité. Les disciples des écoles subjectives, qui, bien qu'ils rendent à la raison l'hommage qui lui est dû, ne raisonnent que sur des principes admis *à priori*, ou les partisans du dogmatisme spiritualiste, protestent et disent que ce genre d'immortalité ne donne pas satisfaction à la nature humaine. Ils ont cru entrevoir l'infini dans l'intérieur de leur conscience et ils croient que cette abstraction, qui n'est que leur œuvre pure, est une des qualités essentielles de l'âme humaine ; ils concluent à sa durée perpétuelle.

Les uns dénoncent cette doctrine comme étant aristocratique ; ils prétendent qu'elle consacre une exclusion et un privilége : une exclusion à l'égard des âmes vulgaires, auxquelles est déniée toute participation à la vie future ; un privilége en faveur des âmes élevées et savantes. Effectivement, si l'on n'est immortel qu'en raison directe de ce que l'on a senti, conçu ou exécuté, en raison de l'intelligence et du dévouement, il est clair, il est évident que les âmes vulgaires ou nulles, que ceux qui n'ont vécu et produit que pour eux-mêmes n'obtiennent pas l'immortalité de ceux qui ont accru leur intelligence et sacrifié leur personne au profit de leurs semblables. « Le ciel de M. Renan serait une succursale de l'Institut », dit M. Caro, afin de tourner en ridicule la théorie de cet illustre philosophe sur l'immortalité de l'Homme. D'autres, qui prétendent démontrer que cette doctrine est contraire à la tendance démocratique du siècle, s'expriment également en ce sens. Cette appréciation est-elle juste? Examinons-la.

Nul ne tentera, à coup sûr, de prouver qu'il soit injuste que celui qui n'a rien produit ne possède pas, ni qu'il y ait inégalité en ce que la récompense soit proportionnelle au sacrifice et le résultat acquis au travail exécuté. L'inégalité, la grande injustice seraient de soutenir que

les individus de telle race, de telle secte, de telle école ou de tel parti, de telle classe sociale ou de telle hiérarchie ne peuvent, quoi qu'ils fassent, parvenir à l'immortalité. Mais établir que chacun obtient selon ses œuvres, ne saurait, il nous semble, consacrer ni inégalité ni injustice. L'Egalité formulée par les philosophes, l'égalité de la démocratie, c'est l'égalité de conditions pour arriver à être, l'égalité en droits, et non pas l'identité des produits, non plus que l'uniformité de la vie. Cette égalité à laquelle nos contradicteurs font allusion, c'est l'égalité des mystiques, l'égalité du communisme autoritaire, l'égalité qui donne à celui qui fait grève autant qu'à celui qui travaille, autant à celui qui consomme qu'à celui qui produit; c'est l'égalité qui étouffe la personnalité humaine, qui conduit à la misanthropie et à l'oisiveté ; l'égalité qui stérilise les ressources; c'est l'égalité dans l'Injustice, c'est-à-dire que ce n'est pas l'égalité, car sans Justice il n'y a pas d'égalité possible. Quel droit pourra-t-on invoquer aujourd'hui ni jamais pour que le fainéant obtienne ce qu'obtient celui qui travaille et produit? Quelle gratitude pourront devoir les peuples à qui ne leur a rien légué? Y a-t-il injustice à ce qu'il en soit ainsi? Montrez-nous et démontrez-nous ensuite la raison pour laquelle un homme vulgaire et nul peut prétendre à l'immortalité. Y a-t-il rien de plus démocratique et de plus digne à la fois que celui qui prétend à l'immortalité soit obligé de la conquérir? Où trouve-t-on en cela trace d'aristocratie? où résident l'exclusion et le privilége? L'aristocratie, l'exclusion et le privilége ne se rencontrent que dans la théorie transcendantale de la prédestination et de la grâce. Au contraire, dans celle de l'Immanence, c'est la Justice qui préside ; c'est au flambeau de la Justice qu'elle a été conçue. Que si des protestations s'élèvent contre elle, elles trouvent leur source dans l'égoïsme transcendantal irrité, mais non dans les aspirations égalitaires et démocratiques.

D'autres attaquent cette idée au point de vue de la jus-

tice. « Quelle récompense, s'écrient-ils, offre-t-on aux êtres qui ne sont ni éminents ni instruits, mais qui, cependant, sont honnêtes et justes? quelle récompense obtiennent ceux qui souffrent pour la justice, ceux qui s'immolent pour la défense d'une idée généreuse, ceux qui tombent victimes de la tyrannie? Si vous supprimez le ciel, que restera-t-il aux malheureux prolétaires? Ah! poursuivent-ils, ne leur ôtez pas la consolation suprême du bonheur qui leur est réservé dans une autre vie, parce que vous les plongerez dans le plus affreux des désespoirs! » A ceux-là nous répondrons que de la nécessité de la justice ne dépend pas l'existence actuelle de son règne. Une idée n'implique pas l'autre. Tant de choses devraient être qui ne sont pas, jusqu'au jour enfin où nous les faisons! Certains individus comme certaines classes sont victimes des injustices sociales; nous le reconnaissons. Mais, par aventure, leur rend-on la justice par cela qu'on les exhorte à la résignation, parce qu'on la leur promet pour plus tard, dans un autre espace, après leur mort? C'est pourtant à l'aide de cette théorie qu'on leur démontre qu'ils sont victimes d'injustices proclamées nécessaires, et qu'ils sont, par conséquent, indignes d'obtenir justice en ce monde. D'où il suit que l'espoir d'une justice dans une autre vie les rend indifférents au progrès universel par la perfection du travail; qu'au contraire, le travail leur apparaît comme une peine, un châtiment, une condamnation; qu'ils souhaitent la mort comme la seule voie ouverte à leur émancipation; qu'ils laissent se perpétuer toutes les oppressions, que la misère suit son cours, et que le règne de leur émancipation ne fleurit jamais sur la terre ni pour eux ni pour leurs enfants.

Ce ciel, dont la conception remonte au moyen âge, au centre duquel brille un Dieu en trois personnes, autour duquel sont disposés en cercles concentriques et hiérarchiquement rangés les anges, les prophètes, les patriarches, les saints et les justes, tous immobiles, tous astreints,

l'éternité durant, à une béatitude suprême, ne peut plus satisfaire la conscience des masses, qui, loin d'ambitionner la conception théologique de la justice transcendantale, entité absolue, poursuivent ardemment la réalisation prochaine, sinon immédiate, de la plus grande somme de justice possible fondée sur les relations sociales; de cette justice qui se réalise chaque jour davantage, et qui, à mesure que nous l'atteignons, recule ses frontières; de cette justice qui, comme l'horizon, se découvre à mesure que nous nous rapprochons d'elle, et dont l'idéal se manifeste comme la raison d'être du progrès moral indéfini. C'est là le ciel de notre époque; il est là, parmi nous, devant nous. Les déshérités comprennent aujourd'hui qu'il n'est point juste qu'un travail fini obtienne une récompense indéfinie au détriment du travail d'autrui; ils conçoivent qu'il n'est pas juste que celui-ci vive et jouisse de l'exploitation de cet autre ou de sa propre oisiveté; ils réclament donc le produit ou la valeur intégrale de leurs œuvres, afin de pouvoir participer à leur tour aux joies de l'existence en raison directe de leurs facultés productives. C'est là le ciel que le prolétariat découvre devant lui, qu'il conquerra au prix d'efforts que rien ne saurait rebuter, et dans lequel il pénétrera aujourd'hui, demain, ou plus tôt ou plus tard, en brisant toutes les barrières qui s'opposeront à sa marche triomphale.

La Beauté, que le Grec conçut dans ses dieux et dans les espaces éthérés de l'Olympe; la Justice, que le moyen âge plaça dans une autre vie avec le Jugement dernier rendu par le Tout-Puissant; le Savoir, que les néoplatoniciens et les chrétiens considérèrent comme un reflet de la science de Dieu; toutes ces idées, l'homme les réalise aujourd'hui graduellement dans sa personne; c'est pour ces fins qu'il travaille, qu'il lutte et qu'il souffre, pour qu'un jour nous puissions réunir tous en nous une grande somme de Beauté, de Science et de Justice et nous écrier : *Eurêka !* Les portes du ciel nous sont ouvertes !

IV

## CONSÉQUENCES PRATIQUES

Nous avons essayé de définir la mort; nous avons également essayé de définir le genre d'immortalité que l'Homme peut atteindre; il nous reste actuellement à dégager de ces investigations la partie morale, c'est-à-dire la question pratique. Quelle influence exerceront donc ces conceptions sur les mœurs et les actes de l'Homme? Quelle relation s'établira entre elles et la dignité dans la mort?

Mourir, nous l'avons déjà dit, ce n'est pas seulement cesser d'être ou de vivre; c'est encore, et surtout, avoir vécu; ainsi, la mort sera d'autant plus heureuse que l'existence aura été active et désintéressée. Celui qui aura vécu asservissant les forces de la nature extérieure, sans dualisme en son être, sans remords, sans opposition entre ses actes et sa conscience; celui dont l'existence, en un mot, se sera écoulée conformément aux fins altruistes, en développant en même temps toutes ses facultés, sans obstacles subjectifs d'aucune sorte, celui-là obtiendra une fin qui ne pourra être que digne et tranquille. Plus l'homme aura pensé, plus il aura remué, découvert, établi, répandu d'idées, plus il se sera rapproché de la réalisation pratique de l'idéal de science et de justice, et plus la sérénité de sa mort sera complète. Qui aura ainsi vécu sentira à peine la mort; sa vie aura été un enthousiasme perpétuel, et sa mort tiendra encore plus de l'extase.

La mort est le point culminant de la vie; aussi, au moment le plus brillant de l'existence, à l'heure où l'on

s'enthousiasme le plus vivement pour une idée, la vie se confond-elle avec la mort. Et c'est pourquoi, dans l'extase de l'amour, on s'écrie que l'on meurt; c'est encore pourquoi l'antiquité déifiait celui qui mourait dans toute sa vigueur en combattant avec intrépidité contre l'ennemi de la patrie; qui mourait, ainsi que disaient les anciens, dans *la plénitude de ses jours*. Ceux qui mouraient au point culminant de leur entreprise, les héros, étaient déclarés *demi-dieux*, pour indiquer qu'ils participaient du caractère divin par leur immortalité et du caractère humain par leur origine. Et comme une semblable mort est le plus haut période de la vie plutôt que la mort, on ne regrette nullement, lorsqu'on est grand par l'esprit ou par le cœur, de mourir après la victoire dans la joie d'une grande invention ou dans l'accomplissement d'un devoir.

Nous avons déjà dit que la vie ne peut être mesurée par la durée. Il est des jours qui valent une éternité. *Nimirum hâc unâ die plus vixi, mihi quàm vivendum fuit*, disait Labérius dans une de ses *pasquinades*. Expression hautement philosophique, bien que sortie de la bouche d'un auteur comique. Dans ces moments, la mort n'inspire donc pas de crainte; elle se présente si belle et si calme, que l'on peut presque dire qu'elle se fait désirer, parce qu'on ne voudrait pas que le temps qui reste à vivre rabaissât celui qu'on a vécu. La décadence est effrayante pour celui surtout qui ne sait pas se retirer assez à temps de la scène publique; nous pouvons, pendant cette période, détruire notre œuvre de nos propres mains. Mourir n'est rien lorsqu'on a vécu, lorsqu'on a mené une grande entreprise à son terme, lorsqu'on a rempli les devoirs de la vie ou au moins lorsqu'on a aimé et qu'on laisse des successeurs; quand l'homme a atteint la plénitude de l'être, il va exister dans d'autres individus auxquels par la génération organique ou par la génération intellectuelle, qui est infiniment supérieure à l'autre, il a communiqué la vie. La mort n'est redoutable que lorsqu'on n'a pas

donné tout ce que l'on pouvait donner, que lorsqu'on n'a pas achevé l'évolution ou que l'on meurt sans liens avec ceux qui survivent. Mourir dans la famille, mourir dans la patrie, mourir dans l'humanité, c'est mourir dans la béatitude ! Aussi les anciens, qui avaient entrevu ce que la philosophie affirme aujourd'hui, savaient-ils mourir à temps et avec dignité. L'Euthanasie appartient à l'âge de leurs républiques. Diagoras mourut de bonheur dans les bras de ses enfants le jour que, dans les jeux Olympiques, il les vit couronnés tous trois et acclamés par le peuple. Frappé à mort, Epaminondas arracha le dard de sa blessure afin de mourir plein de la joie d'avoir gagné la bataille et sauvé la liberté de sa patrie. L'antiquité est pleine de ces exemples de héros terminant dignement leur vie. Ils ont fièrement terminé leurs jours, tous ceux qu'a possédés la fièvre sublime de la pensée, tous ceux qui ont indiqué une réforme, tous ceux dont les efforts ont fait triompher une révolution. Jean Huss, Giordano Bruno, Servet, expirèrent sur le bûcher en s'apitoyant sur leurs bourreaux. Danton meurt avec une dignité qu'auraient enviée les héros de la Grèce et les républicains de Rome ; il avait puissamment contribué à la fondation du droit moderne, il pouvait donc mourir tranquille.

L'amour, cette tendance à la prorogation de la vie, qui porte deux êtres à se synthétiser en un troisième, pousse les hommes, comme toute tendance de dévouement, à ne pas craindre la mort. Que d'amants n'ont pas bravé tous les dangers, celui de la mort même, pour passer une heure aux pieds de leur maîtresse (1) ! Cette noncrainte de la mort se constate aussi bien dans l'amour des sens que dans l'amour platonique, que l'objet aimé soit un être humain ou qu'il soit une personnification divine. Thérèse de Jésus, cette femme sublime qui, parlant du

(1) Voir les beaux vers de Pétrone :
Qualis nox fuit illa.....

démon, disait : « Le malheureux! il n'aime pas! » se trouvait en ceci d'accord avec Héloïse, Lucrèce et Cléopâtre. Les amours de ces grandes femmes, de nature pourtant si diverse, se confondent sur ce point. Toutes quatre ont considéré comme un bonheur de pouvoir mourir pour l'objet de leur affection, la maîtresse de Marc-Antoine emportée par la violence des sens, l'épouse du Christ enflammée d'une passion divine, la savante amie d'Abélard éprise du savoir de son amant, l'héroïne romaine fière de l'honneur de son mari ; que leur importait donc la mort, puisqu'elles l'affrontaient pour l'objet de leur amour? C'est sous cette influence que le poëte du positivisme, Mme de Ackermann, s'écrie :

> Durer n'est rien. Nature, ô créatrice, ô mère!
> Quand sous ton œil divin un couple s'est uni,
> Qu'importe à leur amour qu'il se sache éphémère,
> S'il se sent infini?

« *Aimer*, a dit une femme d'un grand talent, *c'est s'anéantir l'un dans l'autre.* » Mais il manque quelque chose à cette définition, il manque le pourquoi, le but de cet anéantissement. — Aimer, c'est s'anéantir l'un dans l'autre; sans doute, mais il aurait fallu ajouter : *pour revivre dans une troisième personne*. Si l'amour, en effet, nous pousse jusqu'à l'anéantissement de notre personne, si parfois il nous porte au sacrifice, c'est qu'inconsciemment nous sentons que nous mourons pour donner la vie à d'autres. Donc, lorsqu'il est stérile, l'amour, qu'il soit platonique ou qu'il soit sensuel, est la plus énorme des aberrations.

Nous devons noter ici que l'amour tend à la mort plus encore que le dévouement pour la Justice, pour la Patrie ou pour la Science (1). Et pourquoi? Parce que l'amour

(1) Ainsi que nous l'avons vu dans la partie historique, l'amour, dans les sociétés en décadence, dans les époques dominées par l'idée de la mort, l'a emporté et s'est transformé en loi divine. Cette réciprocité de l'amour qui tend à la mort et de la mort qui accroît l'amour peut

est une passion dont la fin est purement individuelle. Celui qui aime ne tend qu'à la possession de l'objet aimé; il ne se sacrifie que pour lui, le reste du monde s'efface et disparaît devant ses yeux. Comme son objectif est exclusif et par cela même difficile à atteindre, s'il ne l'atteint pas ou s'il le trouve inférieur à l'idéal qu'il s'était créé, toutes choses qui se produisent le plus souvent, alors il veut mourir, car l'objectif de la vie, ce que nous considérons comme la seule félicité possible, s'est évanoui. Au contraire, lorsque nous nous intéressons à un idéal de justice ou de science, comme l'objet est progressif, comme nous l'atteignons toujours sans finir de l'atteindre jamais, comme le désir s'accroît à chaque possession parce que cet idéal croît à mesure que nous le possédons et qu'à mesure que nous l'atteignons nous voyons au delà, il nous pousse constamment vers la vie, car nous désirons vivre toujours afin d'en pouvoir réaliser une plus grande somme. C'est pour ce motif que mourir pour la Science, pour la Liberté, pour la Justice est infiniment plus grand que mourir d'amour. C'est pourquoi la femme, être en général plus égoïste que l'homme, auquel elle est inférieure, préfère le premier idéal, celui de l'amour, au second. Bien qu'il soit le désir de vivre dans l'objet aimé, bien qu'il soit l'anéantissement du moi propre au profit du moi d'un autre être, l'amour constitue toujours une passion égoïste si on le compare au dévouement à la Justice et à la Science. Et, pour preuve, que l'on examine combien en général la femme — à moins qu'elle ne soit une femme d'élite — empêche l'homme qu'elle aime de se sacrifier pour le triomphe d'une idée généreuse, ou au moins en quelle pitié elle tient ce sacrifice (1). Ainsi donc,

s'expliquer ainsi : Si l'amour à ces époques exerce une telle prépondérance, c'est parce qu'inconsciemment l'on tend à propager l'espèce en particulier et la vie en général d'autant plus qu'elles sont plus menacées de disparaître de la surface de la terre.

(1) Chez les femmes de génie, l'amour n'est pas simplement la pas-

il y a une différence entre celui qui s'anéantit dans un esprit et celui qui s'anéantit dans tous ceux qui ont été, qui sont et qui seront sur la terre.

Comme, depuis la Révolution, l'homme a conquis une plus grande somme de vie par l'extension des conditions d'existence, nous pouvons espérer que, l'évolution continuant, la sphère de notre action s'agrandira, et que mieux et plus longtemps nous vivrons, moins la mort nous paraîtra redoutable.

En partant de l'idée que l'homme est simplement de passage ici-bas sur la terre, que la terre n'est qu'une vallée de larmes et que notre existence ne doit servir qu'à nous préparer à jouir là-haut dans le ciel, l'ascète, qui est le type le plus parfait du christianisme, s'isolait du monde, se nourrissait mal, s'infligeait toutes sortes de mortifications et de supplices lents, de façon qu'il finissait par succomber en priant Dieu rien que pour son âme, mais sans accorder le moindre souvenir à ceux qui restaient sur la terre. Si, par hasard, il s'en souvenait, c'était pour leur demander des prières. Comment s'en serait-il souvenu du reste, puisqu'il n'avait jamais eu de rapports avec eux ?

Le christianisme a dit en effet à l'homme : Puisqu'il faut que tu meures, puisque ton corps est périssable, vis pauvrement, ne procure aucune satisfaction à ce corps,

sion pour un homme ; il est l'adoration inconsciente et confuse de quelque chose de collectif et de supérieur qu'elles voient ou qu'elles recherchent en lui.

Jamais la rencontre d'un homme et d'une femme vulgaires n'a engendré d'héroïques amours ni de grandes passions. Cléopâtre s'éprit de César et de Marc-Antoine qui représentaient la république romaine; elle ne s'éprit ni d'un licteur ni d'un décurion. Lucrèce se suicida pour venger le droit outragé. Entre mille condisciples, Héloïse choisit le maître; elle ne l'eût certainement pas aimé s'il eût été vulgaire ou médiocre. Ce qui dans le Christ passionnait Thérèse de Jésus, c'était sa divinité; avec le feu qui enflammait son âme, elle se serait perdue pour l'amour de n'importe quel homme si dans son époux elle n'eût pas recherché le dieu.

mortifie-le par l'austérité, par les privations, éteins sa sensibilité, que tes organes ne convoitent rien, subjugue-les au contraire et refoule leurs besoins ; c'est ainsi et seulement ainsi que tu parviendras au salut éternel. Tous les écrits des Pères de l'Église proclament que l'idéal c'est la pauvreté. Tous respirent le scepticisme de la vie et exhortent à ne vivre que pour la fin d'outre-tombe. L'anéantissement de l'individu, la mortification (de *mors* et de *facere*), telle est la consigne sacramentelle du moyen âge. L'état de perfection, c'est la stérilité forcée, c'est le célibat sanctifié sous le nom d'état virginal, comme si rien n'était plus en dehors de la raison que de priver un organe de fonctionner selon ses fins naturelles. C'est pourquoi le parfait chrétien vit sans réciprocité, sans mutualisme, sans expérimenter, sans analyser, sans faire d'investigations, d'anatomie, de séries, sans remonter à la synthèse pour réunir des éléments antithétiques sous un caractère commun, sans inventions, sans méthodes, en un mot, sans dompter la Nature pour la mettre à son service. Son idéal a été l'*imitation* de Jésus-Christ, non pour une fin de ce monde, mais pour mériter d'être avec lui dans l'autre. Pour lui, en effet, la Nature c'était le Diable, et aucun pacte n'était permis avec le Diable. Pour comble, le chrétien concentré en lui-même crut que son isolement n'était pas un obstacle à la sublime extase de l'amour ou de la pensée, et que, sans relation avec les êtres humains, divorcé avec la Nature, il pouvait cependant la trouver dans l'effort suprême du quiétisme. De là le trouble cérébral de tant de saints tombés dans l'illuminisme, la dégénération physique du type humain au sein des cloîtres, le dépeuplement de la Thébaïde et de la Mésopotamie au temps des ascètes, celui de l'Allemagne et de la France après l'an 1000, celui de l'Espagne sous le dernier Philippe et Charles II. De là encore que l'ascète, n'ayant pas vécu conformément au véritable sens du mot et n'ayant pas laissé de trace de lui-même, envisageait la

mort avec terreur, alors même qu'il la désirait le plus vivement.

Mais, dans les temps modernes, la philosophie a appliqué la méthode inductive ; d'inspirée qu'elle était, elle s'est faite investigatrice ; au lieu de s'élever sans cesse vers le ciel, elle a fouillé les profondeurs de la terre. Réconciliée avec la Nature, elle a vu que les hommes ne devaient pas se soumettre à sa puissance ainsi que l'avaient fait certaines sociétés de l'Orient, qu'ils ne devaient pas la fuir non plus comme l'avaient fait les chrétiens, car la Nature n'est pas plus dieu que diable, mais qu'ils devaient simplement vivre avec elle en la domptant, en la pliant à leur service. La conséquence de cette manière de voir a été qu'intervertissant les termes du mysticisme, la philosophie évolutionniste nous dit aujourd'hui : « Puisque vous vivez, développez votre individualité et contribuez au développement de celle de vos semblables ; vivez chaque jour mieux et davantage, en adoucissant votre égoïsme par la pratique du mutuellisme, laquelle, en accroissant les avantages de l'espèce, accroît également ceux de l'individu. » Aujourd'hui, la philosophie conseille à l'homme d'étendre son existence autant qu'il est en son pouvoir, de répandre, pour ainsi dire, son âme par l'émission et la propagation des idées, par la multiplication de l'action, en pensant, en inventant, en instruisant aussi et en civilisant ceux qui sont encore plongés dans la barbarie, en reproduisant l'œuvre des autres, en se reproduisant lui-même ; la grandeur de l'âme, en effet, ne dépend que de la quantité et de la qualité des impressions reçues ainsi que du nombre et de la complication des rapports que notre intelligence forme avec elles ; la vie, de la quantité et de la qualité de l'action ; la moralité, enfin, de la direction purement humanitaire des idées et de la conformité des actes aux idées.

C'est dans ce but que l'Européen et l'Américain fondent des colonies et étendent leur domination sur les con-

trées non civilisées; c'est dans ce but que, dans les États les plus avancés, les citoyens s'assurent le droit qu'ils possèdent sur toutes les manifestations de la vie. Pour s'être opposés à l'évolution des peuples et des individus sur lesquels ils exerçaient leur empire, l'Église a été déposée et les césarismes se sont écroulés ; chez les peuples en progrès constant, nous voyons successivement disparaître les monarchies, pendant que s'organisent et prospèrent les républiques édifiées sur leurs ruines.

Tel est le motif pour lequel l'Homme de notre civilisation est parvenu, après la Révolution française, à être si supérieur à celui qui vivait courbé sous la dépendance du dogme et du roi. Telle est la cause de la richesse des nations. Lorsqu'il ne restera plus ombre du scepticisme de la vie, que la tendance vers l'évolution continue se sera emparée des peuples, quand les coutumes se seront imprégnées de cette idée, lorsqu'elle sera parvenue à inspirer les hommes qui dirigent les sociétés, lorsqu'elle sera devenue la norme de tous les codes, lorsque, dans la plénitude de tous ses droits, l'Homme aura organisé ses groupements sur les bases de la Justice, c'est-à-dire par la réciprocité et le mutuellisme, alors, comme la lutte pour l'existence se présentera dans de plus favorables conditions, et comme la somme de vie obtenue au prix de tant d'efforts sera plus grande, l'Homme, se rencontrant dans la lutte face à face avec la Nature et non plus avec son semblable, pourra passer sur la terre, la conscience tranquille, et terminer ses jours avec dignité.

Résumons-nous :

« Puisqu'il faut mourir, jouissons de la vie », disaient les anciens; et l'idée de la mort les poussait vers le profit individuel, tout au plus vers celui de la patrie. Ainsi, Anacréon provoque l'homme aux plaisirs orgiaques en lui faisant entrevoir sa fin prochaine. Le squelette, au banquet de Trimalcion, invite les convives à la débauche. Catulle engage Lesbie à jouir avant que se fanent les

fleurs de sa jeunesse, car la mort, dit-il, met un terme à tout. Dans un commentaire qu'il fait sur ces vers, Antoine Muret observe que tous les poëtes de l'antiquité ont excité les jeunes gens à la jouissance, en se servant de l'argument de la brièveté de la vie. — *Admonitu mortis puellam ad fruendas secum voluptates cohortatur ; est autem hoc argumentum poëtis perfamiliare.*

« Nous devons mourir, dirent ensuite les chrétiens avides d'éternité ; pourquoi donc tant de soucis pour un monde où nous ne sommes que de passage ? La vie n'est qu'un souffle, vanité des vanités ; elle ne vaut pas la peine que l'on s'occupe d'elle ; autant mourir aujourd'hui que demain ; la vie éternelle qui nous attend, la gloire du ciel, voilà ce qui est impérissable. »

L'idée de la mort, telle que nous la formule la philosophie moderne, nous pousse à vivre, comme dans l'antiquité, mais non point pour un avantage exclusivement individuel. Comme nous sommes convaincus que tout dans le monde est relatif, comme nous n'aspirons pas plus à la possession de l'Éternité qu'à celle de l'Absolu, l'idée de la brièveté de la vie ne peut nous faire dédaigner de vivre. Notre vie est éphémère ; c'est bien là sa condition essentielle ; mais, par cela même, nous devons en profiter, nous devons être portés à lui communiquer plus d'extension et d'intensité ; nous devons être égoïstes pour nous développer et nous conserver nous-mêmes, et altruistes afin d'étendre et de perpétuer nos actes au bénéfice de nos semblables. L'idée de la mort aujourd'hui ne peut que nous encourager au travail, à la pensée, à l'étude ; elle ne peut que nous inciter à produire, à voyager, à établir des rapports, afin de dérober à la Fatalité tout ce que nous pourrons, afin de soustraire au domaine de l'inconscience la plus grande somme de Nature possible, afin que la Mort nous trouve ayant produit une quantité de vie telle qu'elle ne puisse rien contre nous, comme elle ne peut rien contre les grandes individualités dont la

manière d'être survit à la destruction de leur organisme.

Mépriser la vie aujourd'hui comme au moyen âge, parce qu'elle est passagère, c'est là un argument qui manque absolument de base. Et c'est à tort que l'on conclut à la vanité de la science, de l'industrie, de l'art, de l'amour, de tout ce qui est grand, de tout ce qui est beau dans l'homme. Tout dans l'univers est transitoire. L'univers lui-même n'est qu'une continuité de moments, d'actualités. Changer, passer, voilà bien la loi de la nature. Tout ce qui est n'a pas été avant le moment d'être, et disparaît ensuite, c'est-à-dire change de forme. Aujourd'hui n'existerait pas si hier n'eût pas été, et sans lui on n'atteindrait pas le lendemain. La floraison n'est qu'un moment du végétal, qui a été semence enfouie dans la terre, qui deviendra bois à brûler, qui pourrira peut-être sous une couche de terreau. Tout affreux qu'il soit, le ver à soie devient éclatant papillon; après sa mort, d'autres insectes le dévoreront. Le jeune homme qui s'avance, d'un pas que rien n'arrête, vers la vieillesse, n'a-t-il pas été un enfant? Toute chose qui existe n'est telle que pour le moment qu'elle traverse. Quelle folie si les êtres allaient ne pas accomplir les rôles auxquels les destine leur organisation, sous prétexte que leur organisation n'est pas durable! Il n'existe sur la vie qu'une théorie véritablement philosophique, c'est celle qui à notre existence éphémère donne un but élevé; c'est celle qui nous fait vivre afin de créer la personnalité morale, qui nous fait dédaigner les épreuves, qui nous pousse enfin à la lutte incessante contre l'ignorance et les mauvaises conditions d'existence. Poursuivre hardiment l'idéal, c'est là ce qui nous fait nous surpasser nous-mêmes, car pour vivre il faut un but, c'est-à-dire une idée qui vaille qu'on meure pour elle.

On comprendrait le mépris pour l'existence si elle n'était pas un éternel devenir. Hartmann lui-même, après avoir, grâce à son pessimisme, conclu au malheur de l'existence, revient à la vérité, même en manquant à la

logique, quand il dit que nous devons poursuivre, de toutes nos forces, l'œuvre de l'évolution, ne serait-ce que pour épuiser plus rapidement le malheur !

L'Homme se trouve entre deux termes fatals, la naissance et la mort. Il naît sans le vouloir, et d'ordinaire il meurt sans que sa volonté intervienne. Tout ce qu'il doit faire, c'est de tâcher d'obtenir que ces deux termes soient aussi éloignés que possible l'un de l'autre, et, pendant le temps qui les sépare, d'accumuler sur sa personne la plus grande somme d'impressions, de faire et de rectifier le plus de calculs qu'il pourra, de se corriger des tendances erronées ou perverses qu'il aura acquises, de modifier celles qu'il aura reçues par héritage afin de léguer à ses descendants (1) une nature meilleure, et de multiplier son action au profit de tous. Celui qui aura agi ainsi relativement à ses facultés et à ses aptitudes, celui qui aura harmonisé son avantage particulier avec celui d'autrui, celui qui se sera constamment élevé vers un idéal toujours plus élevé d'art, de science ou de justice, celui-là pourra mourir tranquille, car il aura accompli sa mission sur la terre. Au contraire, celui qui n'a pas aimé, celui qui n'a connu d'autre mobile que l'intérêt du moment, celui qui ignore le plaisir que procure l'accomplissement d'une bonne action, celui qui a vécu engourdi dans un égoïsme transcendental ou terrestre, sans mutuellisme d'aucune

(1) Il arrive souvent que l'individu ne peut dompter les aptitudes héréditaires; il est fréquemment besoin, pour les vaincre, de l'effort consécutif de plusieurs générations. On peut, en effet, lutter avec vaillance contre les mauvaises tendances qui constituent dans l'homme une seconde nature ; mais, souvent, on sort vaincu de ce combat, et alors c'est aux enfants à reprendre le duel en sous-œuvre; ils ne seront pas, en effet, aussi impuissants que leurs pères, car, à leur tour, ils auront reçu en héritage le résultat des efforts de ceux-ci et par conséquent une nature déjà plus dominée. Ainsi, comme les maladies, les tendances perverses peuvent être éliminées de l'organisme, et si, par hasard, elles reparaissent plus tard, ce ne sera que comme un cas passager d'atavisme.

espèce, sans rayon d'amour dans le cœur, sans éclair de justice dans la conscience, celui qui ne laisse après lui ni enfants ni œuvres, celui qui n'a pas contribué par un seul acte au progrès universel, celui-là se prépare une triste fin. Quand il sera couché sur son lit de douleur et qu'il sentira les approches de sa dernière heure, qu'il appelle un prêtre — comme dit Proudhon — pour voir si au moyen des allégories religieuses il peut comprendre la Justice et entrevoir l'infini afin de mourir tranquille ensuite.

Dans le chapitre précédent, nous avons répondu à l'argument que l'on produit en faveur de la vie future, et qui consiste à dire qu'elle doit exister, pour que ceux qui n'ont pas obtenu de récompense en ce monde en obtiennent du moins une dans l'autre. En se prévalant de cette théorie de la récompense et du châtiment, on objecte que sans elle la vertu sur la terre devient impossible. On dit que si la théorie des philosophes modernes venait à se généraliser, elle enfanterait l'immoralité ; que, sans la perspective d'une récompense en faveur de la vertu et d'une peine contre le forfait, le monde entier roulerait dans le crime, que nul n'agirait que guidé par l'égoïsme, que la terre se convertirait bientôt en enfer, que, du reste, en supposant même que le châtiment et la récompense n'existassent pas en réalité, ils sont du moins à la fois un frein et un aiguillon, c'est-à-dire une garantie pour la moralité des peuples.

Si cette assertion était fondée, elle ne tendrait à rien moins qu'à détruire ce que la théorie que nous avons formulée a de pratique ; nous nous voyons donc obligé de la combattre ici.

La science démontre catégoriquement que, en tant que moyen de réaliser la justice, la perpétuation d'une partie de l'homme appelée *âme*, ainsi que l'imagina Platon, ou de son entière individualité avec son propre corps, ainsi

que l'avaient pensé lès Égyptiens et les Juifs, n'est qu'une chimère ; la sociologie prouve en même temps que cette conception n'exerce aucune influence favorable sur les coutumes des adeptes.

A une époque de décadence comme celle de l'apparition du christianisme, alors que le niveau moral avait tant baissé, on comprend cette opinion de la justice chez les propagateurs de la théorie d'une vie d'outre-tombe; ils la croyaient salutaire, car tout le monde vivait dans la même atmosphère, et le niveau moral des uns ne différait pas sensiblement de celui des autres.

Il n'est donc pas étonnant que Saint Paul ait dit « que si les morts ne devaient pas ressusciter, lui et les siens seraient suffisamment insensés pour ne manger ni boire, bien loin de s'exposer aux périls par la fermeté de leurs convictions ». D'une part, en effet, l'état de la plèbe impériale réclamait des mobiles égoïstes, et d'un autre côté un Juif de l'époque, comme Paul, ne pouvait recourir à d'autres arguments. Quand il alla prêcher à Athènes, au milieu des gens les plus illustres, sa théorie de la résurrection, il n'obtint pour résultat qu'un vague sourire de son auditoire.

Mais cette argumentation ne possède aujourd'hui aucune valeur et ne produit plus aucun effet. Le sens moral est plus élevé et personne ne considère comme moral un homme qui, pour sauvegarder sa vertu, a besoin de mobiles égoïstes. Un homme juste doit pratiquer la justice pour elle-même et non pas pour d'autres motifs.

Le jour où il faillira, le jour où il doutera, celui qui agit en vue de la récompense ou de la peine deviendra un criminel effréné. Celui qui s'habitue, au contraire, aux arrêts de sa propre conscience restera toujours juste, parce qu'il porte en lui le châtiment ou la récompense de ses actes. On n'enchaîne pas les maux de cette vie par la croyance à un autre avenir. L'immortalité catholique est attachée à la foi dans le pardon; le coupable sait que

Dieu peut lui pardonner le mal qu'il a fait à autrui. De plus, l'homme n'est coupable que devant Dieu ; s'il pèche, il n'est châtié que parce qu'il a manqué au précepte divin, bien que son péché soit préjudiciable à l'humanité. Il importe donc très-peu au chrétien de faillir envers l'homme s'il n'a de compte à rendre qu'à Dieu ; aussi le jour où le crime lui est prêché au nom de son Dieu n'hésite-t-il pas à le commettre.

Nous avons déjà vu ce que renferme d'antisocial une théorie qui tend à la mortification de l'homme en déclarant la vie méprisable et la personne humaine criminelle et indigne par le fait de son origine.

L'homme agit mal ou il envahit le droit d'autrui par nécessité, par instinct ou par ignorance de ce qu'il fait. Quand il erre par défaut de jugement — et c'est le cas le plus général — c'est qu'il croit bien faire ; puisque ces fautes ne proviennent que de l'ignorance, leur nombre en sera d'autant plus restreint que les connaissances scientifiques seront plus répandues : si la faute est une conséquence de l'hérédité, la seule répression possible réside dans le développement de la raison et de la conscience. Au bout de quelques années de lutte avec lui-même, l'individu, en général conscient et pensant, se domine et, s'il ne parvient pas à un empire complet sur soi-même, il détruit du moins quelque chose de l'hérédité perverse, de sorte que ses successeurs auront moins de peine à se dominer. Si ce sont des besoins pressants qui ont poussé l'homme à faillir, il suffit de le placer dans des conditions qui lui permettent d'y satisfaire sans recourir au crime. Dans ce cas, le mal réside tout entier dans un défaut d'organisation sociale auquel on peut remédier par l'étude. Ni le surnaturel, ni la perspective d'une autre vie ne produisent d'effet en aucun de ces cas. Dans un état social où le produit obtenu par chacun serait proportionnel à la qualité et à la quantité de travail exécuté et par conséquent aux besoins, où

l'instruction serait générale, où tous les membres auraient véritablement conscience de leurs actes, les crimes disparaîtraient; il ne se commettrait du moins que des fautes légères, filles d'erreurs spéculatives. Plus les sociétés se civilisent et plus elles s'humanisent, plus s'accroît la somme de bien-être et de moralité. Dans les périodes primitives, où les races aujourd'hui civilisées croupissaient dans un état de sauvagerie analogue à celui des Papous, l'anthropophagie, la promiscuité et la bestialité constituaient la règle. Dans les civilisations chaldéo-assyrienne et syrio-phénicienne, l'inceste était consacré et le sacrifice humain individuel et collectif. Dans le polythéisme de l'Asie Mineure et de la Grèce, la sodomie était tolérée, l'inceste enseigné par la religion et l'esclavage sanctionné par la loi. Dans le monothéisme judaïque on étendait la mélédiction jusqu'à la cinquième génération, il était défendu de porter secours aux pestiférés, le vaincu considéré comme coupable était anathématisé, des individus enfin et des collectivités étaient égorgés au nom de Dieu. L'échafaud et le bûcher caractérisèrent le christianisme du moyen âge et de la renaissance. Mais bientôt, et à mesure que la société acccomplit son évolution et s'organise, nous voyons ces crimes disparaître. Le degré de religion est la résultante de l'état social dans lequel elle se produit. Plus l'organisation sociale est imparfaite, plus il y a domination du surnaturel. « La morale commence où finit le dogme, » a dit Kant. Ces crimes ne sont pas les fils de la religion, comme on l'a prétendu; mais la religion ne les supprime pas non plus. L'étude de l'évolution des sociétés humaines démontre que le crime provient des mauvaises conditions d'existence dans lesquelles l'homme se trouve physiquement et intellectuellement placé et que la théorie surnaturelle coïncide et disparaît avec elles. Ils se préoccupaient trop peu de la vie future les citoyens de la Grèce et de Rome pour qu'elle influât sur leurs actes, et nul ne niera cependant les exem-

ples d'honneur et de haute moralité qu'ils ont légués au monde. Cicéron lui-même, qui a écrit à l'aurore de la période spiritualiste, dit que ses concitoyens n'avaient cure de ce qui pouvait leur arriver après cette vie. Les tentatives faites par quelques philosophes pour répandre les doctrines de la vie d'outre-tombe n'altéraient en rien les actes de la vie publique ou privée.

L'accomplissement du devoir, celui du bien ou du mal dépendent de la conscience. Si nous savons que telle action est malhonnête, nous ne la commettrons pas, quelle que soit l'autorité de celui qui nous la prescrit, et si nous savons que telle autre est juste, au contraire, et que nous ayons le droit de la commettre, nul ne nous empêchera d'aller à elle; si par la force matérielle on nous empêche de l'accomplir, nous protesterons dans notre for intérieur et nous conspirerons contre la force qu'on nous oppose. C'est là l'œuvre de l'humanité dans tous les temps.

Se livrer à un dogme qui dit à l'homme : Ceci est bon, ceci est mauvais; à une Église qui toujours subordonne la morale, rapport purement humain, à l'adoration divine, l'acte de justice à l'acte de religion et même à la convenance du rite et de ses fonctionnaires, c'est par l'abdication de la conscience fausser la morale dans sa base, c'est se déclarer impuissant à connaître la justice, c'est, dans une société dont les membres ne sont pas aptes au sentiment de la justice, rendre à coup sûr la pratique de la morale impossible.

D'autres objectent que le scepticisme de l'époque, que les hésitations des derniers instants de la vie chez certains philosophes sont les indices certains de l'immoralité de la théorie positiviste. « Si l'homme aujourd'hui n'est pas heureux, disent-ils, s'il hésite et s'il doute, c'est parce qu'il a déserté la foi, voilà ce que reconnaissent plusieurs à leur heure dernière. »

Il importe de considérer que nous vivons dans une

période de transition. Beaucoup d'esprits adoptent des théories philosophiques dont ils ne pratiquent pas les conséquences sociologiques. De plus, nous supportons l'héritage de plusieurs générations surnaturalistes, et lorsque, par faiblesse cérébrale ou pour toute autre cause, la raison s'affaiblit, l'hérédité triomphe et le fond surnaturaliste que nous portons tous en nous reparaît; les connaissances acquises par l'étude s'étaient superposées sur ce fond et l'avaient effacé, mais la science acquise s'affaiblissant, il reprend le dessus. Ce phénomène d'hésitation aux derniers moments de la vie s'est également produit dans l'histoire, lorsque le paganisme agonisant cédait devant l'envahissement des idées chrétiennes.

Le malaise, l'hésitation et la tristesse qui se manifestent dans les esprits, le désespoir de certains qui, ne croyant plus au passé, voient encore l'avenir trop ténébreux pour espérer en lui, l'immoralité des autres, qui se sont affranchis de la Religion avant d'être assujettis à la loi du devoir imposée par la conscience, sont autant de phénomènes qui s'évanouiront le jour où les idées nouvelles auront définitivement pris possession du monde. Un éminent critique spiritualiste français, M. Caro, l'affirme en ces termes :

« Plus tard, si ces systèmes devaient triompher, le conflit cesserait, et avec lui l'état violent et pathétique des esprits, favorable aux inspirations du poëte. Si ces doctrines étaient la vérité, toute la vérité, il n'y aurait pas plus de haine et de colère contre Jéhovah que nous n'en avons aujourd'hui contre Jupiter. Il n'y aurait plus qu'une philosophie, la physique — qu'une religion, la physique — qu'une poésie, encore et toujours la physique ! La tristesse même, la sombre inspiration de ces poëmes ne serait plus possible. Elle ne peut être que le résultat d'une comparaison entre les dogmes nouveaux et les dogmes anciens. On sait ce qu'on quitte, on s'effraye de ce qu'on va trouver à la place. Voilà d'où naît ce trouble affreux de

l'esprit. L'apaisement se fera, l'abaissement plutôt, irrémédiable, définitif, si les nouveaux dogmes peuvent jamais établir leur empire (1). »

Ceux qui opposent à la théorie positiviste l'argument de la tristesse et du malaise des esprits, peuvent voir qu'on ne saurait lui imputer ces conséquences, simples résultats de l'état de lutte et de transition. Nous ne prétendons pas que les idées, que les théories que nous avons exposées rendent l'homme absolument heureux, car nous savons que l'absolu n'est pas réalisable; ce que nous affirmons, c'est qu'elles sont conformes aux enseignements de la science et que non-seulement elles n'empêchent pas la justice de se produire sur la terre, mais encore que, voyant que ce n'est qu'ici-bas qu'il doit réaliser cet idéal, l'homme y tendra de toutes ses forces afin de pouvoir en obtenir chaque jour une quantité plus grande.

(1) *Revue des deux mondes*, 15 mai 1874 : La Poésie philosophique dans les nouvelles écoles. Un poète positiviste.

## LIVRE SECOND

---

# LE DÉMON

## ÉVOLUTION DE L'IDÉE DU MAL A TRAVERS SES PERSONNIFICATIONS

# LE DÉMON

## ÉVOLUTION DE L'IDÉE DU MAL A TRAVERS SES PERSONNIFICATIONS

L'homme des civilisations primitives tend à expliquer les phénomènes naturels au moyen de l'anthropomorphisme ou du zoomorphisme; si le vent siffle, si les rivières coulent, si des rocs se détachent des montagnes et roulent jusqu'au fond de la vallée, si l'éclair déchire la nue, si le ciel s'empourpre à l'aurore, il attribue ces phénomènes à l'influence de quelque être semblable à lui ou semblable aux animaux qui l'entourent. Derrière chaque action naturelle, il entrevoit une volonté personnelle comme cause immédiate; derrière chaque objet de la nature, il croit apercevoir une puissance corporelle occulte; mais son intelligence ne va pas au delà; elle s'égare au sein de cet immense chaos d'entités surnaturelles. Ces entités sont les doubles *moi* des ancêtres, les ombres, les images vagues dont il croit que l'existence se poursuit au sein de la nature. Elles ne sont pas encore des personnifications des forces naturelles, car la personnification exige des procédés d'analyse et d'abstraction, et ce travail est trop complexe pour des esprits primitifs; elles ne sont que les simples auteurs invisibles des phénomènes. Les esprits des amis sont les bons génies, ceux des ennemis sont les mauvais. C'est là le fond de la religion primitive.

A ces époques reculées, le Mal est donc attribué à divers

êtres antithétiques de ceux qui produisent le Bien, comme chez les Accadiens, dont la théogonie, avec ses Utuq (1), Alal (2), Gigim, Telal (3), Maskim (4) et Innin (5), semblait être plutôt une démonologie, ou comme chez les Teutons avec leurs *lutins* et leurs *fées*. Plus tard, la science sacrée subordonne les actions naturelles les unes aux autres; avec les phénomènes se subordonnent également leurs causes hypothétiques efficientes, c'est-à-dire les dieux et les diables, et, en généralisant, on arrive à synthétiser en deux êtres suprêmes ou même en un seul les séries ainsi formées. En deux, comme chez les Iraniens, avec Ahouramazda et Agromanyous; chez les Egyptiens, avec Osiris et Typhon ; chez les Slaves primitifs, avec le Dieu blanc et le Dieu noir. En un seul, comme chez les Chaldéo-Babyloniens et chez les Phéniciens avec Baal ou Bel; chez les Juifs, avec Iahweh. Dans ce dernier cas, Dieu produit le mal comme le bien; il le produit d'une manière fatale et périodique, au moyen de son hypostase fatidique, lorsqu'il est Baal-Moloch; il le produit d'une manière arbitraire lorsqu'il est le Iahweh qui tonne contre son peuple. C'est ici que nous pourrions marquer le point culminant de la religion. Dieu est tout. Non-seulement il peut tout, mais encore il fait tout, le bien et le mal; bientôt, par nécessité, le monothéisme se décompose encore. On ne conçoit pas que le Dieu unique produise directement cette immensité de phénomènes naturels et sociaux, dont plusieurs sont contradictoires. On cherche alors des êtres intermédiaires entre le monde et lui. Pour expliquer le mal, on dit qu'un être qu'il avait créé puissant et bon s'est révolté et qu'il bouleverse la création et le genre humain; pour le combattre, il faut donc que

(1) Ce mot signifie *Diable*.
(2) Le *Destructeur*.
(3) Le *Guerrier*.
(4) *Celui qui dresse des embuscades*.
(5) Espèce de vampire.

Dieu envoie au monde une de ses émanations, qui est l'Homme-Dieu. Deux groupes hiérarchiques d'êtres, serviteurs des deux puissants adversaires, pratiquent le bien ou le mal, poussent l'homme vers la vertu ou vers le crime, comme s'il était un simple automate mû par deux forces opposées. Mais peu à peu l'observation accumule les données de l'expérience; la méthode scientifique fait alors son apparition; les rapports naturels entre tous les phénomènes sont plus sûrement appréciés, et, grâce à la formation d'un corps de doctrine indépendant du dogme, les êtres chimériques, produits des superstitions primitives du genre humain, s'évanouissent lentement. Alors le Bien et le Mal sont considérés comme étant de purs rapports. L'absolu est rejeté du champ de la morale. Aux époques théologiques, certains phénomènes entièrement distincts avaient été réputés comme le produit du mal, tels que la nuit, le froid, la paresse, la misère, les maladies, la mort, qui est le dernier des maux, aussi bien que la beauté, l'art, les passions, la nature, l'esprit de liberté et d'investigation, et jusqu'à la pensée elle-même. Dans la période positive, on distingue le mal inconscient, résultat de la nature, du mal conscient, c'est-à-dire de l'injustice; l'homme, en toute connaissance de cause, lutte contre la nature tout en la mettant à contribution pour se procurer le bien-être, et il lutte également contre ses semblables pour atteindre le plus haut degré de justice possible.

En résumé, nous pouvons dire que, jusqu'à présent, chaque époque a eu son démon, c'est-à-dire la personnification de ce qu'elle a pris pour le mal. Tantôt, cette personnification a été multiple; on a cru en plusieurs principes méchants, il y a eu plusieurs démons. Tantôt, la personnification du mal n'a pas été distincte; confondue avec celle du bien, elle a formé partie du mythe unique, elle a été une de ses hypostases ou une de ses manières d'être. Une seule personnalité omnipotente qui a été tout

par elle-même fut diable et dieu à la fois. Tantôt, enfin, le Mal a obtenu une personnification particulière, distincte, antithétique de la personnification du Bien, et vivant la vie des hommes ainsi qu'une personne réelle. Alors le Démon a fait la guerre à Dieu, son adversaire direct. L'époque moderne rejette ces personnifications, parce qu'elle croit que le Bien ou le Mal sont de simples rapports entre les êtres, et non pas le produit d'entités surnaturelles.

Nous allons suivre pas à pas l'idée du Mal à travers ses personnifications diverses. Nous allons assister à ses évolutions, voir les formes qu'elle revêt, essayer d'expliquer l'idée que chaque forme contient en soi, c'est-à-dire la conception que chaque peuple a possédée du mal et le jugement qu'il en a porté. Puis, nous pénétrerons au sein de l'époque moderne où la philosophie brise enfin les vieux moules dans lesquels la pensée humaine prenait forme, et où les personnifications horribles s'évanouissent sous l'observation comme de vains fantômes de la nuit que dissipe l'aurore.

---

I

## TYPHON

Après l'expulsion des Hyksos, le Mal, en Egypte, est personnifié par Set ou Typhon, être pervers par excellence. Avant cette date, le Mal, paraît-il, était symbolisé par un dragon ou un serpent, mais il n'était pas uniquement représenté dans un mythe; il fallut le grand désastre national de l'invasion des pasteurs nomades pour que les Egyptiens conçussent un Dieu méchant et lui attribuassent la toute-puissance. Quelques auteurs ont voulu assimiler le Set égyptien au Satan chrétien. Rien n'est moins exact. Bien que tous les deux soient en effet une personnification du mal, ils ne peuvent se différencier davantage. Satan, dès le principe, fut un serviteur de Dieu, chargé par lui d'accuser et même de tenter les hommes. Set au contraire, avant de personnifier le Mal, avait été un Dieu prévoyant, symbole de valeur et de force. Dans le cours de son évolution, Satan, au moyen âge, personnifia la Nature dans ses plus splendides manifestations; il fut la Raison qui éloigne l'homme de l'aveugle croyance; il fut l'esprit tentateur de la chair, l'investigation qui engendre le savoir humain, lequel prétend rivaliser avec l'omniscience divine; il fut enfin la liberté sous tous ses aspects en lutte avec l'autorité et la hiérarchie. Le Set égyptien, après sa chute, symbolisa au contraire la partie négative de la Nature, son annulation, et si l'on peut s'exprimer ainsi, sa mort; en morale, il personnifie l'ignorance et la barbarie; en politique, les invasions étrangères des peuples dépourvus de civilisation.

Voici comment se forma le mythe et comment il se transforma.

Un jour, plusieurs peuples de l'Asie pénétrèrent dans la Basse Egypte pour s'en emparer. Le plus terrible des fléaux s'abattit sur la patrie des Pharaons. La Basse Egypte se vit inondée par un déluge de sauvages. Des tribus nomades, habituées à vivre du produit mesquin de leurs troupeaux ou de rapines, poussées par la convoitise, se précipitèrent en masse sur les cités des bords du Nil, qu'elles soumirent par la force brutale du nombre. Chaque phalange de ces hordes barbares composait une nation, chaque chef était un roi qui, pour soldats, comptait tous ses vassaux. L'invasion barbare de l'Asie étouffa la civilisation de l'Afrique comme une avalanche détruit la végétation d'une prairie. Son impétuosité fut telle, qu'aucune barrière ne put la retenir. Les naturels du pays qui refusèrent de prêter obéissance furent plongés dans la servitude ou mis à mort. Sous le poids accablant de cette population de pasteurs, la vieille Egypte se trouva étouffée, attendant l'heure de la résurrection, comme les morts qui descendaient à l'Amenti, emprisonnés par les démons de Typhon, attendaient aussi la résurrection.

La tradition arabe appelle ces peuples des Amalécites; sur les monuments égyptiens, ils figurent sous le nom de *Aumu* qu'on donnait aux Sémites en général ; l'histoire hébraïque les considère comme les ancêtres des Israélites, et les légendes des Berbères comme des Philistins ou des Phéniciens; mais le plus probable c'est que cette invasion, connue sous le nom d'invasion des Hyksos, renfermait des peuples de toutes ces provenances.

Le dieu de ces tribus était Sutech (1). Le roi Apophis (quatrième roi-pasteur, selon Manéthon), souverain maître de la Basse Egypte, le choisit comme dieu suprême, le plaça au-dessus de toutes les divinités de l'Egypte et

(1) Papyrus Sallier, I.

éleva en son honneur à Ha-uar (1) un temple colossal et splendide dont les restes se découvrent encore près de la ville qui s'appelle aujourd'hui Tanis ou San. D'après Pleyte, le culte de Sutech et celui de l'un des antiques dieux de l'Egypte appelé Set, qui se pratiquait à Ombos, se confondirent et par la suite n'en formèrent plus qu'un, comme si les envahisseurs eussent reconnu leur dieu dans celui-ci. Bientôt les princes s'honorèrent en s'appelant les favoris de Set ou de Sutech. C'était Set qui purifiait les rois et leur communiquait la force et la vie éternelle (2). C'était lui qui, avec Hor, les couronnait. Set-Noubti leur donnait la couronne de la Basse Egypte, pendant que Hor leur remettait celle de l'Egypte Supérieure. Les rois à leur tour se prosternaient devant lui, l'appelaient « dieu bon », « astre des deux mondes » (3) et « fils du Soleil ». Ils lui sacrifiaient de leurs propres mains de magnifiques offrandes, quelques-uns même portaient son nom (4); d'autres lui élevèrent des statues ; son image fut gravée sur l'épaule et sur les pieds des colossales effigies des rois (5), ainsi que sur la poitrine des sphinx. De toutes parts on pouvait lire des inscriptions en son honneur, dans les temples, sur les pierres funéraires, sur les obélisques et jusque sur les scarabées. On poussa ce culte plus loin, on considéra ce dieu comme la providence de l'Egypte, comme le destructeur des armées étrangères, on l'appela « le roi céleste », « le grand dieu », « le vigilant », « le souverain maître de la victoire », et on le représenta

(1) Avaris.

(2) Papyrus 343 du musée de Leyde.

(3) Pour les Egyptiens, les deux mondes étaient la Haute et la Basse Egypte.

(4) Sutechti de Sutech, Seti-Menephtah, etc., de même que d'autres, faisaient précéder leur nom de Ra, habitude analogue à celle du christianisme qui fait précéder le nom patronymique de celui d'un saint.

(5) Voir le colosse de Seti II, au Louvre, dont le pendant se trouve au musée de Turin.

comme Ra, dieu suprême tuant le dragon monstrueux, symbole du mal (1).

Son règne fut un règne de bonheur et de prospérité. Les étrangers eux-mêmes qui habitaient l'Egypte l'adoraient comme leur dieu. Le peuple hébreu le vit briller comme un soleil de bonne fortune; certains auteurs affirment même que c'est sous son influence que Moïse convertit les Israélites au monothéisme (2). Mais tout déchoit en ce monde, même les dieux! Le tour de la déchéance de Set arriva aussi. La vingtième dynastie occupait le trône, lorsque l'Egypte, ressuscitant par un vigoureux effort, expulsa les Hyksos. Alors, par une réaction soudaine, Set passa pour avoir été favorable aux dominateurs; on le détrôna pour avoir protégé les ennemis de la patrie. Le mépris qu'il inspira à partir de ce moment surpassa la vénération dont jusque-là il avait été l'objet. L'invasion asiatique fut considérée comme la plus terrible des plaies d'Egypte. Et, comme on croyait qu'il l'avait favorisée, on en induisit qu'il ne pouvait être que le dieu du mal. Toujours les dieux déchus deviennent des diables! On dit aussi qu'à la suite de l'expulsion des envahisseurs, Set s'était enfui monté sur un âne, que, dans sa hâte d'abandonner l'Egypte, il avait marché pendant sept jours sans s'arrêter, et qu'en touchant la terre d'Asie, il avait eu deux fils appelés Palestinus et Judœus, dont chacun représentait un peuple (3).

A partir de ces événements, le culte du dieu fugitif fut persécuté, ses statues renversées et brisées; son nom, ses

(1) Voir Pleyte, *la Religion des préisraélites*, planche II, fig. 2, 3, 4, 5, et note 29 de la seconde partie, p. 221.

(2) Le dieu des Israélites qui, après Moïse, porte le nom de *Iahweh* était connu, avant lui, parmi les préisraélites, sous celui de Schaddai, dieu des pâturages, et plus tard sous celui de *El*, au pluriel *Eloim*. L'analogie entre *Schaddai* et *Set* a fait croire à certains auteurs que le dieu des Israélites était le Set égyptien ou qu'il en provenait.

(3) Plutarque, *De Is. et Osir.*, XXXI.

insignes, son image, ses inscriptions, tout ce qui le rappelait enfin fut recherché avec fureur et proscrit, effacé ou mutilé, tellement qu'à peine en resta-t-il le souvenir. Sur les cartouches royaux son nom fut remplacé par celui d'un autre dieu. Les prêtres égyptiens dirigeaient les recherches et ils s'en acquittaient avec zèle; ainsi, sur tous les monuments qu'ils ne pouvaient détruire ou mutiler, ils substituaient aux vieux noms et aux vieilles images de Set le nom et l'image d'Osiris, afin que les générations futures ne pussent s'apercevoir d'un vide ni même soupçonner son existence.

Lorsque les rois de la vingt et unième dynastie montèrent sur le trône, il ne restait plus en Egypte la moindre trace du dieu, et, à partir de ce moment, on n'en parla plus comme d'une divinité, mais bien comme d'un être pervers que l'on représenta sous la forme d'un reptile combattu par Hor, le dieu de la vie sur la terre, du lever du jour, de la végétation qui s'épanouit, du soleil nouveau qui brille dans l'espace. On lui donna des noms d'une signification sinistre, Baba (1), Smu, Apap (2), et on l'appela « le dieu malin qui se repaît de cadavres, qui dévore les cœurs, qui terrasse les faibles » (3). Les jours qui lui furent consacrés furent des jours néfastes; tous ceux qui voulaient faire un maléfice l'invoquaient (4). Sa

(1) *Rituel funéraire*, chap. XVII, ligne 67, vers. 128.

(2) *Rituel funéraire*, chap. XV, 7.

(3) M. de Rougé, *Etude sur le Rituel funéraire*, REVUE ARCHÉOLOGIQUE, 1860. Introduction et traduction des titres de divers chapitres du *Rituel* et du chapitre XVII.

(4) Voici la formule de la terrible prière qu'on adressait à Seth : « Je t'invoque, terrible invisible, toi qui détruis tout, toi qui produis le désert... Tu as été appelé celui qui renverse tout ce qui n'a pas été vaincu; je t'invoque par tes propres noms en vertu desquels tu ne peux refuser ce que je te demande. Jöerbeth, Jopakerbeth, Jobalchoreth, viens à moi tout entier, marche et terrasse celui ci ou celui-là par la gelée ou par la chaleur, car il m'a injurié et il a répandu le sang phyön dans sa maison. » Reuvens, I, p. 39. Chabas, *Papyrus Harris*, p. 180.

figure était celle d'un serpent ou d'un aspic, et parfois celle d'un cerf ou d'un âne. Dans les constellations célestes, aux quartiers d'hiver, on le représenta sous la forme d'un hippopotame. On crut qu'il était le père du féroce crocodile Mako (1). On lui attribua la création des déesses mauvaises de la Phénicie, Anata et Astarté, qui conçoivent et n'enfantent pas (2). On affirma encore que c'était lui qui arrêtait le divin Osiris dans sa course, qui s'emparait de la lumière et qui répandait les ténèbres ; on assura enfin qu'il régnait non-seulement sur les barbares pasteurs de l'Asie, mais encore qu'il était le dieu des nègres.

C'est alors qu'Osiris vint occuper la place laissée vacante par le départ de Set ; il régna avec Isis, sa femme, déesse de la Nature, et avec Hor, son fils, emblème de la vie. Osiris, Isis et Hor ont tous trois le même âge ; ils sont contemporains ; ils composent ensemble la sainte trinité de l'univers, laquelle n'est pas distincte d'Osiris, mais est Osiris lui-même, qui s'engendre et se renouvelle en sa personne. Mais Typhon voulut se venger, et, un jour, aidé de soixante-douze démons, il s'empare d'Osiris, l'enferme dans une caisse en bois qu'il fait sceller par les siens avec du plomb fondu (3) et le jette dans le Nil, où le dieu périt étouffé. En sentant le dieu mort dans le sein de ses flots, le Nil se gonfle, mugit, déborde et de ses eaux rougeâtres inonde les campagnes. Alors Set souffle sur la terre sa froide haleine, il amortit l'éclat de la lumière et dessèche les plaines.

En présence de cette mort du dieu, les êtres répandent tous des larmes ; les plantes elles-mêmes s'associent à l'universelle douleur, elles languissent et meurent. Le scarabée se cache sous les pierres, l'ibis prend

(1) Chabas, *Papyrus Harris*, VI, 8.
(2) Chabas, *Papyrus Harris*, III, 10.
(3) Lefébure, *le Mythe osirien*, p. 190.

son vol vers des régions nouvelles, le crocodile s'enfouit dans la vase du fleuve, et l'Egyptien désolé erre en s'écriant : « Le dieu est mort! » Pendant ce temps, Set, le malfaisant, frappe toute la nature de sécheresse. Mais, dans son désespoir, Isis s'est mise à parcourir la terre, appelant à grands cris son divin époux ; elle le rencontre enfin à Byblos, où les eaux ont porté le coffre qui le renfermait.

En arrivant en Phénicie, la caisse s'était arrêtée sous un pin ; immédiatement, cet arbre s'était développé sous l'influence de la force du dieu qu'il abritait, et il s'était transformé en un cèdre gigantesque (1). Puis, on l'avait coupé et transporté au palais du roi de Byblos pour en faire une colonne qui soutînt sa toiture, le ciel, et reposât ses bases en enfer. Bientôt Isis apprend tous ces détails d'Anubis; alors, elle touche la colonne de la main et en fait sortir le coffre et le cadavre de son époux qu'elle s'empresse d'aller cacher dans l'épaisseur du bois sacré.

Mais tous ses efforts sont vains; Set l'a aperçue; il reprend le cadavre et le coupe en quatorze morceaux qu'il éparpille avec rage autour de lui. Isis recherche ces morceaux et les trouve tous, moins un; celui qui manque est l'organe qui la rend féconde! Alors, reconstruisant le corps, elle met à la place du membre absent un spadice de sycomore, et Orisis ressuscite dans toute sa majesté; immédiatement, il envoie son fils Hor à la recherche de Set avec ordre de le tuer; et, avec l'aide de Thot, le temps, Hor bat son ennemi, mais il ne peut parvenir à le mettre à mort; après quoi, il règne dans le ciel, brillant dans l'espace azuré, tandis qu'Osiris règne dans les régions inférieures (2).

Telle est la légende mythologique. Quel en est le sens?

(1) Deveria, Catalogue, p. 147.
(2) Plutarque, *De Is. et Osir.*

quelles idées renferme-t-elle? C'est ce que nous allons examiner.

En Egypte, la végétation se développe pour ainsi dire toute seule, avec peu d'efforts ; il suffit que l'homme ou les oiseaux déposent la semence dans les champs sur lesquels le Nil a répandu son limon pour qu'à la saison suivante les plantes poussent drues et vigoureuses. L'Egyptien voyait ainsi se développer le végétal sous l'influence du soleil qui féconde les graines dans le sein de cette terre simplement préparée par la nature ; il voyait les animaux se cacher à une époque et reparaître à une autre ; il voyait les inondations périodiques du Nil se reproduire chaque année avec une exactitude pour ainsi dire mathématique. Les eaux descendaient rougies par la terre, elles se répandaient à travers les campagnes, puis elles se retiraient, et le limon déposé par elles se séchait. L'inondation durait ainsi soixante-douze jours, pendant lesquels le soleil pâlissait; jusqu'à la saison suivante, l'astre bienfaisant ne recouvrait plus ni son éclat ni sa vigueur. Alors, l'Egyptien se figura que le soleil ou Osiris était un dieu intermittent et que, l'hiver, il était tué par Set avec l'aide des soixante-douze jours d'inondation. Les végétaux qui croissaient après l'inondation contenaient la force du divin Osiris et étaient symbolisés par le conifère de Phénicie. Isis, la Nature passive, représentée par la Lune, évoquait Osiris; alors apparaissait le soleil du printemps, qui faisait surgir la végétation; c'était Hor, qui, triomphant de Set, s'élançait radieux dans le ciel pour y établir son royaume. Ce drame se renouvelait tous les ans en Egypte, et, à chaque saison, sur l'immense théâtre de la Nature. La lutte d'Osiris-Hor contre Set se reproduisait non-seulement chaque année, mais encore chaque jour. La nuit et le jour, la lumière et l'obscurité, étaient le résultat du triomphe de l'un ou de l'autre adversaire.

Pour les Egyptiens, le ciel était une nappe d'eau qui enveloppait la terre, formant ainsi une sorte de voûte. La

terre était plane. Au-dessous d'elle, s'ouvraient les régions inférieures, désignées sous le nom d'*Amenti*, un équivalent d'Enfer. C'étaient les demeures des dieux typhoniens. Les morts y passaient pour ressusciter ensuite, de même que le soleil disparaît le soir pour se lever le lendemain ; les esprits malfaisants de Set leur disputaient le passage de même qu'à Osiris. Ceux qui subissaient bien les épreuves ressuscitaient, et leur intelligence brillait à côté des dieux lumineux qui accompagnaient Osiris. Ceux qui les enduraient mal, ceux qui se présentaient en état d'impureté, étaient immolés et dévorés en masse par « le bassin du feu ».

Ra, c'est le soleil. Pendant le jour, il parcourt l'océan céleste monté sur sa barque et suivi d'une infinité de dieux et d'esprits lumineux qui sont les intelligences des purs qui ont bien vécu sur la terre et sont sortis triomphants des épreuves de l'enfer. Lorsque arrive l'heure du coucher, le soleil entre en enfer par la bouche d'Occident. Alors Ra devient Osiris, et il engage un combat avec Set, qui, sous la forme du serpent Apophi, veut le retenir dans sa course. Comme ceux qui ont succombé sur la terre, il subit les épreuves d'outre-tombe auxquelles le soumettent les démons de Set qui habitent les replis de l'enfer. Mais Osiris triomphe, de même que les morts en état de pureté, et alors il s'élève resplendissant comme Dieu le Fils, Dieu le ressuscité ou Hor. Les rayons éclatants de ses yeux pénètrent les âmes et fortifient tous les êtres ; il remonte par l'issue d'Orient avec sa barque qui s'abandonne au courant des eaux célestes.

Pour l'Egyptien, le dieu qui ordonna le monde lança une provocation aux forces malfaisantes de la Nature en relevant les eaux de la voûte céleste, en faisant flotter dans leur sein les dieux resplendissants des astres, en faisant couler les rivières et surgir les végétaux ; aussi ces forces luttent-elles sans trêve pour détruire l'œuvre divine.

Les ennemis de la lumière et de la vie, présidés par Apophi ou Set sous la forme d'un serpent, menacent continuellement l'ordre de la nature et le détruisent chaque jour. Mais, afin de résister à cette action destructrice. Dieu crée nouvellement chaque jour et chaque printemps.

Le dogme égyptien a transporté cette conception philosophico-religieuse du terrain des abstractions métaphysiques sur celui de la Nature, et il l'a symbolisée ainsi que nous l'avons dit.

Typhon est, en définitive, la personnification de tout ce qui est pervers dans le monde moral et de tout ce qui est nuisible dans la nature. Lorsque les rayons du soleil, tombant perpendiculairement sur la terre, la dessèchent, la stérilisent, et racornissent les végétaux, c'est Set-Typhon qui manifeste son existence en retirant l'eau pour empêcher la fructification, en haine du divin Osiris, qui, en dissipant les ténèbres amoncelés par son ennemi et se levant glorieux à l'horizon, rafraîchit la nature et la fertilise. Typhon, c'est encore la mer insatiable qui s'efforce, sans y parvenir jamais, d'engloutir le Nil. Le vent qui brûle les plaines échauffées déjà par les ardeurs solaires, qui soulève des tourbillons étouffants de poussière mêlés de sable, obscurcissant le soleil et troublant la pureté de l'atmosphère, c'est encore Typhon. Le froid hiver, et l'ombre de la terre qui voile la lune en s'interposant entre cet astre et le soleil, ce sont ses maléfices. Typhon est l'ennemi d'Isis, protectrice de l'agriculture, des sciences et des arts; lui qui est l'erreur et l'ignorance s'attache à détruire les effets de la doctrine sainte offerte par la déesse aux mortels. Il est l'ennemi qui vient du Nord et du Midi, le Sémite et l'Ethiopien. C'est lui qui à l'esprit ravit la raison, au corps la santé, à l'Etat la paix publique, à la patrie son indépendance, qui dépouille l'atmosphère de la lumière, la terre de l'eau et des fleurs qui la parent. Habitant du vide, puissamment terrible, il est l'invisible

ravageur qui détruit tout et qui, bien que vaincu chaque jour, reproduit chaque jour le mal, aussi invincible au fond que son adversaire Osiris-Hor, le navigateur de l'océan céleste.

Telle est l'idée que l'Egypte se faisait du Mal (1).

(1) L'idée métaphysique de ce mythe nous est fournie par des écrivains grecs. Malgré l'interprétation des hiéroglyphes, il serait aujourd'hui bien difficile de préciser, d'après les textes originaux, si, à des époques plus anciennes, on ne trouverait pas d'autres interprétations du dogme.

## II

## AHRIMAN

La terre ne produit qu'en échange du travail qu'on lui consacre. Abandonnée à elle-même, elle cause plus de dommages qu'elle ne donne de profits. L'air, le soleil et l'eau engendrent des ouragans, des tempêtes, des inondations ou des sécheresses. Or, l'homme est obligé de vivre sur la terre, exposé à l'air, aux rayons du soleil et en communication avec l'eau sous mille formes diverses, rosée, vapeurs, nuages, pluie, grêle, neige, fleuves, rivières, lacs, marais ou mers. Il faut donc que l'homme lutte contre la terre, l'air et l'eau. Mais l'homme, ce pygmée, comment pourra-t-il combattre ces Titans de la nature? C'est ainsi que l'Iranien, au temps de Zoroastre (1), se posait le problème de la vie. Quelle solution lui donna-t-il?

Par nature et par conviction, le Perse aimait le travail. Le climat le soutenait beaucoup dans ces dispositions, ainsi que la cosmogonie qu'il s'était formée pour expliquer la création de l'Univers. L'atmosphère qui l'entourait

(1) On croit que Zarathoustra ou Zoroastre est un personnage mythique et que sa vie est une légende brodée à des époques postérieures à celles où on le fait vivre. On ne sait de positif sur lui que son nom, et il ne reste de ses œuvres que ce que l'on dit être sa doctrine. On peut consulter, sur ce point, dans les *Mémoires de l'Académie des sciences des Pays-Bas*, t. XI, année 1867, ce que dit Kern : *Over het woord Zarathustra en den mythischen persoon van deesen naam*. Quant aux trois recueils qui composent l'*Avesta*, ce sont des morceaux d'une valeur très-distincte et qui appartiennent à des âges divers. Certains d'entre eux sont suffisamment anciens pour nous donner l'esprit des croyances iraniennes, sinon dans leur forme précise, du moins de façon à ce que nous en possédions l'idée. D'autres fragments plus modernes sont mêlés

était tiède en été, froide en hiver, et, dans la Bactriane, l'hiver est long. Le soleil était son plus puissant auxiliaire dans la lutte qu'il soutenait pour dominer les éléments; il était le premier d'entre eux à se déclarer en sa faveur. La lumière répand la vie pendant que l'obscurité donne la mort. Que la terre est froide quand le soleil se cache! — La lumière, dit-il, est le principe bon, et les ténèbres le principe mauvais. — Par la généralisation de cette pensée, il s'aperçut que lumière était synonyme de chaleur, de force, de travail, d'action, de vie, de printemps et qu'obscurité l'était de nuit, de sommeil, d'oisiveté, de faim, de mort, d'hiver, en un mot de limite, de négation. Il raisonna davantage et il vit que la lumière dispersait les ténèbres, que le travail détruisait la paresse; que le jour dissipait la nuit, et le printemps l'hiver; que la mort enfin reculait devant la vie, et il dit : L'Univers est une immense antithèse formée d'un principe méchant et d'un principe bon. Celui-ci, qui était impassible à l'apparition de l'homme sur la terre (1), lui vient toujours en aide,

à des formules étrangères; c'est à la sagacité, à l'esprit critique de celui qui les étudie de faire la distinction. Voici le tableau synoptique des morceaux connus de l'*Avesta* ainsi que la matière dont ils traitent :

*Avesta*, auteur hypothétique : Zoroastre. Contient :

Le *Vendidad Sadé*, écrit en zend. { *Vedidad* ou livre contre les démons. *Yaçna*. *Vispered*.

Le *Ye-th-Sadé*, écrit en zend.

Le *Boundéhesh*, écrit en pehlevi, langue vulgaire persane, de l'époque des Sassanides.

(1) Le principe bon s'appelle en zend Ahouramazda ou *Ahoura*; le grec disait *Oromazis*, le persan moderne dit *Ormuzd*; quand il entre en lutte contre Angromainyous, il se nomme Çpenta-Mainyous, qui veut dire « l'Esprit qui accroît ». — Voir Spiegel, *Commentaires sur l'Avesta*, II, 480.

Ahoura dérive, selon Darmesteter, de l'Asoura, dieu du ciel, qui était le principal dieu indo-iranien, la première des sept divinités célestes. Dans l'Inde, il devint Varouna pendant que les autres devenaient les Aditas. Et dans l'Iran, il devint Ahoura, et les autres, les Ameshaçpentas. Cet Asoura est, du reste, analogue au dieu du ciel de toutes les races indo-germa-

et, sous l'influence de leurs efforts communs, l'autre, le principe méchant, *Angromainyous* (1), qui n'est créateur que par antithèse, par opposition, qui, s'il crée, le fait pour détruire ce qui est créé (2), ce principe s'évanouit graduellement, perd à tout instant de sa force, recule et se convertit enfin en principe bon. L'armée d'Angromainyous déserte ainsi chaque jour et va grossir les rangs de l'armée d'Ahoura. De sorte qu'Angromainyous lui-même, le principe mauvais, inactif, paresseux, froid, obscur, mortel, se convertit en Ahoura, c'est-à-dire en activité, en travail, en chaleur, en lumière, en vie. Ni l'un ni l'autre de ces principes n'était bien personnel et encore moins anthropomorphe (3).

niques, au Zeus et au Jupiter des Grecs. (J. Darmesteter, *Ormazd et Ahriman*.)

(1) Dans le mazdéisme, Angromainyous, le principe du mal, signifie « l'Esprit qui étreint, l'Esprit d'angoisse ». Il ne dérive pas d'un être unique et concret antérieur au mazdéisme ; il se constitua d'un élément indo-iranien, c'est-à-dire des démons de l'orage personnifiés dans le serpent qui lutte contre le feu au sein de l'atmosphère, et d'une influence iranienne. Le serpent, se trouvant l'adversaire d'Ahoura, se modela à l'envers de lui et devint un Ormuzd retourné. Les historiens grecs l'appelèrent *Ahrimanéos*.

(2) Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. III, p. 121-126.

(3) Bien plus tard, le *Boundéhesh* formula de cette manière la lutte du principe bon et du principe méchant :

Ormuzd connaissait l'existence d'Ahriman, il savait qu'Ahriman produirait le mal au sein de la création jusqu'à la fin des siècles. Il créa donc les êtres nécessaires ; pendant trois mille ans, ils furent dans les régions spirituelles, incorruptibles, immobiles, sans atteinte. Ahriman, qui, dans son ignorance, n'était pas instruit de l'existence d'Ormuzd, bondit des abîmes et vint dans la lumière. Quand il vit la lumière d'Ormuzd, il s'élança avec rage pour la détruire. Mais, lorsqu'il s'aperçut de la force de son adversaire, il s'enfuit dans l'obscurité des ténèbres, et là il créa les démons, créatures de meurtre, et s'élança à leur tête vers la lutte. Ormuzd descendit et lui offrit la paix. Ahriman le crut impuissant et refusa. Alors Ormuzd récita les vingt et une paroles de l'Ahouna-Vairya. Au premier tiers du récit, Ahriman se tordit dans un accès de terreur; au second tiers, il tomba à genoux ; au troisième, il s'engloutit dans les ténèbres et resta dans le trouble pendant trois mille ans.

Telle était la croyance des populations iraniennes après Zoroastre et avant l'institution de la monarchie absolue, de l'esprit de conquête et du magisme à l'aide duquel les corrompirent les Mèdes. Le soleil était toujours favorable au Perse. Ce n'était pas ce soleil de Babylone et de l'Asie méridionale qui produisait la santé aussi bien que la peste, et la vie autant que la mort. Loin de brûler le Perse, il le réchauffait doucement et l'aidait à mettre la terre en valeur. Il était son coopérateur fidèle, non pas son ennemi. Aussi, la division du soleil en Baal et en Moloch, en Soleil bienfaisant et en Soleil funeste, que pratiquaient les Syriens et les Chaldéens, n'avait aucune raison d'être parmi les fils de l'Iran.

Fortifié par de pareilles croyances, le Perse se livrait aux travaux de la terre avec foi, avec amour, et, à la fin de l'année, il rentrait la récolte, « la fille de la lumière et de

Pendant son trouble, Ormuzd forma le monde. Les démons vinrent dire à Ahriman : « Lève-toi, père, car nous allons combattre Ormuzd et le monde. » Après plusieurs sollicitations de leur part, Ahriman se leva, se mit à la tête des démons, marcha contre la lumière et regarda le ciel ; les démons y répandirent l'angoisse. Il prit un tiers du céleste espace, et, comme un serpent, il sauta sur la terre, la perça et y pénétra. Puis il créa les plantes vénéneuses, les animaux nuisibles, l'obscurité, le besoin, la douleur, la faim et la maladie. Il mêla la fumée au feu afin de l'obscurcir. Ses démons poussèrent les planètes obscures pour frapper les brillantes étoiles fixes afin de perforer le ciel et d'y pénétrer. Et la création entière s'assombrit. Pendant quatre-vingt-dix jours et quatre-vingt-dix nuits, les célestes Izeds luttèrent dans le monde contre Ahriman et ses démons. Enfin la victoire se décida en faveur d'Ormuzd, et les Izeds jetèrent les démons en enfer, au centre de la terre, là où Ahriman la perça. Le ciel fut entouré d'une muraille pour le préserver des attaques d'Ahriman. Depuis lors, Arhiman fait la guerre à toute la création bonne au moyen de la création méchante. (*Boundéhesh*, 2, 10 sq., 3, 10 sq., 9, 13 sq. 11, 9 sq.) On rencontre dans toute cette légende des traces manifestes d'anthropomorphisme, mais il convient de remarquer qu'elle est tirée du *Boundéhesh*, livre moderne écrit en pehlevi, à l'époque des Sassanides, et par conséquent bien différent des livres zendes. C'est à cette légende qu'on se réfère quand on assimile, à tort, le Satan chrétien, d'origine tout hébraïque, à l'Ahriman iranien.

l'action », juste récompense de ses labeurs. Comme, après la lumière, c'était à lui seul qu'il en était redevable, il se sentait orgueilleux de la terre qu'il avait cultivée et des plantes qu'il avait fait croître en les arrosant. Son travail avait transformé l'Iran en un véritable paradis, au sein duquel il proclamait la Justice non-seulement en faveur de lui-même, mais encore en faveur des êtres inférieurs et même des corps inanimés. Ici, c'est le désœuvré qui est l'injuste, parce que c'est lui qui, par son oisiveté, refuse à chaque chose ce qui lui est dû. C'est sur lui que retombe la malédiction des enfants pauvres, des animaux domestiques qui ont faim, des végétaux qui ont soif, des terres desséchées et même de l'eau qui coule et se perd inutilement. Ecoutez leurs plaintes. L'eau lui dit : « Guide-moi, je vais visiter la plante ; si tu m'abandonnes, je m'égarerai en route, je déborderai, j'envahirai les champs et les couvrirai de sables et de pierres ; et si je ne puis rompre mes digues, je deviendrai croupissante et t'enverrai la peste funeste. » Et des crevasses de la terre aride s'élèvent ces gémissements : « Donne-moi de l'eau, car la soif me dessèche ! » A son tour, la plante, qui se fane et dont le feuillage jaunit, se plaint de l'oubli auquel on la condamne ; elle se penche remplie de tristesse vers l'arbre son voisin, dont les rameaux défeuillés se lèvent au ciel comme des bras décharnés qui implorent justice. Mais quand l'homme a distribué de l'eau aux végétaux, c'est un concert de bénédictions qui lui parviennent. Les plantes se redressent fraîches, vertes et vigoureuses, leurs boutons s'entr'ouvrent, une floraison splendide étale de toutes parts ses couleurs tantôt délicates et douces, tantôt vives et brillantes, et dégage une atmosphère de parfums, chœur odorant qui réjouit l'homme de sa pénétrante senteur, en récompense du travail dont il s'est montré prodigue. Les arbres se couvrent de feuillage et forment un dôme verdoyant sous lequel il vient se reposer aux heures de loisir ; ils produisent des fruits savoureux qui rafraîchis-

sent ses lèvres et réparent ses forces. Chaque jour la terre lui offre une production nouvelle, et, en coulant à ses pieds, l'eau laisse échapper un murmure de reconnaissance et réfléchit sa noble image au fond de son miroir tremblant.

Tout encourage l'Iranien au travail. Le cuir lui dit : « Fais de moi un fouet, image de l'éclair qui frappe le serpent du nuage, et je frapperai de mort les serpents qui t'attaquent. » Le fer lui dit : « Fais de moi un poignard et je te délivrerai des bêtes féroces, de cette armée d'Ahriman qui est ton ennemi; fais de moi une pioche et je t'ouvrirai le sillon où tu déposeras la semence qui se transformera demain en plante. » Le bois lui dit : « Fais de moi une massue et j'écraserai la tête du dragon, du chacal, du serpent, ou convertis-moi en porte et je te garantirai la nuit contre le démon siffleur du vent furieux. » La pierre lui dit : « Utilise-moi pour construire une muraille, je te servirai de rempart contre celui dont tu crains l'agression, ou pour édifier une maison, et je t'abriterai dans mon sein. » Et, dans la maison, le feu (1) lui dit, dans son brillant langage : « Sois heureux et content à jamais ! Que tes bœufs se multiplient ! Que les jeunes s'accouplent ! Qu'il te soit donné d'obtenir ce que tu désires ! Ce sont là mes souhaits en reconnaissance des branches sèches avec lesquelles tu m'alimentes si pieusement (2). » Et ainsi de suite, la Nature se met tout entière à son service; elle lui demande de la faire passer dans les rangs de l'armée du Bien, afin de combattre l'armée du Mal, pour servir Ahoura contre Angromainyous. L'Iranien qui n'est pas sourd à ces prières travaille, et Ahouramazda grandit de toute la puissance que perd son adversaire.

(1) Le culte du feu fut aboli par Zoroastre ou à son époque; mais, lorsque les Iraniens se dépravèrent au contact des Mèdes, ce culte reparut en Perse. Dans le mazdéisme, le feu est un être semblable aux autres, aidant l'Iranien, et non pas un dieu auquel on rend un culte.

(2) *Zend-Avesta*, t. I, p. 212.

Dans l'Iran, celui qui refuse un honneur à qui y a droit, ou celui qui repousse une demande juste est considéré comme voleur (1). Celui qui manque à sa promesse reçoit un dur châtiment (2). L'ivresse, l'avortement volontaire sont également punis. Qui nie l'aumône est frappé d'anathème ; qui manque de générosité est montré avec horreur (3). Les enfants nés en dehors du mariage sont très-largement protégés par la loi (4).

Quand un étranger touche le sol de la Bactriane, il est parfaitement reçu. Nul ne lui demande : D'où viens-tu? On exige simplement de lui qu'il contribue au travail commun. Il est juste d'ajouter qu'on le fait participer aux bénéfices. Si c'est une femme ou un enfant, la communauté les entretient. Comment manquerait-on à ce devoir, lorsqu'on recueille pieusement l'animal pacifique qui s'est éloigné de son troupeau ou de son étable? La munificence du Perse s'élève plus haut encore. Quand l'eau a arrosé les plateaux élevés, il lui dit : « Va produire la vie, va rafraîchir les pays chauds que tu rencontreras plus bas. Transforme en jardins les terres que tu traverseras ; car, si tu t'en vas, les nuages, en crevant au-dessus de nous, sauront bien te remplacer. »

Cette manière d'être du Perse étant donnée, quel devait être son ennemi? L'ennemi de l'agriculteur laborieux, c'est le pasteur nomade et vagabond, cet enfant du désert, sans patrie, sans propriété, fainéant, contemplatif, et voleur par instinct, qui, avec ses bêtes, ravage le champ du laboureur et détruit le double de ce qu'il utilise. Le pasteur tartare conduisant un troupeau de petits chevaux à demi sauvages qui galopent à travers ses terres ensemencées, piétinent ses moissons et écrasent ses épis, voilà donc son ennemi déclaré. C'est contre lui, contre

(1) *Fargard* IV, 1-3.
(2) *Fargard* III, 118 ; IV, 129.
(3) *Fargard* XV, 36-48 ; XVI, 30-35.
(4) *Fargard* XV.

ce centaure moitié homme, moitié cheval, fils maudit du Touran, qu'il lui faut aiguiser ses flèches (1). C'est là le soldat d'Ahriman. Toute une armée d'animaux impurs et de végétaux malfaisants et vénéneux lui viennent en aide : l'ivraie, le champignon, le chardon, le loup, le chacal, la taupe, le serpent, le scorpion, la sauterelle, la grenouille et mille autres insectes ou reptiles (2) ; ce sont surtout les hideux reptiles qui sont les amis du fils du Touran. Avec quel sentiment d'horreur le Perse ne regarde-t-il pas ces dieux diaboliques, jaspés de vert, de jaune et de noir, couverts d'écailles, dans les veines desquels circule un sang froid, dont la bouche distille un venin mortel, qui se cachent et rampent dans la vase épaisse des marais, compagnons inséparables de la peste et de la lèpre, fils des pays arides et malsains de l'Asie inférieure et de l'Afrique, de cette terre habitée par des hommes qui revêtent la couleur des ténèbres ! C'est là qu'on les adore, là qu'on pratique leur culte, au fond des souterrains creusés dans l'intérieur des temples. C'est là qu'on leur rend les hommages dus aux dieux. Là s'élèvent en leur honneur des autels d'or aux pieds desquels brûlent perpétuellement l'encens et la myrrhe.

Mais ce n'est pas seul que l'Iranien combat contre l'armée d'Angromainyous. Ahoura lui prête l'appui de toute une cohorte d'amis fidèles qui partagent avec lui les fatigues de la lutte.

Si, pour détruire l'harmonie de la création, le malin possède à son service Ako-Manô, l'esprit malfaisant, Andra qui est chargé de répandre le chagrin et le péché, Çaourva qui inspire la tyrannie aux rois, et le vol et l'assassinat aux hommes, Nâonhaithya, Tauru et Zaïrica, le Perse, à son tour, pour combattre ces sept génies du Mal, dis-

(1) Le *Shah-Nameh* donne tous ces curieux détails.

(2) Tous ces animaux d'Angromainyous sont désignés sous le nom générique de *Krafstra*.

pose des sept Ameshaçpentas (1) ou génies supérieurs du Bien, vertus protectrices du travail, qui sont: la *Science*, la *Bonté*, la *Pureté*, la *Valeur*, l'*Affabilité libérale*, et les génies de la Vie, le *Producteur* et le *Vivificateur*. La première de ces vertus, celle qui les résume toutes en soi, c'est Ahouramazda lui-même. Pour combattre les *daêvas* d'Angromainyous, démons qui ne cessent de bouleverser la Nature et de s'opposer à la régularité de ses mouvements, l'homme s'appuie sur les *Yazatas* ou génies subordonnés aux sept Ameshaçpentas qui, disséminés à travers l'univers entier, veillent à la conservation et au fonctionnement régulier de tous ses organes, et réparent les désastres produits par les démons. Après les Yazatas, viennent les *Fravarshis* ou âmes ailées, esprits humains qui sont les séries de nos actes, qui pèsent sur nous, nous soutiennent dans le travail et relèvent nos forces et notre courage (2). Puis, viennent encore les animaux purs qui jamais n'abandonnent l'homme, tels que le cheval blanc qui foule aux pieds le reptile et l'écrase (3); l'aigle qui fond sur le serpent, le saisit entre ses serres puissantes, l'enlève dans les airs, le déchire à coups de bec et le laisse

(1) Les sept Ameshaçpentas ou puissances du monde constituent une antique croyance commune aux peuples aryas et protosémites. Chez les protosémites, la huitième puissance est Bel, qui résume et synthétise toutes les autres. Les Ameshaçpentas, du reste, ne sont que des dédoublements d'Ahouramazda; ils coexistaient en lui et formaient une classe antérieure aux membres à nom propre. Les noms vinrent ensuite remplir les cadres. Ils sont quelque chose d'analogue aux Beni-Eloim des Israélites, qui étaient contenus dans Eloim. Ils s'en écartent et prennent nom plus tard en coexistant avec Iahweh, comme les Ameshaçpentas coexistent, après s'être individualisés avec Ahoura.

(2) Dans le mazdéisme, les Férouers ou Fravarshis sont la forme spirituelle de l'être, indépendante de sa vie matérielle, et antérieure à son moment actuel. Son culte est analogue, en quelque sorte, au culte indien des ancêtres, ou des *Pitris*. (J. Darmesteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 130 et 131.)

(3) *Zend-Avesta*, t. II, p. 288.

enfin retomber au fond de la mer; le chien, qui veille la nuit sur la maison et sur le troupeau, attaque le chacal et le loup, et, de ses hurlements, avertit l'homme du danger qui le menace, lui et ses bêtes; le grand musc fait pour combattre le ver intestinal; le hérisson qui détruit les fourmis traîneuses de blé; et le coq qui le réveille au matin en saluant la lumière (1).

Le Perse sait que, dans cet éternel combat, il n'a rien à espérer d'un être supérieur, qu'à lui seul incombe toute la peine, qu'Ahoura ne fait qu'avancer ce qu'il avance lui-même, qu'il est suffisamment secouru en recevant de lui la lumière et la vie. Le héros perse ne succombe pas sous le poids de la Fatalité; c'est la Fatalité, au contraire, qui est détruite par les effets de son incessant labeur. Aussi, la tragédie est-elle absente de la littérature persane. Dans la Bactriane, ce n'est pas la Fatalité qui domine l'homme; l'homme ne l'honore pas; elle est vaincue par le travail et par la justice en combattant Angromainyous qui la synthétise. C'est pourquoi la littérature persane ne se compose que de poëmes et d'hymnes, sortes de chants qui fortifient l'esprit et versent l'espérance dans le cœur.

On n'extermine Angromainyous qu'en le convertissant en principe contraire; travailler, créer, se mouvoir, c'est le combattre, car la fainéantise et la misère fuient celui qui se meut, qui travaille et qui crée. Au commencement du monde, Angromainyous était presque tout, et Ahouramazda presque rien. Lorsque Ahoura, c'est-à-dire la lumière, créa le monde (2), Angromainyous, qui n'était que la simple antithèse de la création, se trouva d'abord très-puissant, puisque la création était peu avancée et que les forces tendaient vers la destruction de ce qui était. Mais, avec les progrès de la création, les principes destructeurs se convertirent graduellement en principes organisateurs.

(1) *Boundéhesh*, 48-13; *Vendidad*, 13; ibid., 18-34 sq.

(2) Au commencement étaient la lumière seulement et la parole incréée, dit au prophète la voix d'en haut.

Alors, par suite des efforts de l'homme, Ahouramazda acquit un développement graduel, de sorte qu'un jour viendra où, l'univers étant parvenu au plus haut degré d'organisation, Ahouramazda sera tout. A ce moment, son adversaire aura complétement cessé d'être, car le mal n'est pas éternel (1).

Quelle différence, quel abîme entre cette conception et celle du Satan du moyen âge! Aux yeux de l'Eglise, Satan, personnification du mal, c'était la Nature, inculte ou cultivée, le mouvement, l'action, le travail, l'idée en même temps que la femme, la chair, les passions. Au point de vue du mysticisme, le monde était irrémédiablement méchant; nul n'y pouvait être bon qu'en renonçant à vivre dans son sein. C'est pourquoi Satan prit un si grand développement. L'ascète lui abandonnait tout le champ et se contentait de s'enfuir devant lui, en se repliant sur lui-même, en immobilisant même son esprit, de peur de lui en offrir l'accès. Il voyait partout son image! Si Satan commence à disparaître aujourd'hui, c'est que la personnification contraire commence également à s'évanouir.

Ahouramazda, gagnant chaque jour du terrain dans la Bactriane par l'effort organisateur de la Nature et de l'Homme, convertissait enfin Angromainyous, et les morts ressuscitaient et prenaient place parmi les vivants, et la Terre, baignée de lumière, se transformait en paradis. Le noble Iranien saluait déjà, bien qu'à travers les obscurités du mythe, l'aurore de la philosophie de l'évolution. Il voyait l'âge d'or se déroulant devant lui et non dans le passé. Il apercevait le ciel ici sur la terre, et non pas au-dessus de lui ni dans une autre vie. Il pouvait se tromper en croyant à la possiblité de la réalisation du bien absolu, mais il

(1) Ainsi qu'on peut le remarquer, le dieu des Iraniens était un dieu *in fieri* comme celui de certains panthéistes modernes, de Renan, par exemple.

marchait certes dans la bonne voie. L'Iranien combattait donc avec espoir, parce qu'il puisait des forces dans la sécurité que lui procurait sa croyance dans le triomphe final.

Si Zoroastre a existé, il a été le plus grand prophète qu'il ait été donné aux siècles de contempler. Chaque jour, à chaque pas qu'il fait, nous voyons l'homme métamorphoser le mal en bien. Tout ce qui nous entoure, toutes ces inventions, honneur du genre humain, qu'enregistrent à l'envi la science et l'industrie, ne sont en somme que « diables convertis en anges », comme aurait dit un Perse. Oui, diables convertis en anges, par exemple, l'air qui, à l'aide de la voile, transporte le navire à travers l'immensité des eaux; qui, à l'aide des ailes du moulin, transforme le froment en farine; qui, à l'aide de la colonne barométrique, nous indique à l'avance les variations de l'atmosphère; la vapeur qui met en mouvement les pistons de la locomotive, de mille machines diverses servant à une infinité d'industries, et l'hélice du vaisseau qui vogue vers les plages lointaines; l'électricité qui, en un instant, transporte les idées et les nouvelles d'un pôle à l'autre; le plomb qui forme les caractères d'imprimerie, lesquels renferment en eux-mêmes tous les mots et toutes les idées, grâce à une division élémentaire qui leur permet de se combiner à l'infini; le métal qui coule du creuset et prend une forme utile selon les desseins de celui qui le fond; la nitro-glycérine, nouvelle mixture de la foudre, que l'homme lance à son gré pour faire sauter tout ce qui s'oppose à son passage. Et diables convertis en anges également, tous ces poisons de jadis, devenus aujourd'hui médicaments actifs entre les mains des médecins, grâce à la chimie qui a enseigné que leur puissance est bonne ou mauvaise en raison des quantités administrées; et enfin tout ce que l'homme a transformé, assemblé, combiné, séparé ou modifié pour s'asservir les éléments, les soumettre à l'action de son calcul et les utiliser.

Si, avec son ignorance sacrée, l'Eglise n'eût pas établi que tout ce qui appartient au monde est diabolique; si, conséquemment, elle eût dit qu'au diable et à l'enfer revient ce qui est inculte, sauvage ou indomptable, et par suite que l'oisiveté accroît les forces du diable, que celui-ci disparait sous les efforts continus de la science et du travail, si elle se fût exercée à remuer des idées et à faire des expériences au lieu de prononcer des exorcismes en latin, si elle eût brûlé du charbon et non pas de l'encens, la société aurait à coup sûr atteint des hauteurs qui lui sont encore inconnues. Mais le dieu de l'Église n'est pas la lumière, il n'est pas en communication constante avec la création; la parole de l'homme l'importune; on ne peut l'entendre que lorsque l'homme se tait. Ainsi le saint silence fut imposé au croyant. Et, malgré ce silence, le dieu ne parla pas, il avait envoyé sa parole une seule fois, et c'était assez. Le Verbe divin ne pouvait avoir qu'une émission unique. Le Verbe en permanence, le Verbe continuel, c'était le Diable, qui faisait concurrence à Dieu.

Tant qu'il ne fut pas dominé par le principe d'une divinité suprême et absorbante, l'Iranien ne s'appliqua qu'à combattre le mal dans la nature, pour étendre le bien sur la terre. Il ne s'armait que pour se défendre en cas d'attaque. C'était non pas un soldat insatiable de conquête, mais un vaillant travailleur.

Mais le mazdéisme s'avance vers un ordre hiérarchique régulier. Les dieux coexistants avec Ahoura perdent leur autonomie; leurs actions se subordonnent à la sienne. Les anciennes indépendances divines abdiquent leurs pouvoirs entre les mains du premier Ameshaçpenta. L'idée contenue dans le nom de *Dâtar* (créateur) évolue lentement et tend à conférer à Ahouramazda l'autorité unique. Les grandes existences autochthones et distinctes, les dieux qui naissaient en vertu de leur propre nature, dérivent alors d'une seule origine, de la sienne, et jusqu'à

Mithra, tous ses frères de jadis deviennent actuellement ses enfants (1).

Après les dieux, c'est au tour de l'homme. « C'est lui, dit Darius en parlant d'Ahouramazda, qui créa le mortel (2). » L'homme, qui n'avait pas été créé par Ahoura, devient donc son fils. Puisque Ahoura était considéré comme le créateur de l'univers entier, puisqu'il avait créé Mithra et les Ameshaçpentas, il devait avoir aussi créé l'homme (3).

Cependant, une partie des puissances de l'univers ne se soumettent pas. Les dieux peuvent bien se subordonner à Ahoura, mais les démons demeurent ses adversaires, et, conduits par Angromainyous, ils combattent en tous lieux.

Devenu créateur et par suite souverain de la créature (4), Ahouramazda domine l'homme en même temps que les dieux. Bientôt la monarchie céleste tend à se reproduire sur la terre. Celui qui jadis était chef d'une tribu aspire à devenir le roi, non pas de quelques peuples, mais de toutes les nations, de toutes celles du moins qu'il croit pouvoir asservir. Il se sent animé de la même passion absorbante que la Divinité. Le dieu arrache la pioche de la main du Perse et l'arme d'une épée. Pour s'opposer aux irruptions et aux envahissements des Sémites, celui-ci en-

(1) J. Darmesteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 84, 85. Cette tendance ne produisit pas tous ses résultats logiques. Dans cette phase de l'évolution du Mazdéisme, on trouve encore des croyances antérieures : Mithra et Ahoura sont parfois encore frères, Ahoura est père des Ameshaçpentas, et en même temps le premier d'entre eux.

(2) Ces paroles se lisent sur une inscription gravée par Darius sur le granit de l'Elvend, à Ecbatane. On peut la voir encore. Consulter Spiegel, *Die alts persischen Keilinschriften*, p. 44.

(3) D'après le Mazdéisme, Ahoura, comme les dieux aryens, crée le monde en l'organisant, en lui donnant une forme. Personne ne demande qui a créé la substance primitive, ni même si elle a été créée.

(4) Les Gâthâs proclament en lui *le souverain de l'univers* (Auhéus ahurem). *Yaçna*, 31, 8.

vahit à son tour ses voisins. La lutte qu'il aimait, la lutte du travail, est abandonnée pour celle des armes; il part pour la guerre, il déploie l'étendard de la lumière, et des armées de chérubins, de Yazatas, de Fravarshis et de Ameshaçpentas le suivent planant dans les airs, les ailes resplendissantes, environnés de flammes et brandissant leurs glaives de feu (1). Rien ne l'arrête dans sa marche triomphale; la valeur qu'il manifestait au travail, il la montre également au milieu des combats. A son approche, les soldats de l'Assyrie et de la Chaldée, lâches comme des femmes, tremblent éperdus derrière leurs murailles (2). O Sémites, ouvrez-lui le passage jusqu'à Babylone, car il est invincible !

Le Perse ne marcha cependant pas seul à la conquête. Il s'était adjoint, dans ses entreprises guerrières, les Mèdes, déjà corrompus par leur commerce avec les fils du Touran. Les Touraniens de la Médie croyaient que, comme il est clément par essence, le principe bon n'a pas besoin d'être adoré ; que c'est au principe méchant qu'il importe de rendre hommage, afin qu'il ne s'acharne pas contre l'homme ; et ils adressaient des prières et offraient des sacrifices aux puissances infernales et ténébreuses. Ils assimilèrent donc Ahouramazda et ses anges lumineux à leurs génies bienfaisants, et Angromainyous et ses démons à leurs génies malfaisants. Imbus de ces idées, ils finirent par croire qu'Angromainyous était aussi puissant qu'Ahouramazda ; que tous deux, contemporains d'origine, procédaient d'un vague principe antérieur appelé *Zervan Akerene* (3) et qu'Angromainyous disparaîtrait en retournant avec Ormuzd vers celui dont ils étaient sortis tous deux avec toute la création (4). Les Iraniens, qui déjà avaient foi en Ahouramazda comme pouvoir suprême et qui croyaient

(1) Ezéchiel, I, 6-13.
(2) Jérémie, LI, 30.
(3) Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 335-338.
(4) Lenormant, *Essai de commentaire sur Bérose*, p. 156.

que son contraire n'avait pas voulu se subordonner à lui, eurent peu de peine à admettre qu'Angromainyous était un principe moins auguste qu'Ahouramazda, mais aussi puissant pour le mal que celui-ci l'était pour le bien. Il leur en coûta donc peu d'adopter le magisme, et bientôt les mages devinrent les intermédiaires entre eux et les puissances divines.

Le Perse, déjà vicié à la prise de Babylone, se corrompit complétement en étendant sa conquête. Le chef de tribu, devenu monarque absolu, imite servilement ses prédécesseurs chaldéens, comme plus tard Théodoric, qui s'empara de Rome, chercha à copier l'organisation impériale des Césars. De même aussi, ses soldats adoptent les mœurs babyloniennes, comme les Barbares adoptèrent celles de l'Empire tombé sous ses coups. Le Perse qui domine la civilisation de l'Euphrate ne ressemble plus en rien à l'Iranien de la Bactriane ; le soleil de l'Asie Mineure l'a énervé. Si, là, il vainquit Ahriman, il est ici vaincu par lui et il lui sacrifie. Le génie du mal dispose du puissant concours de la femme, et la femme est conseillée par Belzébuth, le serpent protecteur de la luxure. Il marche à la conquête associé à la race impure des Mèdes et ce contact le dispose à la corruption des Chaldéens. Il n'est plus ni le forgeron robuste, ni le cultivateur laborieux, ni le brave chasseur du temps jadis. C'est un autre homme. Il se couronne de la tiare ; il peint en bleu ses cheveux et sa barbe ; il dore ses ongles et ses dents ; il se parfume le corps avec le baume de Génézareth ; il brûle l'encens de Gerdefan ; il hume le cinnamome et la myrrhe ; des franges d'Assur retombent sur sa poitrine ; la pourpre de Tyr couvre ses épaules ; il s'habille avec des vêtements aux couleurs d'Iris ; il se pare de plumes de paon, de blanches peaux d'Isedonie, de pendants d'Ecbatane, de colliers d'escarboucles et de saphirs, de bracelets d'or et d'ébène ; lorsqu'il monte à cheval, ses serviteurs le couvrent du parasol de l'Inde et étendent sur son passage des tapis de l'Égypte et des étoffes

de Babylone. Il ne boit plus l'Haoma (1); il l'a remplacé par le vin de Chalyban, et il possède cent femmes. Il a échangé la torche contre l'éventail de plumes. Il n'est plus l'Ashavan, le fils pur de la lumière. Il n'est plus invincible. O Grecs, vous pouvez l'attendre maintenant à Marathon et à Salamine; pour peu nombreux que vous soyez, la victoire est à vous !

(1) L'Haoma était extrait d'une sorte d'*Asclepias*, ou *Sarcostème vimnalis*.

## III

# BABYLONE

Il arrive dans la nature que, lorsque les causes qui ont produit une variété au sein d'une espèce, ou rendu un organe inutile au corps d'un être quelconque, ont cessé d'agir, bien que l'espèce se transforme ou que ledit organe ne serve plus à l'être, il subsiste néanmoins des vestiges de la variété ou de l'organe inutile. Quelque chose d'analogue se produit dans les sociétés humaines. Lorsqu'une religion succède à une autre, des restes de la religion disparue subsistent conformément à la loi de l'inertie et viennent se mêler à celle qui a triomphé, ou coexister avec elle.

Il convient en second lieu de considérer que les monothéismes ou les polythéismes hiérarchiques chez lesquels prédomine un dieu, succédant aux fétichismes ou aux polythéismes non hiérarchiques, sont des religions trop savantes et trop abstraites pour le peuple. Celui-ci conserve les dieux antérieurs transformés, pour vivre plus intimement avec la divinité. Ces dieux absorbants et omnipotents sont trop grands pour que le peuple puisse croire qu'il les possède chez lui, avec lui, pour lui.

C'est ainsi que nous trouvons en Babylonie, à l'époque de sa splendeur, une religion officielle savamment ordonnée, et, en même temps qu'elle, confondue avec elle, la magie populaire, qui a ses racines au fond des croyances de la population touranienne primitive.

En Egypte, la magie était née de la dégénérescence d'un culte converti par les masses en un polythéisme qui

touchait au fétichisme. En Chaldée, au contraire, en unifiant les divers fétichismes dont se composait la religion primitive, la religion officielle organisa et réglementa même la magie qui devint un culte. C'est pourquoi, à l'époque où Babylone présente une religion savamment organisée, nous rencontrons deux espèces de magie, l'une, supérieure ou théurgique, par laquelle le magicien tend, à l'aide de la connaissance de Dieu, à s'identifier et à s'unir à la Divinité même, et l'autre, populaire, bienfaisante ou malfaisante. selon qu'elle sert à délivrer des maléfices des démons ou à déchaîner ceux-ci.

Avant de nous occuper de la religion définitive des Chaldéens, nous remonterons un peu à la religion primitive des peuples accadiens, afin d'y découvrir les origines de l'idée du mal et le mode de personnification de cette idée, avec les pratiques qu'elle détermina et qui constituèrent plus tard la magie populaire en Babylonie.

Les Accadiens croyaient que la terre ressemble à une de ces petites embarcations sphéroïdales, la coquille renversée, qui flottaient sur les eaux de l'Euphrate. Au-dessus, s'étendait l'immensité du ciel, plaine d'azur qui roulait appuyée sur le sommet de la montagne de l'Orient. Entre les deux, se tenait suspendue l'atmosphère, c'est-à-dire la région des nuages, que fend la foudre lancée de la voûte azurée par les planètes afin de déchirer le voile de ténèbres qui parfois s'interpose et leur cache la terre. Les bords de cette section de sphère qui formait la terre sont baignés par l'eau qui l'environne; l'eau en jaillit et y retourne avec les fleuves en mouvement continu. Les trois régions, région céleste, région terrestre et région souterraine, sont gouvernées par trois esprits supérieurs ou dieux. Le ciel a pour seigneur *Anna*, qui n'est pas un être distinct du ciel même, mais qui représente son animation, son mouvement, son état dynamique, ainsi qu'on dirait aujourd'hui. Encore que cet esprit ne soit pas supérieur en catégorie à ceux des autres

régions, il semble qu'à l'origine il ait été considéré comme dieu suprême, selon quelques orientalistes dont l'opinion se base sur l'interprétation des livres magiques (1).

*Ea* est le dieu de la terre; son nom signifie demeure, c'est-à-dire la terre même. A l'origine, *Ea* ne se différenciait pas non plus de la terre, mais bientôt on l'en sépara par abstraction, et on en fit un être entièrement distinct de la région terrestre, le maître des continents, de l'atmosphère et des eaux, l'Esprit qui pénétrait et animait toutes choses. Puis, sur l'observation que tout ce qui pénètre dans la terre, qui circule à travers sa masse, qui tombe de l'atmosphère et fait croître la végétation, c'est l'eau, on crut que l'eau était la demeure du dieu, le véhicule de son esprit; on la consacra et l'on dit que le dieu s'engendrait perpétuellement dans son sein. L'onde *Ria* était sa mère, qui s'agitait pour l'enfanter continuellement. Il n'avait pas de père, il était son propre père. Sa forme était celle d'un énorme poisson à face humaine (2). Plus tard on lui donna une épouse, la féconde *Davkina*, la croûte terrestre qu'il fertilise sans cesse. Alors le dieu-poisson fait le tour de la terre monté sur un navire mystérieux pour lui envoyer de tous côtés les eaux fécondantes (3).

*Moul-ge* et *Nin-ge* représentent le dieu et la déesse de la région souterraine. Quand on disait *Nin-ki-gal*, c'était la déesse de toute la terre qu'il fallait entendre, de la région supérieure à la fois et de la région souterraine; les limites de l'empire des dieux de la superficie étaient peu distinctes de celles de l'empire des dieux de l'intérieur (4).

(1) Ils s'appuient sur ceci, que son signe est le même que celui du dieu suprême dans la religion définitive de Babylone.

(2) C'est l'Anou de la mythologie chaldéo-babylonienne; les Grecs le nommèrent *Oannes*.

(3) On prétend que c'est le Noé des Juifs. Les Chaldéens l'appelèrent aussi *Nouah*.

(4) Il nous est très-difficile de comprendre ces mythologies de l'Orient, à nous hommes occidentaux de ce siècle. Nous apercevons, nous, des li-

Le soleil diurne est désigné sous le nom de *Oud*, et considéré comme le fils d'*Anna*. Dès qu'il descend aux enfers par la porte d'Occident, on l'appelle *Nin-dar* et il devient le fils de *Moul-ge*, seigneur des régions profondes. Chaque jour, en l'absorbant, l'enfer le rend soleil nocturne, et le ciel le reconstitue diurne dès qu'il s'élance des ténèbres pour regagner les espaces supérieurs. Le soleil est l'ennemi juré des ténèbres. Il pénètre en enfer par la bouche de *Moul-ge*, la montagne d'Occident, pour rejeter les ombres qui retiennent prisonniers les trésors du centre de la terre. A son aspect, les ténèbres s'enfuient épouvantées par la porte opposée et viennent nous envahir. Alors le soleil laisse dans la profondeur de ses espaces ses rayons, autres dieux qui sont l'éclat des pierres précieuses, des émeraudes, des grenats, des diamants et des rubis, et les reflets des métaux. L'or est son fils aîné, il est son image, il possède sa couleur et son éclat, et, comme lui, il est inaltérable (1). Une fois son œuvre libératrice accomplie, il sort de l'enfer par la porte d'Orient, s'elance à la poursuite des ténèbres pour les rejeter également de la superficie terrestre, et de nouveau les ténèbres s'enseve-

mites partout; nous trouvons tout défini, tout tranché, tout individualisé, et nous portons dans notre manière de penser l'hérédité de dix-neuf siècles de divorce avec la nature. Mais, à ces époques reculées, l'homme vivait plongé dans la nature, il la sentait avec une intensité qui nous est inconnue, à nous qui sommes plus concentrés dans l'observation subjective. Rien alors n'était encore clairement défini, rien n'avait de limites étroitement fixées. L'esprit n'était pas bien distinct de la matière, ni l'âme du corps, ni le dieu de la nature, ni le conscient de l'inconscient, ni même la substance organique vivante de la substance inanimee ; on distinguait peu le nom de la chose ; tout était confondu et tout changeait selon le lieu et selon le temps; rien n'avait une individualité distincte et nette. Aussi nous faut-il faire de très-grands efforts pour saisir ces théogonies, et mouler en quelque sorte leur conception dans notre langage ; après de pareilles synthèses, on se sent souvent pris de vertige.

(1) De là vient que les métaux et les pierres précieuses ont été convertis en talismans contre les démons.

lissent dans les profondeurs par la porte d'Occident afin de s'emparer encore des trésors déposés par le soleil. Cette scène se renouvelle tous les jours. Le soleil poursuit éternellement les ténèbres, et les ténèbres fuient éternellement devant lui.

Les livres magiques décrivent l'enfer en disant que c'est l'*endroit où n'existe plus le sentiment; le fond de l'intérieur; le lieu où ne réside pas la bénédiction; la tombe; le temple redouté* (1). Tous les morts descendent dans cet enfer; il n'y a ni châtiments ni récompenses; *les tristesses du pays immuable sont égales pour tous*. C'est sur la terre que les hommes reçoivent les récompenses. Avec les ténèbres qui, de l'enfer, viennent envahir la terre quand le soleil descend dans les antres profonds, sortent les démons qui y demeurent, les fantômes et les vampires, qui sont les ombres des morts, et qui errent toute la nuit pour tourmenter les mortels. Les esprits bons qui résident dans les enfers n'en sortent jamais.

Mais les démons n'existent pas qu'en enfer. Ils errent dans le monde entier. On compte les démons du vent, ceux du désert, des abîmes, des forêts, de la montagne, des maladies et ceux qui habitent notre corps et l'agitent. Nous parlons ici, bien entendu, des démons malfaisants. En opposition avec ceux-ci, il y a les démons bienfaisants, bien que moins nombreux, ce sont les *mas* (génies) et les *lammas* colosses qui peuvent être bons en même temps que mauvais. Les divers genres de démons malfaisants sont : les *utouq* (2), démons inférieurs, qui traversent le désert et vont se placer sur la cime des montagnes;

(1) W. A. I. ZV. 24, 2. Nous empruntons les textes qui correspondent à ces lettres des *Cuneiform Inscriptions of Western Asia*, de Rawlinson, aux traductions que F. Lenormant donne dans ses ouvrages : *la Magie chez les Chaldéens, la Divination et la Science des présages, Lettres assyriologiques* et *les Premières Civilisations*, t. II. De même pour ceux que nous citons dans la suite de ce chapitre.

(2) Ce mot signifie aussi un démon en général.

l'*alal*, démon destructeur; les *gigim* (1), qui errent à travers le désert et pénètrent avec le vent dans les villes; le *telal*, démon guerrier; le *maskin*, qui dresse des embûches. Il y a encore les sept démons des régions sidérales, les *sept fantômes de flamme*, les *sept génies des sphères de feu* comme on les appelait, qui sont en perpétuelle opposition avec les sept esprits des espaces planétaires gouvernant l'univers. Ce sont eux qui font les éclipses, qui incendient la queue des comètes, qui précipitent les étoiles et produisent le malheur. Il y a les sept démons de l'abîme (2), qui habitent les régions souterraines et sont les plus terribles. Ils sortent des antres profonds de la montagne d'Occident et pénètrent par l'Orient, marchant ainsi au rebours des astres et portant le trouble partout avec eux. Ce sont eux qui produisent les tremblements de terre, qui renversent les maisons et donnent le *sort mortel* aux hommes. Ils n'ont ni femmes ni enfants; ils ne sont ni masculins ni féminins; ils n'aiment pas, et par conséquent sèment l'inimitié sur leur passage. Le jour, ils se cachent dans les profondeurs de la terre, et, par lui seul, le dieu *Feu* lui-même est impuissant contre eux. Du centre de la terre s'échappent aussi les fantômes (3), les spectres (4) et les vampires (5). Ceux-ci visitent l'homme pendant la nuit; ils revêtent des formes épouvantables. Mais les pires démons qui poursuivent les mortels de leurs attaques sont les démons des maladies, et parmi eux, celui de la fièvre, celui de la céphalalgie, celui des congestions, celui de la peste, qui est fils de la superficie terrestre et de l'abîme, etc.

On peut encore citer les *incubes* et les *succubes*, démons des pollutions nocturnes, qui abusent du sommeil pour

(1) On ne connaît pas encore la signification exacte de ce nom dans nos langues indo-européennes.

(2) On croit que ceux-ci sont les *maskins*.

(3) *Rapaganme*.

(4) *Rapaganmea*.

(5) *Rapaganmekhab*. Ceux-ci sont les ombres des morts.

soumettre les femmes et les hommes à leurs embrassements et à leurs caresses (1).

L'imagination des Accadiens peupla la création de ces êtres malfaisants, et, par contre, elle se mit à multiplier les êtres bienfaisants, leur assigna des rangs, un sexe et les crut capables de se reproduire. Ils se croyaient tourmentés, en certains cas, et protégés, en d'autres, par ces êtres enfantés par leur propre imagination. Tout ce qui leur arrivait de bon ou de mauvais, ils leur en attribuaient le mérite, et se procuraient ainsi une explication des événements, se croyant le jouet des êtres invisibles qui peuplaient la création. Semblablement à l'Arya, les heures qu'ils redoutaient le plus, c'étaient celles de la nuit où sortaient les ténèbres ; comme l'Hindou, ils adorèrent le feu, qu'ils tenaient pour un principe élémentaire et pour la cause suprême du mouvement cosmique. « C'est lui, disaient-ils, qui pousse le sang dans nos veines, c'est le feu qui nous donne la vie, puisque, aussitôt que nous mourons, notre corps se glace. La chaleur et la flamme (2) sont ses deux manifestations ; avec l'une, tout s'anime ; avec l'autre, la lumière se répand au sein même des ténèbres. » Et ils adressaient (3) au feu ces paroles : « O Feu viril, héros masculin, qui parcours la voûte céleste, toi qui remplis l'immensité de tes émanations, toi qui fonds et qui mêles le cuivre et l'étain, toi qui purifies l'argent et l'or, toi qui la nuit fais trembler les méchants (4), toi qui vivifies, toi qui chasses la peste, ô fécond, ô brillant *pontife suprême*

(1) On les appelait *Gelal* et en assyrien *Lil* ou *Lilith*. La *Lilith* joua plus tard un grand rôle dans le Talmud. Elle figure aussi dans les livres des prophètes qui l'avaient admise déjà au nombre des démons.

(2) *Bil-gi* et *Iz-bar*.

(3) Les Accadiens procédant de terres plus au nord que la Babylonie, on comprend qu'ils adorassent le feu que les Chaldéens ne considéraient pas comme propice.

(4) A. Z. V. 14, 2.

*de la surface de la terre* (1), anéantis la méchanceté ! » Et le dieu Feu répond au milieu des rayonnements du foyer : « Je suis la flamme d'or, la grande flamme qui s'élève des roseaux... Je suis la flamme de cuivre, la flamme qui élève ses langues ardentes ; je suis le messager de *Silik-Moulouhki ;* que le dieu, que les génies favorables entrent dans votre maison (2) ! »

L'Accadien considère le feu comme supérieur au soleil, parce que le feu lui prête son concours aussitôt qu'il l'implore. Il l'appelle à volonté, et le feu paraît à l'instant même, tandis que le soleil ne le visite que périodiquement et que jamais il ne l'assiste la nuit. Bien qu'à un degré moindre, l'Accadien pratique cependant le culte du soleil, attendu qu'il en reçoit des bienfaits. De ses rayons le soleil ressuscité disperse chaque jour les êtres noirs sortis de l'enfer. Et l'Accadien, élevant son regard vers lui, lui adresse cette invocation : « O soleil, ô toi qui brilles dans les cieux, toi qui toujours maintiens ta face du côté de la terre sans jamais la détourner, sans jamais nous montrer le dos (3), toi qui répands la lumière sur nous comme un manteau éblouissant, toi qui nous envoies la rosée, qui dissipes la tristesse, toi, vaillant guerrier, qui combats les fantômes, juge régulateur des heures, prends soin de nous, protége-nous ! »

Puis, il s'adresse à l'eau qui vivifie, qui rafraîchit, à cette eau qui environne la terre, qui est la demeure du dieu-poisson, et il lui dit : « Eau sublime, toi qui coules dans le lit du Tigre et entre les rives de l'Euphrate, et vous qui allez vous jeter et vous confondre dans l'Océan, eaux bénies, eaux fécondes, eaux étincelantes, miroirs du soleil, pendants du ciel, dites à votre père *Ea*, ainsi qu'à votre mère *Davkina, l'épouse du grand poisson*, qu'ils bril-

(1) W. A. T. IV. col. 2, 1, 42.

(2) Un des moyens d'interdire aux démons l'entrée d'un lieu, était de le faire occuper par des êtres favorables.

(3) W. A. I. IV. 20, 2.

lent et qu'ils fructifient afin que la bouche criminelle, que la bouche nuisible ne puissent produire aucun effet (1)! » Mais *Ea* ne répond rien. Alors l'Accadien a recours à *Anna*, l'esprit du ciel, et *Anna* ne lui répond pas mieux. *Ea* et *Anna* sont trop haut placés pour pouvoir communiquer directement avec lui. Un intermédiaire, *Silik-Mouloukhi*, dieu qui n'est la représentation d'aucun élément, vient alors à son secours; il prie le divin *Ea* de prêter l'oreille aux prières de l'homme, et l'homme reçoit le bienfait qu'il sollicite. Puis, l'Accadien s'adresse à l'esprit du ciel et à l'esprit de la terre pour qu'ils le protégent, certain qu'il est que l'intercesseur obtiendra d'eux ce qu'il demande, et il les supplie de se souvenir de ceux qui « mettent obstacle à sa prospérité; du sorcier qui fait des images; de la figure malfaisante; du mauvais œil; de la langue criminelle; de la nourrice dont le lait devient aigre, dont les seins se flétrissent et s'ulcèrent, et qui périt de ces ulcères; de la femme enceinte qui avorte, dont le fœtus se gâte ou ne prospère pas; de celle que le mari n'approche jamais; de l'esclave dont le maître dédaigne les charmes; de celui qui meurt de faim ou de soif; de celui qui, ayant faim dans une fosse, est condamné à manger de la terre; de celui qui laisse après lui une mémoire infâme; de celui qui ne peut se lever pour avoir trop mangé; de celui qui se noie dans la rivière; de celui qui tombe malade au commencement d'un mois incomplet (2); de l'aliment qui réduit le corps à l'état de squelette, ou de celui qui est restitué après avoir été mangé; du liquide qui gonfle le buveur; du vent pestilentiel qui souffle dans le désert; de l'abattement pro-

(1) *La bouche criminelle*, la *langue malfaisante*, la *lèvre méchante*, l'*œil mauvais*, dans les formules accadiennes, indiquaient des mots ou des regards qui, lancés involontairement ou même à dessein, possédaient la vertu de déchaîner les démons. Il existait des formules, qui semblent des litanies de malédictions, au moyen desquelles on pouvait à volonté porter préjudice à n'importe qui.

(2) C'était là une époque néfaste.

duit par l'absorption du poison ; de la stupeur qui enchaîne méchamment ; de la chute des ongles ; de l'éruption pustuleuse ; de la lèpre qui envahit la peau ; de la fièvre chaude ; des ulcères qui répugnent et qui rongent ; de l'inflammation des entrailles ; de la peste violente ; de la tristesse qui assombrit ; de la maladie du cœur ; de la dyssenterie maligne ; du cauchemar nocturne ; de la chaleur suffocante ; de la soif qui favorise l'esprit de la peste ; des douleurs cérébrales qui perforent la tête comme ferait la corne d'un taureau, qui la rongent comme ferait une fourmilière, qui la gonflent comme une tiare, qui font éclater les parois du crâne comme si c'étaient les ais d'un navire pourri ; en un mot, de tous les désordres du ciel, et de la terre. » Et il termine ainsi : « Esprit du ciel, souviens-toi de tout ceci ! Souviens-toi de tout cela, esprit de la terre ! » *Silik-Mouloukhi* accueille les prières de l'homme et il les transmet à *Ea* en le priant de fournir à l'homme le remède inconnu de lui. Pour chaque maladie, la formule de la demande est distincte, aussi bien que le remède. Ainsi, pour les maux de tête, *Silik-Mouloukhi* dit : « Mon père, le mal de tête est sorti des enfers ; donne le remède à cet homme qui l'ignore ! » Et *Ea* répond : « Mon fils, tu ne connais pas le remède ; je vais te l'apprendre, parce que ce que je sais tu peux le savoir aussi. Approche ta lèvre sublime de ces eaux ; de ton souffle, fais les briller dans toute leur pureté. Secours l'homme, fils de son dieu, et que la maladie se dissipe, comme se dissipe la rosée de la nuit sous les baisers du soleil. » Et *Silik-Mouloukhi* suit la prescription, trace l'image de l'homme, et la maladie disparaît.

Parfois l'homme s'adresse au feu pour qu'il le délivre des esprits de l'abîme ; mais le feu est impuissant contre eux ; alors il s'adresse à *Silik-Mouloukhi*, qui va à *Ea* pour en obtenir la formule suprême capable d'enchaîner les esprits. Cette formule est un nombre mystique ; par sa vertu les esprits restent enchaînés. Le nombre possède une grande influence sur les esprits ; bons ou mauvais, tous ces êtres

ont le leur; aux génies bienfaisants correspondent les nombres entiers, aux malfaisants les fractions. Les esprits bons aident toujours l'esprit du ciel et celui de la terre, le soleil et le feu ; ils occupent le foyer abandonné par les démons, font sentinelle à la porte des palais, sur le seuil des maisons, à l'entrée des rues ou en haut des murailles. Ils ont parfois à lutter avec les démons, qui ne veulent pas abandonner les corps humains ou leurs demeures, mais ils triomphent toujours. Et lorsque l'homme les implore à l'aide de la parole magique ou du nombre qui leur est consacré, ils accourent à lui, ou ils s'éloignent tristement s'il prononce quelque formule qui les rende impuissants contre les esprits méchants déchaînés.

On les évoque aussi ou on les conjure au moyen de divers talismans, tels que des bandes ou des pierres gravées avec des chiffres, des lettres ou des images. Là où l'homme trace leurs images, le génie et le colosse sont toujours présents ; partout où veille le bon colosse, le démon malfaisant s'enfuit. Un moyen encore de mettre le malin en fuite, c'est de peindre ou de graver son horrible image. En se voyant sur la muraille, le malin se retire précipitamment, car son hideux portrait l'épouvante.

Lorsque les dieux veulent châtier les hommes, ils ne leur envoient pas des maux, ils donnent simplement la liberté aux démons. C'est alors que l'homme souffre ; mais, s'il se met en prières, il ne manque jamais d'intercesseur; le dieu donne la formule, et au même instant l'homme se trouve délivré.

Ainsi qu'on peut le remarquer, ce système paraît ressembler à celui des Iraniens, mais seulement quant à la forme, dans le dualisme qu'il affecte. Dans le mazdéisme, la nature tout entière combat dans un sens ou dans un autre ; ici ceux qui combattent, ce sont les esprits ; la nature est passive ; ce sont eux qui déterminent toutes les actions naturelles et humaines. Là, l'homme triomphe à force de luttes et de travaux; ici, à elles seules, les prières produi-

sent tout le bien, et les malédictions tout le mal ; la parole, le nombre, les images ont le pouvoir que l'action a chez les Perses. Là, le mal, c'est la paresse, c'est l'inaction, c'est l'injustice ; le bien, au contraire, c'est le travail, c'est l'industrie, c'est le droit. Ici, chez les Accadiens, il n'existe pas de bien en dehors de la santé, du bien-être et de la piété, et pas de mal en dehors de la maladie et de l'impiété. Ainsi, bien que dualistes en la forme, bien que fondées sur la lutte de la lumière et de l'ombre, ces deux religions sont au fond complétement distinctes.

La race sémitique qui émigra en Chaldée fit évolutionner les dieux. Sa religion était analogue à la religion syrio-phénicienne ; pendant quelques siècles, elle se dressa en face de celle des Accadiens, mais elles en vinrent toutes deux à se confondre graduellement, et, à l'époque de Sargon Ier (2000 ans avant J.-C.) (1), la religion sémite avait complétement absorbé sa rivale et l'avait asservie en moulant quelques-uns des dieux accadiens sur ceux qu'elle avait conçus dans les astres (2). La religion accadienne, telle que nous l'avons décrite, ne fut plus alors qu'une religion inférieure et devint la magie babylonienne (3). L'unification des deux cultes fut une véritable œuvre de systématisation.

Tous les dieux furent subordonnés les uns aux autres

(1) LENORMANT, *la Magie chez les Chaldéens*, chap. IV, p. 132.

(2) *Moul-ge* s'identifie à BEL ; *Nin-gelal*, à BELIT ; *Nin-dar*, à ADAR, dieu de la planète Saturne ; *Pakou*, à NEBO, dieu de Mercure : *En-Zouna*, à SIN, dieu de la lune ; *Tiskhou*, à ISTAR, déesse de Vénus ; *Im*, à BIN, dieu de l'atmosphère ; *Oud*, à SAMAS, dieu du soleil ; *Anounna-ge*, aux ANOUNNAKI, les esprits de la terre ; *Davkina* conserve son nom ; *Ea* devient NOUAH ; sa mission reste la même.

(3) Les prêtres magiciens se divisaient en trois ordres : *Khartoumim*, *Hakamim* et *Asaphim*, c'est-à-dire les *conjurateurs*, les *médecins* et les *théosophes*.

et formèrent de véritables hiérarchies. Une fois organisée, la religion de la Babylonie fut un culte positif rendu à la lumière, mais en sens contraire du culte des Perses. A Babylone, en effet, l'objet lumineux fut plus adoré que la lumière elle-même. Les Babyloniens pratiquaient le culte du soleil, de la lune et des astres parce que ces corps célestes leur envoyaient la lumière. L'idée de la lumière seule, isolée, indépendante, abstraite de l'objet lumineux, n'était pas accessible à leur esprit. « La lumière nous donne la vie, disaient-ils ; elle émane des astres ; donc, les astres déterminent nos actes. » Et ils établirent que l'homme dépendait directement des corps célestes et que dans chacun d'eux résidait une divinité lumineuse en relation avec l'humanité. Le culte des Perses n'était pas une adoration ; celui-ci l'était au contraire entièrement.

Le soleil, sur les bords de l'Euphrate, répand une étouffante chaleur ; c'est *Moloch*, le dieu du feu, qui se révèle par sa puissance, calorifique plutôt qu'éclairante. La nuit, on peut enfin respirer ; il s'élève en effet une brise tiède ; le Chaldéen croit que les étoiles lui envoient la nuit afin de lui permettre de respirer l'air frais et pour qu'elles puissent à leur tour resplendir librement sur le fond sombre de la voûte céleste ; il veille donc la nuit sur les bords de l'Euphrate pour contempler les dieux lumineux qui le protègent.

L'Accadien rendait plutôt un culte au feu. A lui, fils de terres plus septentrionales, le feu était utile en hiver. Son action, qui était terrible en Chaldée, devenait bienfaisante au pays du Touran. Mais l'Accadien était moins intelligent que le Sémite et moins savant que lui ; il ne cultiva que la terre et créa une religion primitive et un culte naïf, tandis que, plus observateur par nature, le Chaldéen se livra à l'étude du ciel, séria ses observations, créa l'astronomie et les mathématiques, et, à l'aide de ces connaissances, il organisa un culte hiérarchique qui, de

la dernière des manifestations divines dans la nature, s'élevait, en les subordonnant les unes aux autres, jusqu'à un Dieu suprême. Puis il subordonna jusqu'à l'humanité et jusqu'aux phénomènes sociaux à la Divinité dans ses manifestations diverses. Par l'observation des mouvements des corps célestes, il aperçut certains rapports qu'il crut liés à d'autres phénomènes naturels, et comme, en vertu de la corrélation qu'il avait établie entre le ciel et la terre, tous ces phénomènes devaient produire des événements humains, il se mit avec ardeur à en pénétrer le sens. C'est sous cette influence qu'il construisit la cité selon le plan qu'il avait tracé de la sphère céleste (1). Aux portes de ses palais il plaça l'image des colosses de sa mythologie cosmique, afin que ces génies descendissent garder ses demeures. Le lien qui unissait l'homme aux dieux attachait aussi les dieux à l'homme, et une des manières de faire apparaître ceux-ci quelque part, était d'y placer leur image. Il donna à ses maisons la forme de tours superposées dont la dernière se terminait en terrasse. Il plaça son lit sur cette terrasse, afin que, durant son sommeil, ses divinités lumineuses le transportassent en songe au sein des régions sidérales (2). Après avoir étudié la voûte céleste et en avoir indiqué la carte, il donna un nom aux douze constellations du Zodiaque et leur attribua la forme de douze êtres que leur disposition rappelait plus ou moins fidèlement à l'esprit ; c'étaient pour la plupart des animaux célestes qui allaient s'abreuver aux flots de la Voie lactée, grand fleuve de liquide cosmique dont les systèmes solaires sont les molécules.

Il croyait que les astres correspondaient aux êtres de la terre ; et, comme ceux-ci étaient socialement organisés par hiérarchies, il établit ces mêmes hiérarchies au ciel parmi les esprits planétaires ; ainsi les espaces ne tardè-

(1) Diodore de Sicile, t. II, p. 96.

(2) Philon le Juif, *De somniis*.

rent pas à avoir leurs animaux, leurs esclaves, leurs citoyens, leurs grands, leurs guerriers et jusqu'à un seigneur, le soleil, qui les gouvernait en souverain. Ces catégories ont leurs fonctions propres comme celles de la terre. Ainsi, il est des étoiles conseillères, servantes, satrapes, courriers, etc. Elles ont aussi un sexe ; elles s'approchent ou s'éloignent les unes des autres ; elles s'aiment ou se détestent. Elles entretiennent des relations sociales comme les hommes, elles se font la guerre comme eux, elles se poursuivent, elles s'enfuient, elles se dérobent, elles émigrent, ou aussi elles se réunissent, s'associent, forment des états, font des révolutions, célèbrent des fêtes, etc. Enfin, chacune, selon la couleur et l'intensité de sa lumière, possède sa volonté propre, sa manière d'agir particulière, son génie, en un mot son idiosyncrasie. Ce que font Bel et Bétit, le couple suprême, les autres divinités masculines et féminines des planètes le répètent ; elles s'aiment comme eux : si le dieu meurt, la déesse, abîmée de tristesse, se désole et pleure sa mort jusqu'à la résurrection de son amant céleste.

En raison d'idées mystiques relatives à la valeur des nombres et analogues à celles que devaient adopter plus tard les pythagoriciens, les prêtres de Babylone, comme les Accadiens, firent correspondre chaque nom de dieu à un chiffre déterminé (1). Pour deviner les événements, ils se livraient à l'étude attentive du cours des astres, ils additionnaient ou ils retranchaient les nombres produits par leur groupement, et, à l'aide de ces calculs, ils construisaient leurs figures géométriques ou prononçaient leurs exorcismes, croyant qu'ils arrêtaient les esprits des astres dans leurs mouvements ou qu'ils les contraignaient à exécuter leurs desseins. Tout ceci était logique : le Chaldéen, en effet, croyait, ainsi que nous l'avons dit, que le lien qui unissait l'homme au dieu attachait également le

(1) Lenormant, *le Déluge et l'Epopée babylonienne*, p. 30.

dieu à l'homme, et il pensait que ce lien était un chiffre, un mot ou une image. Comme tous les Sémites, il se figurait que le sujet ne pouvait être séparé de sa représentation plastique sans qu'il en souffrit quelque chose, comme si cette représentation en formait partie intégrante; il croyait que le nom déterminait la chose, et que la relation n'avait de valeur qu'en vertu de son signe concret, le nombre. Quoi d'étrange, par conséquent, avec un tel point de départ, qu'il se figurât pouvoir conjurer ou déterminer les événements à sa convenance et produire le mal ou le bien dès qu'il avait trouvé la figure, le mot ou le chiffre qui était le lien mystérieux entre la terre et le ciel ?

La corrélation entre la sphère céleste et l'humanité produisit un résultat politique. Le soleil, roi des cieux, puisqu'il était le premier astre du firmament, correspondait au monarque. De même qu'il n'y a dans le ciel qu'un seul astre qui régit tous les autres, de même un seul roi doit être au-dessus de tous les autres. Les rois de Babylone se croient les élus du soleil, comme ceux de Perse se crurent les élus d'Ormuzd. Bientôt leurs actes sont considérés comme des émanations de la divinité sidérale, et eux-mêmes s'adjugent le nom de *vicaires des dieux*. Le droit divin établi sous cette forme primitive comporte pour conséquence immédiate la justification de la conquête. Les monarques de Babylone prétendent donc conquérir le monde pour soumettre les peuples et leurs rois au joug de leurs divinités, dont ils s'attribuent le pouvoir exécutif sur la terre. Tous ceux qui résistent à leurs volontés sont conséquemment tenus pour ennemis de Bel et traités comme tels; on les écorche vifs ou on les empale après avoir « violé leurs fils et leurs filles ». A l'origine, l'autorité n'a été que l'hommage rendu par l'homme à la supériorité brutale de la nature; c'est la fatalité faisant sa dernière manifestation dans les sociétés humaines.

Comme les actes qui s'accomplissaient au ciel se réfléchissaient sur la terre, et que les dieux cosmiques étaient

ardemment amoureux, il arriva que l'Amour ne tarda pas à descendre sur le monde. L'objet des amours du soleil, Bel ou Tammuz, était Mylitta, la déesse tellurique ; la végétation, ainsi que les êtres animés, furent considérés comme le produit de ce couple suprême (1). L'amour descendit des hauteurs célestes en s'imposant comme une loi divine. La jouissance terrestre ne fut qu'un reflet de la concupiscence supra-sensible de l'univers.

Il convient d'observer que tous ces dieux des mythologies sémitiques ne possèdent pas de personnalité bien tranchée; ils ne sont pas encore complétement anthropomorphes; ils ont quelque chose de vague qui ne peut être réduit à une formule concrète; leurs contours flottent aussi bien que la matière dans laquelle ils sont plongés; ce n'est qu'avec elle qu'ils prennent forme, et ils affectent les formes par elle affectées. L'individualité des dieux grecs leur fait défaut; ils se confondent les uns dans les autres ; il est assez difficile parfois de distinguer s'il s'agit de deux dieux, ou simplement d'un dieu à deux faces. Les uns sont voluptueux par intermittence ou sinistres, les autres masculins ou féminins; d'autres fois les sexes se confondent en leur personne, et ils deviennent hermaphrodites. Il en est qui, de divinités telluriques, deviennent sidérales; certains se décomposent en triades; enfin quelques-uns n'ont ni formes ni fonctions bien connues. La confusion métaphorique du langage des théogonies sémitiques est un indice certain de l'indétermination des idées qu'elles renferment. En effet, une conception claire et définitive entraîne toujours une expression exacte.

Myr-Mylitta, la déesse de Babylone, représente la nature avide de reproduction et amoureuse du soleil qui la féconde. Elle prend le nom de *Taahuth*, lorsqu'elle pleure dans les longues pluies d'automne, et lorsqu'en hiver elle se recouvre d'un lourd manteau de neige. Elle se révèle

(1) Gesenius, p. 62, et Diodore de Sicile, liv. I, p. 11.

aux mortels par la face livide de la lune, quand elle point entre les déchirures du voile épais de nuages qui la dérobe à la vue. Elle devient Zirbanit, lorsqu'en avril elle se réveille de son long sommeil d'hiver sous les baisers ardents de son amant cosmique. Alors, elle sent tressaillir les semences de tous les êtres qu'elle porte dans ses flancs. Elle se pare de toutes les splendeurs d'une végétation superbe, et, folle d'amour, elle éclate en une immensité de fleurs brillantes, dont les parfums embaument l'air tiède et lumineux qui l'entoure. Les poissons fourmillent dans le sein de ses eaux verdoyantes; l'ardeur s'accroît chez les voluptueux ramiers qui nichent dans les sombres cyprès; au milieu de cette fête universelle, elle reçoit son amant couronné de rayons d'or qui la féconde, et elle devient la mère et la nourricière de toutes les créatures. Telle est la grande déesse de Babylone, la bonne déesse médiatrice, analogue à l'Istar assyrienne, à l'Isis d'Egypte, à l'Aschéra chananéenne, à la Cybèle de Phrygie, à la Baalath de Byblos, à la Tanit de Carthage et à la Diane d'Ephèse.

L'unité de régime dans le ciel et la monarchie à tendances conquérantes sur la terre appelaient l'unification des races. Pour constituer cette unité, Babylone, inconsciemment, recourut à ses préceptes du culte de l'amour émané des dieux cosmiques. Pour mêler les peuples, pour s'assimiler les races, elle leur donna la chair de sa chair: cité commerçante par excellence, elle les convia à une monstrueuse foire d'amour où s'accomplit la promiscuité du sang. Elle fit irradier dans ce but des routes conduisant dans tous les pays, elle ouvrit ses portes à tous les peuples et elle leur offrit ses femmes dans les temples, comme elle offrait au marchand de la caravane ses marchandises dans ses riches comptoirs.

Toutes les femmes de Babylone, la tête ceinte de la cordelette symbolique, venaient donc s'asseoir dans l'enceinte sacrée du sanctuaire et attendre les pèlerins de l'amour attirés de tous les pays de la terre par le

renom de leur beauté. De l'esclave la plus misérable jusqu'à la plus grande dame, aucune ne laissait d'accomplir ce devoir considéré comme sacré. Celles qui, orgueilleuses de leurs richesses, dédaignaient de se mêler au vulgaire troupeau, vêtues de luxueuses tuniques, parées de somptueux bijoux, se faisaient traîner dans des chars couverts, suivies de nombreuses servantes, au temple de la bonne déesse. Là, à l'ombre des myrtes sacrés, elles se rangeaient par files, laissant entre elles comme des rues au milieu desquelles les dévots pouvaient circuler à leur aise pour bien voir et choisir. L'étranger passait, il laissait tomber une pièce de monnaie sur les genoux de celle qu'il préférait, en lui disant : « J'invoque pour toi la déesse Mylitta, » et la femme se levait à l'instant et suivait. Nulle ne pouvait retourner chez elle sans avoir été l'objet d'un choix ; nulle ne pouvait repousser celui qui l'avait choisie. Que le présent qui lui était fait fût splendide ou qu'il fût infime, elle était tenue de l'accepter. Que celui qui l'avait préférée fût un esclave ou un satrape, un Egyptien, un Perse, un Hellène, un Phénicien, un Assyrien, un Juif ou un Ethiopien, elle lui appartenait. Prêtresse de Myr-Mylitta, elle livrait son corps dans cette pâques d'orgie pour accomplir un sacrement, le sacrement impur de la communion de la chair (1) : Babylone était la coupe où venaient boire et s'enivrer les nations (2).

Or, cette orgie n'était pas seulement annuelle ; elle se reproduisait souvent dans les temples de Zirbanit ; là, le vin coulait à flots, les parfums brûlaient sur les autels (3), les hiérodules, le corps nu jusqu'à la ceinture (4) et ivres des fumées de l'encens et de la boisson, se livraient à tous les transports de l'érotisme. La table du festin et celle du

(1) Hérodote, liv. I, § 199, et Strabon, *Géographie*, lib. XVI, cap. I, § 20.

(2) *Jérémie*, LI, 7.

(3) Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, chap. III, p. 29 et 30.

(4) Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, chap. III, p. 22.

sacrifice se confondent dans l'histoire, la cassolette aux parfums fut le premier encensoir, l'ivresse préluda à la foi, la chasteté fut précédée par l'omnigamie.

La raison inconsciente et collective de ces pratiques, c'était l'unification des races; la raison consciente et individuelle était tout autre. La femme de Babylone se livrait à tout venant dans la cité sacrée parce qu'elle se considérait comme l'épouse de Bel; en se donnant à qui adorait le dieu, à qui était identifié avec lui, c'était à Bel lui-même qu'elle se donnait. Aussi le grand prêtre en choisissait-il une entre toutes, la plus belle, et la transportait-il en haut de la dernière plate-forme du temple de Bel, où sous le tabernacle sacré se trouvaient un lit et une table d'or. La femme élue passait la nuit dans cet endroit, et le dieu descendait pour la posséder lui-même (1). Au jour suivant, déclarée prophétesse, elle demeurait dans le temple et fournissait à ceux qui l'interrogaient les réponses que le dieu lui avait communiquées durant son sommeil. A l'avenir elle ne pouvait plus appartenir à aucun homme, car elle était sacrée (2).

De tels cultes devaient procurer une grande prépondérance à la femme. De Mylitta, la grande déesse, qui, comme nous l'avons dit, est la nature passive ou la terre humide, et qui originairement était la matière chaotique, procédaient le soleil et toute sa cohorte céleste. Le soleil, étant né plus tard n'était qu'ordonnateur ou *Demiourgos*. Chaque jour le Chaldéen le voyait remontant de la montagne d'Orient, et il lui semblait que la terre l'enfantait. La terre était donc pour lui la mère du soleil. Puis, en s'élevant, cet astre la baignait de sa lumière et la fécondait; de là la sanctification de l'inceste. Le divin Bel était l'amant de sa mère, et tous les êtres devenaient les enfants de cet amour incestueux. Il ne faut pas chercher d'autre signification aux

(1) Cullimore, *Orientals Cylinders*, nos 71, 76 et 109.
(2) Hérodote, liv. I, § 181 et 182.

amours de Sémiramis et de Ninyas, de Sémélé et de son fils Bacchus, d'Œdipe et de Jocaste sa mère. Par conséquent, la nature mère du dieu solaire lui était antérieure et, en une certaine façon, supérieure. Lui attribuer le sexe féminin et l'entourer d'un culte aussi pompeux, c'était forcément procurer à la femme une grande considération. On représentait la grande déesse sous la forme d'une femme nue debout sur un lion ; le lion était le symbole du soleil ; elle l'avait sous ses pieds en signe de puissance. D'autres fois elle se tenait debout sur un char traîné par deux lions. On l'a fréquemment rencontrée sous cette forme dans l'Asie Mineure.

Les légendes et les monuments témoignent de la liberté, de la considération et de l'influence dont jouissaient les femmes babyloniennes, et qui étaient inconnues de l'antiquité en général et principalement des peuples asiatiques. Les récits sur Sémiramis et sur Nitocris, bien que purement fabuleux, et les figures d'Istar qu'on rencontre sur les cylindres démontrent manifestement l'importance publique de la femme chaldéenne. M. Rawlinson dit très-justement à ce propos que, s'il n'en avait pas été ainsi, les femmes n'auraient certainement pas obtenu tant d'importance dans les représentations plastiques, non plus que tant de place dans les histoires mythiques (1), attendu que ces deux formes sont en somme les deux seules par où s'est traduit le caractère de ces époques.

Les représentations artistiques ont toujours été les images fidèles de l'époque qu'elles ont reproduite ; toujours leurs types ont nettement défini la société qui les a vu surgir. Les dieux éygptiens ont le sourire mélancolique, la tranquillité résignée de l'habitant de ces pays chauds ; plusieurs s'offrent sous la forme d'un animal, parce que, sur les bords du Nil, l'amour de la nature était si large, que jusqu'à l'animal tout était sacré. Les

(1) Rawlinson, *the Five Great Monarchies*, t. III, p. 21 et 22.

déesses grecques, d'une beauté admirablement proportionnée, représentaient bien cette société dans laquelle tout jusqu'au divin, prenait forme humaine. Au moyen âge, époque d'expiation et de pénitence, époque où la matière est vouée au mépris, les christs sont émaciés et livides, leur charpente osseuse se distingue sous la peau qui la recouvre ; les vierges sont pâles et pleureuses, et les saints, mortifiés par les tourments, lèvent les yeux au ciel où ils ont leur demeure. Pendant la renaissance, au contraire, les saints prennent de belles formes, on les revêt de soie et de brocart; les christs acquièrent une musculature herculéenne; les vierges deviennent gracieuses et souriantes; celles de Raphaël sont de sensibles Italiennes, celles de Murillo des Andalouses célestes; et, pour célébrer le retour vers la Nature, les peintres aiment à représenter, dans sa toute-puissance, le Père éternel qui l'a créée.

On peut appliquer cette loi aux divinités assyriennes et chaldéennes. Les représentations de la grande déesse couronnée de la mitre, aux cheveux flottant sur les épaules et tombant jusqu'à la ceinture, au visage hautain, aux seins orgueilleusement dressés, aux larges yeux, aux sourcils finement arqués, à la lèvre inférieure charnue, à la bouche gracieusement entr'ouverte, ici nue et vêtue ailleurs, tantôt les pieds posés sur un lion, et tantôt trainée dans un char attelé de deux de ces animaux, une fleur et parfois des oiseaux à la main, souvent armée de la lance et du bouclier, — ces représentations ne sont que des anthropomorphismes, c'est-à-dire des divinisations des altières femmes de l'Asie Mineure et de la civilisation de l'Euphrate, qui démontrent manifestement la prépondérance obtenue par la femme en Chaldée. Telles devaient être, en effet, les femmes sémites, images vivantes de Vénus Mylitta, au tempérament de feu, toujours ardentes, insatiables, inassouvies, toujours harcelées par une inaltérable soif d'amour que les forces d'un

homme étaient impuissantes à éteindre. Leurs désirs effrénés devaient renfermer quelque chose d'indéfini, d'incommensurable, qui aboutissait au panthéisme de l'amour et rendait nécessaire la possession de tout l'autre sexe. Ce n'était pas un homme, en effet, qu'elles aimaient, c'était l'homme. Leur passion franchissait les bornes de l'individualité; filles de la grande déesse, elles étaient la représentation du sexe; leur amour tenait de la grandeur du Tout, leur désir des ardeurs du Soleil, leur père, et leur volupté de la magnificence de la Terre, leur mère.

Ce sont ces femmes qui causèrent la perte du Perse et du Juif, comme, plus tard, elles devaient causer celle du Grec et du Romain. Ce sont elles qui propagèrent la loi de l'Amour en prêtresses de la divinité, et comme destinées par la nature à accomplir l'unité des races. Mais on n'avait pas obtenu ainsi l'unité physique. Poussée donc par la loi des contrastes, l'Humanité tendit par la voie de la chasteté à l'unification morale; la matrone de l'Euphrate disparut devant la vierge de la Judée, et ce fut une femme qui personnifia aussi l'idée inverse. L'amour charnel, inspiré par la fécondation de la nature, avait provoqué la tendance contraire, et bientôt l'on vit apparaître, inspiré par un idéal d'outre-tombe, l'amour chaste et stérile dont la réalisation consiste en une perpétuelle virginité; amour en Dieu aussi, mais en Dieu esprit et non en Dieu nature. A une tendance en un sens, l'Humanité, comme si elle était régie par la loi du pendule, répond ainsi par une autre tendance en sens contraire. Toute thèse contient son antithèse; et celle de Zirbanit fut Marie.

Nous avons vu qu'à Babylone, comme chez les Accadiens, le mal qui accablait les hommes provenait des esprits célestes ou des démons infernaux, de ces démons qui étaient les ombres des méchants, s'échappant du pays des ténèbres pour tourmenter les mortels sur la terre. Mais,

en dehors de ces causes, il en était d'autres encore auxquelles on attribuait les maux qui pèsent sur les vivants. Comme le raconte Bérose, la théogonie babylonienne enseigne que la création fut précédée d'une époque où tout était eau et ténèbres ; du sein de ces eaux surgirent spontanément une quantité d'êtres irréguliers ; chacun d'eux était pourvu des membres d'un autre ; c'est ainsi que certains avaient deux têtes, une d'homme et une de femme ; d'autres possédaient les deux sexes ; certains quadrupèdes étaient munis de quatre ailes ; il y avait des hippocentaures, des taureaux à tête d'homme, des chiens à quatre corps et à queue de poisson, des chevaux cynocéphales, des serpents à tête humaine. C'était, en un mot, le règne de la confusion des formes au sein du chaos. Une femme, du nom d'Omorca, présidait à cet universel désordre. Pour rétablir l'ordre, Bel la coupa en deux morceaux ; la lune et le ciel étoilé sortirent de la moitié supérieure, la terre et la mer de la partie inférieure. Les monstres qui vivaient dans son sein disparurent. Bel fit alors jaillir du sang de sa tête, et le répandant sur la terre, il créa les hommes qui, par suite de cette origine, possèdent l'intelligence divine. Ensuite, il divisa les ténèbres, et les êtres ténébreux, ne pouvant supporter l'éclat de la lumière, périrent. Enfin, il établit l'ordre dans la création, et, depuis lors, il brille resplendissant dans l'espace.

Nous voyons ainsi qu'à Babylone on crut que le mal précéda le bien, que le désordre vint avant l'ordre, celui-là personnifié dans un être féminin, celui-ci en un dieu non pas créateur, mais ordonnateur seulement de l'univers qui souffrait dans une condition non adéquate.

Les textes cunéiformes parlent encore de la lutte entre un monstre nommé Tiamat et les dieux (1), ainsi que d'un autre monstre, Boul — le Dévorant, — qui s'élançait

(1) G. Smith, *the Chaldean Account of Genesis*, 1876.

périodiquement du sein de la mer pour dévaster le pays et dévorer les jeunes filles qu'il rencontrait sur son passage. La légende raconte que le roi Izdubar, ayant résolu de tuer Boul, ordonna à son fils, le chasseur Ssaïd, de se rendre dans ses domaines, suivi de Hakirtou et d'Oupasamrou, les deux plus belles femmes du royaume ; lorsque le monstre passerait devant elles, il était entendu qu'elles devaient laisser tomber leurs voiles et se montrer toutes nues à ses yeux, afin de l'attirer en un lieu où le chasseur, caché en embuscade, lui donnerait la mort. C'est ainsi qu'il fut fait, et Ssaïd rentra triomphant dans la ville d'Erech (1).

A Babylone, ainsi qu'en Assyrie, la mort du dieu solaire était considérée comme la cause des maux qui s'appesantissent sur la terre, lorsque la nature, triste et languissante, se dessèche et pleure la perte de l'époux qui la fécondait. Ainsi, Myr-Mylitta, qui, sous le nom de Zirbanit, produit des cultes d'amour sensuel, devient, sous l'aspect de Taauth, la déesse funèbre de la guerre et de la mort, qui se rapproche de l'Istar d'Arbelles, la déesse meurtrière et sinistre.

La légende de la descente d'Istar aux enfers nous donne une idée de ce qui, suivant les Chaldéens, s'accomplissait sur la terre quand la déesse allait chercher son amant au fond du sombre empire. Voici ce qu'en dit le texte cunéiforme (2) :

La déesse, veuve « du fils de la vie », descend le chercher dans « le pays immuable, les régions d'où l'on ne revient pas », où il est entré sans en sortir. Ces régions sont divisées en sept cercles comme les sept sphères célestes. Un gardien veille à la porte. « Gardien des eaux, ouvre ta porte, lui dit-elle, afin que j'entre. Si tu n'ouvres

(1) F. Lenormant, dans *les Premières Civilisations*, p. 23 et 24, raconte cette histoire dont l'analogie avec celle de Persée et Andromède et celle de saint Georges est frappante.

(2) F. Lenormant, *les Premières Civilisations*, t. II, p. 84 à 93.

pas ta porte, et que moi, je ne puisse pas entrer, j'assaillirai la porte, j'en briserai les ferrures, j'attaquerai l'enceinte, je franchirai de force la clôture et je ferai relever les morts pour qu'ils dévorent les vivants! » — « Contiens-toi, ô dame, répond le gardien tout adouci, ne fais point cela. » Puis, il lui ouvre et annonce la visiteuse à la grande Dame de la Terre. Dès que la déesse a touché la première porte, il enlève la grande tiare de sa tête; à la deuxième porte, il enlève les pendants de ses oreilles; à la troisième porte, il lui enlève son collier de pierres précieuses; à la quatrième porte, il enlève les parures de sa poitrine; à la cinquième porte, il enlève la ceinture garnie de pierreries qui entoure sa taille; à la sixième porte, il enlève les bracelets de ses pieds et de ses mains; à la septième porte, il lui enlève son voile de pudeur. Elle apparaît ainsi dans tout l'éclat de sa nudité. La grande Dame de la Terre l'a vue et elle s'est irritée. Elle ordonne à son ministre, Namtar, la Peste, de lui faire venir un mal à la main, aux yeux, aux flancs, aux pieds, au cœur et à la tête. Et Istar, « assise sur elle-même », souffre cruellement. Alors, sur la Terre, le taureau ne veut plus saillir pour l'accouplement, et tous les animaux, mâles et femelles, ne s'unissent plus. L'ensemble des générations est menacé de disparaître. L'esclave lui-même a refusé son devoir.

Dans ces circonstances, « le Dieu, frère de l'intelligence », appelle Samas, et celui-ci va raconter à Nouah, le sauveur, tout ce qui se passe. Et Nouah fait surgir le fantôme d'un homme noir et lui dit : « Va chercher Istar et présente ta face à la porte du Pays immuable. » Or, à peine l'homme noir s'est-il présenté, les sept portes du Pays immuable se sont ouvertes devant lui. La grande Dame de la Terre, en se voyant ainsi contrariée, tremble sur sa base, arrache sa couronne, se tourne et ne veut pas se calmer. Mais le fantôme la menace et elle cède enfin. Il ordonne alors à Mamit, son serviteur, d'orner le tem-

ple et d'appeler le dieu Anounnaki, qui vient s'asseoir sur le trône d'or. Il donne à Istar « les eaux de la vie », et la déesse sort de l'Enfer. A la première porte, le gardien lui a rendu le voile de la pudeur; à la seconde porte, il lui a rendu les pierreries de ses pieds et de ses mains; à la troisième porte, il lui a rendu la ceinture, ornée de pierreries, de sa taille; à la quatrième porte, il lui a rendu les parures de sa poitrine; à la cinquième porte, il lui a rendu les pierres précieuses de son col; à la sixième porte, il lui a rendu les pendants de ses oreilles; à la septième porte, il lui a rendu la grande tiare qui orne sa tête. Puis, Istar rencontre l'objet de son ardente passion, elle lui offre « les eaux sublimes », et « la fête du Fils de la vie » se célèbre.

Cette légende ne nous donne qu'une explication symbolique du mal qui affecte la nature entière, c'est-à-dire de la stérilité de la nature; dans la légende du déluge, nous voyons que le mal moral, c'était la désobéissance des premiers hommes envers leurs dieux, que ces hommes se corrompirent et péchèrent, et que, pour les châtier, les dieux résolurent de leur envoyer une inondation.

Au milieu de la nuit, dit le texte cunéiforme (1), les dieux exprimèrent leur volonté, et Nouah parla à Xisutros de la façon suivante : « Construis un grand vaisseau, lui dit-il, je vais détruire les pécheurs et la vie! Introduis dans ses flancs *la semence de la vie* de la totalité des êtres, afin qu'elle se conserve! » Et Xisutros construisit le navire, et, avec le concours de Samas, le dieu du soleil, il éleva dans l'intérieur un autel destiné aux sacrifices. Puis, il rassembla tout ce qu'il possédait d'or et d'argent, et de *semence de la vie* qu'il enferma dans le vaisseau, et il y fit entrer ses serviteurs, mâles et femelles, les ani-

(1) Voir la traduction de M. G. Smith, dans l'ouvrage de M. J. Menant, *Babylone et la Chaldée*, p. 23 à 30.

maux domestiques, les animaux sauvages et *les jeunes gens de l'armée*. La nuit suivante, il entendit la voix de Samas qui lui disait : « Entre dans ton navire, car je vais faire pleuvoir du ciel en abondance. » Et Xisutros eut peur, il entra et il confia la conduite du vaisseau à un pilote. Le lendemain matin, il vit *la fureur de la tempête* s'élevant de l'horizon et s'élargissant dans les cieux. Bin, le dieu de l'atmosphère, se met à tonner. Nébo, le dieu de la planète Mercure, s'avance en face accompagné de Sarou. Les démons de la dévastation se précipitent par monts et par vaux. Nergal, le dieu destructeur de la chasse et de la guerre, bouleverse et ruine tout autour de lui. Adar marche en avant, terrasse tout ce qu'il rencontre. Et, tous ensemble, les dieux balayent la terre ; l'inondation efface tout vestige de vie de sa surface ; de brillante qu'elle était, elle est changée en un désert. La tempête s'élève jusqu'au ciel ; les dieux eux-mêmes tremblent et cherchent un asile dans le ciel d'Anou, le plus élevé des cieux, où brillent les étoiles fixes ; c'est là qu'ils se blottissent, épouvantés, « comme des chiens cachant leurs queues. » — « Le monde a tourné au péché ! s'écrie Istar devant les dieux. J'ai prophétisé le malheur, au malheur fut dévoué tout mon peuple. J'ai fait l'homme et il disparaît, comme les petits poissons qui remplissent la mer, au milieu des flots ! » Les dieux et les esprits pleurent avec elle ; les dieux, sur leurs sièges, se lamentent, désolés, mais ils ferment leurs lèvres, épouvantés du mal qui s'avance. Six jours se passent ainsi, pendant lesquels le *tonnerre*, la *tempête* et l'*ouragan* dominaient. Le septième jour, l'atmosphère devient plus tranquille ; la tempête qui avait détruit la terre, comme par un tremblement, s'apaise ; la mer se dessèche, les vents tombent et. Xisutros, traversant les mers, voit que les corps inanimés de *celui qui avait fait le mal* et de toute la race humaine qui avait péché, flottaient comme des roseaux sur la surface des eaux. Alors il ouvre une fenêtre du navire et la

lumière pénètre dans l'intérieur du bâtiment. Puis, le vaisseau vient heurter la montagne de Nizir, ce qui l'empêche d'aller plus avant. Xisutros voit qu'il est à douze coudées au-dessus de la mer. Les eaux mirent sept jours à baisser. Le septième, Xisutros laissa s'envoler une colombe qui ne tarda pas à revenir, puis une hirondelle qui, à son tour, retourna; enfin un corbeau qui, voyant flotter les cadavres, s'abattit sur eux pour les dévorer, puis il s'envola, il erra au loin et ne revint plus. Alors Xisutros lâcha les animaux aux quatre vents, il fit une libation, bâtit un autel sur le sommet de la montagne, et les dieux se réunirent au-dessus du sacrifice comme des « bancs de poissons ». La splendeur de leur gloire était si éblouissante que Xisutros ne pouvait la fixer. — « Que les dieux viennent à mon autel, mais que Bel n'y vienne pas ! s'écria-t-il, parce que Bel a déchaîné l'orage sans considération aucune et voué mon peuple à l'abîme ! » Or, Bel avait vu de loin le vaisseau et, s'adressant aux dieux et aux esprits, il leur dit : « Que pas un ne sorte vivant, qu'aucun homme ne soit sauvé de l'abîme ! » — « Mais qui donc restera ? » lui fit Adar. Et Nouah qui savait toutes choses : « O prince des dieux, au lieu de tempêtes, fais dorénavant que les lions augmentent et que les hommes diminuent, que la famine survienne et que le pays soit anéanti, que la peste se répande et qu'elle décime les hommes ! » Ayant entendu ces paroles, Bel se calma et il pénétra dans le vaisseau, donna la main à Xisutros, le fit sortir, lui, sa femme et ceux qui étaient avec lui, et purifia le pays en concluant un pacte de paix avec le peuple. Xisutros et son peuple s'en furent avec les dieux, parce qu'ils étaient semblables à eux, et Xisutros, sur leur conseil, habite en un lieu écarté à l'embouchure des fleuves.

Telle est la légende babylonienne de l'invasion du péché et du déluge.

Nous avons exposé les idées des Accadiens sur le mal,

et les formes que le mal affectait parmi eux. De leurs dieux telluriques, nous sommes arrivés à leurs esprits, à leurs démons, à leurs personnifications, à leurs exorcismes et à leurs pratiques dont est sortie, par l'évolution. la magie babylonienne. Nous avons vu aussi leurs divinités telluriques se fondre dans les divinités des peuples sémitiques qui émigrèrent en Chaldée, et devenir les divinités sidérales qu'adora Babylone. Elles produisent l'astrologie d'une part, et la théurgie de l'autre, par les liens qui les rattachent aux hommes ; elles consacrent la monarchie par la subordination qui les règle, les pratiques orgiaques de la déesse de l'amour par l'assimilation des fonctions de la production naturelle à celles de la reproduction humaine ; et du culte de la déesse dérive l'élévation de la femme. Nous avons déroulé enfin les légendes babyloniennes qui expliquaient le mal sur la terre depuis sa préexistence à la création, suivant Bérose, jusqu'au châtiment du péché sur la terre, suivant les textes cunéiformes.

Nous avons étudié les esprits chez les Accadiens, parce que ce sont ceux qui passèrent chez les Chaldéens et qui influèrent sur les démons judaïques après la captivité du peuple hébreu. Nous avons étudié l'astrologie et la systématisation des dieux sidéraux, parce que ces idées ont apparu plus tard en Grèce parmi les platoniciens et les pythagoriciens et qu'elles ont grandement influé à Alexandrie en se transmettant au christianisme orthodoxe et gnostique par l'intermédiaire des Grecs et des Alexandrins. Nous avons passé en revue le culte de l'amour parce qu'il a produit par contraste la tendance opposée chez le peuple hébreu. Les Juifs repoussèrent ce culte, parce que c'était celui de leurs oppresseurs, et, par un effet d'opposition, ils obéirent à la tendance contraire, tendance qui, concordant avec le mépris que le

monde grec commençait à manifester envers la nature, se propagea dans le christianisme et s'y accentua au point d'en constituer la base. Alors, les dieux de Babylone, comme les autres dieux du paganisme, passent au simple rang d'auxiliaires de Satan qui règne comme prince de ce monde.

Actuellement, nous allons étudier le concept du mal chez les Hébreux et chercher à découvrir comment, en se détachant de Iahweh arbitre absolu, l'accusateur devient son incarnation.

## IV

## IAHWEH ET SATAN

Le Lévitique (1) dit que, selon le rituel du jour de *la propitiation*, un bouc chargé des péchés du peuple était envoyé au désert pour être sacrifié à Hazazel. Hazazel était peut-être un antique dieu devenu démon, qu'après le Lévitique on ne retrouve plus que dans le livre d'Enoch, où il paraît comme chef des anges déchus, en révolte contre Iahweh.

Ainsi que l'indiquent les livres antérieurs à la captivité de Babylone, les Hébreux croyaient aux fantômes nocturnes qui habitaient les ruines et aux esprits qui engendraient les maladies. Les Psaumes parlent du démon de midi; peut-être font-ils allusion aux congestions, aux névralgies et aux ramollissements que la chaleur, à cette heure du jour, détermine dans les régions de l'Orient. L'heure de midi est en effet celle du sommeil dans les pays chauds ; quand la température est élevée, le cauchemar assiège les dormeurs. Les spectres du matin et les esprits méchants de la nuit sont aussi des personnifications malfaisantes de l'imagination hébraïque, bien que l'on puisse manifestement reconnaître chez ces derniers l'influence babylonienne. Cependant, chez les Israélites. le mal ne possède pas une personnification bien déterminée. Jusqu'à une époque très-voisine du christianisme, le mal, pour l'Hébreu, directement d'abord, puis indirectement, procède de Iahweh.

Ahouramazda, Osiris, Baal ou Bel étaient des dieux

(1) *Lévitique*, XVI, 8 à 10.

incarnés dans la nature ; ils étaient l'essence de ses manifestations vitales, la nature elle-même. Les deux premiers n'en représentaient que la partie bonne, lumineuse, active, vivifiante ; la partie négative et destructive avait une autre personnification antithétique ; le non-être et le mal ne leur incombaient pas. Lorsqu'ils produisaient le mal, les dieux chaldéens, phéniciens et chananéens affectaient une forme distincte ; ils se transformaient plutôt en un autre dieu. Il en est ainsi de Moloch, qui devient le contraire de Baal-Adon (1). Ces dieux ne possédaient donc pas la puissance tout entière. De plus, Osiris et les dieux de l'Asie antérieure qui représentaient la vie n'étaient que la partie active du principe bon ; ils incarnaient le sexe masculin. La partie passive était représentée par une déesse ; et l'ensemble du dieu et de la déesse composait le couple sacré, nécessaire à la production des organismes sur la terre.

Au contraire, Iahweh, qui dominait les autres dieux de son peuple jusqu'à les annuler, devint le dieu distinct de la nature, le dieu qui résumait tout en sa personne, le mal comme le bien, l'être autant que le non-être, le dieu enfin qui, pour engendrer, n'avait nullement besoin d'une déesse. Il tira le monde du néant, et il l'anéantira le jour qu'il lui plaira. Puisqu'il ne meurt pas, il n'a pas besoin de se reproduire. Il est le véritable dieu du monothéisme ; il n'a ni compétiteur ni femme ; il est éternellement personnel et vivant, omniscient et omnipotent. Rien ne se produit dans le monde qu'il n'ait permis, pas d'action naturelle qu'il n'ait déterminée. Il inspire tout aux mortels, tout absolument, jusqu'à leurs erreurs.

Le dieu de l'Iran et celui de l'Egypte protégeaient l'homme dans sa lutte contre le principe du mal. Si l'homme souffrait, ses souffrances n'étaient qu'une partie

(1) Voir le chapitre sur la Phénicie. En Phénicie comme dans toute l'Asie antérieure, l'idée du mal et celle de la mort se confondent. Un même dieu les incarne toutes deux.



de celles que le dieu souffrait lui-même en combattant son malfaisant adversaire. Les malheurs, les contretemps ne s'appesantissaient sur sa personne que durant l'absence ou pendant la mort du dieu ; mais, dès que le dieu revenait, ou dès qu'il ressuscitait, tous ces maux disparaissaient subitement. La mort elle-même lui venait toujours du principe ténébreux, du principe qui était aussi l'ennemi du dieu. Or, ce principe en Egypte était vaincu tous les ans, et l'homme célébrait la fête de la résurrection en revoyant son dieu répandre la vie autour de lui. En Perse, le principe du mal reculait chaque jour devant les efforts triomphants de l'Ahsavan, du travailleur, ami de l'ordre, soldat d'Ormuzd, qui combattait plein du courage que lui communiquait le dieu de la lumière.

Le dieu de Chanaan distribuait la vie, l'abondance et le plaisir quand il était riant; et, quand il était ennuyé, il devenait rouge, brûlant, incendiaire et meurtrier. Mais il s'ennuyait ou il souriait, il donnait la vie ou il donnait la mort avec une régularité mathématique, fatale, indépendante de sa volonté, condition précise de son essence.

Dans Iahweh, c'est tout le contraire. Il n'est pas un dieu dans la nature ; il existe par lui-même; c'est là la signification propre du nom que lui donne Israël (1). C'est lui qui a créé la nature ; c'est lui qui, en vertu de sa propre force, a fait la terre ; lui qui, par son savoir, affirma le monde ; lui qui étendit les cieux comme la toile qui forme le toit de la tente de l'habitant du désert (2). Or, comme il a créé la nature, il peut aussi l'altérer quand et comme il veut. Il n'est pas non plus un Dieu pour l'homme ; c'est exclusivement pour lui, pour sa satisfaction qu'il l'a mis au monde. Il lui a donné la vie pour qu'il le serve et le loue; et quand l'homme ne le reconnaît pas, il s'en venge terriblement.

(1) Michel Nicolas, *Études critiques sur la Bible*, Ancien Testament.
(2) *Jérémie*, LI, 15.

La terre est son marchepied; les éléments sont ses agents; ils sont distincts de lui, et il les créa pour s'en servir; c'est pourquoi il les mène à sa fantaisie, sans lois, sans formules, sans relations fixes. Toutes ses actions sont des miracles. Il arrête le soleil; il teint la lune de la couleur du sang; il fait pleuvoir le feu du sein des nuages; et dans sa fureur, il arrache les monts de leurs fondements, déplace le monde. A sa voix, les eaux se rassemblent dans les cieux, les nuages accourent et s'élèvent de tous les confins de la terre, la foudre éclate, la pluie tombe et les vents se déchaînent (1). D'une seule menace, il dessèche le lit de la mer et tarit les fleuves à leur source (2). A son aspect, les montagnes tremblent, les vallons se nivellent, et l'Univers et tous ses habitants s'embrasent et disparaissent (3).

Iahweh est le dieu de son peuple qu'il gouverne en monarque absolu (4). La maison de Jacob lui appartient; Israël est sa ferme (5). Il veille par lui-même à l'observation de sa loi; il suffit à en punir les infractions. Moïse lui-même ne figure que comme son mandataire. Les juges sont de simples délégués qui consignent les manifestations des délits; il châtie tout ce qui échappe à la justice humaine, et son châtiment ne se fait jamais longtemps attendre. En signe d'éternelle domination, il est toujours présent parmi son peuple, bien qu'il ne se trouve qu'à l'état de symbole dans l'arche d'alliance. Le temple dont il ordonne plus tard la construction n'est pas un lieu destiné à la prière; pour cette destination un temple n'eût pas suffi; il en eût fallu plusieurs; il n'en existe qu'un seul, parce que celui-là est son palais. C'est là que se célèbrent les sacrifices; ainsi les tributs dus

(1) *Jérémie*, LI, 16.
(2) *Nahum*, I, 4.
(3) *Nahum*, I, 5.
(4) Josèphe, *Contr. App.*, lib. II, 516.
(5) *Exode*, XIX, 5 et 6, *Psaumes*, CXXXV, 4.

à un roi sont payés dans sa demeure. Déjà, lorsque Iahweh était au désert, c'était à la porte du tabernacle que les sacrificateurs égorgeaient les brebis en son honneur (1). L'Israélite n'est que le colon de ses terres; le véritable maître du sol, c'est Dieu. C'est pourquoi il en exige les prémices ; c'est pourquoi encore, la loi mosaïque ne permet pas à l'Hébreu de vendre sa ferme ; elle ne lui appartient pas, il ne fait que l'exploiter, il n'en est que l'usufruitier. Dieu prélève en effet la dîme non-seulement sur la terre, mais encore sur tous les biens, troupeaux et personnes (2). Le premier né des hommes lui est dû ainsi que les meilleurs agneaux et les premiers fruits des champs (3). Ce n'est que par grâce spéciale qu'il permet qu'on ne lui sacrifie pas le premier-né ; mais, en échange, on lui doit cinq sicles d'argent pour la rançon. Ce n'est pas par sollicitude pour la santé de son peuple qu'il lui donne des prescriptions hygiéniques; si, par exemple, il lui enjoint la propreté, s'il lui interdit certains aliments, s'il lui défend la bestialité charnelle, s'il éloigne de lui la lèpre, c'est parce qu'Israël est bien son peuple, c'est-à-dire sa chose, et qu'il ne veut rien posséder d'impur. D'ailleurs, lorsque l'Israélite l'abandonne, lorsqu'il s'éloigne de lui, il lui envoie la peste (4).

Comme il est seigneur et dieu du territoire d'Israël en même temps que de l'Israélite, il ne peut être adoré que sur la terre de son pays. L'étranger qui veut pratiquer son culte est obligé d'emporter de la terre de Judée afin de sacrifier sur cette terre. Les Assyriens qui vont peupler son territoire sont dévorés par des lions jusqu'à ce que le roi d'Assyrie leur envoie un prêtre qui les instruise dans sa croyance.

Il n'est pas qu'un monarque absolu dans le gouverne-

(1) *Lévitique*, III, 1, 2.
(2) *Lévitique*, XXVII, 30 et 32.
(3) *Nombres*, III, 13; *Exode*, XIII, 2, 12, 13; *Lévitique*, XXVII, 26.
(4) *Lévitique*, XXVI, 25; *Exode*, V, 3.

ment, il est encore un souverain guerrier. *Seigneur dieu des armées*, il guide Israël contre les autres nations (1). Bien qu'étant le dieu d'un seul peuple, il prétend dominer les autres, non pas pour leur rendre justice ni pour les fondre en une seule nation, mais pour les soumettre aux Hébreux ou les exterminer en cas de résistance (2). Pour lui, quiconque n'est pas Juif est né en vain. Comme il ne souffre pas la concurrence pour lui-même, il ne l'admet pas davantage pour son peuple. C'est lui qui fait tout; donc, il appartient à son peuple de tout faire également, de faire tout ce qui peut être fait sur la terre. Il ne se lasse pas de montrer à son peuple des perspectives de puissance et de prospérité, tandis qu'il n'a pour les autres que des prophéties d'extermination. Aux Egyptiens, aux Chananéens, aux Philistins et aux Babyloniens il envoie des plaies de grenouilles, de poux, de mouches, de sauterelles, la famine, la peste, la grêle, les ténèbres, le feu du ciel, la mort de tous les premiers-nés (3), l'inondation, l'incendie et le massacre. S'il combat les nations étrangères, il ordonne le viol de leurs jeunes filles, l'immolation de leurs enfants (4) et de leurs vieillards, le pillage de leurs trésors. Il fait repaître les pères de la chair de leurs propres fils (5), il jette les femmes dans les bras de ceux qui ne sont pas leurs maris (6). Et si son

(1) *Isaïe*, v, 137, vi, 3, ix, 18, x, 23, 33, xii, 13, xiv, 24, 27, xix, 4, 12, 25, xxxi, 4, 5; *Jérémie*, ii, 19, vi, 9, vii, 21, viii, 3, ix, 17, xi, 20, xv, 9, xix, 111, xxviii, 2, xxix, 25, xxxii, 18, xxxiii, 12, xxxviii, 17, xlvi, 25, xlviii, 5; *Amos*, v, 27, vi, 8; *Nahum*, ii, 5; *Habacuc*, ii, 13; *Aggée*, i, 5; *Zacharie*, iii, 9, vii, 9, viii, 20; *Malachie*, iii, 3, xlix, 5, li, 33.

(2) On le voit bien parfois paisible et même tendre, mais il ne se montre jamais ainsi qu'à l'égard de son peuple. Or, comme nous ne suivons ici que l'évolution du concept du mal, nous n'avons à étudier Iahweh que sous son aspect maléfique.

(3) *Exode*, xii, 29.

(4) *Jérémie*, ix, 21.

(5) *Id.*, xix, 9.

(6) *Id.*, viii, 10.

peuple est vaincu et qu'il tombe en captivité, il l'excite à la révolte, ou bien il lève une armée de Perses et il ouvre le chemin de Babylone à Cyrus.

C'est un dieu vengeur, un dieu de colère (1). Malheur à celui qui aura lutté contre son peuple, car au jour de la vengeance aucun asile ne s'ouvrira devant lui ! Pour qu'il ne puisse se soustraire à ses atteintes, la mer écartera ses flots pour l'engloutir (2), les murs de ses forteresses tomberont en poussière (3), et même le soleil et la lune arrêteront leur course afin que l'extermination puisse durer plus longtemps.

Comme il fait tout, le mal lui incombe autant que le bien. Il est dieu et diable à la fois; mais plus fréquemment il est diable. Et c'est par lui-même qu'il en remplit les fonctions. C'est lui qui a placé les méchants sur la terre et qui leur a permis de prendre racine, de croître et de fructifier (4). C'est encore lui qui marque les hommes comme les moutons du troupeau pour qu'on les immole. Ses emportements sont si terribles, que nul n'ose les affronter (5). Là où règne la douleur il ajoute la tristesse (6). Quand il tire son glaive, il n'est plus de paix pour les mortels ; le ravage s'abat d'un bout de la terre à l'autre (7). Parfois il se sert de ses anges, serviteurs dévoués qui exécutent ses ordres bons ou mauvais (8). Satan et l'Exterminateur sont

(1) *Nahum*, I, 2.
(2) *Exode*, XV, 4.
(3) *Josué*, VI, 20.
(4) *Jérémie*, XII, 2,
(5) *Jérémie*, X, 10.
(6) *Jérémie*, XLV, 3.
(7) *Jérémie*, XII, 12.

(8) Le livre de *Job* parle des anges de la Mort (XXXIII, 22). Comparez *Proverb.* (XVI, 14). Les messagers du Mal se rencontrent dans un psaume (*Ps.* LXXVIII, 49). Dans plusieurs passages de l'Ancien Testament, on voit intervenir l'esprit du Mensonge (I *Rois*, XXII, 21 et suiv.; II *Chroniq.*, XVIII, 20 et suiv.), celui de la Somnolence (*Isaïe*, XIX, 14; XXIX, 10), et celui de la Volupté (*Osée*, IV, 12). Il est encore parlé,

ses favoris. Ils sont à lui ce que le chef de la police et le bourreau sont au tyran, et les ordres qu'il leur donne sont tels, qu'il ressemble à un grand exécuteur plutôt qu'à un juge.

Il distribue le bien et le mal irrégulièrement, comme il lui plaît. Il n'est pas comme certains dieux de Chanaan, dont les mortels pouvaient prévoir les arrêts parce qu'ils connaissaient leurs époques fixes de distribution de lumière ou de chaleur. Il est le maître absolu. Il ne reconnaît d'autre principe que celui de sa volonté suprême. La loi n'est que sa volonté réduite en formule. La justice elle-même lui est subordonnée, car c'est lui qui la fait (1), et, en dehors de ce qu'il fait, elle n'existe pas. Loin d'être un rapport humain, elle est une simple émanation divine. L'homme par lui-même ne peut produire que le mal. La conception de la justice, Iahweh l'efface dans la conscience de l'Israélite par celle de l'adoration. Il ordonne aux Beni-Israël d'emprunter des objets précieux aux Egyptiens et de les leur voler ensuite ; il renvoie de leur maison Agar et Ismaël ; il fait massacrer 24 000 Hébreux qui se sont unis avec des femmes Madianites adoratrices de Belphégor, pendant qu'il laisse impunis mille fornications ; il ne châtie même pas les incestes des filles avec

dans le livre I[er] de *Samuel* (XVI, 14 et suiv.) d'un esprit du Mal qui, avec la permission de Iahweh, s'était emparé de Saül, et, dans le livre des *Juges*, il est dit que Dieu envoya l'esprit de Discorde à Abimélech pour le punir du meurtre de ses soixante-dix frères tués de sa main (IX, 23). L'esprit de Destruction paraît dans le deuxième livre de *Samuel* (XXII, 15, 17. Comparez avec I *Chron.*, XXI, 15, et II *Rois*, XIX, 35). Tous ces esprits ne sont pas foncièrement mauvais ; ce ne sont que des anges qui exécutent le mal dont Iahweh les a chargés.

On peut consulter à cet égard l'excellent travail, publié par M. J. Grès, dans la *Revista contemporanea*, Madrid, livraisons 30 janvier, 15 février, 30 mars 1879, sous ce titre : *Demonologia Judaica*, et dans lequel tous les êtres surnaturels, considérés par les Juifs comme malfaisants, sont parfaitement décrits et recherchés dans leurs origines.

(1) *Jérémie*, IX, 24.

leur père. Mais qu'importe? N'est-ce pas lui qui a ordonné, n'est-ce pas lui qui a permis? Ce qui est fait est donc bien fait. Qui donc peut dire si la justice règne dans ses actes? Qui pénétra jamais ses intentions? Comme il se trouve en dehors de la nature à laquelle il est antérieur et supérieur, comme il est le *ens à se*, on ne le peut comprendre. Moïse lui-même ne le vit que par derrière.

C'est un vieillard éternel, solitaire, aride comme le désert, âpre et dur comme son peuple, au visage redoutable et à la voix grondante, qui demeure en un coin de l'espace. Comme rien n'obtient la vie de soi-même et que tout la reçoit de lui, il exige de l'homme aussi bien que des éléments l'entière abdication de leur autonomie. Cela étant l'homme qu'il a créé pour lui-même le méconnaît! Aussi se montre-t-il toujours courroucé. Comment! l'homme qui n'est rien, qui ne possède rien, se soulève contre lui qui est tout! C'est pourquoi le châtiment doit être effrayant.

A en juger par ses manifestations, on pourrait bien dire qu'il est Moloch. Il prescrit des sacrifices, il se réjouit au spectacle des entrailles palpitantes, le sang répandu lui plaît, la vapeur de la graisse est pour lui un parfum agréable (1). C'est un dieu igné. Lorsque son peuple traverse les solitudes du désert, il le précède, enveloppé, le jour, dans une colonne de fumée, et, la nuit, dans une spirale de flammes (2). C'est par le feu qu'il se révèle à Abraham, à Salomon et à Elie ; par la foudre, à Moïse et à son armée ainsi qu'à Jérémie, à Daniel, à Isaïe et à d'autres prophètes. Dans ses apparitions, les buissons s'enflamment (3) et les nuages pleuvent des étincelles. Ses narines fument, sa bouche est un brasier, sa parole brûle (4), son contact incendie, sa colère réduit tout en

(1) *Lévitique*, III, 3, 4, 5, 9, 14, 16.
(2) *Nomb.*, XIV, 14.
(3) *Exode*, III, 2.
(4) *Jérémie*, XXIII, 29.

cendres (1). Les anges, ses envoyés, sont des visions éblouissantes qui portent le glaive flamboyant pour châtier les idolâtres. Ezéchiel les a vus marcher sur Babylone, le visage resplendissant, emportés dans un ardent tourbillon et fulminant des éclairs (2).

Il domine par la terreur. On ne peut apprendre et savoir qu'en le craignant. Il frappe de malheur qui l'outrage, et, afin de leur apprendre qu'il ne les oublie pas, il n'épargne même pas ses favoris. Pour lui avoir désobéi, le peuple qu'il chérit périt presqu'en entier dans les sables du désert; puis, dès qu'il lui revient fidèle, il le laisse souffrir en captivité, victime de la haine de ses ennemis. Lorsqu'il châtie, son châtiment s'étend jusqu'à la cinquième génération ; la faute est expiée même par celui qui ne l'a pas commise. Il est le dieu des malédictions, et il les imprime sur le corps qu'il rend difforme et malade, pour qu'on puisse dire : voilà le maudit.

Comme il est maître absolu, il se communique et se révèle à qui lui plaît. Parmi les peuples, il en choisit un pour lui ; il élit une tribu de ce peuple pour qu'elle se consacre à son sacerdoce ; et il oblige les autres tribus à travailler au profit des Lévites. Parmi les fils d'Adam, il préfère le pasteur vagabond à l'agriculteur laborieux. Souvent, celui qu'il a distingué est injuste et criminel; mais n'importe ; sa munificence apparaît ainsi bien plus grande; plus l'élu est pervers et plus la distinction est frappante. Ceux qu'il choisit pour lui sont prédestinés au bien et restent saufs. Il trouble au contraire la raison de ceux qu'il délaisse, afin qu'ils se perdent. *Quos vult perdere Jupiter dementat.* Partout il sanctifie l'arbitraire dont jaillissent deux grands dogmes : la *Prédestination* et la *Grâce*.

Les élus avec lesquels il entre en communication de-

(1) *Isaias*, IX, 19 ; *Sophonie*, III, 8 ; *Ezech*, XXI, 32 ; *Nahum*, I, 6 ; *Deutér.*, XXIX, 23 ; *Gen.*, XIX, 24.

(2) *Ezech.*, X, 1 et seq.

viennent ses prophètes. Il se révèle par l'émission directe de sa volonté, et ne se laisse pas comprendre par l'étude. Seul il possède la science; celle de l'homme est vaine. Il fait ses apparitions au milieu du désert aride, là où, par sa pauvreté, la nature ne peut nullement frapper l'esprit. Une plaine grise, sablonneuse, des roches âpres et dépouillées, tel est le théâtre où gronde sa voix. Les harmonies de la nature l'étoufferaient; la splendeur de ses manifestations lui ferait concurrence dans l'âme humaine; aussi la frappe-t-il de ses malédictions. Il faut que lui, que lui seul soit admiré. C'est dans ce but qu'il repousse même ses représentations sensibles, car elles pourraient fixer plus que lui-même l'attention de ses créatures. Il jalouse jusqu'à sa propre image.

Il a conclu un pacte avec son peuple. Il le fera sortir triomphant de ses entreprises en échange du culte qu'il lui prescrit (1). Mais, comme il est maître de respecter ou non les termes du traité, il ne les maintient pas. Parfois, c'est lorsque l'homme l'adore le plus qu'il fait le plus tristement échouer ses entreprises et qu'il le frustre dans toutes ses espérances. Ainsi, Job, l'être le plus juste de la terre, est affligé de toutes sortes de misères; et, lorsque accablé de toute espèce de souffrances et doutant de la justice divine, il demande à Dieu la raison de tant de malheurs, celui-ci lui fait une réponse qui l'écrase : « Où étais-tu, lui dit-il, quand je posais les fondements du monde? Quand je dis à la mer : tu viendras jusqu'ici, non au delà; ici expirera l'orgueil de tes flots? As-tu donné des ordres au matin? As-tu enseigné la place à l'aurore (2)? »

Il est l'autorité absolue; les monarques de la terre règnent de par son bon vouloir, *per me regnant reges*. Il formule un code unique qu'il dicte au peuple, au milieu d'une

(1) Renan, *Revue des deux mondes*, 1er mars 1875. L'Apocalypse de l'an 97.

(2) *Job*, xxxviii, 4, 11, 12.

épouvantable tempête d'éclairs et de tonnerres. Et, bien qu'il consigne dans ce texte quelques principes de justice, il pose sa personnalité dans le premier article, comme étant supérieure à toute justice. « Premièrement, dit-il, tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, par-dessus toutes choses. » Et ceci, quand bien même les choses qu'il prescrira seraient nuisibles au prochain.

Tel est Iahweh, arbitre du mal et du bien, à la fois juste et injuste selon qu'il lui plaît, jusqu'à l'époque où l'un de ses serviteurs, qu'il a chargé des inspirations du mal, se révolte pour lui disputer l'empire. Dès lors, il n'est plus seul à commander et à faire. Les fonctions du mal qu'il exerçait auparavant, soit par lui-même, soit par délégation, sont remplies par le prince des démons, que l'on considère dans la suite comme *prince de ce monde*.

Alors, il faut que pour le combattre, Iahweh, retiré dans les régions élevées du ciel, envoie son émanation, c'est-à-dire son fils qui s'incarne sur la terre. *Et verbum caro factum est.*

Les premiers patriarches eurent *El* pour dieu. Ils l'appelaient *El Schaddaï* et *Adonaï*, et au pluriel *Eloïm*. *El* signifie *Puissance*, *Force*, *Empire;* le pluriel était usité, parce que l'on ne concevait la plus grande force, la suprématie, que par l'union de plusieurs, comme si chaque individualité ne pouvait avoir qu'une unité égale à une autre individualité. Il fallait par conséquent plusieurs dieux pour donner une idée de la puissance supérieure, et la qualité, dans ce cas, trouvait son expression dans la quantité.

Plus tard apparaît, dans la Bible, le mot יהוה, que l'on ne prononçait pas, et qui signifie *Celui qui est*, c'est-à-dire *un être existant par lui-même*. Ici, le nom distinct nous indique bien clairement, chez le peuple hébreu, une divinité distincte, ou du moins une conception distincte de la divinité. Lorsque le nom change chez des peuples

où il avait tant d'importance, c'est un signe du changement de la chose.

Quelle fut l'origine de Iahweh? Comment s'introduisit-il dans Israël et comment devint-il le dieu du monothéisme, auteur et arbitre du bien et du mal? Voilà trois questions qui s'imposent aujourd'hui à l'attention de tous ceux qu'attire l'exégèse biblique.

Il paraît, d'après les autorités les mieux reconnues, que Iahweh fut, en son premier état, un dieu de l'atmosphère analogue au dieu *Bin*, d'origine assyro-babylonienne. C'était une ancienne divinité du polythéisme *araméen;* les Hébreux ainsi que d'autres peuples de la vallée du Jourdain, les Syriens et les Phéniciens, l'avaient adopté. Cette opinion se fortifie de cette remarque, que la contraction du nom se rencontre dans plusieurs noms propres chananéens et phéniciens. Dans ce cas, cette dénomination de la divinité aurait émigré de Babylone et d'Assyrie avec les Sémites du Nord et de l'Ouest, les Araméens, les Chananéens et les tribus Térachites.

Pour prouver que, dans le principe, Iahweh fut un dieu atmosphérique du panthéon assyro-babylonien, on peut s'appuyer sur ce que les Assyriens possédaient une racine *hava*, qui signifiait « respirer », et que leur *Iahou* désignait « celui qui respire ou fait respirer » (1). De plus, *vivre*, chez les Hébreux, était synonyme de respirer, comme *vie* l'était de souffle. Jules Soury dit à ce propos : « Le mystérieux tétragramme, le mot ineffable dont les lettres portent dans la Bible la vocalisation du mot Adonaï, présente d'une manière évidente la racine *hava*, racine très ancienne qui n'existe plus guère dans l'hébreu ordinaire, mais qu'on rencontre dans un dialecte voisin, l'araméen, et à laquelle répond l'hébreu *haya*, « être ».

(1) Selon Schrader, pour les Assyriens *Iahou* était l'équivalent d'*Ilou*, « dieu ». Iahou pouvait signifier « celui qui respire, qui fait respirer, qui communique le souffle » comme « celui qui vit ou qui donne la vie ».

Nul doute pour M. Schrader que ce verbe ne soit qu'un adoucissement de la racine *chava* et *chaya*, « souffler », « respirer », « vivre », dont la prononciation primitive s'est conservée dans le nom de la femme d'Adam, *Chavva*, « Ève ». Dans les langues sémitiques comme dans toutes les autres, les racines qui expriment la notion de l'être sont naturellement dérivées de significations primitives plus concrètes. L'antique dieu Iahweh, dont nous entendons le nom, a la forme hiphil du verbe, c'est-à-dire au sens causatif, signifie *celui qui donne le souffle ou la vie*, puis l'existence et l'être (1). »

D'après Baudissin, le Moloch chananéen, en évolutionnant chez les Beni-Israël, serait devenu un dieu de tribu appelé Iahweh (2). Bien que la première opinion semble la plus probable, celle-ci ne laisse pas d'être pourvue d'un sérieux fondement; mais, de toutes manières, qu'il soit le frère ou qu'il soit le fils de Moloch, Iahweh, à son origine, fut un dieu de tribu que l'on représentait, comme Moloch, sous la forme d'un taureau en métal, symbole solaire que l'on trouve aussi chez les Assyriens et chez les Phéniciens. Iahweh fut donc un dieu de tribu analogue à ceux des autres tribus Térachites, un dieu qui se manifestait par le feu et par la fumée, un dieu avide de sang et de sacrifices, tout ruisselant de la graisse des victimes, s'imposant par la terreur, semant la destruction et la mort, et contrastant singulièrement avec certaines divinités chaldéo-phéniciennes qui étaient essentiellement des divinités d'amour et de reproduction.

Au sein même de sa tribu, Iahweh, dans le principe, partagea le pouvoir avec d'autres dieux. Puis, ceux-ci ayant été éliminés, le pouvoir ne lui fut plus disputé

(1) Jules Soury, *la Religion, les Arts, la Civilisation de l'Asie antérieure et de la Grèce*, page 28.

(2) Wolf Wilhelm Grafen Baudissin, *Studien zur semitischen religionsgeschichte*, et *Iahue et Moloch*.

que par les dieux d'autres tribus, luttant pour l'existence, et par quelques dieux étrangers.

Tous les récits, antérieurs à Jérémie, indiquent qu'aux yeux des Hébreux les divinités des autres peuples n'étaient pas de simples idoles, mais bien des êtres possédant une existence réelle et positive et qu'elles faisaient concurrence à Iahweh. Le Livre des Rois dit que les femmes de Salomon l'inclinèrent dans sa vieillesse vers le culte des dieux étrangers. Jéhovah, son dieu, ne lui suffisait plus; il adora l'Astaroth des Sidoniens et le Milcom des Ammonites (1). L'ange de Iahweh dit à Elie de demander s'il n'y avait pas de dieu dans Israël, puisqu'on allait consulter Baal-Zébuth, dieu d'Ecron (2). Et les envoyés de Jephté dirent au roi des Ammonites : « Si Chêmos, votre dieu, vous donnait quelques royaumes, n'en prendriez-vous pas possession (3)? » Les peuples voisins d'Israël nourrissent la même croyance en ce qui concerne Iahweh. Ainsi, la reine de Saba en parle comme d'un dieu parfaitement réel, et Balaam maudit en son nom. Ce n'est qu'avec le temps et par la terreur qu'il s'éleva au-dessus des autres dieux dans la conscience de son peuple.

Le caractère vindicatif que lui prêtent les prophètes, les malheurs réels dont ils le chargent, le pouvoir qu'ils lui attribuent de disposer du mal à sa guise, telles sont les principales causes de son triomphe. Il n'y a qu'à l'entendre s'exprimer par la bouche d'Ezéchiel : — « Vos autels seront terrassés, s'écrie-t-il, s'adressant aux Hébreux qui portent leur culte vers d'autres dieux; vos images du soleil seront renversées, vous tomberez, blessés à mort, au pied de vos idoles infâmes, et vos cadavres resteront là jusqu'à ce que je vienne en disperser les os autour de vos temples. Et lorsque vous verrez tomber les morts parmi vous, alors vous saurez qui je suis et vous reconnaîtrez que ce n'est

(1) I *les Rois*, XI, 4, 5, 6, 7 et 8.
(2) II *les Rois*, I, 2, 3 et 6.
(3) *Les Juges*, XI, 24.

pas en vain que je vous menaçai de vous faire tout ce mal. Celui qui sera loin mourra par la peste; celui qui sera près tombera par l'épée; la faim exterminera, en les assiégeant dans leurs demeures, tous ceux qui s'y seront réfugiés, parce qu'il importe que j'assouvisse ma fureur sur eux! Et celui qui s'échappera sera également atteint par le glaive, car ses mains deviendront lâches, et ses genoux s'en iront en eau et fléchiront comme de faibles roseaux. Il n'y aura pas de vallées qui ne soient comblées de leurs corps, pas de cimes de montagnes qui ne soient couvertes par leurs dépouilles mortelles, pas d'endroits où auront été encensées les idoles qui ne soient jonchés d'idolâtres, pas d'arbres dont l'ombre ne s'étende sur des cadavres! Et je rendrai la terre désolée et déserte, depuis Diblath jusqu'à vos demeures. Alors, on reconnaîtra que je suis Iahweh (1). »

Etant donné le caractère du Juif et son besoin d'unité devant ses ennemis, on comprend cette littérature; on comprend aussi que ces terribles menaces aient amené le triomphe de ce dieu de tribu et qu'elles aient pu faire de lui le dieu unique du monothéisme. L'Israélite, nomade du désert, pasteur errant et contemplatif, ne pouvait être impressionné que par les phénomènes atmosphériques, contre les violences desquels sa tente opposait un bien faible abri; souvent, au milieu des chemins, il avait même à en supporter le choc. Grâce donc à l'ignorance de l'Hébreu, surtout à son ignorance des causes des phénomènes de la nature, ce dieu parvint à se détacher d'elle, c'est-à-dire à en devenir distinct. L'âpreté du génie de l'Israélite, la rudesse de ses mœurs, l'exclusivisme de son esprit, les malheurs qui l'accablèrent, les vexations dont il fut l'objet, tout cela devait s'empreindre dans la personnification sous laquelle, après de lentes évolutions, le dieu fétiche qu'il transportait dans l'arche à travers les

(1) *Ezech.*, VI, 4, 5, 6, 7, 10, 11, 12, 13, 14; VII, 15, 17.

solitudes du désert, prit une personnalité si développée. Ce n'est qu'en se séparant de la nature et en se manifestant ainsi chez un peuple exclusiviste, qu'un dieu pouvait acquérir une personnalité suffisamment vigoureuse et d'un relief assez accentué, pour sortir triomphant de la lutte pour l'existence qu'il a dû soutenir contre les autres dieux de l'antiquité et pour subsister en cet état jusqu'aux temps modernes (1).

Lorsque le monde antique tombait en décrépitude, lorsque, déjà lasse de la nature, la société païenne déclarait par l'organe de ses philosophes que la matière était une dégénération du *Logos* divin, lorsque, nul ne croyant à la liberté, chacun recherchait son salut dans un pouvoir arbitraire, lorsque enfin ne croyant pas à la félicité sur la terre, les hommes levaient les yeux au ciel pour y trouver leur demeure, Jéhovah, s'il avait été un dieu nature, serait mort avec elle comme tous les dieux de l'antiquité. S'il n'avait pas été le plus absorbant et le plus absolu,

(1) Pour expliquer la genèse et l'évolution de Iahweh, il n'est pas nécessaire de recourir à la théorie qui attribue sa formation au contact de l'hébreu avec les peuples ses voisins. L'Hébreu était trop ignorant pour faire cet emprunt à l'Egypte ; il n'a pris à ce pays que quelques détails du culte. Tout au plus son contact avec d'autres peuples a-t-il ajouté aux attributs du dieu ou modifié légèrement sa forme, mais il n'influa pas assurément sur sa formation. Il est vrai que quelques anges de Iahweh sont perses, par exemple les armées célestes ; que lorsqu'il est dieu des armées il ressemble à Ahôura ; qu'au déluge il est babylonien ; que lorsqu'il ordonne les sacrifices des victimes, qu'il lance la foudre et qu'il répand l'incendie, il rappelle Moloch ; que son ubiquité est celle d'Osiris, qu'il tient enfin de Typhon lorsqu'il propage la peste et qu'il souffle l'ouragan. Mais, sans nier absolument l'influence que tous ces dieux étrangers ont pu exercer sur l'esprit de l'Hébreu, nous croyons que les conditions spéciales dans lesquelles se trouvait le peuple d'Israël suffisent à expliquer l'évolution de l'idée de Iahweh. Un peuple rude, nomade, errant dans le désert, obligé de guerroyer pour conquérir le territoire qu'il foulait aux pieds, exposé aux intempéries des saisons, et victime de voisins plus intelligents et plus forts que lui, devait fatalement produire la personnalité de Jéhovah telle que nous la décrivent les textes bibliques.

nul ne l'eût accepté en qualité d'être suprême. Mais il était en dehors de la nature, antérieur et supérieur à elle, mais il était absolu, et ce caractère lui valut le triomphe sur tous ses compétiteurs, et, vers la fin de l'antiquité, la soumission de tous les hommes de l'Empire à son culte.

Nous avons constaté le dualisme fonctionnel du dieu des Hébreux. Iahweh faisait le mal en même temps que le bien à l'exclusion de toute autre puissance, de toute autre entité capable de production, cette production eût-elle été négative. Là où il était, la destruction elle-même ne pouvait obtenir une personnalité distincte. Nous avons montré comment il exerçait le pouvoir, tantôt par lui-même et tantôt par l'intermédiaire de ses serviteurs qui, d'abord, n'avaient été que des manifestations d'Eloïm et qui, plus tard, devinrent ses envoyés sous le nom de Beni-Eloïm. Un être qui se place parmi eux et dont le caractère spécial s'impose plus particulièrement à notre attention, attendu que, dans la période chrétienne, il devient une puissance antithétique du dieu lui-même, vient un jour à Iahweh. On l'appelle Satan.

Le Livre de Job s'exprime, à ce propos, de la manière suivante :

Or, il arriva qu'un jour, les fils de Dieu étant venus pour se présenter devant Iahweh, Satan vint au milieu d'eux.

Et Iahweh dit à Satan : « D'où viens-tu ? »

Et Satan répondit à Iahweh : « De parcourir le monde et de m'y promener. »

Et Iahweh dit à Satan : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'y a pas d'homme comme lui sur la terre, intègre, droit, craignant Dieu, et éloigné du mal. »

Et Satan répondit à Iahweh : « Est-ce gratuitement que Job craint Dieu ? N'as-tu pas tracé une ligne de défense autour de lui, autour de sa maison, autour de tout ce qui lui appartient ? N'as-tu pas béni l'œuvre de ses mains, et ses troupeaux ne se répandent-ils pas de tous côtés sur la terre ? Mais étends ta main, touche à ses biens, et l'on verra s'il ne te renie pas en face. »

Et Iahweh dit à Satan : « Je te livre tout ce qui lui appartient, seulement n'étends pas ta main jusqu'à sa personne. »

Et Satan se retira de devant la face de Iahweh (1).

Alors commencent à pleuvoir les malheurs que Satan déchaîne contre le juste. A peine Satan a-t-il disparu de la présence divine, que Job apprend, par la bouche d'un de ses domestiques, que les Sabéens sont tombés à l'improviste sur une de ses fermes, qu'ils ont emporté les bœufs et les chevaux et passé ses esclaves au fil de l'épée. Celui-ci parlait encore, qu'un second messager vient lui dire qu'ailleurs le feu de Dieu est tombé des cieux et qu'il a brûlé ses brebis et ses serviteurs; enfin, un troisième lui annonce qu'un grand vent s'est levé au-delà du désert, et qu'il a fait écrouler la maison de son fils aîné pendant que tous les autres y étaient, buvant et mangeant à sa table. Après ces nouvelles, loin de se rebeller, Job bénit, au contraire, l'omnipotence divine.

Une autre fois, Satan, mêlé au chœur des enfants de Dieu, a l'effronterie de se présenter devant Iahweh. Celui-ci lui demande s'il a considéré son esclave Job, être juste par excellence. « Il persévère toujours dans la piété, lui dit-il, et tu m'as provoqué à le ruiner sans raison ! » Et Satan, doutant toujours de la vertu humaine, lui répond que l'homme est médiocrement sensible aux pertes qui n'affectent pas directement sa personne : « Il donnera tout ce qu'il possède pour sa propre personne, dit-il, mais touche ses os et sa chair, et l'on verra s'il ne te renie pas en face. » A quoi réplique Iahweh, en lui livrant Job, à condition que sa vie sera sauve. Alors Satan sort de devant Iahweh et frappe Job d'une lèpre maligne qui s'étend depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête. La misère de Job devient telle, qu'il est obligé de se gratter avec un tesson; ses chairs tombent en lambeaux : « Laisse là Dieu, et meurs », lui dit sa femme; et ses amis

(1) *Job*, I, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12. (Traduction de E. Renan.)

le reconnaissent à peine en le voyant couché sur un lit de cendres.

On peut lire dans le Livre des Chroniques (1) que, pour affliger le peuple d'Israël, Satan suggéra à David de dresser la statistique de toutes ses tribus; dans ce but, David ordonna à Joab de parcourir tout le territoire et d'en compter les habitants. Ces mesures irritèrent tellement Iahweh, que peu s'en fallut qu'il ne détruisît complétement les Israélites.

On lit encore dans le Livre de Zacharie (2) que ce prophète vit le grand prêtre Josué debout devant l'ange du Seigneur, et Satan était debout à sa droite pour s'opposer à lui; les accusations prononcées par Satan sont à l'instant sévèrement repoussées par Iahweh.

Il résulte de ces textes, qu'à partir du huitième siècle avant Jésus-Christ, les Hébreux croyaient à l'existence, au sein de la cour céleste, d'un être méchant, ombrageux par nature, niant la vertu, qui dans toute action juste supposait l'égoïsme, et dans tout acte d'amour envers Dieu ou le prochain soupçonnait des vues intéressées. Nul, à ses yeux, n'était honnête; le bien, s'il se produisait parfois, n'était pas le but de celui qui l'avait fait. Job lui-même, ce juste par excellence, n'était qu'un parfait égoïste. Sorte de critique fataliste, cet être était le procureur du tribunal suprême; jamais il ne proclama d'innocents; il accusait devant le juge ceux auxquels il avait insinué sur la terre les fautes qu'il souhaitait à l'appui de ses gratuites accusations. Ce perfide se proposait d'induire les hommes au péché, afin de leur reprocher ensuite les chutes dont il pouvait cependant revendiquer la presque entière responsabilité. Il les tentait d'abord, afin de pouvoir les incriminer ensuite. Tel était son procédé. Il ressemblait, dans ce rôle, à ces chefs de police

(1) I *Chroniques*, XXI, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7.
(2) *Zacharie*, III, 1, 2, 3, 4, 5.

aux ordres de certains tyrans, qui simulent des conspirations, ourdissent des complots et poussent leurs adversaires à la révolte, afin d'avoir ensuite un prétexte qui justifie leurs razzias. C'est ainsi qu'il servait Dieu, afin d'éprouver l'Humanité. La Bible nomme ce personnage Satan, c'est-à-dire contradicteur. Mais Satan, en hébreu שטן, veut simplement dire l'adversaire. Dans la guerre, Satan, c'est un ennemi ; le mot s'emploie, dans ce sens, au livre Ier de Samuël (1). Devant un tribunal, il a l'acception d'accusateur, de dénonciateur, de plaideur; ailleurs, il signifie contradicteur, opposant (2). De sorte que ce mot ne nous indique nullement la nature de l'être qu'il désigne.

Quel est donc ce contradicteur? Est-ce un dieu? Est-ce un ange? Est-ce le démon de midi? Son origine est-elle juive? Vient-il de Babylone ou de la Bactriane? Revenons, pour le savoir, au Livre de Job. Ce texte dit : « Les fils de Dieu étant venus pour se présenter devant Iahweh, Satan vint *aussi* au milieu d'eux (3). » Cette particule *aussi* semble révéler dans Satan un être d'une nature différente de celle des fils de Dieu. Sinon, le texte se fût en effet exprimé ainsi : « Parmi les fils de Dieu vint Satan. » Ou mieux encore : « Les fils de Dieu vinrent, et Dieu dit à Satan... » à Satan, que le lecteur saurait déjà être l'un de ces enfants. Ce mot de Satan : « Je viens de parcourir le monde, » laisserait supposer qu'il est un esprit semblable aux démons chaldéens auxquels croyaient tous les peuples sémitiques. Mais on ne peut pas dire que telle soit son origine, car les démons chaldéens sont les ombres des méchants, qui s'élancent du pays des ténèbres pour tourmenter les vivants, et aucun d'eux ne possède ni la faculté critique, ni la personnalité du Satan hébraïque.

(1) I *Samuël*, XXIX, 4.
(2) II *Samuël*, XIX, 22, et I *Rois*, XI, 14 et 23.
(3) Le texte hébreu dit : ויבא גם־השטן בתוכם.

Satan procède encore moins de l'Angromainyous perse, car, même en négligeant le précieux témoignage de l'antériorité du Livre de Job à la captivité de Babylone, fourni par M. Renan (1), il n'existe aucun point de contact entre la personnification du Mal du Zend-Avestâ et cet esprit sceptique, adversaire de l'homme, qui, dans le Livre de Job, comparaît devant l'Etre suprême. Le démon perse, comme nous l'avons dit, est la négation de l'activité ; il est la nuit, il est le froid, le désordre, la mort ; il est en lutte perpétuelle avec Ahoura, qui représente l'action, la lumière, la chaleur, l'organisation, l'ordre et la vie. Il n'est pas, lui, un être subordonné à Dieu, il n'a pas le caractère d'un critique pessimiste, il n'est pas un sceptique qui raisonne. Ce n'est que plus tard, à son apparition dans le Nouveau Testament, que Satan peut être assimilé à Angromainyous. Comme lui alors, il gouverne ses armées ; comme lui, il se bat avec les archanges de l'Eternel et fait la guerre à son divin adversaire, qui ne représente plus, à ce moment, que le bien ; comme lui, il se personnifie dans le serpent. Le monothéisme judaïque avait des limites trop étroites pour contenir Angromainyous. Et la puissance de Iahweh était trop absolue pour qu'elle tolérât un adversaire. Satan n'est donc ni Angromainyous, ni le fils d'Angromainyous ; il n'est, tout au plus, que son élève.

Dans les plus anciens livres de la Bible, il n'est point question de Satan. On ne le rencontre d'abord que dans le Livre de Job (2), puis dans celui de Zacharie et dans les Chroniques. Dans ce dernier livre, dont la rédaction est postérieure à celle du Livre de Job, il porte des traces évidentes d'évolution. Si, dans ce texte, il engage David à pécher, ce n'est pas par ordre de Dieu ; il conseille

(1) Renan, Préface du livre de *Job*.

(2) On a pleinement prouvé l'antériorité du livre de *Job* à ceux de *Zacharie* et des *Chroniques*. M. Renan en fait remonter la rédaction au huitième siècle avant Jésus-Christ.

pour son propre compte, comme si, à force de supposer l'homme infidèle au Seigneur, le désir lui était venu de s'opposer lui-même à Iahweh. Il faut voir, en effet, comme il induit David à entrer en concurrence avec le Créateur, combien il l'incite à faire le dénombrement de ses sujets, comme si ceux-ci lui appartenaient en propre. On pourrait presque dire qu'ayant l'intention de s'opposer à Dieu, il s'était, pour début, servi de David comme d'un instrument propre à provoquer ses jalousies. Dans les autres livres, il se borne à supposer chez l'homme juste des pensées égoïstes et il l'accable d'infortunes. Mais ici il change de tactique; il excite l'homme à agrandir le champ de sa personnalité, à exercer le pouvoir par lui-même, en vertu d'un droit puisé dans lui-même, aux dépens de l'omnipotence divine. Ici donc se marque, d'une manière bien évidente, la transition entre le Satan de Job et de Zacharie et celui de l'Evangile. Ce n'est, en tout cas, qu'à partir du Livre des Chroniques que l'on peut supposer que l'influence perse s'est légèrement exercée sur le Satan biblique. Il n'est même pas nécessaire de recourir à l'hypothèse de l'influence mazdéiste.

Mais reprenons la question de l'origine de ce Satan différent des fils de Dieu, et qui ne procède ni de Babylone ni de l'Iran. D'où vient-il donc? Comment le trouve-t-on dans la Bible? Est-il né spontanément dans la pensée de l'auteur du poëme de Job, engendré par le besoin d'explication des souffrances de l'être honnête et juste? Est-il un Beni-Eloïm transformé et distinct de cette catégorie?

Aucune de ces origines ne nous semble la véritable. Cet être qui critique le côté faible de la plus parfaite des créatures, qui trouve des défauts jusque dans l'homme le plus juste, qui paraît devant Iahweh après avoir parcouru le monde, et veut soudainement pénétrer dans les obscurités du plan de l'univers, en fournissant des explications sur les mobiles de l'homme à Dieu qui l'a créé, en lui

jetant à la face l'imperfection de son œuvre, ce critique impitoyable, ce Satan qui fait souffler la tempête et détruit les maisons, qui fait pleuvoir le feu qui consume, qui conduit Sabéens et Chaldéens à son profit, bien que subordonné à Iahweh et bien qu'il ait besoin de son autorisation pour mettre en mouvement les ressorts de la nature, ce Satan répond à une idée trop puissante, trop définie, pour être né soudain et sans antécédents dans l'esprit de l'auteur de ce poëme ; il est trop distinct des anges, et sa personnalité a un relief trop particulier pour que leur origine soit commune, ainsi qu'on l'a supposé plus tard. Sur quels fondements baserait-on cette hypothèse, puisqu'on ne rencontre, parmi les Beni-Eloïm, aucune trace de lui avant le Livre de Job?

On peut faire trois conjectures :

1° Satan serait le produit de l'évolution de l'un de ces dieux terribles existant au milieu des tribus térachites en même temps que Iahweh ; ce dieu, vaincu par Iahweh dans la lutte pour l'existence et réduit à un pâle reflet de ce qu'il avait été, reparaîtrait, à certains moments, comme l'*adversaire* d'Israël et l'auteur des malheurs des Israélites.

2° Satan serait l'Hazazel du désert dont parle le Lévitique ; il se montre, exigeant d'abord le sacrifice du bouc chargé des péchés du peuple d'Israël, et, plus tard, dans le Livre d'Enoch (1), il reparaît à la tête des anges qui descendent sur la terre s'unir avec les filles des hommes et répandre la science et la méchanceté parmi les mortels ;

3° Enfin, et cette opinion est la plus probable, Satan serait une émanation de Iahweh, dont elle se serait différenciée. Les Beni-Eloïm étaient intrinsèquement contenus dans Eloïm, le dieu pluriel de la Genèse. De son dédoublement, résultèrent les Beni-Eloïm et le

(1) Dans le livre d'*Enoch*, Hazazel apparait comme le prince des anges rebelles du chapitre LVI au chapitre LVIII.

système d'un Dieu unique; alors Iahweh vint s'encadrer dans ce système. Dès lors, Iahweh se sert parfois des Beni-Eloïm pour exécuter ses projets, bons ou méchants. C'est ainsi que, parmi les anges, on trouve l'Exterminateur. Ce Satan ne pourrait-il donc pas être sorti plus tard de la disjonction des fonctions malfaisantes qui formaient partie intégrante de Iahweh, de ce Iahweh déjà devenu le dieu unique? La contradiction qui s'établit entre les Chroniques faisant remonter à Satan la responsabilité du recensement du peuple hébreu ordonné par David, et le Livre II de Samuel (1) antérieur à celui des Chroniques la faisant directement remonter à Iahweh (2), cette contradiction qui indique clairement que les deux tendances ont eu cours dans Israël porte à croire que Satan est une émanation directe de Iahweh, une personnification de ses qualités malfaisantes. Après avoir cru que Iahweh accomplissait également le bien et le mal, l'Hébreu supposa une origine distincte pour celui-ci; et cette supposition se fortifia dans son esprit, à partir surtout de l'époque où, s'abattant constamment sur lui, alors même qu'il ne péchait pas, le mal ne frappait au contraire presque jamais ses ennemis. Dans ce cas, son Dieu ne pouvait, en vérité, être son adversaire; il fallait donc que le mal vînt à l'instigation d'une autre personnalité, laquelle, étant donnée l'omnipotence de Iahweh, ne pouvait que lui être subordonnée. De là, la personnification d'un Satan, critique pessimiste de l'œuvre humaine, ennemi d'Israël, qui d'abord collabore, dans l'exercice de ses fonctions malfaisantes, avec Dieu, à qui il est subordonné, mais qui s'émancipe ensuite et qui, s'emparant de toutes les fonctions malignes de Iahweh, les exerce enfin pour son propre compte en opposition avec ce dieu.

(1) On a pleinement démontré l'antériorité du livre de *Samuël* à celui des *Chroniques*.

(2) II *Samuël*, XXIV, 1, 2.

En résumé, Satan, qui était contenu en germe dans le sein de Iahweh où il s'agitait confusément, doit s'en être détaché dans la conscience de l'Hébreu avant la redaction du Livre de Job, où sa personnalité se dessine si nettement. A partir de la captivité de Babylone, il va s'émancipant, peut-être sous l'influence perse, et il finit, dans la période chrétienne où il reçoit le renfort du paganisme agonisant, par être l'antithèse de Dieu.

Telle est l'hypothèse que nous croyons la plus probable.

---

V

## LE TARTARE, LES DÉMONS ET L'ART SACRÉ.

Le mal, chez les Grecs, n'avait pas de représentation unique; l'antiquité ne connaissait pas de dieu essentiellement malfaisant. Les poëtes se bornaient à décrire quelques mythes secondaires, marqués d'un caractère plus ou moins terrible, mais dont l'influence sur l'esprit des Hellènes était peu considérable; ainsi les Gorgones, les Furies, les Harpies, ces monstres qui fauchent les hommes avant l'heure; les Lamies, la Parque, qui tranche le fil de la vie, l'Hydre de Lerne, certaines personnifications de la Lune, aux lueurs tantôt blafardes et tantôt sanglantes, comme l'infernale Hécate qui provoque les hurlements des chiens et se réjouit du sang répandu (1), ou comme Empusa qui casse les jambes des promeneurs de nuit et les bras des moissonneurs qui travaillent aux rayons de sa pâle lumière; toutes ces divinités ne frappaient point l'esprit d'épouvante. Les mythes phéniciens, qu'on appelait les Sirènes, n'étaient guère aussi qu'un thème fabuleux; les fiers marins de l'Archipel rentraient toujours de leurs expéditions sans les avoir rencontrées. Jusqu'aux temps de la décadence, toutes ces personnifications n'existèrent, en somme, qu'à l'état de simples figures de rhétorique. Mais l'envahissement de

(1) Le mythe d'Hécate, déesse céleste, infernale et terrestre, est une invention des orphiques. Ceux-ci ouvrirent la période de la décadence avec leur théorie du mal originel.

la Grèce par les cultes mystérieux de l'Asie leur fit prendre un corps; elles s'enflèrent à plaisir et répandirent alors la frayeur au milieu des populations déjà frappées des superstitions exotiques.

Il en fut de même à Rome, où Orcus, les Larves, les Lémures, les Strinx et autres génies malfaisants n'exercèrent aucune influence sur les esprits avant l'époque impériale. Ce ne fut qu'à l'ombre des dieux zoomorphes, venus de la vieille Egypte, qu'ils prirent vie.

La Grèce préhomérique ne considère pas l'Enfer comme un lieu de supplices destiné aux méchants. Pluton ou Haïdès personnifie la Terre, réceptacle des morts. Dans son ensemble, l'Enfer ne représentait que le laboratoire souterrain de la vie de notre planète; c'est une hypothèse mythologique qui explique le phénomène de la germination dans les entrailles de la terre, ainsi que celui de l'action des forces qui, de la graine, font sortir la plante. Le mythe égyptien d'Isis, fécondée par Osiris sortant des enfers, n'avait pas d'autre signification. Les Egyptiens disaient que le grain de blé descendait au sein des enfers à l'instar du dieu et que, comme lui, il ressuscitait ensuite; de sorte qu'ils le considéraient comme le symbole de l'immortalité et que, pour cette raison, ils l'enfermaient, en signe de résurrection, dans les bières mortuaires. Telle était également l'idée qui se cachait sous l'enveloppe merveilleuse de la légende grecque de Cérès, Proserpine et Pluton. Cérès, c'était la végétation. Proserpine, nourrie par un Titan, personnification des forces géologiques, n'était autre chose que le grain de semence qui pénètre dans les couches souterraines, où il est absorbé par Pluton, image du pouvoir créateur qui réside dans ces lieux. Elle demeurait ainsi trois mois près de son époux dans les entrailles du monde, puis elle émergeait à la lumière et s'y épanouissait pendant les neuf mois suivants. Or, chaque année amenait les mêmes évolutions. Et qui l'arrachait aux enfers? C'était Hermès,

c'est-à-dire le travail, la culture qui fait pousser le végétal même sur la roche nue. L'allégorie peut-elle être plus éloquente? Plus tard, Cérès rencontrant Bacchus à Eleusis perd sa pureté; elle sanctifie l'épi avec le vin, elle confie à Perséphone, sa fille, le gouvernement des ombres dans les antres souterrains; sa beauté revêt un sombre caractère, sa sévérité se transforme en tristesse, et son regard acquiert je ne sais quoi de sinistre.

Aux âges héroïques, le Tartare n'était pas encore prépondérant en enfer; celui-ci ne contenait d'ailleurs ni feu ni ténèbres, et il n'inspirait aucun sentiment d'horreur. Bien au contraire, tout ce qui pénétrait dans son sein, glacé par la mort, ne tardait pas à ressusciter tout frémissant de force; l'enfer était une source d'immortalité et comme le dépôt de la vie qu'il répandait constamment à la surface de la terre.

Avec Homère apparaît la description du Tartare. C'est, d'après ce poète, une prison souterraine qui se trouve au-dessous des Champs Elysées, et dans laquelle d'énormes portes en fer donnent accès (1). Haïdès ou Pluton en surveille l'entrée à l'occident du Monde. C'est surtout un lieu de châtiment réservé aux grands coupables qui appartiennent à la catégorie divine. Là, sont les Titans, ces dieux déchus que leur audace avait poussé à escalader le ciel pour détrôner Jupiter lui-même. Ainsi, pour un semblable crime, fut précipitée plus tard dans la géhenne la troupe des anges rebelles que commandait le Satan judaïque. Dans les profondeurs de ces antres ténébreux vivent ces héros vaincus, les membres attachés par de lourdes chaînes d'airain; ils se consument dans l'impuissance et le désespoir, privés de la lumière du jour et de la bienfaisante fraîcheur de l'atmosphère (2). Antérieurement à l'époque homérique, les Titans personni-

(1) *Völcker ueber Homerische Geographie*, p. 147.
(2) *Iliad.*, VIII, 481.

fiaient les phénomènes atmosphériques et cosmiques. Ils représentaient les feux souterrains qui produisent des tremblements de terre, s'exhalent avec fracas du cratère des volcans et vomissent au ciel leurs mugissements impétueux, mêlés de laves incandescentes et d'asphyxiantes vapeurs. Ils représentaient aussi les nuages qui semblent surgir de la terre et remonter vers les cieux pour couvrir le firmament et voiler la lumière, ainsi que les hautes montagnes qui paraissent vouloir se hisser jusqu'à la région des astres. L'anthropomorphisme en fit des dieux, ennemis de ceux qui habitent les espaces éthérés ; vaincus dans leurs téméraires entreprises, ils subissaient la peine de leurs défaites au fond des prisons souterraines. Homère ne les dépeint pas comme étant des divinités de l'enfer, mais bien comme des êtres maudits (1). Beaucoup invoquent le secours des divinités infernales, parce que leur pouvoir est grand ; quant aux Titans, — ô les malheureux prisonniers ! — comme ils sont impuissants, nul ne songe à eux.

L'idée plastique de l'enfer, sa description par les poètes de la Grèce, fut empruntée à l'Arcadie. Le Styx qui descend des montagnes du Péloponèse, les autres rivières qui affluent dans ses eaux et vont se jeter ensemble dans le golfe de Corinthe, les lagunes creusées dans le fond des vallons qui avoisinent les montagnes intermédiaires entre les monts et le golfe, les excavations béantes sur les rochers dans lesquelles viennent s'engloutir tous ces courants avant de descendre vers les plans inférieurs, l'aspect noirâtre de ces eaux, leur grande densité, leurs reflets métalliques, leur murmure qui ressemble à un gémissement éternel, les ombres projetées sur leur surface par la masse des hauteurs montagneuses, la lenteur de leur cours sur certains points, par suite de la faible déclivité du terrain, les résidus d'une végétation à

(1) *Die Homerische Theologie*, p. 73.

demi décomposée tourbillonnant à l'entrée des cavernes, l'épais brouillard s'amoncelant au-dessus des lagunes, les pics dépouillés de végétaux, les vallées couvertes de sombres pins ou de mélancoliques cyprès, la quantité d'oiseaux de proie voltigeant dans ces parages : tel est le tableau qui fournit aux poëtes de la Grèce les matériaux à l'aide desquels leur féconde imagination enfanta l'Enfer.

Après le jugement de Minos, les ombres des méchants se rendent au Tartare, en traversant l'Achéron ; mais étant données les idées des Grecs sur le mal, le Tartare ne pouvait que très-médiocrement influer sur les mœurs des contemporains d'Homère. On croyait alors que, plus puissants que les mortels, les dieux châtiaient le mal pendant la vie en la personne du coupable. L'homme ne redoutait pas plus les dieux qu'il ne les aimait; il s'inclinait simplement devant une force supérieure à la sienne (1). Le héros luttait contre la Fatalité, bien qu'il sût qu'il succomberait sous son poids. Si, parfois, le Grec honore les dieux, c'est parce que le châtiment est juste, mais ce n'est jamais par cet esprit de soumission absolue, ni par cet élan d'amour mystique, qui enflamment le Sémite et le portent à s'immoler à son dieu. Il conçoit la Justice, dont les arrêts sont honorés même par les dieux immortels, comme d'ordre supérieur à ceux-ci. S'il accepte le culte, c'est plutôt comme ornement et comme forme extérieure du principe de Justice, et il redoute les reproches de sa conscience bien plus que les sévérités des dieux. Pour le châtier, Zeus lui-même doit recourir aux remords dont les déesses Erynnies, chargées de punir les forfaits et particulièrement le parjure, ne sont que la personnification. Mais lorsque les dieux agissent par pur ressentiment, lorsqu'ils se vengent plutôt qu'ils ne châtient, lorsqu'ils sèment le mal sur la terre, alors le Grec

(1) Les dieux sont les plus forts, πολὺ φέρτεροι. *Odyss*, XXII, 287.

élève contre eux de fières protestations et il les maudit: « O Zeus, le plus injuste des dieux! » s'écrie Atrides, reprochant à cet immortel le mal qu'il lui a fait (1).

Du temps d'Hésiode, les Grecs ont une idée à peu près semblable du mal moral, bien que plus développée. Le travail doit être la base de nos actions; la vertu est son inséparable compagne; elle seule peut procurer à l'homme les bienfaits des dieux et le rendre semblable à eux (2). Toutes les pages du poème *les Travaux et les Jours* célèbrent l'égalité des droits de chacun au bien-être, et la distribution proportionnelle de la justice jusqu'en nos travaux. Δίκη, la Justice, est fille de Zeus, et sa beauté a tant d'éclat qu'elle force le respect des dieux mêmes (3). Bien qu'émanant du premier d'entre eux, elle en est distincte et elle s'élève au-dessus de tous les autres. Toute la morale d'Hésiode n'a d'autre fondement que la Justice: « Donnez à qui vous donne (4), dit-il, mais aussi refusez à qui vous refuse (5)! » Il ne connaît pas l'étrange égalité du christianisme qui conseille de traiter l'ennemi sur le même pied que l'ami; mais cependant il ne légitime pas la haine. Ainsi : « Si celui qui vous a offensé, dit-il, reconnaît sa faute, rendez-lui votre estime à l'instant (6). » — « Frapper le faible est une vilenie! » — « L'hospitalité est une des vertus primordiales (7). » — « L'homme fort ne doit pas fuir la femme, mais il ne doit pas non plus s'abandonner à elle; encore moins doit-il souffrir sa tyrannie. » — « Se confier à une femme, dit-il ailleurs, c'est se confier à un voleur (8). »

Zeus, qui voit tout, distribue pendant la vie les récom-

(1) *Iliad.*, III, 365.
(2) Hesiode, *Op. et dies*, I, 312.
(3) *Ibid.*, *Op. et dies*, I, 256, sq.
(4) *Ibid.*, *Op. et dies*, I, 284, sq.
(5) *Ibid.*, *Op. et dies*, 351.
(6) *Ibid.*, *Op. et dies*, I, 330.
(7) *Ibid.*, *Op. et dies*, I, 325.
(8) *Ibid.*, *Op. et dies*, 373.

penses ou les châtiments; mais parfois, pour châtier un sujet qui forfait à la Justice, le fils de Chronos frappe une armée entière, une flotte, une ville ou même une contrée (1); la justice divine se trouve ainsi inférieure à celle de l'homme. Il répugne aux Hellènes de croire que les bons et les méchants soient punis également. On dit, pour l'expliquer, que ceux qui ont attiré de pareilles catastrophes vont seuls au Tartare, se différenciant ainsi de ceux qui sont morts innocents. C'est alors que l'importance du Tartare s'accentue. Il reçoit, sans en excepter une seule, les ombres de tous les méchants. A sa porte vient déjà se placer, en sentinelle vigilante, le redoutable Cerbère, qui interdit la sortie à tous ceux qui sont entrés (2). Déjà un infranchissable rempart l'entoure de tous côtés. Après en avoir fait la description dans sa théogonie, Hésiode nous entretient de la chute du genre humain à travers les différents âges d'or, d'argent, de bronze et de fer.

Plus tard, Pindare vient chanter les récompenses distribuées à ceux qui remplissent leurs devoirs envers les dieux, en même temps que les supplices infligés aux impies; l'impiété, d'après ce poète, constituant le mal suprême. Mais il y en a qui ne partagent pas cette tendance. Au contraire; beaucoup se méfient de la divinité, qu'ils considèrent comme la source du mal sur la terre : « C'est Zeus — dit-on — qui châtia Prométhée pour avoir sauvé les hommes quand il les voulait exterminer. C'est Zeus encore qui nous envoya tous les maux avec Pandore, tandis que le malheureux insurgé qui souffre rongé par le vautour, après nous avoir sauvés, nous apporta le feu et nous en apprit l'usage. »

Par sa description du jugement des morts, Platon entoura la croyance aux Enfers d'un appareil vérita-

(1) *Op. et dies*, I, 220, sq.

(2) Le mot *cerbère* signifie dévoreur de chair, de κρέας, chair, et βόρω, dévorer.

blement effrayant. Chaque homme, d'après lui, comparaît devant le tribunal, accompagné d'un démon ou d'un génie protecteur; celui dont le jugement a fait éclater la justice, passe du côté droit et monte au ciel; le méchant passe à gauche pour descendre dans les résidences souterraines. Des hommes à l'aspect féroce et entourés de flammes assurent l'exécution de la sentence. Ils prennent les maudits par les pieds, par les mains ou par la tête, ils les renversent brutalement, les écorchent, les traînent furieusement par terre, les déchirent aux ronces des haies et les précipitent ensuite dans les abîmes du Tartare, où ils resteront ensevelis à tout jamais (1).

(1) L'enfer de Platon qui préludait à celui du christianisme est fils des théories orphiques de son auteur; on ne peut douter en effet que Platon ne fût initié aux mystères d'Orphée. L'idée qu'il a du péché est analogue à celle qu'en eut plus tard le christianisme, car il considère la vie présente comme l'expiation d'une faute antérieure. La vie orphique tendait à nous affranchir du *cercle du mal*, dans lequel la destinée humaine paraissait enfermée, en recherchant la solution de l'émancipation de l'homme dans un monothéisme déguisé. Le religion orphique vint se superposer en Grèce à la religion dyonisiaque, et n'étant pas parvenue à la soumettre, elle fondit sa doctrine dans la sienne. Les tendances de ces deux religions avaient trop d'analogie pour qu'il n'en dût pas arriver ainsi. Ce fut alors que Bacchus, le dieu champêtre, descendit aux enfers et devint une divinité souterraine. On peut consulter à ce sujet l'important ouvrage d'Edouard Gérard (Berlin, 1861, *Ueber Orpheus und die Orphiker*) Ainsi, le dieu d'amour, rédempteur des âmes, qui descend aux enfers et qui, en Egypte, s'appelle Osiris, devient ici Dyonisios et Orphée, et il rachète l'homme du péché originel; ensuite, chez les chrétiens on personnifie le Verbe sous les mêmes caractères; le Christ est un dieu d'amour également, qui, lui aussi, descend sur la terre pour nous racheter du péché originel, puis dans les enfers pour délivrer les âmes, et qui ressuscite après sa mort en remontant au ciel. La différence entre le péché originel des orphiques et celui des chrétiens réside en ceci que, suivant les premiers, l'homme descendait des Titans révoltés contre Zeus, et, suivant les seconds, qu'il descendait d'Adam également soulevé contre Dieu. On rencontre des caractères d'analogie encore beaucoup plus frappants chez les Talmudistes qui prétendent que Caïn était le fruit de l'union d'Eve et de l'un des anges insurgés contre Dieu.

Sur ces entrefaites, la religion de l'Egypte vint apporter en Grèce le concours de son influence. En Egypte, ainsi que nous l'avons dit, le mort devait traverser le pays souterrain ; là il subissait des épreuves analogues à celles du dieu solaire, qui s'engloutit aussi dans les profondeurs de la terre pour ressusciter du côté opposé où il est entré. Un chapitre du Livre des morts nous décrit les épreuves auxquelles le mort est soumis à son passage à travers la région inférieure. Mais cette croyance, qui renfermait quelque chose d'analogue au mythe de Proserpine appliqué à l'Homme, qui n'impliquait que la résurrection de la personne, grâce à une comparaison établie entre celle-ci et le végétal, fut pris au pied de la lettre en Grèce et constitua la base des mystères dans lesquels on présentait contre le mal des châtiments d'outre-tombe. Or, le mal consistait principalement à ne pas croire aux dieux.

En même temps, Platon, et avant lui Pythagore, attribuèrent aux démons une immense puissance. Le mot démon, dans Homère, n'était qu'une dénomination collective appliquée à toutes les divinités considérées comme maîtresses et distributrices des biens de la terre (1). Chez Hésiode, ce mot est pris dans une acception déjà différente. Dérivant de la racine δάω, *connaître*, *savoir*, il s'applique à *ceux qui savent*, *à ceux qui connaissent*, il signifie *les principes intelligents qui régissent les destinées du monde*. Ces génies, ces démons, sont déjà les gardiens des mortels, ils observent leurs actions bonnes et mauvaises, en même temps qu'ils répandent les dons parmi eux (2). Plus tard, les héros qui, au temps d'Homère, étaient les hommes intrépides qui luttaient contre des forces supérieures et qui, chez Hésiode, sont déjà parvenus à la catégorie de demi-dieux, viennent se confondre avec les démons, car démon signifie maintenant une divi-

(1) *Iliad.*, VII, 291 ; XVII, 98 ; XIX, 118.
(2) *Op.*, 121 et sq.

nité secondaire ; et avec les héros, tous les demi-dieux passent dans la catégorie des démons. Comme les morts habitent sous la terre, les héros qui y ont été inhumés, et qu'on appelle démons, deviennent des divinités infernales, et avec eux les autres démons, car on les range tous dans la même catégorie. Ainsi, on les considère comme des dieux chthoniens, des divinités du pays, topiques par excellence.

D'Hésiode au siècle de Périclès, les démons n'acquièrent pas encore le développement dont, plus tard, nous entretient Plutarque. Pindare attribue un démon ou génie protecteur à chaque personne (1); ces démons président à la naissance de tous les hommes (2). Puis on dit qu'ils sont spécialement chargés de punir les mortels, et on les croit susceptibles de haine (3) et de colère, et on commence à les craindre. Il en est déjà qui sont amis du sang, des massacres et de toutes sortes de calamités ; on les appelle δαίμονες προστρόπαιοι (4). Mais, par contre, il existe des ἀλεξίκακοι et des λύσιοι ou démons libérateurs (5). Outre les démons qui s'attachent aux hommes, il en existe d'autres pour les cités dont ils sont les personnifications vivantes. On les divise, suivant leurs noms, en masculins et en féminins, puis en bons et en méchants, et les figures du langage parviennent à la catégorie d'êtres réels. Plusieurs divinités infernales viennent grossir leurs rangs déjà nombreux ; telles sont les Erynnies, les Pœnas, les Alastors, les Mœres et les Némésis, qui sont toutes des divinités vengeresses. L'Alastor acquit une très-grande importance ; on le cite comme l'auteur des dévastations et des incendies (6). Les nymphes, esprits légers des eaux, viennent

(1) Pindar., *Pyth.*, III, 109.
(2) Εἰ δὲ γενέθλιος ἕρπει (*Olymp.*, XIII, 105).
(3) Æschyl., *Sept. Theb.*, v. 711, δαίμονες λήματι.
(4) Pausan., I, c. 18, § 2.
(5) Pollux, *Onomasticon*, I, 24, v. 26, 131.
(6) Æschyl., *Pers.*, v. 333-335.

ensuite s'y joindre, et derrière elles se rangent les Cabyres, les Corybantes et les Dioscures, divinités déchues de hautes fonctions, plèbe divine qui flotte dépourvue d'importance au sein du panthéon hellénique, et dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Puis s'y mêlent encore les spectres, nés des hallucinations, que la peur évoque pendant la nuit, les fantômes envoyés par Hécate, les Mormo, Mormolycion, les Lamies et Empusa (1). Mais c'est Platon qui, ayant besoin des démons pour remplir le grand vide qui sépare le monde de la Divinité qu'il avait conçue, les crée et les multiplie à l'infini (2). « La nature des démons, dit-il (3), est intermédiaire entre celle des mortels et celle des dieux. C'est elle qui interprète les choses divines et les choses humaines à la fois, et qui les transmet des hommes aux dieux et réciproquement, comme sont les prières et les sacrifices des uns, les préceptes et les institutions des autres. Placés au milieu, les démons complètent le tout, et par leur lien l'Univers se trouve uni en un faisceau. C'est par l'entremise de la Nature démoniaque que nous parviennent les prophéties de tout genre, ainsi que l'art sacré avec les sacrifices, les lustrations et les enchantements. Dieu ne se mêle pas directement aux hommes. Tout commerce et tout entretien avec lui, que les hommes soient éveillés ou qu'ils soient endormis, ne s'effectuent que par cette entremise. » Puis il ajoute : « Les démons sont vêtus d'air, ils vont errant à travers les eaux, planent sur les astres et habitent dans la terre ; » et plus

(1) Aristophan., *Ran.*, v. 294. Philostrat., *Vit. Apollon.*, IV, 25.

(2) Les anciens ont dit que la nature a horreur du vide. Les physiciens modernes déclarent qu'il n'y a pas d'action sans contact. C'est l'expression d'une loi qui se vérifie autant dans le monde physique que dans le monde moral. Un point isolé n'est pas compréhensible, il faut au moins la série. On ne peut ni calculer ni vivre avec l'unité isolée. Ainsi le dieu unique, autant celui de Platon que celui des Hébreux, eut immédiatement besoin d'intermédiaires entre l'univers et lui pour remplir l'immensité du vide qui les séparait.

(3) Plat., *Conviv.*

loin : « Le démon le plus grand, c'est l'amour. » Il rencontre même un appui chez les pythagoriciens, qui déclarent ne pas comprendre qu'un homme n'ait jamais vu de démon.

Socrate voit dans les démons des compagnons inséparables de l'homme. D'après ce philosophe, chaque homme a le sien ; tout ce qu'on pense, tout ce qu'on fait, c'est le démon qui l'inspire. En ce qui le concerne particulièrement, il affirme qu'à toute heure il entend le sien propre. Quelle influence la névrose d'un philosophe a exercée sur l'esprit des hommes !

L'idée des démons, qui, à l'origine, fut un simple aspect de la croyance dans la dualité du moi, qui naquit pour expliquer les rêves et les délires au cours desquels l'homme se croit transporté dans des lieux et dans des temps différents, cette idée influe extraordinairement sur la philosophie de cette époque. C'est par les démons, en effet, que tous les philosophes expliquent les fonctions anormales du cerveau. Déjà Platon a dit qu'*ils communiquent avec nous pendant le sommeil*, et Pythagore, qu'*on peut les voir*. Le courant des idées qui viennent de l'Asie, apporte encore le contingent de leur déplorable influence. Les Chaldéens affirment que l'âme des morts vient, sous différentes formes, troubler le repos des vivants ; ils appellent cette âme démon (outoukou) ; ils croient qu'il existe des esprits spéciaux, qui constituent le lien destiné à relier l'homme aux dieux. Survient Philon d'Alexandrie, qui emploie les démons comme agents de la Divinité, dont les fonctions alternent avec ce qu'il appelle les forces divines (1). Grâce à l'autorité dont jouissent ces philosophes, il n'y a bientôt plus ni songes, ni cauchemars qui ne soient tenus pour des réalités ; toute image reproduite pendant le sommeil par notre cerveau est prise pour un

(1) Voir Henry Soulier, *La doctrine du Logos chez Philon d'Alexandrie*, Rome, Turin, Florence, 1876, 2e partie, ch. III.

démon, pour l'âme d'un mort, pour l'agent d'une divinité qui a abandonné les retraites souterraines. On les divise en deux sortes : les démons essentiellement bons et les démons essentiellement mauvais; ceux-ci sont les plus nombreux, parce qu'étant donné l'état inquiet des esprits, les lourds cauchemars sont plus fréquents que les rèves.

Aucuns pensent que le châtiment des méchants consiste en ce que leur âme erre dans les régions atmosphériques, ou accomplit sur la terre une sorte de deuxième existence vagabonde et misérable. Ce sont ces maudits qui nous tourmentent et qui grossissent les rangs des caco-démons.

Ces idées se propagent plus tard et pénètrent dans Rome, où elles reçoivent d'éclatantes confirmations par le témoignage de ceux qui affirment que des génies sortis des profondeurs du Tartare leur ont raconté pendant leur sommeil les épreuves qu'y subissent les condamnés.

Les patriciens sont-ils en proie à une excitation nerveuse, fruit de leurs folles dissipations ; c'est aux démons, comme en Grèce, que l'on attribue leurs délires, leurs cauchemars, leurs hallucinations, mais jamais, comme chez les philosophes éléatiques, à la reproduction désordonnée des impressions ou des mouvements que l'âme avait reçus de l'extérieur antérieurement à l'état pathologique.

Bientôt les terreurs sacrées s'accentuent. La colère des dieux s'allume terrible et dresse sa menace au-delà de la mort. Pour empêcher les hommes de commettre le mal, on ne trouve d'autre moyen que de les épouvanter par la perspective sinistre des châtiments d'outre-tombe. Comme exemples de peines éternelles, on leur cite le mystérieux tonneau que tous les efforts des Danaïdes ne parviennent jamais à remplir; l'énorme pierre que Sisyphe remonte éternellement au sommet de la montagne et qui roule avec lui dès qu'il en a atteint la cime; Prométhée enchaîné sur le mont Caucase, où un vautour affamé lui

dévore le foie sans cesse renaissant; Titye étendu au bord de l'Achéron, dont les oiseaux lui rongent la poitrine; le père de Pélops s'efforçant en vain de cueillir les fruits qui sont à sa portée, et à chaque instant menacé d'être écrasé par le rocher suspendu sur sa tête.

Lucrèce, et les plus sages avec lui, protestent à Rome, comme Diogène avait déjà protesté en Grèce contre Platon, qui avait dit que ceux qui n'étaient pas initiés aux mystères orphiques seraient, comme les criminels, plongés dans un bourbier par Musée et son fils (1): « Ce n'est pas Tantale qui est éternellement menacé par le rocher, leur dit le poëte dans son poëme *De Naturâ rerum*, c'est celui qui croit aux dieux, celui qu'épouvante l'idée de leurs châtiments. Titye dévoré par les oiseaux n'existe pas; ce qui existe, c'est l'homme se prenant aux piéges dressés par l'amour, qui le ronge d'inquiétudes. Sisyphe n'habite pas le Tartare; le vrai Sisyphe, c'est le patricien qui demande les faisceaux et les haches pour combattre l'ennemi et qui rentre accablé par la défaite; c'est encore celui qui brigue sans cesse le pouvoir et qui est renversé dès qu'il croit l'obtenir. Semer les bienfaits autour de soi, et ne récolter que l'ingratitude; se heurter, pour faire le bien, à la sécheresse des cœurs; tel est le désespérant labeur auquel on dit que se livrent les Danaïdes. Pourquoi donc Cerbère, pourquoi le Tartare, si vous dressez des croix, si vous construisez des cachots, si vous traînez à votre solde le bourreau aux mains ensanglantées (2)? »

(1) Platon parle, dans sa *République*, d'un bourbier dans lequel Musée et son fils enfoncent les criminels. Et, dans le *Phédon*, il dit que les initiés vivront aux enfers avec les dieux, pendant que les profanes *resteront plongés dans le bourbier*. A quoi répondit Diogène : « Quelle absurdité ! Agésilas, Epaminondas et les autres dans le *bourbier*, pendant que les nullités vivront en communion avec les immortels aux îles des bienheureux, rien que parce qu'ils auront été initiés pendant leur vie! »

(2) Lucrèce, *De Naturâ rerum*, III, 990 et sq.

Les épicuriens et les stoïciens pensent comme Lucrèce, et ils ne voient dans l'enfer que la terre où sont enfouis les ossements des morts, tandis que, d'autre part, certains philosophes aux tendances mystiques et toute la plèbe impériale croient à l'éternité des châtiments. Or, d'un côté comme de l'autre, le caractère de ces tendances va s'accentuant chaque jour davantage; chaque jour, la divergence s'accuse avec plus de relief entre les deux opinions; mais, à la fin, ce sont les premiers qui disparaissent, et leurs adversaires, c'est-à-dire le plus grand nombre, les superstitieux qui triomphent (1). Comment, sans autre frein que celui de la conscience, alors que celle-ci avait subi une éclipse pendant l'empire, aurait-on cru au bien? Il n'existait d'autre moyen que les peines éternelles; les descriptions qu'en donnèrent les poëtes furent de plus en plus exagérées, de plus en plus terribles.

(1) Telle est la loi des périodes de transition, aussi bien pour les sociétés que pour les espèces organiques. Lorsqu'une société, de même que lorsqu'une espèce évolutionne pour progresser, elle se dédouble, comme si toute sa force d'évolution s'accumulait sur une moitié en laissant l'autre réduite à un état d'extrême épuisement. Une moitié exagère donc sa tendance en un sens, l'autre en sens contraire; celle qui va dans le sens de l'évolution accentue la sienne en se perfectionnant jusqu'à se transformer, l'autre au contraire rétrograde et périt. La plèbe romaine et les femmes suivirent la tendance religieuse monothéiste et mystique suivant laquelle les poussait la marche de l'évolution. Les épicuriens et quelques patriotes leur opposèrent un rationalisme positif. Vains efforts! il fallait que le principe religieux acquît tout son développement naturel; pour s'annuler, il fallait d'abord qu'il passât par la phase du monothéisme. Etant donné le principe régnant du polythéisme hiérarchique, la logique était du côté de la plèbe. Forcément, l'heure du monothéisme, avec le mysticisme de sa morale, devait sonner; c'est pourquoi le courant philosophique alla s'affaiblissant jusqu'à n'être plus rien, pendant que le courant populaire augmenta toujours jusqu'à devenir l'ascétisme chrétien. A son tour le christianisme se dédoubla plus tard; son côté orthodoxe s'enfonça de plus en plus dans le dogmatisme, pendant que les hérétiques s'avancèrent toujours plus obstinément dans la voie de la science. De là est issu l'état de choses moderne dans lequel la tendance scientifico-philosophique exerce la suprême influence, pendant que la religion reste à l'état de résidu.

« Sur les bords de l'Achéron est un enfant, racontait-on partout, que son père étrangle pour le punir de sa désobéissance; il y a aussi un criminel crucifié pour avoir pillé un temple des dieux. » Puis on décrit le démon Eurynome, personnification de la mort, être d'un bleu noirâtre, aux dents acérées, chargé de dévorer les morts dont il ne laisse que la carcasse. Pour éviter le parjure, on fait prêter serment par Hadès et Proserpine, et cet Hadès qui attend les parjures est considéré, par la plèbe, comme un pays sur lequel pèse une atmosphère de ténèbres, lourde comme le plomb, pays plat et stérile où les plantes poussent déjà desséchées, et ne produisent que des épines au lieu de fruits (1). L'Erèbe vient encore ajouter ses tristesses : c'est un lieu froid et désolé, plus loin que les frimas du Nord, au plus profond de la terre (2).

Ceux qui croient au Tartare regardent Minos comme un juge inflexible, qui prononce des arrêts redoutables et qui augmente chaque jour le nombre des condamnés qu'il envoie dans les antres profonds. La barque du nautonier Charon commence à vaciller sous le poids des nombreux voyageurs qui la montent, et ses voyages à travers les eaux bitumineuses deviennent chaque jour plus fréquents. Virgile, qui avait chanté un enfer qui préludait à l'enfer chrétien, détourne avec horreur les yeux des tourments. Dans son enfer, ce sont plutôt les criminels que les impies qui gémissent. Mais d'autres poëtes, à l'imagination déréglée, prennent plaisir à exagérer les supplices que subissent les hommes après leur mort. Il en est qui disent que l'Achéron ne roule pas de l'eau, mais du sang, qu'il entraîne des membres humains, que ses ondes, au lieu de murmurer, gémissent comme une longue plainte. Et Ovide, dans l'exposé qu'il fait des diverses peines, déploie un luxe de férocité véritablement épouvantable. Les

(1) Preller, *Griech. Mythol.*, t. I, p. 502.
(2) Sophoc. ap. Strab., VII, p. 204.

châtiments dont il trace la perspective semblent enfantés par le délire d'un inquisiteur fanatique. Non content de les rendre atroces, il prononce encore leur éternité. Une deuxième mort ne viendra donc pas y mettre un terme; et jamais ne sonnera l'heure dernière pour d'aussi cruelles souffrances (1)!

On entend déjà siffler le fouet des Furies, qui marque les impies de ses douloureux cinglements; les Harpies viennent les enlever encore en vie. Et voilà que les profondeurs jadis obscures du Tartare s'éclairent maintenant à la lueur des feux qu'on y allume; dans le brasier ardent, rampent et se tordent d'horribles couleuvres; à travers la rougeur des flammes, commence à se dessiner vaguement la hideuse silhouette du diable.

Voilà l'enfer construit. Il n'y manque plus désormais que la présence du Satan hébraïque.

La Piété, la soumission aux volontés divines, obscurcissent la notion de la Justice (2). Ce n'est pas la mauvaise action pour elle-même, mais bien le mécontentement des dieux que l'on redoute; tout, en ce temps, se réduit à l'offrande et au sacrifice. On proclame qu'aux oblations, au feu sacré et à l'eau, sont attachées, même pour le mortel le plus impur, les vertus de purification et de salut. Ainsi Achille eût été immortel si, par hasard, l'on n'eût pas négligé de lui plonger le talon dans l'eau. Offrir un présent à un dieu, c'est, lorsqu'on a commis un délit, se soustraire au châtiment mérité. Un ex-voto efface la tache du crime; on corrompt la Divinité par des offrandes (3).

Désormais, combien d'incisions! que d'éventrements

(1) Ovid., *Ibis*.

(2) Les dieux font perdre le concept de la morale. La plèbe, qui leur est soumise, juge que les infamies qui leur sont attribuées sont justes par cela seul qu'ils en sont l'origine. « Comment, s'écriait-on, les dieux commettraient-ils le mal? Quoi qu'ils fassent est bien fait puisqu'ils le font. » Consulter dans Denys d'Halicarnasse, *Ant. Rom.*, II, 20, les diverses descriptions que fait l'historien.

(3) Juvénal et Tibulle racontent qu'avec une oie grasse et un gâteau

d'animaux! que de consultations sur leurs entrailles palpitantes! Le Destin, jadis impassible et immuable, se laisse attendrir maintenant par les pénitences, les amulettes et les conjurations. Comme à Babylone, on ajoute foi à l'influence des astres sur les hommes; on croit à une secrète relation entre eux; on tient que celui qui parvient à la découvrir pourra, comme il voudra, disposer de son sort et de celui du prochain. Quelques mots inintelligibles et mystérieux, un petit nombre de lignes énigmatiques, certains chiffres cabalistiquement groupés, en voilà suffisamment pour combattre et détruire l'influence de la Fatalité. Ainsi, l'on détourne la mort loin de soi, et on la fait fondre sur le prochain; on ressuscite les cadavres, même ceux dont les cendres ont été dispersées aux quatre vents. Déjà les démons interviennent dans toutes les affaires, et on leur impose tout ce que l'on désire. Tout le monde fait des miracles. Une affreuse vieille, lubrique et vindicative, peut, selon son bon plaisir, faire descendre le ciel, ébranler la terre, pétrifier les sources, liquéfier les montagnes, évoquer les mânes et attirer les dieux sur la terre (1). A l'aide de certaines formules, on fait voiler la lune, obscurcir le soleil, tomber les étoiles, amonceler les nuages au ciel, déchaîner l'ouragan, briller l'éclair et gronder le tonnerre. Les murs parlent dès qu'on les interroge (2). Les pierres, les oiseaux, les arbres, les fontaines, passent pour des créatures humaines transformées par la magique vertu de certains mots; une incantation a pétrifié celles-ci, emplumé celles-là, condamné ces autres à pousser des feuilles, converti ces dernières en bassins de marbre, qui épanchent leur sang changé en eau. Si les hommes se plaignent, les statues de marbre versent des larmes; sur un ordre des thaumaturges, les bustes

on apaisait la colère des dieux. (Juvénal, satire VI, vers 532 et suivants. Tibulle, I, 3, 23 et suivants.)

(1) Apulée, *Métamorphose*, liv. I.

(2) Apulée, *Métamorphose*, liv. II.

de bronze chantent par leurs bouches de métal, et le sang transsude à travers le corps des images d'or des dieux. Le panthéon tout entier semble frappé d'épilepsie. L'on s'attend même à entendre le soleil dicter des oracles du haut de la voûte céleste (1).

On inspire l'amour à volonté. Le désir a force de loi. On oblige les femmes à mettre au jour avant terme ou à rester stériles, et l'on empêche les hommes d'engendrer. Des personnages paraissent, qui ont appartenu à d'autres époques; plusieurs d'entre eux assurent qu'ils ont vécu en différents temps sous des personnalités diverses; il y en a qui affirment qu'ils se métamorphosent en animaux ou en plantes, selon leur plaisir (2); quelques-uns disent qu'ils sont montés au ciel vivants; d'autres soutiennent enfin qu'ils rajeunissent chaque cent ans, qu'alors ils recommencent à vivre. On croit, comme en Chaldée, que toute maladie provient d'un esprit qui la produit, et l'on se met à rechercher la formule mystique qui doit le chasser; il y en a même pour se rendre insensible à l'infortune et rebelle au chagrin. Au lieu de médicaments, les médecins prescrivent des amulettes et des conjurations (3). La thérapeutique n'est plus qu'un système d'enchantements.

L'Empire s'inonde de devins (4); plusieurs empereurs se font tirer leur horoscope (5); Marc-Aurèle lui-même accourt les interroger. Les patriciens les plus opulents font venir à grands frais, de l'Inde et de la Phrygie, des augures versés dans la connaissance des influences sidé-

(1) Apulée, *Métamorphose*, liv. II.

(2) Apollodor., II, 3, 2; III, 9, 2. Lucien, *Dialog. mortuor.*, XVIII, 3. *Asin.*, 12, 13. Virgil., *Eglog.*, VIII, 97.

(3) Xénocrate, d'Aphrodise, a basé là-dessus une pharmacopée qui est un recueil de superstitions plutôt qu'un traité sur les remèdes.

(4) Plutarch., *Cicero*, § 47.

(5) Suétone, *August.*, § 95; *Caligula*, § 57; *Nero*, § 36; Æspartian, *Hadrian*, § 16; Elius Lampride, *Héliogabale*, § 9.

rales; d'autres prennent chez eux des astrologues, s'en faisant des prophètes à gages. La populace va chez les pythonisses, pour entendre parler les morts du fond de l'Hadès. On rétribue largement aux goëtes leur criminel ministère. Les prêtres chaldéens sont vénérés, les égyptiens adorés (1). La théurgie devient le *summum bonum*. La folie est un don du ciel, l'hystérisme une possession divine. Les visionnaires sont les organes de la révélation, les esprits en délire ont don de prophétie (2). De toutes parts, des sibylles se dressent sur leurs trépieds; par la bouche des êtres les plus vulgaires, la Divinité se manifeste dans les rues, sur les places, aux carrefours, partout enfin et à tous; le Logos s'exprime en un langage abject.

Les mystères sont partout. Après ceux des dieux, ce sont ceux des astres; puis ceux des nombres, des lettres (3), des animaux, des plantes. Les grandes divinités infernales, qui, jusque-là, sont restées en dehors des événements humains, sont également contraintes d'y venir jouer un rôle. On évoque alors et l'on conjure les divins habitants du centre de la terre, afin qu'ils fournissent à la surface tour à tour des poisons ou des antidotes, des narcotiques ou des excitants, des plantes qui guérissent

(1) Les dames romaines se livraient aux thaumaturges pour en avoir des enfants, parce que, comme elles les considéraient comme des êtres semi-divins, elles s'imaginaient que la progéniture qu'elles en obtiendraient participerait ainsi d'une nature supérieure. (Lucien, *Alexandre*, 3, 11, 39, 42.)

(2) On appelait les fous possédés de Dieu, θεόληπτοι (Egger, *Revue archéologique*, 1860, p. 468 et suiv.) Les hommes attaqués de troubles dans les fonctions intellectuelles étaient aussi, d'après Platon, possédés par la Divinité.

(3) Les mystères des nombres provenaient de la Chaldée et furent introduits en Grèce par les pythagoriciens; ceux des lettres procédaient de la Phrygie. Les lettres éphésiennes et milésiennes étaient des mots empruntés aux langues de la Phrygie et de la Lydie, auxquels on attribuait un grand pouvoir. Les premiers étaient des paroles sacramentelles employées dans le culte de la Diane d'Éphèse. Voyez *Hist. des religions de la Grèce antique*, t. III, p. 157 et suiv.

ou des plantes qui tuent, qui fécondent ou qui stérilisent, qui nous rapprochent de la Divinité ou qui nous en éloignent. Osiris et Pluton, qui, auparavant, ne communiquaient la vie qu'au blé, font croître maintenant la jusquiame, le stramonium, la belladone et la mandragore. L'influence de ces plantes est telle, qu'elle met les hommes en rapport avec les revenants, avec les génies souterrains, avec les démons. Par elles, on obtient le mal plutôt que le bien ; leurs effets aboutissent presque toujours au délire ou au cauchemar ; les visions qu'elles produisent ont toujours un reflet sinistre ; ce sont des spectres hideux, à la figure laide et grimaçante (1). Et l'on en vient à ce que les *cacodémons*, ces prédécesseurs des diables chrétiens, soient les seuls qui se mettent en rapport avec les hommes.

Ceux qui ne croient pas à la puissance des exorcismes (2) croient, du moins, à celle des philtres. Il n'est plus possible maintenant de douter de leurs effets. Il en existe partout et pour chacun. Pour en obtenir ce qu'on attend, tous les moyens sont bons ; mais le dérèglement de l'esprit fait que l'on s'arrête de préférence aux plus pervers (3). Ainsi, l'on plonge un enfant dans la terre jusqu'au menton, on dispose autour de lui les mets les plus délicats capables d'exciter sa convoitise, et on l'y laisse mourir de faim ; puis, avec son foie et sa moelle, on prépare le philtre du désir permanent et insatiable. Lorsque deux femmes luttent au cirque, celle qui triomphe apprête le philtre de l'angoisse avec la sueur froide du corps agonisant de l'autre. On se sert encore du sang, liquide, coagulé ou complétement sec, recueilli à la suite d'un meurtre, d'aromes de tout genre, de figurines de cire, de planches d'airain gravées de caractères chaldaïques, de

(1) Pausan., VI, 6.

(2) Pour avoir une idée d'une conjuration dans tous ses détails, il faut lire l'idylle β' de Théocrite intitulée : ΦΑΡΜΑΚΕΥΤΡΙΑ.

(3) Horace, *Epod.*, V, 16 et sq. ; Virgil., *Eglog.*, VIII, 64 et sq.

ferrailles de navires naufragés, de restes humains de cadavres restés sans sépulture, de fragments de doigts, de clous arrachés aux croix patibulaires et retenant encore des lambeaux de la chair des suppliciés, d'ossements disputés à la dent des bêtes féroces (1). On prépare l'eau d'amandes amères qui foudroie; on concentre le virus des vipères; on trempe des œufs de chouette dans du sang de crapaud; on brûle le figuier sauvage arraché sur les tombeaux des suicidés (2); on rôtit les cœurs à la flamme petillante des cheveux; on tanne la peau d'Ethiopien avec la bave empoisonnée des serpents; on cuit des herbes noires dans les crânes des parricides. Les trépieds ne servent plus qu'à soutenir des chaudières, les chaudières qu'à faire bouillir des breuvages enchantés. L'atmosphère de Rome est chargée des miasmes qui s'en dégagent.

La magie triomphe sur toute la ligne; l'empire du monde lui appartient. Après avoir été l'arbitre des hommes, il plaît à Néron de le devenir aussi de la Nature, et il se proclame le premier des magiciens. Non content de commander aux hommes, le César aspire à commander à l'Univers. Quel rêve! Il est le protecteur de tous les nécromanciens et de tous les astrologues venus de la Chaldée; tous les sorciers de la Thessalie accourent en masse se ranger sous ses ordres pour le couronner roi de la magie noire et prince suprême de tous les démons. Bientôt arrive un autre empereur, presque un enfant, transfuge de son sexe, qui revêt une tunique blanche et se farde comme une femme, qui se coiffe d'une tiare d'or, qui se marie avec des histrions et des gladiateurs, pontife de Mithra, adorateur d'Astarté, protecteur de corybantes et d'archigalles, qui, après avoir présidé un sénat de matrones entièrement nues pour promulguer le droit au baiser et les lois de la litière et du cothurne, érigea des

(1) Apulée, *Métamorphose*, liv. III.
(2) Horace, *Epod.*, V, 18-20.

temples en l'honneur de l'Isis noire, inonda Rome de thaumaturges et de magiciens accourus de la Perse, de la Syrie, d'Alexandrie; puis qui, entouré d'un luxe insolent, et mollement couché sur un quadrige d'or clouté de turquoises, se fait traîner par quatre éléphants, suivi de trois cents chars de nacre, s'avance sur un pavé de violettes, de lis et de nards vers le temple du Soleil, et consacre, au milieu d'une pluie d'essences et d'un nuage d'encens, les mystères de l'inceste du dieu de la Lumière avec la Lune, sa sœur (1).

Les prêtres venus de Thèbes et de Memphis initient les profanes dans leurs temples. Ils y expliquent comment le végétal est un esprit enveloppé de lumière et qui se fabrique un corps avec la terre; pour le démontrer, ils le livrent au feu; il se dégage alors une vapeur subtile qui produit une flamme, et le résidu se compose d'un peu de poussière terreuse. C'est là qu'ils enseignent aussi comment ils ont le pouvoir de faire ressusciter les morts, et comment c'est le blé qui produit la résurrection. Le métal pur et brillant est oxydé dans un creuset; il perd son éclat, meurt et se convertit en terre. On y mélange alors en abondance des grains du divin épi; puis on active le foyer; en un instant s'élève une épaisse fumée, le mélange se gonfle, puis il s'affaisse, et le métal apparaît plus éblouissant qu'avant l'expérience, au fond du vase. Il est ressuscité (2)! Les religions qui ne sanctifient pas le blé comme symbole de l'immortalité, sont peu nombreuses. Eleusis révéla cette immortalité au paganisme; le Juif l'affirma dans sa Pâque sainte; l'Egyptien la démontra dans son art sacré. Bientôt le chrétien devait déclarer que le blé était le corps même du dieu.

(1) Elius Lampride, *Héliogabale*.

(2) Cette opération de l'art sacré est identique à celle de la chimie moderne de la réduction des oxydes en métal à l'aide du charbon, le blé faisait fonction d'agent réducteur en vertu de la quantité de carbone qu'il contient.

Tout, dans l'art sacré, possède un nom supposé, une analogie. La vie, c'est l'Isis blanche ; la mort, c'est l'Isis noire. La même Isis représente la lumière, si elle a un basilic peint sur le front, et les ténèbres, si c'est un aspic. Le serpent qui se mord la queue, c'est l'Eternité, l'Univers. Tous les animaux sacrés sont considérés comme des hiéroglyphes vivants de la révélation divine. Tous exercent un pouvoir sur quelque portion du Monde. Le lion, le dragon, la salamandre, la cigale, le scarabée, le basilic, tous ont leur pouvoir, tous ont leur mission magique. L'œuf et le lait exercent aussi une grande influence. Le monde passe pour être éclos d'un œuf immense, et le ciel montre des taches de lait qui vient du sein d'une déesse. Quant aux plantes, si leur couleur est jaune, elles représentent l'or et sont l'image du soleil ; on croit que le suc qui s'en échappe est de la lumière liquide, qu'il peut animer nos corps et inspirer nos esprits ; si elles sont noires, comme quelques solanées, on les utilise pour les exorcismes ; les troubles qu'elles produisent sur le système nerveux provoquent des apparitions démoniaques. Tous les noms s'échangent entre eux. Aux métaux, par exemple, on applique ceux des astres ou ceux des dieux ; à leurs composés, on donne celui des animaux (1).

Grâce à cette chimie rudimentaire, celui qui se livre aux pratiques de l'Art sacré se figure faire en petit ce que le Démiourgos ou Créateur produit en grand, de sorte que chaque jour l'Art sacré recrute un plus grand nombre d'adeptes. Les Grecs lui avaient donné la théorie de l'âme du monde ; Alexandrie lui donna celle des archétypes ; Philon complète l'explication à l'aide de ses forces divines et des démons, les Perses à l'aide des anges et des chérubins. Chacun donc inventait de nouveaux êtres divins, semi-divins, spirituels, ténus, invisibles ou visi-

(1) Le sulfure de mercure ordinaire, c'est l'aigle noir ; quand cette substance, par l'effet de la sublimation, est changée en cinabre, on dit que le feu l'a transformée en lion rouge.



bles, tangibles, corporels. Pour expliquer le fonctionnement de la machine du monde et la production dans son sein du mal ou du bien, ceux qui cultivent la magie se séparent de ceux qui professent la théurgie. Les uns, d'après les Egyptiens, créent la théorie d'un *Dieu-Univers qui est tout ce qui est*, et qui se compose des trois principes : matière, vie et intelligence ; ils le représentent sous les trois côtés d'un triangle équilatéral. Les autres, disciples de Philon, en suivant Plotin et Procle, partent de l'idée d'un dieu unique distinct de l'inerte, vile et infâme matière, et arrivent à formuler l'idée abstraite d'un *Dieu-Néant*, en opposition avec ceux qui avaient proclamé celle du *Dieu-Tout*.

Là-dessus, l'école d'Alexandrie met au jour plusieurs ouvrages afin d'expliquer ces intermédiaires, agents des phénomènes de la Nature, dont l'Art sacré a prétendu s'assurer la subordination. Plotin, dans un traité spécial, explique les rapports qu'ont les démons avec les hommes, et la manière de s'unir à eux dans la pratique de la théurgie (1). Porphyre dit que « la lumière est le véhicule céleste des âmes qui descendent sur la terre pour animer les semences des plantes ou s'incorporer aux germes des animaux ». Jamblique écrit un livre qui est à la fois l'Evangile de la théurgie et le code de la magie, et dans lequel il donne la recette pour échapper aux atteintes du mal : « Pour s'unir à la Divinité, dit-il, les connaissances rationnelles ne sont pas nécessaires ; il faut seulement certaines cérémonies mystiques, des paroles secrètes, des symboles ou des synthèmes. Le don divin est réservé uniquement aux prêtres et aux initiés. » Il nous explique ensuite ce qu'a dit Hermès Trismégiste, et ce qu'est la philosophie hermétique (2). Bientôt, cette philosophie inspire les poëtes ; et alors apparaissent les poëmes *spa-*

(1) Porphyre, *Vie de Plotin*.

(2) Tenneman, *Schwärmerische Philosophie der Alexandriner*, Leipzig, 1807.

*giriques*. D'autres philosophes développent la théorie appelée *Chaîne d'Homère* ou *Anneaux de Platon*. « Le bois attire le feu; le feu est activé par l'air; l'air est absorbé par le poumon, etc. Il existe dans la nature, à l'image de ces attractions, une série de mouvements ascendants qui font communiquer les êtres inférieurs avec les êtres supérieurs. Ainsi, les minéraux, les animaux, les hommes ont de perpétuels rapports établis avec les astres. Dans l'ordre naturel, tous les corps similaires s'attirent; tout ce qui tombe sous nos sens a son corrélatif sidéral. A chaque intelligence correspond un astre, puisque l'âme et l'astre appartiennent tous les deux à l'ordre céleste. Tous les objets de l'Univers ont entre eux un rapport sympathique, car tous émanent de la Providence. Celui qui sait découvrir le secret de cette corrélation, ce fil, s'élève forcément jusqu'à elle. Il est un dieu sur la terre. Le mal n'est plus possible en sa personne. »

Telle fut, à cette époque, la philosophie des sciences occultes. Les théories pythagoriciennes et la cabale suggérèrent le moyen de trouver le rapport, le fil, comme disaient les hermétiques.

De même qu'en Chaldée, on attribua aux noms la prépondérance sur les choses, et aux lettres sur les noms. On ajoute à l'A, première lettre de tous les alphabets alors connus, la dernière lettre des trois abécédaires latin, grec et hébraïque, et l'on obtient le mot Azoth (AZΩ). Là, devait être la clef de la vie, de la santé et de la richesse de l'homme. L'abracadabra tracé sous forme de triangle, certaines lignes qui se croisent, les chiffres 3, 7 et 9 devinrent également la clef de mille prodiges. Et, pendant que les uns, considérant ces merveilles comme le souverain bien, s'acharnaient opiniâtrément à leur recherche, les diverses sectes de la religion nouvelle, qui se débattaient pour expliquer l'origine du mal parmi les hommes et la voie du salut, allaient conquérant le monde et l'absorbant dans leur sein.

L'égoïsme a été dans l'histoire un des facteurs de l'évolution progressive. Pour connaître la destinée, pour obtenir le pouvoir sur les autres, pour faire souffrir les adversaires ou accroître ses jouissances personnelles, on s'adonna à la magie, et cet art chimérique, cultivé dans son but aussi ignoble, se transforma et devint l'alchimie. A son tour, l'alchimie, en évoquant le diable derrière l'or ou derrière un vain élixir capable de prolonger l'existence au gré de chacun, devint la chimie moderne. L'égoïste idée du commandement à la création au profit exclusif d'une personne, et dans un but presque toujours immoral, ne fut que le pressentiment qu'eut l'Antiquité de la subordination future de la Nature à l'Homme. En cherchant des poisons, on découvrit des médicaments. En cherchant de l'or, on trouva ce qui a produit des valeurs que tout l'or de la terre ne saurait représenter. En cherchant le mal pour quelques-uns, on a trouvé le bien pour tous.

Nous avons terminé l'étude de l'évolution de l'idée du Mal dans l'adoration de la Nature. Nous avons sérié les éléments qui contribuèrent à déterminer les formes qu'affecta cette idée dans le jéhovisme et dans le polythéisme gréco-romain. Nous allons maintenant nous occuper de cette idée dans l'adoration du Christ; nous allons voir les affluents philosophiques qui la déterminèrent; puis, nous apprécierons le résultat des diverses influences que nous avons exposées : influences orientales indirectes, influences de l'élément judaïque, influences de l'élément grec, de la combinaison desquelles surgit le christianisme; nous exposerons enfin comment l'idée du Mal s'est conçue dans cette religion et comment elle s'est personnifiée.

---

VI

## DU MAL SELON LA GNOSE ET SELON L'ORTHODOXIE.

Le grand Pan est mort. Une religion de l'esprit va paraître.

Le despotisme impérial avait promené son niveau de corruption sur tous les hommes. Les peuples que Rome avait soumis se confondaient dans ses murs comme dans une nouvelle Babylone et y célébraient l'immense fête du triomphe. Le Romain y fraternisait avec tous, avec le Grec, l'Ibère, le Celte, le Gaulois, le Germain, le Juif, le Perse, le Syrien, le Chaldéen, l'Egyptien et l'Ethiopien. Chaque peuple, en émigrant dans la capitale du monde, avait emmené son dieu avec lui. Le panthéon latin était ainsi devenu cosmopolite. Et, de même qu'il se manifestait dans son culte, de même le cosmopolitisme de Rome se manifestait dans ses orgies. Au milieu des fumées du festin, la grande ville adorait toutes les Vénus du monde. Astarté, Salaambô, Myr-Militta, Cybèle, Isis, la Diane d'Ephèse, avaient toutes acquis le même degré de considération que la Vénus classique. La débauche était universelle. C'était à la caserne que les soldats, au milieu de leurs libations, élevaient le nouvel empereur. Les sanglantes fêtes de Cybèle ameutaient la plèbe dans les rues, les lupercales envahissaient les places publiques, les saturnales pénétraient au foyer domestique, les bacchanales se répandaient à travers la campagne, les agapes s'étaient établies au fond des catacombes. La société romaine se noyait dans l'ivresse.

Ce peuple, nourri des restes du banquet des Césars, applaudissait au plus honteux spectacle; il entonnait les chansons les plus obscènes, récitait les vers les plus libertins, respirait les parfums les plus capiteux, s'imprégnait de toutes les efféminations, raffinait toutes les luxures, se livrait à tous les vices, accueillait toutes les extravagances et légitimait tous les crimes. C'était le *delirium tremens* du vice, la décomposition anticipée de la mort.

Mais les jouissances affaiblissent, la volupté épuise, le sensualisme énerve. L'intempérance amène l'anémie, les névroses, l'hystérie; à la surexcitation succède la langueur; à l'éréthisme, la paralysie; au désir satisfait, le dégoût; après l'excès, l'abstinence. Le plaisir n'est que la préface de la douleur.

C'est pourquoi la chair, qui d'abord avait été l'objet d'un culte, fut dès lors stigmatisée. La Nature, qu'on avait divinisée, devint odieuse. Bacchus s'en fut, et les satyres se dispersèrent dans les bois. Atys expira au milieu des sanglots des femmes. Osiris disparut du soleil, sa demeure; Mythra s'évanouit dans la déroute des armées; Adonis fut inhumé pour toujours, là-bas, dans les vallées du Liban. Le carnaval des dieux étant clos, voici le carême qui s'ouvre.

Ces dieux incestueux, dieux d'amour sensuel, dont on solennisait la naissance par l'orgie sainte et dont la mort, coïncidant avec celle de la Nature, versait la tristesse dans l'âme de leurs adorateurs; ces dieux descendus sur le monde pour racheter les hommes, et aux enfers pour affranchir les âmes, avaient préparé l'avénement d'un autre dieu, engendré spirituellement dans le sein d'une vierge, dieu d'amour également, mais d'amour mystique, dieu d'expiation surtout et de pénitence. Celui-ci, fils d'un dieu chaste, qui, pour créer, n'avait pas eu besoin de s'unir avec une déesse; fils du dieu d'un peuple âpre autant que le désert, d'un peuple qui, en haine des dieux de la Nature que ses vainqueurs adoraient à Babylone.

l'avait considérée comme ennemie; du dieu d'un peuple si malheureux que, se défiant de la justice d'ici-bas, il en implorait une autre dans une autre vie; celui-ci se présentait, non pas avec le caractère d'un roi prêt à soumettre tous les peuples à la domination de l'Hébreu, non pas avec le caractère d'un messie humain et guerrier, mais avec celui d'un messie mystique, rempli de l'Esprit-Saint, venant soustraire l'homme aux influences du mal qui règne en ce monde, dont la disparition ne devait pas se faire longtemps attendre. Dans cet état, il n'est pas encore fils de Dieu par émanation; il ne l'est que par génération, au figuré, que parce qu'il porte en lui l'esprit divin qui l'anime, et que de ses lèvres s'épand la doctrine nouvelle. Il ne se confond avec l'émanation de Dieu, devenue homme, qu'en pénétrant sur le terrain de la spéculation grecque. Dans le quatrième Evangile, il est déjà le Verbe divin, antérieur à toute la création; il descend sur le monde pour l'éclairer; il est, lui-même, la nouvelle doctrine. Ce dieu est un symbole de pauvreté, de mysticisme; la nature, que déjà l'on considère comme déchue, lui est étrangère; il se propage par la mortification et l'ascétisme pour arracher les âmes à la prison matérielle dans laquelle elles vivent, et pour les ramener au suprême bien dont elles procèdent. Après les excès de la corruption, viennent les exagérations de l'abstinence. Ainsi le veut la loi des contrastes.

Mais ce n'est pas seulement le peuple juif qui, en haine des dieux de ses vainqueurs et à cause de ses infortunes, introduisit le mysticisme en Occident. En même temps, en effet, que le judaïsme y apportait ces tendances, les mythologies orientales, se greffant, en pleine décadence, sur les cultes de la Grèce et de Rome, les transformaient en superstitions ultramondaines, et, par suite d'une évolution logique, la philosophie hellénique s'élevait à la conception d'un dieu unique dont sortaient, par émanation, la création et tous les êtres qui, en s'éloignant de l'être

suprême, tombaient dans l'imperfection et dans le mal.

Nous avons vu l'élément mythologique qui contribua aux personnifications du mal affectées plus tard par le christianisme. Nous allons examiner maintenant quelle fut la théorie fournie à cet égard par la philosophie grecque.

Après les élucubrations arithmétiques de Pythagore, la philosophie fut sur le point de sombrer dans les misères des sophistes. Socrate la releva un peu à l'aide du sens commun et du sentiment moral, mais Platon la fit monter à de telles hauteurs, que, perdant complétement de vue les réalités de la terre, au point d'imaginer que la matière n'était qu'une pure apparence, il prit son vol dans le vide à la recherche d'un dieu, idée des idées. Avec Platon, la dialectique remonta de l'individu à l'idée; puis, d'idée en idée, elle parvint à la plus générale, celle du Bien (1), et elle établit au sommet de son édifice un dieu incompréhensible, substance ineffable contenant dans son sein les archétypes de toutes choses. Pour Platon, l'idée était ce qui constituait l'être en toute chose; et la chose, l'individu étaient le non-être. A mesure que de l'idée suprême on descendait à l'objet, la matière augmentait jusqu'au dernier degré de l'échelle, où elle dominait complétement et devenait le non-être absolu (2). Néanmoins, pour Platon, l'être et le non-être ne s'excluent pas, sans quoi, le passage du non-être à l'être serait impossible; il n'y faut voir que des degrés divers dans la descente, différents états d'éloignement de Dieu. Comme il est l'idée générale qui renferme en soi toutes les idées particulières, Dieu est un, et, par conséquent, il est supérieur à l'être et au non-être qui dérivent de sa personne. Le mal, aux yeux de Platon, est donc synonyme de *matière*, qui est source de diversité, de changement, d'inconstance, pendant que le bien est synonyme d'*idée*, source d'ordre, de mesure,

(1) Plat., *Répub.*, liv. VII, p. 487; *Phédon*, p. 395.
(2) Plat., *Soph.*, p. 164.

de fixité, d'identité et de vie. En partant de l'apparence phénoménale, multiple et changeante, comme degré inférieur de la création, et voulant ensuite s'élever de là jusqu'à l'idée suprême, la dialectique de Platon aboutit à définir celle-ci comme mesure et la phénoménalité comme désordre, et elle finit par affecter des formes mathématiques; puis, avec Xénocrate et Speusippe, elle dégénéra en pythagoricisme et vint se perdre complétement dans la théorie des nombres. Bientôt, l'école platonicienne aiguise des arguties et des subtilités pour combattre ses adversaires; mais elle ne produit que des sophismes et va se confondre dans le scepticisme qui lui a prêté ses armes pour la lutte. Fidèle encore, quant à la forme, aux doctrines du maître, elle en a complétement perdu l'esprit. Comment en aurait-il pu être autrement avec un esprit aussi subtil? Un disciple étrange, Carnéade, déploie une ardeur infatigable et un art merveilleux pour conserver le dogmatisme platonicien dans toute sa pureté. Vain labeur! Il a prétendu conserver un cadavre, mais le cadavre se décompose sous ses yeux. Le grand Aristote soumet la philosophie à la nature, en élevant l'expérience au niveau de la spéculation. En lui donnant plus de lest, il parvient à rendre sa marche plus sûre; si bien que, grâce à sa méthode, elle peut traverser d'un pas ferme l'obscurité du moyen âge, et elle arrive jusqu'à nous en forçant encore notre admiration. Aristote établit que l'objet de la science ne consiste pas à imaginer *à priori* la réalité sensible, mais à l'expliquer, à en découvrir les causes (1), et que la philosophie doit être la science qui explique la cause la plus générale qui s'élève à la raison des raisons, à celle qui comprend toutes les autres. Pour lui, la matière, c'est l'être en puissance (2), le condition de la forme qui est l'être en acte; il ne lui reconnaît

(1) Arist., *Métaph.*, I, 1, *passim.*; *Anal. post.*, II, 10.
(2) Arist., *Paraphrase de la physique*, I, chap. x.

pas d'existence positive et substantielle en dehors de la forme. Il définit le mal : tout ce qui est contraire à *la fin*, et pour lui, la fin, c'est le bien. Le mal, non plus que la matière, n'existe pas en soi, il n'est qu'un type abstrait comme elle. Le mal réel est l'imperfection de l'être, c'est l'être infime, la moindre quantité d'être possible, le point d'où part la Nature pour s'élever graduellement à l'être par excellence. Ce philosophe ne se demande pas quelle est la cause des imperfections, et, comme conséquence pratique, ses disciples considèrent comme bon tout ce qui est conforme à la nature, et comme mauvais tout ce qui lui est contraire, et ils tombent dans l'optimisme naturaliste.

Toujours à la poursuite du but de la philosophie, Aristote, par l'entraînement de son argumentation, s'élève jusqu'à un dieu qui est l'intelligence, abstraction faite de l'individu, l'intelligence pensant par elle-même. Le dieu de Platon était une substance ineffable, incompréhensible, idée suprême qui résumait en elle-même toutes les autres; celui d'Aristote est la raison des raisons, abstraction pure, tout aussi inconcevable que le précédent (1). La dialectique englobait tous les êtres en un dieu qui les *précontenait* tous, et en dehors duquel elle ne laissait qu'un vide, qu'une ombre, qu'une vaine chimère, c'est-à-dire la matière. La métaphysique plaçait toute la création et tous les êtres hors de Dieu, de sorte que ce dieu apparaissait comme le produit pur de l'abstraction de l'esprit humain.

Tant que vécut Aristote, il put maintenir son système entre l'idéalisme chimérique et l'empirisme aveugle, en le préservant des deux extrêmes. Sa philosophie était idéale et réelle à la fois. Mais, à sa mort, ses disciples, les insensés ! la transforment en une métaphysique raffinée et stérile. Leurs successeurs s'emparent du péripa-

(1) Voir l'idée de Dieu dans Aristote, *Métaph.*, liv. XII, c. VII.

téticisme et le mettent en pièces. Ils le laissent en un tel état, qu'il n'est plus reconnu de personne. Les uns cultivent sa logique et sa physique en reléguant dans l'oubli cette philosophie supérieure dont ils ont perdu le sens. Les autres n'empruntent, de la sublime doctrine, que son côté empirique, et l'abaissent au niveau d'un sensualisme pur. Le véritable esprit péripatéticien disparaît des écoles, comme si Aristote, se reconnaissant supérieur aux temps qui devaient lui succéder, avait emporté avec lui le secret de ses idées. Les subtiles tentatives de l'Académie et des Lycées ayant échoué, la réaction contre les doctrines qui les avaient produits commence.

L'antiquité avait pressenti qu'elle allait mourir d'inanition si elle persistait à se nourrir des systèmes dégénérés de Platon et d'Aristote; elle fit donc un dernier effort, dégagea l'incorporel et l'abstrait du domaine de la Science, et revint à la Nature, dont elle s'était séparée, en prenant le sens commun pour critérium. D'un côté, on s'en tient à *ce qui est*, à la réalité, à la science, et Epicure fonde son école. De l'autre, on attribue une importance supérieure à la morale, à *ce qui doit être*, et le stoïcisme fait son apparition. Les épicuriens évitent le mal en le fuyant; ils ne luttent pas contre lui pour le vaincre. Ils offrent le spectacle du repos dans le relâchement, non celui de la sérénité dans le triomphe. Le stoïcisme a pour premier principe l'effort individuel; ses disciples n'ajoutent foi à l'être qu'en vertu de son action, mais ils faussent le criterium de la vérité en le fondant sur l'assentiment volontaire (1). Le monde, pour eux, c'est Dieu en expansion. Et ce dieu, en se concentrant, devient dieu esprit, l'âme divine (2). La création réelle émane donc de Dieu! elle est Dieu lui-même dans son déploiement. Véritables panthéistes, les stoïciens considèrent l'individu,

(1) Cicér., *Acad.*, liv. I, p. 11; liv. II, p. 33.
(2) Plut., *De stoic. rep.*, p. 39; *Adv. stoic.*, p. 36.

partie de dieu, comme n'étant séparé de lui que par le développement naturel; d'où ils concluent que, pour l'homme, la fin c'est de rentrer dans ce dieu dont il est sorti.

La vie, en général, c'est la tension de la force, c'est l'action (1); la vie de l'être, en particulier, est une perpétuelle tension d'esprit. Chacun ne vit qu'en raison directe de la sienne. Et, comme il n'existe pas de tension sans antagonisme et sans lutte, ils proclament la guerre une nécessité universelle. En étendant le principe, ils identifient le mal avec la nécessité, et, comme la nécessité est le grand moteur du monde, ils infèrent que le mal est nécessaire pour parvenir au bien, qui est leur aspiration suprême (2). Dans ce système, le destin apparaît comme la résultante de l'ensemble des lois qui régissent la vie universelle.

L'épicurisme, s'offrant pour ranimer la philosophie grecque qui se meurt, est impuissant à cause de sa mollesse. Le stoïcisme, à son tour, n'est qu'un effort systématique fait à l'instigation du sentiment moral; c'est un calmant qui rend la mort de la philosophie moins douloureuse, mais il n'est pas un remède héroïque qui la sauve. Il s'offre à elle comme une consolation dans son adversité, non comme un puissant secours de l'intelligence, et moins encore comme un rayon du génie. Comme une lampe dont la flamme s'éteint faute d'aliment, la philosophie grecque va perdant son éclat. Le génie qui l'animait s'est évanoui. Les esprits ne trouvent plus l'inspiration ; ils la poursuivent en vain; les cerveaux ne produisent que des chimères ; en pénétrant en Orient, la philosophie grecque est morte. Philon le Juif accompagne son âme jusqu'au trône de l'Eternel. Si parfois, dans la suite, on l'aperçoit encore sur la terre, c'est que Dieu nous l'envoie, car le

(1) Plut., *De plac. phil.*, liv. I, p. 7.
(2) Plut., *Adv. stoic.*, p. 13 et 14.

savoir ne peut nous venir que de lui. C'est ce qu'affirment alors toutes les écoles.

Personne ne crée plus. La méthode éclectique de Potamon devient la règle de toutes les spéculations. Nul, parmi ceux qui essayent de composer un corps de doctrines, ne recourt à l'observation. On vit d'emprunts faits aux divers systèmes qui ont succombé. Il n'y a plus de systèmes, des divagations érudites leur ont succédé. Le stoïcisme seul se maintient et l'emporte, mais lui aussi, graduellement, se dissout et va se perdre enfin avec les derniers débris de la science de l'antiquité.

Les sublimes principes dont la Grèce avait doté l'esprit humain s'étant évanouis, la science tombe sous le mépris public, l'art déchoit, le droit passe pour inefficace, et la grâce pour supérieure à lui; c'en est fait, la justice n'est plus de ce monde. Seule, la religion grandit, s'avance et envahit la terre en se proclamant le port du salut. Chacun convoite la science de Dieu. Observer! calculer! futilités trompeuses! Le but de la philosophie n'est-il pas de définir la divinité, à l'unité de laquelle tout le monde croit? Les uns pourtant la définissent comme étant le Tout, les autres comme étant une et distincte de l'univers. Bientôt, tous les penseurs s'occupent des êtres intermédiaires de la divinité unique et de la création, ou des émanations détachées de cette divinité pour former l'univers. Les écoles se disputent sur la définition du Verbe, du Logos, du Démiourgos, du Paraclet, de l'Esprit-Saint ou de la Sagesse. Le débat s'irrite, dès qu'il s'agit de la nature des éons, des archétypes, des forces divines, des anges et des démons. Cette tendance est commune à toutes les sectes. Les philosophes polythéistes eux-mêmes déclarent que les dieux sont des émanations inférieures du grand dieu inconnu. Tous les esprits raisonnent semblablement. Les philosophies entraînent les mêmes conséquences que les religions. L'atmosphère morale est homogène, malgré la divergence d'opinions. L'Orient et

l'Occident s'unissent parce que déjà ils sont analogues. Si les Grecs ont le Logos, les Juifs ont la Sagesse, qu'ils considèrent comme étant distincte de Dieu, mais coexistant avec lui dès le principe et présidant à la création du monde. Philon donne la théorie du Verbe divin. Jusqu'aux Perses qui ont l'*Intelligence* (1) qui, de la catégorie de qualité d'Ahouramazda, acquiert une personnalité distincte. A peine est-on parvenu au dieu unique, qu'on se met à le décomposer en hypostases et en émanations, comme pour remplir le vide existant entre le monde et lui.

Alexandrie devient le foyer de la controverse. C'est là que viennent se fondre l'esprit oriental et les systèmes de la Grèce. Le Juif fait l'échange des théories, comme si, même dans la sphère des idées, il devait montrer l'esprit du trafic. Aux Hellènes, il apporte les doctrines de l'Egypte, de la Chaldée, de la Perse et de la Syrie; aux Orientaux, les conceptions grecques. Et, de cet échange, il retire un profit intellectuel qu'il s'assimile. C'est à Alexandrie que vont aboutir, directement ou indirectement, les débris de toutes les philosophies échouées et de toutes les théologies décrépites.

Alexandrie résume à cette époque l'inventaire de toutes les décadences de l'esprit humain. Unique élément véritablement rationnel parmi tous ceux qui convergent vers cette ville, la philosophie hellénique, épuisée par l'idéalisme, s'y rend pour essayer de refaire ses forces à l'aide de tous ces rebuts. Dans cette confusion de l'esprit, survenue après l'orgie du corps, deux tendances jaillissent du choc de l'Orient et de l'Occident, l'école alexandrine et le christianisme. La première n'est que la philosophie grecque ranimée par le souffle de l'Orient. Le second

(1) Darmesteter. *Ormazd et Ahriman*, p. 26. Dans la période parsie, l'Intelligence créatrice se détache d'Ahoura et devient une divinité indépendante. C'est ainsi qu'on a toujours agi pour la formation de ces divinités. De ce qu'il était substantif, un mot indiquant une qualité ou attribut a été personnifié et pris pour un être réel.

n'est que la tendance orientale se développant avec le secours d'éléments grecs. La philosophie s'appuie, pour se fortifier, sur le principe de la religion. Et la religion, pour grandir, se nourrit de philosophie.

Une tendance commune caractérise les néoplatoniciens et les chrétiens. L'origine du mal, pour tous les deux, c'est une chute. Etant donné un dieu unique, le dieu Bien, admis par tous après Platon et Aristote, étant donnée la réalité des imperfections de la création, le mal ne pouvait provenir que d'une chute, d'un abaissement, d'un éloignement de la divinité. L'individualisation des êtres, leur différenciation de Dieu, devaient logiquement marquer l'origine de leur infériorité. Déjà plusieurs dogmes orientaux avaient conclu ainsi. La soumission complète des hommes à un dieu Tout, les sacrifices accomplis par les meilleurs d'entre eux, ne servaient qu'à effacer en une certaine manière le crime de leur séparation, effectuée par l'acte d'acquisition de leur individualité distincte.

La théorie de la chute affecta deux aspects. L'idée grecque domina parmi les Alexandrins : les êtres sont une émanation de Dieu; par nécessité, ils se sont peu à peu séparés de lui; ils sont devenus de plus en plus grossiers et imparfaits; puis, ils se rapprocheront de Dieu et s'uniront à lui, reconquérant ainsi la pureté et la bonté primitives. Chez les chrétiens, c'est l'idée judaïque qui l'emporte; la séparation des créatures intelligentes et de Dieu a été un résultat de la volonté des premières, s'opposant à Dieu qui les avait créées; l'homme fut, en conséquence, précipité dans la chute. Ainsi, la théorie grecque aboutit à la fatalité du mal, tandis que l'autre, bien qu'acceptant la liberté, déclare que l'humanité a une origine criminelle. Voyons d'abord comment les Alexandrins formulent la théorie du mal; nous examinerons ensuite la formule des chrétiens et les personnifications qu'ils admettent.

Pour les Alexandrins, Dieu, c'est l'Unité immobile, incommunicable, qui n'engendre immédiatement ni la ma-

tière, ni la nature, ni l'âme. Il n'engendre que l'intelligence qui, à son tour, engendre l'âme ; et celle-ci, dernière hypostase de ce monde supérieur immobile en son essence, tombe par la projection de sa propre puissance sous la domination des lois du temps, de l'espace et du mouvement et engendre la matière, qui est la limite de ses dernières émanations. Le monde céleste dont descend l'âme est parfait ; le monde sublunaire est imparfait, corruptible, mobile et périssable, car il s'est séparé du premier. L'âme, en produisant ce monde, communique à la matière la vie et la forme et, avec elles, la perfection. Le monde sensible n'est que la représentation du monde intelligible supérieur dans la matière qui est sa dégénération. De là, dans le monde sublunaire, la présence de la beauté et de la laideur, de la perfection et de l'imperfection, de la lumière et des ténèbres, du bien et du mal. Le mal est aussi propre aux individus qu'au monde sensible. Le tout, ainsi que tous les êtres célestes, est étranger à ces deux rapports. Mais, le mal conspire, dans le monde sensible, en faveur du bien ; il est l'aiguillon qui pousse l'âme à remonter vers le monde supérieur dont elle dérive. Le mal n'est considéré, en lui-même, ni comme un être ni comme une substance ; la matière dont il découle ne l'est pas davantage. Le mal est simplement la négation du bien, comme la matière est celle de l'être. Il est l'imperfection, et, soit par défaut, soit par excès, il provient de la matière, non pas de l'âme, et moins encore de l'intelligence. La perversion de la volonté, la dépravation des instincts, ont toujours pour cause, d'après Plotin, une nécessité matérielle (1). Le mal n'existe pas par lui-même ; il n'y a dans le monde que tels ou tels maux attachés à telles ou telles choses.

L'école d'Alexandrie, véritablement philosophique quant à ses tendances, abandonne à l'Orient religieux l'expli-

(1) Voir Vacherot, *Hist. crit. de l'École d'Alex.*, t. I ; 2e part., chap. III.

cation du mal, selon laquelle deux armées hiérarchiques, composées l'une d'êtres lumineux, l'autre d'êtres ténébreux, sont en lutte perpétuelle, pendant que l'homme, placé au milieu d'elles, ballotte comme une marionnette. Bien qu'en faisant dériver le mal de la matière, cette école ne soit pas tout à fait dans le vrai, elle aperçoit fort distinctement néanmoins la voie qu'il faut suivre en le déclarant une pure relativité terrestre.

A l'origine, l'école d'Alexandrie se montre rationnelle, malgré une tendance trop prononcée vers l'abstraction, ainsi que l'attestent les travaux d'Ammonius, de Porphyre et de Plotin. Elle déchoit ensuite et s'égare en personnifiant les hypostases qu'elle conçoit dans son dieu, à ce point qu'elle en forme des êtres qu'elle croit réels. Alors apparaissent les essences pures, les essences propres, les vies, les intelligences, les dieux supérieurs, les intermédiaires, etc. Jamblique et Maxime l'appliquent à la théurgie. Elle monte sur le trône avec Julien et se transforme en doctrine politico-religieuse. Puis, elle retourne à Athènes, à la source d'où elle avait d'abord jailli, et elle y puise une nouvelle forme plus rationnelle et plus grave avec Syrianus, Proclus et Damascius. Elle meurt enfin au milieu des ruines du Serapœum et du sang d'Hypatie, barbarement versé par les mains fanatiques des anachorètes chrétiens. Son agonie est marquée par l'exil des derniers philosophes de l'école d'Athènes.

Le grand mérite de l'école d'Alexandrie consiste à avoir résolu la conception générale de l'univers dans un élément unique, en rejetant le dualisme oriental. Une loi, une substance. Ainsi, la voie de l'avenir était ouverte. En expirant au sein de l'Orient religieux, la philosophie de l'Occident formule le programme, qu'au jour de sa résurrection, elle fixera par des moyens solides, en s'affranchissant de la religion sous laquelle elle succombe. L'école alexandrine ne parvient pas à la solution véritable, parce

qu'elle se développe dans un milieu imprégné de mysticisme. En Orient, ses tendances idéalistes la poussèrent à rechercher cette unité en Dieu, au lieu de la chercher dans le dernier élément analysable de la réalité. Et cependant, telle était la puissance logique de son monisme, que peu s'en fallut que Dieu ne s'évanouît lorsque, pour trouver en lui cette unité suprême, Proclc, remontant à l'aide de la raison pure, en partant du monde sensible, ne rencontra plus qu'un dieu indéfinissable, un *dieu non-être* auquel on ne pouvait parvenir que par négation.

Nous avons suivi l'idée du mal à travers la décadence de la philosophie ; nous allons la suivre maintenant dans le christianisme. Divers éléments concourent à la formation de l'idée du mal, telle qu'il l'a conçue. Nous les avons signalés dans les pages qui précèdent. Outre quelques éléments de religions orientales qui influèrent d'une manière indirecte ou secondaire, il convient de considérer le courant de l'esprit juif qui, avec sa haine contre la nature, apporte le Satan déjà modifié par son contact avec l'Angromainyous perse, la légende de la chute des anges rebelles, exposée dans le livre d'Enoch, et celle de l'origine du péché dans le monde, d'après celui de la Sagesse. Lorsque la société païenne se sentit lasse de la Nature, sa mythologie, influencée par les religions orientales, avait déjà transformé les ombres des héros et les demi-dieux en génies méchants, en démons, qui vont s'identifier avec les anges rebelles et former l'armée de Satan. En même temps, le Tartare, transformé en un séjour de souffrances éternelles, va, sous le nom d'Enfer, devenir leur demeure en se confondant avec la *gehenna* des juifs de la Palestine(1).

(1) Suivant l'antique croyance des Hébreux, l'homme, après avoir exhalé son dernier souffle (*Gen.*, xxxv, 18; I, *Reg.*, xvii, 21), devient une ombre faible et légère (*Psalm.*, LXXXVIII, 11; *Prov.*, II, 18; IX, 18; XXI, 16; *Isaias*, XIV, 9 et suiv., XXVI, 14 et 19) complètement dépourvue de pensée et d'activité (*Psal.*, VI, 6; XXX, 10; *Isaias*, XXXVIII, 18, lib I, *Sam.*, XXVIII, 15; *Job*, III, 13), du moment qu'il descend au scheol, lieu

La philosophie grecque donna pour royaume et pour domaine aux démons et à leur prince la matière, substratum du mal, dernière couche de cette création qu'elle considère comme fille de l'éloignement de Dieu dont elle procède, et par conséquent imparfaite par nature. Examinons comment se combinent ces éléments, sous quelle forme en jaillit l'idée du mal, à quelles personnifications ils donnent lieu chez les chrétiens orthodoxes avant la fin de l'antiquité, et considérons en même temps l'œuvre

qui ressemble au ᾅδης des Grecs, région souterraine (*Psal.*, LXIII, 10; *Job*, XI, 8; *Isaias*, LVII, 9; *Nomb.*, XVI, 30 et suiv.), sombre comme la nuit (*Job*, X, 21 et 22) où se rendent tous les vivants (*Job*, XXX, 23) fermée par des portes (*Isaias*, XXVIII, 15 et suiv.) qui ne peuvent s'ouvrir qu'à l'aide de magiques enchantements (I *Sam.*, XXVIII, 8 et suiv.) et d'où ne peuvent jamais plus sortir ceux qui sont entrés (*Prov.*, II, 19; *Job*, VII, 9 et 10). Ces idées ont cours jusqu'au deuxième siècle avant Jésus-Christ. A cette époque elles se modifient de deux manières. Chez les juifs d'Alexandrie, on croit, sous l'empire de l'influence grecque, à l'immortalité de l'âme qui rentre en Dieu dont elle procède (*Sagesse*, I, 15, III; 1 et suiv.; V, 16; VI, 19 et 20; VIII, 2, 17; XV, 3). On n'ajoute pas foi à la résurrection des corps. Les juifs de la Palestine, entraînés par les idées apocalyptiques, croient au contraire à la résurrection des corps dont, pour la première fois, l'idée apparaît dans le livre de *Daniel*. A l'origine, ils ne croient qu'à une résurrection partielle. Seuls, les fils d'Israël qui sont restés fidèles à la loi de Dieu jouiront d'une nouvelle vie (II *Machab.*, VII, 9, 11, 14, 23, 29; XII, 41 et 46). Depuis lors, nous voyons que l'on commence à s'entretenir d'un lieu destiné au châtiment des méchants; le lieu ne se confond pas cependant avec le scheol; il constitue une région séparée, dont l'entrée s'ouvre dans la plaine de Hinnom, consacrée auparavant au culte de Moloch et située au sud de Jérusalem à laquelle elle touchait. De là vient qu'on appellera plus tard ce lieu de châtiment *ge-hinneam* (γέεννα). Le livre d'*Enoch* place aussi la géhenne dans cette plaine maudite (XXVII, 2; LVI, 4). On y rencontre un abîme de feu. Le livre d'*Enoch* parle d'un lieu de châtiment situé au-delà de la terre, là où l'on n'aperçoit plus ni firmament ni soleil terrestre. C'est dans cet endroit que les anges déchus sont provisoirement enfermés jusqu'au jour du jugement (XVIII, 12 et 14; XXI, 1 et 7); mais ce lieu est différent, dans le livre d'*Enoch*, de l'abîme de flammes où seront précipités ces anges après le jour du jugement (X, 6, 13 et suiv.; XXI, 7 et 10; LIV, 6; XC, 24).

des sectes qui forment le trait d'union entre la philosophie grecque et le christianisme juif.

A l'apparition du christianisme, les imaginations étaient échauffées, les esprits agités d'un grand trouble; la faiblesse et l'irritation étaient le propre d'un grand nombre de caractères; le monde se livrait très-facilement aux larmes. Les cas d'épilepsie étaient fréquents, les hallucinations très-communes; l'hystérisme se généralisait; on rêvait tout éveillé; le cauchemar agitait les hommes en plein jour; l'empire en masse semblait souffrir de névrose.

L'état pathologique de cette l'époque, où l'illuminisme, le vertige, la monomanie et le délire, aigu ou chronique, passaient pour des inspirations divines, est encore plus accentué chez les Sémites que chez les Grecs et les Latins. Le monde perdit le bon sens. Les fous étaient les hommes de Dieu, pour le Nazaréen autant que pour Zegreus. « Pour plaire à Dyonisos, il faut extravaguer, » disent les bacchantes. « Nous sommes fous pour le Christ (1), » dit saint Paul chez les juifs; la folie remonte jusqu'à la Divinité même. « La folie de Dieu est plus sage que les hommes (2), » dit l'apôtre. Le divin maître appela fous deux disciples qu'il rencontra sur le chemin d'Emmaüs (3).

Tous les dieux importés de l'Orient viennent sanctifier l'ignorance et la faiblesse. « Heureux les pauvres d'esprit, » disent les apôtres comme les dyonisiaques et les orphiques. Et l'ignorant gagne plus de considération que le savant, le coupable même est plus considéré que le juste. Toutes les fautes sont excusées, les vices pardonnés et les crimes absous. A la droiture de la Justice a succédé l'arbitraire de la Grâce.

(1) I *Corinth.*, IV, 10.
(2) I *Corinth.*, I, 25.
(3) *Luc*, XXIV, 25.

Plusieurs s'arrogent le titre d'inspirés de Dieu, certains, celui de représentants de son pouvoir sur la terre; d'autres enfin se croient possesseurs de la Divinité même. Apollonius de Tyane, Simon le Magicien et quelques prophètes hébreux disent qu'ils portent en eux l'Esprit saint. Il en est même qui affirment être le Christ féminin! Le Verbe voulait s'incarner, et il le faisait n'importe sous quelle forme.

La tendance aux choses surnaturelles, merveilleuses, et le délire des esprits, s'accentuaient encore par suite du malaise général de l'empire; d'un côté, les guerres intestines, les persécutions continuelles, les tueries du cirque, les extravagances des Césars, et de l'autre, les troubles survenant au sein de la Nature (1). Les fléaux qui s'appesantissaient sur le monde romain étaient tels, que l'on ne trouvait à peu près personne pour croire qu'ils n'étaient pas les présages funestes de l'irritation d'un dieu voulant punir la perversité des hommes.

Pendant le premier siècle, on vit, à diverses reprises, d'étranges météores sillonner les airs. Des comètes firent de fréquentes apparitions. Il y eut des éclipses, des aurores boréales et des pluies d'étoiles. En 65 après Jésus-Christ, la peste envahit l'empire, et 30000 personnes, pendant l'automne, périrent dans la capitale (2). En 68, la famine désola Rome. En 69, le Tibre franchit ses rives et porta l'inondation au loin (3). Des trombes et des cyclones s'abattirent sur les côtes d'Italie et les ravagèrent (4). L'incendie promena sa torche à travers les provinces et détruisit plusieurs villes (5). Dans l'Asie Mineure, de même qu'en Italie, les tremblements de terre sévissaient presque à l'état permanent; des cités entières

(1) Tacite, *Ann.*, XV, 47; Sénèque, *Quest. nat.*, VI, 1, 28.
(2) Suétone, *Nero*, 39; Tacite, *Ann.*, XVI, 13.
(3) Suétone, *Othon*, 8; Plutarque, *Othon*, 4.
(4) Tacite, *Ann.*, XVI, 13.
(5) Sénèque, *Epist.*, XCI; Tacite, *Ann.*, XVI, 13.

s'écroulaient aussi à tout moment (1). En 79, eut lieu la plus horrible explosion du Vésuve qu'ait enregistrée l'histoire; on eût dit que le volcan allait d'un coup submerger les abominations de l'empire sous une mer de feu.

Tous ces désastres constituaient la source où venaient s'alimenter les esprits ignorants et fiévreux des juifs, dont l'effort se résumait en une haine inextinguible contre le monde des gentils. La littérature apocalyptique fut mise à l'ordre du jour. Les visions acquirent de gigantesques proportions. Les images du langage oriental prirent des formes insensées. Les cerveaux engendraient une espèce de faune monstrueuse, dont les excentricités surpassaient les zoomorphismes les plus impossibles des mythologies de l'Egypte, de la Chaldée, de la Perse et de l'Inde. Reptiles, oiseaux, quadrupèdes, poissons, hommes, tous les types du règne animal, s'empruntant mutuellement leurs membres, composaient le kaléidoscope le plus fantastique, le plus fou. Et ces figures se détachaient sur des fonds de lumière ou de ténèbres, planaient tantôt sur la mer, tantôt sur la terre, s'élançaient de l'abîme ou descendaient du ciel, environnées d'éclairs ou d'étoiles, en se livrant des assauts, prononçant des oracles ou vomissant d'atroces blasphèmes. La création subjective des judéo-chrétiens semblait vraiment l'œuvre d'un démiurgos en délire.

La couleuvre, qui représentait le maléfique Set en Egypte et Angromainyous en Perse, le dragon, qui était le signe du mal chez plusieurs peuples de l'Asie, sont les animaux qui servirent à figurer le mal; on les orna des cornes de Moloch et des ailes des ténèbres. C'est ainsi que nous les voyons paraître dans les écrits des auteurs judéo-chrétiens qui combattent le paganisme.

(1) Tacite, *Ann.*, XV, 22; Sénèque, *Quest. nat.*, VI, 1; Strab., Index, *Terræ motus*; Philostrat., *Apoll.*, VI; Justin, XL, 2; Eusèbe, *Chron.*, années 19, 25, 39, d'Auguste, et année 4 de Tibère; Suétone, *Nero*, 20.

Dans ces cerveaux que l'exaltation ébranle, ce qui n'est qu'une simple figure du langage revêt l'apparence de la réalité; on se croit victime des tentations et des méchancetés de ces ennemis chimériques. Le Christ lui-même, disent les évangélistes, fut transporté par le diable sur le sommet d'une montagne et sur les hauteurs du temple pour y être tenté (1). Ainsi que dans la Chaldée et en Egypte, toutes les maladies furent considérées, en Palestine et à Alexandrie, comme des possessions démoniaques. Il n'y avait d'autres remèdes à tous les maux que les exorcismes. On s'accorde un pouvoir, par ce moyen, sur tous ces êtres fantastiques, produits des imaginations malades. Pour faire éclater la divinité de ses doctrines, chacun en appelle à la faculté qu'il possède de voir les esprits, de les influencer et de combattre les contraires. Ce sont les démons qui attestent le caractère sacré de la mission; ils abandonnent la personne ou le lieu qu'ils avaient choisi pour retraite, comme ils fuyaient devant les magiciens de Babylone. Loin d'être particulières au christianisme, ces croyances composaient le fond de toutes les religions et des sectes qui couvraient à cette époque la surface de l'empire (2). On disait d'Apollonius de Tyane qu'il chassait les démons comme on le disait des apôtres du Christ et du Christ lui-même. Les Évangiles affirment que Jésus guérissait les possédés (3), et que les docteurs de la loi et les Scribes l'accusaient d'être livré à Beelzebuth (4).

Les juifs hellénistes confondent les démons, en grande partie considérés déjà par les païens comme des génies

(1) *Math.*, IV, 1 et sq.; *Luc*, IV, 1 et sq.

(2) Voir, dans le chapitre précédent, comment la magie s'était développée dans tout l'empire et comment tous les pays croyaient à sa puissance.

(3) *Marc*, I, 24; III, 11; V, 1-20; VIII, 22-26; *Math.*, IX, 32 et suiv.; *Luc.*, XI, 14 et suiv.

(4) Voir Strauss, *Vie de Jésus*, Trad. Littré, 3e édit. franç., p. 670-675.

malfaisants ou des divinités infernales, avec les *schedims* (1) des juifs palestiniens, nom qui indique les *puissants*, et qu'on appliquait aux dieux des gentils, et ils croient qu'ils ne sont que les anges déchus dont parle le livre d'Enoch, et que mentionnent bientôt les Évangiles. Le Satan judaïque qui, dans le livre de Zacharie, s'éclaire déjà des reflets de l'Angromainyous perse, apparaît dans le livre de la Sagesse avec un des principaux caractères de l'ennemi d'Ahoura. « La mort, dit ce livre, est entrée dans le monde par l'envie du démon (2). » L'homme, suivant la Genèse, était mortel; d'après les Perses, l'esprit des ténèbres était seul l'auteur de la mort. Le livre en question appelle cet esprit démon, διάβολος en grec, c'est-à-dire calomniateur (3), d'où le mot *Diable*. Par le fait de l'assimilation du diable au serpent, on croit ensuite que c'est lui qui tenta Ève sous la forme de ce reptile, afin de pervertir le genre humain à son berceau.

Or, voici que maintenant Satan est considéré comme tombé du ciel avec ses anges et habitant l'abîme des ténèbres. La Genèse avait dit que les fils des dieux, voyant que les filles des hommes étaient belles, les prirent pour leurs femmes et que, de cette union, naquirent les géants (4). Et s'appuyant sur ce récit, le livre d'Enoch explique la chute des anges de la façon suivante : « Les filles des hommes, dit-il, s'étaient multipliées, et les *egregori*, c'est-

(1) *Deuter.*, XXXII, 17; *Psaum.*, CVI, 37.

(2) *Sagesse*, II, 24. Le livre de *la Sagesse*, attribué à Salomon, est un ouvrage du même genre que *l'Ecclésiaste*, rédigé en grec, entre le deuxième et le premier siècle avant Jésus-Christ, par un juif d'Alexandrie. Telle est la conclusion de la critique allemande contemporaine. Le texte que nous lisons en grec est donc l'original, comme l'affirme saint Jérôme, et non pas une traduction. (*Quin et ipse stylus græcam eloquentiam redolet.*) Ce père l'appelle pseudepigraphus. Saint Augustin reconnaît implicitement qu'il a été rédigé en grec. Noldek aujourd'hui soutient qu'il a été écrit en Egypte et cite à l'appui le mélange des idées grecques avec les idées judaïques dans toutes ses pages.

(3) Διάβολος, de διαβάλλειν, calomnier, jeter à travers.

(4) *Gen.*, VI, 1, 2, 3, 4.

à-dire les vaillants, se prirent d'amour pour elles. Ceux-ci étaient au nombre de deux cents, à la tête desquels marchaient Semjaza (1) et dix-neuf autres chefs, et ils descendirent ainsi sur la terre. Ils s'unirent à elles, et de cette union naquirent les géants. Puis, ils enseignèrent à leurs femmes et à leurs enfants l'art de fabriquer les armes, de fondre les métaux pour les monnayer, de se parer le corps, de se farder le visage, d'employer la force, de connaître la vertu des simples, l'efficacité des poisons, de produire les fascinations et les charmes, de s'en préserver, d'étudier l'astronomie et de deviner par les signes de l'air, de la terre et de la lune. Voyant cela, les bons anges se présentèrent devant le Tout-Puissant, à la suite de Michel, de Raphaël, de Gabriel et d'Uriel, qui les commandaient, et le mirent au fait des événements qui s'accomplissaient. Alors, Dieu ordonna à Uriel de dire à Noé de se cacher, et il déchaîna le déluge. Puis, il dit à Raphaël : « Attaque Azazel, charge-le de chaînes et précipite-le au fond des ténèbres, dans les abîmes du désert de Dudaïl, puis recouvre-le d'un tas de pierres afin qu'il n'aperçoive plus la lumière; au jour du jugement dernier, il sera jeté dans les flammes éternelles. » Et il dit à Gabriel : « Marche contre les géants, fais-les se battre et s'entretuer, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un seul sur la terre. » Enfin, il dit à Michel : « Attache Semjaza et ses partisans, après qu'ils auront été témoins de la mort de leurs enfants; enchaîne-les dans les bois, et qu'ils restent là durant soixante-dix générations, c'est-à-dire jusqu'au jour du jugement. Ils seront alors précipités dans le chaos éternel où s'allume le feu qui ne s'éteindra jamais. Les hommes qui auront été avec eux ou qui auront suivi leur exemple, seront aussi précipités dans ces prisons ténébreuses. » Ce sont là les ordres donnés par Dieu pour réparer le mal

(1) Dans le livre d'*Enoch*, le chef des anges rebelles apparaît sous deux noms. Du chapitre VI, 7, au LVI on le nomme Semjaza; après, il est Azazel.

que les *vaillants* causèrent sur la terre par le mystère d'iniquité qu'ils avaient enseigné à leurs femmes et à leurs enfants (1).

Telle est la légende de la chute. Elle est bientôt adoptée, avec de légères variantes, par les judéo-chrétiens. La principale de ces variantes consiste à considérer Satan et ses troupes comme déchus à cause de leur orgueil, pour avoir voulu égaler Dieu, et non pas en conséquence de leur amour pour les femmes de la terre. Le premier récit, et le plus remarquable à la fois que nous rencontrions dans les écrits chrétiens sur la chute de Satan, est celui de l'Apocalypse de Jean; la critique moderne le fait remonter à l'an 69 de l'ère chrétienne, date de la mort de Galba (2).

L'auteur raconte une vision. Une femme apparaît dans le ciel. Son vêtement est tissé des rayons du soleil; sa tête est couronnée de douze étoiles; à ses pieds, resplendit la lune. Ses flancs tressaillent des douleurs de l'enfantement; le fils qu'elle va mettre au monde est le Messie. Un énorme dragon roux, à sept têtes couronnées de diadèmes et armé de dix cornes, se présente (3). Il attend la naissance du fils de la Vierge pour le dévorer. Telle est sa force, que, d'un coup de queue, il précipite sur la terre le tiers des étoiles du firmament. Ce dragon est l'antique serpent, appelé *diabolos*, c'est-à-dire Satan. La femme met au monde un fils qui doit gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer, et cet enfant s'élève, rayonnant de gloire, vers le trône de l'Eternel. Aussitôt, l'archange Michel arrive à la tête de ses anges et engage la bataille contre le dragon et ses armées. Ceux-ci sont vaincus et précipités du ciel sur la terre. La victoire a été obtenue

(1) Dillmann, *Das Buch Henoch*, chap. xv, 8 et suiv, Leipzig, 1853.

(2) Voir *l'Antechrist* de Renan, chap. xv.

(3) D'après Renan, le Satan de *l'Apocalypse*, sous la forme du dragon roux à sept têtes, signifiait l'empire romain, ennemi du christianisme et agent du démon selon les judéo-chrétiens. La femme du ciel était l'église d'Israël. Voir *l'Antechrist*, p. 407 et 408.

par la vertu du sang de l'agneau immolé. Alors, les habitants du ciel éclatent en un chant d'allégresse pour célébrer le triomphe remporté par le Christ, parce que le calomniateur des hommes, celui qui les accusait de jour et de nuit devant Dieu, a été chassé du ciel. Mais, malheur aux habitants de la terre et de la mer! Car le démon est descendu parmi eux, rempli de colère, parce qu'il sait que ses jours sont comptés. Son premier acte sur la terre est de persécuter l'Eglise du Christ; puis, dans son impuissance, il tourne sa fureur contre tous ceux de sa race (1).

Voilà donc Satan descendu du ciel sur la terre; désormais, il n'est plus admis près du trône de Dieu, mais il n'est pas enchaîné non plus, comme dans le livre d'Enoch, en attendant le jugement dernier; il se bat contre ceux qui portent témoignage en faveur du Christ. Les chrétiens de l'époque à laquelle Jean écrivit son Apocalypse voyaient en effet redoubler chaque jour, contre eux, les persécutions de l'empire; le Christ avait triomphé au ciel, mais sa victoire n'était pas aussi complète sur la terre. Le paganisme, qui n'avait pu l'accabler, attaquait son Église avec rage. Satan luttait donc encore indubitablement, mais c'était sur la terre.

D'autres monuments du christianisme racontent encore la chute de Satan. Ainsi, l'évangile de Luc fait dire à Jésus : « Je vis Satan tomber du ciel comme la foudre. » La deuxième épître apocryphe de Pierre dit, se rapprochant en ceci du livre d'Enoch, que Dieu ne pardonna point aux anges qui avaient péché, mais qu'il les précipita dans l'enfer, liés avec des chaînes d'obscurité, pour y être gardés jusqu'au jour du jugement. Et Judas ajoute que Dieu garde au fond des ténèbres, dans les prisons éternelles, pour être jugés au grand jour, les anges qui n'ont pas conservé leur origine et ont abandonné leur demeure (2).

(1) *Apocal.*, cap. XII.
(2) Dans le livre d'*Enoch*, les anges qui tombent du ciel sur la terre sont

Paul accorde au démon une importance tout à fait particulière. Il ne représente, pour lui, qu'un des facteurs qui

identifiés aux étoiles, probablement dans le sens figuré. Cette image relative aux anges se rapproche de la croyance des Chaldéens, que chaque étoile avait un dieu lumineux, et de la croyance égyptienne, que les intelligences pures divinisées brillaient dans les astres. On trouve dans le Bundahesh quelque chose d'analogue, car on y dit que les démons poussèrent les planètes sombres contre les étoiles lumineuses où étaient les esprits d'Ormuzd. Ainsi, cette croyance, à cette époque, est commune à tout l'Orient. Suivant le livre d'*Enoch*, un ange attache les étoiles pieds et poings liés et les précipite dans l'abîme. Ceci offre encore quelques points de contact avec ce qu'Isaïe (chap. XIV, v. 12) dit, au sens métaphorique, en parlant de Babylone comme personnification du mal : « Comment tombas-tu du ciel sur la terre, ô Lucifer, toi qui te levais le matin ? » En prenant ce passage au pied de la lettre et vu les analogies existant avec la version du livre d'*Enoch*, on identifia cet *astre du matin*, ce *Lucifer* ou *porte-lumière*, avec Satan et devint un de ses noms usuels. Les judéo-chrétiens présentent également Rome comme personnifiée dans Satan qui tombe du ciel (*Apocalypse*).

Nous avons dit que presque toute l'antiquité, et plus particulièrement l'Orient, croyaient que les astres étaient des êtres spirituels, des intelligences, ou qu'ils étaient animés par eux. Et la raison, c'est que l'antiquité ne possédait pas la conception mécanique que nous avons depuis Newton sur l'univers. On ne comprenait pas alors que la loi qui détermine les mouvements des atomes et des corps à la surface de la terre pût être la même que celle qui fixe les révolutions sidérales. On se figurait que les corps ne pouvaient avoir que le mouvement de haut en bas, c'est-à-dire le mouvement de chute, parce que, sur la terre, on ne voyait doués de mouvements circulaires, irréguliers ou ascensionnels, que les êtres intelligents ou les objets sur lesquels agissaient ceux-ci. Lorsqu'un homme mourait, on observait que la perte de la parole et de la faculté de penser coïncidait avec celle de tout autre mouvement, à l'exception de celui de tomber. C'est à l'aide de ce raisonnement qu'on en vint à penser que, puisque les astres évoluaient circulairement, ils devaient être des intelligences, des âmes, des dieux, des esprits, c'est-à-dire des êtres pensants et supérieurs à la simple substance des corps, ou bien qu'ils étaient mus par ceux-ci. Tel est aussi le motif de l'assimilation de la lumière et du feu, qui offrent des ondulations et des oscillations irrégulières, à la Divinité; et encore de celle des vapeurs et des gaz, qui présentent la tendance à monter, aux esprits. C'est pourquoi les Perses placèrent les esprits bons et protecteurs de l'homme dans les corps célestes ; les Egyptiens firent de leurs astres des dieux lumineux et du soleil leur grand dieu. De même, en Chaldée, en Assyrie et dans l'Asie

concourent à la production du mal. Sa théorie est la suivante : le Christ est un homme privilégié, un homme à

antérieure. Puisque les astres étaient des dieux ou des manifestations des dieux, le soleil, qui était le plus grand d'entre eux et le plus brillant, devait être le premier dieu ou sa première hypostase. Il en était de même pour la lune.

Bien qu'il repoussât les idées du polythéisme, Aristote lui-même considère les astres comme des essences éternelles dérivant d'une Ἐντελέχεια. — « Une tradition venue de l'antiquité la plus reculée, dit-il, et transmise à la postérité sous le voile de la fable, nous apprend que les astres sont des dieux et que la Divinité embrasse toute la nature. Tout le reste n'est que récit fabuleux. » Mais ce n'est pas sans avoir dit auparavant : « Il est évident qu'autant il y a de planètes, autant il y a d'essences éternelles de leur nature... L'une est la première, l'autre la seconde, dans un ordre correspondant à celui du mouvement des astres entre eux. » (Aristote, *Métaphysique*, traduction de A. Pierron et C. Zévort. liv. XII, chap. VIII.) Platon ajoutait foi à ces croyances, de même que Philon d'Alexandrie, plusieurs néo-platoniciens, certains gnostiques, et de ce nombre Basilides. Origène et quelques autres parmi les chrétiens, les accueillent : Manès également. Au moyen âge, elles font leur apparition parmi les Arabes, en Espagne avec Averroës. (Voir Renan, *Averroës et l'Averroïsme*, chap. II, §IV.) Plusieurs penseurs à cette époque et certains autres sous la Renaissance opinent d'une manière analogue. Ces croyances de source orientale étant à la fin des temps antiques en faveur dans toute l'Europe, il n'est pas étonnant que l'on pensât que l'homme, dont le corps est assujetti au mouvement de haut en bas tant que l'intelligence qui peut lui en imprimer dans un autre sens ne le dirige pas, fût sur la terre par suite d'une chute; il avait un corps, car il provenait de la chute d'une intelligence pure, et, lorsqu'il mourait, l'esprit s'envolait libre vers le ciel dont il procédait. Il n'est pas étonnant non plus que les Juifs regardassent les anges déchus et Satan, qui demeuraient dans la géhenne, comme des étoiles ou des esprits lumineux tombés. Les Egyptiens, les Perses, certains philosophes de la Grèce, les néoplatoniciens et les Arabes d'Espagne estimaient qu'il n'y avait d'immortel dans l'homme que l'intelligence seule qui montait au ciel et non pas l'âme. Ainsi que nous avons déjà pu le remarquer, l'intelligence, pour un grand nombre de peuples de l'Orient, constituait la première émanation de Dieu. C'est ainsi qu'en Egypte, par exemple, on croyait que les intelligences des purs resplendissaient avec les dieux lumineux dans le cortége d'Osiris-Hor. La Bible dit de son côté que les justes brilleront à côté de Dieu comme les étoiles du firmament : *Fulgebunt sicut stellæ*. Tout ceci provient de ce que éternité, ciel, substance lumineuse,

part, un second Adam, l'antithèse du premier. Le premier engendra la race, le corps, et le second l'esprit. Celui-là représente la partie charnelle, animale, égoïste; celui-ci représente, au contraire, la partie spirituelle et divine. Chaque homme reproduit en soi ces deux parts, celle d'Adam et celle du Christ. Le christianisme a pour mission de détruire la prépondérance du premier pour accroître celle du deuxième. Le démon fait des efforts pour que l'influence d'Adam ne s'amoindrisse pas, mais le Christ gagne chaque jour du terrain sur lui.

L'idée des chrétiens de la deuxième génération sur le Démon est que, puisqu'il était le contradicteur, il devait être l'opposé de ce qu'ils défendaient (1). Ils défendaient Dieu, l'esprit; par conséquent, Satan était l'homme, la chair. Ils défendaient le dieu unique du judaïsme; donc, les dieux du paganisme étaient les démons de Satan. Ils défendaient la Nature céleste; la Nature terrestre, par suite, était le domaine du Diable.

Comme ils croyaient à la réalité des dieux des religions païennes ainsi qu'à leurs miracles et que, cependant, ils ne pouvaient les accepter comme de véritables dieux, ils les prirent pour des démons, c'est-à-dire pour des génies malfaisants. « Le démon, disaient-ils, voyant l'homme porté à la dévotion, n'a pas engagé de front la bataille contre Dieu, mais il a mêlé quelques parcelles de vérité à ses perfidies afin de jeter les esprits dans le doute et

intelligence et divinité furent analogues pour la plupart des peuples de l'Orient et aussi aux yeux de quelques penseurs de la Grèce et de Rome, par suite de raisonnements établis sur des données que l'état des connaissances de l'époque rendait tout à fait insuffisantes. Il fallut que les sciences physiques, auxquelles l'hypothèse mécanique de Newton fit faire un si grand pas, vinssent dissiper ces erreurs, qui se maintinrent jusque-là contre toutes les argumentations qu'on leur avait opposées.

(1) C'est ainsi que le diable se forme par un procédé analogue à celui d'Angromainyous. Le démon chrétien devient tout le contraire du Christ, par antithèse, comme le démon perse devint un Ahouramazda renversé.

dans l'erreur, et il a créé de fausses religions. Afin de mieux séduire l'homme, il a produit la beauté. A l'aide de formes matérielles, il a imité la perfection divine et inventé des idoles et des cultes pour détacher les croyants de la divinité. C'est ainsi qu'il obtint quelques succès jusqu'à l'apparition du Christ, qui est venu le démasquer. »
Tous les dieux du paganisme ont passé pour des démons. Suivant en cela la tradition de leurs prophètes, les judéo-chrétiens virent, dans les divinités des autres peuples, Astarté, Moloch, Belzébuth, etc. (1), autant de serviteurs de

(1) Parmi les judéo-chrétiens, on donnait souvent ce nom au chef des légions infernales.

Voici ce que, dans son travail intitulé *Démonologie judaïque*, M. J. Gres dit à propos de l'étymologie de ce nom, qui a tant exercé la sagacité des exégètes : « On a fourni trois explications sur ce nom. Les manuscrits syriaques, la version italique, la Vulgate et les Pères latins ont adopté la forme Βεελζεβουβ, qu'ils font dériver de *Beel Zebub*, nom d'une divinité philistine qui veut dire le *dieu des mouches*. Le mot *zebub* (mouche) aurait, d'après cette hypothèse, pris, dans la prononciation araméenne, la forme *debaba* ou *dibaba*. Prononcé de cette manière, le mot *Beel-Zebub* se transformerait en *Beel-Debaba*, qui veut dire l'*ennemi* (Satan). La majorité des exégètes modernes (Buxtorf, de Wette, Winer, etc.) prétendent qu'en changeant le β en λ les Juifs auraient adopté cette dénomination pour qualifier le démon de *dieu de la fiente*, c'est-à-dire de ce qui est souillé et impur (*Beel-Zebel*). Mais la forme du mot ne permet pas d'adopter cette opinion. Une interprétation semblable exigerait la forme Βεελζαβηλ, Βεελζαβελ. — D'autres, enfin, et parmi ceux-ci Michaelis, Hitzig et Meyer, traduisent le mot Βεελζεβουλ par *maître de la maison*, c'est-à-dire du royaume des démons, attendu que le mot *Zabal*, en hébreu, veut dire *habitation*.

« Je demande pardon au lecteur de m'arrêter un peu sur ce mot, dont l'interprétation a tant donné à penser aux commentateurs et dont personne encore n'a pu pénétrer le sens véritable. A mon avis, le mot Βεελζεβουλ ne signifie rien de tout ce que l'on a prétendu établir jusqu'ici, si ce n'est que *prince des démons*. Voilà, d'après moi, son interprétation naturelle, laquelle n'exige ni emprunts à l'étranger ni contorsions à sa structure.

« Il est indubitable que la racine *Zabal* ne soit employée dans la plupart des langues sémitiques pour désigner l'idée d'*entasser du fumier*, d'*engraisser la terre* ; mais, ni en hébreu ni dans aucune autre langue de la même famille on ne la rencontre avec la valeur certaine, dans le sens

Satan, et, dans les cultes impudiques de Babylone, dans la prostitution sacrée, l'œuvre tangible de l'adversaire de Dieu. La femme, qui fut la première à se laisser séduire par le serpent, devait donc rester vierge pour se soustraire à l'empire du *dieu de ce monde* (1). Et, par comparaison,

d'*habiter*. La raison d'avoir traduit le mot *Zeboul* par *habitation* dans les passages de l'Ancien Testament où il se rencontre, est tirée de l'interprétation donnée par les exégètes à I *Rois*, VIII, 12-13; II *Chroniques*, VI, 2, où il est dit (c'est Salomon qui parle) : « Dieu a dit qu'il voulait habiter dans les nuages. J'ai construit pour toi (Dieu) un *Bet-Zeboul* comme lieu de résidence éternelle. » Tout le monde a cru que Bet-Zeboul devait se traduire par *demeure-habitation*. Mais indubitablement l'auteur, en qualifiant ainsi le temple de Jérusalem, lui donna ce nom par souvenir du nom assyrien *Bit-Zabal*, que l'on donnait au temple de Merodach, réédifié par Nabuchodonosor, comme l'affirme ce roi dans l'inscription découverte à Borsippa et traduite pour la première fois par M. Oppert. — De l'étude comparative de quelques textes cunéiformes, il résulte que le mot *Zabal* en assyrien a le sens d'*élévation*, quelquefois celui de *pâturage*, ce qui confirme le sens de *faire du fumier*, qu'offre la même racine dans les langues sémitiques, ainsi que nous l'avons déjà dit. En arabe, le verbe *Zabal* a gardé les deux significations. Mais il n'existe aucune raison philologique qui légitime la traduction de la même racine là où elle s'offre avec le sens de *maison* ou d'*habitation*. Quelques textes bibliques (*Isaïe*, LXIII, 15; *Habacuc*, III, 11; *Psaumes*, XLIX, 15) indiquent suffisamment que c'est dans le sens d'*élévation* qu'il faut traduire le mot *Zeboul*, ainsi qu'il résulte des dernières investigations assyriologiques; et, dans un autre passage où il a été traduit conformément à l'idée d'habitation (*Genèse*, XXX, 20), le sens du texte, si on le substitue au premier, devient plus clair et plus exact. — Sans doute, le mot *Zabal* est l'équivalent assyrien du groupe *Schak-il*, dont l'expression *E-Schak-il* (temple de la Hauteur), temple élevé qui doit se traduire au figuré par temple de la Grandeur, temple de la Majesté. (Voir le *Journal asiatique*, août-septembre 1878, p. 220 et suiv.)

« S'il en est ainsi, n'est-il pas logique et naturel de traduire l'expression Βεελζεβούλ par *prince* des démons? Le mot Βεελ a le sens de *Seigneur*, et le mot ζεβούλ dérivant de la racine *Zabal*, implique l'idée de hauteur. Par conséquent, Βεελζεβούλ sera le seigneur, le maître plus haut, plus élevé, le premier chef, et, comme c'est à l'esprit du mal que s'applique cette dénomination, il est clair qu'il s'agit de Satan, du prince des démons. »

Voir *Revista contemporanea*, Madrid, 30 marzo 1879. J. Grès, *Demonologia judaica*, p. 211 et 212.

(1) C'est ainsi que Paul appelle Satan, liv. II, 4.

ils donnèrent à Rome le nom de Babylone et représentèrent la grande ville sous les traits d'une prostituée, la coupe des abominations à la main, penchée sur le corps de la bête diabolique (1).

Tous les dieux de la Nature ayant été dénoncés, par les judéo-chrétiens, comme étant les formes sous lesquelles Satan se cachait, la Nature, qui était son royaume, se peupla d'anges déchus. Par leurs exorcismes, les chrétiens avaient triomphé des idoles. Le démon déserte les temples qui ne peuvent plus rivaliser avec ceux de Christ, et se réfugie dans les salles des festins. Alors, les aliments se sanctifient dans l'agape fraternelle et l'on prescrit le jeûne. Mais le démon s'introduit au sein de la famille; il faut alors que la famille se dissolve; ou proclame que l'état de perfection est celui de virginité, et l'on sanctifie le célibat; chassé des temples, expulsé de la table, banni enfin du foyer domestique, le démon se retire dans les champs, dans les forêts, s'introduit dans les fleurs, dans les arbres, dans les ruisseaux, dans la Nature, dernier boulevard dont nul ne peut le repousser. Les chrétiens rompent avec la Nature et la lui abandonnent. Tout ce qui s'en inspire, tout ce qui a trait à elle appartient à Satan. L'objet de la plus impérieuse nécessité, tout ce qui sert à orner la personne, tout ce qui tend à la beauté, tout cela même qui est utile, mais qui cependant n'est pas chrétien, est taxé de diabolique. Il n'est pas jusqu'aux mots dont l'emploi était étranger aux besoins du christianisme, qui ne soient considérés comme appartenant au vocabulaire infernal. Dieu avait parlé par la personne de Christ; toute parole qui n'était pas celle du Verbe était devenue inutile. S'occuper de la science pour le monde! Et pourquoi? Le royaume de Dieu n'était-il pas celui du ciel? Tout poëte donc, ou tout philosophe qui chantait ou qui expliquait la société ou le Monde, était

(1) *Apoc.*, XVII, 3, 4, 5.

inspiré par Satan, alors même qu'il se gardât d'attaquer la religion de Christ. Apollon et les Muses étaient des êtres réels, des démons déguisés qui troublaient la tête des poëtes. Homère, Virgile, Lucrèce, Epicure, Caton, étaient des bouches damnées, par où s'exprimait l'esprit malin. La magie était son chef-d'œuvre; c'est par elle qu'il opérait ses prodiges. Pourquoi nier ses merveilles si elles corroboraient ce que la mission chrétienne, sur la terre, renfermait de divin? Si le monde n'eût rien eu d'infernal, pourquoi le fils de Dieu y serait-il descendu?

Mais Satan se modifie légèrement en subissant l'influence de la spéculation grecque. Il acquiert un caractère plus métaphysique. Il devient, de droit, roi de la nature, sans avoir à s'identifier avec aucun dieu, ni à affecter la forme d'aucun animal. C'est franchement qu'il se montre, en souverain maître des ténèbres, comme prince de ce monde où tout lui appartient; tout, moins les âmes que lui enlève le Christ. Chassé du ciel, il est devenu, d'essence pure et lumineuse qu'il était, le maître de cette création inférieure, produit également d'une chute, formée de la dernière des émanations, de la plus éloignée de Dieu, de la matière. On dirait qu'en se développant sur un terrain aryen, cette personnification du mal a évolué d'une manière analogue à celle de l'Iran. Son empire est celui de la mort. Sa sombre puissance est opposée à celle du Verbe, du Verbe antérieur à toute la création, venu au monde pour sauver les âmes en y faisant briller la lumière qui s'était éclipsée, pour communiquer à ces âmes la vie qu'elles avaient perdue et les arracher à la domination des ténèbres. Le quatrième évangile, attribué à Jean, nous fait assister à un drame métaphysique qui se passe dans la création. Le Verbe, tout lumière et tout vie, est d'un côté; de l'autre, le monde et les ténèbres avec leur prince (1). Les âmes emprisonnées dans la matière doi-

(1) La différence entre le Satan de l'évangile de Jean et l'Angromainyous

vent passer de la mort à la vie (1), échapper au pouvoir du prince du monde (2) ; tant qu'elles demeurent sur la terre, dans leur enveloppe matérielle, elles sont mortes. Elles ne vivront qu'en prenant leur essor pour remonter au ciel. Mais le Verbe a vaincu le monde par la mort du Christ (3). Après lui, le Paraclet (4) viendra compléter la déroute de Satan. Et tous ceux qui croiront au Verbe participeront à la victoire et deviendront des créatures nouvelles en regagnant le ciel pour y jouir de la vie éternelle (5). Le problème du mal se formule déjà dans l'évangile de Jean, à peu près comme dans la gnose. Le dieu ressemble au dieu inconnu de Saturnin ou à l'abîme de Valentin. Comme ceux-ci, il se montre inaccessible à l'humaine raison. « Le fils seul connut le père. » Christ est joint à Dieu de telle sorte qu'il n'en est plus que l'apparition concrète, l'émanation supraterrestre ; il offre différents points de ressemblance avec le Nous qui s'unit à l'homme Jésus, suivant Basilides, avec le *proto-anthropos* des Ophites, avec le Khristos de Saturnin, qui ne naît pas à la façon des êtres humains ; il offre même quelque analogie avec ce Christ des docètes qui passe sur la terre comme une pure apparence. La lutte entre le bien qui est lumière et le mal qui est obscurité se découvre dans presque tous les systèmes gnostiques. Partout, il est question d'arracher les âmes, d'origine divine, à l'empire du mal. Elles s'élèvent, suivant Valentin, par leur foi à l'émanation de Dieu, à l'Eon Khristos. Elles s'unissent intimement à Dieu

perse réside en ceci, que Satan est maître de la nature, et que l'autre ne l'est qu'à moitié. Toutes les idées sur la nature en cours à cette époque aboutissaient à lui donner ce caractère. La philosophie avait déclaré la nature déchue dans son ensemble. C'était donc à l'être le plus déchu de la présider.

(1) Évangile de Jean, III, 3, 14.

(2) *Ibid.*, XII, 31 ; XVI, 11.

(3) *Ibid.*, XVI, 33.

(4) *Ibid.*, XIV, 16-26 ; XV, 26 ; XVI, 7.

(5) *Ibid.*, III, 7, 15.

par cette voie, selon Basilides. Suivant presque toutes les gnoses, elles abandonnent l'empire de Satan pour retourner à leur origine première, à la Divinité. Ici, comme dans le quatrième Evangile, la foi s'élève jusqu'à des hauteurs mystiques où elle fournit à l'âme la connaissance de la Divinité et la met en relation avec le monde supérieur. Les gnoses ne sont autre chose que des légendes ontologiques. Leur métaphysique pure se trouve simplement transformée, dans le quatrième Evangile, en une histoire anthropomorphique. Le Christ de Jean est plus humain, plus réel. Voilà pourquoi nous disons qu'il constitue la transition de la gnose à l'orthodoxie (1).

Mais, qu'est-ce donc que la gnose? Quelles sont ses tendances? En quoi diffère-t-elle de l'orthodoxie? Pour définir la gnose, nous avons besoin de remonter jusqu'aux causes qui l'engendrèrent.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, tout, à cette époque, tendait au mysticisme et au surnaturalisme; chaque jour, se fortifiait la prépondérance du divin sur l'humain; chaque jour, la philosophie se confondait davantage avec la théologie. Quand apparut le christianisme, la confusion était presque entièrement consommée. On avait dit que la parole avait produit la création, que l'idée était antérieure à l'objet, que la matière était la dégénération de l'Intellect, la dégradation de l'esprit, l'éloignement de Dieu; que la sagesse humaine n'était qu'un pâle reflet d'une autre sagesse antérieure à la création, existant là-haut, dans le ciel; qu'enfin, la Justice n'était que la volonté divine, exécutée par les hommes. Or, toutes ces propositions étaient ou avaient été, avec de légères variantes, soutenues par les

(1) Voir, pour les théories gnostiques, *the Gnostic Heresies of the first and second centuries, by the late Henry Longueville*; Περὶ ἀρχῶν; l'Origène, ouvrage attribué au même docteur de l'Église, Φιλοσοφούμενα, publié par Miller, Oxford, 1851; l'*Histoire ecclésiastique* de Baur de Tubingen; Matter, *Histoire du gnosticisme*, et Nicéphore, *Histoire ecclésiastique*.

platoniciens et les pythagoriciens, les alexandrins, les juifs et les chrétiens, car elles composaient le caractère général des théories de l'époque. Chez les philosophes, tels que Platon, Philon, Plotin, on trouvait une explication idéale de la Divinité et de son action sur la terre. Les pythagoriciens et les disciples de la cabale définissaient Dieu jusque dans son essence, à l'aide des nombres. Les mages chaldéens et les théosophes égyptiens en donnaient une définition sidérale et astrologique. D'une façon ou d'une autre, tous abordaient le problème de l'essence de Dieu, de l'origine de la création et des rapports existant entre la créature et la Divinité. Mais ceux d'entre les chrétiens qui procédaient du judaïsme se taisaient sur des questions si importantes. La théogonie judaïque qu'ils acceptaient était aussi aride que le désert qui l'avait vue naître, et elle ne pouvait donner satisfaction à ceux qui, n'étant pas juifs, se convertissaient au christianisme. La pensée, excitée plus vivement chez eux par une nature plus riche en couleur, où les formes étaient plus nombreuses, où la gamme des manifestations était, en un mot, plus étendue et plus variée, la pensée cherchait les causes de la création ; elle se demandait comment la création coexistait avec Dieu. Pour l'expliquer, des systèmes furent élevés sur les fondements des spéculations de l'époque.

Toujours l'intelligence humaine demande la raison d'être de ce qu'elle ne comprend pas. Celui-là seul qui est absolument privé d'intelligence accepte, sans les comprendre, les principes qui lui sont imposés. Jamais l'humanité n'a accepté de système, sans explication qui le légitimât. L'explication peut être fausse par le fait même des prémisses sur lesquelles elle se fonde, ou encore parce que la question n'a pas été envisagée sous tous ses aspects ; mais, dès que l'homme l'accueille, c'est qu'en partant des bases qu'il accepte, elle lui a paru vraie.

C'est ici la cause de la gnose : la raison humaine tente, en partant de Dieu, d'expliquer la création et tous ses acci-

dents. Les gnostiques chrétiens ne sont autre chose que ceux qui, repoussant le jéhovisme âpre et contradictoire, essayèrent, et en harmonie avec elle, de composer pour la nouvelle doctrine une science de la Divinité. « On ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres, » avait dit l'Apôtre. En conformité de cette maxime, bon nombre de chrétiens imaginèrent qu'il leur fallait élaborer, sur le système vague du Christ qui flottait à l'état d'aspiration morale, une théogonie nouvelle qui se substituât à celle de Moïse reconnue comme insuffisante ; c'est là le point de contact de tous les gnostiques. Du reste, leurs systèmes sont hétérogènes. Les uns se rapprochent du dualisme perse, de l'astrologie chaldéenne ou de la philosophie platonicienne. Les autres se ressentent du sensualisme syrien et aboutissent au libertinage en admettant même l'omnigamie. Chez certains, au contraire, l'esprit de chasteté et d'ascétisme est poussé si loin, qu'il en arrive à la castration et au suicide. Plusieurs pensent que le Christ fut une pure apparence, une vision, la réverbération sur la terre d'un autre Christ supérieur existant au ciel. Le mal, pour quelques-uns, est une perturbation de Dieu dans son développement ; pour quelques autres, il est un abâtardissement des êtres détachés de lui. Presque tous considèrent le monde, au sein duquel existe le mal, comme l'œuvre d'une de ses émanations inférieures. Mais leur caractère essentiel et commun, c'est qu'ils sont tous antijudaïques et qu'ils n'admettent pas le dieu d'Israël comme dieu suprême.

Nous ne partageons pas l'opinion des auteurs qui pensent que la gnose n'est que l'introduction de l'élément oriental dans le christianisme. Si nous devions extraire l'élément oriental du christianisme, il nous resterait très-difficilement pour résidu autre chose que la constitution politique de l'Eglise et un peu de philosophie grecque. L'hellénisme entrait pour une plus grande part dans la gnose que dans l'Eglise. C'est la gnose qui sert de tran-

sition entre celle-ci et l'école d'Alexandrie. L'esprit chrétien lui-même, cet esprit de soumission et de mansuétude, était sémitique, c'est-à-dire oriental par excellence. M. Vacherot est plus précis. Bien qu'il admette la tendance orientale chez les gnostiques, il n'est pas sans faire remarquer que leurs théories sont diverses, qu'elles n'ont entre elles de commun que la fin qu'elles se proposent et que cette fin est leur substitution à la théogonie judaïque (1).

Bientôt la lutte se déclara entre les observateurs fidèles du christianisme judaïque et les innovateurs. Le triomphe appartint aux premiers, moins explicites, plus durs, plus détachés de la Raison que les autres. Pourquoi cela?

En voici les motifs. On modifie ce que l'on pense; et, à force de penser sur un sujet, par conséquent à force de le modifier, on finit par le transformer complétement. Or, comme, pour constituer une église et non pas une école, il importait de maintenir la tradition biblique dans son intégrité, les gnostiques furent éliminés, par l'inflexible loi de la logique, du sein de l'orthodoxie dont ils altéraient la pureté. Ils raisonnaient trop pour pouvoir y conserver une place. Une autre cause, tirée du mouvement général de l'époque, coopéra à leur défaite. Dès que la philosophie, rompant avec la science, se fut rapprochée de la religion; dès que, pour trouver la raison d'être des choses, on eut dédaigné les lois naturelles et invoqué simplement l'unité de Dieu, le travail de la pensée, le raisonnement devinrent de plus en plus inutiles. « La science, de bas en haut, n'est que vanité, dit-on. Jamais la science acquise par les efforts de l'homme ne peut se comparer à celle qui émane de Dieu. » Les gnostiques eux-mêmes devaient admettre des parcelles divines dans leur âme pour légitimer leurs pensées. Saint Paul avait déjà proclamé la

(1) Voir Vacherot, *Histoire critique de l'école d'Alexandrie*, t. I, chap. GNOSE.

nullité de la Raison devant la foi divine. Donc, bien qu'elle fût une tendance naturelle de l'esprit humain, il fallait éliminer la gnose comme l'école d'Alexandrie, parce qu'elles s'avançaient l'une et l'autre contre le courant. Où Dieu commande en maître absolu, la science est inutile. Si elle est profane, elle ne sert à rien ; si elle étudie Dieu, elle constitue un sacrilége. Chercher la science dans l'absolu est une chimère. Tous les systèmes qui sont partis de l'absolu ont fait œuvre stérile (1).

Le problème essentiel qui s'imposait aux méditations des gnostiques était celui du Mal sur la terre. Presque aucune des solutions qu'ils lui donnent ne reconnaît Dieu dans le Iahweh judaïque. La méditation les en détourne. Leur esprit de justice leur interdit de le considérer comme être suprême. Comment Dieu infini, sage, éternel et juste, peut-il ignorer ce que feront les êtres finis qu'il a placés lui-même sur la terre? Pourquoi s'irrite-t-il, lorsqu'ils pèchent? Pourquoi n'a-t-il pas prévu qu'ils pourraient faillir un jour? Quel est donc ce dieu qui est en admiration devant son œuvre, comme si le succès en eût été fortuit? Pourquoi se montre-t-il cruel, injuste, irascible et vindicatif? En aucune façon, Iahweh ne peut donc être Dieu. Peut-être est-il un dieu secondaire, une émanation divine de deuxième ordre, un Démiurge en délire. Et ils le plaçaient dans la catégorie des êtres sortis de la

(1) Le panthéisme allemand moderne nous offre quelques systèmes qui, par l'analogie du point de départ, se rapprochent des gnostiques et des néoplatoniciens. Le dieu de Procle a bien des points de ressemblance avec le dieu de quelques disciples d'Hegel. Il ne manque pas de gnostiques non plus qui, avec leurs idées d'harmonie, ne soient arrivés au point où sont arrivés plus tard les disciples de Krause. Quand, selon sa manière habituelle, il développe des idées en partant de l'absolu, l'Espagnol Castelar se rapproche assez de Valentin. La différence entre les anciens et les modernes est que ceux-là, qui vivaient à une époque où l'on tendait à s'écarter de la nature, se montrent plus mystiques que nos panthéistes d'aujourd'hui, qui vivent dans une époque d'observation et d'expérimentation.

substance de Dieu même, fatalement dégénérés par leur éloignement du foyer dont ils s'étaient détachés. De là vient que plusieurs considèrent le mal comme un effet du Dieu d'Israël autant que du Diable.

Mais l'élimination de la gnose du sein de l'Eglise ne fut pas complète; elle ne s'opéra pas subitement non plus. Dans la lutte, on la rencontre, en un grand nombre de cas, si intimement mêlée à l'orthodoxie, qu'il devient presque impossible de l'en distinguer. Même après l'avoir expulsée de son sein, l'Eglise conserve encore quelque chose d'elle. L'Evangile attribué à Jean est-il rien de plus qu'une gnose modérée? Pourquoi cette distinction des trois personnes en Dieu? Les dissentiments qui se sont élevés parmi les Pères de l'Eglise sur la nature du Verbe et sur celle du Christ diffèrent-ils beaucoup d'une pure dispute gnostique?

Dans les premiers temps du christianisme, avant que cette religion devînt celle de l'empire, comme le dogme n'était pas encore défini, il était assez difficile de discerner l'orthodoxe de ce qui ne l'était pas. De là l'inextricable confusion des définitions relatives à l'âme et à sa destinée, à l'origine du mal sur la terre, aux personnalités qui constituaient Dieu, etc. Jusqu'au concile de Nicée, rien n'est arrêté de positif relativement au Christ lui-même. On avait soutenu jusque-là qu'il était un homme, rien de plus; qu'il était Dieu, sans mélange d'humanité; qu'il était homme et Dieu à la fois; qu'il était un homme spécial contenant la plus grande somme de Verbe, les hommes portant tous en eux le Verbe en plus ou moins grande quantité; qu'il était un homme juste appelé Jésus, auquel le baptême avait joint l'esprit de Dieu, Khrist; et enfin, qu'il était illusion pure, un reflet sur la terre d'un Christ préexistant dans le sein de la Divinité, dans le Plérome.

On croit que la gnose est antérieure au christianisme; comme nous ne nous proposons pas de faire ici une étude

exclusive sur ses origines, nous n'affirmerons ou ne nierons rien non plus à cet égard. Nous la rencontrons simplement, au travers de notre route, unie au christianisme, en nous occupant de la filiation de l'idée du mal. C'est la seule raison que nous ayons de nous y arrêter.

Simon le Magicien, qui, selon les Pères de l'Eglise, fut le premier à prêcher la gnose (1), est contemporain des apôtres. Voici ce que rapporte la légende : Il reçut le baptême ; mais un jour il rencontra Pierre sur un chemin et il lui dit : « Prends cet or, et accorde-moi le don de faire des miracles. » Pierre ayant repoussé sa demande, Simon se mit alors à étudier la science des miracles.

Bientôt, il alla répandant une doctrine qui différait de celle du Christ. Il avait pour compagne une femme à la beauté sévère, au regard pénétrant et fascinateur. Il l'appelait Ennoia ou Hélène, et disait composer avec elle un couple sacré. Hélène, d'après lui, était l'Intelligence divine que les esprits inférieurs avaient, dans un accès de jalousie, enfermée par surprise dans un corps formé de matière, de la substance du péché. Esclave de la chair, l'Intelligence ne se découvrait telle que lorsqu'elle prenait son essor vers les régions sereines de la spéculation pure; alors elle se révélait, enchantant tout le monde, parce qu'elle était toute science et toute philosophie. Mais, par contre, Hélène ne pouvait produire ni le bonheur ni la vie, dès qu'elle se mettait en rapport avec les hommes. Alors, elle se consumait impuissante dans la lutte contre le mal, vers lequel, sous l'empire des sens, l'entraînait fatalement la substance impure de son corps. Elle aimait avec passion; mais, à peine avait-elle élevé une idole, qu'elle la renversait. Souvent, elle s'était prostituée, choisissant toujours, pour se livrer à eux, les plus corrompus

(1) Voir, sur Simon le Magicien, saint Irénée, *Adv. Hæres.*, liv. I, chap. xx., p. 619, et saint Epiphane, *Hæres.*, t. III, liv. II, p. 619.

d'entre les hommes. Son dualisme la poussait fatalement dans les bras de ceux que jamais elle n'avait aimés, et la détournait au contraire de ceux que son esprit adorait ardemment. Le lit infâme du lupanar et le gazon verdoyant des jardins lui avaient également servi de couche; elle goûta à tous les vices; elle épuisa toutes les sensations. Idolâtre, menteuse, dégradée, elle s'était souillée à toutes les fanges. Les noms divers d'Ennoia, de Sigeh, de Prounikos, de Barbelo, sous lesquels elle apparaît, marquent les phases diverses de son existence et les différents aspects qu'elle affecta. En Grèce, elle fut l'Hélène qui alluma la guerre de Troie; à Rome, la Lucrèce qui entraîna la chute de la monarchie; elle fut la fille prostituée chez les Hébreux et la Dalila de Syrie. Elle était la Lune descendue sur la terre, qui remontait au ciel dès qu'on voulait la saisir; elle était enfin le Christ femelle qui, pour racheter les femmes, avait souffert ce qu'elles peuvent supporter de pire sur la terre : le déshonneur, comme Jésus-Christ souffrit ce qu'il y a de plus ignominieux pour l'homme : le gibet.

Simon le Magicien se disait le Sauveur venu pour la racheter; il déclarait contenir en lui la première manifestation de Dieu. La personne de Christ n'avait révélé que Dieu le Fils; la sienne révélait Dieu le Père, et celle de son amie, l'Esprit Saint. Il estimait connaître le secret de tout ce qui est humain et divin, de la création, et du mal sur la terre. Il disait que Dieu était tout lumière et tout feu; qu'il se divisait en plusieurs êtres spirituels; que le contraire de Dieu était le mal, lequel était contenu dans la matière ténébreuse et sombre; que l'un des êtres émanés de Dieu, le Démiurge, fit la création avec son aide; mais qu'en arrivant à l'homme, il ne put l'achever; alors intervint la divinité supérieure pour lui souffler l'esprit. C'est pourquoi il règne chez l'homme une lutte éternelle entre la matière, substratum du mal, et l'esprit, d'origine divine. Le principe de la lumière lutte contre le

principe des ténèbres non-seulement chez l'homme, mais dans la Nature entière toutes les existences se débattent continuellement dans la création.

Pour terminer cette lutte, il disait : « Dieu envoya le Christ aux Hébreux, l'Esprit Saint aux Grecs ; il m'a envoyé aux Samaritains. Je possède la science du bien et du mal ; je lave le sang et l'infamie, et, pour preuve, je puis opérer des miracles. Néron voulut me faire décapiter, et la tête d'un agneau tomba. Quand on me poursuit, je marche sur les eaux, si je me trouve sur la côte ; et si je suis dans l'intérieur des terres, je m'élève jusqu'aux nuages, puis j'en redescends avec la foudre qui tombe du ciel, émanation du feu, essence de Dieu. Je change de traits ; je me transforme en insecte ou en oiseau, à ma guise. Un jour qu'on m'inhuma vivant, je ressuscitai dans ma gloire le troisième jour (1). »

Ainsi qu'on peut le voir, la gnose de Simon le Magicien, qui n'est pas encore la gnose chrétienne, bien qu'elle tende à contenir le christianisme, est empreinte d'idées mazdéistes.

Vint ensuite Cérinthe (2), qui soutint de longues discussions contre les apôtres ; il prêcha une gnose différente. Cérinthe fut l'ennemi de Jean, comme Simon avait été l'adversaire de Pierre. Il dit que Dieu avait créé des génies pour gouverner l'univers ; que l'un d'eux était celui qui s'était manifesté au peuple hébreu dans le désert ; que les enfants de ces génies furent les démons, esprits dégénérés, dont la puissance est venue détruire

(1) Lipsius dit que « la légende de Simon le Magicien, dans sa forme primitive, doit exclusivement son origine à la haine des judéo-chrétiens contre l'apôtre des gentils. Plus on remonte aux formes les plus anciennes de la légende, plus on voit clairement qu'elle n'est, du commencement à la fin, qu'une parodie de la vie et de la doctrine de Paul. » *Die Quellen der röm. Petrussage*, p. 9; Renan opine que Simon le Magicien a existé, mais qu'on a brodé sa légende.

(2) On l'appelle aussi *Mérinthe*.

celle du fils de Dieu sur la terre ; que le fils de Dieu était le seul dans lequel se fût manifesté l'esprit du grand Dieu inconnu, jusque-là, du monde. Lorsqu'eut lieu le baptême de Jésus, l'esprit prophétique descendit en lui et lui conféra une dignité qu'il n'avait point possédée. Antérieurement, il n'était qu'un homme, le plus juste des hommes ; mais, avec le baptême, l'esprit de Dieu vint habiter dans son corps, et il devint ainsi Khristos. Lorsqu'on le crucifia, comme l'esprit de Dieu est impassible, le Khrist se sépara de l'homme Jésus ; de sorte que ce fut Jésus seulement qui souffrit la passion et la mort (1).

Après Cérinthe, c'est Saturnin ; celui-ci est un gnostique mystique de la Syrie. « Pour châtier les anges rebelles, Dieu, disait-il, leur remit la matière ténébreuse dont ils devaient créer le monde ; ces puissances inférieures créèrent l'Homme à l'image du Verbe, mais elles n'y réussirent pas. Alors le Verbe lui envoya un rayon de vie céleste (2), mais, malgré cela, le souffle divin resta impuissant à relever l'Homme. Le créateur de la terre est l'un des anges maudits. Voyez les injustices qu'il commet envers le peuple d'Israël. Le corps humain que Jéhovah pétrit avec la substance ténébreuse est criminel par nature ; la chair n'a que de perverses inclinations. Il faut jeûner, ne pas manger de viandes, s'abstenir du commerce avec la femme, proscrire le mariage, qui n'est qu'une prostitution légitimée ! Le Khristos est venu nous l'apprendre, pour détruire l'œuvre du dieu des Juifs ! » Tatien ajoute : « Repoussez la femme, elle est l'arbre du

(1) Il y avait alors beaucoup de gens qui ne voulaient pas admettre que Jesus-Christ eût été crucifié et mis dans le tombeau ; on disait en effet que Dieu ne pouvait avoir souffert. C'était là l'hérésie dominante de l'époque. Saint Irénée en porte témoignage (III, XI, 7). *Qui Jesum separant à Christo, et impassibilem perseverasse Christum passum vero Jesum dicunt*, dit-il à propos de ceux qui divisaient la personne de Jésus-Christ en deux êtres, l'un charnel et humain, l'autre spirituel et divin.

(2) Irénée, liv. I, IV, 2. Épiphane, *Hæres.*, XXIII.

mal ; les attractions qu'elle exerce produisent la concupiscence, qui est notre éternelle perdition ! »

Jusqu'ici, toutes ces gnoses n'étaient en somme que de vagues aspirations ; mais Bardesane, qui avait été la gloire de l'Église, vient en fonder une qui constitue un système véritable : « Il existe un Dieu, dit-il, le Père inconnu qui vit au sein de la lumière. En opposition à Lui est la matière éternelle, masse immense, inerte, informe et ténébreuse, qui est la mère à la fois et la demeure de Satan (1). Elle est la source de tous les maux. Le Dieu inconnu s'est manifesté ; il s'est déployé en différents *éons* (2), qu'il a réunis en couples ou *zizygies*. Lui-même, ayant conçu l'idée de se révéler par l'intermédiaire d'un être qui fût son image, s'est créé une compagne ; leur union a produit le Khristos ; puis, il a engendré *Pneuma* et la lui a donnée pour épouse. Une *heptas* est chargée, du haut des planètes, de veiller à l'harmonie de l'univers. Le bonheur ou le malheur, le crime ou la vertu, la destinée de l'homme en un mot, tout dépend de sa volonté. Satan lui-même est sous sa dépendance. Toutes les constellations sont présidées par des *génies*. Chacune des trente étoiles dont elles se composent est présidée par un autre génie. Celles-ci sont réunies par décades, que gouverne un *décan*. A mesure que les émanations de la Divinité s'éloignent d'elle, elles dégénèrent. Une de ces émanations a produit l'homme. L'homme viola la loi que Dieu lui avait donnée ; son châtiment fut d'entrer dans un corps matériel soumis à Satan et aux influences sidérales. Le Khristos descendit enseigner à l'homme sa haute origine, qu'il ignorait auparavant ; il lui dit que son âme seule se sauverait. Le Khristos, revêtu d'un corps

(1) Bardesane croyait que Dieu était le centre de la lumière, le foyer, et Satan celui de la matière ; avec cette différence que Dieu avait créé la lumière qui était son milieu ambiant et que Satan avait été engendré par la matière qui l'entourait, mais en recevant l'impulsion de Dieu.

(2) Εών ou Αἰών signifie *Etre éternel*.

céleste, ne souffrit qu'en apparence la mort et la passion.» Bardesane ne regarde pas Satan comme le principe du mal, mais comme le fils de la matière, soumis à des influences sidérales, impuissant contre l'esprit, surtout depuis la venue du Khristos. Comme on le voit, les influences grecque, alexandrine et chaldéenne sont ici manifestes.

Témoin de la corruption de la société, Cerdon, qui remarquait que l'homme tendait presque toujours au mal par l'influence que la nature exerçait sur lui, établit que le monde avait été créé par le Démon, père du mal, qui était en opposition permanente avec le *Dieu inconnu*, père du bien et de Jésus-Christ. Dieu ne s'incarna pas, car il ne pouvait se mettre en contact avec la chair, substance diabolique. S'il naquit, ce ne fut qu'en apparence ; il traversa le monde projeté comme une ombre, réfléchi comme un rayon de lumière sur la terre. Jéhovah était, d'après lui, un démon, et l'Ancien Testament un code de l'enfer. Satan ne se déclara l'ennemi de Jéhovah que parce qu'il lui faisait concurrence dans le mal.

Le Perse Basilides (1) expliqua une gnose qui n'était qu'un panthéisme numéral, un mélange de théories mazdéistes et de cabale, qui se rapprochait du système des pythagoriciens. « Dieu le Père est inconnu, ineffable, inaccessible, disait-il, et il s'appelle Abraxas ; les lettres grecques qui composent son nom donnent le nombre 365, correspondant à celui des jours de l'année. Trois cent soixante-cinq émanations de Dieu président 365 ὀρανοι ou mondes intellectuels. Les émanations de Dieu le Père sont : la *Raison*, le *Verbe*, l'*Intelligence*, qui engendrent, à leur tour, la *Sagesse*, la *Force*, la *Justice* et la *Paix*. Leur ensemble constitue le *Pleroma*, lequel engendre, à son tour, les *puissances secondaires*, telles que : les *anges*, les *archanges*, les *génies*, etc. Le *Pleroma* est le Dieu com-

(1) Voir saint Clément, *Strom.*, II et IV, et saint Irénée, liv. I, c. XXIV, et liv. II, c. XVI.

plet, le Dieu organisé et développé, pour ainsi dire, et sa connaissance est la *gnose* qui s'obtient par la foi. La foi est un don que Dieu n'envoie qu'aux âmes qui possèdent quelque chose d'analogue au Pleroma.

A mesure que les émanations divines descendent, elles s'engloutissent dans l'ombre. Ces derniers degrés d'émanation sont l'origine du mal, les anges qui créèrent le monde. La matière est un ensemble de forces vivantes, mais aveugles. Ces forces sont personnifiées et guerroient sous les ordres de Satan.

Ces êtres malfaisants, dégénération dernière des émanations, envahirent le séjour du bien, c'est-à-dire le domicile des premières émanations, et depuis lors les bonnes luttent en organisant le monde, et les mauvaises en produisant le chaos. L'harmonie du monde est restée troublée de cette violente irruption. Le Sauveur descendit s'unir à l'homme Jésus, qui était le plus pur de son temps, pour sauver tout ce qu'il y avait de divin dans le monde, c'est-à-dire l'âme. Le Sauveur, c'était le *Nous*, la première émanation du *Dieu ignoré*. La Divinité, pour châtier le mal, déchaîne l'infortune contre les injustes et aussi contre les justes, parce que leur corps est substance de péché ; ainsi l'âme abandonne plus vite la matière pour remonter libre s'immerger dans le sein de Dieu. Il est des formules et des figures qui, gravées sur une calcédoine, procurent la force de *Kaulakau*, laquelle provoque la foi dans l'âme et la rend réfractaire au mal. On est alors transporté dans l'*Etre inconnu*, on entre en possession du Pleroma, on vit en lui, on est supérieur à la loi, on ne hait et l'on ne désire rien ; on dédaigne tout, jusqu'à la vertu. »

Les théories de Basilides sur le mal inclinent vers la prédestination. Basilides admet des âmes qui ont quelque chose de Dieu, c'est-à-dire une constitution analogue à ses premières émanations. « Ce sont celles, dit-il, que le Sauveur est venu racheter. »

La théorie de Basilides nie l'existence du mal en soi : « Le mal, dit-il, n'est que l'absence ou la dégénération du bien. Satan et les êtres maléfiques qui combattent sous ses ordres ne sont que les émanations les plus lointaines, les derniers effluves, les ondes les plus diluées de la Divinité même ; leur obscurité, leur esprit de trouble et de destruction proviennent de leur éloignement du centre qui est lumière, ordre et création. » Basilides ne voit donc le mal, en cette vie, que comme une quantité de bien moindre, et il le cherche toujours par comparaison. Cette méthode aurait pu fournir de grands résultats, si l'auteur s'était détaché de l'absolu ; mais il n'en fut pas ainsi. L'absolu stérilisa ces efforts ; en le prenant pour point de départ, il était impossible en effet de se contenter de relativités ; aussi, Basilides conclut-il à une complète indifférence à l'égard du vice et de la vertu ; il finit par désirer l'anéantissement moral pour pouvoir se confondre avec la Divinité même.

Son fils Isidore modifia légèrement son système.

Chef des *docètes*, il dit que Jésus ne fut qu'un divin fantôme bienfaiteur, dont le corps n'avait d'autre réalité que l'apparence (1). La mort du Khristos ne trompa que ceux qui le condamnèrent ; les juges furent victimes d'une comédie divine. La conséquence pratique de cette doctrine était l'apostasie, par laquelle on se dérobait à la persécution. Dieu en avait donné l'exemple en prenant un corps illusoire pour se soustraire au sacrifice. « Les hommes parfaits, disait Isidore, ne sont sujets à aucune loi ; leur âme, trop élevée au-dessus du monde de la matière, ne peut être atteinte par Satan. Pourquoi éviter le sensua-

(1) Le fondement de la doctrine des docètes était que, si Christ eût ressuscité le troisième jour et s'il fût monté au ciel en corps et en âme, son corps, étant matériel, n'aurait pu rentrer dans le sein de Dieu dont il procedait, puisque la matière ne peut se confondre ni se mêler avec l'esprit pur. Ils déduisirent de là que le corps de Christ n'avait été qu'une vaine ombre.

lisme, quand on a atteint le Pleroma? En quoi peut-il nous nuire? Dans cet état, il n'y a que le corps qui se dégrade; l'âme, qui est impeccable, ne fléchit pas. » D'autres docètes confirment ces idées en disant que l'Esprit Saint est féminin et qu'il s'unit à Jésus-Christ par la copulation.

Marcion (1) prêcha à Rome une gnose qui fut, au commencement, combattue par Bardesane; c'est celle qui a le plus d'affinité avec le christianisme orthodoxe. Il admet un *Dieu suprême,* qui s'est fait connaître dans le christianisme; un *créateur du monde*, qui s'est révélé dans le judaïsme, et un *esprit dominateur de la matière*, qu'inspira le paganisme. La première de ces puissances est parfaite, la seconde est imparfaite, la troisième est malfaisante. Comme la matière qui domine celle-ci est vicieuse, Dieu ne pouvait se mettre directement en contact avec elle pour former le monde. Le Démiourgos vint donc remplir cette mission; imparfait qu'il était, il put, lui, se mettre en contact avec la matière. Mais, précisément, à cause de cette imperfection, la création ne réussit pas entre ses mains.

Le caractère du Dieu suprême est d'être *bon;* celui du Démiourgos est d'être *juste*. Les deux caractères sont antithétiques. La justice est en effet, selon Marcion, en opposition avec la bonté absolue, de même que la loi est le contraire de la grâce. La justice ne se base que sur des relativités, sur des accidents; ce qui est bon dérive directement de l'absolu.

L'âme humaine imparfaite, parce qu'elle est de la même essence que le Démiurge, s'altéra en se mettant en contact avec la matière perverse; cette altération s'ac-

(1) On peut lire les théories de Marcion dans les réfutations de saint Irénée, d'Origène, de Tertullien, de saint Ephrem, de saint Clément d'Alexandrie et de saint Epiphane, ainsi que dans Neander, *Histoire ecclésiastique*, 2e partie, t. III, p. 681; Matter, *Histoire critique du gnosticisme*.

centua, lorsqu'elle reçut de Satan l'inspiration de manger le fruit défendu ; alors, elle tomba dans la plus énorme abomination. Qui en eut la faute? Le Démiurge, qui ne fit pas l'homme apte à repousser les séductions de Satan.

Le Demiourgos prétendait à l'empire de toutes les nations en faveur de son peuple ; il voulait que tous les peuples n'adorassent que lui. Mais le Grand Dieu, jusqu'alors inconnu, s'interposa en envoyant au monde, sous les apparences du Messie, l'*Eon Khristos*, qui vint délivrer tous les hommes: les païens, de l'influence de Satan ; les juifs, de la tyrannie du Créateur. Les créatures, liées depuis lors au Dieu parfait, n'ont plus besoin de la justice. Marcion estimait aussi que l'*Eon Khristos* n'avait affecté qu'en apparence la forme humaine, car il ne pouvait se souiller avec la matière; il niait qu'il fût le fils d'une femme et qu'il eût été réellement crucifié (1).

« Toutes les âmes qui suivront la loi de Jésus-Christ s'élèveront au Dieu suprême et deviendront semblables aux anges de celui-ci. Elles obtiendront ainsi une destinée supérieure à celle que leur avait promise le Créateur. » Mais comment l'âme, imparfaite, fille du Demiourgos, pouvait-elle s'élever jusqu'au Dieu suprême? Les autres gnostiques admettaient que l'âme était fille de Dieu, ou du moins qu'elle contenait des parcelles spirituelles émanées de lui ; c'est ainsi qu'ils expliquaient que l'âme rentrait en Dieu, dont elle procédait. Étant analogue à lui, il était logique qu'elle y rentrât. Marcion résout la question en disant que l'âme s'élève et se purifie par l'éducation chrétienne qui procède directement du Grand Dieu, et par l'ascétisme qui l'affranchit de la matière (2).

(1) Les musulmans pensent ainsi. Ils disent que Isa (Jésus) ne mourut pas sur le Golgotha, mais qu'il s'évanouit et qu'un autre homme qui lui ressemblait fut sacrifié à sa place (*Koran*, IV, 156). Maracci Modjir-eddin, *Histoire de Jérusalem*, p. 149, édition du Caire.

(2) Marcion prêchait de repousser l'union de la chair et de mettre un

Ainsi elle va montant jusqu'à s'identifier avec la bonté, avec la souveraine perfection, et elle abandonne la justice aux âmes vulgaires qui sont encore engagées avec le monde.

Sur ces entrefaites paraît un gnostique qui, un moment, menaça d'entraîner avec lui la majorité des chrétiens. Il était né dans la absse Égypte et avait étudié à Alexandrie le système de Pythagore, les théories de Platon et celles de Philon, son disciple, après s'être déjà nourri des dogmes panthéistes des religions asiatiques. Il était mélancolique autant que disert, doué d'une imagination brillante, d'une intuition rapide et d'une inépuisable éloquence; les développements qu'il donnait à sa pensée avaient quelque chose de vague, dont la raison pouvait ne pas se montrer satisfaite, mais qui charmait les âmes rêveuses. Il ne pouvait comprendre comment, Dieu étant infini et absolu, le fini et le relatif étaient en dehors de lui. Par suite, la création, de son côté, devait être un développement de Dieu. Et si la création était un développement de Dieu lui-même, comment le mal s'expliquait-il? Était-ce par un principe étranger? Il y avait là une impossibilité qui impliquerait que Dieu n'est ni infini ni absolu. Ceci ne pouvait donc provenir que d'un trouble dans l'évolution de la Divinité même.

Il recourut, pour développer ces idées, au panthéisme égyptien, à la théorie des émanations des néoplatoniciens, à la théogonie d'Hésiode, au pythagoricisme, au Démiurge de Platon, et il créa, à l'aide de tous ces éléments, un système qui, plutôt que cela, est un brillant délire, un poëme métaphysique, un drame céleste, dont les acteurs sont les divers degrés du développement de Dieu même, et dont le théâtre est le sein de la Divinité dans l'espace. Dans sa description du développement de Dieu, il présen-

terme à la procréation sur la terre; on ne pouvait être parfait qu'en étant absolument chaste.

tait l'origine du mal sur la terre et la souffrance de l'homme comme une émanation du malaise et des chagrins d'une partie de la Divinité, conséquences d'un trouble dans le nombre sous lequel celle-ci s'était développée ; et tout cela, avec des images brillantes, pleines de couleur, grandioses, qui à peine entrevues disparaissaient pour faire place à de nouvelles images, plus chatoyantes encore, qui se succédaient comme les dissolvants tableaux d'une fantasmagorie colossale se projetant sur l'immensité de l'espace (1).

Écoutez-le ! « A moi les esprits mélancoliques ! s'écrie-t-il ; à moi les méditatifs, ceux qui souffrent et ceux qui brûlent dans le feu du désir ! Je leur expliquerai Dieu dans sa plénitude par le développement de Dieu en lui-même. Je leur expliquerai la création des mondes et celle des hommes, l'origine du mal, le salut des âmes et la fin de la matière. Et les esprits qui renferment en eux quelque chose de céleste y verront clair et comprendront bientôt.

« Pour atteindre à la plénitude, Dieu se décomposa en *éons*, êtres éternels, parties de lui-même ; et à mesure que les *éons* allaient s'éloignant du principe, ils s'affaiblissaient de plus en plus jusqu'à ce qu'ils se perdissent dans la négation qui est la matière, comme se perdent les parfums d'une fleur qui se fane, comme se perdent les échos de la voix dans une vallée, comme se perdent les rayons du soleil couchant dans l'immensité du ciel, comme va se perdant la colonne de fumée que le vent entraîne loin du foyer qui l'a produite.

(1) Nous avons essayé de retracer la gnose de Valentin et de reconstituer son système par des emprunts faits à ses commentateurs ou à ceux qui l'ont réfuté, dans les œuvres desquels ils se trouvent épars. Voir Tertullien, *Contra Valentinum*; saint Irénée, *De Hæresibus;* Origene, Περὶ ἀρχῶν; Vacherot, *Histoire critique de l'école d'Alexandrie.* On ne trouve nulle part cette théorie tout entière, et il n'existe pas de livre qui la donne Tous les Pères de l'Eglise qui s'en occupent font les mêmes citations principales.

« Il existait, avant toutes choses, une *monade indescriptible* qui contenait et comprenait tout en elle-même. C'était l'*Abîme silencieux.* »

« Et cette monade était double en son essence. L'Abîme (1) et sa compagne, le Silence (2), constituaient la *Syzygie suprême ;* ils étaient les deux parties qui composaient Dieu à cette première période. L'Abîme féconda le Silence ; de là l'Intellect (3).

« Lui seul comprend l'Abîme ; et ce n'est qu'en lui que les autres êtres peuvent le comprendre. L'*Intellect* est le père, le principe de toutes les réalités existantes ; sa compagne est la *Vérité*, autre *éon* sorti de Dieu même. De ce divin accouplement sortent le *Verbe* et la *Vie*. Le *Verbe* exprime ce que son père l'*Intellect* renferme dans la conscience, et il produit le *type idéal* de l'homme et l'*Eglise idéale*, archétype des sociétés humaines. Telle est la première octave supérieure, formée en Dieu dans la première période de son émanation.

« Mais Dieu n'était pas encore parvenu à sa plénitude ; le Pleroma n'était pas encore constitué. L'*Intellect* et la *Vérité*, voyant que le *Verbe* et la *Vie* étaient parvenus à produire, font émaner de leur sein dix autres *éons* qui sont *les principes de la révélation* et *de l'activité divine externe*. A leur tour, le *Verbe* et la *Vie* veulent rivaliser avec eux, et ils produisent douze autres *éons* qui sont *les principes de la vie spirituelle humaine*. Voilà donc les êtres qui sont en Dieu parvenus au nombre de trente. Mais ce nombre n'est pas divisible par huit, nombre mystique des premières émanations de Dieu (4) ; il est donc imparfait,

(1) Βυθός.

(2) Σιγή. Il faut observer que ce mot, en grec, est féminin, de sorte que, pour des gens qui font plus attention aux noms des choses qu'aux choses elles-mêmes, Σιγή pouvait être la compagne de Βυθός.

(3) Λόγος.

(4) Valentin prenait l'octave pour type du premier développement de la Divinité, parce qu'elle est, avec ses multiples, divisible jusqu'à l'unité

car, pour former des huitièmes, il fallait qu'il y eût toujours un reste. De là, parmi les *éons*, une agitation grandissante ; ils se sentent possédés du désir ardent de comprendre l'*Abîme* en lui-même et de l'embrasser. L'*Intellect* veut leur révéler tous les mystères, mais le *Silence* lui ordonne de se taire. Alors s'éveille la souffrance des *éons ;* cette souffrance se transforme en une violente passion. C'est le dernier des féminins qui la ressent avec le plus d'intensité, à ce point qu'il absorbe celle des autres et qu'il en concentre toute l'ardeur en lui seul. Alors, ceux-ci ne souffrent plus, mais ils tombent dans une tristesse profonde. C'est la *Sagesse* (1) qui souffre ; violemment agitée du désir de se plonger dans l'Abîme, elle n'est sauvée que par l'intervention de la *Limite* (2) qui, dans la plénitude de Dieu, représente la conservation des rangs. Alors, dans son désespoir, l'infortunée Sagesse laisse choir de son sein la Pensée, fille unique de la violence de son désir. La Pensée, ce difforme avorton, à la création duquel n'a coopéré aucun *éon* masculin, s'en va errant hors de la plénitude de Dieu ; et cette plénitude en reste déchirée et troublée. Pour faire cesser ce désordre, l'*Intellect* projette un nouveau couple, qui est Khristos et le Saint-Esprit. Le Khristos fait entendre aux *éons* déconcertés qu'ils doivent se contenter de comprendre la nature des couples du *Pleroma* et de concevoir l'Être comme non engendré, et que seul, l'*Intellect*, émanation directe de l'*Abîme*, peut les comprendre, tels qu'ils sont dans leur essence. Le Saint-Esprit les apaise et fait qu'ils se communiquent mutuellement leurs chagrins et leurs perfections. Les *éons* éternels se mettent en contact, et, de tristes et troublés qu'ils étaient, ils deviennent joyeux et ils engen-

sans que l'opération laisse de reste. Le nombre fractionnaire était symbolique du mal en Orient. En divisant 30 par 8, on obtenait une fraction. La Divinité devait donc en souffrir.

(1) Σοφία ou Achamoth, comme l'appelaient les valentiniens.

(2) Ὅρος.

drent entre tous un être d'une incomparable beauté qui résume en lui l'essence de leur ensemble. Cet être, c'est *la Fleur*, *l'Etoile du Pleroma*, et on l'appelle *Tout*, parce qu'il concentre en lui la puissance de tous. Il est le Sauveur. »

Jusqu'ici, il n'y avait encore que Dieu même sorti de Dieu. La seconde période va s'ouvrir. La formation de l'Univers est prochaine.

« Ce malheureux avorton, cette coupable Pensée, issue du désespoir du désir non satisfait, que la Sagesse a rejeté de son sein comme une substance malfaisante, s'en va errant dans le vide, banni de la plénitude de Dieu, hors du concert des êtres éternels qui la composent. L'*Obscurité*, la *Privation* et les *Ombres* l'environnent. Mais Khrist a pitié de lui ; il lui donne une forme substantielle, mais sans le doter de la connaissance des réalités suprêmes. Cette pensée est une Sagesse déchue, image imparfaite de sa mère, la Sagesse d'en haut ; elle prend le nom de *Sagesse d'en bas*. Bientôt elle est enflammée du désir de posséder Khristos ; elle célèbre avec lui l'union divine ; au moment suprême de ce contact, rayonne en elle un éclair d'illumination céleste. Et lorsque le bel *éon* remonte, tout resplendissant, pour se replonger de nouveau au sein du Pleroma, la Sagesse d'en bas, qui a conservé le souvenir du contact divin, se sent possédée de l'aspiration passionnée vers la lumière inaccessible, de même que sa mère aspirait de toutes ses forces vers l'Abîme. Sa mère, étant plus parfaite, voulait s'abîmer et se perdre ; elle, dans son imperfection, veut s'élever au contraire et s'éclairer.

« Elle reconnaît, dès ce moment, son ignorance et sa faiblesse : c'est ce qui la désole. D'abord elle espère, ensuite elle s'abandonne au désespoir ; cependant, dans son désespoir, il y a un moment où, reprenant confiance, elle supplie si ardemment, que l'*Eon Sauveur*, le fils de tous, descend, vient à elle et remplit le rôle de *consolateur*

ou *Paraclet*. En le voyant s'avancer, elle rougit de honte et de confusion ; elle sent son indignité, et, dans sa pudeur, elle se voile ; mais l'approche du Sauveur fait tomber ces voiles. Elle se comprend alors purifiée et fortifiée par lui ; elle s'ouvre à la lumière des anges qui accompagnent son bienfaiteur céleste, et elle laisse tomber ses tristesses dans le vide ; la substance de ses tristesses forme le monde. Le monde est donc formé de la substance de la douleur de la Divinité. Cette substance contient quatre éléments : l'élément *psychique*, ou les terreurs de la Pensée ; l'élément *matériel*, ou ses tristesses ; l'élément *démoniaque*, qui en est le désespoir ; enfin l'élément *spirituel*, qui sont ses prières. Ces quatre éléments sont doubles en soi, et ils forment dans le monde une octave inférieure, reflet de l'octave supérieure, de même que la *pensée*, ou *sagesse* inférieure, est le reflet de la *Sagesse d'en haut*. La Sagesse inférieure produisit un *Demiourgos* pour ordonner les sphères planétaires, et le *Diable* pour régir la substance démoniaque. Tout ce que fait le Demiourgos à l'aide de la substance matérielle doit avoir une fin, comme de même qu'un commencement. Le Demiourgos ignore que c'est la Sagesse inférieure qui le dirige dans ses travaux d'organisation et de providence, et parfois il se prend d'admiration pour la merveilleuse beauté de ses œuvres ; il obtient des résultats qu'il n'avait nullement prévus. Alors, gonflé d'orgueil, il s'écrie : *Je suis Dieu, il n'existe pas d'autre Dieu que moi*. Il ignore que les pluies, les rivières et les mers ne sont que les larmes que versa la *Pensée* et que, dans les hommes qu'il croit avoir créés, il n'a fait qu'unir la substance matérielle et la substance psychique qu'il avait déjà reçues toutes formées. Quelques parcelles de substance spirituelle vont quelquefois avec la substance psychique ; et alors naissent des hommes tout à fait supérieurs auxquels il est réservé de comprendre la *gnose*.

« Le Demiourgos s'est lui-même appelé Iahweh ; il a

choisi un peuple, il lui a promis un Messie et le lui a donné. Mais la *Sagesse inférieure* lui envoya l'esprit au moment du baptême, et ainsi le Jésus homme resta converti en instrument du *Sauveur invisible*, qui avait déjà délivré la mère du monde. Comme le monde est formé de la substance de la douleur, le mal est la propriété de la terre ; la substance démoniaque l'envahit fatalement.

« Il y a trois genres d'hommes : les matériels, les psychiques et les spirituels, suivant la substance qui a prédominé à leur formation. Tous ceux qui sont spirituels sont directement attirés par le Sauveur du Pleroma, et n'ont en rien besoin de Jésus-Christ, qui a envoyé le Demiourgos. Ils sont supérieurs au vice et à la vertu, à ces détails de la terre, à toutes ces réalités d'en bas qui sont inconnues dans la Plénitude de Dieu. Jésus-Christ est venu simplement affranchir les autres hommes que poursuit le démon. La fin du monde s'accomplira, lorsque la Sagesse d'en bas, qui va s'élevant chaque jour, s'unira définitivement avec le Sauveur. Alors elle entrera dans la plénitude de Dieu, suivie des âmes spirituelles qui seront les épouses des anges divins. Le *Demiourgos*, avec le reste des âmes qui n'ont connu que lui, montera à la région immédiate du Pleroma et restera en dehors du concert de Dieu. Toute la matière des mondes brûlera au contact de la substance démoniaque et du feu divin, et disparaîtra pour toujours. Et la plénitude de Dieu sera complète pour l'éternité des siècles. »

Telle était l'étrange doctrine prêchée par Valentin ; elle impressionna fortement les esprits et ne tarda pas à entraîner les plus exaltés. D'Alexandrie aux bords du Rhône, comme si une commotion électrique eût traversé tous les cerveaux, un délire épidémique s'empara de la majorité des toutes les intelligences. Chacun faisait des efforts pour se saturer de ce mystique panthéisme qui devait le rendre spirituel et le faire supérieur au monde.

Mais Valentin avait fait de la métaphysique, et il fallait une morale. Il avait expliqué la génération du mal, mais il n'avait pas indiqué quels étaient les actes bons ni quels étaient les mauvais ; car, en se considérant supérieur au vice et à la vertu, il ne s'était pas arrêté à *ces relativités de la terre*. Ses disciples se chargèrent de cette besogne, et ils dirent :

« L'âme, émanation de la Sagesse, exige l'étude, la compréhension des vérités suprêmes.

« Le corps exige l'alimentation matérielle, la chair, la jouissance. »

Cette tendance était générale ; les Pères de l'Église eux-mêmes avaient dit que Dieu était tout *amour et sagesse*.

Et les valentiniens ajoutaient : « L'esprit, étant pur par essence, ne peut se corrompre, alors même qu'il est au sein du vice ; l'or ne se rouille pas dans la boue. Il n'y a que ce qui est corruptible qui se corrompe ; or, l'esprit n'est pas corruptible. » De là vient qu'ils se mêlaient aux bacchanales aussi bien qu'aux agapes, et qu'ils se livraient à une débauche sans bornes. « Dans Dieu lui-même, disaient-ils, il n'y a de développement possible que si un *éon masculin* se joint à un *éon féminin*. L'accouplement charnel n'est que le reflet des accouplements mystiques du Pleroma ; unissons-nous donc, chacun avec chacune ; ainsi l'a prêché l'Apôtre. »

« L'homme, ajoutaient les uns, reçoit l'impeccabilité avec le baptême ; comme Jésus, il reçoit, par ce sacrement, le Saint-Esprit qui éloigne de lui les influences du mal. » Et, pour se soustraire au Diable, ils se précipitaient dans l'eau, la tête la première.

« Non, non, répliquaient les autres ; l'homme est impeccable par l'esprit qui est né avec l'attribut d'impeccabilité. » Et ceux-là repoussaient le baptême.

D'autres disciples vinrent qui expliquèrent l'origine et l'essence du mal contrairement à la parole du maître :

« Deux anges, disaient-ils, créèrent l'un Caïn, et l'autre Abel; celui-ci ayant été tué par l'autre, la *Grande Vertu*, qui était au-dessus de toutes les autres vertus, ordonna que Seth fût conçu comme une âme simple, pure et impeccable. Mais les deux anges s'unirent et pervertirent les hommes, et la *Grande Vertu* envoya le déluge afin de détruire la génération maudite. Une partie des hommes se réfugia dans l'arche, d'où elle sortit ensuite pour peupler la terre. Alors les hommes redevinrent méchants, parce qu'ils étaient de la race de Caïn. »

Les ophites ajoutaient : Achamot (1) fit déborder la force divine dans le chaos, et il ne put ensuite la faire rentrer dans le sein de la Divinité. Qui l'en empêcha? Jaldabaoth (2), *éon dégénéré*, *Créateur du monde*, et *Ophiomorphos*, le *diable* qui inspire le paganisme (3). Achamot emploie ce dernier pour pousser les hommes à pécher contre le Dieu des juifs, car Jéhovah les tient plongés dans l'injustice. Le démon et Jéhovah soutiennent l'un contre l'autre une lutte dans laquelle ils détruisent mutuellement leur puissance ; l'homme est la victime de tous les deux. C'est pour l'affranchir de cette sujétion qu'apparut l'*éon Khristos*, qui était esprit ; et celui-ci s'unit à l'homme Jésus, qui provenait de la matière.

« Les anges proviennent de Dieu par émanations qui vont en dégénérant ; les derniers, le plus pervers, créèrent le monde et les âmes. Ces âmes sont unies aux corps parce que, méchantes autant que les anges qui les ont engendrées, elles ont oublié Dieu. Les connaissances que nous acquérons sur la terre ne sont que des réminiscences éveillées de l'état antérieur, du temps où l'âme n'avait pas perdu le souvenir de la Divinité, foyer de toutes choses. Les anges inférieurs sont ceux qui gouvernent

(1) Achamoth est la Sagesse, dans le langage de cette secte.

(2) C'est ainsi que les ophites appelaient Iahweh.

(3) Le diable était nommé Ὀφιομόρφος, parce qu'il était représenté sous la forme d'un serpent.

le monde; ils sont les ennemis de l'homme, parce que l'homme contient une partie spirituelle. Pour qu'ils ne nous envoient pas d'infortunes, nous devons leur complaire en nous livrant avec soumission aux œuvres de la chair, à la volupté et à la gourmandise. Jésus même est issu du mariage de Joseph et de Marie. Dieu, source et foyer des anges, est placé au-dessus de tout. Pour arriver à Lui, il faut traverser les couches d'émanations dégénérées. On n'arrive aux célestes régions qu'en franchissant les corruptions du monde, comme on n'émerge à fleur d'eau qu'après avoir traversé les couches de limon qui reposent au fond des rivières.

« L'âme de celui qui n'aura pas accompli les abominations de la chair passera d'un corps à un autre, et se réincarnera dans la terre jusqu'à complet épuisement de la corruption de la matière. Tant que notre chair conservera quelque pureté, l'esprit qui peut lui être uni ne l'abandonnera pas. Du jour où le corps sera entièrement corrompu, l'esprit le désertera pour s'envoler libre à travers les hiérarchies des anges jusqu'à ce qu'il ait atteint Dieu lui-même.

« Il n'y a pas d'œuvre mauvaise sur la terre; ce qui fait le mal, ce qui le constitue, c'est l'opinion de l'homme; son sentiment seul établit la différence entre le bien et le mal. Le corps est-il infâme? Eh bien, qu'il épuise l'infamie, que la chair se consume, que le désir s'assouvisse. Priez tout nus, mangez et dormez ensemble, confondus dans la promiscuité des sexes; que chacun soit à toutes et toutes à chacun, et que les uns et les autres soient marqués à l'oreille en signe d'infamie! »

Les caïnistes portent la corruption au comble. « La *Vertu inférieure*, disent-ils, l'*Hystérie*, créatrice du ciel et de la terre, était double; elle se composait de deux *éons;* après avoir créé Adam et Eve, ces deux *éons* prirent corps; ils descendirent sur la terre et cohabitèrent avec notre première mère.

« Le premier *éon* engendra Caïn, et le second Abel; chacun portait en lui une partie de la puissance divine qui l'avait créé. Caïn, fils de l'*Eon supérieur*, était actif et laborieux; il donna la mort à Abel, qui, étant fils de l'*Eon inférieur*, était paresseux et vagabond. Ce fut un acte de souveraine justice, puisque Caïn n'agit qu'à l'impulsion du principe actif qui s'était reproduit en lui. »

« Les bons, qui sont les paisibles, ne se sauveront pas, parce que ce sont des êtres passifs et indolents. Dieu ne distingue que les méchants, parce qu'ils sont actifs. Saint Paul monta au troisième ciel; il y entendit de mystérieuses paroles que nulle oreille humaine ne peut entendre et qui, dans le langage du monde, signifient : *Honorez le criminel, respectez le méchant*. Lisez l'évangile de Judas, et vous y verrez comment, sans sa trahison, Christ n'eût souffert ni la passion, ni la mort et, par conséquent, la rédemption du genre humain ne se fût pas accomplie. Sodome arriva au martyre par la voie du vice; c'est par le vice qu'elle attira sur elle la pluie de feu divin.

« Ne demandez pas le baptême, il vous rendrait impeccable. Or, sans le péché, la vertu serait impossible, comme la lumière serait impossible sans l'ombre. »

« Imitez Caïn, descendez à Sodome, Judas fut un saint. Reniez le Christ de la Terre, et, soustraits à son influence, vous pourrez parvenir jusqu'au Christ du Pleroma. »

Dans sa définition du mal, la gnose avait hiérarchisé les âmes. En ne s'adressant qu'à un nombre restreint d'entre elles, que leur spiritualisme rendait privilégiées, elle consacrait la prédestination; les unes étaient destinées à la perfection suprême; les autres ne pouvaient espérer la perfection divine. En élevant l'esprit jusqu'à une région supérieure à tout ce qui est humain, du haut de laquelle le bien et le mal n'apparaissaient que comme de simples accidents du monde, et, par conséquent, comme des choses tout à fait méprisables pour les âmes

d'élite, elle légitimait tous les vices et même tous les crimes.

En peu de temps, ces castes de l'esprit se rendirent insupportables; bientôt, cette immoralité mystique revêtit un caractère souverainement odieux, et la majorité ne tarda pas à suivre préférablement l'Eglise orthodoxe, d'une organisation plus pratique, et qui, contrairement à ce que faisait la gnose, n'excluait personne de voir Dieu face à face. Si, pour un instant, les gnostiques éblouissent le monde par l'éclat de leur imagination, par un certain appareil métaphysique et aussi par la logique de leur argumentation, ce ne fut qu'un point dans l'histoire de l'humanité, comme une rafale de lumière, comme un éclair qui perd en durée ce qu'il gagne en intensité; leur période de rayonnement occupe à peine un siècle. Et, néanmoins, la gnose était le produit de la raison! mais de la raison appliquée à l'absolu. Et comme, en raisonnant sur l'absolu, l'homme s'éloigne des réalités de la terre et que ce n'est que de la comparaison de ces réalités entre elles que peut naître la loi morale, la gnose se montra d'autant plus absurde, qu'elle se montrait plus logique envers le principe d'où elle était partie (1). C'est pourquoi, moins logique qu'elle et partant plus pratique, plus en conformité avec les réalités de la vie, l'Eglise parvint à l'éliminer du champ de la lutte.

(1) Lorsque le travail de la pensée se développe sans que rien lui fasse obstacle, mais en prenant l'absolu pour point de départ, il aboutit constamment au panthéisme. Si les orthodoxes n'ont pas conclu à ce système, c'est qu'ils ont élevé des barrières devant leurs propres investigations. Origène, qui donna tout son vol à sa pensée, se montra, de son côté, panthéiste dans ses développements. Au contraire, chaque fois que la philosophie prend pour base de ses recherches l'observation, la phénoménalité, elle élimine l'absolu de tous les terrains qu'elle explore, et elle formule un système du relatif, c'est-à-dire un système positiviste. De manière que l'on ne rencontre, en dernière analyse, dans les développements libres et logiques de la spéculation, que des panthéismes ou du relativisme, selon le point d'où l'on est parti.

Ce furent les Pères de l'Eglise latine qui, les premiers, opposèrent leurs théories à la gnose.

Saint Irénée est celui d'entre eux qui s'occupe plus particulièrement de la combattre. Il se conforme, en la modifiant légèrement, à la théorie de saint Paul. Il croit, comme l'Apôtre, qu'Adam contenait tous les hommes en germe, à l'état latent; c'est pourquoi nous péchons tous dans Adam. Jésus-Christ vint en deuxième lieu, qui contenait concentrée en lui la somme de tout l'esprit qu'il répand sur nous et qu'il nous transmet par l'intermédiaire de son Eglise, en nous laissant divinisés. La communion de l'Eglise constitue une humanité nouvelle qui se présente, devant Dieu, pure et sans reproche. Comme nous péchons tous en Adam, nous appartenons tous au Démon ; nous sommes ses esclaves, ses choses, sa propriété. Pour nous arracher à la domination de Satan, Christ lui offrit sa vie et son âme. Et le Diable accepta, parce que l'âme et la vie du Fils de Dieu valaient bien celles de tous les hommes réunis. Christ fut donc vendu et crucifié, et il descendit aux enfers. « Mais alors, disent les gnostiques, Christ s'est donc condamné? » Et plusieurs docteurs de l'Eglise leur répondent : « Non, c'est le démon qui fut trompé. L'âme de Christ, d'une nature divine, ne put être retenue par Satan ; à peine celui-ci l'eut-il saisie qu'elle s'échappait de ses mains (1). »

Tertullien combat également la gnose avec ardeur, et il formule un système nouveau (2). C'était un esprit âpre et haïssant la raison ; la théorie qu'il expose est barbare, il

(1) Au quatrième siècle, Ambroise et Grégoire de Nysse adhèrent à cette interprétation qui certifiait que le démon fit une mauvaise affaire qu'il fut victime d'une supercherie, que *la croix fut l'amorce qui lui fit avaler l'hameçon par où il fut pris. De là sa rage contre le genre humain. De là encore qu'il s'efforce d'y faire une nouvelle prise.*

(2) Tertullien n'a pas condensé son système en un seul ouvrage; il faut lire tout ce qu'il a produit pour l'en pouvoir extraire. On peut plus particulièrement consulter *De prescript.*

y porte une ingénuité qui épouvante. « Le mal, dit-il, c'est la pensée ; le bien, c'est la soumission absolue, aveugle envers les pouvoirs ecclésiastiques. » A son point de vue, quand surgit un hérétique, on n'a qu'à lui fermer la bouche et à l'excommunier. Raisonner avec lui, chercher à le convaincre, ce sont là des chimères! C'est pour mieux séduire les hommes que le démon inventa la philosophie. Il y mêla quelques parcelles de vérité, afin de pouvoir faire pénétrer ce *mélange de corruption et d'erreur* dans l'esprit humain. Le philosophe commet le mal autant que faisait la *plèbe païenne;* la différence entre eux, c'est que le païen le pratique sans conscience, tandis que le philosophe le fait en pleine connaissance de cause. « *Qu'est-ce donc qu'un philosophe*, demande Tertullien avec un sarcastique dédain, *sinon un animal glorieux* (1)*? Tous brûleront en enfer, dans une fournaise ardente, en compagnie des disciples auxquels ils persuadèrent que Dieu était indifférent, qu'il n'y avait pas d'âme*, ou que l'âme ne pouvait revêtir une enveloppe terrestre. » Pour ce docteur, les penseurs sont des *patriarches d'hérésie, à l'intelligence suffisamment obscure pour se demander d'où vient le mal et pourquoi il se commet.* Leurs arguments lui semblent des arguties produites de mauvaise foi ; leurs conclusions, d'artificieux mensonges ; leurs négations, des hérésies travaillées. Pour lui, philosophe, hérétique et damné, c'est tout un ; trois termes synonymes. Il gronde plus qu'il ne discute, et ses attaques sont émaillées de paroles grossières, de comparaisons matérielles, d'arguments visibles et tangibles. Il ne conçoit pas la vertu sans récompense, ni le progrès, l'amélioration sans châtiment. Il proclame une justice cruelle dont le caractère est bien plutôt celui de la vengeance. La moindre faute, l'écart le plus léger, entraînent un châtiment éternel. La peine est celle du feu, mais du feu *qui brûle et*

(1) *Gloriæ animal.*

*ne consume pas, qui reconstitue tout ce qu'il allume*, afin que le coupable ne puisse jamais trouver de soulagement à ses douleurs.

Ce qui est de Dieu, ce qui est bon, pour lui, c'est ce qui est inculte, fatal, sauvage. Le mal c'est l'industrie, c'est l'art, c'est la science. *Tout ce qui naît est de Dieu*, dit-il; *tout ce qui est le produit du travail est du démon*. Il n'y a de vrai que ce qui est primitif, ancien; l'innovation est fausseté, fourberie. Aussi, dans tous ses écrits, le Démon apparaît-il comme une sorte de Raison de la progression constante. Comme il imaginait vivre à la fin des temps, il assurait que si Christ était venu nous sauver, c'était pour nous emporter. Son ignorance dépasse toutes les limites. Il affirme, avec un aplomb étourdissant, que *toutes les religions païennes sont postérieures à la Bible*, qu'elles sont sa parodie et qu'elles ont été créées par le démon, car *le démon est le singe de Dieu*.

Si l'homme tombe en péché, c'est parce que son âme est détériorée. L'âme humaine fut altérée dans la personne d'Adam par le démon de la couleuvre, et son altération est devenue héréditaire. *Ainsi, lorsque nous engendrons un fils, nous lui donnons une âme malade, de même que celui qui engendre, s'il est affligé de quelque affection, donne à l'enfant un corps maladif*. L'homme est méchant, non pas à cause de l'organisation des sociétés qu'il habite; il l'est par force, nécessairement, parce que le mal est la substance même, la pâte de son esprit.

Au deuxième siècle, la réaction de quelques Pères contre la philosophie grecque était prématurée. Le moment d'exclure n'était pas encore venu pour le christianisme; au contraire, afin de croître et de se développer, il devait s'assimiler encore tout ce qui, pour lui, était assimilable. L'élément judaïque ne lui avait pas apporté la philosophie, et l'Occident résistait à l'accepter aussi incomplet. Les premiers chrétiens, qui étaient beaucoup trop juifs, considéraient la philosophie comme un mal. Malgré ses atta-

ches helléniques, Irénée combattit la gnose comme étant trop explicative. Tertullien condamnait le savoir absolument comme une œuvre du diable. Ce furent les Pères alexandrins qui s'opposèrent ouvertement à cette tendance. Plus humains, à vues moins étroites, ils voulurent déduire leurs dogmes de la raison, et ils se réconcilièrent avec la science antique. Dans sa dernière étape, la philosophie grecque n'était-elle pas arrivée aux mêmes conclusions que la théologie chrétienne? Et Platon n'avait-il pas proclamé le Dieu un et le Logos? N'avait-il pas formulé le dogme de la chute, en faisant descendre les êtres des archétypes jusqu'à la matière, la dernière des émanations de la Divinité? Ainsi donc, ni Origène ni saint Clément ne se trouvent embarrassés pour recourir, en s'imprégnant d'hellénisme, aux théories de la gnose, de Philon, des néo-platoniciens. Ce sont des gnostiques modérés, des néo-platoniciens du christianisme. Pour eux, la connaissance de Dieu (1) est supérieure à la foi, car sans la première l'autre ne pourrait exister.

(1) Les chrétiens alexandrins étaient initiés à des mystères analogues à ceux d'Eleusis ou d'Isis qui leur révélaient la connaissance de Dieu. C'était là la *gnose*. Saint Panthène, saint Clément, saint Théognoste, saint Eulogius, saint Méthodus et Origène étaient des gnostiques comme Bardesane, Basilide et Valentin. C'est l'Eglise catholique, depuis Nicée, qui en a fait la séparation.

Saint Clément dit (*Stromat.*, liv. VII, p. 901, édit. Oxford) : « Les choses qui existent à la vraie connaissance, les dogmes, ont été répandus çà et là, de manière que les saintes traditions ne puissent pas être trouvées par le premier venu de ceux qui ne sont pas initiés aux mystères..., etc. » Il ajoute que le secret qu'on communiquait par la parole aux initiés, ne s'écrivait jamais.

Saint Théognoste dit que le Khristos naît quand on connaît le secret divin. — Saint Eulogius, chef de l'Eglise d'Alexandrie, cité par Photius, dit : « On transmet certains dogmes avec une obscurité préparée, de peur que les saints mystères ne soient découverts aux profanes, et que les perles ne soient mises devant les cochons... Il y a des dogmes plus secrets encore, lesquels sont tout à fait dissimulés par le silence, et confiés comme des secrets à ceux-là seuls qui possèdent la sagesse par le Verbe vivant. »

Le dieu personnel du judaïsme, avec ses haines cachées, ses colères et ses vengeances, ne pouvait être admis en Occident, quoique, après le discrédit où étaient tombées les mythologies, les philosophes se fussent élevés à un dieu unique dont tout procédait. Ainsi, en traversant le terrain de la spéculation grecque, le dieu personnel des Juifs dut se transformer en un dieu philosophique, l'*Agathos*, dont émane la création avec tous ses êtres. Le Saint-Esprit et la Sagesse, parmi les Juifs, étaient parvenus, à cette époque, à la catégorie de deux personnes distinctes du même Dieu, tout en restant ses serviteurs et ses organes. En se les assimilant, les chrétiens alexandrins les modifièrent. Ils identifièrent la sagesse avec le Logos, qui devint le Verbe de Dieu, non distinct de celui-ci, ce Verbe qui, dans le monde, est raison et vie, qui produit toutes les relativités terrestres, lesquelles ne peuvent être produites par le Père, parce qu'il est immuable et incompréhensible; et le Verbe n'était pas personnel, il descendait sur la terre comme un écoulement du Père pour donner la vie, en présidant la génération (1), et ils l'appelaient Χρηστὸς, c'est-à-dire le *bon*. Le Saint-Esprit se transforme en l'âme du monde, il devient la force qui lui donne l'impulsion et qui l'organise; une espèce de Phta ou de chaleur sidérale impulsive.

Les judéo-chrétiens n'expliquaient l'origine du mal que conformément à la Bible, sauf de légères différences. Le dualisme de Dieu et Satan leur suffisait. Les philosophes grecs firent émaner le mal d'un système unique, auquel ils arrivèrent par l'éloignement successif des êtres du dieu Bien dont ils s'étaient séparés et vers lequel ils devaient revenir. Les Pères alexandrins donnèrent une explication où intervenaient ces deux systèmes-là.

Comme dans les gnostiques, l'idée capitale, chez saint

(1) C'est ainsi que saint Clément le définit. Photius, parlant de saint Clément, s'exprime ainsi : « Il dit que le Verbe n'a pas été fait chair, mais qu'il a seulement apparu.» (*Bibliothèque de Photius*, p. 286.)

Clément, est d'affranchir le christianisme de l'influence prédominante du judaïsme. Il a soin, dans ce but, de le baser principalement sur la philosophie platonicienne. Il repousse cette prétention, que la philosophie grecque soit l'œuvre du Diable (1), et il cite à l'appui les exemples de pureté de mœurs que les philosophes helléniques léguèrent au monde. Tel est son enthousiasme pour cette philosophie, qu'il affirme, au contraire, qu'elle est une œuvre providentielle et qu'elle a développé le germe divin sans l'altérer ni le corrompre. D'après lui, la science grecque est, autant que la tradition judaïque, une préparation à la foi (2). Le dieu des Grecs, celui des Juifs et celui des chrétiens est le même; seulement, il a été connu sous des formes diverses et sous des aspects distincts. Aux Juifs, il donna l'Ancien Testament; aux chrétiens, le Nouveau, et aux Grecs, la philosophie, qui est la science des sciences. Prétendre posséder la foi sans la préparation de la science et de la philosophie, c'est la même folie que de prétendre vendanger une vigne sans l'avoir cultivée (3). En partant de ce principe, que la vérité est une et que l'erreur est multiple, il admet toutes les philosophies pour résumer tout ce qu'il y a de vérité dans chacune d'elles, et s'élever ainsi jusqu'à la vérité absolue. Les diverses sectes philosophiques fractionnent et dispersent l'indivisible lumière du Verbe divin. Il faut donc, pour la contempler, réunir tous ces fragments (4). En plus de toutes les philosophies, il fait concourir toutes les sciences, et de cette convergence, sort la science suprême, la gnose, c'est-à-dire la connaissance de ce qui est divin. Telles sont ses idées.

Dieu, en soi, ajoute-t-il, est bon. La bonté est une qualité essentielle de sa nature (5), comme celles du feu sont la

(1) *Strom.*, liv. I., chap. XVII, p. 366.
(2) *Strom.*, liv. VI, chap. I, p. 761.
(3) *Strom.*, liv. I, chap. IX, p. 341.
(4) *Strom.*, liv. I, chap. IX, p. 348 et 349.
(5) *Strom*, liv. I, chap. XVII, p. 369.

chaleur et la lumière, à cette différence près cependant, que Dieu fait librement le bien, et que c'est nécessairement que le feu éclaire et réchauffe (1). Par elle-même, la volonté de Dieu est déjà une œuvre. Cette œuvre est le monde. Puisqu'il est le Bien, son produit doit nécessairement être bon. La plus infime de ses productions, la matière elle-même, est bonne ; seulement, sur l'échelle du bien, elle occupe le degré le plus infime. Il est faux que Dieu soit un être vindicatif qui, d'une matière méchante, a créé un monde de péché (2). La génération non plus n'est pas un mal. Si elle était un mal, ce mal comprendrait le Seigneur qui en est le président et qui y participe, ce qui est impossible (3). Il n'est pas certain que le corps soit infâme, laid, ni difforme, puisqu'il a une forme harmonique, qu'il possède la vie et une âme, et que la beauté et la bonté sont des attributs inséparables de l'âme et de la vie. A travers l'amour, ce n'est pas la chair qu'aperçoit saint Clément, mais l'âme, l'âme qui est belle. Si le corps est un objet d'admiration, c'est, selon lui, à l'égal d'une statue dont la beauté est un pur reflet de celle du modèle qui l'a inspirée ou de l'art de l'artiste. Le Verbe sauvera l'humanité tout entière (4). Sa bonté peut laisser le mal se produire, mais seulement comme un accident passager, non pas comme un constant et éternel obstacle au salut et à l'état de perfection. Tous parviendront au Bien et à la gloire après des épreuves plus ou moins longues et plus ou moins difficiles. Le mal, en enfer ainsi que sur la terre, ne constitue autre chose qu'une peine, une expiation. C'est pourquoi le Christ est descendu aux enfers pour sauver les âmes qui y souffraient (5), et il lui appartient de sauver non-seulement tous les hommes, mais encore

(1) *Strom.*, liv. VIII, chap. VII, p. 855.
(2) *Strom.*, liv. III, chap. III, p. 516.
(3) *Strom.*, liv. III, chap. XXII, p. 558.
(4) *Strom.*, liv. I, chap. VII, p. 832.
(5) *Strom.*, liv. I, chap. II, p. 443.

tous les êtres de la création. Tout sera sauvé, puisque le Bien est la fin de toute créature. La condition de l'être, c'est le perfectionnement, c'est-à-dire le passage de l'état de mal à celui de bien. Ainsi, tous les êtres, plus ou moins éloignés du Bien absolu, s'élèveront jusqu'à lui et entreront dans la suprême harmonie (1). Les anges déchus sont eux-mêmes assujettis à cette loi.

Ainsi qu'on peut le voir, saint Clément part de ce principe, que ce qui est réel, c'est le Bien, et que le mal n'est que la simple négation du Bien. Il ne reconnaît pas de castes dans l'esprit, mais seulement des gradations, et encore ces gradations ne sont-elles pas immuables. Son christianisme est si universel, qu'il croit que le Christ descend dans diverses régions afin de sauver tous les êtres, et que c'est un même dieu qui s'est manifesté à tous les peuples. Cette tendance, du reste, caractérise les Pères grecs.

Origène (2) conçoit son dieu à l'aide de l'idée de *l'unité inaltérable* de celui de Platon, et à l'aide de l'idée d'Aristote sur le mouvement : *le mouvement est l'essence divine.* Il tire de la première la notion de Dieu le Père, et de la seconde celle de Dieu le Fils. Le monde est complétement pénétré de la substance divine. L'âme rationnelle ne vit que de cette substance. Mais comme ce principe ne peut être celui de Dieu le Père, à cause de son inaltérabilité et, par conséquent, de son indivisibilité, le Verbe qui pénètre dans le monde, c'est Dieu le Fils (3).

La nature de Dieu est le Bien (4). Le bien et l'être se confondent en lui comme dans ses créatures. De même

(1) *Strom.*, liv. I, chap. VII, p. 835.

(2) Voir Περὶ ἀρχῶν. Φιλοσοφουμένα. — RITTER, *Philosophie des Pères de l'Eglise, suite à l'histoire de la Philosophie.* — MAURIOL, *Origen's de libertate arbitrii doctrina.*

(3) Photius, analysant l'ouvrage d'Origène Περὶ ἀρχῶν, l'accuse d'impiété, car il parle du Fils selon la Fable : « *Disserit fabulose.* » Pour Origène, le Christ est complétement impersonnel. Il a la même âme qu'Adam. Voir *Biblioth. Phot.*, p. 10.

(4) Περὶ ἀρχῶν, liv. I, chap. II, p. 13.

que le bien est l'être, ainsi le mal est le non-être (1). D'où il résulte que la participation au bien s'effectue en raison directe de l'existence que l'on possède.

La création divine n'est ni un accident, ni une chute de la puissance créatrice. Elle est un effet volontaire en même temps que nécessaire. Puisqu'il est le Bien, Dieu devait forcément produire. Ainsi, la création qu'il produisit n'est que sa manifestation sensible ; toutes les beautés et les perfections de la nature divine y sont représentées; elle est le miroir dans lequel l'âme contemple indirectement ce dieu voilé qu'elle ne peut regarder face à face (2).

Mais, puisque la création constitue un acte nécessaire de la puissance divine, pourquoi donc le mal existe-t-il dans son sein? « Le principe du mal, répond Origène, ne réside ni dans Dieu, ni dans sa création. »

Dieu créa les êtres libres, et c'est la liberté qui valut leur perte. La liberté fut la condition du mal, mais non point sa cause. Le principe du Bien dans les créatures, c'est la raison; celui du mal, c'est la passion, l'appétit. Dieu créa d'abord les *essences rationnelles*. Ces essences vivaient dans le *monde intelligible*, sans relation avec les corps, puisque ceux-ci n'existaient pas encore. Ces êtres n'étaient cependant pas de purs esprits; ils n'avaient simplement qu'une auréole lumineuse. Dès que les essences rationnelles commencèrent à choir, elles allèrent, entraînées par la chute hors de leur centre, se perdre, en divergeant à l'infini, dans les abîmes du néant. Mais, de ce néant, Dieu fit immédiatement sortir la matière, et ainsi il opposa un obstacle à l'éparpillement des essences émanées de son sein, car cet éparpillement menaçait de détruire l'harmonie du monde (3). Les essences entrèrent dans la matière, elles acquirent alors des corps matériels

(1) *In S. Joh.*, c. II, p. 7.
(2) Περὶ ἀρχῶν, I, I, 6.
(3) Περὶ ἀρχῶν, II, 1 et 2.

et dépouillèrent leur auréole de lumière. Jusqu'à la création de la matière, Dieu produisit le Bien. Avec elle, se formèrent nos corps, qui sont une prison libératrice dans laquelle se réfugièrent, pour ne se perdre pas, les âmes déchues. Grâce à leur incarcération dans les corps, les âmes peuvent continuellement aspirer au bien et à la perfection qu'elles ont perdus et qu'elles atteindront dans leur plénitude le jour qu'elles connaîtront Dieu et qu'elles se réuniront à lui, parce que connaître, c'est s'identifier avec l'objet connu. L'humanité est donc un ensemble d'êtres, jadis parfaits, qui ont perdu la grandeur angélique par le mauvais usage qu'ils firent de leur liberté, et qui sont emprisonnés dans des corps matériels. Satan et les démons sont également des êtres déchus, mais des êtres qui demeurent dans des lieux inférieurs, parce qu'ils furent les premiers, Satan à leur tête, à rompre avec le Bien; les autres esprits suivirent son exemple; comme il était le séducteur, sa chute fut plus profonde que celle des autres; mais, comme d'autre part il est être rationnel, on ne peut d'une façon absolue lui refuser le Bien. Il lui reste encore quelque chose de sa primitive connaissance de la vérité. Les astres sont les essences pures qui sont tombées en dernier lieu, mais qui ne descendirent pas aussi bas que les âmes entrées dans la condition corporelle. Comme toutes les créatures, y compris le démon, procèdent de Dieu, elles doivent y retourner après un temps d'épreuves plus ou moins long. La diversité doit donc revenir à l'unité dont elle est sortie, l'inégalité à l'égalité, car la fin doit être identique avec le principe (1). Le Christ l'a bien dit: *Dieu est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de toutes choses.*

Pour aider les esprits dans l'œuvre du salut, le Verbe se

(1) Orig., *De Princip.*, I, 6, 2 : « Semper enim similis est finis initiis. *Ibid.*, III, 6, 3 : « Multæ differentiæ ac varietates per bonitatem Dei, et subjectionem Christi atque unitatem Spiritus Sancti in unum finem, qui sit initio similis, revocantur. »

fit chair, donnant ainsi la lumière pure à ceux qui étaient contenus dans la chair. Le Christ de la terre n'est qu'une des incarnations du Verbe. Le Christ a revêtu autant de formes qu'il y a d'ordres de créatures à sauver dans l'univers. C'est ainsi qu'il s'est montré dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Le divin concert restera incomplet, et nulle créature, même le Christ, ne jouira de la félicité suprême tant qu'il restera un seul être à sauver (1). Quand toutes les créatures seront sauvées (2), la fin des temps s'accomplira; le feu détruira ce monde de péché dans lequel nous avons vécu, plongés dans la vie des sensations; la matière rentrera dans le néant dont elle est sortie; tous les êtres contempleront Dieu; l'univers reviendra à son état primitif; alors, *tout sera Dieu, et Dieu sera tout dans tous* (3). Satan lui-même fera partie de la Divinité. Grâce au Verbe, ce qu'il a de ténébreux et de malfaisant se dissipera comme une ombre, et il ne restera de lui que la partie intime de l'être, la pure substance angélique.

Au quatrième siècle, saint Ephrem appuie résolûment l'opinion d'Origène. » Si Satan tomba de la catégorie d'ange, ce fut à cause de son orgueil, dit-il, à cause de son envie, à cause de sa rébellion contre Dieu. » Et saint Grégoire de Nazianze ajoute : « Oui, l'orgueil fit perdre à Satan sa lumière et sa beauté. Les démons font constamment de très-habiles efforts pour inspirer l'amour charnel; ils cherchent des compagnons d'infortunes, et, pour se les attacher, ils se montrent fourbes et imposteurs. Mais la puissance de Jésus-Christ les épouvante, et ils tremblent rien qu'à entendre invoquer son nom. » Après cela, plusieurs docteurs affirment que les diables se

(1) *Hom. in Hæres.*, VII, 2 : « Salvator meus lætari non potest, donec ego in iniquitate permaneo. »

(2) L'idée du salut final de toutes les créatures appartient également à tous les théologiens chrétiens d'Alexandrie.

(3) Περὶ ἀρχῶν, III, 6, 1.

transforment en femmes ou en hommes, suivant le sexe de la personne qu'ils convoitent. Mais d'autres pères protestent contre ces théories ; ils disent qu'il ne peut se produire aucun commerce charnel entre femmes et démons.

Au deuxième siècle, c'était Valentin qui, avec sa gnose, menaçait directement l'influence du christianisme ; au troisième siècle, c'est Manès, ce sont ses partisans qui la combattent, à ce point que, dans le siècle suivant, saint Augustin se voit dans l'obligation de réfuter leurs doctrines.

Manès fait dériver l'origine du mal de l'opposition qui, de toute éternité, a existé, suivant Zoroastre, entre la lumière et les ténèbres (1).

« *A la partie supérieure*, dit-il, *est la Terre sainte et resplendissante de la lumière ; à la partie inférieure se trouve la Terre des ténèbres*. Sur le pinacle de la première est placé Dieu impassible ; au-dessous, son fils, vis-à-vis de Satan, seigneur souverain de la matière. Les ténèbres se rapprochèrent du royaume de la lumière, et il en naquit la lutte. La lumière victorieuse pénétra dans le sein des ténèbres, et celles-ci l'enfermèrent (2). Mais la lumière est active, et son impulsion produisit les formes multiples et changeantes que nous présente l'univers. Elle est l'âme de tout ce qui existe, l'âme universelle qui s'exprime différemment dans chaque être qu'elle habite. Elle est le Verbe qui parla par la bouche de Zoroastre, d'Orphée, de Socrate, de Platon, du Christ et de tant d'autres. C'est la matière qui produit le mal ; c'est d'elle que proviennent toutes les actions basses, honteuses, irréfléchies, criminelles. L'homme est libre, mais la matière le pousse parfois au péché, et son esprit pèche, bien qu'étant une partie de Dieu même. » Manès rejette la réconciliation défini-

(1) Pour les théories de Manès et leur réfutation par saint Augustin, il faut consulter *De duab. animab.*, c. Manich.

(2) Voir l'analogie avec le récit du Bundahesh.

tive de la Lumière et des Ténèbres, selon Zoroastre, car, pour lui, le principe méchant est indestructible (1).

Il résultait de cette sorte de libre arbitre, modifié par l'éternité du Bien et du Mal, que, l'âme étant une partie de Dieu même, Dieu pouvait pécher, et ceci constituait une hérésie. Faire pécher Dieu, bien que ce ne fût que dans ses parties intégrantes, voilà qui était incompréhensible en effet, puisque Dieu était impeccable parce qu'il était impassible.

Ce fut saint Augustin qui se chargea de réfuter les théories manichéennes, qui, de son temps, avaient pris une certaine extension. Il établit, pour décharger Dieu de toute responsabilité dans les crimes humains, que le Créateur avait fait l'homme entièrement libre. « *Dieu*, dit-il, *voulut que l'homme fût bon; mais s'il l'eût été nécessairement*, *il n'y aurait eu aucun mérite* (2). De même, l'homme n'aurait pas été coupable, s'il eût été fatalement mauvais. De ce qu'il est libre, il s'ensuit qu'il peut faire à volonté le bien ou le mal, et que sa responsabilité y est engagée tout entière. *Il ne peut y avoir de péché sans liberté* (3). Le péché n'est châtié dans l'autre vie que parce qu'il constitue une violation volontaire de l'ordre divin. Le mal n'est pas une substance qui existe par elle-même, c'est un vice du Bien, c'est sa corruption ou sa décroissance. Le mal est *contre nature;* par conséquent, il ne peut faire partie de la Nature même. *L'homme est naturellement bon*, *puisqu'il est en lui de l'être quand il veut* (4). »

Mais les manichéens répliquent à leur adversaire : « D'où viennent donc les innombrables maux qui naissent avec nous, ou qui nous assiégent indépendamment de notre volonté? Jetez les yeux sur le spectacle offert par

(1) Neander, *Geschichte der christlichen Religion*, t. I, 2, p. 862 et 863.

(2) Augustin, *De diversis quæstion.*, LXXXIII, q. 2, C. Fortunat., § 11.

(3) Augustin, *De duab. animab.*, c. Manich, § 15.

(4) Augustin. *De lib. arb.*, II, 2.

la misérable race humaine. Les uns ont des maladies dans le corps, les autres sont stupides ou fous. Ceux-ci sont sensuels, ceux-là inclinent à la cruauté, certains sont portés au mensonge, quelques-uns enfin sont attirés vers le crime, comme entraînés par une puissance fatale. Expliquez-nous donc l'origine des vices innés dans notre corps et dans notre âme. » Ici, saint Augustin se sentit embarrassé, et, pour se tirer d'affaire, il dut abandonner son système. Les objections des manichéens le forcèrent à se réfugier dans celui de Tertullien. Le péché originel, l'âme détériorée par la première faute, lui servirent d'armes pour continuer la lutte. Alors, il répondit à ses antagonistes : « *Si l'homme souffre dès qu'il naît, s'il est malheureux même avant d'être coupable, il le doit au péché originel, qui, en viciant la nature humaine à sa source, nous a livrés à la corruption et à la misère* (1). » « Par lui-même, l'homme ne peut aujourd'hui produire que le mal. » C'est ainsi qu'en faisant remonter la liberté jusqu'à l'époque antérieure à la chute, il se sortit d'embarras. Mais il dut admettre ainsi la corruption innée, c'est-à-dire la Fatalité, qu'il avait repoussée énergiquement dès le principe. Et, pour couronner son nouveau système, il y introduisit l'arbitraire en plein. « *Dieu pousse au Bien et sauve un petit nombre d'élus pris dans l'immense foule des condamnés* (2). »

Le manichéisme avait pleinement triomphé dans la discussion; il avait montré plus de logique que saint Augustin. Pour lui, le mal, en coexistant, dès l'origine, avec le Bien, se partageait avec lui notre nature. La proportion d'inégalité dans laquelle ces éléments se trouvaient distribués en nous déterminait nos caractères, nos tendances et nos luttes intérieures. Saint Augustin fut contraint,

(1) Augustin, c. Julian., VI, 67.

(2) Augustin, *De corrept. et grat.*, §§ 13, 23, 38, 43; *Enchirid. ad Laur.*, §§ 25, 26; cf. id., *De anima et ejus origine*, IV, 16; *Tractat. in Joann.*, CX, § 2; III, § [illegible]

pour soutenir le débat, d'accepter le principe de ses adversaires, c'est-à-dire la Fatalité. Il se distingua d'eux par la façon plus brusque dont il le développa. La Prédestination et la Grâce ne sont pas, en effet, autre chose que l'éternité de la Fatalité dans le Bien et dans le Mal, surtout lorsqu'il déclare que *les justes jouiront et que les condamnés souffriront durant l'éternité des siècles* (1).

L'inflexible logique des événements fit de saint Augustin le premier docteur de l'Eglise. Il répugnait à la raison de réserver un accueil favorable à des théories qui voulaient que l'immense multitude fût prédestinée à la damnation, pendant que Dieu sauverait, même malgré eux, ceux qu'il choisissait pour la gloire éternelle. Mais l'Eglise avait déjà rompu avec la raison, comme elle avait rompu longtemps avant avec la Nature. Etant donné le principe de la Révélation, donnée la descente de Dieu sur la terre, il fallait adopter les théories du docteur de la Grâce. Pourquoi faire l'intervention divine si l'homme eût été capable de se régénérer par lui-même? Si Dieu n'était pas l'arbitre de nous sauver, pourquoi apparut-il seulement à une époque déterminée, laissant ainsi condamner ceux qui étaient nés avant cette date? Aussi saint Augustin dit-il : « *Si la vertu pouvait sauver sans la Foi, il faudrait dire que le Christ est mort en vain.* »

Bientôt cependant il s'éleva une protestation contre ce dogme injuste qui livrait presque toute l'Humanité entre les mains du diable. Un moine breton (2), à l'âme héroïque, à la conscience droite, se lève indigné, et reproche à saint Augustin de s'être montré plus manichéen que

(1) Augustin, *Op. imperfect.*, c. JULIAN, I, 96, 97; III, 154.

(2) On sait seulement qu'on l'appelait Pélage, qui signifie homme des rivières, de la mer. Son véritable nom est inconnu. Certains auteurs doutent même qu'il fût moine. On l'appelait aussi *Morgan*, de *mor*, « mer » en celte. Saint Jérôme, qui combattait ses théories, le représente comme un héros, comme un géant, d'une force herculéenne. Or, l'on sait qu'à cette époque on se servait de la taille pour indiquer la grandeur morale du personnage.

Manès en le combattant. C'est en pleine connaissance du processus moral et avec une robuste confiance dans la puissance de la volonté, qu'il lui dit avec Chrysostome : « *Il suffit de vouloir pour que ni la mort ni le démon ne puissent rien contre nous* (1) *!* » Plus moraliste que théologien, il combat pour la liberté avec une vigueur inconnue dans ces temps de bassesse et de servilité. Ses arguments détruisent de fond en comble les théories du docteur africain. Sa logique contondante réduit ses sophismes en poussière. Il dit que sa doctrine ne sert qu'à rabaisser la morale et qu'à légitimer la débauche. Sous le Père de l'Eglise, il découvre le libertin. « L'homme n'avance que par ses propres efforts dans la voie du Bien. Si les gentils s'élevèrent, avant le Christ, à de si hauts exemples de vertu et de dignité, que ne pourrons-nous faire, nous, les chrétiens (2) ! » Et, entraîné par la loi des contraires, il tombe, en niant le péché originel, dans l'exagération opposée. « *Nous sommes saints en naissant*, dit-il. *Le péché est le produit de notre volonté ; sinon, il n'y aurait pas de justice dans le châtiment.* » « Les tendances de la chair ne sont pas le fruit de notre nature ; elles ne sont pas la marque d'une corruption innée, ni celle d'un péché commis par notre premier père. Dieu qui pardonne nos propres fautes, ne peut mettre à notre compte celles qui ont été commises par un autre. Les tendances vers le mal sont les effets de l'habitude que prend, avec le temps, telle force qui semble faire partie de nous-mêmes. Quiconque veut peut se sauver, car vouloir, c'est pouvoir. L'existence nous vient de Dieu ; c'est nous qui rendons la justice ; puis, Dieu vient nous juger. »

Pélage avait une telle idée de la liberté, qu'en exaltant dans l'homme la puissance de la volonté, il en vint à rendre Dieu inutile, en opposition avec la théorie de saint

(1) Chrysostom., hom. X, § 1 in Epist. ad Rom.
(2) Neander, *Geschichte der christlichen Religion*, t. II, 2, p. 1087.

Augustin sur l'*Humilité absolue*. Ainsi que nous l'avons déjà dit, saint Augustin était le représentant-né du catholicisme; les pélagiens étaient ceux de la conscience. S'ils n'avaient pas été frappés d'excommunication, si les tendances de l'époque n'avaient pas été hostiles à une aussi virile théorie, bientôt, par l'enchaînement logique des idées, eût apparu la théorie de la perfectibilité humaine, le dogme se fût effondré, et le moyen âge n'eût pas été cette époque de superstition et de ténèbres que l'on connaît. Mais tout convergeait à accroître la religion et à abaisser la dignité humaine. Or, les pélagiens étaient les plus dignes et les moins religieux des chrétiens. Il fallait épuiser la tendance régnante pour qu'elle tombât dans le discrédit. C'est pourquoi les pélagiens passèrent sans laisser de traces, noyés dans le courant général. Leur protestation fut comme un cri jeté dans le désert.

Qui donc avait raison, de saint Augustin ou de Pélage? Ni l'un ni l'autre, et tous deux à la fois. Chacun d'eux, en effet, avait raison en partie, mais aucun dans l'ensemble. Ce n'est pas sans raison qu'Hégel soutint la nécessité de la synthèse pour résoudre les questions. Presque toujours. quand deux personnes discutent ensemble, elles laissent de s'entendre, parce que chacune ne considère qu'un seul élément de la discussion, que la moitié du thème qui les occupe. Pour découvrir la vérité, il importe donc de résoudre les deux affirmations contraires dans une synthèse commune qui soit supérieure à chacune d'elles séparément.

Souvent les hommes agissent mal, quoiqu'ils connaissent le bien et malgré leurs bonnes intentions, parce que certains d'entre eux viennent au monde avec des inclinations perverses. Aujourd'hui, grâce aux travaux de Darwin, nous nous expliquons ce phénomène par l'hérédité accumulée. Un individu qui agit mal de propos délibéré, acquiert, par adaptation, l'habitude d'agir consécutive-

ment de la même manière ; il transmet ensuite, par hérédité, cette habitude à sa progéniture, et cette transmission a pour résultat de rendre instinctif chez les descendants ce qui chez l'aïeul avait été un acte réfléchi. Est-ce là nier le pouvoir de la volonté ? En aucune façon. La volonté, dirigée par la conscience, peut nous soustraire aux influences qui favorisent l'hérédité. Par la conscience et par la volonté, l'homme se perfectionne ; avec l'une et à l'aide de l'autre, il s'avance à la poursuite d'un idéal de justice toujours croissant. Malheur à celui qui s'arrête devant l'idée qu'il est impuissant à dominer le mal et à le faire disparaître ! C'est pourquoi nous accusons la religion d'avoir perpétué le mal sur la terre, en prêchant continuellement à l'Humanité qu'elle était en elle-même incapable de justice. L'homme n'est pas parfait ; tel qu'il est, il porte en lui l'héritage accumulé des qualités que l'ignorance et le manque de conditions de vie créèrent en d'autres temps ; mais, s'il n'est pas parfait, il est perfectible, et son perfectionnement est l'affaire de lui-même, de sa conscience. Il est son propre moteur ; sa volonté est son instrument. Qu'il se produise des chutes, nul ne le nie. S'il ne s'en produisait pas, c'est que l'homme serait déjà parfait. Que l'hérédité triomphe, en quelques cas, de ses efforts, raison de plus pour redoubler les efforts, pour persévérer dans la lutte avec la sécurité que procure le calcul conscient et avec toute l'énergie de la volonté. Les défaites seront peu fréquentes, si l'on agit ainsi. Le mal, c'est la faiblesse, c'est la défaillance. Voilà le démon, voilà l'Ahriman, comme disaient les Perses. L'évolution progressive est, dans les sociétés, l'œuvre de l'effort humain ; c'est là notre plus grand titre de gloire.

Le dogme de l'Eglise est défini à toujours par saint Augustin. L'Humanité, livrée comme une proie aux griffes du démon, est dans l'impossibilité de faire le bien par elle-même.

L'Orient religieux expliquait le mal par la lutte que

deux ou plusieurs principes contraires se livraient à la tête de deux armées sur le ciel, sur la terre, dans l'univers entier, Typhon contre Osiris, Ahriman contre Ahoura, Bal-Moloch contre Bal-Adon, les génies bienfaisants, en Chaldée, contre les malfaisants. Le christianisme accueille la division orientale de la création en deux parties, mais il la modifie. Il prend l'édifice des platoniciens et des alexandrins, ayant un dieu à son sommet, et le mal, la matière, à sa base, et il le divise. Le plan de division est la terre. En haut, dans le ciel, réside Dieu avec les anges et les saints; c'est là que les bons ont leur demeure. En bas est Satan avec les démons; c'est là que vont les méchants. Sur la terre, point intermédiaire, les deux armées se livrent bataille pour emporter les hommes. Le Christ ne se sert que de la soumission, de la foi aveugle, du renoncement au monde, et a peine à arracher quelques élus au Diable; pendant que celui-ci tient toute la Nature avec toutes ses ressources, y compris la raison, pour séduire le reste. Cette lutte colossale remplit le moyen âge tout entier.

Nous allons examiner cette époque, et nous assisterons à la transformation de la personnification du Mal, appelé Diable, à laquelle contribuèrent le judaïsme avec son Satan, ses schedim, sa chute des anges, le mazdéisme avec son Ahriman, l'Egypte avec son Typhon, le polythéisme hellénique avec ses démons, enfin la philosophie platonicienne et la philosophie alexandrine avec leur concept de la création des êtres et de la matière.

---

## VII

# LE DIABLE BESTIAL ET LE PAUVRE DIABLE.

Constantin avait embrassé la religion nouvelle ; le projet de Julien l'Apostat avait échoué ; les philosophes, accusés d'avoir évoqué les génies infernaux et de les avoir consultés sur le terme du règne de Valens, avaient été égorgés par l'ordre de cet empereur (1) ; la bibliothèque d'Alexandrie avait été mise en feu à l'instigation de Théophile, et le Sérapéon détruit d'après une loi de Théodose. Jésus-Christ régnait sans partage dans l'empire. Désormais, l'Olympe est désert ; ses dieux ont péri. Mais les dieux des prairies, ceux des forêts, qui s'abritent sous les verts rameaux ; ceux

(1) Tous les philosophes renommés furent persécutés, ainsi que tous les littérateurs illustres. Iamblichus fut poursuivi si cruellement, qu'il finit par s'empoisonner. Le nom seul de philosophe suffisait pour donner lieu aux persécutions. Ceux qui les fréquentaient étaient parfois tourmentés par ce fait, et les gens effarés brûlaient les livres, car le livre même était un instrument propre à fournir la matière d'un procès. D'aucuns renoncèrent à porter des manteaux à franges, de peur qu'on ne les prît pour des mages. Voir Zosime, liv. IV, chap. XIV ; Zonaras, *Annales*, liv. XIII, chap. XVI, p. 32 et 33 ; Sozomène, liv. VI, chap. XXXV.

Ce ne furent pas seulement les philosophes, les persécutés depuis le coup d'Etat de Nicée, ce furent encore tous les chrétiens dissidents, qui protestaient en affirmant que le Christ n'était pas Jésus, qu'il était seulement une émanation, un écoulement du Dieu *Agathos*. Le parti judaïque célibataire triomphateur mit à mort les dissidents ; les pauliciens furent tués, les eunomiens déportés, les gnostiques égorgés, saint Chrysostome et saint Athanase chassés de leurs villes. Les évêques impériaux étaient au-dessus des lois ; ils interpolèrent tout ce qui pouvait contredire le symbole de Nicée ; ce qui n'était pas remaniable fut jeté aux flammes.

qui s'agitent dans le sein des flots; ceux qui planent à la surface des lacs ou qui donnent l'impulsion aux courants des rivières, ceux-ci vivent encore; ils n'ont fait que se cacher pour se transformer dans leurs retraites. Les chrétiens avaient cru que la Nature s'anéantirait aussitôt après la mort du rédempteur du genre humain, et la Nature ne mourut pas. Les saisons se succédèrent dans leur ordre habituel; les feuilles et les fleurs nouvelles continuèrent à être l'ornement des printemps, et la maturité des fruits fut, comme toujours, l'apanage des automnes. D'où provenait cette résistance? De ces dieux inférieurs, pauvres bannis que la malédiction des catholiques convertissait en diables. Ils ne pouvaient laisser périr la Nature, qui était leur asile, leur seul refuge.

Le chrétien s'indigne devant cette obstination diabolique et tonne contre cette Nature rebelle qui s'entête à poursuivre son cours, en se couvrant de verdure, en s'embellissant de fleurs, en nous offrant la tentation permanente de ses fruits. Pourquoi refuse-t-elle de se dessécher, de se flétrir comme embrasée par les feux d'un soleil brûlant? Pourquoi ne devient-elle pas stérile comme sous le souffle d'une bise glaciale? « Laboureurs, pourquoi semer en hiver? Pourquoi moissonner en été et vendanger en automne? Ne devons-nous pas bientôt rejoindre tous le Fils de Dieu dans son royaume? Femmes, renoncez à l'amour qui vous rend mères ! A quoi bon engendrer dans le péché des fils qui peuvent se damner? Filles, soyez vierges à jamais ! Jetez vos bijoux, brûlez vos parures ; maigrissez, car la beauté, œuvre du diable, rendrait impossible votre salut. Trève au plaisir, et que la beauté s'efface. Pour mériter le bonheur éternel, le monde ne doit plus que gémir et pleurer en attendant sa destruction prochaine. Si la terre reverdit ; si elle fournit encore de doux présents et d'utiles récoltes ; si les eaux s'épanchent et nourrissent une végétation touffue ; si les femmes sont fécondées, tout cela est l'ouvrage du diable, qui, dans le but de poursuivre

notre perte, nous enchaîne par ces moyens à ce monde de péché, à ce séjour du mal. »

La Nature, proscrite par l'Eglise, devient en effet éminemment diabolique. Le Christ avait dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Le Paradis terrestre que les Juifs avaient rêvé s'était déjà transformé, pour les judéo-chrétiens, en un Paradis céleste. Le royaume de Jésus-Christ était celui des cieux. Cette nature inférieure, formée de matière ténébreuse qui n'était bonne qu'à emprisonner l'esprit, constituait l'empire de Satan. Dieu la lui ayant abandonnée, il l'avait recueillie.

A cette époque, tout prend dans la Nature je ne sais quel aspect diabolique aux yeux du chrétien qui s'obstine à ne pas vouloir se rendre compte de ses phénomènes au moyen de l'observation. Les arbres courbés sous l'effort du vent qui siffle et rugit lui semblent secoués par les démons de l'ouragan, qui hurlent de rage en ne trouvant que des croix dans les contrées qu'ils parcourent. Les rochers qui roulent au fond des précipices, comme si le vide les attirait par de mystérieux efforts ; les rivières qui, dans leurs murmures, médisent de l'œuvre du Seigneur ; les mers mugissantes qui se gonflent et se hérissent, et qui menacent le ciel en soulevant leurs flots brisés aussitôt en tourbillons d'écume ; le grondement de la tempête, les éclats déchirants du tonnerre, la lueur bleuâtre et infernale des éclairs, les reflets enflammés du soleil couchant ; la nuit, que les mauvais esprits produisent en sortant des sombres abîmes pour éteindre la lumière que Dieu nous envoie avec leurs épaisses masses ténébreuses, il attribue tout aux démons, agents mystérieux de tous les phénomènes de la Nature.

La philosophie alexandrine expliquait tous les phénomènes par la grande âme du Monde, qui en était le moteur caché. Les chrétiens, après avoir rejeté la philosophie, ne pouvaient admettre cette explication. N'attribuant à Dieu que ce qui était mystique, ils devaient forcément attribuer

à un adversaire tout ce qui avait rapport à la matière. « Il faut abandonner la Nature, » se disent-ils ; et ils se retirent dans les endroits privés de ses splendeurs ; là ils s'isolent et ils limitent autant que possible la satisfaction des besoins pour couper au malin esprit toutes les voies par lesquelles il pourrait avoir accès dans leur esprit. C'est dans cet état que le chrétien attend avidement l'heure où il pourra quitter ce monde méchant. Mais le cénobitisme ne le délivre pas de la tentation ; elle le poursuit jusque dans les retraites solitaires de la Thébaïde. Quand il émigre au désert, son imagination le peuple d'esprits malins.

A cette époque, toutes les contrées au sud d'Alexandrie, la montagne et le désert du Natron, les bords du Nil et l'île de Tabenne, furent envahis par une multitude d'ascètes qui fuyaient le monde pour conquérir leur salut. Le Natron en compta jusqu'à cinq mille. Pacôme en réunit à Pâques cinquante mille dans Tabenne (1). Oxirrincus renfermait dans ses murs dix mille cénobites et vingt mille pénitents. Il était devenu impossible de savoir le nombre de ceux qui fourmillaient sur les bords du Nil. Les plaines sablonneuses de la Lybie en contenaient de véritables essaims ; faute de place, ils débordaient dans l'Ethiopie. Ils vivaient dans les rochers, dans les creux des montagnes, au fond des cavernes formées par les carrières de porphyre épuisées, dans l'intérieur des hypogées, dans les temples ruinés, partout enfin. Il était devenu plus facile de rencontrer en Egypte un saint qu'un homme.

La Nature, qu'ils maudissaient, se vengeait sur eux ; leur cerveau souffrait tout d'abord des conséquences de leur régime. Dans leurs délires, les diables les tourmentaient cruellement (2) ; leur imagination gagnait en clarté

(1) *Codex regulorum*, édit. Julius Holstenius. Roma, 1661, t. I, p. 61.

(2) Les révélations de saint Pacome nous présentent, dans le délire de ce cénobite, la reproduction des croyances de l'ancienne Egypte transformées en croyances chrétiennes. Les anges y ont pris la place et le rôle que les dieux jouaient dans les mythes funéraires. Dans les visions

et en fixité tout ce que leur système nerveux perdait en sensibilité. Ils ne percevaient que les sensations illusoires dérivant des hallucinations auxquelles ils étaient en proie, et se représentaient les chimères aussi nettement et avec autant d'apparence de réalité que les faits du monde externe, qui se transmettent à nous par les sens. Dans ces conditions, l'illusion devient réalité ; par le seul effet de l'imagination, l'aride désert s'emplit de diables et s'anime ; des formes nouvelles en jaillissent qui surpassent celles de la Nature ; la matière se transforme, et il n'y a pas d'être, de corps, de vibration, de rayon lumineux ou de bruit où l'anachorète n'aperçoit un allié du malin. Ces plaines et ces collines stériles et inhabitées sont à ses yeux d'immenses champs de batailles pleins d'ennemis de Jésus-Christ, pour lequel ils combattent. On connaît les incursions sauvages de ces hordes de saints maigres et défigurés, qui, semblables à des squelettes, couverts de haillons ou de peaux de mouton, la face voilée par le capuchon noir, descendaient à Alexandrie en hurlant des hymnes furieux contre l'arianisme pour noyer les hérésies dans le sang des hérétiques. On eût dit que le démon, comblant le vide immense que le christianisme avait fait dans le monde, avait pénétré jusque dans leur cerveau et l'ébranlait avec rage.

Mais cette création subjective antithétique du Christ se modifie lors de l'invasion des barbares. Quand les hordes

d'autres ascètes, les génies de Typhon, qui habitaient l'*Amenti*, furent assimilés aux diables. Les chrétiens de l'Egypte célébraient, le trentième et le quarantième jour qui suivait la mort, des messes pour les trépassés qu'ils supposaient encore errants, et qui devaient, selon eux, s'incarner dans quarante différentes sortes de démons, avant d'être admis à genoux au tribunal du Christ. Voyez Vansleb, *Histoire de l'Eglise d'Alexandrie*, p. 111 et 140, et comparez avec E. de Rougé, *Etude sur le Rituel funéraire* (*Revue archéologique*, 1860, p. 79). Dans les visions de certains anachorètes les *décans* et l'Annubis cynocéphale y apparaissent convertis en démons. La religion d'Osiris a subsisté parmi les chrétiens d'Egypte sous le nom de celle du Christ.

du Nord se précipitèrent sur les différentes parties de l'empire, elles y apportèrent leurs superstitions, leurs sorcières, leurs dieux terribles et leurs esprits familiers. Les Nixs (1), les Nornes, les Kobolds, les Trods, Elfs, Lutins et Fées descendirent avec eux du Septentrion. Nickar ou Hnickar, dans la mythologie scandinave, était une des formes d'Odin, quand il habitait les lacs et les rivières de la Scandinavie, où il soulevait des tempêtes ou des ouragans. Il y avait dans l'île de Rugen un lac sombre, dont les eaux étaient troublées et les rives couvertes de bois sombres. C'est là qu'il tourmentait les pêcheurs en faisant chavirer leurs bateaux et en les lançant quelquefois jusqu'aux sommets des plus hauts sapins. Ce Nicker scandinave était le père des Nixas des Teutons, hommes d'eau et femmes d'eau. Les Kobolds (2) et les Trolds (3) s'employaient dans le Nord comme domestiques pour faire le service de la maison. Les Elfes habitaient l'écorce des chênes des côtes et des îles de la Baltique, et en sortaient en temps de guerre pour surveiller les côtes. Les lutins, malicieux plutôt que méchants, étaient des esprits maraudeurs qui erraient de château en château en effrayant leurs habitants, en vidant les caves et en mangeant les vivres de l'office. Les fées avaient pour demeures les humides cavernes ouvertes sur les bords des ravins et des torrents. Tous ces esprits entrèrent dans l'empire avec les armées du Nord, et, chose étrange ! pendant que les Germains et les Latins s'entretuaient, les esprits envahisseurs et les esprits ruraux des contrées gréco-latines s'embrassèrent et se confondirent, et la Nature se vit, comme jamais, peuplée d'êtres imaginaires.

Le peuple crédule ne saurait être jamais monothéiste.

(1) J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, 2me édit., p. 456 et seq.

(2) Joannes Maletius, « ..... *Spiritus quosdam visibiles, qui lingua Ruthenica, Coltri, Germanica, Koboldi, dicantur*. »

(3) Olaus Magnus, « *Sueones Trullas appellant*... » Lib. III, cap. x et xii.

Un Dieu unique et abstrait est trop éloigné de lui, qui a besoin d'aide et de société. Il lui faut des esprits qui se mettent en contact avec lui, qui lui soient propices, qui le secourent et le défendent ; des êtres dans lesquels il puisse placer son affection et qui soient les confidents de ses chagrins. Les bons génies doivent veiller sur sa récolte, garder la maison, protéger le sommeil de ses enfants ; le pauvre peuple des campagnes est si misérable ! Et puis, il ne peut être en divorce avec la Nature, puisque c'est avec elle et par elle qu'il vit. C'est pour cela qu'il l'aime, qu'il l'adore, qu'il la craint, et qu'il la divinise sans même s'en rendre compte. Faute d'êtres réels, il la peuplera de ses créations fantastiques. C'est ainsi que le pauvre peuple des premiers siècles, naïvement chrétien, mais au fond païen inconscient, faisait des saints de toutes pièces et à tout propos pour les substituer aux *dii minores*. Chaque village se fabriquait le sien. Le dieu Terme, unique auparavant, changeait à chaque borne. Les saints étaient si nécessaires au peuple, qu'il les voyait partout. Il les rencontrait sous les chênes, à l'ombre des sapins, dans les creux des rochers, dans les grottes. Si pendant ses courses nocturnes il apercevait dans les bois une vague lueur, c'était à l'apparition d'un saint qu'elle était due. S'il trouvait parmi des ruines couvertes de lierre un vieux pénate vermoulu ou brisé, c'était, à son avis, une image bénie qu'il baptisait aussitôt et qui, désormais, demeurait consacré. Un voyageur, un vieillard venait-il à mourir sous un toit hospitalier ou au milieu d'un chemin, c'était un saint que Dieu amenait au village, et le village en faisait son patron. La chose alla même plus loin, et beaucoup de dieux égyptiens, grecs, celtes et germaniques furent sanctifiés (1). Mais le clergé goth et le clergé carlovingien, qui

(1) En Sicile, la vierge prit possession des sanctuaires de Cérès et de Venus, et quelques statuettes de ces déesses furent considérées comme images de la mère du Christ (A. Beugnot, *Hist. de la destruction du paganisme en Occident*, t. III, p. 271). En Catalogne, on adora

les voyaient se multiplier, suivant une progression géométrique, s'effrayèrent en face d'une semblable inondation et voulurent arrêter le courant en fermant la légende sacrée. Les anciens esprits de la Nature que le peuple avait sanctifiés y restèrent, et tous les autres furent déclarés les auxiliaires de Satan. La légende dorée étant fermée, le courant, au lieu de se tarir, ne fit que changer de route. Ne pouvant plus faire des saints, le peuple s'appliqua à faire des diables. Si les saints l'abandonnaient; s'ils n'étaient qu'au service du seigneur du château et du prieur de l'abbaye, à qui pouvait-il avoir recours, si ce n'est aux démons? Ainsi invoquait-il les esprits des bois pour lui indiquer les herbes qui devaient guérir ses maladies, pour soigner ses plants et pour lui donner le bien-être ; les lutins, pour qu'en dévorant toute la viande glacée que le seigneur conservait dans l'office et en épuisant le vin de ses tonneaux, ils lui apprissent à sentir la faim comme à ses misérables serfs ; les fées, pour qu'elles veillassent au berceau ses enfants nouveau-nés ; les femmes des eaux, pour leur demander de se charger de l'arrosage qui fertilise les champs, et d'arrêter par leurs enchantements les averses que le ciel envoie pour produire les inondations.

C'est surtout la femme qui voit dans la Nature la vie et l'animation. Il lui semble qne les animaux la comprennent, quoique sans pouuoir lui répondre ; ils sont, à ses yeux, des ètres intelligents, mais malheureux, qui ont besoin de protection. Les arbres gémissent et soupirent au souffle de l'air ; les eaux ont un langage dont elle ne peut saisir le sens ; elle croit que les plantes ne produisent des fleurs que pour pouvoir lui en faire présent, et la lune est pour elle une mystérieuse compagne. Les anciens dieux de la Nature ont été proscrits ; ils errent dans les bois, dans les lacs et dans les rivières, toujours cachés, et fuyant sans cesse le prêtre, le moine et l'évêque, qui les

comme telle une Isis noire, connue aujourd'hui sous le nom de vierge de Montserrat.

poursuivent de leurs malédictions. Elle croit qu'ils souffrent, car elle leur attribue sa sensibilité, et elle les plaint, les malheureux! car ils ne lui ont jamais fait de mal. Ils protégeaient ses ancêtres, et elle regarde encore avec tristesse le piédestal qu'ils ont laissé désert ou la niche restée vide.

Le peuple conserva toujours et partout le paganisme, quoique confus et altéré (1). Plusieurs documents officiels de l'époque carlovingienne rapportent que, dans certaines fêtes données la nuit dans l'intérieur des bois, les assistants couraient tout nus avec des flambeaux en chantant des hymnes à la lune (2) et divers dieux du paganisme; mais la croyance dans le diable et son évocation par le peuple prévalut, surtout après Charlemagne.

Deux causes y contribuèrent à cette époque : le fait de la fermeture de la légende dorée et la constitution de la Féodalité. La première fit que les saints cessèrent d'être populaires ; par la seconde, l'homme libre, qui s'était joint au châtelain pour la défense du territoire, demeurait le vassal du seigneur; de vassal, il se transformait en serviteur, et de serviteur en serf, c'est-à-dire en rien — en homme de cinq sous — c'était le prix dont sa mort était payée.

La défense du territoire une fois terminée, le barbare seigneur du château et l'évêque, seigneur de la ville, accaparaient tout. Il ne restait rien pour le pauvre peuple, rien pour les misérables serfs qui vivaient en communion avec la Nature. Voilà pourquoi le peuple restait encore païen ; il ne faisait guère que supporter le Dieu du seigneur et de l'évêque; mais, au fond de son âme, les dieux

(1) Voir l'énumération de ces pratiques payennes dans l'*Indiculus superstitionum et paganicarum*. Concile de Leptines, huitième siècle (*Concil.*, édit. Labbe).

(2) Les capitulaires de Charlemagne chargeaient le bras séculier de poursuivre ces restes des religions de l'antiquité (A. Beugnot, *Hist. de la destruct. du paganisme en Occident*, t. II, p. 332 et seq.).

de la Nature, malgré leur transformation, palpitaient encore.

Bientôt les diables devinrent visibles. Saint Augustin avait dit que, par suite du péché qui avait provoqué leur chute, les mauvais anges, subtils et invisibles jusqu'alors, étaient devenus épais. On pouvait donc voir le diable. Quelles formes adopte-t-il ? A cette époque, toutes celles qu'il revêt sont bestiales. Quoique tout ce qui dérive de la Nature soit diabolique, les animaux le sont en premier lieu, et surtout les animaux laids et de couleur foncée. La tortue, le serpent, le lézard, la souris, la chauve-souris, le chat, le chien noir, le loup, le renard, le porc et tous les animaux qui ont des cornes, le cachent sous leurs écailles ou sous leur poil (1). Une des formes que le malin affecte le plus fréquemment à cette époque est celle du porc, que l'Egypte avait déjà désigné comme étant la demeure de l'âme des damnés, et dans le corps duquel Jésus transférait les diables, d'après l'affirmation de l'Evangile (2). Bientôt, cependant, il adopte une forme mixte. Il emprunte leurs parties à tous ces animaux et en fait un tout horrible. Le voici déjà transformé en une sorte de bouc noir et velu semblable à un satyre, avec des cornes au front.

(1) Tous les animaux immondes étaient excommuniés des agents du diable au neuvième siècle. Ainsi, dit un des exorcismes les plus usés à cette époque : « Ut fructus terræ a bruchis, muribus, talpis, serpentibus et aliis immundis spiritibus preservare digneris » (Lecomte, *Annales ecclesiastici francorum*, t. VII, p. 718 et 720). Pour les formes bestiales que prenait le diable, consulter Bolland., *Act. sanct.*, III august., p. 264 ; et XI august., p. 640, col. 1. Voir aussi *Historiæ Francorum*, Gaguin, chroniqueur du temps de Philippe le Beau.

(2) Le cochon était le symbole, l'image de Typhon en Egypte. Pour figurer un homme dissolu on gravait un porc (Har-Apal, liv. II). Les Egyptiens, le quatorzième jour de chaque mois, sacrifiaient un cochon, ce qui signifiait l'immolation du vice de la sensualité. Saint Antoine, avec le porc, n'indique-t-il pas autre chose que le saint dominant la chair. La fable des compagnons d'Ulysse changés en cochons par Circé, indique aussi la punition des excès auxquels s'étaient livrés ces marins. C'est encore la même allégorie que l'enfant prodigue parmi les cochons.

une longue queue, le groin d'un cochon, le pied d'une chèvre avec le sabot d'un cheval, des serres d'aigle aux mains et de grandes ailes de chauve-souris (1).

Les moines, les évêques et les rois eux-mêmes combattent le culte que le peuple rend au souverain ténébreux. Les campagnards, même lorsqu'ils sont de fervents catholiques, partagent leur dévotion entre le roi des cieux et le prince de ce monde. En Angleterre, en Allemagne, en France et dans le nord de l'Espagne, les bonnes gens rurales offrent des présents aux esprits des champs, des eaux et des forêts (1). Rien de plus naturel; ils leur donnent la récolte, tandis que l'Eglise et le seigneur féodal l'arrachent de leurs mains. Lorsqu'une tempête ravage leurs champs, le prêtre leur dit que c'est un châtiment de Dieu (3), et les esprits, par contre, ne les châtient jamais.

(1) Dans la plastique du moyen âge, le diable prend la forme d'un animal qui peut être fantastique, comme un dragon ou une sirène, un chien à tête humaine, etc.; quand il conseille ou qu'il séduit, alors il symbolise un vice. Lorsqu'il agit, il prend, à de petites différences près, l'aspect que nous venons de décrire. On le représente parfois avec une queue terminée par une tête de serpent. Il apparait grossièrement gravé dans la sculpture du onzième siècle, et on le retrouve déjà perfectionné dans le treizième siècle; à cette époque il acquiert un caractère grotesque. A la fin du moyen âge il dégénère complètement. Voir Viollet-le-Duc, *Dictionn. raisonné de l'architecture*. DIABLE.

Une description curieuse est celle qu'en donne Blasius Melanes in *Vita S. Joannis*: « Cui visus ore vastum, flammam naribus fumum fundens sulfureum .. ferociens in specie nigerrimi ethiopes; capilli et barba stillabat quasi piscem callidam et liquidam, oculi ferrum ignitum et stricturas scintillans. »

(2) Gregoire III interdit le sacrifice aux fontaines et aux arbres et les évocations qu'on faisait dans les forêts à Belus, Janus et Jupiter, *Secundum paganum consuetudinem*, en adorant ainsi les démons. (*Concil.*, edit. Labbé, vol. IV, col. 1876.1482.)

(3) Quand Charlemagne donna la dime au clergé, le peuple ne voulut pas la payer. Alors les moines menacèrent le peuple avec une lettre écrite par Jésus-Christ lui-même, dans laquelle on prophétisait la perte de la récolte, si l'on ne payait pas aux couvents. En 793, une grande famine survint. On dit alors que c'était le châtiment de Dieu (Garnet, *Hist. de la Magie*, p. 37 et 38).

Mais bientôt les moines mirent sur le compte du diable tous les maux qui affligeaient les paysans. Si ce diable, déjà crochu, donnait des biens sur la terre, c'était afin de torturer dans l'autre monde les imbéciles qui tombaient dans les piéges qu'il tendait. S'il protège ici-bas quelques vivants, il tourmente horriblement dans l'enfer les morts qui tombent sous sa griffe. Ce fut alors que le misérable peuple frémit d'horreur. Vivre opprimé et pillé par le seigneur féodal pour aller subir après sa mort les souffrances de la féodalité plus cruelle encore qui régnait dans l'enfer! C'était horrible. Mais comment faire? L'oppression était si tyrannique, si insupportable dans cette vie, qu'il fallait bien une compensation, un petit relâche. Que la vie est horrible sans un seul instant de jouissance, sans un moment de communion avec la Nature! Mais en échange de quelque misérable expansion, de quelque joie mesquine, la perspective d'une servitude éternelle sous un seigneur bien plus terrible encore se présentait à l'esprit. On eut alors recours à une légende et à quelques écrits des saints pères pour donner à ce problème une solution momentanée, pour appliquer un remède à ce mal. Quand une loi se trouve en opposition avec la nature humaine, l'homme trouve immédiatement le moyen de la contrecarrer. Le subterfuge est contenu dans la formule elle-même. La grâce fut instituée pour les lois arbitraires qu'il est impossible de supporter dans toute l'étendue de leur entière application. Les pouvoirs eux-mêmes exigent que la lettre soit observée, sans se préoccuper de l'esprit. On dit donc : « On peut, pourvu qu'on soit dévoué à l'Eglise, se servir impunément du diable sans lui payer la dette. La mauvaise foi est une arme de bon aloi dans les traités passés avec le malin. » Ce que Jésus-Christ fit a Satan pour racheter le genre humain, fut-ce autre chose qu'une fourberie? Voilà ce qu'on ajoutait à l'appui de cette théorie, en se référant à l'explication qu'Origène avait donnée sur la rédemption. Et pour appuyer cet avis, on

racontait que saint Théophile, tenté par le démon, dans un moment d'orgueil, s'était engagé sous sa signature à lui livrer son âme contre des honneurs dont il devait jouir en échange ; mais que, s'étant repenti plus tard d'avoir passé ce contrat, il eut recours à Marie, et que celle-ci arracha au diable l'abjuration en règle fournie par le saint (1).

Pour corroborer cette légende, il en surgit d'autres dont l'esprit était le même. Le roi Dagobert, prince plein de piété, s'était livré au libertinage grâce aux insinuations du malin. Mais comme il avait bâti des églises et qu'il avait enrichi des prêtres et des moines, un ermite, nommé Jean, fut averti le jour de la mort du roi que son âme était la proie du démon, et fut requis d'avoir à prier pour elle. Au beau milieu de sa prière, il se trouva transporté au bord de la mer et il vit au large une barque dont l'équipage était composé de diables qui rouaient de coups de bâton la pauvre âme du roi Dagobert. Ils l'emmenaient en Sicile pour la précipiter dans l'enfer par les bouches de l'Etna. L'ermite invoqua aussitôt saint Martin, saint Maurice et saint Denis, auxquels le roi avait jadis élevé des abbayes et les supplia de ne pas abandonner cette malheureuse âme. Les saints, compatissants, descendirent pour la racheter et l'emportèrent vers le ciel sur une toile triangulaire dont ils soutenaient les bouts (2).

Les moines dirent aussi que l'âme de Charlemagne aurait été emportée par les diables comme celle de Charles-Martel (3), à cause de ses péchés, si saint Michel, saint Denis et saint Jacques n'étaient arrivés à temps pour la racheter. « Pourquoi donc ne rachetaient-ils celle de Charles-

(1) Cette légende, quoique née au sixième siècle, ne devint populaire ne porta ses fruits que bien longtemps après.et

(2) Garinet, *Hist. de la Magie en France*, p. 27, 28, 29.

(3) Charles-Martel, pour payer son armée, laquelle repoussa les Sarrasins d'Abdérame, s'empara de l'or de quelques monastères. Alors les moines dirent que leur victoire était due au diable ; on l'accusa ma-de

Martel? demande le peuple crédule. — C'est, lui dit-on, parce que Charles-Martel avait commis d'injustes excès contre l'Eglise et qu'il ne s'en était point repenti. » « Pareille chose serait arrivée à Pépin, qui s'était emparé d'une ville appartenant à l'Eglise, s'il ne s'était résigné à subir la flagellation qui lui fut infligée par saint Remy, après avoir rendu au taux de cent pour un ce qu'il avait usurpé aux serfs de Dieu. »

Après ces exemples, personne ne se prive plus du plaisir de flouer le diable. Grands et petits lui offrent leur âme (1) en feignant d'abjurer le Christ pour obtenir par ce moyen la satisfaction de leurs désirs; mais avec le projet bien arrêté de ne pas remplir leurs engagements. « Que les chrétiens sont tricheurs! s'écrie le pauvre diable. Ils me promettent tout tant qu'ils ont besoin de mon aide et font fi de moi pour se réconcilier avec Jésus-Christ aussitôt qu'ils ont obtenu ce qu'ils attendaient de mon pouvoir (2). » Il a recours alors à un moyen par lequel il croit pouvoir éviter la duperie. «Je ne livre rien, dit-il, si ce n'est moyennant un contrat signé, et signé du sang de celui qui m'appelle (3). » Mais cette argutie ne lui

gie, et, après sa mort, on dit qu'il s'était damné. Saint Encher dit qu'en oraison il avait été transporté en enfer, et que là il vit Charles condamné par les saints qu'il avait dépouillés. Il écrivit à Boniface, évêque de Mayence, et à Fulrad, archichapelain de Pépin, d'aller ouvrir le tombeau de Charles-Martel. Ceux-ci assurèrent avoir trouvé le fond du tombeau brûlé, et qu'il s'en échappa un serpent avec de la fumée puante. (*Bibliothèque nationale*, in-8, n° 2147, p. 134.)

(1) Au moyen âge, on croyait que c'était à la croisée des chemins qu'on devait évoquer le diable pour le faire paraître. Cette croyance était dérivée de celle du paganisme sur Hécate. C'était dans le carrefour que les anciens croyaient qu'elle faisait de préférence ses apparitions. La déesse recevait, pour ce motif, chez les Grecs le surnom de τριοδῖτις, et chez les Romains on l'appelait *trivia* (J. Grimm, *Deutsche Mythologie*, p. 902).

(2) *Légende dorée* de Jacques Voragine.

(3) Soldan fait remonter au douzième siècle la croyance aux pactes signés avec le diable (*Geschichte der Hexenprocesse*, p. 142).

réussit point. Les uns l'engagent pour construire des cathédrales, les autres pour construire des ponts, sans qu'aucun d'eux lui cède son âme en échange, conformément aux termes du contrat. L'âme d'une louve, une aspersion d'eau bénite ou l'os d'un saint par la figure, voilà ce que le malheureux reçoit pour sa peine. Le diable dégénère tant aux yeux du peuple, qu'il ne fait presque plus peur. Tout le monde se moque de lui et de ses roueries. Ses tours sont si grossiers, que le plus sot manant les déjoue.

Le caractère que le diable de cette époque acquiert parmi le peuple est véritablement original. L'imagination grossière des rustauds et des bourgeois en fait un pauvre diable. Il est si débonnaire, si humain, il intervient tellement dans les affaires domestiques des bonnes gens, qu'il finit par devenir bon lui-même. Il mange, il boit, il rit et chante; il vit de la vie intime des vilains. Il protége tout le monde, même ceux qui se moquent de lui, en payement de ses bienfaits.

Dans les pays du Nord, il se loue en qualité de domestique et remplit cet emploi dans la maison; il donne l'avoine aux chevaux dans l'écurie, va tirer le vin à la cave et rôtit la viande dans la cuisine ; il file, il blanchit le linge avant que le maître s'éveille, et balaye les cours; il exécute en un mot les travaux les plus vulgaires avec la meilleure bonhomie du monde (1).

Dans toute légende, il joue le personnage comique, et on le retrouve sous cet aspect dans un grand nombre de fabliaux. Il n'est pas de mystère dans lequel il n'ait le rôle de bouffon.

(1) Ronsard dit à propos des diables domestiques du Nord :

On dit qu'en Norvègue ils se louent à gage,
Et font comme valets des maisons le mesnage,
Ils pansent les chevaux, ils vont tirer le vin ;
Ils font cuire le rost, ils serencent le lin ;
Ils filent la fusée, et les robes nettoyent,
Au lever de leur maistre et les places balayent.

A peine a-t-il osé tenter un saint, un moine ou un dévot, le voilà pris aussitôt dans un piége ou obligé de s'esquiver, la queue entre les jambes. Quels bons tours lui jouent moines et clercs (1) ! Et que les bonnes gens s'amusent de le voir tombé dans les mêmes embûches qu'il avait dressées à d'autres ! *Maître cornard* tombe aux yeux du peuple dans un tel ridicule, qu'il finit par être le personnage le plus sympathique du théâtre du moyen âge. Il donne même lieu en France à un genre tout spécial dans la littérature comique. Il fournit matière aux diableries, mascarades joco-grotesques, qui deviennent parfois obscènes et dans lesquelle figurent au moins quatre diables (de là le dicton : « *Faire le diable à quatre* »), dans le royaume d'Aragon, origine de la *danse des diables*, dans laquelle ils sont toujours battus par saint Michel, avec de grands éclats de rire du peuple (2).

Le diable s'humanise tellement, qu'il n'exige même plus toujours l'âme de celui à qui il rend service. Ses prétentions sont plus modestes. Il exige seulement qu'on ne lui fasse pas injure, qu'on ne le calomnie point ou qu'on

(1) Pierre le Vénérable raconte qu'une fois le démon était allé à Cluny pour tenter un moine Le prieur, étant à table, fit le signe de la croix, et le pauvre démon fut forcé de s'enfoncer dans les latrines (*Des Miracles*, liv. I, chap. XVI). Saint Bernard raconte que saint Malachias avait une paillasse sur laquelle il couchait. Un moine, dans le corps duquel le diable était entré, se jeta sur la paillasse ; alors le diable prit la fuite, tout fâché de ce qu'on le chassait si vite.

(2) La *danse des diables* se conserve encore en Catalogne, dans le département de Tarragona, où elle est jouée à l'occasion de certaines fêtes. Ce sont des scènes dans lesquelles les personnages, drôlement habillés, récitent des vers en dansant, au son d'un tambourin et d'une espèce de flûte appelée *dulzaina*. Satan est assis sur un trône et les diables racontent les mauvais tours qu'ils font aux mortels en expliquant d'une façon comique, les vices des rois, des prélats, des clercs, des alcades, des seigneurs et des particuliers. Il y en a qui se vantent de leur bonhomie, en se lamentant des embûches que leur tendent les hommes. A la fin de la danse apparaît saint Michel qui renverse le trône. Satan dégringole, et les démons s'échappent en déroute en brûlant des feux d'artifice et des pétards, poursuivis à coup d'épée par l'archange.

ne le représente pas sous des traits laids ou horribles. Dans les *Fabliaux de Meon*, une légende raconte (1) qu'un jeune moine, qui dirigeait les travaux d'ornementation d'une abbaye, voyant que les sculpteurs gravaient sur la muraille des scènes de l'enfer dans lesquelles plusieurs diables torturaient les damnés, voulut mettre aussi la main à la pâte et en sculpta un dans un des bas-reliefs. Quoiqu'il n'eût jamais étudié la sculpture, il s'acquitta si bien de son travail, qu'il paraît qu'on n'avait jamais vu de diable aussi vilain que celui-là et qui causât autant de terreur (2).

Satan en fut offensé, et, la nuit venue, il lui apparut pour lui reprocher d'avoir ainsi exagéré sa laideur et pour le sommer d'effacer son image en la remplaçant par une autre figure moins repoussante. L'apparition se reproduisit par trois fois sans que le moine entêté fît le moindre cas des justes remontrances du plaignant. Ce que voyant, le diable changea de tactique. Il lui inspira une violente passion pour une dame du voisinage et le fit payer de retour. Par l'instigation du malin, les deux amants conçurent le projet sacrilége de se sauver en emportant le trésor du couvent.

Le moine, découvert au moment où il allait fuir, fut enfermé dans le cachot de l'abbaye. Là le diable lui apparut de nouveau et lui offrit de le délivrer, s'il s'engageait à effacer son horrible image en la reproduisant d'une façon plus convenable. Le moine ayant accepté cette condition de sa délivrance, le diable prit ses traits et sa place pour qu'il pût, comme chaque nuit, coucher dans sa cellule. Quand les autres moines virent que le lendemain

(1) *Fabliaux de Meon*, t. II, p. 414.

(2) Ci horrible fu et si lez
Que tres tous cels que le veoient,
Sur leur serement affermoient,
C'onques mès laide figure,
Ne en taille ne en peinture,
N'avoient à nul jour veue.

leur camarade sortait tranquillement de sa cellule et qu'il leur apprit que rien ne lui était arrivé la veille, ils coururent au cachot et y trouvèrent le bon diable chargé de fers. Il secoua ses chaînes au premier exorcisme et s'esquiva en confirmant les soupçons de ceux qui, dès lors, demeurèrent convaincus d'avoir été victimes d'une intrigue infernale. La légende ajoute que le moine reconnaissant tint sa promesse et que jamais on n'avait vu sur la pierre de diable aussi gentil que celui qu'il y sculpta.

Parfois, le diable est plus débonnaire encore ; il protége ceux qui l'invoquent sans leur rien exiger en retour. La tradition du marin qui, ayant promis à saint Michel d'illuminer son autel s'il arrivait au port, offrit aussi un cierge au diable après son arrivée, remonte à une époque antérieure à la moitié du moyen âge. Il existe plusieurs rapports sur les services rendus par messire Satan au bon marin. D'après les uns, il le transporte dans des contrées lointaines, afin qu'il puisse acquérir des preuves de l'infidélité de sa femme et qu'il soit à même de l'en punir. D'après d'autres, il lui révèle des trésors cachés ou lui indique des contrées à découvrir ou à explorer.

Le diable s'amuse aussi quelquefois à plaisanter ; il enlève les gens en l'air, il les chatouille, il les éveille au son de la trompette, il fait voler le bonnet des présidents des tribunaux, il bouche les seringues des apothicaires en fourrant sa queue dans le piston pour empêcher le liquide d'en sortir, il tire des pierres aux passants, il mange la viande des casseroles, il joue de la mandoline tout en chantant des couplets humoristiques, il met des chevilles aux serrures afin que l'on ne puisse ouvrir la porte, et il fait enfin toute sorte de farces aux bonnes gens comme s'il était leur camarade.

Le caractère comique du diable populaire du dixième au treizième siècle provient en partie des elfes et des lutins, des trolds, des kobolds et des autres esprits familiers du Nord. Le clergé chrétien, au lieu d'apprendre aux Barbares

qu'il convertissait que ces personnages de leurs superstitions populaires étaient purement fantastiques, leur dit que c'étaient des créatures diaboliques, des agents chargés par l'esprit malin de tenter les hommes et de leur dresser des embûches. D'après la mythologie teutonique, ces êtres imaginaires intervenaient ordinairement dans les affaires des hommes avec le caractère malicieux ou burlesque que nous avons décrit précédemment. Ce fut donc grâce à eux que le diable populaire du moyen âge prit ce caractère d'entremetteur qu'il n'avait pas dans les premiers temps du christianisme. Pour se rendre compte de l'influence que les esprits du Nord eurent sur le diable, il n'y a qu'à voir ses représentations et la façon dont il agit, lorsque n'étant déjà plus *diable bestial*, il prend l'aspect de *pauvre diable* (XIe, XIIe et XIIIe siècles). Ces diables de cave, qui répandent le vin des tonneaux, qui volent l'argent des trésors, qui abîment les escaliers pour faire dégringoler ceux qui y montent, sont-ils autre chose que des lutins? Le diable anglais que saint Edouard vit sur le tonneau qui contenait l'or du tribut, *Danegeld*, n'était pas autre chose, d'après l'enluminure du recueil du collége de la Trinité de Cambridge (1).

Quoique revêtus d'un aspect terrible, les écuyers du chasseur noir qui le suivent en foule dans les airs en brandissant le dard ou la flèche et en conduisant la meute des chiens infernaux, ne sont que des *berserker* ou des *einherjar*, analogues aux elfes, gardiens des côtes de la Baltique. Ces étranges personnages que Woden mène à la chasse du loup Fenris se sont transformés en dévastateurs des contrées du Midi (2). Les Barbares, en ravageant tout ce qui se trouvait sur leur passage à leur entrée

(1) Ms. Trin., col. BX 2.

(2) Il n'y a pas de doute que le *chasseur terrible* du moyen âge n'est autre que Woden; Woden est synonyme du vent (*vâta*) et de fureur (*vat*), qui marche toujours (*satagata*), Ch. Schoebel. Il est aussi dérivé indirectement d'Indra et Rudra, avec les *maruts*, qui les mènent à la poursuite des *vritras*.

dans les territoires de l'Empire, prêtèrent à leurs personnifications le même caractère.

D'autre part, ce qui rendit le personnage du diable ridicule aux yeux des bonnes gens, ce fut la facilité avec laquelle le pacte conclu avec lui pouvait se rompre, ainsi que nous l'avons dit, vu la permission que l'Eglise accordait de se servir de lui, pourvu que cela fût *ad majorem Dei gloriam*. L'habitude de le tromper dans des intérêts divins fit que le peuple continua à le tromper dans des intérêts purement terrestres.

A mesure que le moyen âge avançait, la croyance au diable devenait si générale, qu'on le faisait intervenir en tout. On donnait une explication merveilleuse aux faits les plus ordinaires; tel était le fond de la science à cette époque. Le miracle était l'explication naturelle de tout phénomène. On regardait comme des enchanteurs les grands fortunés (1), les guerriers victorieux (2), les savants (3), ceux

(1) Les Templiers furent-ils jugés et condamnés comme suppôts du diable, par la jalousie des moines et des prêtres. Leur grande fortune les perdit. En Languedoc, au moyen de la torture, on fit avouer à trois commandeurs que, dans un chapitre tenu à Montpellier de nuit, suivant l'usage, on avait exposé une tête en bois doré, à longue barbe et aux yeux d'escarboucle. Aussitôt le diable apparut sous la forme d'un chat, on l'adora, et il fit apparaître des démons en figure de femme, et chaque frère eut la sienne. On disait qu'à la réception dans l'ordre on faisait renier Jésus-Christ, en forçant le novice à cracher sur un crucifix; et l'on ajoutait qu'ils pratiquaient la sodomie.

(2) En France, sous Charles le Chauve, on dit que les Normands avaient triomphé avec l'aide du diable. Ils furent regardés comme étant des sorciers jusqu'à la conversion au christianisme de leur chef Rollon.

(3) Albert le Grand fut considéré comme un magicien à cause de son savoir. On dit de lui qu'il avait travaillé pendant trente ans à forger une figure artificielle sous divers aspects de constellations. On ajoutait que cet *androïde* était capable de répondre à toute question, et que maître Albert le consultait dans ses plus grandes difficultés. Saint Thomas, son élève, qui ne put supporter cette machine diabolique, la brisa à coups de bâton. Celui-ci était aussi regardé par le peuple comme un habile magicien (Sauval, t. II, p. 526). Les papes Léon III, Sylvestre II et Honorius III furent accusés de pacte avec le démon, et de faire sorcellerie. Au premier on attribua un livre de magie composé

qui offraient le modèle des vertus, et même les poëtes. Virgile fut considéré comme un magicien pendant plus de trois siècles (1). Ce n'était qu'avec l'aide du diable qu'on pouvait être riche, habile, intelligent ou plein de génie. On écrivait l'histoire comme si elle était un ensemble d'aventures prodigieuses formant un roman magique. Tout ce qui arrivait dans la nature ou dans la société descendait du ciel ou montait de l'enfer. Les choses naturelles n'étaient que les manifestations sensibles des faits surnaturels.

Les saints intervenaient en toute chose. Saint Roch préservait les hommes de la peste, saint Udalric garantissait les moissons contre la dent des rats, saint Vincent chargeait de grappes les ceps de ses dévots, saint Nicolas et saint Spiridion calmaient les orages, sainte Lucie guérissait les maladies des yeux et saint Hubert la rage, saint George faisait pousser les moissons et tuait les araignées, saint Antoine éloignait spécialement les maléfices du diable, etc., etc. Mais, par contre, tous les maux étaient attribués au démon. C'était lui qui produisait les épidémies, lui qui faisait jaillir la foudre du sein des nuages sombres, et qui provoquait les éclats du tonnerre. C'était encore lui qui était la cause de la perte des objets, qui faisait sécher les raisins dans les vignes et qui donnait le croc-en-jambe à ceux qui tombaient. Il engendrait les rats qui rongeaient les grains et les fruits, les mythes et la pourriture, ainsi que la plupart des accidents et des maladies (2), et tout particulièrement les maladies nerveuses (3),

trois siècles plus tard, intitulé *Enchiridion*; au troisième on lui en attribua un autre intitulé *Grimoire*.

(1) Voir Th. Wright, *Narratives of Sorcery and Magie*, 2e édit., t. I, p. 99 et suiv. Collin de Plancy (*Légendes infernales*) raconte toute la legende de Virgile magicien. Voir aussi J.-G.-Th. Græsse, *Beitrage zur Literatur und Sage des Mittelalters*, part. III.

(2) Quand une femme accouchait, si son enfant naissait mort, on disait que c'était le diable qui l'avait étranglé. On lui attribuait aussi les avortements. Voir Bolland., *Act. sanctor.*, 24 mai, p. 353 et 354.

(3) Les religieux, au moyen âge, attribuaient aux démons un désir

telles que l'épilepsie, la folie, le délire et l'hystéricisme.

Ainsi qu'aux temps apostoliques, on prit toutes les maladies pour des possessions démoniaques. C'étaient surtout les maladies nerveuses qui accréditaient cette croyance. Les vertiges, l'épilepsie, l'hystérie, le délire et la folie, dans lesquelles le malade est en proie à des mouvements insolites, prononce des paroles incohérentes, émet des idées désordonnées, exhale des cris furieux ou parfois même éclate en imprécations obscènes ou sacriléges, étaient, pour l'entendement naïf du monde du moyen âge, l'irrécusable témoignage de la présence d'un ou de plusieurs démons dans le corps du malheureux patient. Pour la guérison de ces cas, on appelait, au lieu de médecin, quelque moine ou quelque prêtre dont la vertu était en grand renom; celui-ci accourait au secours du souffrant et exorcisait le diable pour lui faire abandonner sa proie. On attribuait la force déployée par le malade dans ces circonstances à la résistance qu'opposait l'esprit malin pour ne pas quitter le corps de sa victime (1). Si la maladie ne s'apaisait pas naturellement, on le mettait sur le compte de manque de pureté de l'exorciste ou du manque de foi de l'exorcisé (2), car on croyait que jamais, sans ces qualités, le démon n'abandonnait de corps. En présence de la ténacité des esprits, on recourait aux coups et aux traitements les plus durs et les plus cruels, et, lorsque le malheureux malade agitait convulsivement les bras, s'accrochait avec énergie aux objets environnants, on prenait furieusement la course, on le garrottait, on le chargeait de chaînes en alléguant que ses jambes et ses bras étaient

immodéré d'habiter le corps des hommes pour y produire des troubles. C'est une croyance identique à celle des Chaldéens, des Egyptiens, des Juifs et d'autres peuples orientaux. Martène, *De antiquis ecclesiæ*, liv. III, chap. IX, col. 985.

(1) Bolland., *Act. sanctor.*, XI, octob., p. 536.

(2) Pour expliquer le manque de réussite des conjurés, l'Eglise disait que tous ceux qui chassent les démons ne sont pas toujours saints. Voyez Vansleb, *Histoire de l'Eglise d'Alexandrie*, p. 245.

mus par l'esprit infernal, qui satisfaisait ainsi ses propres fureurs. Quand les symptômes se calmaient et que disparaissait l'attaque, il ne manquait jamais de pieuses personnes pour affirmer qu'elles avaient parfaitement vu sortir du corps de l'infortuné les démons (1) poussant d'horribles vociférations et vomissant un torrent d'atroces blasphèmes.

L'Eglise confirmait cette pathologie surnaturelle en lui appliquant une thérapeutique sacrée, dont les médicaments étaient les reliques, les prières, les signes de croix, l'eau bénite, les saintes huiles, les litanies des divers noms à la louange de Dieu, et des divers sobriquets en mépris du diable. L'exorcisme faisait partie intégrante de la liturgie; il entrait dans les cérémonies principales; il était l'accompagnement obligé de presque tous les rites. L'Eglise l'employait en prenant possession d'un lieu quelconque pour y exercer le moindre de ses actes. Les démons occupaient le monde entier, attendu que Satan en était le prince. Donc, pour pénétrer dans quelque endroit, pour prendre possession de quelque lieu que ce fût, il devenait indispensable de les chasser par des signes de croix, à l'aide de paroles sacramentelles ou de l'eau bénite. On employa même l'eau bénite pour les cadavres, pour les animaux (2) et les plantes, afin d'empêcher l'esprit malin de s'introduire dans leurs corps.

Mais c'était après les religieux qu'il s'acharnait de préférence. Il donnait des nausées aux diacres et aux officiants durant la messe, et leur procurait des distractions pendant qu'ils étaient en oraison; il faisait faire aux chantres fausses notes dans le chœur et attaquait d'accès de toux les prédicateurs en chaire il provoquait le som-

(1) Souvent on a parlé des démons qui sortent du corps des possédés sous la forme de mouches, de corbeaux et même de dragons. Voyez Kopp, *Palæographia critica*, t. III, p. 90.

(2) Bolland., *Act. sanctor.*, XIII, sept., p. 76. Durand, *Rational de div. offic.*, part. VII.

meil parmi les clercs pendant leurs méditations, et piquait par tout le corps les confesseurs dans leur confessionnal; il se plaisait à enlaidir les moines; il rendait le nez rugueux aux uns et gerçait les lèvres aux autres ; il se suspendait à la lèvre inférieure de ceux qui voulaient fermer doucement la bouche et la leur rendait lippue. Il s'attaquait aux religieuses, dans les couvents, en leur levant la robe devant le monde au beau milieu de l'église, et les violait malgré les anges gardiens, les reliques saintes, l'hostie consacrée et les exorcismes (1).

C'est de la luxure qu'il se servait souvent pour attaquer les religieux de préférence aux autres hommes. On crut que les diables aimaient et qu'ils se passionnaient, et l'on attribua le sexe masculin aux uns et le sexe féminin aux autres. « Les premiers s'éprennent d'amour pour les femmes, dit-on, les seconds pour les hommes. Leur prédilection pour les humains est telle, qu'ils ne pardonnent pas même aux religieux. Tout chrétien est l'objet de leurs attaques. » L'antique croyance des incubes et des succubes acquiert au moyen âge un éclat qu'elle n'avait pas eu pendant l'antiquité, comme si, avant de disparaître, cette espèce de démon voulût régner pour la dernière fois avec tout son pouvoir.

Presque tous les peuples de l'Orient ont recouru aux incubes et aux succubes dans l'explication qu'ils ont donnée des rêves d'amour et des pollutions nocturnes. Ces génies figurent dans la démonologie chaldéenne. Les Juifs y ajoutent tellement foi, que les talmudistes ont af-

(1) Jacques Voragine, *Légende dorée.*

(2) Il y avait des rabbins qui soutenaient que Sammael, prince des anges déchus, fut le démon qui séduit Eve, et qu'il cohabita avec elle avant Adam. De là naquirent d'autres démons qui participaient des deux natures, celle du père et celle de la mère. D'autres Talmudistes affirmèrent que ce fut Adam qui cohabita avec *Lilith*, ce démon femelle; d'autres assurent que ce furent les deux, chacun de son côté, qui s'accouplèrent avec des démons, après avoir été chassés du paradis, jusqu'à l'année 130; à partir de cette date, Dieu leur pardonna, et ce

firmé que Caïn était le fils d'Eve et d'un incube (2). Les Grecs et les Romains de la décadence admirent leur existence. Tite-Live croit que Romulus et Rémus, ainsi qu'Auguste, avaient été engendrés par un démon, Denys d'Halicarnasse et Pline l'Ancien en assurent autant de Servius Tullius; Plutarque et Quinte-Curce l'affirment d'Alexandre; Diogène de Laërce et saint Jérôme, de Platon; Suétone raconte que Scipion naquit d'une union semblable. Strabon et Pausanias le disent d'Aristomène; Appien et Justin, de Séleucus, roi de Syrie. Saint Clément d'Alexandrie, Tertullien et saint Augustin (1) soutiennent dans leurs écrits l'existence des incubes et des succubes et de leurs relations avec les mortels. Saint Antoine et tous les saints de la Thébaïde en donnent également témoignage, car ils déclarent être l'objet de leurs tentations quotidiennes. Du onzième au treizième siècle, circule la légende de Merlin l'Enchanteur, dans laquelle il est dit que ce personnage est le fruit d'un incube et d'une religieuse, fille de Charlemagne. Et au quatorzième siècle, tout le monde proclame que l'Antechrist aura la même origine.

Comment se soustraire à une croyance qui s'appuyait sur une aussi vieille tradition et sur de telles autorités à une époque où l'autorité et la tradition faisaient toute force?

La passion exagérée de l'amour, de cet amour mystique désordonné, extatique, délirant, qui règne au moyen âge,

fut alors qu'Adam et Eve eurent des fils à son image Voir toutes ces opinions si étranges dans le rabbin Salomon, in *Psalm*. *LXXXIX*, 13, et le rabbin Eliézer.

(1) Saint Augustin dit à ce propos : « C'est une opinion très-répandue et confirmée par le témoignage direct ou indirect de personnes absolument dignes de foi, que les Sylvains et les Faunes, vulgairement appelés *incubes*, tourmentent fréquemment les femmes pour en solliciter et en obtenir le coït. Il existe encore des démons qui, sous le nom de *duses*, se livrent avec assiduité à ces impures pratiques Ces faits sont certifiés par des autorités si nombreuses et si graves, qu'il y aurait de l'impudence à vouloir les révoquer en doute. » *De civitate Dei*, lib. XV, cap. XXIII.

amour qui engendre un idéal le plus souvent illusoire dans chaque imagination, qui allume des besoins impératifs, irrésistibles, qui mène à l'hallucination, que l'abstinence et le cilice sont impuissants à dominer et qui se transforme en une espèce d'érotomanie, telle fut la cause qui, sous l'apparence d'une réalité véritable, évoqua, à cette époque, ces démons familiers qu'on nommait l'*incube* et le *succube*. C'était un devoir que l'amour mystique en Dieu, à cette époque. Le cœur de l'homme enflammé, la route était ouverte au démon, et la nature prenait vite le dessus. Tirant son origine des cieux, l'amour conduisait ainsi jusqu'en enfer.

Produit subjectif des désirs de la femme du moyen âge, qui, le plus souvent, épuisait ses jours dans la solitude ou dans la reclusion, l'incube est un amoureux fou auquel il faut céder. Il n'a rien dans ses traits qui rappelle la laideur satanique; au contraire, il est jeune et paré; ardent et persuasif; souple comme un sylphe, il se glisse en tous lieux; impertinent comme un lutin, il pénètre jusque dans les lits et surprend les femmes sans qu'on l'attende; extrêmement opiniâtre, il prodigue les prières et les caresses, les larmes et les serments; ses baisers sont si brûlants, que presque toujours celle qu'il assiége finit, ivre de volupté, par lui rendre l'âme dans un soupir.

Le succube qui poursuit en particulier les moines avec obstination ne revêt pas davantage un aspect répugnant. Sa physionomie est celle d'une belle femme; parfois, il prend la forme d'une altière matrone, aux opulents contours, aux vêtements magnifiques, bien fardée, couverte de joyaux; d'autres fois, il se montre sous les traits d'une reine entourée d'un immense cortége, ou sous ceux plus modestes d'une jeune fille toute rougissante d'émotion. Ses dents sont blanches comme le jasmin, ses bras et ses jambes merveilleusement arrondis. Quand elle s'est dépouillée des vêtements qui la couvrent et qu'elle apparaît dans l'éclat séducteur de sa nudité, on dirait une statue

d'albâtre qui a pris vie. Pour mieux tenter, elle cligne les yeux, ou elle rit en montrant de gracieuses fossettes; ses narines battent en mesure comme les mouvements d'élévation et de dépression de son sein; elle s'avance, elle enlace sa proie, lui communique une ivresse débordante de plaisir, et l'illusion qu'elle provoque se résout en un cri de félicité suprême; puis, sa face se recouvre de la sueur de l'agonie, son aspect devient celui d'un cadavre... Un instant après, plus rien, c'est une fumée qui s'envole, une ombre vague qui s'évanouit (1), lorsque toutefois le démon ne se manifeste pas dans toute son horrible laideur.

Exorcismes ou prières, images bénites ou reliques de saints sont également impuissants contre les incubes et les succubes; souvent même le bois de la vraie croix de Jésus-Christ et les sacrements ne produisent aucun effet. On parvient plus facilement à les écarter à l'aide de cannelle, de poivre cubèbe, de racines d'aristoloche, de gingembre, de caryophyllées, de myrrhe, de macis, de noix muscade, de calamite, de benjoin, de bois d'aloès, de jusquiame, de nénuphar, de mandragore et de belladone administrés en fumigations ou en poudres. Les uns expliquent ceci en disant que, par suite de leur nature spirituelle, les incubes se nourrissent de vapeurs légères, d'aromes délicats et que tout ce qui dégage une odeur forte leur fait du mal et, par conséquent, tend à les éloigner. D'autres prétendent que ces démons, ayant une nature humide, se détournent des plantes dont la nature tient de la terre et qui se mêlent à l'élément igné (2).

Les théologiens se préoccupèrent grandement de dé-

(1) Voir saint Hiéronyme, *Vitæ Patrum*, chap. xxviii, et Nynauld, p. 61.

(2) Voir Sinistrari d'Ameno, *De la démonialité*, § 72, 73, 74 et 75. Nous empruntons des dates à cet auteur, ainsi qu'à Del Rio et d'autres, qui appartiennent à des siècles postérieurs, car ils resument toutes les opinions en cours parmi les théologiens du moyen âge, en copiant les textes.

couvrir comment le démon de la luxure pouvait revêtir la forme humaine. Les avis se partagèrent également sur ce point. « Lorsque, disait-on, un succube désire cohabiter avec un homme, il prend un corps en s'introduisant dans un cadavre de femme, et lorsqu'un incube veut cohabiter avec une femme, il prend la semence d'un sujet sain et robuste en déterminant chez lui, durant son sommeil, une abondante pollution, puis il s'introduit dans le cadavre d'un homme auquel il donne la vie. » On ajoutait encore : « Les enfants provenant de ces unions sont grands, robustes, audacieux, fiers, doués de talent, mais au fond ils sont mauvais (1). » Contrairement à ces opinions, on en trouvait certains qui professaient que, par leur vertu propre, les démons pouvaient acquérir des formes visibles et tangibles, lesquelles pouvaient être des formes humaines. « Les démons, disait-on, en s'appuyant sur le livre d'Enoch et sur la Genèse, sont des anges qui tombèrent pour s'être épris des filles des hommes et s'être unis à elles. Donc les hommes peuvent s'unir aux démons sans que ces derniers aient à prendre un corps d'emprunt.» Et l'on ajoutait : « Les anges ont la forme humaine, et saint Augustin affirme que ceux qui se révoltèrent devinrent corporels par l'effet même de leur chute pour s'être éloignés de Dieu, dont ils procédaient. Il n'est donc pas étrange que les incubes et les succubes se montrent sous des formes humaines matérielles sur la terre (2). » On trouve des docteurs pour soutenir que leur semence est froide (3), qu'ils peuvent engendrer et qu'ils engendrent en effet par leur vertu propre et sans l'intervention d'un

(1) Vallessius, archiatre de Reggio, cité par Sinistrari d'Ameno, *De la démonialité*, § 30. Guaccius, liv. I, chap. XII, cité par le même Sinistrari, § 24 et 25.

(2) Voir Sinistrari, *De la démonialité*, § 32 et 33.

(3) « Semen quod demon infundit sagæ fatentur esse frigidum et nullam offerre voluptatem sed horrore potius. » Voir ce passage et les théologiens qui l'appuient dans Del Rio, *Disquisit. May*, p. 75, I. C.

homme quelconque (1). Et d'autres nient qu'ils procréent, car le démon étant l'introducteur de la mort dans ce monde, selon le livre de la Sagesse, il ne peut nullement donner la vie (2).

Sous le rapport de leur nature, ils sont aériens ou ignés, aquatiques ou terrestres, selon le milieu dans lequel ils vivent. Les premiers sont plus ténus et plus grands à cause de la subtilité et de la force de l'élément qui les compose. Les seconds sont de dimensions moindres, mais en échange ils sont plus solides et plus tangibles (3). Quelques docteurs veulent qu'il n'y ait que les démons aquatiques pour être incubes ou succubes, parce qu'ils sont de nature humide et que *luxure* et *humidité* sont deux termes qui se correspondent. En faisant naître Vénus du sein des flots, les poëtes de l'antiquité, disent-ils à l'appui de leur opinion, voulaient indiquer que c'est dans l'humidité que la luxure a sa source. »

Les démons de cette espèce passent pour si luxurieux, qu'on croit qu'ils s'attaquent même aux animaux (4) et qu'ils pratiquent la sodomie avec les magiciens (5). On dit que, le plus souvent, après avoir usé d'un être humain ou d'une bête, ils lui donnent la mort pour le punir d'avoir été la cause et l'objet de leur abjection, parce qu'en s'unissant à un être inférieur ils se sont ravalés. La croyance au commerce charnel entre hommes et démons acquiert des proportions telles, que l'on proclame hautement que

(1) Beaucoup d'escolasticiens sont de cet avis, en s'appuyant sur ce que raconte Plutarque des croyances égyptiennes. Chieza, qui écrivait sous la Renaissance, affirme que les fils des femmes et des démons ont la figure humaine, mais avec deux cornes au front. Voir *Hist. del Péru*, cap. XXVII.

(2) Sprenger, *Malleus maleficorum*, q. 4, ad. 2.

(3) Guaccius, cité par Sinistrari, *De la démonialité*, § 109.

(4) Guaccius, dans Sinistrari, § 26.

(5) « Dæmones exerceant cum magicis sodomiam et criminis atrocitate », dit Del Rio, en résumant ce que racontent divers théologiens du moyen âge. Il cite tous ceux qui sont de cet avis, de même que tous ceux qui sont de l'avis contraire. *Disquisit. mag.*, p. 76, II. B.

Satan s'accouple dans le sabbat avec toutes les femmes qui s'y rendent ; que ces femmes-là, par l'effet direct de cette copulation, se transforment en sorcières, et l'on poursuit enfin le crime de démonialité avec plus de rigueur que la bestialité, la sodomie et l'inceste.

Derrière les vitraux des couvents, les imaginations tourmentées des moines passaient leurs journées à rêver des combats des anges et des diables qui se disputaient les misérables mortels. Le diable, à cette époque, était devenu raisonneur et il plaidait le procès des âmes (1) jusqu'en face de la Vierge elle-même ou au tribunal de l'Éternel. Chaque individu avait son ange gardien et son saint protecteur ; mais il avait aussi par contre son diable tentateur, qui prenait note de ses péchés, et, lorsqu'il mourait, ceux-ci contre-balançaient ses bonnes œuvres. De rudes disputes s'engageaient parfois entre le diable et l'ange afin de juger du mérite d'une bonne action ou de la gravité d'une faute, et il fallait voir les subtilités dont le malin usait pour défendre ce qui devait, à son avis, lui appartenir. Non-seulement cette scène inspirait la littérature, mais encore elle fut retracée en bas-relief dans la plupart des églises et des cathédrales. Il n'en est presque pas où l'on ne voie le *pesage des âmes*. Le diable met dans l'un des plateaux les péchés en forme de reptiles, et l'ange met dans l'autre l'âme et les bonnes actions. Dans ces représentations plastiques, le diable a quelquefois recours à la ruse ; et, tel qu'un marchand fourbe, il s'appuie à l'un des plateaux pour entraîner la balance de son côté, ou bien il touche du doigt le fléau sans que l'ange s'en aperçoive.

Et non-seulement le démon figure dans la scène du jugement, que l'on voit aux tympans de la porte des églises. Personnage populaire par excellence, il envahit toutes les places dans ces édifices. Ainsi, il se détache dans les fonds d'or des retables ; il grimace parmi les

(1) Voir Dante, *Inferno*, chant XXVII.

flamboiements rougeâtres des vitraux des ogives ; il se tord sous les pieds de l'archange saint Michel au-dessus des autels ; minié en vert et en noir, il s'enlace aux capricieuses initiales des livres sacrés. Mais où il domine surtout, c'est sur les reliefs qui décorent l'architecture des cathédrales. Là, il participe aux scènes les plus diverses ; l'imagination des sculpteurs le représente sous les formes les plus fantastiques, et, le prenant comme la base de toute ornementation, elle le multiplie et le varie indéfiniment. L'unité divine était représenté dans l'église par la croix, dont la disposition des nefs rappelait la forme. C'était là la règle une et invariable. La variété ne s'accusait que dans le démon, qui envahissait tous les détails. De plus, dans l'intérieur, l'unité de Dieu se manifestait par la représentation toujours une, toujours égale, du Christ agonisant sous le clocheton filigrané, à la clarté tremblante et mystérieuse des cierges. Pâle, amaigri, couvert de marques livides et de plaies, tacheté de sang, sans autres vêtements qu'une très-courte jupe, la tête couronnée d'épines et se détachant sur le fond métallique du nimbe crucifère ; la barbe claire, la face presque entièrement cachée sous les longs cheveux qui retombent ; à sa droite, le disque d'or du soleil ; à sa gauche, le croissant argenté de la lune, il était l'idéal de perfection de l'époque, incarnation de la douleur et de l'expiation que, pour donner un exemple à l'homme, Dieu lui-même avait voulu souffrir dans la personne de son propre fils (1). Par

(1) Le Christ que nous avons décrit est celui du treizième siecle. Le crucifix, dans les arts plastiques, n'apparait qu'au dixième siècle. Avant cette époque on ne figurait que la croix. Les christs du dixieme siecle portent une longue robe avec des manches; leur physionomie a une expression d'indéfinissable douceur. Avec le onzième et le douzieme siecle la robe se raccourcit, elle s'entr'ouvre pour laisser apercevoir la poitrine, les manches disparaissent. C'est à partir du treizieme siecle qu'elle se réduit à une espece de jupe, puis, au quatorzieme siecle, elle n'est plus qu'une large ceinture de toile ou d'une étoffe quelconque. Dans ces deux siècles, dont le premier se caractérise par la terreur reli-

contre, les innombrables représentations du démon revêtaient un caractère moitié gai, moitié grotesque, et apparaissaient mêlées à toutes les manifestations de la vie dans l'Homme et dans la Nature. C'était logique; Dieu, étant la perfection, le bien absolu, devait être un; il ne pouvait varier; c'est à son adversaire qu'il appartenait de changer, de varier à l'infini. Le bien n'était pas de ce monde: pour obtenir la perfection, il fallait la souffrance, le martyre. La gaieté, la jouissance constituaient le patrimoine du démon. De là, le besoin, pour la Divinité, d'emprunter des aspects si mélancoliques, et, pour le diable, des formes si capricieuses et si badines.

Il n'y a qu'à regarder les ornements des églises gothiques. On y voit tantôt une troupe de diables s'ingéniant à distraire quelque saint en extase ou à tourmenter quelque anachorète en prière, et tantôt une foule de diablotins chevauchant sur le hennin gigantesque de quelque grande dame, se suspendant aux larges manches ou se faisant traîner à la queue de sa robe. Ici, les démons assiégent le palais de quelque riche orgueilleux qu'ils veulent emporter en enfer. Là, le malin, sous les traits d'un dragon monstrueux, la gueule ouverte, lutte avec ses griffes contre un courageux chevalier qui l'attaque l'épée en main. Ailleurs, couronné comme un monarque, il est majestueusement assis sur un monceau de condamnés, parmi lesquels figurent des rois et des évêques. Dans un autre endroit, il s'amuse à faire rôtir un bourgeois opulent, à battre un moine luxurieux qui tient une religieuse dans ses bras, ou à distraire un prêtre qui dit sa messe. Parfois, il joue divers instruments comme un musicien, il danse comme un fou, il prêche dans une chaire, il

gieuse et les persécutions, et l'autre par l'agitation nerveuse et les souffrances de toutes sortes, le Christ est représenté la figure affligée, le corps couvert de blessures; pour montrer ces douleurs physiques, les artistes sont obligés de lui enlever les vêtements. Voir Didron, *Histoire de Dieu*, p. 241. Paris, 1843.

s'échappe d'entre les rinceaux pour faire des grimaces, ou il s'y cache, comme s'il craignait d'apercevoir la lumière du jour. Il n'est pas un point dans tout l'édifice où ne paraisse sa figure. Il forme les bases des colonnes, qui semblent l'écraser de leur poids. Cloué aux portes, sa bouche mord un anneau de fer qui sert de heurtoir. L'eau sort abondamment de sa gorge quand il est fixé aux fontaines des cloitres. Il s'enroule autour des chapiteaux, se suspend aux pendentifs, se cramponne aux culs-de-lampe, court le long des frises, vole dans les galeries aériennes, grimpe le long des pignons fleuronnés, fait le guet sur les terrasses, se hausse dans les clochers, s'accroche aux flèches, tourne aux vents traversé par la tige des girouettes ; se projette de l'épaisseur des murs dans les gargouilles, comme s'il voulait s'échapper et prendre son vol ; enfin, il jaillit partout de la pierre comme évoqué par un mystérieux appel.

---

## VIII

## LE GRAND DIABLE.

Pendant le moyen âge, la dualité étant partout, le diable ne pouvait échapper à son caractère. Aussi, en dehors de son aspect populaire, en dehors de ce diable, mi-burlesque, mi-naïf, dont nous venons de parler, en trouve-t-on un autre qui émeut la chrétienté tout entière. Sous cet autre aspect, il est l'auteur de toutes les hérésies; il lève des armées contre l'Eglise; il pousse les infidèles contre les royaumes chrétiens; il inspire à l'homme l'idée de gouverner les éléments comme un souverain absolu; il se pose en rival de Dieu même; il provoque, enfin, la résurrection de l'antiquité, que l'on croyait morte. Envisagé par le peuple, l'esprit du Mal devient, vers le milieu du moyen âge, un pauvre Diable; envisagé par l'Eglise, il apparaît, au contraire, sous les traits d'un grand Diable.

Comme l'Eglise était la représentation de Dieu sur la terre, tout ce qui s'opposait à elle devait être à ses yeux l'œuvre de l'adversaire. C'est ainsi que Satan devint le rebours du Christ. Le Christ, qui était un idéal arrêté de perfection, et qui ne comportait que l'imitation, faisait prendre son antagoniste comme la cause hypothétique de tout progrès, de toute science, de toute innovation. Le pauvre diable qui vit dans l'esprit des bonnes gens est plutôt un produit stratifié des sédiments mythologiques de la Judée, de l'Egypte, de la Grèce, de Rome et de la Germanie. Il est lutin, il est nix, elf, dusi (1), ver wolfe.

(1) Les *dusii*, esprits nocturnes des anciens Celtes, sont devenus, en Angleterre, le diable; on l'appelle encore aujourd'hui *Deuce*. Voir

trold, kobold, pénate, dieu *minor* de la campagne romaine, satyre, démon grec, porc typhonien, lilith, démon du désert et ange déchu, à cause de son amour pour les femmes. Le diable qui s'attaque à l'Eglise, c'est le Satan judaïque, qui, influencé à Babylone par le contact de l'Ahriman perse, prétendit détrôner Dieu, et à qui la philosophie alexandrine donna pour empire la matière, et avec elle toute la nature. Personnification des qualités perverses de Iahweh, dont elles se sont détachées, il combat Jésus, qui résume en lui toutes les qualités bonnes, tandis que là-haut, Dieu le Père reste impassible et ne se manifestant jamais devant cette lutte colossale qui embrasse toute la durée du moyen âge.

De la mort du paganisme jusqu'au dixième siècle, le diable ne se montra pas le terrible adversaire du Christ. Ce n'est que plus tard, à partir de l'an 1000, que commence ce que l'on pourrait appeler *le grand duel entre le Christ et le Diable*. Avant cette époque, Satan n'avait même pas eu de représentation sensible. Mais désormais, il peut être considéré comme un véritable belligérant. Il est maintenant l'égal de Dieu sur la terre ; il partage avec lui la puissance et prend pour lui la plus grosse part. La raison de sa prédominance est la suivante : à la fin des temps anciens, la philosophie ne personnifia en Dieu que le Bien, ou ce que l'on entendait alors comme tel. Cette personnification devait faire surgir une personnification contraire. A défaut d'un diable, un semblable dieu eût été illogique. Un dieu unique aurait dû contenir en soi le mal autant que le bien, comme Iahweh, ou se montrer indifférent entre ces deux principes, comme le dieu de certains gnostiques. Ce n'est qu'à cette condition que le monothéisme peut exister. Par cela seul que l'on personnifie le bien, le mal se trouve personnifié ; l'abstraction du premier laisse le second

A. Maury, *les Fées du moyen âge*, p. 89. Saint Augustin en parle comme des vrais diables. *De civit. Dei*, XV, chap. XXIII.

pour reste, comme la montagne forme la vallée, comme la lumière produit l'ombre. Et la vallée est d'autant plus profonde et l'ombre d'autant plus épaisse que la montagne est plus élevée et la lumière plus brillante. De même, l'hypothèse de Satan devint nécessaire, et plus on prétendit élever Dieu, plus on creusa profondément le royaume du prince du mal. Comme on considéra le premier comme une unité parfaite, et par conséquent immobile, il fallut attribuer au second la divergence et le mouvement. Le concept du diable du catholicisme obéit donc, quant à sa formation psychologique et à son développement, à la même loi que l'Angromainyous iranien, bien qu'il n'en procède pas. C'est que c'est là une loi universelle, à laquelle tout est sujet, dans le monde moral comme dans le monde physique. L'affirmation appelle la négation, et l'intensité de la première détermine celle de la seconde.

La première tentative contre l'Eglise que l'on attribue à Satan se produit au dixième siècle; elle est déjà considérable, bien que n'ayant amené aucun résultat. Satan se propose d'escalader le trône d'un royaume chrétien. La légende raconte que ce fut lui qui conseilla au roi Robert le Pieux d'épouser Berthe, sa parente, afin de gouverner dans la personne du fils qui naîtrait de cette union. Mais Grégoire V maudit ce mariage, et le diable fut frustré dans ses espérances, car Berthe mit au monde un monstre, et le roi la répudia pour Constance, fille du pieux Foulques, qui, s'il avait, à la vérité, passé sa vie à commettre des assassinats et d'autres crimes, les expiait alors à faire de saints pèlerinages et à élever des églises.

Mais s'il échoua dans son premier effort, Satan réussit dans son second. Cette fois, en effet, il parvint, si l'on en croit la légende, jusqu'au trône pontifical.

Un moine venait d'être chassé du couvent d'Aurillac: grand logicien, plus ami de la raison et de l'orgueil que de la foi et de l'humilité chrétiennes. Il se rendit à Barcelone et là il fit connaissance de juifs et de docteurs qui

l'initièrent aux sciences profanes. Gerbert connut alors l'étendue de la science et la brièveté de la vie. *Ars longa, vita brevis*. Or, la fièvre du savoir le dévorait. « Pour tout apprendre, se dit-il, pour tout savoir, la vie d'un homme ne suffit pas. Et le diable qui le guettait, selon la légende, trouva le moment psychologique pour se présenter à lui et lui offrir, à court terme, toute la science et tout le pouvoir de la terre en échange de son âme. Gerbert accepta. Alors le diable le dirigea sur Cordoue, et là, avec l'aide des démons de la persévérance et de la pénétration, Gerbert apprit l'écriture arabe, ce grimoire dont, au rebours des lettres chrétiennes, les caractères s'écrivent de droite à gauche; l'algèbre, cette cabale des rapports; la géométrie, clef des mystères de la forme; toutes les connaissances, en un mot, qui alors étaient étrangères aux bons croyants. Il s'instruisit ensuite dans l'art de construire une machine qui mesurât le temps, comme pour calculer la rapidité ou la lenteur des procédés de la Providence. Grâce à certains appareils infernaux, il put voir les étoiles de près et sonder ainsi l'œuvre du Créateur dans tous ses détails. Il parvint enfin à acquérir l'art magique de gagner les sympathies. Désormais il ne lui manquait plus rien. Il partit pour Rome, et, comme César, *venit, vidit, vicit*. A peine eut-il posé les pieds dans la ville éternelle qu'il fut nommé évêque de Ravenne. Bientôt même, le pape rendait le dernier soupir et il recueillit son héritage. Une fois la tiare sur la tête, Silvestre II eut, sous prétexte de délivrer le saint sépulcre, la diabolique idée de mêler l'Orient à l'Occident. Il consulta Belzébuth, par l'intermédiaire d'un astrologue, sur le point de connaître le jour où il mourrait, et comme il lui fut répondu que sa dernière heure serait celle où il mettrait les pieds à Jérusalem, il s'abstint d'entreprendre le voyage de la terre sainte. Mais ses précautions lui servirent peu. Un jour qu'il était à Rome, dans une chapelle, le diable lui apparut et emporta son âme en lui disant : « Avais-tu oublié

que moi aussi j'étais logicien? » A la nouvelle de cet événement, toute la chrétienté se mit à trembler d'épouvante et d'horreur. Les cardinaux mirent en pièces le cadavre du pontife maudit, et l'on raconte que la pierre de son tombeau de Saint-Jean de Latran suait et que ses ossements s'agitaient en prédiction de la mort des papes.

On avait attribué au Diable la corruption d'un pape ; on ne tarda guère à lui attribuer celle d'un grand nombre de ses subordonnés.

Au onzième siècle, les évêques se règlent sur la féodalité et l'exagèrent. En vertu de leur double caractère spirituel et temporel, ils perçoivent pour l'âme et pour le corps. Ils infligent des châtiments matériels au corps et des peines éternelles à l'âme du serf qui ne paye pas ce qu'ils lui demandent. Bientôt ce double droit féodal devient insupportable. Au commencement du onzième siècle, un grand nombre d'évêques sont mariés. Rien qu'en Bretagne, on en compte quatre (1). Leurs enfants héritent de l'épiscopat. Tout le clergé imite les évêques ; les clercs qui n'ont pas de femmes entretiennent des concubines ; à défaut de femmes propres, ils prennent celles des autres (2). Ils donnent en dot leurs bénéfices à leurs enfants. La femme du diacre revêt le caractère de prêtresse et monte avec lui à l'autel. Celle de l'évêque dispute le pas à celle du baron ; elle règne dans l'église autant que l'autre dans le château.

Le diable du sensualisme avait souillé l'Eglise ; un pape vint la purifier par la chasteté (3). A l'opulence de ce clergé

(1) Voir Michelet, *Hist. de France*, t. II, p. 108.

(2) *Carta populationis Cardonæ*, *anno* DCCCLXXXVI. Archives civiles de Cardone (Catalogne). Voir aussi la *Carta puebla d'Oreja* (*Aurelia*), donnée par don Alphonse VII de Castille, dans le *Ensayo historico* de Martinez Marina. Dans la Castille on appelait *barraganas*, à cette époque, les concubines des clercs, plus spécialement que celles des autres.

(3) Voir tous ces détails dans Michelet, *Hist. de France*, t. II, p. 111, surtout au renvoi 1.

féodal, les moines opposent une vertueuse pauvreté. Ils sortent, en grande partie, de cette classe plébéienne qui ne pouvait plus supporter les exigences de la féodalité ; certains ont renoncé au monde et d'autres sont des gens qui vivent dans l'isolement, absorbés par l'idéal de souffrances dans lequel ils croyaient trouver leur salut éternel. Grégoire VII, qui est sorti de leurs rangs, propose au clergé de renoncer à la femme et à l'ostentation qui le perdent. Le clergé résiste, mais Hildebrand excite le peuple contre lui. Une troupe mystique, enflammée d'une sainte fureur de chasteté, soufflette, bâtonne et même châtre, au milieu des temples, les prêtres rebelles. Les moines dirigent la foule et lui donnent l'exemple. Dunstan fait mutiler la maîtresse du roi d'Angleterre. L'anachorète Pietro Damiani parcourt l'Italie en révélant les concupiscences cléricales dans leur dégoûtante réalité, et il appelle les femmes des prêtres *séductrices*, *amorces de Satan*, *écume du paradis*, *poison des âmes*, *huppes*, *chouettes*, *louves*, *sangsues insatiables*, et mille autres épithètes. Manegold, le théologien, prêche que les religieux qui repoussent la réforme méritent d'être tués. Le pape lui-même approuve la mutilation de l'un d'eux. On paraphrase les sentences des *Proverbes* contre la femme. « C'est la femme, s'écrie-t-on, qui fut la perte d'Adam, de Salomon, de David et de Samson ; méfiez-vous d'elle (1). » Et l'on trouve même un docteur en théologie pour considérer le mariage comme un péché, bien que véniel. L'Eglise se purifia par le fer. Pour éloigner d'elle le malin, elle proscrivait la femme comme un instrument de tentation et de péché.

Mais si, pour cette fois, le Diable avait été mis en déroute par l'Eglise en voulant pénétrer dans son sein, jus-

(1) Fembra enganna Salomo,
David, Adam é Samso ;
Mon fils, si Deu te perdo
Not' fiis d'ella.
(Fra Anselm Turmeda.)

qu'au treizième siècle il se dressait en face d'elle sous trois aspects : sous celui des Arabes et des Juifs, des adorateurs de Dieu le Père, qui n'avaient pas divorcé avec la Nature ; sous celui des mystiques qui voulaient détruire l'Eglise comme l'arche qui comprimait l'Esprit-Saint; enfin sous celui des partisans du Verbe, qui, en raisonnant sur les dogmes, les mettaient en danger de dissolution.

L'invasion musulmane et la civilisation particulière qu'elle introduisit en Espagne, en créant une véritable oasis dans le monde chrétien, devait nécessairement passer pour l'œuvre du Diable. Au milieu de la barbarie du dixième siècle, elle s'offraít comme un météore lumineux, brillant de l'extrémité de l'Europe dans la nuit épaisse du moyen âge. Le christianisme, adorateur de Dieu le Fils, idéal de la souffrance, avait abandonné la Nature comme le patrimoine de Satan. Les adorateurs de Dieu le Père cultivaient son œuvre. La création était pour eux un objet d'études et de progrès constants. Toutes les sciences de la nature étaient en honneur dans l'Espagne arabe : la chimie (*kemia*) (1), l'astronomie (2), l'arithmétique (3), l'algèbre, la géométrie, la botanique, la médecine (4), la

(1) La chimie était cultivée, parmi les Arabes espagnols, sous les noms de *science de la clef* et de *science de la balance*. Ils s'occupaient plus particulièrement de son application à la préparation des remèdes et à l'exploitation des mines, c'est-à-dire à la pharmacie et à la métallurgie.

(2) L'abrégé d'astronomie que nous nommons *almanach* est d'origine arabe. Dans les ouvrages du savant astronome espagnol Mohhamad-Ibn-Muza, intitulés *De la virtud de atraccion*, et *Del movimiento de los cuerpos celestes*, on trouve déjà la loi de l'harmonie générale de l'Univers. Ce savant résolvait les équations du second degré.

(3) L'arithmétique, qui était si difficile avec les chiffres latins, et l'algèbre, sont des sciences tout à fait arabes. Le mot *al-djebr* signifiait *réduction des nombres fractionnaires en nombres entiers* ; mais on y ajoutait toujours un autre mot *al-mocabelah*, lequel indiquait *opposition* et *comparaison*.

(4) Les travaux d'Avicenne, de Razy, d'Averroës, d'Albucasis étaient, relativement à l'époque, des travaux sérieux, car, parmi les chrétiens, on ne guérissait qu'à l'aide d'évocations et d'exorcismes. Quant à la

chirurgie et la pharmacie (1). La musique, la peinture et la sculpture florissaient à Cordoue et à Grenade, en dépit même des anathèmes du Prophète (2). L'agriculture avait pris un prodigieux développement (3); les industries s'étaient perfectionnées et étaient spécialisées à un tel degré, que les grandes villes de l'Europe actuelle peuvent à peine nous en donner une idée. Il semblait que les infidèles eussent surpris les secrets du Créateur et qu'ils améliorassent son œuvre!

Il est nécessaire de s'identifier avec la pensée des vrais croyants de l'époque pour comprendre l'effet que la civilisation arabe devait produire sur l'esprit de l'Europe

chirurgie, nous pouvons bien dire qu'elle fut cultivée chez les Arabes espagnols avec beaucoup plus de succès que chez aucun peuple ancien. La découverte de la *lithotritie* a été faite suivant *el' Metodo de curar* d'Albucasis.

(1) L'Arabe Ibn-Zohar est un des fondateurs de la pharmacie comme science et art à la fois. Il publia divers traités très-remarquables sur la matière.

(2) Le premier livre d'Abulfaraje (Mohhamad-abou-al-Faradaj), intitulé *Gran Recolection de tonos*, contient cent cinquante airs originaux, ainsi que la vie de quatorze grands musiciens et celle de quatre cantatrices renommées. Al-Faraby avait fait un ouvrage intitulé *Eléments de musique*, dans lequel il traitait de la composition, du chant, de l'accompagnement et de l'instrumentation. On y décrit plus de trente instruments divers et l'on y trouve les figures des notes arabes et la manière dont on écrivait la musique Voir Micaelis Casiris, *Bibliotheca arabico Escurialensis*, à la Bibliothèque de l'Escurial. Les Arabes espagnols étaient tellement civilisés, qu'ils cessèrent d'être iconoclastes. Dans leurs édifices d'Andalousie, ils peignirent et sculptèrent divers animaux et plantes pour les décorer. Ibn-Alahmar fit construire, à la cour de l'*Alhambra* de Grenade, une fontaine soutenue par des lions en marbre. Abderramen III plaça, sur la porte principale du palais de sa maîtresse Zoraida, une statue qui la représentait. Sur d'autres édifices arabes anciens de l'Andalousie on voit encore des scènes de chasse, des combats, etc., formant une partie de l'ornementation.

(3) Tout le système d'irrigation que nous avons aujourd'hui à Valence et dans diverses villes du sud de l'Espagne, est celui des Arabes. Les *acequias* (*sagyah*), ou canaux d'arrosage, qu'on trouve aujourd'hui, ont été faits ou commencés par eux, ainsi que les greniers souterrains appelés *silos*.

chrétienne. Les manuscrits, rédigés par les moines de la région espagnole qui n'était pas au pouvoir des musulmans, sont d'accord pour attribuer les théories de leurs savants, les inspirations de leurs poëtes, les prodiges de leurs artisans et les produits de leurs industriels au Diable, qui pouvait seul protéger les ennemis de Dieu. La *huerta* deValence, la *vega* de Grenade, les *carmenes* de Cordoue, les *cigarrales* de Tolède apparaissaient comme un véritable grenier d'abondance aux yeux des croyants qui abandonnaient la stérile Europe pour venir les visiter. Que de prodiges dans ces pays occupés par les Maures, qui ne croyaient même pas en Dieu (1) ! En Espagne (2), on cueillait, comme dans un paradis terrestre anticipé, les oranges d'or, les œillets de feu, les lis odorants, les enivrantes giroflées, le safran couleur de soleil, un roseau qui distille un liquide doux comme le nectar, les palmes flexibles aux fruits sucrés ; le sang du dragon des Hespérides coulait des arbres de Gadès. C'est de cette terre d'Andalousie que provenaient le coton (*algodon*), le camphre (*alcamfor*), cette odeur solidifiée, et le goudron (*alquitran*), ce noir breuvage, fils du feu et qui sent l'enfer, et les alcalis qui dissolvent toutes choses. C'est là que naît ce cheval à la robe noire autant que les ténèbres, qui semble avoir la foudre dans le corps, tant sa course est rapide.

(1) Tellement était répandue, en Espagne, la croyance que les Arabes étaient de libres penseurs, que le peuple, qui les confondait avec les Maures, prenait ce nom comme synonyme d'athée. Encore aujourd'hui, à l'intérieur de l'Espagne, on appelle *maure* tout homme qui n'a pas de religion positive.

(2) On ne donnait alors le nom d'Espagne qu'à la portion de la Péninsule qui se trouvait sous la domination des Sarrasins. Le reste s'appelait comté de Barcelone, ou royaume d'Aragon, royaume de Castille, royaume de Navarre, etc Raymond Béranger, comte de Barcelone, dit en parlant du pays arabe : *Ad destruendam Hispaniam*. Voir le recueil es lois du comté de Barcelone et du royaume d'Aragon, intitulé *Usatjes*, traduction espagnole de P. Vivès. Madrid, 1862. 2e édit.

Dans ce pays, on faisait usage de la boussole (1), de l'alambic (2), de la poudre (3), du papier (4) et de la poste.

(1) La boussole était en usage chez les Arabes espagnols dès le onzième siècle. E. Drysy, qui écrivait au douzième, en parle déjà comme d'une chose très-connue parmi eux. L'Italien Tiraboschi, l'auteur de la *Storia della litteratura italiana*, attribuait aux Arabes l'invention de cet instrument. Les marins catalans s'en servaient au commencement du treizième siècle. Raymond Luile dit, en 1272, dans son ouvrage *De contemplatione*, cap. CXXVII, n° 17 : « Sicut acus per naturam vertitur ad septentrionem dum it tacta a magnete ita..., etc. »

Au commencement du quatorzième siècle, D. Alphonse le Sage recommande aux nautoniers de ne pas oublier *l'aiguille nautique* dans leurs voyages. Voir encore Navarrete « *Disertacion sobre la Historia de la nautica* et *La Aguja nautica*, du père Raimundo Pascual.

(2) Les Arabes, dès le dixième siècle, se servaient de l'alambic pour faire diverses distillations. On croit qu'il n'était pas analogue à l'alambic qui fut construit et mis en usage en Europe à la renaissance, et qui fut perfectionné en 1801 par Edourd ou Adour ; c'était plutôt alors une espèce de cornue.

(3) La poudre à canon, qui fit son apparition parmi les chrétiens au quatorzième siècle, était déjà employée dans la guerre par les Arabes. On lit dans la chronique de D. Alphonse VI, écrite par Pedro, évêque de Leon (voir Silva, *De var. lec.*, partie I, chap. VIII, sur le combat naval entre l'emir de Seville et celui de Tunis (onzième siècle) : « Les vaisseaux du roi de Tunis portaient des tubes en fer avec lesquels ils jetaient beaucoup de tonnerres de feu » ( *Los navios del rey de Tunez traian ciertos tiros de hierro con que tiraban muchos truenos de fuego* ) ; cit. de Mexia. Ferdinand IV en fit usage au siége de Gibraltar (1308). Ismaël de Grenade attaqua Baza avec des engins qui lançaient des globes de feu avec grands fracas (1325). On trouve, aux archives d'Alicante, une lettre du roi Alphonse VI d'Aragon (1331), dans laquelle il donne avis à la commune de la ville de se defendre du roi de Grenade, qui va l'assiéger et detruire avec beaucoup de boules en fer, lancees au loin avec feu (*moltes pilotes de fer, per gitarles llunys ab foch*). Enfin, le récit de la bataille du Salado et du siége d'Algésiras, combats dans lesquels on fit grand usage des canons, est populaire en Espagne.

(4) Le papier, connu en Chine dès la plus grande antiquité, où il se faisait avec la soie, fut fabriqué avec du coton, pour la première fois, chez les Arabes, au treizième siècle, par Youzef Amrôu, de la Mecque. Voir Muhamed-al-Gazeli, *Arabicarum antiquitatum Erudition.*, trad. Micaelis Casiris, Bibliothèque de l'Escurial.

En Espagne, les Arabes fabriquaient le papier avec du lin et du chanvre. Les premières fabriques étaient à Xativa. De là on introduisit la

Là, sur ces campagnes fleuries, se dressent ces minarets, ces tours de mosaïque, brodées comme un bijou, multicolores comme la plaine qui les environnait, hautes et fières, élevées, pour que l'homme pût contempler le ciel de plus près. Leur sommet supporte de magiques instruments en métal qui constituent un œil plus puissant que celui que Dieu nous a donné (1). Par leur concours, les astronomes obligent les cieux à descendre pour mieux discerner si les étoiles sont fixes ou si elles se meuvent et comment elles se meuvent; grâce à eux, les distances auxquelles Dieu les a placées se rapprochent de nous. Les alchimistes, qui étudient la vie des plantes, extraient leurs esprits qui se résolvent en feu, et ils en composent d'impurs mélanges, élixirs diaboliques qui guérissent les maladies que Dieu envoie aux hommes pour les châtier de leurs fautes, combattant ainsi ses desseins.

Les fabriques des infidèles de l'Espagne expédient à l'Europe, surprise des produits qui sont des merveilles, des tissus de soie et d'or qui ont la couleur du sang et le reflet de l'éclair, ou des brocarts d'argent couleur du ciel qui ont le reflet de la lune; des cimeterres recourbés, aux lueurs changeantes, qui ressemblent à l'arc d'Iris; de souples cottes de mailles que l'arme chrétienne ne peut traverser; des épées magiques qui tranchent un voile dans l'air et qui ne se brisent jamais. Avec tous ces éblouissants produits

fabrication du papier en Catalogne; un traité de paix entre Alphonse II d'Aragon et Alphonse IX de Castille, signé l'an 1178, est écrit sur papier.

Dans le siége de Valence par Jacques le Conquérant, on écrivait tous les documents et lettres de l'armée catalane-aragonaise avec du papier. Ces documents sont collectionnés dans les registres, t. I et II de *lo Rey En Jacme I*. MM. Antoine et François de Bofarull, bibliothécaires des archives de la couronne d'Aragon, à Barcelone, nous ont fait voir ces registres qu'ils ont collectionnés, ainsi que les autres écrits authentiques desdites archives, et que nous citons dans le cours de cet ouvrage.

(1) Dans le livre VII du *Traité d'optique* d'Alhacen, on trouve un paragraphe où le télescope et les lunettes sont décrits.

des infidèles, le Diable faisait singulièrement pâlir les ouvrages de l'Europe chrétienne.

Mais il y a plus encore : du sein de cette exubérante nature de l'Espagne arabe et de cette civilisation raffinée renaît l'âme du monde antique ; elle envahit les séminaires chrétiens, et les théories païennes y ont plus de succès que les mystiques élucubrations des docteurs de l'Eglise. L'Andalousie ressuscitait la philosophie de la Grèce cinq siècles avant que le reste de l'Europe en ressuscitât l'art. L'idée antique, conservée comme dans un tabernacle avec un amour pieux par les Syriens et les Perses qui la tenaient des derniers Alexandrins, recevait des Arabes espagnols une existence nouvelle. En voyant la lumière sous une autre forme dans l'Occident, elle s'élevait purifiée, plus éclatante et plus belle. Ce n'était pas Platon, le père de la décadence, qui réapparaissait au sud de la Péninsule, c'était l'esprit profondément philosophique d'Aristote.

Le chemin que, d'Alexandrie à Cordoue, parcourut la pensée d'Aristote est le suivant. Parmi les néo-platoniciens, Porphyre s'était inspiré du péripatéticisme plutôt que de son maître. Proclus et Damascius le suivirent dans cette voie. Avec Ammonius Saccas, l'école devient complètement aristotélicienne. Comme si l'air de sa patrie l'eût réconfortée, la philosophie hellénique, retournant de l'Egypte à Athènes, recouvre le bon sens. Au lieu de revenir vers l'Académie, d'où elle était sortie pour s'égarer en Orient, elle se dirige vers la réalité par le chemin du Lycée. Et l'Orient se précipite à sa suite. Les Syriens poursuivent dans cette voie en traduisant et en commentant le péripatéticisme. Al-Kindi se fait l'écho de leurs théories au neuvième siècle ; Al-Farabi les explique au dizième, le Perse Ibn-Sina (Avicenne) les commente au commencement du onzième, jusqu'à ce qu'à la fin de ce siècle la méthode d'Aristote passe en Espagne, où elle apparaît avec Ibh-Bâdja (Avempace) et Ibn-Rosch (Averroës), le-

quel les développe au douzième siècle avec Ibn-Tofail (Abubacer). Puis, d'Andalousie, elle rayonne dans le reste de l'Europe.

La philosophie grecque, introduite dans l'islam par les Abbassides, représentants fidèles de l'esprit perse, rencontra une honorable protection parmi les Ommiades d'Espagne. Son plus grand éclat date du savant calife de Cordoue Hakam II. Jamais prince plus éclairé et plus partisan de la liberté de penser ne fleurit en Europe. Au Caire, à Bagdad, à Damas, à Alexandrie et sur les points principaux de l'Inde, il entretenait des commis qui lui envoyaient à l'instant même, et quel que fût le prix, tout livre qui paraissait et tout manuscrit remarquable dont on faisait la découverte (1). Souvent les livres écrits dans diverses cités de l'Asie venaient à Cordoue et y étaient lus avant le pays où ils avaient été composés. Le palais de ce calife était à la fois un grand atelier de copie et de reliure, et une bibliothèque peuplée de savants et de philosophes. Il renfermait quatre cent mille volumes pour son usage : le catalogue en portait quarante-quatre. Le savant calife avait lu tous les ouvrages qu'il possédait, et, ce qui est plus, il en avait annoté la plus grande partie. Le lieu et la date de la naissance de l'auteur, son nom, sa tribu, son histoire, tous ces détails étaient inscrits de sa propre main à la fin des œuvres principales. Il envoya mille *adinars* (2) à Abou-el-Faradj Isfahâni de l'Irak, pour un exemplaire de son travail sur les chanteurs et les poëtes arabes, avant qu'il l'eût même terminé ; et quand il l'eut reçu, il lui fit un nouveau présent (3). Ce calife pensait que le travail de l'intelligence devait être payé bien plus cher que toutes les autres productions de l'homme ; car

(1) Pascual Gayangos, *the History of the Mohammedan Dynasties in Spain, from the text of Al-Makkari,* app., p. XL et seq., t. II, 168 et seq.

(2) L'adinar arabe était une monnaie d'or de la valeur de 15 francs.

(3) Makkari, t. I, p. 256.

l'intelligence est la première puissance de l'Univers. Sous son influence, Cordoue s'était changée en une cité de professeurs, d'étudiants et de libraires. La science du livre est une science latente, morte; il importe de la vivifier par la discussion, par les commentaires, par la parole. Ainsi l'entendait le grand Hakam, et il appela auprès de lui tous les savants et tous les littérateurs arabes, chrétiens ou juifs, qu'il combla de richesses, en leur donnant une liberté d'exprimer leurs pensées, dont l'ampleur honorerait encore les temps présents (1). Sous son califat, on n'établissait aucune différence de religion ni de race; on ne distinguait que des écoles. Le talent seul constituait la hiérarchie. Les cours de Cordoue attiraient des milliers de disciples. Tous ceux qui, dans les pays de chrétienté, étaient dévorés par la fièvre du savoir, y accouraient en masse. En dehors de Cordoue, il y avait encore six villes dans le califat qui possédaient des bibliothèques, et chacune d'elles était un centre d'enseignement. Presque tous les habitants de l'Espagne arabe savaient lire et écrire, pendant que dans l'Europe chrétienne il n'y avait presque que les ecclésiastiques qui sussent signer leur nom. En dehors d'un grand nombre d'écoles primaires, publiques et privées, Hakam fonda, rien que dans sa capitale, vingt-sept institutions pour les enfants nés de pères sans fortune; les maîtres étaient bien rétribués (2); on y enseignait les connaissances les plus indispensables à l'homme. Jusque dans les mosquées, on soumettait les dogmes de l'islamisme à une libre discussion (3); ils étaient attaqués par les uns, défendus par les autres. La culture des esprits était telle, que l'on n'accordait même plus d'importance qu'à ceux qui s'exprimaient couramment en vers. Le barbare et fanatique Almanzor, qui s'était violemment emparé du pou-

(1) Càid de Tolede, fol. 246.
(2) Ibn-Adhâri, t. II, p. 256.
(3) Ibn-Adhâri, t. II, p. 274.

voir, essaya bien ensuite d'arrêter le mouvement, afin de faire plaisir aux imans. Il éleva bien des mosquées (1); il brûla publiquement et jeta dans les puits les livres de philosophie, de logique, d'astronomie et d'algèbre. L'impulsion était donnée ; il était aussi impossible de défendre à l'Andalousie de produire des philosophes qu'à ses prairies de se couvrir de fleurs. Aristote avait supplanté Mahomet dans tous les esprits.

La philosophie arabe était supérieure à la scolastique, qui tendait à envisager les choses par leur côté subtil. Nous la voyons grave et rationnelle comme son maître, basant ses spéculations sur la réalité. D'après le *Filsafet* (2), l'homme doit s'unir à l'*Intellect actif*, c'est-à-dire à la raison ; c'est ce qui constitue sa félicité suprême, laquelle ne peut être poursuivie et obtenue que dans cette vie. Ce n'est qu'ici-bas que l'homme parfait peut trouver sa récompense. Tout ce qui se dit au delà est une pure fable. La perfection de l'âme rationnelle, c'est de devenir le miroir de l'univers. La conception de l'univers, pour certains philosophes espagnols, implique un Dieu indéterminé (3). Pour d'autres, Dieu n'est que le centre de l'immense roue du monde, laquelle tourne éternellement pendant que le centre reste immobile. En définissant Dieu, les uns le répandent jusqu'à ce qu'ils le dissolvent ; les autres, en le concentrant, l'anéantissent. Tous nient que la Divinité exerce une action quelconque sur le monde.

Pour eux, le monde est le résultat de l'évolution de la

(1) Voir Dozy, *Hist. des musulmans d'Espagne*, liv. III, x.

(2) Le *Filsafet* était le nom que les Arabes donnaient à la philosophie des commentateurs d'Aristote ; c'était le nom exclusif de la philosophie grecque. On n'appelait pas ainsi les travaux de ceux qui philosophaient sur le dogme.

(3) Ibn-Sabin disait de Dieu qu'il était la *réalité des êtres*. Ib-Sina et beaucoup d'Arabes espagnols qui suivaient ses idées identifiaient Dieu avec l'Univers lui-même.

matière éternelle (1). Il n'est pas une création. Le germe se développe nécessairement par sa force latente ; la génération n'est que le dédoublement des êtres, qui jaillissent du sein de la nature, puis s'y résorbent. L'agent générateur, c'est la force qui les fait sortir l'un de l'autre, c'est celle qui les distingue. Quelques-uns, c'est la minorité des penseurs, considèrent cet agent comme complètement distinct de la matière, et ils l'appellent *le donateur des formes;* d'autres le jugent non distinct : tantôt séparé comme lorsque les plantes et les animaux donnent des produits différents, et tantôt uni avec elle comme lorsque l'homme engendre l'homme et que du feu naît le feu ; enfin, la plupart, se rapprochant d'Aristote, disent que « l'agent fait simultanément le composé de la matière et de la forme en donnant le mouvement à la matière et en la transformant jusqu'à ce que tout ce qu'elle contenait en puissance passe à l'acte. L'agent ne fait qu'amener à l'acte ce qui était en puissance et réaliser l'union de la matière et de la forme. Toute création se réduit à un mouvement dont la chaleur est le principe (2) ».

La destruction est un phénomène de même nature que la génération, car tout être porte en soi la décomposition en puissance. Ils n'admettent que le mouvement avec la matière première comme sujet mobile ; sans le mouvement, la matière se réduit, pour eux, à la simple possibilité. Rien ne peut passer du non-être absolu à l'être. La matière en soi est incréée et incorruptible. La série des générations est infinie, autant en ce qui concerne

(1) Voir l'ouvrage de Fra Urbain de Bologne, publié à Venise en 1492 par Bernardino Eredinense de Monteferrato, sous le titre de *Urbanus Averroista Philosophus summus.* Dans cet ouvrage on commente les commentaires d'Averroès sur la *Physique* d'Aristote. L'exemplaire que nous venons de consulter, se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque universitaire de Barcelone, provenant de celle des Franciscains de la même ville.

(2) Ibn-Rosch cité par Renan, *Averroès et l'Averroïsme,* p. 108-110.

celles qui nous précèdent que celles qui nous suivront. Tout ce qui est possible passera à l'acte. Au sein de l'Eternité, il n'existe aucune différence entre ce qui est possible et ce qui est. Ni l'ordre dans l'univers ne précéda le désordre, ni celui-ci celui-là, ni le mouvement le repos, ni le repos le mouvement. *Le mouvement est éternel et continu*, car tout mouvement a sa cause dans un mouvement précédent (1). Nous ne connaissons le temps qu'en vertu du mouvement, car nous ne le mesurons que par les changements d'état que nous observons en nous-mêmes. Sans le mouvement, il ne se produirait pas d'évolution successive, c'est-à-dire rien n'existerait (2). »

Leurs idées sur l'immortalité dérivant de leur conception de l'intellect préludaient déjà aux plus audacieuses conclusions de nos philosophes contemporains. Il n'y a d'immortel que l'*intellect actif*, *universel*, c'est-à-dire la raison commune de l'Humanité (3), car seule l'Humanité est éternelle. L'*intelligence passive*, *individuelle*, périt avec le corps (4). Les facultés inférieures, amour, haine, sensibilité, mémoire, etc., s'anéantissent, tandis que survivent les facultés supérieures de l'intelligence (5). Les mythes relatifs à l'autre vie sont considérés comme de dangereuses fictions, parce qu'ils ne tendent à présenter la vertu que comme le moyen de parvenir à la félicité (6).

(1) VIII *Phys.*, f. 155-157. *De subst. orbis.*, c. IV, f. 324, v° et suiv.

(2) Ibn-Rosch, IV *Phys.*, f. 82 v° et suiv.

(3) *De anima*, lib. III, f. 165 et 175 v°. *Destructiones destructionum Averrois, cum Augustini Niphi de Suessa expositione*. Edit. Venise, 1497.

(4) C'est la même idée d'Aristote. Voir *Métaph.* A, cap. III.

(5) Voir la réfutation de Pomponat dans Niphus, *De beatitudine animæ* et *De immortalitate animæ*. Edit. Octave Scot Lévis. Venise, 1524.

(6) « Parmi les fictions dangereuses, dit Averroès, il faut compter celles qui tendent à ne faire envisager la vertu que comme moyen d'arriver au bonheur. Dès lors la vertu n'est plus rien, puisqu'on ne s'abstient de la volupté que dans l'espoir d'en être dédommagé avec usure. Le brave n'ira chercher la mort que pour éviter un plus grand mal. »

La morale de la philosophie arabe est supérieure à celle de toutes les religions ; elle se maintient entre la Liberté et la Fatalité ; elle considère la première comme le propre de l'âme et la seconde comme la limite qu'oppose la Nature extérieure. Ces penseurs ne s'arrêtent pas à cette espèce de fatalité interne que l'homme porte en soi, produit de l'hérédité ou de l'adaptation ; à ces habitudes qui entravent parfois le libre exercice de sa volonté, parce qu'à cause de leur manque de connaissances, relativement aux acquisitions de l'époque moderne, ils croyaient que l'âme peut également se déterminer entre deux actes contraires ; ils ignoraient tout le fonctionnalisme des prédispositions. Néanmoins, la liberté, pour eux, n'était ni le caprice ni le hasard ; ils l'identifiaient plutôt avec la nécessité. Averroès établit que *les puissances actives ne connaissent pas l'état d'indifférence* (1). Pour lui, l'idéal d'un Etat serait de n'avoir besoin ni de juges ni de médecins. Ni mal moral, ni mal physique.

Le concept des Arabes sur la femme est tout à fait opposé à ce que l'on en croit communément. Les Arabes espagnols pensent que la femme diffère de l'homme en degré, non pas en nature. Ils la croient apte, mais avec moins de puissance, à la guerre, à la philosophie, aux arts et à toutes les grandes fonctions humaines. Averroès condamne l'état des femmes qui passent oisivement la vie enfermées dans leurs maisons et à la charge des maris. « Il semble, s'écrie-t-il, qu'elles ne soient destinées qu'à mettre au jour et à allaiter leurs enfants. Cet état de servitude a détruit en elles la faculté des grandes choses (2). » Et il s'efforce de les faire sortir de cette situation passive.

juste ne respectera le bien d'autrui que pour acquérir le double. » Ibn-Rosch, cité par Renan dans *Averroès et l'Averroïsme*, p. 150.

(1) Voir Renan, *Averroès et l'Averroïsme*, p. 160.

(2) Ibn-Rosch, cité par Renan, *Averroès et l'Averroïsme*, p. 161 et 162.

Après s'être métamorphosée sur la terre d'Andalousie, la philosophie grecque acquiert je ne sais quoi de magique et d'attractif. Les docteurs des universités se laissent séduire par elle ; ils préfèrent le mélange impur du païen et de l'arabe aux béatifiques écrits des saints Pères. Les universités de Cordoue et de Tolède imposent leurs idées à l'Université de Paris et à celles d'Italie. Aristote fait taire saint Augustin. A côté d'Averroès pâlit saint Thomas.

Préoccupée des souffrances de ce monde et des pensées d'outre-tombe, la plus grande partie de l'Europe chrétienne devait accueillir les conclusions hardies de la philosophie arabe comme d'immenses impiétés qu'inspirait le Diable. On voyait des livres comme le deuxième et le onzième de la *Physique* d'Averroès, qui repoussaient la création *ex nihilo;* d'autres encore qui niaient l'immortalité ; certains qui donnaient la description d'un Dieu trop indéterminé pour qu'il fût accepté par les orthodoxes du catholicisme (1) ; bien heureux encore lorsqu'ils ne le réduisaient point à un simple point mathématique, centre imaginaire de l'immense circonférence de l'univers.

De plus, à peine les tendances de l'arabisme commencent-elles à pénétrer au sein des universités, que la bouche des docteurs, comme inspirée par Satan, éclate en hérésies et en blasphèmes (2) !!! On soutient, par exemple, que *le monde est éternel,* que *jamais il n'a existé un premier homme*, que *l'âme se corrompt avec le corps*, que *la Providence n'a rien à voir aux actions humaines*, que *Dieu ne peut faire que l'homme*, *de corruptible qu'il est et par con-*

(1) Voir la consignation des théories de Ibn-Sîna, considérées comme hérétiques, dans le *Directorium inquisitorum* R. P. F. Nicolai Eymerici, Ord. pred. S. Teol. Mag. Rome, édit. pop., 1578.

(2) Voir la lettre que N. Eymeric écrivit contre vingt-neuf propositions présentées par l'Université de Paris, intitulée : *Contra Universitatem parisiensem Dei Ecclesiam impugnantem responsiones ad XXIX questiones.* Cette lettre commence : *Cur tentavit Satanas cor tuum mentiri Spiritui sancto...* Elle est datée en Avignon, l'an 1393. Voir aussi *Tractatus in I librum physicorum Aristotelis.*

*séquent mortel, soit immortel*, etc. De sorte que, pour les vrais croyants, accepter la métaphysique arabe et s'être livré au diable sont choses identiques.

C'était l'Espagne qui déchaînait toutes ses hérésies sur la chrétienté ; c'était cette Péninsule suspecte où juifs, sarrasins et chrétiens étaient égaux devant la loi ; où des princes se rencontraient pour permettre ce sacrilège : dépecer les cadavres afin de surprendre les procédés dont la Providence se sert pour nous ôter la vie ; où l'on rémunérait même ceux qui se livraient à cette horrible besogne (1) ; ou des rois de Castille falsifiaient le droit gothique à l'aide du droit païen de Rome ; c'était enfin cette contrée où l'on trouvait des rois d'Aragon faisant systématiquement la guerre à la papauté. Le foyer, c'était l'infernale université de Tolède (2), où l'archevêque Raymond, grand chancelier de Castille, avait organisé un corps de traducteurs, juifs pour la plupart, et à la tête desquels était Domingo Gonzalez. C'est ainsi qu'on faisait connaître à la chrétienté ces œuvres des Arabes où Dieu était mis en doute ou même nié. D'autres ouvrages lui parvenaient encore de Barcelone, dont les princes, frappés d'excommunication, protégeaient les juifs qui les traduisaient en latin et les expédiaient ensuite à tous les ports de la Méditerranée.

(1) « Concessio de cadaveris humani de triennio in triennium medicis Ilerdensis universitatis facta a Johanne regis Aragonum. Datum in loco Daytona tertia die Junii. Anno a nativitate Domini millesimo tercentesimo nonagesimo primo. » Voir aussi, pour les rémunérations faites aux medecins chargés de l'anatomie, Sainz de Baranda, *España Sagrada*, apendice LXXVI, Edit. de 1856.

(2) L'université de Tolède passait en Europe pour une université du diable. Tout le monde croyait qu'on enseignait dans ses chaires la magie. Selon C. d'Heisterboch, les étudiants de Bavière et de Souabe allaient à Tolède s'instruire dans la magie et la nécromancie. Henry d'Andely, dans sa *Bataille des sept arts*, dit : « *De Toulete vint et de Naples une nuet la Nigromance.* » On disait aussi que Charlemagne, Silvestre II, et même Virgile, le *grand enchanteur*, y avaient étudié. On dit plus encore, Dieu le Pere y avait appris à créer le monde (!) et dans le *Gieu Saint-Denis* un personnage affirme que Jésus-Christ « jouait des arts de Tolede »

Tous les principaux docteurs orthodoxes s'empressèrent de combattre les hérésies du gréco-arabisme, de saint Thomas à Raymond Lulle. Les anathèmes que fulminaient les prélats les aidaient dans leurs œuvres. Les évêques de Paris, Guillaume d'Auvergne et Etienne Tempier, condamnent en pleine université les principales propositions averroïstes. Eymeric, en Aragon, demande au roi de poursuivre les commentateurs d'Aristote, d'Averroès, d'Avicenne, d'Algazelis, de Moysi, en compagnie des alchimistes et des évocateurs de démons (1). Les Franciscains, qui se sont laissé séduire par ces idées, sont combattus par les Dominicains à l'aide du syllogisme et du bûcher. On fait écraser Guillaume de Saint-Amour, en compagnie d'Averroès, par saint Thomas d'Aquin. Jusqu'au ciel, qui se charge de châtier dans cette vie les hérétiques. Simon de Tournai devient idiot ; il ne pouvait prononcer d'autres mots que le nom de sa concubine ; il perdit la raison et se mit à rugir comme une bête féroce au moment où il affir-

(1) Voir les accusations dans le *Directorium inquisitorum F. Nicolai Eymerici, ordinis prædicatorum, cum commentariis Francisci Pegnæ, sacræ theologie ac juris utriusque doctoris*. Venetiæ, édit. Siméon Vasalini, 1595.

On peut voir aussi, dudit Eymeric, la lettre qui commence : *Expurgate vetus fermentum*, et les ouvrages *Tractatus contra dæmonum invocatores* et *De jurisdictione inquisitorum contra infideles agentes contra nostram sanctam fidem*. Les villes de Barcelone et de Valence s'unirent pour chasser et poursuivre ledit Eymeric, qui attaquait la libre émission des idées consignées dans les lois de ces villes, et le roi d'Aragon, Jean Ier, l'exila de tous ses domaines, en chargeant à tous les hommes d'armes, agents de justice, employés de la loi, chevaliers et citoyens de l'arrêter et le livrer aux pouvoirs publics partout où ils le trouveraient, si avant le terme de dix jours il n'avait pas quitté son royaume. « Ainsi, comme un aiguillon et comme un venin mortel, dit la lettre de Jean Ier, nous vous chassons et exilons dorénavant de toute compagnie de nos villes et de tout séjour et demeure dans nos royaumes et terres, pour ennemi de nous et de nos gens... ». On peut voir cette lettre dans le travail de E. Grahit, intitulé : *El inquisidor fray Nicolas Eymerich*, Gérone, 1878, et les autres documents relatifs à son expulsion comme attentateur aux lois et droits du pays, dans les archives de la municipalité de Barcelone.

mait que la religion du Christ était tout aussi fausse que celles des Juifs et des Sarrasins. Gérard d'Abbeville mourut rongé par la lèpre et paralytique. Siger eut une horrible vision de l'enfer ; frappé d'épouvante, il se convertit et prit le froc. Tous les partisans de cette diabolique philosophie mouraient avec les signes de la damnation. Ainsi l'affirmaient les Frères mendiants (1).

Au treizième siècle, Averroès, considéré comme un des premiers maîtres de la philosophie arabe, est accusé d'être l'auteur d'un horrible blasphème. On dit qu'il a composé un livre infâme sous le titre : *De tribus impostoribus*, où il s'efforce de démontrer que Moïse, Jésus-Christ et Mahomet furent trois farceurs qui trompèrent le monde, que Moïse et Mahomet du moins montrèrent quelque talent, puisqu'ils surent mourir au pouvoir, mais que lè Christ ne sut qu'aller échouer sur la croix (2).

Il ajoute que, de ces trois religions, le christianisme est une religion impossible, le judaïsme une religion d'enfants, et l'islamisme une religion de porcs. On dit de *ce roi de pestilence* (3) qu'il se moque de la sainte Eucharistie quand il reproche aux chrétiens de manger le Dieu qu'ils adorent, qu'il nie que la Vierge pût concevoir sans l'approche d'un homme et qu'il ne croit pas au diable. On affirme encore qu'issu d'une famille juive, il reçut dans son adolescence le baptême chrétien, puis qu'il fut renégat et se fit musulman, et qu'il finit par blasphémer contre toutes les religions. Gerson l'appelle *maudit*, *aboyeur*, *fou*, *ennemi acharné des chrétiens*. La peinture religieuse italienne le représente aux pieds de saint Thomas parmi les hérésiarques, étranglé par un serpent infernal, et son livre du grand commentaire par terre auprès de lui.

(1) Renan, *Averroès et l'Averroïsme*, p. 277 et 278.

(2) Cet ouvrage, qui n'a jamais existé au moyen âge, fut attribué également à Frédéric II, à Pierre des Vignes et à Alphonse X de Castille.

(3) C'est ainsi que Grégoire IX l'appelait ; il donnait aussi le même nom à Frédéric II.

Et malgré tout, le péripatéticisme finit par s'imposer au quatorzième et au quinzième siècle, et pendant la deuxième moitié du moyen âge il fut le phare à l'aide duquel la lumière d'Aristote nous éclairait encore du fond de l'antiquité !

Ce n'étaient pas seulement ses ennemis extérieurs qui menaçaient l'Eglise, mais des ennemis nés dans son propre sein. Conformément à la loi de dédoublement, les hérésies étaient suscitées dans le catholicisme, d'un côté par ceux qui, sous l'impulsion de la foi, voulaient épurer l'esprit chrétien jusqu'à annuler toute la liturgie que lui imposait la discipline romaine; de l'autre côté, par ceux qui, trop penseurs, tentaient de pénétrer les obscurités des dogmes avec la lumière de la raison, ne soupçonnant pas que celle-ci pouvait faire évanouir ces dogmes, en détruisant les ténèbres dont ils étaient enveloppés.

Ce double mouvement se manifesta au douzième siècle : époque qui dans l'histoire s'offre pleine de tendances libérales vouées à l'avortement; qui prélude à l'émancipation de la pensée, mais ne réussit qu'à provoquer les sanglantes répressions ecclésiastiques du treizième siècle et les malaises du quatorzième. La personnalité humaine cherche à s'y dessiner : elle ne parvient qu'à s'ébaucher (1).

Jusque-là, l'homme n'avait été fait que pour la religion et pour Dieu ; le monde et ses réalités disparaissaient à sa vue. A partir de ce siècle, la religion est faite pour l'homme : si Dieu descendit sur la terre, ce fut pour notre profit. « Le Christ n'eut rien de plus que moi. — Je puis me diviniser par la vertu. » Ces phrases d'un disciple de Pélage sont la consigne à laquelle obéissent inconsciemment les

(1) A notre avis, il n'est pas logique de faire une période historique, commençant à l'entrée des Barbares à Rome et finissant à la prise de Constantinople. Ce qui serait logique, ce serait d'établir une époque qu'on pourrait appeler « époque de décadence », et qui comprendrait la grande crise qu'a traversée l'humanité en Occident, partant de Pythagore et Platon, qui représentent la tendance à la suprématie de la religion

intelligences de ce siècle. Cette idée produit ses fruits immédiats, et chacun agit comme s'il avait un Dieu en lui.

Les tendances antireligieuses, d'un côté, et de l'autre les tendances les plus mystiques qui se manifestent au treizième siècle, ont leur origine dans le douzième. Si les premières dérivent en partie du nominalisme, les autres ont été préparées par cette idée que le Christ n'est pas autre chose que l'union de l'Esprit-Saint avec l'homme; que tout homme peut être le réceptacle vivant de l'émanation divine, et qu'ainsi chaque chrétien est un des membres du Christ, puisque le Christ est formé, sur la terre, par l'ensemble de tous les fidèles (1). Ils déduisent de là que l'épo-

sur le naturel, et à l'absolutisme, et s'achevant au douzième siècle, époque où commencent les tentatives de revendications de la personnalité humaine, lesquelles, malgré l'opposition qu'on y fait, deviennent chaque jour plus imposantes et parviennent à produire notre état actuel de civilisation. Cette dernière période, dans laquelle nous nous trouvons encore, se terminera le jour où la religion n'aura plus aucune influence sur l'évolution de l'Etat, ni sur celle des individus, et ne sera plus pratiquée que chez certains êtres inférieurs, ainsi qu'il arrive aujourd'hui pour les vestiges des époques, par lesquelles ont passé les pays modernes, lesquels subsistent encore chez quelques peuples arriérés et dans quelques tribus sauvages qui ont conservé le type dégénéré des civilisations antérieures.

(1) Ces idées sont énoncées, au dernier tiers du douzième siècle, par David de Dinan et Amaury de Chartres. Au concile tenu à Paris en 1209, dans lequel furent condamnés quatorze disciples du premier, parmi les diverses propositions qui méritent l'anathème, se trouvent les suivantes, attribuées au maître : « Le Fils incarné, veut dire soumis à une forme visible (Filius incarnatus ita est visibili formæ subjectus). » « Jusqu'à ce jour le Fils a agi; mais l'Esprit-Saint, désormais, jusqu'à la consommation du monde, commence à agir » (Filius usque nunc operatus est, sed Spiritus sanctus ex hoc nunc usque ad mundi consumationem inchoat operari). » Pour les idées de ces philosophes et leur curieux panthéisme, consulter : Albert le Grand, *Op.*, t. II, p. 23, et t. XVIII, p. 62; saint Thomas, *Contra Gentiles*, liv. XVII Voir aussi vol. XXVI, 2e partie, des *Mémoires de l'Académie des inscriptions : Mémoire sur les sources philosophiques*, d'Amaury de Chartres et de David de Dinan. Ces idées ne sont que la reproduction de ce christianisme primitif d'Alexandrie et de certains gnostiques lequel avait l'idée de l'impersonnalité du Christ ; ces chrétiens le considéraient seulement comme l'émanation du Dieu inconnu,

que de Dieu le Père est passée, que déjà Dieu le Fils martyr a terminé sa mission parmi les hommes, et que voici arrivée l'époque du Saint-Esprit, c'est-à-dire du Dieu vivant. L'époque du Père fut l'âge antique qui suivit la création, dit-on, et le Père se révéla au peuple juif. L'époque du Fils fut celle de l'apostolat, du martyre, et le Christ sauva les Latins. Seuls, les Pères grecs ont eu l'intuition du Saint-Esprit (1) : l'époque de celui-ci va commencer. L'Ancien Testament, aussi bien que le Nouveau, sont inutiles. L'ordre clérical va disparaître pour être remplacé par un autre ordre plus parfait : l'ordre des humbles (2). Dans la première époque, prédominaient les patriarches; les prêtres étaient mariés. Dans la seconde, les clercs étaient célibataires, et ils avaient la charge de réaliser la doctrine du Fils. Dans la troisième époque, la mission est réservée par l'Esprit-Saint à un ou plusieurs personnages de l'ordre des moines, « qui feront resplendir sa gloire sur la terre ». Et d'autres ajoutent que les nouveaux prédicateurs, persécutés par le clergé, se verront contraints à s'allier aux infidèles pour les aider à combattre l'Eglise romaine. De celle-ci on dit qu'elle se préoccupe seulement de la lettre et non de l'esprit des Ecritures saintes. Le règne de l'Ancien Testament est comparé au premier ciel, plein d'étoiles qui resplendissent sur son fond obscur; celui du Nouveau Testament au second ciel, illuminé par la clarté blanche de la lune; enfin le règne de l'Evangile de l'Esprit

laquelle, en vivifiant les hommes, les rachète de la mort et les sauve par sa lumière. Saint Paul lui-même, menaçant les fornicateurs, leur dit : « Je couperai les membres du Christ, » I *Corint.*, chap. VI, et plus loin, chap. XII, ajoute, au vers. 12 : « Ainsi qu'un corps à plusieurs membres n'étant qu'un seul corps, ainsi le Christ. » Et au vingt-septième : « Vous êtes le corps de Christ et les membres en particulier. » Ceux qui avaient cette idée séparaient Jésus du Christ, le Dieu de l'Homme. David de Dinan et Amaury de Chartres tendent à reproduire ce christianisme primitif, et ils ont pour continuateurs les partisans de l'Evangile éternel, les Vaudois et les Albigeois.

(1) Voir d'Argentré, p. 165.

(2) Voir Salimbène, p. 122.

au troisième ciel, baigné continuellement de la lumière du soleil, et dans lequel Dieu réside. Et, vers la fin du siècle, on dit que *l'Evangile éternel* (1) est apparu : livre que tous nomment, mais que personne ne connaît. L'année 1200 est fixée comme la date de la nouvelle rédemption.

L'orthodoxie romaine considère que cette démocratie mystique est inspirée par l'esprit infernal, bien loin de l'être par le Saint-Esprit, et elle l'anathématise (2); mais

(1) *L'Evangile éternel* fut attribué à l'abbé Joachim de Flora, de l'ordre de Cîteaux, qui vivait et prêchait en Calabre à la fin du douzième siècle. Sa prédication consistait à prophétiser l'époque de l'Esprit-Saint et la caducité des Eglises grecque et latine. *L'Evangile éternel* fut pris, comme drapeau de combat, par cette fraction de Franciscains qui, au milieu du mysticisme passif de leur ordre, voulaient passer pour contenir en germe la réforme de l'Eglise. La tendance, quoique née à la fin du douzième siècle, dura tout le treizième et une partie du quatorzième. On attribua aussi ledit livre aux Dominicains, aux Mendiants, à Guillaume de Saint-Amour et à plusieurs autres. Eymeric affirma plus tard que ce livre avait été écrit par Jean de Parme. La Vie de l'abbé Joachim se trouve dans les Bollandistes, *Acta SS. M*, t. VII, p. 93 et suiv.

Pour connaître quelques-unes des propositions de réformes sociales et religieuses des sectaires de l'Evangile éternel au treizième siècle, consultez : Saimbene, p. 123 et 240; Jean de Meung, *Roman de la Rose*, vers 12014 et suiv. Nous en parlons à la fin du douzième siècle ; parce que c'est en ce moment que naquit l'idée; bien que le parti de l'Evangile éternel ne se forme et ne combatte qu'au treizième siècle.

(2) Les véritables persécutions des partisans du royaume de l'Esprit-Saint éclatèrent au milieu du treizième siècle, époque de persécution générale contre tous les dissidents. Aussi, Jean de Meung dit-il :

> En l'an de l'incarnation
> Mil et deux cent cinq et cinquante
> N'est homs vivant qui m'en démente,
> Fut baillé et c'est chose voire
> Pour prendre commun exemploire,
> Un livre de par le grand Diable
> Dit l'Evangile perdurable,
> Que le Saint-Esprit menistre
> Si com il aparoist au tistre.

en vain. De tous côtés surgissent des Messies humains. En Bretagne, un chevalier, qui s'appelait lui-même Eon de l'Etoile (1), prêche une espèce de gnosticisme. A Anvers, en apparaît un autre, vêtu de pourpre et d'or, les cheveux tressés, monté sur un cheval blanc richement harnaché; il prêche l'abolition de la messe, celle des sacrements, celle des hiérarchies et la communauté des femmes. « L'époque du Fils est terminée, qui fut celle du martyre, dit-il; l'époque du Saint-Esprit sera celle de la joie et de l'égalité. Le Fils ne fut que mort et ténèbres; l'Esprit-Saint est vie. » Le peuple suit le prédicateur, et lui et ses disciples célèbrent, en de splendides festins, les joies de la terre.

Aux bords du Rhin, en Hollande et en Belgique, une autre espèce de mysticisme diabolique éclate violemment parmi les classes prolétaires. Les artisans, dans leurs ateliers, assiégés tout l'hiver par la neige incessante, les fenêtres ternies par la gelée, sans autre lumière que celle de petites lampes d'huile qui éclairent à peine leur travail, mènent une vie de peine et de dégoût. Le Diable leur inspire un désir ardent de voir les splen-

. . . . . . . . . . . . . .
L'université qui lors ière,
Endormie, leva la chère,
Du bruit du livre s'esveilla;
Ains s'arma pour aller encontre,
Quand il vit cet horrible monstre.
(*Roman de la Rose*, vers 1999 et suiv.)

Les deux frères Léonard et Gérard de Borgo S. Donnino, ardents joachimistes, furent mis en prison souterraine. Le dernier y mourut; on ne lui accorda pas la sépulture ecclésiastique et ses os furent jetés dans le coin où l'on mettait les ordures. Une autre version dit que ce fut Léonard qui mourut en prison, Gérard ayant été délivré par saint Bonaventure. La première version se trouve dans Salimbène, p. 102, 103 et 233; la seconde, dans Fleury, *Hist. ecclésiast.*, liv. LXXXIV, n° 27.

(1) « Eudo natione Brito, agnomen habens de Stella... sermone gallico Eon... Eratque per diabolicos prestigios potens ad capiendas simplicium animas... ecclesiarum maxime ac monasteriorum infestator. » Guill, Neubrig., liv. I, Buleus, *Hist. universitat. parisiens.*, t. II, 241.

deurs d'une nature qu'ils ne connaissent que pour en avoir entendu parler. Il leur montre en rêve une végétation luxuriante, des oiseaux, des rivières, des cascades, de vertes prairies et des fleurs multicolores ; au milieu de cet Eden, des évêques et des cavaliers festoyant et des dames entourées de leurs cours de galants et de pages. Quand ils s'éveillent d'une telle vision, une nuée de sang leur offusque la vue, et ils se soulèvent, enflammés d'une soif d'égalité. Les Hollandais invoquent un dieu vengeur, pauvre et plébéien, ennemi du dieu des prêtres et des seigneurs ; les Allemands prennent pour emblème la rose mystique pleine d'épines, symbole de la Vierge ; mais d'une vierge guerrière comme une Diane, fière comme une vestale druidique, funèbre et meurtrière comme la Tahahut de Chaldée. Les insurrections restent isolées dans chaque ville ; mais elles se succèdent les unes aux autres comme si l'esprit malin déchaînait un tourbillon de révolte qui les parcourrait toutes à tour de rôle. Le forgeron se lève avec son marteau au poing, le tisserand avec son levier, le sculpteur avec son ciseau, le charpentier avec sa massue, les armuriers avec des lances et des épées. La cloche sonne dans la tour de la commune. Tous les travailleurs se groupent autour de la bannière du bourgmestre ; ils s'agitent tous dans la cité : on entend un murmure qui, bientôt, devient un mugissement prolongé et s'accroît jusqu'à ce qu'il éclate et retentisse en une discordante harmonie d'imprécations. La foule arrache les portes des églises ; elle entre dans les abbayes ; elle assaille les châteaux ; bientôt on voit à leurs créneaux se balancer, pendus à des potences improvisées, les corps raidis des barons. Et, cependant, les montagnards des Alpes, — à qui Pierre de Bruys enseigne que le Verbe est perpétuel, que son culte est la parole et que, partant, l'Eglise avec ses liturgies opprime l'esprit de Dieu qui se manifeste par le peuple, — descendent comme emportés par une avalanche, ravageant sur leur passage les églises

et les abbayes, abattant les croix et les images, ainsi que tout symbole offert par les prêtres comme représentation visible de Dieu (1). Ce mouvement gagne l'Italie jusqu'à Milan, la France jusqu'à Lyon; et, de ce côté, les Vaudois le continuent; tandis qu'il pénètre à Rome même, par Arnold de Brescia, disciple d'Abélard, et par ses partisans dont les tendances sont ouvertement républicaines. Le Diable s'était fait iconoclaste et, un moment, il triomphait sur toute la ligne.

En même temps que l'Eglise anathématisait la démocratie du Saint-Esprit comme hérétique, elle voyait avec épouvante le Diable troubler les universités par les adorateurs du Verbe. Déjà, au onzième siècle, on avait entendu, dans une école de Ravenne, Vilgar affirmer, en phrases sacrilèges, que toute la vérité est renfermée dans les œuvres des poëtes et des philosophes anciens, et non dans celles des Pères de l'Eglise; Orléans avait écouté les diaboliques négations des dogmes chrétiens par quelques hérétiques condamnés. Voici maintenant Bérenger, qui, après avoir assisté aux leçons d'un disciple de Sylvestre II, dit qu'une substance limitée ne peut contenir l'infini et que, par conséquent, Dieu ne saurait être enfermé dans un pain. Différents conciles lui ordonnent de renoncer à de telles erreurs, inspirées par Satan; mais le Diable le pousse et Bérenger (2) récidive. Le onzième siècle s'achève, le douzième commence avec Roscellin de Compiègne, qui, ainsi que Sabellius, combat la très-sainte Trinité comme un polythéisme et dirige à fond ses arguments contre la scolastique orthodoxe. Mais Roscellin (3)

(1) Prateole, dans Pierre de Bruys.

(2) Voir Mabillon, *S. Benedic.* et *Analect.*, D. Rivet, *Hist. littér. de la France*, t. VIII, p. 197 et suiv.

(3) On dit qu'il mourut en 1108. Voir *Hist. littér. de la France*, par les BB. de Saint-Maur, t. IX. On suppose qu'il reçut la doctrine de Jean le Sophiste.

a déjà un corps de doctrine; il le formule au début du douzième siècle: ce ne sont plus des hérésies isolées, mais des affirmations issues d'un système de philosophie. Les conceptions générales sont, pour lui, de simples mots sans existence réelle (1); la vertu n'existe pas par elle-même comme substance; ce qui existe en réalité, ce sont les hommes vertueux; considérée à part, elle n'est qu'un simple mot; et il en est ainsi de la beauté, de la bonté et des autres idées générales. Le nominalisme surgit ici, déjà hardi, niant qu'à tout nom corresponde un objet ou un être réel.

L'adoration du Verbe avait produit le culte des entités vides : l'école remplissait de vent les cerveaux; saint Thomas et Albert le Grand professent, en s'appuyant seulement sur des textes, que la science est achevée. On s'appliquait uniquement à commenter, à annoter, à imiter; point d'observation, point d'originalité, point de recherche personnelle; au lieu de remonter de l'impression, à l'idée, et de passer de celle-ci au mot, comme expression de ce qui nous impressionne (2); on disait que toute parole indique nécessairement un objet réel, effectif. Ainsi, on fit bientôt de chaque qualité un être à part; même de chaque qualité négative, comme l'absence, le silence, l'obscurité et le néant (3). L'intelligence avait à ce point décru, que des pures relations perçues par le sujet étaient prises pour des choses matérielles, isolées et existantes par soi. Le réalisme, en acceptant la tradition platonicienne, considérait le *logos* comme créateur des idées, et les idées comme archétypes préexis-

(1) « Nonnisi flatum vocis putant esse universales substancias. » Saint Anselme, cité par Fray Ceferino Gonzalès, *Hist. de la philosophie*, Madrid, 1878, t. II, p. 121.

(2) Nous ne pouvons parler des choses qu'autant qu'elles nous impressionnent ou se réalisent en nous; c'est pour cela que nous partons de la perception de l'impression et non de la chose en soi, que personne ne peut définir.

(3) Prantl, *Geschichte der Logik*.

tants des objets. Les universaux étaient pour les réalistes de véritables substances auxquelles participaient les êtres. L'essence, de même que l'existence, au lieu d'être considérée comme action ou comme mouvement, était considérée comme quelque chose de substantiel. Duns Scott affirmait que tout ce qui s'imagine existe parmi les entités de la substance; ainsi, chaque parole étant corrélative d'une idée et toute idée d'une entité et même d'un corps, la science, la physique même, devait se résumer dans l'éthique et celle-ci devait s'apprendre tout entière dans la grammaire. Pour connaître la nature, il suffisait de spéculer sur les noms. Le *moi* renfermait en soi toute la matière de l'étude, selon les réalistes. Musées, bibliothèques, appareils, instruments d'observation, ne servent à rien: l'âme contient tout en soi; elle est l'abrégé de tout ce qui existe. Telle était leur conclusion suprême. Et cela passa pour un axiome fondamental du savoir humain, comme si ce que contient le microcosme n'était pas en raison directe des impressions que nous recevons du macrocosme. Ainsi la *parole* est considérée comme l'unique signe de la science et le plus grand parleur passe pour le plus grand savant.

Rudes furent les attaques de Roscellin de Compiègne contre de pareilles théories. Les nominalistes, déjà inspirés par Aristote qu'ils avaient reçu des Arabes et des Juifs, ajoutent de nouveaux arguments contre les vacuités orthodoxes. Mais Lefranc et saint Anselme, anticipant sur Descartes, leur répondent: «Si Dieu n'existait point, je ne le concevrais pas (1).» Et, s'appuyant sur ce que la crainte de Dieu est le principe de toute sagesse, ils affirment que « celui-là seul est insensé qui dit que Dieu n'existe pas ». Tandis qu'on appelle les disciples de Roscellin les hommes de mots, les adorateurs des paroles qualifient de réalisme leur propre doctrine. Aristote lui-

(1) *Proslogium*, c. II et III.

même leur vient en aide pour appuyer leurs théories contre celles des nominalistes. La conception du philosophe de Stagire, que tout ce qui est en acte fut d'abord en puissance (conception qui a quelque rapport avec les idées préexistantes de Platon), et les définitions aristotéliciennes des catégories, leur servent de base pour soutenir que les universaux possèdent une réalité substantielle, puisque la substance existe par elle-même dans la simple possibilité, et que seul l'acte est ce qui détermine la forme, c'est-à-dire l'individualisation (1).

Comme si le Diable faisait chaque jour, avec une plus grande force, surgir de nouvelles hérésies, à Paris se produisent les hardies affirmations d'Abélard (2). Après avoir été disciple de Roscellin, et avoir disputé à Laon

(1) Aristote, disciple de Platon et vivant à une époque où commençait la décadence de la philosophie, sans suivre le maître, n'avait pu cependant se soustraire tout à fait à son influence. Ainsi, croyant que ce qui est, peut exister avant son actualité, comme si les êtres étaient déterminés par autre chose que par des actualités, il affirma que l'être préexiste à soi-même d'une manière passive; peut-être voulut-il dire par là que les causes déterminantes, les éléments, les forces qui concourent à la production d'un acte, existent déjà antérieurement à la manifestation sous laquelle nous la percevons, et qu'elles n'ont pas pris naissance au moment de l'acte même; mais cela ne ressortait pas assez clairement de ses explications. En effet, lorsque nous examinons un phénomène, une chose ou un être, nous les considérons seulement comme tels, au moment du développement, de la convergence, de la transformation; ce qui existait auparavant ce n'est point l'être; ce sont ses éléments producteurs. Ainsi, dire que dans la semence existe un arbre en puissance, c'est énoncer une idée, exacte au fond, en la formulant mal. De la semence pourra sortir un arbre; ou elle pourra devenir un arbre, mais employer le verbe *être* au présent pour indiquer un futur, c'est s'exposer à l'erreur. Ainsi les hommes se sont presque toujours combattu pour avoir mal formulé; la majeure partie des fausses conceptions d'école n'ont pas eu d'autre origine qu'une mauvaise formule.

(2) Pour étudier les théories d'Abélard, consultez les *Œuvres inédites d'Abélard* (Imprim. royale, Paris, 1836); *Petri Abelardi opera*, Parisiis, 1859, édit. Cousin; *Abélard*, par Ch. de Rémusat, 2 vol., Paris, 1845. C. Levêque: *Journal des Savants*, juin et juillet 1862; avril et juillet 1863.

avec l'évêque Anselme, il arrive à Paris pour suivre les leçons de Guillaume de Champeaux, à Sainte-Geneviève. Bientôt, ce que le maître enseignait lui paraît contraire à la raison ; il lui présente des objections, le combat, le confond et, acclamé par ses condisciples, il s'élève jusqu'à occuper la chaire que Guillaume laisse vacante, vaincu par les argumentations du jeune élève. La méthode du maître lui paraissait extrêmement étroite ; et, connaissant le grec, il se débarrassa de la lourde et impertinente forme barbare de l'époque, en ressuscitant la forme rationnelle des philosophes helléniques. Ceux qui se pressaient autour de sa chaire croyaient écouter la voix claire et persuasive de la raison, à l'entendre repousser toute autorité (1) et établir que la vérité doit être crue, non parce qu'elle est la parole de Dieu, mais parce qu'elle est démontrée. C'est déjà l'homme qui parle ; l'énigme divine a disparu.

Abélard ne jouait pas avec les mots ; il pensait sur la réalité et formulait ses conceptions de la manière la plus logique. Il déroulait intelligiblement toutes ses explications ; il les présentait tout humanisées. Le divin s'évanouissait dans sa chaire comme évaporé par la chaleur de l'argumentation. Aussi ne manquait-il point de théologiens, qui, sous les belles et élégantes formes du jeune philosophe, devinaient l'inspiration de l'Esprit malin. Ils observaient très-sagement que la religion pâlissait à être commentée et expliquée par Abélard. Comme si un vent de mort soufflait sur elle, elle perdait ses contours ; elle devenait vague, impondérable et, enfin, disparaissait comme une ombre légère à la vue des assistants. Sa dialectique la dissolvait sans en rien laisser (2).

(1) « In omnibus his quæ ratione discuti possunt, non esse necessarium auctoritatis judicium. »

(2) Abélard résume dans son traité qu'il intitule *Sic et Non*, tout un arsenal des sentences contradictoires des Pères de l'Eglise. Ce traité porta le plus grand dommage à la théologie orthodoxe, parce qu'on en pou-

Les hérésies que le Diable lui inspirait étaient énormes : il affirmait que Platon avait une plus grande idée de Dieu que Moïse (1); que la Trinité était purement nominale, car les trois personnes étaient seulement trois personnifications d'attributs divins (2); que la nécessité était le ressort de la création et le mouvement du monde, niant ainsi la Providence (3); et bien plus, avec sa théorie de la volonté et des intentions, il excusait les déicides mêmes : « Ceux qui crucifièrent Jésus, disait-il, ne péchèrent pas, s'ils ignoraient qu'il était le créateur du monde ; car le crime est dans l'intention, non dans l'acte. » « Le péché originel peut être un legs pénible, mais il n'est pas un péché, car le péché ne peut exister pour qui ne l'a pas commis (4). » Cela n'équivalait-il pas à mettre Dieu lui-même en jugement? Sans le savoir, il indiquait

vait déduire ceci, que tout pouvait être soutenu et discuté et que beaucoup de dogmes, tenus pour certains, avaient été mis en contestation par les principales autorités ecclésiastiques. Voir ce traité dans la traduction de Cousin.

(1) « Dixit et Moises omnia a Deo valde bona esse facta, sed plus aliquantulum laudis divinæ bonitatis Plato assignari videtur. »

(2) Un de ses admirateurs, qui fut un de ses disciples, Othon de Freysingen, dit, en parlant d'Abelard : « Sententiam ergo vocum seu nominum non caute theologiæ admiscuit, quare de sancta Trinitate docens et scribens, tres personas nimium attenuans, non bonis usus exemplis inter cætera dixit : *Sicut eadem oratio est propositio, asumptio et conclusio, ita eadem essentia est Pater et Filius et Spiritus sanctus.* » *De Gest. Frid.*, lib. I, cap. XLVII.

(3) « *Necessario itaque Deus mundum esse voluit ac fecit.* » Toute cette théorie, qui se résume en cet énoncé, est contenue dans sa *Theologia christiana*, lib. V.

(4) La morale d'Abélard peut se résumer en ce qui suit : Toutes les œuvres sont indifférentes de leur nature, c'est l'intention seulement qui fait la moralité ou la culpabilité des actions. « Opera omnia in se indifferentia nec nisi pro intentione agentis, vel bona vel mala dicenda sunt. » Partant de là, il ne distinguait pas la morale évangélique de celle de la philosophie païenne, et tendait ouvertement à considérer la morale comme une simple relation humaine : « *Si enim diligenter moralia Evangelii præcepta consideramus, nihil ea aliud quam reformationem legis naturalis invenimus, quam secutos esse philosophos constat.* »

déjà la solution naturaliste du problème, formulée aujourd'hui par les physiologistes modernes dans la loi de l'hérédité des aptitudes.

Un laïque avait parlé sur les choses les plus saintes et avait fait école; les clercs étaient devenus muets, le mauvais exemple était donné. Tous pouvaient déjà s'enhardir en matière de religion. Le sanctuaire avait été profané et ouvert; le Verbe s'en était échappé. La révélation, auparavant indirecte et inintelligible, était devenue directe et accessible à la raison. L'irresponsabilité du péché originel étant démontrée, la rédemption apparaissait inutile; les souffrances et les martyres volontaires des premiers saints, les macérations, les mortifications et l'isolement des Pères du désert, tout était inutile sans la chute du genre humain, sans l'hérédité de la misère morale, le Christ était né en vain. La chair était réhabilitée par l'esprit, le Diable triomphait complètement dans l'école.

Bientôt le chevalier de la raison rencontra un champion de la foi pour adversaire. Ce fut un moine qui vivait dans une misérable cabane, à côté de son monastère, si étranger au monde, qu'il ne savait ni la nationalité ni le nom des territoires qu'il parcourait; si obtus de sens, qu'il prenait l'huile rance pour de l'eau, qu'enfin il ignorait tout, tout ce qui n'était point de Dieu ou des choses divines. Bernard de Clairvaux entendit dire un jour qu'un laïque profanait le sanctuaire, que l'hérésie se popularisait, et, croyant Dieu en péril, il accourut le défendre : avec des arguments? non, avec des anathèmes. Le Verbe était cette fois avec l'hérésiarque.

Qui ne connaît, à partir de là, la vie d'Abélard, ses amours avec Héloïse, la terrible vengeance du chanoine, laquelle conduisit Abélard à prendre l'habit de bénédictin à Saint-Denis, et les scandales monastiques qui l'obligèrent à quitter le couvent? Pauvre Abélard! Il était né pour la vie, pour le mouvement; il lui fallait la discussion

et la liberté, et il se voyait enfermé dans un monastère sous une discipline étroite! Dès qu'ils apprennent sa sortie, ses disciples le cherchent; les écoles épiscopales se vident; si nombreux sont ceux qui se pressent autour de lui, que le prieuré de Maisoncelle ne peut les contenir. L'Eglise, ne pouvant attaquer ses théories, lui dénie le droit d'enseigner. L'évêque de Reims, ami de saint Bernard, convoque un concile contre Abélard; il excite la populace dévote, et peu s'en faut qu'Abélard ne meure déchiré par la valetaille orthodoxe. On le condamne, sans lui permettre de discuter; on le chasse de tous les asiles; la cour l'abandonne et, fugitif, il se cache en un lieu désert de la Champagne où le suit un fidèle ami. Mais ses disciples découvrent sa retraite; ils y accourent pour l'entendre de nouveau. Faute de maisons qui les abritent, ils construisent des cabanes auprès du maître; et bientôt, au milieu de la campagne tout à l'heure déserte, une cité d'étudiants surgit pour laquelle la science se fait à l'air libre. Mais l'orthodoxie l'y poursuit, et elle ne tarde pas à l'obliger à accepter, en un pays où on n'entendait pas son idiome, le prieuré de Saint-Gildas. Les moines bretons tentent de l'empoisonner, et alors — au dire de ses ennemis — sur le conseil du Diable, il conçoit la pensée de se réfugier chez les infidèles. Mais il était trop courageux pour fuir d'une manière honteuse. Auparavant il voulut défier Bernard, qui le poursuivait avec acharnement. A force de provocations, le saint accepte le défi; mais il choisit le lieu et le public. Abélard était déjà condamné d'avance. On ne le laisse pas parler; car là où il y a Dieu, le raisonnement est la parole du Diable. On lui lit seulement quelques passages de ses œuvres, choisis par ses ennemis; et on le force à opter entre la rétractation et le châtiment. Abélard s'irrite et nie toute compétence pour le juger à ces clercs obtus et à ces seigneurs ignorants : il en appelle au pape. Vaine espérance! Le pape ordonne qu'on enferme l'impie, et le

malheureux Abélard se retire au monastère de Cluny et achève ses jours dans le prieuré de Saint-Marcel.

Le Diable s'était montré déjà puissant contre l'Eglise : son Verbe s'était substitué au Verbe divin, et il attirait de préférence les âmes qui raisonnaient. Il était urgent pour l'Eglise de se défendre. Elle avait réfléchi : tarir la source était impossible ; il n'y avait d'autre remède que de régler la pensée, que de la limiter et la détruire par elle-même ; se servir de la raison contre la raison, faire que l'intelligence fonctionnât conformément à certaines formules coercitives qui assurassent la nullité du résultat : voilà le remède que trouva l'orthodoxie pour contenir le débordement d'hérésies, qui menaçait d'affranchir la raison.

La spéculation fut dirigée de telle sorte que jamais on ne sortît du vide ; que jamais on ne se fixât sur quelque chose de solide et de pratique. Par cette méthode on parvint à épuiser les facultés intellectuelles à force de les exercer. Une hémorrhagie de paroles débilitait continuellement l'intelligence ; chaque idée sortait diluée en un torrent de phrases ; chaque conception avortait, triturée par une *série* sans fin d'*ergo* et de *distinguo*. La sublimité du discours consistait à bien dire en ne disant rien. La théologie, comme le phosphore, avait besoin de l'obscurité pour briller ; craignant que ce que contenait de force latente l'esprit humain ne se transformât en lumière et ne la fît pâlir, elle se proposa de gaspiller le foyer en étincelles. Vous voulez discuter? Il n'y a pas d'inconvénient, pourvu que ce soit sur les mots. Vous aspirez à l'inappréciable joie de penser? Cela est bien, que l'intelligence fonctionne, mais que ce soit l'intelligence seule ; point de contact impur avec la Nature ; un accouplement de la Nature et de l'Esprit donnerait des fils sacriléges : l'état chaste est le seul parfait ; conservez la pensée vierge de tout rapport sensuel ; il importe peu qu'elle soit stérile et qu'elle succombe pour fonctionner dans le vide. Et

tout le penser de l'époque devint une sorte d'onanisme intellectuel.

Un docteur se rencontra qui tira de cette méthode, une fois acceptée, sa conséquence extrême. Telle fut l'invention d'une machine à penser, qui rendait inutiles du même coup l'observation et le raisonnement. Raymond Lulle, partant du principe que tout ce qui existe en réalité dans la nature existe en même temps dans l'esprit sous la forme d'une idée, que tout l'objectif est à la fois ontologique, crut qu'en cherchant dans toutes les idées générales existant en notre esprit, et en les groupant de toutes les manières possibles, on devait obtenir pour résultat tout ce qui existe réellement dans l'univers avec toutes ses modifications et tous ses accidents. Comme il croyait connaître toutes les catégories ontologiques, et comme il n'y avait, à son opinion, dans la phénoménalité d'autres catégories que celles qui existent dans l'esprit, toute la science possible il croyait pouvoir la trouver en soi-même, en exerçant l'art combinatoire. A cette fin, il imagina une figure, formée de divers cercles concentriques, les uns fixes, les autres mobiles, tous divisés en un certain nombre de compartiments. Ceux-ci étaient destinés à recevoir les vérités premières, avec leur expression physique, métaphysique et morale ; c'est-à-dire les neuf substances, les neuf attributs absolus, les neuf attributs relatifs, les neuf vices, les neuf vertus, les neuf accidents ou relations physiques. Par un mouvement de rotation, que l'on imprimait à quelques cercles de la figure, on avait réponse à toutes les questions, et tout ce qui pouvait se succéder en réalité (1) dans le monde se représentait en idée ; le mouvement de l'intelligence y avait la même précision que celui de la nature. L'observation était inu-

(1) De Gérando, *Hist. comp. des systèmes de philosophie*, t. IV, chap. XXVII. Voir les œuvres de R. Lulle, éditées par Bucholius et Salzinger, Mayence, 1721. *Ars magna* ; voir aussi les manuscrits des Archives de Palma et de la bibliothèque de Barcelone relatifs au dit Lulle.

tile ; l'homme pouvait se passer d'étudier et de calculer, puisqu'il avait inventé une machine qui donnait facilement et immédiatement ce que l'intelligence ne pouvait donner qu'avec le temps et avec effort.

Si le douzième siècle fut le siècle du raisonnement et de l'analyse, celui dans lequel fut essayée la revendication de la personnalité humaine, le treizième siècle, en tant que fils du précédent, fut un siècle d'incrédulité complète. Au douzième siècle, les penseurs, bien qu'ils missent les dogmes en grand danger, ne sortaient pas du christianisme, et, s'ils lui faisaient courir un vrai péril, c'était à force de vouloir l'améliorer. Au treizième siècle, il en est autrement. Ceux qui étaient revenus d'Orient, depuis les croisades, et ceux qui accoururent à las Navas de Tolosa. avaient observé ce qu'étaient l'islamisme et le judaïsme, en Asie et en Espagne, où florissaient ces deux religions. L'introduction des livres traduits de l'arabe dans les villes méditerranéennes et les commentaires bibliques de quelques juifs espagnols et italiens les leur avaient fait connaître plus à fond. Les polémiques de certains frères renseignaient sur tous leurs dogmes ; le judaïsme et le mahométisme avaient été révélés, et les nations cultivées commençaient à apprendre que telles croyances, que la religion chrétienne démontrait absurdes, avaient le même fondement que les siennes propres, les trois religions découlant de la même idée d'un Dieu unique ; conséquence logique : elles étaient toutes trois fausses ; donc leurs auteurs étaient trois imposteurs, « Tribus baratoribus », qui avaient trompé la pauvre humanité crédule (1).

C'est ainsi que les grandes hérésies surgissent en Europe au treizième siècle ; alors le Diable se montre plus puissant que jamais. Le pape a affaire à des peuples entiers

(1) Voyez la bulle de Grégoire IX contre Frédéric II, intitulée : *Epistola Gregorii ad principes et prelatos ; data Laterani XII Calend. Junii anno* MCCXXXIX.

qui s'émancipent ; à des princes puissants, qui lui font une rude guerre ; à des hérésiarques, qui déjà tendent non plus à modifier le christianisme, mais à le briser. L'Antechrist a, pour lui, les Albigeois en France ; les Gibelins en Italie ; les commentateurs d'Aristote en Espagne ; Siger et Simon de Tournay à Paris, et Roger Bacon en Angleterre. On parle pour Satan dans l'Ecole et dans le Livre. Le roi Jean d'Angleterre, l'empereur d'Orient, Don Pedro d'Aragon, Frédéric II de Sicile, les comtes de Toulouse, de Foix, de Comminges, de Béziers, sont ses lieutenants. Après avoir fait taire l'Eglise, Satan, pour l'exterminer, se montre, comme dans l'Apocalypse, avec plusieurs têtes couronnées.

Cela provoque un mouvement contraire dans le catholicisme ; la persécution et la terreur ecclésiastiques se font bientôt sentir. Les croisades ne vont plus alors en terre sainte ; il faut d'abord exterminer les hérétiques du Midi, qui mettent immédiatement le catholicisme en péril. Aussi l'incrédulité et les massacres religieux caractérisent-ils ce siècle.

Dès ses premières années — quand l'Eglise luttait encore pour réduire les nominalistes au silence — le Diable se manifeste par un mouvement hérétique parmi les peuples de langue d'oc. Par leurs fréquentes relations avec les Maures et avec les Juifs, et par leurs expéditions en Orient, ces peuples avaient subi une évolution dans leurs croyances. Leur contact avec les Italiens n'y avait pas peu contribué, non plus que leur liaison ou plutôt leur fédération avec les Catalans. En Italie, la tradition classique ne s'était, pour ainsi dire, pas éteinte : il y existait, depuis longtemps, des sectes pythagoriciennes (1). Les épicuriens y étaient nombreux ; il n'y a qu'à voir l'importance

(1) *Biographie d'Arnaud de Villanova*, par Champier. Elle se trouve au commencement des ouvrages d'Arnaud de Villanova. Edit. Bâle, 1565.

que Dante leur accorde dans son *Enfer*. Les Gibelins n'avaient pas de religion et professaient le naturalisme: leur chef Farinata croyait que c'est sur cette terre même que nous devons chercher le paradis. Les Deux-Siciles devenaient, sous les Hohenstaufen, un foyer d'athéisme. D'un autre côté, la maison de Barcelone s'opposait au pape presque systématiquement. Dans tous les Etats de la Catalogne les gens abondaient qui croyaient que la religion mahométane valait autant que la catholique (1). On y tenait des conciles auxquels assistaient des catholiques, des islamites, des juifs et des incrédules, qui y discutaient chacun leurs opinions. La loi protégeait celui qui ne voulait pas honorer les manifestations extérieures du culte chrétien; elle ordonnait que les portes fussent ouvertes pour qu'il pût y attendre qu'elles passassent. Le panthéisme arabe d'Avicenne, d'Averroès était devenu général dans les Universités du royaume d'Aragon. Avempace naquit dans ce royaume (2). Avicebron publia à Saragosse sa *Fons Vitæ* (3) et mourut à Valence. Pierre Oller, Durand de Baldach, Bonanato, Jacob Justo, Nicolas de Calabre, Barthélomé le Génois, Arnaud de Muntaner (4), et plus tard Arnaud de Villanova furent condamnés par les papes, les premiers comme antichrétiens, le dernier comme dissident. Qu'y a-t-il d'étrange que le Languedoc, en commerce continuel avec de tels pays, parlant une langue analogue à celle de l'un et la même que l'autre, fût à cette époque éminemment anticatholique? Les comtes du Midi, apparentés avec ceux de Barcelone qui protégeaient de telles idées, amis des Italiens, en relation avec le roi Jean d'Angleterre, le grand ennemi des papes, ne pouvaient pas avoir, vraiment, les mêmes croyances que les féodaux français.

(1) Eymeric, *Direct. Inquisit.*, p. 198.
(2) Fray Ceferino Gonzalez, *Hist. de la Philos.*, vol. II, p. 381.
(3) Fray Ceferino Gonzalez. *Hist. de la Philos.*, vol. II. p. 402.
(4) Eymeric, *Direct. Inquisit.*

Il en fut de même pour les riches bourgeois qui trafiquaient avec les susdits pays, et qui, dans leurs cités, vivaient sous un régime de liberté plus voisin de la république que du féodalisme. L'esprit chrétien de pauvreté et d'humiliation n'y avait pas pénétré. Tout se passait en fêtes et en banquets ; la générosité menait à la prodigalité ; dans les affaires publiques on jetait l'or. Personne ne faisait cas des excommunications ; les prêtres y étaient un objet de risée ; aucun d'eux n'osait revêtir ses habits et ses insignes. Quelques soldats (les routiers), de Catalogne et du pays même, envahissaient les terres de l'Eglise ; ils bâtonnaient les clercs et mutilaient les images du Christ ; ils le traitaient plus mal que les bourreaux de la légende.

Raymond VI de Toulouse se servit toujours de ces excommuniés ; il se battait les jours de fête et la semaine sainte, et il chassait les évêques de ses domaines. Sur un signe de lui, un de ses hommes assassinait le légat du pape, Pierre de Castelnau. Ses bouffons, pour lui plaire, se moquaient de la messe ; ses plus intimes amis étaient les hérétiques *ensabatatz ;* et les autres seigneurs agissaient comme le comte de Toulouse.

Les croyances contraires au catholicisme, professées en ce pays, avaient été, selon quelques auteurs, apportées d'Orient par un Grec. De ces croyances on sait peu de choses précises. Une espèce de gnosticisme ou mieux de manichéisme, à ce qu'il paraît, servait à expliquer, selon eux, la création ainsi que la lutte matérielle et la lutte morale qui y coexistent (1). Le Bien était un principe divin qui avait le Dieu du mal pour antagoniste. La création était fille du Diable ; sinon, comment expliquer tant d'imperfection dans l'homme? comment se rendre compte de la guerre que tout lui fait dans la nature, comme si tout conjurait en elle pour l'anéantir? Si le Diable est un Dieu qui dis-

(1) Voir Peyrat, *Histoire des Albigeois*.

pose de la création, égal en pouvoir au Dieu bon ; s'il est celui qui nous a donné notre corps et a produit tout le monde matériel qui l'entoure, de deux choses l'une : ou nous devons nous soustraire à la chair en la domptant et même en l'anéantissant par la mortification, pour enlever au Malin tout ce qui pourrait entrer sous son pouvoir : ou nous devons lui donner tout ce qu'il a produit, la chair, les sens, et nous abandonner à la volupté pour qu'il prenne le corps qui lui appartient et laisse libre notre âme, laquelle procède du Dieu bon. Arrive-t-on au bien en combattant le Diable et en lui refusant tout, ou y parvient-on en lui donnant la matière seulement, pour qu'il laisse libre l'esprit? Cette question, qui avait surgi aux premiers temps du christianisme, s'était posée à nouveau parmi les peuples du Midi depuis plus de dix siècles.

Tous les *bons croyants* affirmaient que, dans ce pays, on avait opté pour la réponse la plus opposée à l'ascétisme chrétien ; que les nations du Languedoc et des Pyrénées avaient accepté tout à fait la solution sensualiste ; que, dans ces communes, on n'adorait d'autre Dieu que le Diable; que la crapule en était le culte, et la femme la prêtresse, et que les cours d'amour étaient des sortes de conciles dont les décrets impudiques légitimaient la polygamie et même l'adultère (1). On disait que la do-

(1) La prépondérance de l'amour et de la femme sont des choses générales à presque toute l'Europe à cette époque et non le fait du Midi spécialement. Le livre d'André Lechapelain, tout plein de décisions immorales, est inspiré en grande partie par Marie de Champagne. Dans le Midi le caractère méridional donnait un peu plus d'apparat à ces tribunaux. Le même André Lechapelain fait naître son livre en Bretagne: une fée le donne au chevalier. On peut en juger par les sentences suivantes :

Art. I. *Causa conjugi non est ab amore excusatio* (le mariage n'est pas un obstacle à l'amour). Art. XXVI. *Amor nihil potest leviter amori denegare* (l'amour ne doit rien refuser à l'amour). Art. XXXI. *Unam feminam nihil prohibet a duobus amari et duabus mulieribus unum* (rien ne s'oppose à ce qu'une dame soit aimée par deux amants et un

bauche régnait au château de Béziers ; qu'au château de Foix l'orgie trônait, présidée par le comte lui-même. Les clercs accusaient le comte de Comminges d'avoir trois femmes ; ils racontaient du comte de Toulouse que, tout jeune, il couchait avec les concubines de son père ; que, non content de cela, il abusait de sa propre sœur, et ils l'appelaient « membre du Diable, persécuteur acharné de la Croix et de l'Eglise, soutien des hérétiques, bourreau des catholiques, ministre de perdition, apostat couvert de crimes et cloaque de tous les péchés ».

Il arriva que saint Dominique, venant de combattre avec les moines de Cîteaux les hérétiques vaudois, vit, en état d'illuminisme, que beaucoup d'âmes se perdaient chaque jour dans le Midi. La vision lui révéla que, dans le Languedoc, il y avait grand nombre de châteaux où l'on n'avait pas communié depuis trente ans. « La nuit de l'ignorance couvrait ce pays, et les bêtes de la forêt du Diable s'y promenaient librement. » Le saint accourut pour y prêcher ; en vain ! les fils des comtes et des barons du pays limousin continuaient à fréquenter les chaires hérétiques et refusaient d'aller aux couvents. L'évêque d'Osma joignit ses prédications à celles du saint, sans obtenir un plus grand résultat. Alors l'évêque basque, s'adressant au ciel s'écria : « Seigneur, abaisse ta main et châtie-les pour que tes épreuves les éclairent ! » Innocent III écrit alors quelques lettres pleines d'une pieuse fureur. Les frères de Cîteaux imaginent un Dieu irrité comme celui d'Israël, et qui leur demande des victimes : Dieu de mort et de ruine, espèce de Christ sanglant qui exige une soumission absolue à sa puissance, et qui se montre avec

homme par deux dames. La décision que l'amour ne pouvait exister entre personnes mariées est de la comtesse Marie de Champagne. Pour plus d'éclaircissement sur le premier chapitre du *Code de l'amour*, d'André Le chapelain, voir Antony Meray, *la Vie au temps des cours d'amour*. Pour étudier l'influence toute spéciale des cours d'amour sur les mœurs du Midi, voir l'excellent ouvrage de Victor Balaguer, *Historia politica y literaria de los Trovadores*. Madrid, 1879.

tous les caractères féroces du primitif Iahweh. Un appétit de vengeance éclate dans le prêtre; une soif insatiable de meurtre le consume (1). Il s'adresse à tous les princes, à

(1) Les incendies, les carnages, les actes de cruauté les plus féroces, et les dévastations, exécutés ou ordonnés par le clergé qui accompagnait la croisade, sont inouïs. La description qu'en fait, dans son poëme, Guillaume de Tudèle indigne tous les gens de cœur. Parmi les nombreux actes de cruauté commis par les croisés, la mort de la malheureuse comtesse de Lavaur est épouvantable Après avoir pendu son frère Eymeric, avec plus de quatre-vingts chevaliers qui, ayant résisté aux nombreux barons commandés par Montfort, avaient été faits prisonniers dans la lutte, après avoir brûlé plus de quatre cents Albigeois, ils se saisirent de Giraude et la jetèrent dans un puits, qu'ils comblèrent de pierres. Le même poëte, quoique catholique et papiste, s'écrie : « C'était horrible! » après avoir remarqué « que ce fut deuil et péché, car jamais personne n'avait quitté cette dame sans qu'elle lui eût donné à manger » Les autres prisonnières eussent subi le même sort, si un Français courtois et aimable, ému par un tel crime, ne les eût toutes fait échapper.

Le poëte consigne aussi que « jamais plus grand ou plus accompli chevalier ne fut pendu en si bonne compagnie ».

C'anc mais tant gran baro en la crestiandat
No cug que fo pendutz ab tant cavalier de latz;
Que sol de cavaliers n'i a la doncs comtat
Trop mais de quatre vins, so me dig un clergat,
E de sels de la vila ne mes om en un prat
Entro a quatre cents que son ars e cremat
Estiers dama Guirauda qu'an en en potz gitat.
De peiras la cubriron, don fo dolz e pecatz,
Que ja nuls hom del segle, so sapchatz de vertatz.
Ne partira de leis entro agues menjat.

(*La Causo de la Crosada*, vers 1551-1560.)

Ben quatre cents eretjes del linaje putnai
l'arseron en un foc, e si feron grand rai.
N'Aimerigatz fonp endutz e mant cavaler lai,
Quatre vins n'i penderon com om los lairos fai;
E'ls meson en las forcas l'u sai e l'autre lai.
Na Girauda fo preza que crida e plora e brai.
En un potz la gitèron a travers, ben o sai;
De peiras la cauferon, trop om n'ac grand esmai :
E de las autras donas us frances cortes gai
Las fe estorcer trestotas com om pros e verai.

(Vers 1620-1629.)

Pour voir plus de détails sur la barbarie des croisés de Montfort et de

tous les chevaliers, à tous les peuples; il leur signale les contrées du Midi comme de nouveaux pays de Sodome et de Gomorrhe, sur lesquels doit pleuvoir le feu divin. Du sang! du sang! voilà ce qu'ils veulent; et qu'il coule à torrents! A ceux qui le versent, toutes les richesses! tous les biens! les terres et les châteaux avec les pays qu'ils renferment; et la bénédiction du pape! Et les besoigneux barons du Nord s'émeuvent (1) et tirent leur glaive.

Une croisade de Français, de Flamands et de Germains se lève pour défendre Dieu et empoigner les trésors du Diable. Les bandes commandées par Montfort et l'abbé de Citeaux, et dirigées par l'évêque de Béziers, se précipitent sur le Midi. Le saint évêque livra sa ville pour qu'elle fût la première à subir la colère divine, pareil au pécheur qui abandonne son corps au châtiment pour donner l'exemple de la pénitence. L'évêque avait fait une liste de ceux qui appartenaient au Diable; mais, dans la fureur de l'assaut, trouvant la distinction embarrassante en de telles circonstances, le légat tire l'épée et s'écrie :

leurs prélats, lire la préface de l'*Hist. de los Trovadores* de V. Balaguer, et le chap. *Folquet de Marsella*, t. III.

(1) Après que les ribauds, dirigés par leur roi, eurent mis Béziers à sac et s'y furent installés, les barons français, allemands et normands les chassèrent à coups de bâton et s'emparèrent de leur butin; en vengeance de quoi ceux-là mirent le feu à la ville. *La Chanson de la croisade contre les Albigeois* (vers 501 à 513) publiée par Paul Meyer.—Dans la lettre que l'abbé de Citeaux envoyait, par ordre de Rome, au comte de Toulouse, pour amener sa soumission, il le prévenait, entre autres choses, que les croisés pourraient prendre à leur gré ce qu'ils estimeraient de meilleur sur les peuples de son domaine, et que personne ne devait s'y opposer ».

« E s'ils coms de Montfort ni'ls crosats que vindran
Cavalgan sobre lor coma trop ome fan,
E si prendian del lor, ja non o defendran. »
(Vers 1397-99.)

Un proverbe de cette époque, très-commun dans le nord de la Catalogne et en terre de Languedoc, disait : « Mieux vaut un voleur qu'un croisé »; une variante dit « qu'un prêtre ».

« Tuez-les tous ! Dieu saura reconnaître les siens ! » Après Béziers succombent des châteaux et des villes qui se défendent bravement. Inutile leur fut le secours que le valeureux Pierre II leur amena de Barcelone. C'était un mécréant, et d'après les catholiques son impiété devient la cause de sa mort devant Muret; et les croisés déshonorent même sa mémoire en disant qu'il était venu à la défense des Albigeois à l'instigation d'une dame hérétique avec laquelle il entretenait des amours adultères, comme le prouvait une sienne lettre qu'ils avaient interceptée (1).

Le roi d'Aragon mort, les Albigeois défaits, l'Eglise

(1) Le roi Don Pedro mourut sans combattre et par trahison; il avait revêtu une armure ordinaire et les croisés le confondirent avec un de sa suite, lequel portait les quatre barres rouges sur l'écu, comme tous ceux de Barcelone. « Ce n'est pas le roi, » criaient les croisés. Alors, à la mode d'un bon chevalier, il s'élança au-devant des siens, la visière levée et le corps découvert, disant : « Le roi, le voici ! » Tous se ruèrent sur lui et le massacrèrent. Ce fut véritablement un assassinat digne des hommes de Simon de Montfort. Le jour d'avant, avec ses troupes et les gens de Toulouse, il avait si bien battu les croisés à Muret, qu'il avait obligé de se réfugier dans un donjon tous ceux qui avaient survécu (vers 2931 à 2943). Il fut d'avis de ne pas prendre la ville, mais d'y laisser entrer Simon de Montfort et, aussitôt, de l'y assiéger. Effectivement, Montfort arriva et pénétra dans Muret, laissant en dehors une partie de sa nombreuse armée. Don Pedro l'attaqua alors et l'obligea à se replier vers la ville, l'y poursuivant si étroitement, qu'on s'y battit à l'entrée même avec des armes de courte portée, si bien que la porte était toute vermeille de sang (3022 à 3029). Mais aussitôt Simon de Montfort sortit par une autre porte et se dirigea vers le camp catalan-albigeois. les troupes aragonaises étaient en train de manger. Ce fut alors que Don Pedro se porta à la rencontre de Simon de Montfort avec quelque peu des siens et fut tué. En outre du poëme de Guillaume de Tudèle, on peut voir la Chronique de Baudouin d'Avesnes, citée par Vaissette en son tome III de l'*Histoire du Languedoc*, note XVII. Consultez aussi l'*Histoire du roi Don Jayme Ier d'Aragon*, écrite par lui-même (traduction castillane de Mariano Flotats et de Antonio de Bofarull, Valence). Il faut se défier de ce que dit Pierre de Vaux-Cernay, moine et très-âpre partisan de la croisade. Michelet, dans son récit de cette bataille de Muret (*Hist. de France*, t. II, p. 312), ne juge pas bien les troupes qui accompagnaient le roi d'Aragon et ne cite pas les deux victoires qu'il avait remportées sur les croisés quand il mourut.

a vaincu le plus grand obstacle. Toutefois le Diable a encore parmi les potentats un auxiliaire, Frédéric II, de Sicile, ce roi poëte, cet hérétique couronné, qui réunit à Palerme un grand nombre de docteurs musulmans, de traducteurs juifs et d'astronomes de Bagdad, qu'il paye splendidement. Il est entouré de matérialistes comme Ubaldini ; personne presque n'est chrétien dans sa cour. De plus, il entretient à Salerne une grande université sarrasine, dans laquelle sont traduits et commentés les textes païens d'Hippocrate et de Galien ; on permet aux docteurs infidèles d'y profaner le corps des chrétiens en les découpant pour en analyser le mécanisme. Quelques-uns affirment que Frédéric a un sérail pour ses plaisirs. Non content de cela, il s'adresse à des penseurs de l'Islam pour obtenir d'eux la solution des grands problèmes : *l'éternité du monde ; qu'est-ce que l'âme? quelle méthode suivre dans la spéculation intellectuelle?* Telles sont les questions sur lesquelles il les interroge. Et pour achever de scandaliser la chrétienté, il va à Jérusalem, sur les lieux saints mêmes, se moquer de Jésus-Christ, et, devant les infidèles et leur armée, il rengaîne son épée, tend la main au sultan Saladin et se met à disserter avec lui sur l'existence de Dieu, la formation de l'Univers et les lois mathématiques qui le régissent (1). Le sultan lui envoie une sphère céleste, qui est une ébauche de la création ; on y voit la trame dont le Créateur a tissu les mondes ; et, quand Frédéric II se trouve en péril, c'est le sultan qui le soutient contre les Templiers, refusant de lui obéir à cause de son impiété. Tout le monde le tient pour l'Antechrist. Grégoire IX l'excommunie et l'excommunication produit son effet. Son propre beau-père lui enlève le royaume de Naples, un de ses fils s'empare de sa couronne d'Allemagne. Alors il revient de Palestine, et, comme il est aidé par Satan, il reconquiert tout ; il fait

(1) Voir les *Lettres de Lesvignes.*

même pape une de ses créatures, mais Dieu n'en veut pas. N'importe! Frédéric en élit un autre, un de ses amis, impie comme lui. La Providence touche le cœur du nouveau pape ; il devient l'ennemi le plus âpre de l'hérétique empereur qui l'avait élevé au trône ; il l'excommunie, le déclare dépossédé de sa couronne et nomme son successeur. Frédéric demande à transiger. « Pas de transaction avec le Diable! » lui répond Célestin VI, et il ne lui permet pas de se retirer en Orient. Son conseiller et ami tente de l'empoisonner ; enfin il meurt en luttant contre les chrétiens, et l'Eglise poursuit ses descendants. Il paye ses fautes jusqu'à la troisième génération, comme les maudits. Manfred, ce sultan de Nocera, périt sous les mains des fidèles du duc d'Anjou. En Sicile, Conradin monte à l'échafaud et meurt, jetant le gant au souverain pontife. Le pape avait exterminé cette « race de vipères ». Le Saint-Siége n'avait plus rien à craindre.

Quand elle a terminé la guerre contre les hérésies appuyées par les princes, l'Eglise se dévoue à poursuivre énergiquement celles qu'inspire le Diable de la Recherche.

Un moine curieux, non des jongleries de mots ni des entités vides de la scolastique, mais des phénomènes de la nature ; talent encyclopédique, mathématicien, astronome, physicien, chimiste, médecin, psychologue et philosophe, attirait l'attention du monde, au nord de l'Europe. Il avait étudié à Oxford et à Paris ; pour apprécier les textes en toute leur intégrité, il voulut les connaître dans les langues mêmes où ils avaient été écrits ; à cette fin, il apprit le grec, le latin, l'hébreu et l'arabe. Véritable prophète du positivisme, il affirmait hardiment que les mathématiques étaient le fondement de toute la science. « Prima erit inter scientias, écrivait-il, et precedens alias, et disponens nos ad eas. » En étudiant Aristote, il découvrit le point d'où celui-ci était parti pour arriver à la science, et il l'accepta. Le monde réel fut

la base de sa spéculation, mais en s'élevant aux idées générales par un procédé plus solide et exposé à moins d'égarements. « Aristote, disait-il, fut un grand penseur, mais nous pouvons atteindre plus haut » ; et, l'estimant ce qu'il valait, il repoussait son autorité, qui commençait à écraser l'intelligence dans les écoles, et il lui substituait celle de l'expérimentation.

On est émerveillé de tout ce que découvre le *Docteur admirable*, en prenant la nature pour sujet et l'expérimentation et l'observation pour méthode. Il s'aperçoit de l'erreur du calendrier Julien relativement à l'année solaire, et en 1264 il propose de la corriger. L'ignorance monacale le traite de fou ; mais il ne s'intimide pas. Après avoir étudié les moyens employés par les Arabes Espagnols pour observer les objets, il réfléchit sur les effets des verres lenticulaires et il invente les lunettes pour les presbytes ; aussitôt il formule la théorie du télescope, en expliquant en vertu de quelles lois l'homme peut voir les astres et par quels moyens il peut suivre leur cours dans l'espace et y observer leurs positions respectives. Il connaît la poudre et la manière de lancer le feu pour détruire les obstacles ; il entrevoit les bateaux à vapeur, les locomotives et la navigation aérienne (1). De plus, il perfectionne la distillation ; il trouve le secret de la combustion, « l'air est l'aliment du feu », affirme-t-il ; après beaucoup d'expériences chimiques, il combat la manie de l'alchimie. « Faire de l'argent avec du plomb, dit-il aux alchimistes, de l'or avec du cuivre est aussi absurde que de créer quelque chose de rien. » Il ne s'apercevait pas qu'il traitait d'absurbe le dogme fondamental de la création du monde. « Ceux qui ont prétendu y réussir, ajoute-t-il, ont agi de mauvaise foi et n'ont obtenu au fond du creu-

(1) « Instrumenta navigandi possunt fieri sine hominibus remigantibus... Currus etiam possunt fieri ut sine animalibus moventur cum impetu inestimabili. Possunt etiam fieri instrumenta volandi. » (*De secretis operibus*, p. 37, 38.)

set qu'un métal brillant, dont les reflets les ont trompés (1). La magie est une farce de ventriloques et de prestidigitateurs dont le monde est plein. *Tous les grands résultats s'obtiennent naturellement.* Seule l'étude de la nature est féconde. La pauvre humanité est encline à créer le merveilleux; et elle ne se donne pas la peine de scruter ni d'interroger la nature directement avec sa raison (2). »

Le savoir de Bacon était extraordinaire pour son époque; ses découvertes paraissaient impossibles à réaliser, ses affirmations insensées ou hérétiques. Malgré ses réfutations de l'alchimie et de la magie, on l'accuse de sorcellerie : les Cordeliers de Paris défendent de communiquer à personne ce qu'il écrit. Si un pape le protége, un autre le condamne. On ne nie pas ses inventions, mais on les attribue au Diable. Ses prodiges, il les réalise avec l'aide du Malin. On dit qu'avec la coopération de maître Satanas, il a construit des instruments, qui lui font voir les fourmis grosses comme des chiens et lui permettent de compter, du haut d'une colline, les grains de sable d'une plage. Au moyen de ces instruments les herbes apparaissent agrandies comme des arbres, et les villes et les contrées les plus éloignés se rapprochent; avec eux il lit à distance des livres qu'on ne distingue même pas. De plus, on ajoute qu'il a trouvé la recette du tonnerre et de la foudre. Avec une poussière, noire comme les ténèbres, qui s'enflamme comme un éclair, il peut détruire des villes en un instant. « Vous appelez ces choses œuvres du Diable, — dit-il en se défendant de l'ignorance orthodoxe — parce qu'elles sont supérieures à votre intelligence. C'est l'incapacité des théologiens et des canonistes, qui, seule, est cause qu'elles sont détestées et accusées de magie. » Mais rien n'y fait. « Le Diable se fait nier par ceux qu'il in-

(1) Epistola Fratris Rogeri Baconis *De Secretis operibus artis et naturæ et nullitate magiæ.*

(2) *Opus majus.*

spire, » lui répond-on, et on le met dans un cachot; ses livres sont, comme lui, chargés de chaînes et cloués sur un poteau dans la Bibliothèque des Cordeliers de Paris, où, avec le temps, ils pourrissent rongés par les rats.

Ni le roi Jean d'Angleterre ni l'empereur d'Allemagne n'avaient rien pu contre l'Eglise. Saint Jacques avait défait les infidèles à las Navas de Tolosa. Dans le Languedoc, on ne laissait pas vivre un hérétique. Le roi impie d'Aragon était tombé aux pieds du religieux Montfort, comme le Dragon infernal terrassé par saint Georges. De Frédéric II, rien ne restait, pas même la race. Bacon était incarcéré; les impies des universités étaient châtiés; on n'entendait plus de blasphèmes dans la chaire. L'ascendant divin était manifeste; Jésus-Christ triomphait sur toute la ligne. Mais le Diable avait si profondément enraciné l'impiété que, bien que l'arbre fût abattu avec tous ses rameaux, ses racines plongeaient encore dans le sol. Les principales contrées hérétiques étaient soumises, mais combien de gens étaient encore les suppôts de l'esprit malin! Pour le déloger, il fallait détruire tous ceux qu'il possédait. Pour le découvrir partout où il était, on institue les Dominicains, ces frères voyageurs, police de l'Eglise, qui vont quêtant la piste du Diable, tels que des chiens de Dieu (1); et l'Inquisition apparaît avec ses bûchers pour détruire les corps où Satan avait élu domicile.

Satan, chassé du pouvoir politique, sans presque pouvoir parler dans les écoles, se manifeste dans l'ordre économique. A la fin du treizième siècle, il n'est plus professeur ni capitaine d'armée; il est Roi de l'or.

Après les grands désastres du Midi, le pouvoir des papes étant raffermi et dominait les monarques héréti-

(1) Les Dominicains, décomposant leur propre nom, s'appelaient eux-mêmes *les chiens de Dieu* (Domini canes), et représentaient leur ordre sous la forme d'un limier blanc et noir, ainsi que leurs habits, et tenant en la gueule une torche ardente.

ques, l'inquisition établie, les universités muettes, tout culte de la pensée est abandonné. La gaie poésie disparaît ; la douce influence des cours d'amour s'évanouit. On voit apparaître une société sombre, fanatique, irritable et mystérieuse. Les sources de l'intelligence détruites, les richesses matérielles manquent. Les troubadours chantent moins qu'ils ne gémissent au son lugubre de leur luth autrefois joyeux (1). Il n'existe plus de chevaliers ardents protecteurs du faible contre le fort, ni de ces seigneurs illustres, qui réunissaient dans leurs châteaux des cours de savants et de poëtes. Ne cherchez plus de princes lettrés (2) : les nobles s'enorgueillissent de ne savoir pas signer ; ils scellent avec le pommeau de leur épée. L'Europe se couvre de congrégations d'encapuchonnés ; la flagellation est à l'ordre du jour. Pour chasser le Diable, le catholicisme, avec l'aide des barons du Nord, a tout anéanti !

Après les croisades, les dépenses augmentent dans les châteaux et dans les cours. Les rois dissipent les trésors par leurs mains et par celles de leurs favoris. De plus, il leur faut de l'argent pour lever des armées, qui les défendent de leurs voisins et leur assurent la prépondérance sur leurs vassaux. Le roi demande de l'or aux barons ; le fisc se charge de l'exiger impérieusement ; les barons, contraints, le réclament par la force à leurs vassaux ; il faut

(1) « Se deult, gémit et se lamente plus que n'esjouit ni ne chante », dit-on en France ; et en Aragon : « Y a no'n canta qu'en plora sa trista veu. »

(2) « Où est-il le roi Don Juan ? s'écrie Georges Marique. Les infants d'Aragon où sont-ils ? Où sont tous ces gentilshommes ? et toutes ces gaies inventions qu'ils avaient mises en vogue, où sont-elles ? »

« Que se hizo del Rey don Juan ?
Los infantes de Aragon,
Que se hicieron ?
Que fué de tanto galan.
Y que de tanta invencion,
Como trujeron ? »

que le contribuable le sue, cet or, dans les villes comme dans les champs, ou bien que, pendu à une potence, il paye le crime de ne pas en avoir. « De l'argent! de l'argent! » crie l'homme d'armes au malheureux paysan (1), auquel il demande, pour la quatrième ou cinquième fois, l'impôt du seigneur du château ou la dîme de l'abbé (2). On a beau

(1) Jamais pitié de toi n'avoye,
Sà de l'argent! sà de l'argent!

(2) Qu'on juge de la convoitise et de la brutalité des barons pour se procurer de l'argent, par la plainte d'Alphonse Alverez de Villasandino. Cinq cavaliers lui ont enlevé les papiers qui acréditaient leurs dettes envers eux, et lui ont volé toutes les valeurs qu'il possédait.

Ay del Rey! ay de justicia!
Ay de Dios! que me robaron
Algunos que me rasgaron
Mi carta con avaricia
. . . . . . . . . . . . . .
Pero diaz de Quesada,
E su yerno el de Valdes
Estos dos é otros tres
Se hecharon en celada
En vuestra corte é meznada
Per me robar como Moro,
Por lo cual mil doblas de oro,
Vale hoy menos mi posada. »

« Hélas! le roi! hélas! la justice! — Hélas! mon Dieu! Quelques-uns m'ont volé, — qui ont déchiré mon papier pour convoitise. — Pierre Diaz de Quesada — et son beau-fils le seigneur de Valdès, — les deux, avec trois autres, — me tendirent une embûche — en se feignant gens à votre service, — pour me voler comme un Maure, — et après cela mon hôtel — ai perdu plus de mille écus d'or. »

(*Biblioteca univer.*, colleccion de los mejores autores, t. XXX, p. 37.)

Voir aussi la convoitise des clercs dans le *Quadriloge invectif* d'Alain Chartier :

Helas, prélats et gens d'église
Qui nous voyez nus en chemise,
Pour Dieu, regardez nos visages
Qui sont si piteux et si pâles.

battre le pauvre peuple, il ne peut le donner. Le baron du château, ne pouvant payer son tribut au roi, est menacé de confiscation ; et l'Eglise, cessant de recevoir ses revenus, est en péril de misère.

Comment faire? Alors on jette les yeux sur les marchands, sur les banquiers: « qu'ils entrent dans les conseils », disent les princes; peu importe qu'ils soient juifs, s'ils savent le moyen de découvrir l'argent, qui ne se trouve plus nulle part. Et les rois convertissent en blason la *rouelle* jaune, signe d'infamie dont sont marqués les juifs (1), et ils leur abandonnent le fisc. En France, Philppe le Bel les admet en ses conseils. En Espagne, on les appelle *dons*, de *dominus*, c'est-à-dire *seigneurs*, comme les chevaliers chrétiens. En Castille, toutes les rentes royales, autrefois affermées par les ecclésiastiques, passent entre leurs mains. Alphonse le Sage leur accorde de grandes immunités. Jacques I^er^, le Conquérant, en fait ses intendants et ses secrétaires, en Aragon, en Catalogne, à Valence, à Majorque (2), et il les défend contre l'Inquisition et le clergé. Les rois de Portugal leur donnent des bailliages et des majorats. Bien des monarques les arment de leurs propres prérogatives. Les mandats qu'ils lancent contre les villes et les baronnies ont force de loi.

A cette époque, la banque, à peine née, commençait à balbutier, mais elle balbutiait les lettres d'un abécédaire imposant, lettres mobiles, qui rendaient les valeurs effectives sur tous les points de la terre. Grâce aux lettres de change, le créancier était présent partout; la fuite ne servait de rien au débiteur ; la banque lançait une de ces terribles lettres, et aussitôt il était arrêté; sa dette le poursuivait comme un remords, et ne l'abandonnait pas plus que son ombre. Le crédit effaçait les distances. Cette invention ne laissait pas d'avoir quelque chose de

(1) Concile de Latran, canon 68.

(2) Voir Amador de los Rios, *Hist. des Juifs en Espagne et en Portugal*, t. I, chap. VI, VIII, IX, X, et t. II, chap. I.

diabolique pour les chrétiens, qui en ignoraient la provenance (1). Par le moyen de la lettre de change et par son crédit dans les autres pays, le marchand pouvait manier des valeurs sans se servir de métal. Un homme seul tenait en son portefeuille ce que n'auraient pu transporter cent galères pleines. La valeur d'un ou plusieurs objets d'art ou d'industrie, de mille livres, d'un million de livres, se faisait sur un papier, et cela suffisait pour faire paraître, aussitôt qu'on l'appelait, l'or qui devait la représenter. Et toutes les valeurs de l'humanité tout entière tenaient, concentrées, au milieu d'une feuille de parchemin. La richesse était spiritualisée par l'écriture. Elle pouvait voyager sans se perdre ; si on la dérobait, la valeur, par cela seul qu'elle avait été dérobée, s'échappait des mains du voleur ; au pouvoir de celui-ci, elle ne représentait rien ; c'était un papier comme un autre. Et elle pouvait encore se diviser et se subdiviser, croître et multiplier indéfiniment.

Les opérations de la banque, à cette époque, semblaient un mystère ; l'argent augmentait d'une manière incompréhensible aux yeux du vulgaire ; et, en cette matière, les rois, les nobles, les prêtres étaient du vulgaire. Il ne laissait pas de paraître étrange que l'or s'accumulât toujours dans les mains de juifs ou de chrétiens qui vivaient en commerce avec les infidèles. Toute fortune, qui n'était pas obtenue par héritage, par conquête ou par des taxes imposées, passait, auprès du peuple, pour un miracle du Malin. En son ignorance, il ne connaissait d'autre source de richesse que celle-là. Aussi recourait-il à l'alchimie pour

(1) Les lettres de change sont originaires de Babylone, ou du moins on les employait dans cette ville commerciale. C'étaient des briques cuites, sur lesquelles on écrivait l'ordre de payement. De Babylone, l'invention passa en Perse, et de là les Arabes la propagèrent en Europe. D'autres pensent que ce sont les Juifs, qui prirent la lettre de change directement en Chaldée et changèrent la brique en tablette de bois et en parchemin. Voir Lenormant, *La Monnaie dans l'antiquité*.

expliquer la fortune de tous ceux qui étaient devenus riches par d'autres moyens : le surnaturel lui expliquait ce que les chiffres n'eussent pu lui faire comprendre. L'or, en cet âge de fer, était considéré comme stérile. Ne comprenant pas que la richesse vient du travail et que sa source principale est l'intelligence, on prenait la valeur conventionnelle pour la valeur réelle et effective, la croyant immanente au noble métal. On s'imagina que cette matière privilégiée était la propre valeur convertie en pâte, et on se figura qu'on ne pouvait l'obtenir qu'en tourmentant la nature dans un creuset avec l'aide du Diable. L'argent se multipliait tout seul dans les coffres de certains marchands et des Israélites. Comment s'effectuait cette germination métallique, cette fécondation minérale au fond de la cave d'un Ibrahim ou dans la cale d'un navire catalan ou génois? C'était un mystère. On observa alors que l'or s'amollissait au feu, que la flamme et le charbon le purifiaient et qu'il se dissolvait dans des eaux chargées d'esprit, à odeur infernale et à couleur de feu. L'or, donc, appartient au Seigneur des Enfers; celui qui habite les entrailles de la terre, doit posséder l'immense trésor souterrain et seul peut le donner. Les métaux s'extraient de là; qui sait s'il les a créés? Jésus-Christ est l'ennemi des richesses; l'Antechrist sera donc un alchimiste qui fera de l'or, des pierres précieuses et toutes sortes de valeurs(1). Sûrement, tout cela doit appartenir à l'adver-

(1) Eximenès écrivit, sur parchemin, au quatorzième siècle, un livre manuscrit des plus curieux, intitulé *la Vie du Christ*, dont l'unique exemplaire que l'on connaisse est aujourd'hui à la bibliothèque de l'Université de Barcelone; l'Antechrist y est décrit comme un juif magicien. Né en Babylonie, il aura le pouvoir de faire de l'or et de l'argent et d'en donner à tous ceux qui le suivront, autant qu'ils en auront besoin; pour cela, il aura des diables qui, en temps utile, les lui extrairont du fond de la mer ou des mines du centre de la terre. Il dit ceci :

« L'Antechrist sera juif de la tribu de Dan et il sera bâtard, fils de père et de fille, et naîtra en Babylonie et sera fort bien doué de tous les biens de la nature, c'est-à-dire en beauté de corps et en belles paroles,

saire. Satan, poursuivi et défait comme père des hérésiarques, se présente à nouveau comme roi des métaux nobles, et tous l'acclament (1).

généreux et libéral et fort affable et aimable, et il sera doué des biens de la fortune et de science aussi ; et en tous les arts et dans les grandes sciences, il en saura plus que Salomon ni aucun autre philosophe qui ait jamais été, et tel sera-t-il dès son enfance; car il sera né en Babylonie, où il y aura abondance de maîtres en arts magiques, dans lesquels il sera puissamment enseigné, car un grand démon lui apprendra tout ce qu'il *pourra* et principalement l'art d'alchimie, *et il fera de l'or et de l'argent autant qu'il en voudra.* Les démons lui enseigneront à trouver et à faire de l'or et tous les autres métaux des mines naturelles, qui sont au monde, et ils lui apporteront de l'or du fond de la mer. »

Eximenes, *Vita Christi*, chap. XXXIII.

(1) Voir la brochure intitulée *Llibre compost per fra Anselm Trumeda*, Edit. Cervéra, estampa de la Bibl. de l'universitat, per Joseph Barber y Com.

Dans cet écrit, qui date du quatorzième siècle, on trouve décrit le pouvoir que l'or a dans ce siècle, spécialement sur les gens d'église.

Diners de tort fan veritat,
Y fan de Jutje Advocat.
Com savi fan tornar orat,
Puix de aquell hajes.
Diners fan be, diners fan mal.
Diners fan l'home infernal,
Y fanlo Sant Celestial,
Segons dells usa.
Diners fan bregas y rumors,
Y vituperis y honors.
Y fan cantar los Preicadors :
Beati quorum.
Diners alegran los infants
Y los frares Carmelitans.
Y fan cantar los Capellans
A les grans festes.
Diners als magres fan tornar gorts,
Y fan tornar llegitims los borts ;
Si diuent jas à homens sorts
Tantost se giran,
Diners tornan als malalts sans;
Moros, Jueus y Christians,
Deixant à Deu y tots los Sants,
Diners adoran.

Il n'y a rien comme la nécessité pour vaincre les répugnances (1).

Dès ce moment il n'y a plus personne, qui, pour acquérir de l'or, n'ait recours à un juif. Le hautain seigneur, quand la ville est enveloppée des ombres de la nuit, descend de son château et, la face cachée par le bord de son manteau, se dirige, à travers les ruelles, vers le quartier des juifs; il souffre que le juif le fasse attendre à sa porte jusqu'à ce que, par le volet ferré, à la lumière de sa lampe, celui-ci ait examiné qui l'appelle. Le seigneur supporte toutes les hontes; il découvre sa figure, pour être admis en une maison où, lui a dit le prêtre du château, de petits enfants sont crucifiés le vendredi saint. Rien ne lui fait : pour avoir de l'argent, il se fera le feudataire d'un déicide. Ainsi les barons engageaient leurs revenus futurs, quand, malgré les tortures, ils ne pouvaient rien tirer de leurs

Diners fan vuy al mon lo joch,
Y fan honor al mon badoch,
Al qui diu no, li fan dir hoc.
Vejau miracle !
Vulles, donchs, diners aplegar
Sin pots haver nols deixes anar
Si mols ne tens porras tornar
Doctor en Roma.

« L'argent fait vrai ce qui est faux, — d'un avocat il en fait un juge — et d'un fou un sage. — Il faut en avoir donc. — L'argent fait bien, l'argent fait mal.—L'argent fait l'homme infernal,—et il le fait saint du ciel — selon qu'il l'emploie. — L'argent fait des émeutes et des rumeurs, — il fait le mépris et l'honneur, — et fait chanter aux prêcheurs : — Beati quorum. — L'argent charme les enfants — et les frères carmes, — et fait chanter les clercs — dans les grandes fêtes. — L'argent fait devenir gras les maigres — et légitime les bâtards; — en le nommant même aux sourds, — soudain ils tombent. — L'argent fait devenir bien portants les malades. — Maures, Juifs et Chrétiens, — laissent Dieu et tous leurs saints — pour l'adorer. — L'argent fait tout aujourd'hui au monde. — Il est honoré du monde stupide, — et celui qui dit non il lui fait dire oui. — En voilà un miracle ! — Veuille donc amonceler beaucoup d'argent ; — si tu le tiens, ne le laisse pas fuir, — car si tu l'as en grande quantité, — Rome te proclamera très docte. »

(1) Le roman de Fauvel témoigne bien qu'à cette époque tout le

malheureux serfs. Ainsi les châteaux et les palais venaient se vider dans les souterrains des juiveries. Et, grâce à ces opérations onéreuses, pratiquées dans le mystère de la nuit et sans témoins, le capital du prêt se multipliait comme par enchantement. Souvent l'Israélite payait cher ses usures ; les frères prêchaient qu'en leurs maisons le Christ était outragé le vendredi saint ; on racontait des choses horribles, et les foules, guidées par les barons et leurs féaux, pénétraient dans les juiveries, s'emparaient des capitaux, et le feu était chargé d'annuler les mandats et les reçus (1).

L'empire de l'or, la suprématie de la banque, furent-ils un mal ? Nullement. Le premier poëte qui traita de vil le métal frappé commit une injustice insigne. La manière

monde s'était adonné à la recherche des richesses et des biens matériels. Il dit à ce propos :

> Car hommes sont devenus bestes,
> Devers terre portent leurs testes,
> Ne leur chaut fors de terre avoir,
> De Dieu ne veuillent rien savoir,
> N'onques vers le ciel ne regardent,
> Car en feu de convoitise ardent.

(1) En outre des massacres partiels, et de ceux accomplis dans les autres royaumes d'Europe, il y eut en 1391, en Espagne, un massacre général de juifs. Le 15 mars, un tumulte s'éleva dans Séville ; le peuple, émeuté par l'archidiacre de Ecija, jouit d'une complète impunité. Le 6 juillet autre horrible massacre ; aussitôt un autre à Cordoue ; l'exemple se propagea à Jean, puis en Castille et à Valence, où eut lieu un épouvantable carnage qui détruisit toute la juiverie ; mais, cette ville étant sous la dépendance de rois plus libéraux et plus justiciers, les révoltés furent arrêtés et le comte de Montblanc restitua ce qui avait été volé ; des jurys se formèrent. Il y eut de nouveaux massacres en Aragon, à Majorque et en Castille ; mais s'ils restèrent impunis en Castille, la noblesse étant mêlée dans l'affaire, en Catalogne, les nobles et les citoyens s'indignèrent, et ils en châtièrent sévèrement les auteurs. Parmi les prisonniers, on trouva, comme provocateurs, plusieurs nobles castillans. Don Juan I^er d'Aragon, plus impartial que catholique, rendit aux juifs une complète justice, même contre les agents ecclésiastiques. (Voir Amador de los Rios, *Hist. de los Judios en Espana*, t. II, chap. VII.)

de l'acquérir peut être vile, la possession en être injuste, l'usage qu'on en fait mauvais ; il peut être infâme d'obtenir, sciemment, une valeur en or plus grande que celle du travail produit, pour lequel il est échangé ; mais la réduction du métal en monnaie et sa suprématie ont marqué la vivification de la valeur, qui était morte, se trouvant immobilisée dans la ferme et dans la maison. Ce fut délier l'homme de la terre en rendant présentes partout les valeurs par lui produites ; ce fut les rendre maniables en les réduisant et les concentrant en un petit espace ; entre la valeur de la monnaie et celle de l'immeuble, il y a la même différence qu'entre l'esclavage et la liberté.

L'Eglise, s'étant aperçue du pouvoir de l'or et cherchant à être prépondérante sur les rois, comme ceux-ci étaient prépondérants sur les barons, l'Eglise l'accepta, bien qu'il vînt du Diable (1). Par sa bénédiction et sa consécration, elle faisait perdre au Malin tous ses droits sur lui. Les reflets des nobles métaux et des pierreries l'éblouissent ; l'or lui donnera la fulgurance du soleil ; l'argent, la clarté de la lune ; les pierreries, celle des étoiles du firmament. Métaux et pierres vont servir à revêtir la maison de Dieu, dont le royaume est dans le ciel. Il est urgent de fasciner le peuple ; il est nécessaire de jeter un éclat supérieur à celui de la monarchie. Peu importe que le métal suinte du travail imposé par la malédiction divine : son éblouissement efface la noire tache du péché ; peu importe qu'il vienne du creuset d'un alchimiste; l'alchimie provenant de l'Art sacré, elle peut être de Dieu, si elle sert son Eglise. Que l'or prenne une forme ecclésiastique ; qu'il devienne croix, autel, sanctuaire, calice, image de saint, chasuble de prêtre, crosse et mitre d'évêque, tiare de pape ; qu'il vienne à Dieu. Et l'Église, pour l'acquérir,

(1) « Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, tous sont rongés d'avarice, et du prophète au prêtre tous pratiquent la fraude......... Comment pourrais-je parler assez de leur avidité? » Nicolas Clemangis, chap. III.

accumule dîmes sur dîmes, et les prélats, moyennant certaines amendes, pardonnent aux plus grandes fautes ; on peut même conserver ses habitudes criminelles, pourvu qu'on satisfasse à des droits, qui durent autant qu'elles. Le viol, l'inceste, l'assassinat, la spoliation et le vol, tout cela s'absout pour de l'argent ; et les papes ne tardent pas à confirmer ce commerce en établissant un prix fixe pour la rédemption de chaque crime. Qui ne voudrait acheter le salut de son âme, puisque cela se vend (1)? Le ciel s'ouvre avec des clefs d'or, forgées dans l'enfer.

(1) Pour appuyer notre affirmation, nous ne ferons que transcrire quelques-unes des taxes du Tarif de Jean XXII :

« L'absolution pour celui qui aura connu une femme dans une église et commis d'autres méfaits. — 6 gros. »

« L'absolution pour un clerc concubinaire avec la dispense de l'irrégularité, et cela malgré les constitutions provinciales et synodales. — 7 gros. »

« L'absolution pour celui qui aura commis un inceste avec sa mère, sa sœur, avec une femme qui soit sa parente, par le rang ou par l'alliance, ou bien avec sa commère. — 5 gros »

« L'absolution pour celui qui aura défloré une vierge. — 6 gros. »

« L'absolution d'un parjure. — 6 gros. »

« L'absolution pour celui qui aura tué son père, sa mère, son frère, sa sœur, ou un parent laïque (s'il y a un clerc parmi les victimes, le meurtrier est obligé de visiter le siège apostolique). — Pour chaque meurtre, 5 ou 7 gros. »

« L'absolution pour un mari qui aura battu sa femme, en la faisant avorter avant terme. — 6 gros. »

« L'absolution pour la femme qui, à l'aide d'un breuvage ou de quelque autre manœuvre, aura tué l'enfant qu'elle portait dans son sein. — 5 gros. »

» *Remarque*. — Dans le cas où un prêtre ou un clerc aura commis les manœuvres susdites et tué l'enfant dans le sein de sa mère, on le traitera comme s'il avait tué un laïque. — La peine déjà indiquée est la même. »

« L'absolution de pillages, incendies, vols et meurtres de laïques, avec dispense. — 8 gros. »

*Taxe de chancellerie et pénitentiaire*, Toussaint Denis, Paris, 1820. — Cet exemplaire se trouve à la Bibliothèque nationale de Paris.

L'usage d'accepter des biens ou de l'argent des pénitents en échange de l'absolution était déjà fort ancien parmi les gens d'église, mais n'était

Cet état de choses produisit deux résultats, du quatorzième au quinzième siècle : un engouement furieux pour l'alchimie de la part de ceux qui convoitaient les richesses, et la conspiration des serfs dans les champs ; le peuple, spolié et opprimé, ne pouvant vivre sous le Dieu de l'Église et des seigneurs, se donna au Diable.

A la fin du treizième siècle, ce siècle de mécréance autant que de fanatisme, un poëme apparaît en Italie sur le châtiment du mal et la récompense du bien. On nous y décrit le supplice, auquel seront soumises les âmes des réprouvés au centre de la terre, ainsi que l'expiation des fautes légères dans le purgatoire et l'ineffable gloire des justes dans le paradis céleste où réside l'amour divin. Mais les crimes, châtiés dans l'Enfer de ce poëme, ne sont point toujours véritablement des forfaits ; les fautes que l'on y punit ne lèsent pas toujours la Justice : la plupart ne sont que des manquements aux pouvoirs religieux et civils de l'époque. Bien des actes aujourd'hui tenus pour crimes y demeurent impunis. Double comme son époque, Dante, en son grand poëme, apparaît tel qu'il fut dans sa vie. Il naquit guelfe et mourut gibelin ; il fut catholique et antipapiste ; théologien orthodoxe et moraliste humain ; libéral et impérialiste ; le christianisme et le pa-

pas autorisé par les pontifes ni les conciles avant le onzième siècle. Ce fut en 1080 que le concile de Lillebonne fit une taxe pour l'absolution de certains péchés. Au commencement du douzième siècle, le pape Gélase II autorisa l'évêque de Saragosse à absoudre de leurs fautes ceux qui donneraient de l'argent pour l'entretien du clergé et le relèvement de l'Église ruinée par les Sarrasins. Le concile d'Exeter, en 1287, et celui de Saumur, en 1294, défendirent aux archidiacres, doyens et archiprêtres de s'approprier l'argent des pénitents et ordonnèrent de le rendre aux caisses de l'Église. Au commencement du quatorzième siècle, la chose devint générale. Les *extravagantes* de Clément V réglèrent l'emploi de l'argent payé à titre de composition, et Jean XXII publia enfin sa célèbre taxe.

ganisme régnèrent confondus en son esprit; aussi son œuvre porte-t-elle empreint le sceau de toutes ces tendances contradictoires, et c'est ce qui en fait le miroir fidèle de la dualité de son siècle. S'il eût été composé par un génie unique, orthodoxe ou incrédule, ce poëme n'aurait pas synthétisé la conception morale d'un siècle comme le treizième, essentiellement dualiste.

Dans l'enfer, le poëte florentin commence par admettre, comme théologien, l'éternité des peines, et il y condamne l'amour illicite. Mais, comme moraliste humanitaire, il adoucit la sentence pour ceux qui, tant qu'ils vécurent, ne commirent pas d'autre mal que de se proposer pour unique objectif la possession mutuelle, oubliant les fins supérieures de la vie : il leur donne pour seul châtiment après la mort d'errer, enlacés l'un à l'autre, éternellement, sur les ailes d'un vent chaud, eux qui, dans leur vie, se laissèrent entraîner par l'ouragan de leurs passions.

Comme un chrétien fidèle, il place en enfer tous les savants, les philosophes, et les poëtes des siècles et des peuples qui ne connurent pas le Christ; pour ceux d'Israël, il les considère comme délivrés de cet éternel séjour par la descente qu'y fit le fils de Dieu. Mais, comme philosophe, il nous montre Homère, Horace, Ovide, Lucain, Lucrèce, Saladin, Aristote, Socrate et Platon, Démocrite, Thalès Empédocle, Galien, Averroès et mille autres, dans le premier cercle et exempts de toutes souffrances. L'aspect de toutes ces ombres est grave; elles se promènent par de vertes prairies, ceintes de collines, et elles logent dans un noble château, défendu par sept murailles, aux pieds duquel murmure un ruisseau. L'air de l'atmosphère y est lumineux; ces esprits ne sont ni joyeux ni tristes, leur démarche est tranquille, leur parler mesuré et paisible. Dans ce cercle, il n'y a ni feux ni tourments; les diables n'y causent pas le moindre trouble ; le calme le plus complet y règne.

Comme catholique, il abhorre l'impiété; ainsi que l'Église, il châtie par le feu les hérétiques; leur ville, dans l'Enfer, brûle comme a brûlé Béziers. Les épicuriens et les matérialistes, il les condamne à demeurer en des fosses pleines de flammes, où ils souffriront avec leurs propres corps après la fin du monde. Quoique gibelin et partisan de l'empire, il ne pardonne leur athéisme ni à Farinata, ni à Ubaldini, ni à Frédéric II. Mais, comme antipapiste, il colloque dans les cercles inférieurs, au cercle des hérétiques, les papes qui n'eurent point de vertus; ils y sont la tête en bas, plongés dans des crevasses.

Comme la religion chrétienne est, pour lui, la seule vraie, il nous fait voir les fondateurs des sectes qui divisent l'humanité, en un cercle où un diable, éternellement les morcelle eux-mêmes au tranchant de sa flamberge. Mais aussitôt, son esprit de justice l'oblige à ne pardonner aucune faute au clergé, et il place les religieux de toutes les catégories dans tous les cercles, selon que l'exigent leurs crimes. Au dernier endroit même, se trouve un évêque immergé dans la glace, et qui, au commun supplice, ajoute l'éternelle morsure d'Ugolin qu'il avait fait mourir de faim.

Comme fédéraliste et comme libéral, il fait souffrir, dans le cercle de Judas, tous ceux qui vendirent les libres villes d'Italie; les mauvais conseillers des papes et des empereurs, il les fait ardre, métamorphosés en feux; ceux qui usurpèrent le pouvoir pour tyranniser les peuples, il les fait bouillir dans de la poix en son Enfer; quant aux traîtres à leur patrie, le Diable s'en empare traîtreusement et il précipite leurs âmes dans la glace profonde. Les adulateurs, les courtisans des princes, il les enfonce pour toujours dans l'ordure. Mais, en échange, tandis qu'il n'impute à César que la faute de n'avoir pas vu le temps du Christ, il égale à Judas Cassius et Brutus; tous les trois, Satan les triture également de ses trois bouches; tel est l'impérialisme de Dante.

Admirateur enthousiaste de l'antiquité, son Enfer ressemble beaucoup au Tartare. On y retrouve l'Achéron avec la barque qui le traverse et les marais du Styx; au dernier cercle, on rencontre l'Erèbe; Minos, Caron, le Cerbère, les Furies, les Centaures et Cacus, il les transforme tous en démons. Les Titans payent leur révolte, contre Jupiter, engloutis dans des puits jusqu'à la ceinture. Dante place même en son Enfer des personnages de l'antiquité pour leur faire expier les fautes commises contre les dieux du paganisme. Il ne pénètre dans la *Città Dolente* que précédé par Virgile. Mais, en revanche, il y a, dans les profondeurs qu'il décrit, des diables parfaitement chrétiens. Le Lucifer du fond de l'Enfer est l'ange tombé des saintes Ecritures. Latin de race, Dante ne donne pas aux diables le caractère grotesque et joyeux des esprits du Nord. Homme de son siècle, il leur prête l'aspect terrible et féroce qui convenait aux serviteurs du roi infernal à cette époque où il faisait trembler l'Eglise, par les hérésiarques dans les écoles, par les rois mécréants sur les trônes et par le besoin de l'or, en tous lieux. Il ne connaissait pas encore ce diable révolutionnaire et naturaliste qui régna aux quatorzième et quinzième siècles. Aussi n'y a-t-il, en son Enfer, ni serfs révoltés, ni conjurés du sabbat, ni médecins. S'il s'y trouve quelque alchimiste, c'est comme faux monnayeur.

Vivant de la vie intime de son époque, bien qu'il punisse les crimes considérés comme tels en tous les temps : la colère, le suicide, l'assassinat, la trahison, l'ingratitude, le mensonge, l'imposture, le vol, la falsification, il s'occupe spécialement des crimes qui prédominaient en son siècle ou des actions réprouvées par ses contemporains. Aussi ceux qu'une soif démesurée des richesses entraîne à faire de la fausse monnaie, il nous les présente en proie à une soif inextinguible. A ceux qui volèrent des valeurs ou de l'argent, des serpents enlèvent les formes humaines et les transforment en reptiles. Ceux qui, pour

de l'or, ont vendu la justice, brûlent par les pieds, enfoncés la tête en bas. Ceux qui falsifièrent les métaux en les couvrant d'apparences trompeuses, sont rongés de la lèpre qui les couvre. Les hérétiques, les schismatiques, ceux qui nièrent Dieu ou s'en moquèrent, remplissent différents compartiments du Lieu maudit. Sans le Démon de l'or et sans celui de l'incrédulité, l'Enfer de Dante se trouverait vide aux deux tiers. C'est le mérite de Dante d'avoir embrassé les deux idées que son époque se faisait du mal: la notion de la justice, qui apparaissait déjà formée dans la conscience humaine, et la notion ecclésiastique de la soumission à Dieu et à ses pouvoirs, en pleine lutte durant ce siècle, contre la première qui allait la détruire. Et le poëte florentin, à la fois philosophe et théologien, nous montre en son Enfer ceux qui sont coupables devant les deux critères, — selon l'Eglise et selon la Justice.

---

# IX

## LE SABBAT ET L'ALCHIMIE.

Le quatorzième siècle est le siècle de la folie et de la fureur. Ce n'est pas un siècle normal, c'est un siècle malade. Les épidémies matérielles et morales constituent son caractère. Son histoire est tout entière contenue dans celle de la pathologie. Il semble qu'il subisse les approches de l'agonie du monde féodal et de l'aurore d'une ère nouvelle. Dans ses souffrances il y a quelque chose du râle de la mort et des douleurs de l'enfantement. L'égarement de sa raison est celui de la sibylle avant la prophétie. Il a la folie du génie, non celle de l'imbécillité. Comme s'il voulait pousser l'âge qui s'en va et préparer le terrain de celui qui s'avance, le Diable renouvelle les hommes en toute hâte. La mort extermine les vieilles générations par la peste, et l'amour s'empresse de produire les nouvelles par l'adultère.

Dans la deuxième moitié du quatorzième siècle, l'Europe entière semble avoir perdu la raison. Tout se meut, tout fermente, tout s'agite, comme si quelque courant galvanique eût communiqué le vertige aux sociétés et aux personnes; et il surgit des extravagances si nombreuses et si folles, qu'il semble que chacun ait l'esprit malin dans le corps. L'abus de l'eau-de-vie et des épices (1), venues de

(1) Les épices, importées d'Orient par les croisés, constituaient un commerce régulier dans tous les ports européens de la Méditerranée, au commencement du quatorzième siècle. On employait pour assaisonner les mets celles qui, en Espagne, étaient nommées *épices aigues* (*especias agudas*). C'étaient le clou de girofle, le poivre et la noix muscade; on employait encore souvent le gingembre, le cubèbe, l'anis, le bois de cèdre et la galange. On buvait encore des vins épicés, surtout dans les

l'Orient, les drogues altérantes du système nerveux administrées par les alchimistes et les sorcières, la chaleur qui atteint des températures extrêmes (1), produisent une surexcitation telle que les désirs s'enflamment, l'imagination déborde, les passions ne rencontrent plus de frein et l'amour s'exalte jusqu'au paroxysme.

Par la prépondérance de l'amour, l'empire de la femme devient absolu. Elle règne dans la vertu et dans le vice, au ciel et sur la terre. Eve, source du péché, rachetée et ennoblie au douzième siècle par Abélard en la personne de sa savante amie Héloïse, est divinisée au quatorzième. La Vierge devient le Dieu de l'époque. Pour l'exalter, les franciscains en viennent à la prévarication. Ainsi c'est en son nom que les dominicains poursuivent l'hérésie et qu'ils exterminent les hérétiques. Dans sa divinité, l'on admire le caractère de la vierge et non celui de la mère ; elle paraît plus sublime parce qu'elle est stérile. On la représente debout, les pieds sur la lune, dont les cornes sont tournées vers la terre qu'elles baignent de leurs pâles rayons. Comme à Ephèse, l'astre féminin de la nuit redevient la résidence de la déesse. Le moyen âge, qui prenait l'*Imitation* pour modèle, pour

pays du Nord, où les vins n'ont pas de force. On y mêlait du miel et de l'eau-de-vie avec de la cannelle, du gingembre, des grains du paradis, des clous de girofle, de la muscade, du piment de l'Inde et des baies de genièvre, selon les cas. Dans les festins de la cour de Pierre IV d'Aragon, on buvait du vin au piment d'Inde (*vi ab piment*). En Castille, on buvait le *clarete*, qui était un vin musqué ; dans toute l'Europe, l'hypocras s'était généralisé. Arnaud de Villanova prescrit l'eau-de-vie, *aqua vitæ*, comme étant une panacée universelle. Voir *el Arte cisoria de D. Enrique de Villena*, publié par Felipe-Benicio Navarro, Barcelona, 1879 ; voir aussi Arnaud de Villanova, *De confectione vinorum*, et le manuscrit de la bibliothèque de l'Escurial, section des manuscrits, *Clarissimi et Excellentissimi philosophi Medicique magistri*, ARNALDI DE VILANOVA, *De Aqua vitæ simplici et composita tractatus pulcherrimus incipit*.

(1) Pour la chaleur extrême qui se fit sentir dans toute l'Europe méridionale au quatorzième siècle, voir *Llibre de coses asenyalades*, Archives du municipe de Barcelone, et les *Dietarios de la diputacion*, aux Archives de la Couronne d'Aragon, à partir de l'an 1311.

symbole, préfère la lumière réfléchie à la lumière directe. Provenant d'un culte de la Nature, la prépondérance de la femme dans l'Asie antérieure tendait à la fécondité, bien que sous des formes fatalistes; l'idéalisation chevaleresque est stérile. L'amour, selon la déclaration des dames elles-mêmes, ne pouvant se maintenir entre époux, il ne reste plus que des amours platoniques, délirantes, surexcitées, impossibles, ou bien des amours adultères, incestueuses et sacriléges; rien de l'affection paisible et féconde du mariage. L'idéal en ce siècle a rompu avec l'honnêteté. La fureur amoureuse légitime tout, jusqu'au crime. On aime pour aimer, non pour se reproduire. L'amour n'est plus qu'un but dans la vie, et non un moyen de perpétuer celle-ci sur la terre. Et puis, pourquoi se reproduire? La Nature, c'est-à-dire le monde et la chair, n'ont-ils pas été condamnés? Avant que la vierge éclipsât la mère, le fils martyr avait en effet déjà complétement effacé Dieu le Père.

De même qu'elle est une divinité du ciel, la femme est la bien-aimée de l'enfer. Elle est la fiancée du Diable au sabbat; c'est là qu'elle prête son corps à l'immonde sacrifice de la *messe noire*. Et ces deux idéalités féminines, celle du Bien et celle du Mal, influent puissamment dans le monde où, dans maintes circonstances, elles font échange de rôles. La Vierge protége les impudiques amours de nonnes dévotes, et soustrait les adultères à un châtiment légitime (1); tandis que l'épouse

(1) Dans ce siècle, deux étranges légendes prirent naissance : — en Allemagne, celle du prêtre adultère, qui, surpris par un mari, prie la Vierge de lui venir en aide et, quand il regarde la petite fenêtre de la chambre où il était enfermé, il la trouve assez large pour se sauver; Erasme, plus tard, la met sur le compte d'un prêtre farceur, dans *l'Alchimie* : — en Espagne et dans le midi de la France, celle d'une nonne très-devouée à la sainte Vierge, qui, éperdue d'amour pour un chevalier, courut à un rendez-vous à l'heure du chœur, et pendant ce temps la Vierge descendit prendre sa place pour que personne ne s'aperçût de son absence.

de Satan guérit des maladies terribles et administre le philtre de l'oubli aux malheureux dont l'âme est torturée (1).

Il n'est pas d'extrême que la femme ne touche en ce siècle. On y trouve des femmes presque impossibles. Béatrix de Portinari est proclamée l'incarnation vivante de la Théologie, et, dans les églises, des sermons lui sont dédiés, qui l'élèvent au ciel jusqu'au tabernacle de Dieu lui-même. Inès de Castro règne après sa mort et venge son propre assassinat; Laure, avec le souvenir de sa beauté, alimente la flamme du génie de Pétrarque. Catherine de Sienne monte au ciel, et s'entretient face à face avec le Père éternel. Marguerite de Waldémar fonde, nouvelle Sémiramis, des empires dans le Nord. Marguerite de Bourgogne et Blanche de la Marche scandalisent et épouvantent la France par leur vie licencieuse et leur fin tragique. La charmante Christine de Pisan surpasse tous les poëtes en inspiration et en sentiment. Philippine de Hainaut délivre l'Angleterre et fonde l'université d'Oxford. La Bretagne est ravagée par les armées que commandent deux Jeannes. Et une autre Jeanne, reine de Naples, couronne le crime en se remariant avec l'assassin de son premier époux.

L'homme se sent double ; il se trouve agité par une force supérieure à lui-même ; l'excentricité l'envahit malgré lui. Il subit des attractions qu'il ne voudrait pas subir ; il accomplit des actes que n'approuve pas sa conscience ; devant ses tendances, sa volonté est impuissante ; il lutte avec férocité contre lui-même ; il est fou, et il connaît sa folie. Cette horrible lutte intérieure, qualifiée de *possession démoniaque*, qui caractérise tout le moyen âge, arrive à son comble en ce siècle infortuné. Le Diable, qui dominait jusque-là par la raison, la désorganise ; et cette

(1) C'étaient des potions avec des solanées, et fréquemment à la belladone.

désorganisation se traduit dans tous les actes extérieurs.

Il n'y a qu'à jeter les yeux sur les costumes de l'époque. Les chevaliers portent la jaquette ajustée de Bohême, à manches larges, découpées en barbes d'écrevisses, festonnées ou à pointes, et le haut-de-chausses collant et marquant les formes, ce qui leur donne l'aspect d'êtres ailés. Les souliers sont pointus, comme griffes de diable ; les bonnets sont ornés de plumes de paon ou de coq noir, pareilles aux tentacules d'un insecte. On jurerait que ces vêtements bigarrés de couleurs tranchantes sont l'œuvre de quelque tailleur fou, qui a cousu au hasard des morceaux d'habits divers. L'œil n'y aperçoit rien de symétrique, rien de concordant ; à un côté droit d'une étoffe unie correspond un côté gauche d'une rayée ; les nuances s'y heurtent violemment ; puis d'horribles dragons, de fiers aiglons, des lions rampants et d'autres monstres effroyables y sont dessinés la gueule ouverte, la langue tirée, les griffes crochues, les ailes au vent ; et, comme si ce n'était pas assez, on trouve des gens qui garnissent encore ou qui parsèment leurs vêtements de lettres ou de notes de musique, de croix, d'étoiles, de roues, de fleurs et de mille autres bizarres hiéroglyphes dont ils font leur devise.

Les armures de l'époque sont comme des diables creux qui contiendraient un être humain. Brillantes ou sombres, en fer ou en cuir, segmentées, composées de plaques ou imbriquées d'écailles, elles ont quelque chose du dermo-squelette du reptile, du crustacé et de l'insecte. Au heaume simple on a substitué le morion avec ses ventaux et sa visière, qui lui donnent l'aspect d'une horrible figure grimaçante ; il est surmonté d'un dragon, de cornes, d'oreilles, de bras, d'ailes, de magots, d'une tête d'animal, d'un crâne, d'instruments, d'un chapeau, d'un navire, d'un croissant, d'un soleil ou d'autres objets bizarres, comme si les folles idées qui bouillonnaient dans la tête de chaque chevalier fussent sorties de son

casque sous la forme d'un symbole tangible (1) ; les lambrequins frisés, que le vent agite comme une fantastique chevelure, en font une tête de monstre infernal. Montés sur leurs chevaux tout couverts de caparaçons et de schabraques, ces chevaliers ressemblent à des bêtes démoniaques plutôt qu'à des guerriers.

La femme ne reste pas en arrière dans l'adoption de formes diaboliques. Elle se décollète, afin de produire son sein tentateur; elle étreint son pied dans le soulier pointu, *à la poulaine ;* elle traîne une queue, à la façon du scorpion ou du serpent; elle parsème aussi ses brillants costumes de monstres rouges ou noirs; elle termine sa coiffure par le gigantesque hennin ou par la couronne aux *haultes cornes* sur lesquelles flotte le voile d'or, comme le drapeau de la superbe planté par le diable en signe de triomphe flotte à la cime du château fort.

Puis, les classes de la société échangent leurs costumes ; en hiver on porte les habits d'été, et *vice versâ.* Ainsi, les pénitents d'amour du Languedoc se couvrent de gaze pendant les froids et de fourrures pendant la canicule. Ainsi encore, le bourgeois revêt le hainselin brodé d'or, la houppelande ample et la longue robe de pourpre doublée d'hermine, à l'instar du roi et des grands dignitaires. De leur côté, les rois se produisent en public avec un justaucorps uni et une *toque* de feutre (2) ; ou bien encore ils dissimulent leur visage derrière le capuchon vert (3) du fauconnier, quand ils n'entrent pas dans les tavernes à la faveur du manteau noir de drap grossier

(1) *L'Europe au temps de la Bulle d'or,* Armorial contenant les noms et les armes des princes chrétiens ecclésiastiques et séculiers, suivi de leurs feudataires selon la constitution de l'Europe, et particulièrement de l'empire d'Allemagne, conformément à l'édit de 1356 appelé *la Bulle d'or,* publié par Victor Boutan. Voir surtout la partie illustrée appelée *le Héraut d'armes des bords du Rhin.*

(2) Charles VI de France.

(3) Jean Ier d'Aragon, *le Chasseur.*

que portent les gens du peuple (1) ; quand, déguisés sous la pesante armure du soldat, ils ne vont pas passer la nuit dans quelque échoppe de cordonnier, conversant amicalement avec le maître du logis (2).

L'art participe également de ce caractère insensé. A mesure que le siècle s'avance, l'architecture se manifeste fébrile et folle. Les aiguilles se multiplient, les clochers s'amoncellent les uns au-dessus des autres, on prodigue les tours réticulées, les galeries semblent suspendues dans l'air ; les édifices deviennent criblés et filigranés, tous les détails prennent du mouvement. Une masse de figures, qui luttent pour y tenir, envahissent les chapiteaux et les plinthes ; les saintes se soutiennent miraculeusement sur la pointe des pinacles ; les diables guettent en haut des corniches, et mille animaux fantastiques sortent perpendiculairement des murs, comme s'ils voulaient s'échapper. Les édifices semblent pourvus d'animation et de vie.

Le gothique allemand devient épineux. Tout en lui est sec et pointu ; tout est torturé et crochu ; les statues des saints souffrent sous les clochetons, les vierges pleurent du sang sur les rétables ; les christs, maigres et échevelés, agonisent du tétanos dans leurs niches en montrant leurs côtes décharnées. Les murs sont criblés de vitraux et de rosaces ; les aiguilles filigranées trouent les nues, comme si leurs flèches voulaient percer quelque étoile ; des pignons fleuronnés jaillissent des chardons ; les losanges des grilles se hérissent de pointes ; certains ornements, comme des griffes de fer, semblent vouloir vous égratigner ; des lances éclatent au sommet en bouquet d'épines ; les lampes sont soutenues par des dragons de métal verruqués de clous. Tout s'inspire du martyre. Sur le Rhin, la pierre souffre et le fer devient nerveux.

(1) Pierre de Portugal.

(2) Pierre de Castille, *le Justicier*, selon ses amis ; *le Cruel*, selon ses ennemis.

Et pendant que les édifices, dans le Nord, se dessèchent au point de ne plus montrer que leurs squelettes de fer, dans le Midi, à Milan, à Barcelone, à Léon, à Burgos, à Tolède, l'architecture gothique s'épanouit comme une efflorescence insensée. La pierre finit par perdre son caractère ; elle se frise, se brode et se festonne ; elle pousse des feuilles et des fruits ; les chapiteaux ressemblent à des laitues ; les murs fleurissent ; dans les gargouilles, sur les claveaux, sur les culs-de-lampe et les pendentifs, aux frises, partout on aperçoit des visages ébauchant des grimaces joyeuses et des caricatures gaies qui tournent à l'obscène ; les colonnes se prolongent, se subdivisent et quelques-unes se roulent en volutes ; les rampes semblent des madrépores ; les clochetons des stalles, des dentelles en bois ; les autels, des blondes d'or. Il surgit des galeries fantastiques, des portails où tout se meut, des rosaces qui semblent tourner sur leur axe. Les édifices sont comme une parure excentrique de jour de fête.

Comme l'architecture, la littérature participe du caractère de l'époque. Tout en elle est alambiqué ou surexcité, quelquefois le tout ensemble. Sauf de très rares exceptions, l'idéal de justice l'inquiète peu ; elle méconnait presque toujours la morale. Elle est chevaleresque et grossière à la fois. Elle rit dans les *fabliaux*, en France ; elle soupire et gémit dans les *lais*, dans les *virelais* et dans les *romances*, en Languedoc et en Espagne, quand elle n'est pas pompeuse et vide. En Angleterre, les antiques ballades disparaissent pour faire place à une littérature banale qui emprunte ses personnages à la réalité, à la fiction, au christianisme, au paganisme, et les fait tous intervenir comme dans une vision sans ordre ni ensemble. Pas d'invention, et à sa place une exubérance d'érudition inexacte (1). La poésie n'est plus qu'une bigarrure fantasmagorique. Elle confond l'amour divin et l'amour hu-

(1) Voyez Chaucer, *Contes de Canterbury*.

main. Chaque poëte justifie sa passion, adultère ou sacrilège le plus souvent, en faisant de sa maîtresse une divinité qu'il élève jusqu'aux étoiles.

Et, comme cette bizarrerie des vêtements et ce délire de l'art proviennent d'un manque d'équilibre interne, du débordement des passions, derrière eux s'affirme un profond désordre dans les mœurs. La tête est folle, le cœur perverti, le corps agité ; forcément on devait croire que c'était le Diable et non Jésus qui gouvernait ce siècle.

Des luttes fratricides éclatent au milieu des nations ; le frère s'arme contre le frère ; le père dupe le fils ; le pape et le roi se font une guerre cruelle ; des fous couronnés régissent les peuples. Don Pedro laisse la Castille stupéfaite de la manière extravagante dont il rend la justice. Charles VI émeut le Languedoc de ses prodigalités, et Paris de sa folie triste. Les témérités de Pierre IV d'Aragon soulèvent contre lui la Catalogne, Valence et Majorque. Don Pedro de Portugal danse dans les rues avec le peuple, au son des trompettes. En Angleterre, c'est Richard II, un écervelé, qui règne. Wenceslas scandalise l'empire par son ivrognerie. Jean Visconti communique ses excentricités à l'Italie. Deux califes renient Mahomet. La folie vient s'asseoir jusque sur le trône du Saint-Père. Trois papes se disputent l'empire de la chrétienté en rivalisant de ridicule. En son château de Peñiscola, Benoît XIII, l'Aragonais, modèle d'entêtement, nomme pour son successeur un frère lai, son unique société, et meurt après avoir excommunié le monde entier.

Les princes ne sont que l'image vivante des peuples. Au milieu des infortunes de l'époque, une gaieté frénétique s'empare des malheureux. La *fête des fous* se célèbre avec une pompe éblouissante, celle *des innocents* fait retentir les nefs des cathédrales ; les *prêtres souls* batifolent à leur tour dans les églises ; l'âne monte sur les autels ; les *mystères* des martyrs dégénèrent en farces grotesques ; la *Passion du Christ* s'entremêle aux épisodes

de la mythologie. *Dame Vénus* console *Don Jésus* en lui disant qu'il est le plus beau des dieux. On rit avec rage, avec fureur; la douleur se manifeste à grands éclats de rire. Les faits tristes, ceux qui devraient inspirer de la compassion, provoquent la joie. On se moque de la grimace que fait le « pendu », on éclate de rire aux gémissements du « battu » et aux infortunes du « cocu ». L'orgie gronde dans les châteaux pendant que la faim désole les campagnes ; c'est l'heure des prédicateurs visionnaires : *Eximènes* prédit la fin des rois (1); Rupascisa celle des papes (2); Arnauld de Vilanova celle du monde (3). Des légendes impossibles circulent au sein des masses. Le *Prêtre Jean*, le *Juif Errant* et l'*Antechrist* laissent les peuples étonnés.

Alors naît la farce du *monde à rebours;* alors ses représentations insensées infestent les livres de vignettes. Bientôt l'épilepsie sert d'escorte à la folie. Tout s'émeut et tout se met en danse. Les épileptiques de Saint-Guy forment leurs rondes sur les places publiques. Sorciers et sorcières dansent ensemble dos à dos, la nuit, au sabbat. Les images des rois dansent avec le jeu de cartes. La mort fait danser les mortels, et les lugubres représentations des Macabres envahissent toutes choses. La terre aussi veut danser et elle se secoue en tremblements terribles (4). Et, comme gagné par le délire de la terre, le ciel offre le spectacle sinistre d'une sarabande d'étoiles (5). Le

(1) Eximenes, *Vita Christi,* manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Barcelone.

(2) J. Trithemius, *Annales Hirsungienses S. Galli*, 1620, in-fol., t. II, p. 225, et Luc. Wading., *Annales minorum, ad annum* 1357.

(3) *Raonament fet per Mestre Arnau de Vilanova, en Avinyo, devant lo Papa é cardenals de les visions del reys Jaume Darago et Frederich, reys de Sicilia, son frare.*

(4) Atnonio de Campmany, *Memorias historicas sobre la marina, comercio y artes de la ciudad de Barcelona.*

(5) *Dietarios de la diputacion de Cataluña,* aux Archives de la couronne d'Aragon.

firmament lui-même a des convulsions. Enfin, pour terminer dignement, le siècle disparaît au milieu de l'effroyable explosion de la poudre et du grondement des bombardes (1).

A cette étrange époque se présente le sabbat (2) dans toute sa splendeur au milieu des bois.

Qu'est-ce que le sabbat?

C'est, en l'honneur des esprits de la nature proscrite, une fête que l'on célèbre dans l'obscurité et le silence de la nuit. Là se sont réfugiés les restes du paganisme conservés par le peuple; à mesure que le moyen âge avance et que grandit l'oppression, cette fête se convertit graduellement en une protestation des serfs contre le régime ecclésiastique et féodal. Voilà ce qui arriva au quatorzième siècle.

Nous avons déjà vu comment, la légende d'or étant épuisée, le peuple qui ne pouvait plus faire de saints fit des démons. Les idiomes nationaux s'étaient constitués; le latin des textes sacrés, désormais inintelligible pour le vulgaire, éleva devant lui une barrière qui l'isola de l'Église. Pour lui, le prêtre devient comme un homme

(1) On a pleinement démontré que la poudre n'a pas été inventée au quatorzième siècle par Berthold Schwartz. Voir la note n° 3 sur les Arabes p. 537. Le fait du quatorzième siècle, c'est de l'avoir employée dans les combats plus frequemment, en Espagne, en Italie et en Angleterre d'abord, puis dans le reste de l'Europe.

(2) Le mot *sabbat*, qu'on donnait au moyen âge à ces fêtes nocturnes, dérive selon plusieurs auteurs des *Sabasies*, fêtes en l'honneur de *Bacchus Sabazou*, *Subazios*. Σαβάζιος dérive du verbe grec σαβάζω, qui signifie *crier*, *s'agiter*, *faire du tapage*. On se servait du mot σαβοῖ pour indiquer les cris des bacchantes dans les sabasies, et on criait aussi εὐοῖ, mots que les Romains traduisirent par *Saboë*, *Evoë*, quand ils imitaient les bacchanales grecques. Σαβοὶ indiquait aussi les initiés et les femmes prostituées de ces cultes enthousiastes, et plus tard on se servit de ce mot encore pour désigner le lieu champêtre où l'on célébrait ces fêtes. Selon cette étymologie, l'opinion qui veut que le mot *sabbat* dérive de l'hébreu n'a donc aucune valeur. Dans la langue juive, le nom qu'on donne au jour de fête provient de שב, qui veut dire *repos*.

d'une autre race, qui psalmodie d'incompréhensibles cantiques en l'honneur d'un dieu exigeant qu'on lui parle une langue étrangère. Bientôt, le caractère oppressif de la féodalité s'accentue, la rudesse des seigneurs du Nord triomphe de ceux du Midi, plus doux et plus éclairés, et la violence atteint son comble, lorsque le roi se mettant à lever l'impôt sur le seigneur féodal, celui-ci se dédommage doublement sur le contribuable et sur le serf pour satisfaire aux besoins du roi et aux siens propres. Ce n'est pas aux documents officiels qu'il faut s'adresser pour connaître le degré de détresse qui s'est emparée du roturier. Écrits par les chroniqueurs des châteaux, ces documents dépeignent rarement la déplorable situation des vassaux. Quant aux chroniqueurs des rois, ils ne se préoccupent que de politique générale ou de choses relatives à la cour et à la maison royale. On se fait une idée plus juste de l'état du pauvre peuple de ces temps-là par la lecture des *romances*, des fabliaux, des chansons, des refrains et des proverbes de l'époque. Il y a tel refrain, fort goûté de la noblesse castillane, qui dit :

Il faut parler au vilain
Un bâton de coudrier à la main (1).

A quoi répond un autre dicton en vogue parmi le peuple :

Avec le baron
Ne veuillez partager les fruits (2).

Lorsqu'un seigneur était cité en justice par un roturier, il se présentait au jugement de Dieu, armé de pied en cap et monté sur un cheval, pendant que celui-ci allait à pied, n'ayant pour toute arme qu'un bâton. Et naturellement il arrivait alors ce que dit le proverbe : « Dieu aide toujours

(1) A villano,
Con la vara de avellano.

(2) Noquieras
Con tu señor partir, peras.

les méchants. quand ils sont plus forts que les bons (1). » Or, le malheureux Jacques Bonhomme n'avait pas plus de droits à obtenir justice dans l'autre vie que sur cette terre. Le ciel ne s'ouvrait que pour les puissants. Ses portes restaient impitoyablement fermées aux vilains : « A des gens sans sou ni maille Dieu ne peut en paradis prêter ni lieu ni place. » Encore moins pouvaient-ils avoir la prétention de s'asseoir à côté des saints, près de la Vierge ou de son fils. L'enfer lui-même rejetait leurs âmes comme choses immondes (2). En présence de sa douloureuse misère, de l'exploitation du clergé qui ne prêtait son ministère qu'aux puissants, que devait donc faire le peuple ruiné par les seigneurs féodaux, bâtonné par leurs hommes d'armes, et froissé des mauvais traitements qu'il subissait de la part de Dieu et de ses ministres? Il ne lui restait plus qu'à se donner au Diable. Pendant que, dans toutes les villes, grandes et petites, ceux qui possédaient encore la foi se vengeaient par les représentations de la Danse macabre, dans les campagnes ceux qui ne croyaient plus conspiraient la nuit au sabbat. De là l'origine de la Jacquerie, les insurrections des serfs d'Allemagne et des *remenses* dans le royaume d'Aragon, convulsions dernières du moyen âge agonisant.

(1) . . . . . . . . . . . .
Y nos molieron a palos
Que dios ayuda a los malos
Cuando son mas que los buenos.

(2) Rutebeuf, dans son fabliau *Dou pet au vilain*, raconte que Satan envoya un diable novice prendre l'âme d'un vilain qui allait mourir. Le bon diable lui appliqua un sac au derrière, persuadé qu'une âme si basse ne devait sortir que par là. « Car âme que de vilain sera issue ne peut estre qu'elle ne pue. » Quand il arriva en enfer, il délia le sac, et tous les damnés, qui étaient pour la plupart des personnes distinguées et très polies, commencèrent à crier qu'ils ne voulaient pas chez eux une âme si puante et si ordinaire. Le pauvre diable fut obligé de prendre son âme et de la mettre à la porte. Alors, en enfer, fut célébré un concile, lequel décréta qu'on n'admettrait jamais d'âmes roturières.

Jusqu'au commencement du quatorzième siècle, il n'y avait eu dans le peuple qu'une sympathie secrète pour la nature et un amour inconscient pour les restes du paganisme. Ce sont les réminiscences des Lupercales, des orgies dionysiaques et du culte de la Lune, qui, avant cette époque, attiraient de nuit les femmes dans la campagne. Les feux de la Saint-Jean, l'agneau que l'on immole, comme aux fêtes d'Atys et de Sérapis, représentent encore le legs de ces fêtes nocturnes, qui découlent des mêmes sources que le christianisme. Mais on n'allait pas plus loin.

Avant l'an 1300, il n'y avait guère, pour se donner au démon et faire la guerre à l'Église, que les savants, les philosophes ou les princes qui disputaient la suprématie aux papes et aux prélats. Souvent, comme au temps d'Hildebrand par exemple, la démocratie populaire se rangeait du côté du souverain pontife, et lorsqu'elle s'insurgeait contre l'Église, c'était en se montrant encore plus mystique qu'elle. Au nom du Saint-Esprit, elle l'accusait d'attenter à la pureté du christianisme. Au quatorzième siècle, l'Eglise, déjà caduque, se bornait à publier des bulles répressives dont l'Inquisition se chargeait d'assurer l'exécution par le feu. Dès le treizième siècle, l'atmosphère du midi était obscurcie par la fumée des bûchers ; au quatorzième, le sang ruisselait en Allemagne. Désormais il devenait dangereux de proclamer en public ses convictions de libre-penseur. Alors les dissidents se cachent pour confesser leur foi, et, dans les ténèbres de la nuit, leurs sentiments s'échauffent et s'enflamment. Après que la terreur inspirée par le clergé a envahi les esprits et que le besoin d'argent s'est fait sentir, l'éternel banni, le Diable, s'offre en libérateur. Il procède tout au rebours de l'Église. L'Église s'exprime en un langage inintelligible, lui parle au contraire la langue du peuple. La théologie fait dériver la réalité de l'idée, lui tire les idées de la réalité. Pendant que l'Église descend d'en

haut, lui s'élance des profondeurs. Pendant que l'Église prêche une soumission absolue, la plus stricte obéissance, lui fait appel à l'insurrection et donne en échange la liberté. Pendant qu'elle formule des promesses pour la vie future, lui promet pour la vie présente. C'est pourquoi le peuple estime tout ce que fait le Diable et tout ce qu'il reçoit de lui à l'égal de biens précieux.

Mais, pour que le peuple se livrât entièrement au démon, il fallait autre chose : il fallait qu'à l'oppression exercée par l'Église et par la féodalité sur sa personne vînt s'adjoindre le discrédit moral de ces deux institutions. Or, cette condition nouvelle se réalise aussi en ce siècle d'ébranlements. Les cloîtres habités par des chanoines réguliers sont devenus des champs de foire ; les couvents de religieuses, des lupanars (1). La sodomie est commune parmi

(1) *Prostibula meretricium*, les appelait Gerson. A Séville, les rois supprimèrent des couvents qui existaient autour de la ville et où venaient s'établir certaines femmes afin de pouvoir satisfaire plus aisément leurs appétits sensuels. On les ferma comme lieux de prostitution et de perdition pour les femmes de la ville. En Catalogne, une chanson de l'époque dit que les nonnes de Saint-Aimans passaient le jour à la fenêtre à appeler les jeunes hommes, et qu'à la fin de l'année toutes étaient enceintes, y compris l'abbesse. On raconte aussi une histoire pareille du couvent de Saint-Jean des Abbesses.

Les monjes de Sant Aymans,
Totes en finestra estan
Veuen veni un jove galan,
« Galan, galan, busqueu lloguer ?
De quinns feynas sabeu fer ? »
Quant vingué lo cap del any
Datsé monjes tretze infans,
Y la priora l'mes galan.

Dans la ballade intitulée *le Comte Arnaud*, l'ombre du seigneur commande de faire fermer une galerie souterraine qui conduit de son château au couvent des nonnes de Saint-Jean :

« Feune tanca aquella mina,
Muller leal,
Que va l'couvent de monjas
De Sant Joan. »

Voir M. Mila, *la Poesia popular*, p. 140.

les gens d'Église (1). Les clercs, déjà très-ignorants, deviennent vicieux et querelleurs (2). Le peuple croit si peu à leur chasteté qu'ils ne sont reçus dans les paroisses qu'à la condition d'amener avec eux leurs concubines, car ceux qui n'ont pas de femmes s'adressent à celles des autres. Les moines prélèvent la dîme sur les femmes ainsi que sur les récoltes (3). On voit alors trois papes se disputant tour à tour la chaire de Saint-Pierre, et l'Université de Paris les déclarant antipapes tous les trois. En 1351, Clément VI concède aux rois de France une bulle qui autorise leurs confesseurs à les absoudre de tous parjures présents et futurs et de tous serments qu'ils ne peuvent accomplir à leur convenance (4). Après la taxe de Jean XXII, tout le monde se méfie même du pontife. Rome est considérée comme un marché d'indulgences (5).

Quant au seigneur, depuis l'invasion anglaise, le peuple se convainc en France que désormais il n'est plus invincible. Le territoire perdu, il n'est bon qu'à le piller

(1) « Nam spadones aut sodomi appellantur. » (Nicolas Clémangis.) « Presque tous les évêchés vacants aujourd'hui et les principales dignités de l'Eglise, ajoute cet auteur en parlant des cardinaux et du pontife, deviennent le partage des beaux jeunes hommes ses mignons. » (Chap. XXVII.)

(2) Étrangers à toute instruction, à toute discipline, et nourris dans l'oisiveté, ils ne connaissent qu'impudicités, jeu, débauche, querelles et frivoles discours. » (Nicolas Clémangis, chap. VI.)

(3) Voir le cas du frère Juliot, qui profita de l'innocence d'une dame nommée Técla, en lui faisant croire qu'elle lui devait payer la dîme de son corps, F. Anselm Turmeda, *Disputation de l'Asne*, édit. Lion. p. 110 et suivantes. Voyez aussi, dans le même ouvrage, ce que fit un prêtre pour violer une dame enceinte, comment cette dame se suicida pour échapper audit prêtre, et les décisions du clergé et de l'évêque contre le mari qui demandait justice.

(4) « In perpetuum indulgemus ut confessor juramenta per nos præstita et per successores vestros prestanda in postreum, quæ vos et illi servare commode non possetis. *Epist. Clement. Pap. VI*, in *Spicilegio Dachery*, t. III, édit. 1723, p. 724.

(5) Voir les derniers vers des proverbes de F. Anselme Turmeda, note 2, p. 584 et 585.

pour réparer sa déroute. Les fabliaux de l'époque le montrent sous les traits d'un loup avide, finissant par dévorer l'inoffensif agneau, c'est-à-dire le pauvre laboureur. Dans le reste de l'Europe, il lui donne, chaque jour, des exemples de plus en plus ridicules et extravagants ; ses débordements sont scandaleux. Il est plus habile à rompre des roseaux dans les tournois que des lances dans les batailles. Au casque de fer il en a substitué un de carton. Dans les Alpes, une armée de chevaliers autrichiens est mise en déroute par quelques bandes de montagnards.

Le peuple voit le trône, qui parfois lui avait servi d'appui, occupé par des rois imbéciles ou fous ; il perd confiance en ses chefs temporels et spirituels et désespère de tout secours humain et divin. Que l'on considère, en Allemagne et en Suisse, cette mort plébéienne de la Danse macabre étranglant et écrasant les grands de la terre ; que l'on voie en Italie et en Castille le traitement que subissent, dans la chanson et dans la romance, les prélats et les nobles (1); et, en Catalogne, que l'on prête l'oreille aux strophes terribles de la ballade du comte Arnaud, où le seigneur fourbe et débauché sort de l'enfer pour confesser lui-même ses crimes (2), et on comprendra, on s'expliquera comment le sabbat, cette fête nocturne, qui d'abord n'avait été que la célébration dégénérée des mystères de la nature, se tourna, dans ce siècle, en une protestation violente des opprimés contre leurs oppresseurs. Le sabbat du quatorzième siècle, c'est le vilain qui se dispose à rompre « la

(1) Voir *Danza general de la Muerte*, *Biblioteca Ravadaneira*, *Autores castellanos anteriores del siglo XV*.

(2) Encore aujourd'hui les bonnes gens des montagnes du nord de la Catalogne montrent le château dans lequel vécut le comte Arnaud, et disent que la nuit on l'entend sortir avec ses chevaux et sa suite de démons, qui courent ensemble comme emportés par l'orage. Dans cette légende on a confondu le seigneur féodal méchant avec le chasseur terrible, dérivé du Woden germanique. Voir la légende entière et ses variantes dans F. Pelayo Briz, *Cansons de la Terra*, t. I, p. 49.

baguette de coudrier » sur le dos du seigneur, parce qu'il est las de « partager les fruits » avec lui.

Si l'aspect terrible du sabbat s'explique par la situation même du siècle, ses deux caractères principaux se conforment également aux manifestations de l'époque. Nous voulons parler du rôle qu'y joue la femme et de l'amour que l'on marque pour la danse. Dans ce siècle où la femme acquiert une excessive importance, c'est à elle que revenait la présidence des conspirations nocturnes. C'est elle qui devait être l'élue de l'Esprit malin, comme elle l'était déjà du Saint-Esprit. Et aussi, dans un siècle de vertige, où tout tremblait, où tout se mouvait, où tout dansait, la danse frénétique était la forme sous laquelle devait se manifester l'expansion populaire. La démocratie des croyants place son idéal dans la mort, qui oblige tous les mortels à danser. La démocratie qui a rompu avec le Dieu de l'Eglise danse également dans ses conciliabules pour faire danser ensuite tous les pouvoirs de la terre.

Il y avait deux sortes de ces réunions appelées *sabbats* : les unes générales, que l'on faisait quatre fois l'an, à l'égal des quatre grandes fêtes de l'Eglise ; les autres hebdomadaires, et particulières à chaque endroit. On appelait plus particulièrement les premières *sabbats* et les secondes *esbats* (1).

Au milieu des bois, sur un terrain plat et légèrement élevé (2), on dressait un trône rustique qu'occupait le *Sei-*

(1) Lancre, *De l'inconstance des mauvais anges*, édit. Paris, 1613. p. 123. Nous empruntons à Lancre, Del Rio, Sprenger et autres auteurs la description du sabbat, en notant seulement les pratiques qui remontent évidemment à cette époque, mais en laissant de côté tout ce qui porte le caractère de la Renaissance. Voir, pour faire la comparaison, le roman de Fauvel et les miniatures et bas-reliefs de l'époque dans lesquels on représente ces scènes. Consulter aussi les légendes populaires de toutes les Pyrénées.

(2) Le lieu où l'on célébrait le sabbat était appelé dans tout le pays basque, en Espagne, *aquelarre;* ce nom signifie, en langue basque, *champ du bouc*. On donnait aussi le nom d'aquelarre au sabbat.

*gneur de la Révolte.* L'éternel banni est coiffé, comme un seigneur, d'un chapeau orné de noires plumes de coq; sa physionomie est sombre, mi-sinistre et mi-mélancolique. Les flammes des torches résineuses l'éclairent de leur lumière rougeâtre et vacillante, et leurs lueurs resplendissent jusqu'au faîte des pins touffus qui enceignent le site. La scène revêt ainsi un aspect d'un caractère fantastique et féroce à la fois. A cette clarté incertaine, nul ne peut dire si le Diable est un homme, un animal ou une simple figure de bois, car il a une face humaine, il est armé du priape, il est velu et cornu ainsi qu'un animal et aussi immobile qu'un tronc d'arbre (1).

Jeune encore, couronnée de fleurs sauvages et belle d'une beauté sinistre, la sorcière est assise à côté de Satan (2). C'est à cette Ève, par laquelle le Diable introduisit le péché dans le monde, qu'il appartient de présider l'infernale assemblée.

Debout, elle hurle donc l'invocation terrible qui commence par ces mots : *Abracax! abracax! abracax!* Les sorciers arrivent alors en foule, masqués et travestis (3); ils répondent à l'invocation par la malédiction contre Dieu et tous les saints, et vont ensuite adorer Satan en lui baisant le derrière et en lui disant : « Je préfère le derrière du Diable à la figure de Dieu (4). » Puis la grande sorcière s'abandonne au Diable en s'asseyant sur lui. Le dieu de

(1) « On ne peut bonnement dire s'il est homme, tronc ou bête. » Lancre, liv. II, p. 121. Pour la description du diable au sabbat, comparez avec Del Rio. Voir encore dans Lancre au livre II, p. 125.

(2) « La reyne du sabbat à son costé, qui est quelque sorcière qu'il a débauchée. » (Lancre, liv. II, p. 121.)

(3) L'un des travertissements les plus communs de ceux qui jouaient le rôle de démons était la peau du mouton noir avec les cornes, et la face fardée de suie ou de terre rouge. Une sorcière avoue avoir vu plusieurs fois le diable comme un homme à la face rouge ou noire. Voir Lancre, liv. II, p. 125. Une autre manière d'aller au sabbat, c'était de s'envelopper de la peau d'un loup. Peut-être est-ce là une des origines de la croyance aux loups garous. Voir le *Lai du Bisclavret*.

(4) Marie Azpilcouëtte, de Hendaye, déclare que « le diable estoit en

bois la soutient et elle reçoit l'inspiration obscène des prêtresses de certains cultes phalliques.

Dès le commencement de la cérémonie, on a envoyé les enfants promener des crapauds au bord de quelque ruisseau(1). Bientôt le banquet commence. Chaque couple choisit sa place, car on ne pouvait aller au sabbat que deux à deux. On procurait un second à celui ou à celle qui en manquait. Alors on boit à Adromelek, à Furfur et à Hammon. La boisson que l'on consommait portait différents noms. Etait-ce une mixture d'illusion? Etait-ce un vin excitant? Il semble que cette boisson variât suivant les pays. Dans les Pyrénées, par exemple, il est certain que l'on buvait du vin. Après le banquet, on ouvre la danse. Les danseurs forment un cercle en tournant le dos au Diable, ils tourbillonnent vertigineusement au son du tambourin et des flûtes, et sautent par-dessus le feu (2). La fiancée du Diable se prosterne, et, sur ses reins, un démon célèbre la *messe noire* en maudissant le pain et le vin; son corps est à la fois l'autel et la victime. Le blé est présenté à l'*esprit de la terre*, qui fait germer les plantes; on ouvre des cages et on lâche, en signe de liberté, des oiseaux et d'autres ani-

forme de bouc ayant une queue, et au-dessoubs un visage d'homme noir, où elle fut contrainte de le baiser. » (Lancre, liv. II, p. 126.)

(1) « Il tient les enfants esloignez, de peur les rebutter pour jamais, pour l'horrible veue de tant de choses. » (Lancre, liv. II, p. 122.)

On a prétendu voir dans ces crapauds du sabbat un reste de l'ancien ophitisme. L'abbé Lecanu affirme que les assistants au sabbat étaient des néognostiques. Dans ce cas, le sabbat ne serait autre chose que ce christianisme alexandrin mêlé de gnosticisme, qui adorait un Khristos, dieu de la nature. Proscrit à Nice, il se serait réfugié dans les ombres de la nuit, continuant ses mystères à l'intérieur des forêts. Il aurait reçu au quatorzième siècle le renfort de tous les serfs et de tous les désespérés.

(2) « On y danse en long, deux à deux et dos à dos, et parfois en ronde, le dos tourné vers le centre de la danse, les filles et les femmes tenant chacune leurs démons par la main, lesquels leur apprennent des traicts et des gestes si lascifs et indécents qu'ils feroient horreur à la plus effrontée femme du monde. » (Lancre, liv. II, p. 121.) Lancre affirme aussi que le diable fait passer les sorciers à travers les flammes pour leur apprendre à ne pas craindre les feux de l'enfer et ceux de la justice.

maux. En Allemagne et en Lorraine, on offrait au Diable le chat, le bouc ou le taureau au sombre pelage (1), puis les assistants communiaient avec une hostie noire qui portait, grossièrement dessinée, l'image d'un bouc (2). Michelet affirme que l'on déposait deux offrandes, les corps du dernier mort et du dernier-né dont l'assemblée communiait fictivement (3). Après les études que nous avons faites de Del Rio, de Lancre, de Sprenger, d'Eymerich et surtout des légendes des peuples avoisinant les Pyrénées espagnoles, notamment de ceux du côté Est, nous inclinons à penser qu'il se passait tout autre chose dans ces réunions. On coupait la corde du pendu, et là on rendait les honneurs funèbres au frère, victime de la tyrannie ; on exhumait l'excommunié auquel le curé avait refusé la terre sainte et l'on célébrait ses funérailles (4) ; on enlevait, dès que

(1) Voir Michelet, *la Sorcière*, p. 150.

(2) Lancre dit : « Un démon y célébroit quelque forme de messe noire pour se moquer des chrestiens, et il fait paraistre quelque hostie faite de quelque puante matière noire et fumée où il est peint un bouc. » (P. 122.)

(3) Voir Michelet, *la Sorcière*, p. 151-152.

(4) Il existe une tradition commune à la Catalogne, à l'Aragon et au pays basque, que l'on trouve aussi dans certaines contrées italiennes voisines des Alpes, et qui vient à l'appui de notre avis. On disait qu'à minuit le corbeau prenait son vol, que l'œil du chat noir brillait d'une lueur sinistre, et que le pendu frémissait à sa potence, prenant une sorte de vie froide, comme celle des morts en Egypte et celle des enterrés chez les Hébreux. Alors le sorcier coupait la corde du pendu et l'emmenait au sabbat.

L'ull del gat negre a mirat,
L'ala del corp la volat,
L'estremes ast lo penjat
Talle la corda!

Dans plusieurs chroniques et manuscrits de l'époque, on constate que plusieurs fois les pendus disparaissaient de leurs gibets, à des nuits déterminées. Voir *Dietarios de la deputacion de Cataluna*, à partir de l'an 1413. On croyait aussi en Navarre, en Aragon et en Catalogne que les brouculacos, c'est-à-dire ceux qui sont morts excommuniés, assistaient au sabbat, transformés en vampires. Llorente affirme que les sorciers volaient les cadavres des gens d'Eglise et des bons chrétiens et les

s'en offrait l'occasion, le fils du seigneur ou de l'un de ses féaux et on l'immolait par vengeance. Quoi d'étrange à cela (1)?

La sorcière prend ensuite un crapaud, que lui offre un des assistants, et elle le déchire en lambeaux en regardant fièrement le ciel et en lançant vers lui ces mots : « Ah! *Philippe*, si je te tenais ainsi dans mes mains, comme je t'en ferais autant (2)! » La foule en masse défie alors le ciel en poussant mille cris éclatants, et comme Dieu ne lance pas la foudre sur les assistants, ils le tiennent pour impuissant et vaincu. Alors ils bondissent à travers les flammes des bûchers, qui, peu à peu, vont tous s'éteignant; et lorsque graduellement tous les feux ont ainsi disparu, laissant l'esplanade et la forêt plongées dans la plus profonde obscurité, la nuit vient couvrir de ses ombres des scènes licencieuses, que la plume se refuse à décrire (3).

Mais le coq chante, l'aube blanchit, et chacun déserte sa place, abandonne son déguisement grossier, se lave le visage et rentre silencieusement chez lui, avant qu'on puisse le remarquer.

Plusieurs auteurs ont cru que le sabbat n'était qu'une

emmenaient au sabbat pour les profaner. (*Hist. de l'Inquis. en Espagne*, vol. III. *De la section des sorciers*.)

(1) Cette tradition est connue en Aragon ainsi que dans toute l'Espagne du Nord. C'est à cette époque que Garcia Gutierrez fait passer son drame *el Trovador* (*le Trouvère*). Il présente une bohémienne qui vole le petit frère du seigneur de Luna pour se venger de la mort de sa mère que ledit seigneur avait fait brûler comme sorcière et envoûteuse. Le poëte n'a fait que dramatiser la légende populaire en faisant brûler à la bohémienne son propre fils à la place du frère du comte. Du reste, il a respecté l'ancienne légende.

(2) On appelait aussi Jésus-Christ, Jeannicot, dans cet acte.

(3) Une des femmes citées par Lancre déclare « qu'ès dictes assemblées il y a un extrême plaisir et réjouissance, *qu'on y fait l'amour en toute liberté devant tout le monde.* » (*De l'Inquisition*, liv. II, p. 127. Del Rio, Sprenger, Leloyer, Boguet et d'autres auteurs confirment cette déclaration en y ajoutant plus de détails.



bacchanale, qui servait de prétexte à la satisfaction de tous les appétits brutaux. Il y avait certainement un peu de cela, mais ce n'était pas tout. Ce n'est guère en effet qu'à la Renaissance qu'il revêtit ce caractère purement orgiaque ; à cette époque, il n'y avait pas jusqu'aux grands seigneurs et aux grandes dames qui n'y concourussent, afin de donner un libre cours à leur sensualisme ; là, ils s'abandonnaient au libertinage le plus éhonté. Quant au sabbat du quatorzième siècle, bien que l'union des sexes y figurât pour sa part, tel n'était pas son but. C'est au sein de cette sorte de franc-maçonnerie des forêts que se tramèrent, durant ce siècle, les insurrections qui vinrent éclater plus tard dans toute l'Europe.

Les accouplements illicites qui s'accomplissaient au cours de ces cérémonies, étaient le résultat de l'état général du serf et du campagnard de cette époque. Ce que désiraient ces pauvres gens, dont les récoltes étaient éternellement convoitées et dîmées par le baron et le curé, c'était d'avoir beaucoup de fruits et peu d'enfants. Il convient également d'observer que, dans les hameaux et les petits villages, tous étaient entre eux parents plus ou moins rapprochés ; or, l'Eglise interdisait les mariages jusqu'au septième degré de parenté. Il résultait de là que les unions étaient rendues presque impossibles par suite du manque de subsistances d'une part et des prohibitions ecclésiastiques de l'autre. Elles ne l'étaient pas moins entre gens de deux villages différents, à cause du droit de propriété des seigneurs et des querelles qui en dérivaient relativement à l'appartenance des enfants. D'ailleurs, le plus souvent, on était ennemi, soit que les seigneurs fussent en guerre entre eux, soit que les serfs eux-mêmes fussent rivaux et jaloux. Pour s'unir, comment donc faire dans ces conditions ? Il ne restait presque d'autre ressource que l'union illicite du sabbat. Il n'y avait pas d'exemple que la femme qui se rendait dans ces réunions en fût revenue enceinte. Au premier symptôme d'ailleurs, les sorciers savaient fort

bien administrer quelque emménagogue qui les faisait avorter. Et les procès faits aux magiciens parlent aussi d'injections à l'eau froide ordonnées après l'acte copulatif. En vérité, c'est bien aux difficultés que rencontrait la célébration du mariage légal, plutôt qu'au vice et à la débauche, qu'il faut faire remonter la responsabilité de ces écarts.

On trouvait donc dans le sabbat le repas en commun, l'union des sexes, les honneurs funèbres rendus aux suppliciés et aux excommuniés, les vengeances exercées contre les maîtres de la terre, les défis adressés au ciel et le culte envers le Diable considéré comme un pouvoir opposé à celui du Seigneur et de l'Eglise. En un mot, tous ceux que réunissait le lien fraternel de l'infortune venaient à cette cérémonie pour honorer tout ce que maudissait l'Eglise, pour pratiquer tout ce qu'elle interdisait, pour conspirer enfin contre tout ce qu'elle déclarait invulnérable.

Au milieu des convulsions et des troubles qui marquent le quatorzième siècle, on préparait, inconsciemment peut-être, la Révolution, dont la première étincelle fut la Jacquerie et dont les dernières explosions, à la fin du quinzième siècle, contribuèrent tant à la ruine de la féodalité sur les débris de laquelle se dressa le puissant édifice de la monarchie. Mais, pendant que serfs et vilains se réunissaient nuitamment dans la campagne pour jouir d'un moment de liberté sous la présidence du Diable, d'autres, comme nous l'avons dit, victimes de la soif des richesses, se donnaient à lui afin d'obtenir l'or qu'exigeaient les besoins de l'époque.

Enfermés dans leurs laboratoires, ils se livraient passionnément, avec l'aide du Malin, à la culture des sciences obscures de la matière pour découvrir la *pierre philosophale* tant convoitée. Après avoir accepté comme base les *Météorologiques* d'Aristote, après s'être pénétré de l'art sacré professé par les maitres qui fleurirent

à Alexandrie, chacun, guidé dans ses recherches par les œuvres d'Avicenne, d'Archélaüs, d'Albert le Grand, de Lulle ou d'Arnaud de Vilanova, croyait savoir ce qu'était cette pierre chimérique. Pour la plupart, elle était l'arsenic qui blanchit le cuivre; pour d'autres, le cadmium qui le jaunit; pour quelques-uns, le soufre qui, joint à un métal aussi vil que l'étain, donne un produit ressemblant à l'or. Mais la grande difficulté résidait dans les moyens propres à mener à bien le *grand œuvre*. Presque toutes les formules données par les grands maîtres étaient enveloppées de mystère. Les unes étaient écrites au moyen d'hiéroglyphes et de figures, les autres au moyen de lettres, de nombres et de lignes, dont l'explication était aussi symbolique et énigmatique. On trouve dans tel livre l'histoire d'un roi qui pénètre dans une caverne où il se dépouille de son vêtement de drap d'or et le remet à Saturne, qui le garde quarante jours; puis, il s'enlève le pourpoint de velours noir et le donne à Jupiter, qui le conserve vingt jours. Jupiter le transmet à la Lune, qui le retient à son tour vingt autres jours, de sorte que le roi en est réduit à ne porter que la chemise, qui est d'un linge pur, fin et blanc comme la neige. Mais il quitte aussi ce dernier vêtement et le remet à Mars, qui le garde quarante jours; Mars le livre au Soleil, jaune, mais non pas clair, et celui-ci le conserve encore quarante jours de plus. Alors, le Soleil devient resplendissant. Dans d'autres livres, sont des figures représentant Saturne qui coupe les ailes à Mercure, puis le massacre des Innocents, la Lune baignée dans le sang et le Soleil qui se lève plein d'éclat. On prescrit, dans certains, à l'amant de s'unir à sa maîtresse pendant la pleine lune, entre l'orient et l'occident, après que l'aigle noir s'est transformé en lion roux. Enfin, on voit tracés, à chaque page de plusieurs, des cercles, des triangles, des caractères hébreux, des lettres grecques, des paroles magiques, toujours précédés du nombre 333 ou du mot Abracax, qu'assurément nul n'a

jamais pu comprendre, non pas même le Diable qui a tout inspiré (1).

Armés de ces formules, les alchimistes consultaient les constellations et, en prononçant certaines paroles mystérieuses, ils dissolvaient et congelaient le *sel commun*, le *sel métallique*, le *sel sarrasin*, le *sel ammoniac*, le *vitriol* et le *nitre;* ils mettaient en digestion des métaux avec l'*esprit de sel*, avec des *eaux mordantes*, l'*eau seconde* ou l'*eau régale* qui dissout la lune, sépare le soleil et convertit en chaux les autres métaux; ils calcinaient des *aluns de roche*, de *plume*, de *verre* et des *marcassites;* ils macéraient des herbes dans l'*eau ardente;* ils carbonisaient du sang, de l'urine, des œufs, des excréments, du sperme, des cheveux et diverses parties du corps de certains animaux; avec le carbone obtenu, ils essayaient de voir s'ils pouvaient *décaper* les *métaux nobles* ou faire disparaître les *nuages* et les *taches* qui obscurcissaient la véritable nature du *Soleil* ou de la *Lune*. Or, quoiqu'ils se servissent d'*alambics*, de *cornues*, de *pélicans*, de *matras*, de *chaudières* et de *creusets;* quoiqu'ils fissent usage des méthodes de *décoction*, de *circulation*, de *réverbération*, d'*ascension*, de *fusion*, de *calcination*, d'*élémentation*, de *rectification*, d'*évaporation*, de *conjonction*, d'*élévation* et de *sublimation;* enfin, quoiqu'ils invoquassent la très-sainte Trinité, les anges purs, les chérubins ou Astaroth, Abraxas, Kaulakau, Adonaï et l'Hermès Trismégiste, peine perdue! à la grande stupéfaction du pauvre chercheur, l'or ne venait pas. Le Diable ne lui enseignait qu'une chose, comme il le fit à Arnaud de Vilanova : il lui montrait que « par cela que le cheval n'engendre que des chevaux, et que l'homme ne peut produire que des hommes, le métal

(1) Voir *el Libro del Tesoro del Rey don Alfonso el Sabio*, Biblioteca nacional, à Madrid. Voir aussi *Opuscule très excellent de la vraie philosophie naturelle des métaulx avec le Traicté du vénérable docteur messire Bernard, comte de la Marche Trévisane*, édit. Anvers, 1557; enfin le *Théâtre Chem.*, plein de ce genre de formules.

identique à lui-même ne peut s'extraire du sang d'une chèvre, d'œufs, d'urine, de cheveux, de végétaux, etc. (1) » Et cet enseignement que tous repoussaient avec énergie, parce qu'il détruisait leurs plus chères illusions, Bernard, comte de la *Marca Trevisana*, le formulait plus tard, après trente années d'investigations, en disant qu'*on ne fait pas d'or sans or* et que l'*or ne s'obtient qu'avec de l'or* (2). Cette désolante maxime ne parut pas suffisamment claire aux yeux de tous. Quelques-uns traduisirent en effet que Satan voulait dire qu'il ne fallait pas regretter la dépense pour obtenir le métal noble, et ils gaspillaient les écus de leur escarcelle dans l'espoir de les retrouver plus tard au centuple dans le fond d'un creuset ou d'une cornue.

De plus perspicaces comprirent l'avis de Satan. « L'or, se dirent-ils, s'obtient au moyen des mystères de la banque, » et ils se livrèrent à l'usure ; ils se dédièrent à l'étude des opérations compliquées du change et multiplièrent, en peu de temps, leurs capitaux. Satan récompensait leur sagacité en les comblant de richesses. Mais il fallait dissimuler les procédés diaboliques. Pour cela, certains, comme Nicolas Flamel et sa femme Pernella, disent avoir appris de chrétiens fidèles ou de juifs convertis les moyens de mener à bonne fin le grand œuvre et les avoir utilisés dans un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, ou sous la protection de quelque saint. Et, à l'appui de leur dire, ils fondent des églises et des hôpitaux, ils sculptent des bas-reliefs, ils peignent des murailles où leur effigie figure, auprès de la formule symbolique, dans une dévote attitude (3). Quant à ceux qui ne justifient pas leurs richesses par ces fourberies, ils tombent victimes

(1) Arnaud de Vilanova, *Ars Aurifera*, vol. II, Bâle, 1561. Voir le manuscrit n° 7353 de la Bibliothèque nationale de Paris ; on y trouve la traduction de ce livre sous le titre de *Glorieuse Marguerite de maistre Arnaud de Villeneuve*.

(2) Voir *Opuscule tres excellent de la vraie philosophie*, etc.

(3) Voir l'abbé Vilain, *Essai sur l'histoire de Saint-Jacques de la*

des convoitises qu'allument leurs biens : les uns, comme les Templiers, meurent sur le bûcher ; les autres, comme Jacques Cœur, sont l'objet d'un procès arbitraire et obligés de fuir en d'autres terres, sans que l'intervention du roi, qui reconnaît pourtant les services qu'ils ont rendus au trésor public, soit assez puissante pour les sauver (1).

Pourtant les recherches des alchimistes ne furent pas inutiles. Dans leurs matras, dans leurs fourneaux, avec leurs soufflets, ils chauffèrent la Nature, que le christianisme avait déclarée morte, et, sous cette vivifiante haleine, elle se mit à palpiter et à renaitre. A travers le verre de leurs cornues, les alchimistes purent observer que, lorsqu'elle recevait le souffle de quelque homme de génie, la matière, qualifiée, par les théologiens, de ténèbres condensées, de substratum du mal, de substance inerte, s'animait, et ses prodiges plongeaient les ergoteurs dans la stupéfaction. Ou la Nature, la matière, n'était qu'endormie et non pas morte, ou elle avait donc ressuscité : conclusions également sataniques l'une et l'autre, puisque l'orthodoxie l'avait déclarée morte pour l'éternité. Le diable blasphémait par la bouche des cornues. La vie de la matière étant dès lors mise hors de doute, il se présentait une autre question : La matière avait-elle une âme ? Les disciples du grand œuvre avaient vû qu'une poudre noire comme les ténèbres, et pressée dans un canon de métal, projetait, dès qu'on la mettait en contact avec une étincelle, la balle qui la comprimait, en se convertissant, comme la foudre, en lumière et en fumée. La fumée, disait-on alors, peut bien être un corps converti en air épais ; mais la lumière, ajoutait-on, n'indique-t-elle pas

*Boucherie*, 1758, *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, t. XV-XXIII. *Histoire critique de N. Flamel*, 1761.

(1) Voir Bonamy, *Mémoires sur les dernières années de la vie de Jacques Cœur* ; le baron Trouvé, *Histoire de Jacques Cœur* ; Pierre Clément, *Jacques Cœur et Charles VII* ; Louis Reynal, *Histoire du Berry*.

un principe spirituel, subtil, animique? Ces hommes, dont l'intelligence était saturée du dualisme qui dominait les spéculations à cette époque, ne pouvaient encore comprendre la force, le mouvement que comme un esprit uni aux corps ; tant ils étaient pénétrés du concept théologique de l'Univers! Eck de Sulzbach avait vu s'unir aux métaux un esprit qui les transformait en chaux, en ajoutant à leur poids primitif, et qui disparaissait sous l'action du feu comme un esprit de l'air (1). De plus, un grand nombre de substances soumises à l'action de la chaleur dans une cornue ou un alambic produisaient souvent un esprit qui digérait des métaux, décomposait des sels, ou qui, administré sous un petit volume, procurait la guérison, tandis qu'il donnait la mort à hautes doses. Les alchimistes, qui ne connaissaient pas encore à fond le secret du dosage, qui ignoraient que l'effet produit est la conséquence de la proportion, c'est-à-dire du rapport, et qui croyaient aux propriétés absolues des substances, dotèrent ces esprits d'une sorte de volonté, et les considérèrent par suite comme des êtres conscients. Les esprits de la matière, les âmes des corps, séparés de leurs résidus inertes, de leur *caput mortuum*, étaient enfermés et vendus en bouteille. Un alchimiste avait, un jour, distillé du marc de raisins et obtenu un esprit liquide, une eau qui montait à la tête, qui donnait le vertige et faisait tourner les images. L'eau-de-vie était un diable qui s'établissait dans le cerveau et produisait la folie. Maître Arnold avait extrait du vin un autre liquide qui paralysait les sens, produisait la mort pour un certain temps, calmait les douleurs, s'enflammait, et disparaissait dès qu'on l'approchait d'une flamme. L'éther était donc un autre diable liquide (2). Et c'est ainsi

(1) Voir *Clavis philosophorum* in *Theatr. Chemic.*, t. VI, p. 1141-1142, 1144. « Spiritus unitur corpori. » Il avait trouvé l'oxygène, quoiqu'il ne lui donnât pas ce nom.

(2) Le liquide découvert par Arnold de Vilanova, à ce qu'il paraît, n'était vraiment qu'un produit de la distillation du vin, lequel produit contenait

que tous ces esprits de la matière ténébreuse, ces âmes des corps inanimés furent successivement qualifiés de diables.

Quel pouvoir que celui de Satan au quinzième siècle ! Tous les esprits qui guérissent et tous ceux qui tuent lui appartiennent : une poudre noire qu'il anime fait sauter les châteaux ; un autre esprit, secret, invisible, qui tourne dans une boîte tout autour d'une aiguille, guide les navigateurs et leur marque leur route. Il communique à la nature entière l'impulsion de la révolte, et les serfs se soulèvent, les poëmes païens secouent la poussière de l'oubli, les statues palpitent sous le sol qui les recouvre, les marbres immobiles se meuvent et gesticulent. Et pendant qu'en Europe il inspire la colossale invention qui devait répandre les idées, il fait, de l'autre côté des mers, surgir un monde que trouve un Génois de génie, secouru par l'or amassé par les marchands catalans initiés aux mystères de la banque. Saint Paul eut donc raison : Satan est « le dieu de ce monde, le Prince de la vie »!

Bientôt l'alchimiste inspira une profonde horreur au vulgaire. Bien que, pour aboutir à un résultat pratique, il prît la cause suprême pour point de départ ; bien qu'il s'appuyât, comme principes scientifiques, sur le dualisme du bien et du mal, sur la trinité ou sur les sacrements ; bien qu'il évoquât enfin les anges pour qu'ils s'intéressassent aux opérations qui l'absorbaient, toujours la crédulité vit en lui un remanieur de l'œuvre de Dieu, un contradicteur de l'infinie providence. Les mystères de la foi et les nombres sacrés ne pouvaient être appliqués qu'à Dieu et aux choses célestes ; les appliquer à la matière déchue, c'était un sacrilége et un hommage rendu à Satan.

de l'éther, mais ce n'était pas de l'éther pur. On prétend que l'éther a été découvert en 1540 par Valérius Cordus ; mais il résulte de sa description que ce qu'il obtint était de l'huile douce du vin.

Cette réprobation du vulgaire fut étendue des alchimistes à tous les hommes qui s'occupaient de sciences naturelles. Aux yeux des ignorants, les figures géométriques et les chiffres qu'ils traçaient passaient pour un affreux grimoire, pour une cabale infernale. Quant à l'Église, forte de cette manière de voir de la foule ignorante, elle persécuta les hommes de science comme magiciens et nécromanciens, confondus sous le délit commun de sorcellerie.

C'est ce qui arriva au très-illustre don Henri de Villena à la cour de don Juan II de Castille. Poëte, savant, riche et jeune, il se livrait avec amour à l'étude de la nature et de ses lois (1). Il avait observé que la matière palpitait

(1) Don Enrique de Villena (improprement appelé marquis de Villena) avait etudié toutes les langues mortes connues à son époque, et toutes les principales langues vivantes de l'Europe et de l'Asie. Il était très-docte dans la connaissance de la philosophie, de la médecine, des mathématiques, de l'astronomie et des livres sacrés. Le poëte Jean de Mena dit de lui :

> Aquel que tu ves, estar contemplando
> En el movimiento, de tantas estrellas
> La fuerza, la orden, la forma daquellas
> Que mide los cursos, de como e de cuando ;
> E uvo noticio, filosofando
> Del movedor, e los commovidos
> De fuego, de rayos, de son, de tronidos,
> E supo las causas, del Mundo, velando ;
> Aquel claro padre, aquel dulçe fuente
> Aquel que en el Cástalo, monte resueno,
> Es don Enrique, señor de Villena,
> Onra de España, e del siglo presente.

« Celui que tu vois qui contemple le mouvement d'autant d'étoiles, leur force, leur ordre, leur forme, celui qui mesure leur cours et comment et quand elles se meuvent ; celui qui, en philosophie, arriva à connaître le moteur et les corps mus, le feu, la foudre, le son du tonnerre, et qui trouva dans ses veilles les causes qui produisirent ce monde ce père si clair, cet homme, pareil à une source douce, celui dont le nom remplit le mont Castal, celui-ci est don Enrique de Villena, l'honneur de l'Espagne et du siècle présent. »

et se transformait dans les organismes ; il l'avait vue naître à la vie et croître dans les végétaux dès qu'ils commencent à poindre ; il avait remarqué certains êtres se développant au sein des corps en décomposition, et toutes ces observations le préoccupaient grandement. — La matière aurait-elle une vie propre ? se demandait-il. Serait-ce, par hasard, cette substance charnelle de notre corps, qui contiendrait en soi l'animation dans ses particules, dans les replis les plus intimes de ses fibres ? — C'est ainsi que don Henri passait les nuits en méditations et ne trouvant pas de réponse. Il consulta des docteurs sarrasins et juifs, il étudia Averroès et Alkindi, Rhasès et Avicenne. Aristote et Hippocrate, Pline et Lucrèce ; puis, il conclut à l'unité de l'être humain et finit par croire que la vie était contenue dans la chair. Entraîné alors par d'étranges analogies, que lui avaient suggérées les phénomènes de la fermentation, il rêve d'une résurrection à date fixe, et, selon la légende, il donne ordre à son domestique de le dépecer, de l'enfermer dans une bouteille et de l'enterrer ensuite dans les profondeurs d'une cave, où il pensait attendre, ainsi réduit en bouillie, l'espace de trois siècles, après lesquels il ressusciterait (1) !

Quoi d'étonnant que le vulgaire, qui n'entendait rien aux sphères célestes, aux lunettes, aux cornues, aux matras, aux figures mathématiques, aux nombres ni aux écrits hébreux, tînt don Henri pour un alchimiste, un magicien.

(1) Cette légende, qui émeut encore les braves gens de la Castille, était peut-être motivée par certains écrits symboliques de l'*infant d'Aragon* ; et elle fut assurément mise en circulation par ses ennemis. On dirait que sous ce voile symbolique se cache la prophétie des trois siècles de persécution sanglante que la science a dû souffrir en Espagne, depuis qu'elle fut emprisonnée dans les souterrains de l'inquisition jusqu'au jour où la révolution vint lui donner la liberté Alors elle a ressuscité, mais telle qu'elle se trouvait le jour où on l'avait enfermée, parlant l'ancien langage. Quoi d'étonnant donc qu'aujourd'hui elle doive balbutier les mots étrangers des nations qui l'ont précédée dans l'émancipation scientifique ?

un sorcier ou un nécromant (1)? Avec cela, les nobles et les moines, qui le haïssaient parce qu'il se tenait en dehors de la société et de la cour et qu'il frayait avec les choses du paganisme (2), l'accusèrent d'avoir signé un pacte avec le diable (3). On dit alors qu'il pouvait ensanglanter le soleil au moyen de la *pierre héliotrope*, deviner l'avenir au moyen de la *chélonite*, se rendre invisible avec l'herbe *andromène*, faire tonner et pleuvoir avec une *chaudière d'airain* (4) et transporter les hommes d'un lieu à l'autre comme sur les ailes du vent (5). Puis, après sa mort, on le diffama, et Fray Diego Barrientos fit brûler, parmi ses livres et ses papiers, ceux qui traitaient de sciences, et dissémina le restant (6). Avec le seigneur de

(1) Felipe Benicio Navarro, Prologo de l'*Arte cisoria*, XXXVI.

(2) Don Enrique de Villena étudia avec beaucoup d'amour les auteurs classiques grecs et latins; il traduisit l'*Enéide*, et fut un des instigateurs de la renaissance païenne. Il écrivit même des ouvrages à la façon antique, comme *los Doce Trabajos de Hercoles*.

(3) Un chroniqueur espagnol du quinzième siècle, qui s'occupe de lui, dit : « . . C'était un homme de lettres très-remarquable, surtout en matière d'humanités, comme sont les arts libéraux, l'astrologie, l'astronomie, la géométrie, l'arithmétique et d'autres semblables. Quant à la science judiciaire et à la nécromancie, il en savait tellement, qu'on dit et on lit qu'il faisait des choses merveilleuses, avec une si grande admiration des gens, que tout le monde pensait qu'*il avait pacte avec le diable*. Il composa plusieurs ouvrages sur ces sciences, dans lesquels, bien qu'on y trouvât des choses très-ingénieuses, qui révélaient un grand esprit et beaucoup d'utilité pour l'Etat, on en rencontrait d'autres « d'un mauvais exemple et qui faisaient soupçonner que son auteur avait signé ledit pacte ».

(4) F. Benicio Navarro, Prologue de l'*Arte cisoria*, XXXVI.

(5) Le bachelier Ciudad Real, dans sa Lettre au vertueux docteur Periañez, dit que le relateur Fernan Diaz de Toledo fit en six heures les seize lieues de route qu'il y avait de Valladolid à Zamora, par l'art de don Enrique de Villena, c'est-à-dire par l'art du diable.

(6) Il résulte des récits des écrivains qui connurent le seigneur de Villena, que ce fut le confesseur du roi Jean II de Castille, Frère Barrientos, qui propagea que ledit seigneur avait fait un pacte avec le démon; il est acquis à l'histoire que ce fut lui qui brûla tous ses ouvrages et ses écrits scientifiques, comme étant des grimoires de sorcel-

Villena commencèrent en Espagne les persécutions contre la science.

A partir de là, plus de lumière dans la péninsule ibérique. L'inquisition s'empare du dernier boulevard de la libre pensée, de la nation qui lui résista le plus. Alors se

lerie, avec la plupart des livres de sa bibliothèque; de ceux qui restèrent, il en donna une partie, et jeta l'autre dans des puits. Voir la Lettre du bachelier Ciudad Real à Jean de Mena. — On y trouve le paragraphe suivant : « On a rempli deux charrettes des livres qu'il (don Enrique) a laissés, et on les a portés au roi. Et comme on disait que c'était des ouvrages de magie, *non bons à lire*, le roi ordonna de les porter chez le Frère Lope de Barrientos. Mais celui-ci, plus soucieux de complaire au prince que d'être reviseur de choses de nécromancie, fit brûler, sur l'heure, plus de cent de ces livres, sans les avoir plus lus que le roi du Maroc, ni les avoir plus compris que le doyen de Ciudadrodrigo ; car ils sont plusieurs qui, dans ce temps, parviennent à être considérés comme savants, faisant passer les autres pour initiés et magiciens, et, ce qui est encore pire, pour nécromanciens... Bien d'autres ouvrages sont restés chez Frère Lope, qui ne seront pas brûlés, mais qui non plus ne seront pas rendus. Si vous voulez bien, monseigneur, m'envoyer une lettre demandant quelques ouvrages de don Enrique, pour votre service, je la montrerai au roi et peut-être parviendrons-nous à ce que Frère Lope ne commette plus de péchés sur ce sujet-là, et l'âme de don Enrique sera très-heureuse de voir que ce ne soit pas son héritier qui celui-là l'a fait passer pour sorcier et nécromancien. »

Voir aussi les beaux vers de Jean de Mena sur la mort du seigneur de Villena. Ils disent :

O inclito sabio, acutor muy sçiente
Otra e aun otra, vegada yo lloro
Porque Castilla, perdio tal tesoro
Non conoscido, de lante la gente.
Perdió los tus libros, sin ser conoscidos,
E como en exequias, te fueron ya luego
Vnos metidos, al avido fuego
E otros sin orden, non bien repartidos.

« O illustre savant, auteur consciencieux, — Une fois et une autre fois je pleure, — Car Castille a perdu un tel trésor, — Que le vulgaire ne connaissait pas. — Tes ouvrages sont perdus sans être connus, — Et pour faire tes funérailles on les jeta tout de suite, — Les uns au feu avide, — Et les autres on les répartit sans aucun ordre. »

réalise la prophétie de l'infant d'Aragon : de la fin du quinzième siècle au commencement du dix-neuvième, pendant trois siècles, la science reste morte, attendant la résurrection de la liberté moderne, qui brisât l'enveloppe sous laquelle elle était prisonnière.

## X

# LE DIABLE DE LA RENAISSANCE AUX TEMPS MODERNES.

Nous estimons que la conclusion darwinienne de la production et du développement de l'organe dans chaque espèce par suite du besoin qui le détermine, est aussi exactement applicable à l'apparition de certaines inventions dans les sociétés humaines.

Bien avant l'invention de l'imprimerie, les hommes, comme possédés du diable, brûlaient du désir étrange de tout apprendre, de tout savoir. Tous, au risque de se perdre, souhaitaient ardemment de goûter au fruit défendu de l'arbre de la science du Bien et du Mal. Celui qui composait un livre ne se bornait déjà plus à le lire devant une poignée de personnes savantes pour le léguer ensuite à la bibliothèque de quelque couvent. Il le lisait à quiconque voulait l'entendre, il en tirait ou en faisait tirer des copies nombreuses, et, à leur tour, ceux qui possédaient ces exemplaires nouveaux en donnaient lecture à haute voix devant ceux qui n'entendaient pas l'écriture. Enfin, ceux-ci faisaient de grands efforts pour retenir les idées qu'on leur exposait ainsi afin de pouvoir en donner communication à ceux qui n'avaient pu assister à la lecture. Lorsque dans une ville on était informé qu'un savant avait écrit quelque livre nouveau ou que tel habitant avait fait l'acquisition d'un ouvrage inconnu jusque-là, tout le monde accourait à la demeure de l'heureux possesseur, désireux de savoir ce que contenait le livre, les secrets qu'il révélait, les énigmes qu'il déchiffrait, les

mystères qu'il découvrait, sans se soucier si l'auteur était un maure, un juif ou un hérétique. Les princes appelaient l'auteur à la cour. Le livre passait avec rapidité de main en main, et cette rapidité de la circulation suppléait à la rareté des exemplaires. Dans l'Occident, l'humanité se livrait avec frénésie à cette communion de l'idée. Et bientôt l'anxiété de savoir fut suivie de la fureur d'écrire. Chacun se hâtait de tracer au plus vite les caractères afin de pouvoir copier beaucoup d'exemplaires en peu de temps (1), car la demande augmentait de jour en jour. Il importait peu que l'écriture fût mauvaise ou que le papier et le parchemin manquassent. On écrivait sur du vélin ou sur du carton indistinctement, à défaut d'autre chose. Pourvu que l'on pût lire, cela suffisait. On retranchait les notes. On multipliait à l'infini les abréviations. On supprimait un grand nombre de lettres. On employait des signes pour les mots les plus usuels. Les copistes ne dessinaient plus aussi minutieusement les caractères que par le passé, à moins qu'il ne s'agît d'exemplaires de luxe et ayant une destination déterminée. La main nerveuse entraînait la plume comme mue par un courant électrique ; le papier se couvrait de lignes avec une étonnante rapidité (2). Les pages des manuscrits

(1) « Le désir du gain faisait copier d'autres copies si peu consciencieusement, qu'on abrégeait les chapitres en supprimant certains passages, et en altérant les notes pour les raccourcir. Il fallait donc quelque moyen de reproduire les exemplaires avec fidélité, de les multiplier indéfiniment, de les fournir à bon marché et de les réduire de volume. » Castro y Serrano, *Cuadros contemporaneos*, *el Libro*, p. 20 et 21.

Il y a déjà quelque temps que nous avons remarqué que plus les manuscrits se rapprochent de l'époque de l'invention de l'imprimerie plus ils sont pleins de suppressions, d'abréviations et de signes indiquant certains mots usuels, et plus aussi ils sont écrits en caractères tracés hâtivement.

(2) « Surrexerunt scriptores quos *cursores* vocant, qui rapido juxta nomen *cursu* properantes, nec per membra curant orationem discernere nec plene aut imperfecte sensu notas apponere, sed in unum impetu, velut hi qui in stadio currunt. » Nic. Clemeng., *Epist.*, t. II, p. 306.

n'étaient plus que des *griffonnages* le jour où le premier livre imprimé vit la lumière.

Lasse d'imiter toujours les mêmes modèles, l'intelligence humaine brûlait d'apprendre quelque chose de neuf, de sortir du thème mystique ; mais, après une aussi longue ère de stérilité, comme elle avait perdu l'habitude de créer, elle se tourna vers l'antiquité païenne pour de nouveau apprendre d'elle les mystères de la nature. Il lui fallait, comme au Dante, un Virgile qui lui servît de guide. Ce fut la Grèce qui remplit ce rôle. L'esprit humain s'asphyxiait dans le vide où il se mouvait. Il était affamé de lire et de lire quelque chose de positif. Or, la quantité de livres qu'écrivaient les copistes — car ils avaient beau en écrire beaucoup, c'était toujours trop peu — cette quantité ne lui suffisait pas. De plus, la majorité des copistes se composait de moines ne livrant à la circulation que certains livres discrédités. Qui vint donc combler ce vide, et donner satisfaction aux besoins nouveaux ? Ce fut le démon de l'égoïsme.

Sous son inspiration féconde, on s'évertua à trouver un procédé qui, en multipliant indéfiniment les exemplaires, vînt soulager le travail des copistes à la main. Il fallait graver l'écrit pour le reproduire à l'infini et trouver une gravure dont les signes ou les traits mobiles pussent se prêter à toutes les combinaisons possibles, afin de rendre toutes les idées imaginables. C'est là ce que se proposèrent ceux qui crurent s'enrichir en tirant le plus grand nombre de copies dans le moindre délai. Ce fut certes un grand événement que l'invention de l'imprimerie, un des plus grands qu'ait enregistrés l'humanité. Nous croyons cependant que cette invention ne fut que le résultat d'un concours de circonstances préexistantes. Elle vint, déterminée par la force même des choses, à un instant donné.

Avant qu'on imprimât le premier livre, on frappait déjà des cartes à jouer et des figures à l'aide d'empreintes

en bois. On assure qu'en Hollande on imprimait aussi certains documents à la main. Il est probable que le procédé chinois de la reproduction des écrits au moyen de la gravure n'était pas inconnu des érudits de l'époque. De temps immémorial, on avait eu l'habitude de sceller les documents avec des timbres portant une inscription. A partir du neuvième siècle, les fondeurs, pour mettre sur les cloches les noms et les dates qu'on leur prescrivait, avaient des lettres et des chiffres détachés et creux qu'ils reliaient au moyen de règles et qu'ils enchâssaient dans les moules avant d'y jeter le métal en fusion. Or, tous ces éléments, qui, tant que le livre ne fut pas nécessaire, n'éveillaient aucune idée dans les esprits, convergèrent à la découverte de l'imprimerie le jour où la nécessité les y poussa. On ignore complétement si ce fut le hasard qui, à un moment donné, fit jaillir l'idée de l'imprimerie du cerveau d'un homme à la vue de quelqu'une de ces méthodes de reproduction, ou si ce fut l'investigation laborieuse basée sur de profonds calculs. Il n'est pas besoin de recourir à la légende des caractères gravés dans l'écorce d'un hêtre pour expliquer cette découverte. On peut dire que l'imprimerie existait en germe partout ; la nécessité força l'homme à développer ces germes ; c'est elle qui provoqua l'invention, dont les éléments existaient dans les connaissances et les usages des siècles antérieurs.

A aucune époque, en effet, il n'a manqué d'hommes doués d'un esprit lucide et cultivé capables de s'inspirer des procédés qu'ils avaient sous les yeux. Et pourtant aucun d'eux n'inventa l'imprimerie. Pourquoi cela? Tout simplement parce que le livre n'était pas encore devenu nécessaire aux nations. Lorsque le livre devint enfin un objet de véritable nécessité, on ne tarda pas à trouver la manière de le reproduire avec la plus grande rapidité. C'est donc le livre qui créa l'imprimerie, laquelle à son tour le multiplia. Pour que les idées jaillissent des intelligences,

pour que des éléments qui y sont renfermés et que nul ne remarque provoquent l'inspiration, pour que mille germes qui y sont contenus à l'état latent se développent, pour que des matériaux qui flottent épars au sein des sociétés se combinent, il faut une nécessité, un besoin qui sollicite, qui réclame avec urgence. Le besoin physique ou moral est l'auteur des grandes découvertes. Sans cet aiguillon, nous ne lutterions même pas pour l'existence comme nous le faisons, et nous serions par suite encore plongés en pleine animalité ou anéantis. C'est, à notre avis, la raison qui fait que les grands esprits créateurs sortent le plus souvent des classes les moins aisées de la société. Ce n'est pas qu'il n'existe des intelligences dans les classes élevées, mais le besoin ne les stimule pas, et elles s'engourdissent.

Quel fut l'inventeur de l'imprimerie? Les uns disent que ce fut Laurent-Jean Coster (1), citoyen de Harlem; d'autres, Jean Mentel, de Strasbourg (2). L'opinion publique désigne Jean Gensfleisch, dit Guttemberg. Plusieurs historiens estiment que trois hommes, Guttemberg, Faust et Schœf-

(1) Gérard Meerman dit que l'inventeur de la typographie fut Laurent Coster, fils de Jean, citoyen de Harlem, qui était magistrat de la ville, dans laquelle il avait de grands palais.

Voir aussi l'ouvrage de Petrus Scriberius, *Laurea de Laurentius Coster*, Harlem, 1628; et aussi Jean Khristian Seiz, *Annus tertius sæcularis inventæ artis typographicæ*, cap. VII, p. 155. On trouve dans cet ouvrage une chronologie dans laquelle sont décrits les essais qu'il fit chaque année sur l'art d'imprimer, depuis 1428 à 1473.

Jean-Daniel Schœpflin distingue trois genres d'imprimerie; il attribue la xylographie, c'est-à-dire l'impression au moyen de caractères gravés dans une planche de bois, à Laurent Coster; et il croit que ce fut Guttemberg qui inventa l'imprimerie à caractères mobiles.

(2) Pluche fait remarquer qu'en 1455 Guttemberg alla habiter Strasbourg, où il travailla avec Jean Mentel. Dans diverses chroniques du quinzième et du seizième siècle, on attribue à Mentel l'invention de l'imprimerie. Il y en a qui ont dit que Gensfleisch avait surpris le secret de Mentel, et qu'il le communiqua à Guttemberg. Mais dans ce cas il y a confusion évidente, Gensfleisch et Guttemberg étant la même personne. Nous ferons observer, en passant, qu'on l'appelait aussi Zumjungen.

fer, concoururent à cette admirable invention (1). Que tous les trois aient contribué à la recherche d'un progrès alors si impérieusement réclamé par le siècle, voilà qui n'est pas fait pour surprendre. Il semble peu douteux aujourd'hui que Guttemberg fut le premier à imprimer à Strasbourg et à Mayence, avec une presse et des planches en bois, et qu'il se ruina avant d'avoir atteint le résultat qu'il poursuivait. Le ciel, ou plutôt l'enfer, lui envoya un associé, Jean Faust, grâce au secours duquel il put reprendre ses travaux; mais au bout de quelque temps ils se séparèrent. Il y a de grandes probabilités pour croire que ce fut Faust qui inventa la mobilité des caractères (2). Quant à Schœffer, il est indubitable que c'est lui qui trouva une matrice au moyen de laquelle il fondit séparément toutes les lettres en métal, afin d'obvier aux nombreux inconvénients des types en bois sculpté (3). Mais nous ne voyons pas plus la nécessité d'accumuler sur un seul homme la gloire de l'invention complète. Nous ne croyons pas à une invention sortant soudain du néant. Il faut des éléments préexistants. Une grande invention ne jaillit pas tout armée de pied en cap du cerveau d'un seul homme, cet homme fût-il

(1) Comme nous l'avons dit, Schœpflin affirme que Guttemberg conçut l'idée des lettres séparées, et qu'il put en avoir reçu l'inspiration des matrices à marquer les cloches. L'abbé Tritheim, qui mourut à Wurtzbourg en 1516 et qui avait parlé personnellement à Pierre Schœffer, de Gersheim, de l'invention de l'imprimerie, dit, dans les *Annales* de l'abbaye d'Irsaungen, qu'il n'y a pas à douter que ce fut Jean Guttemberg, de Mayence, qui eut, en 1440, la première idée de ce *nouvel art*; et il ajoute que, pour les premières impressions qu'il fit en compagnie de Faust et de Schœffer, il se servait de lames en bois pareilles à celles qu'on employait au Japon et en Chine. Ainsi tout fait croire que la première impression en Allemagne doit se rapporter à Guttemberg et que cette impression fut xylographique et non avec des caractères mobiles, comme l'affirme Schœpflin. Voilà qui semble très-positif; car Tritheim, à ce qu'il paraît, l'avait appris directement de Schœffer.

(2) C'est l'opinion de Tritheim.

(3) Voir le prologue de l'excellent ouvrage du Frère François Mendez, intitulé *Tipografia española*, p. 6, édit. de Madrid, 1861.

un génie. Ce que nous avons dit, dans le chapitre *la Décadence*, relativement aux grandes transformations sociales, nous pouvons le répéter ici des découvertes et inventions. Ils sont presque toujours nombreux ceux qui, aiguillonnés par la nécessité et sous l'influence du milieu ambiant, travaillent, isolés et sans se connaître, dans un but commun de progrès. On voit surgir simultanément différentes inventions qui se ressemblent et qui se proposent de satisfaire les besoins dominants. Elles sont précédées de tentatives désordonnées, d'essais infructueux, de projets qu'abandonnent leurs auteurs ou qui avortent d'eux-mêmes, jusqu'à ce qu'apparaisse enfin la découverte à l'état incomplet, rudimentaire, avec des organes inutiles qui disparaissent par l'effet d'études successives, et qu'elle se fixe en dernier lieu dans la perfection atteignant complètement le but poursuivi. Jamais une invention ne jaillit soudainement et sans antécédents, non plus qu'un génie sans appui et sans une atmosphère qui le forme.

Lorsque l'homme contemple les âges écoulés, le premier coup d'œil le rend victime d'une illusion semblable à celle du voyageur qui regarde, baignée dans une atmosphère limpide, une cité lointaine, dont, à cause de la courbe de la terre, il ne peut apercevoir que les tours, les clochers ou les monuments élevés. Ces édifices apparaissent à ses regards comme isolés et s'élançant du sol sur la ligne de l'horizon. C'est ainsi que, dans l'histoire, tout ce qui est petit disparaît à première vue. De tous ceux qui ont contribué à une invention ou collaboré à un état de choses pire ou meilleur, la postérité aperçoit seulement celui que des circonstances particulières ont mis en relief, et elle le prend pour l'unique auteur des résultats produits par lui et par tous ceux qui l'ont aidé. De plus, comme les hommes, selon l'heureuse expression de Voltaire, « ne prêtent qu'aux riches », les générations qui se succèdent vont accumulant les titres sur les grandes figures de l'histoire, qui augmentent par juxtaposition, comme ces calcaires sur les

quels l'eau chargée de sel dépose des couches toujours nouvelles. De sorte qu'il arrive aux personnages historiques le contraire des objets qui se dégradent à mesure qu'ils s'éloignent de nos regards. Heureusement que la critique vient aujourd'hui rectifier ces illusions de l'histoire, comme elle rectifie celles du monde physique; car, si celles-ci produisent des aberrations, celles-là sont une source d'injustices.

A l'origine, la découverte de l'imprimerie ne produisit pas de grands résultats. Pendant un certain temps, en effet, on vendit, sans éveiller la moindre attention, les livres imprimés comme s'ils étaient manuscrits. L'imprimerie ne se montra à la clarté du jour que lorsqu'on l'attribua au diable et qu'on la poursuivit comme un art magique; c'est à cette persécution qu'est due sa diffusion, laquelle en répandit partout les bienfaits. Si nul ne s'était avisé que l'on copiait des exemplaires par un procédé qui n'était pas le procédé ordinaire, assurément l'invention aurait péri avec les inventeurs. Or, voici comment la chose arriva:

Un jour, Jean Faust, citoyen de Mayence, arriva à Paris et offrit au roi Louis XI une Bible magnifique, qu'il dit avoir copiée avec soin pour lui en faire présent. Le roi fut frappé de la régularité et de la netteté des caractères, en même temps que les lignes également distancées les unes des autres le surprirent beaucoup. Faust lui demanda l'autorisation de copier et de vendre des livres dans la ville de Paris, et Louis XI fut tellement charmé du cadeau, qu'il la lui accorda sur le champ. Bientôt un certain nombre de livres analogues furent mis en vente sur divers points de la ville, et, chose curieuse, à mesure que le débit les faisait disparaître, il en apparaissait de nouveaux qui leur étaient entièrement semblables. Comme une œuvre aussi parfaite était vendue à des prix relativement modiques, la vente était active. Et pourtant cette activité n'était pas encore assez grande pour satisfaire le public, dont

l'empressement surpassait celui que mettait le libraire à reproduire les exemplaires. Enfin, l'affaire provoqua l'étonnement des copistes de couvent, qui crurent devoir sérieusement appeler l'attention de la justice sur elle. Aussitôt l'Université ordonna une reconnaissance générale de toutes ces Bibles. Elles furent portées devant le tribunal; les moines s'y livrèrent à un long travail de révision et de comparaison, et ils demeurèrent confondus. Toutes les copies étaient identiques. Les lettres de ces énormes in-folio se correspondaient avec une exactitude mathématique. Si une lettre était tordue dans un exemplaire, elle se trouvait également tordue dans les passages correspondants des autres. S'il y avait dans l'une erreur d'un mot, cette erreur était uniformément reproduite dans tous les volumes. L'encre était constamment homogène et d'un beau noir velouté. Le rouge des capitales était d'une belle couleur de sang partout égale. On crut alors voir dans cette perfection la griffe du Diable. Le vermillon était du sang; le noir était du charbon de l'enfer. Plus de doute, le copiste était un sorcier. On l'arrêta, on lui fit son procès, et, nouvelle preuve de sa complicité avec le malin, on découvrit dans sa demeure tant de Bibles qu'une communauté entière n'eût pu les écrire en l'espace de cent ans. Or, Faust vivait tout seul. Le tribunal le condamna sans appel. La preuve était surabondante. Déjà le bon peuple de Paris était assemblé sur la place de Grève tout autour du bûcher, déjà les valets de justice s'apprêtaient à mettre le feu, le funèbre cortége était attendu avec une anxiété croissante, lorsque le tribunal apparaît et annonce soudain que le cachot du condamné venait d'être trouvé vide de sa personne : le sorcier s'était envolé! Evidemment le Diable ne pouvait permettre que l'invention s'évanouît.

Quelque grand personnage fournit-il à Faust les moyens de salut? Serait-ce par hasard Louis XI lui-même, à qui il aurait confessé son invention et qui s'intéressa à lui? On l'ignore. Ce que l'on sait seulement,

c'est qu'on revit Faust à Mayence, où, assisté de son gendre Schœffer, il perfectionna son invention. Mais, poursuivi par le clergé germanique, il revint secrètement à Paris pour se venger. Cette fois, ce ne fut plus à l'impression de Bibles qu'il consacra ses soins, en effet, mais à celle d'un livre païen intitulé *De officiis*, à la fin duquel il déclare ne l'avoir écrit ni avec une plume, ni avec de l'encre, mais à l'aide d'un art *très-beau* (1). Dès l'apparition de l'imprimerie, l'Eglise devina en elle son ennemie, et elle la combattit aussitôt. Un des hommes qui collaborèrent à cette magnifique invention devina, lui aussi, dès l'origine, que cet *ors perpulchra* était destiné à devenir l'auxiliaire de la libre pensée. Mais Dieu ne pouvait abandonner à l'impunité l'impie qui, non content d'avoir contribué à une découverte aussi diabolique, s'en servait encore pour propager la doctrine de l'Antechrist. Une peste violente éclata à Paris, et le Diable emporta Faust avec sa femme et son fils. C'est là du moins ce que répandirent les bons moines après sa disparition.

En même temps, à Mayence, les gens crédules, avertis par les religieux, remarquaient que quelques hommes, la nuit, entraient en cachette dans une certaine maison dont ils tiraient aussitôt sur eux les verrous. Bientôt on entendait à l'intérieur des bruits effroyables, un vacarme incompréhensible, et, par la cheminée, sortait une fumée épaisse et noirâtre, comme d'un soupirail ouvert aux ténèbres de l'Averne. Il se trouva quelqu'un aussi pour affirmer avoir vu, à travers la lucarne, briller dans l'obscurité l'œil phosphorescent du diable. Un moine déclara même qu'il y habitait « un monstre sorti des ondes fangeuses du Rhin, aux dents de plomb, se nourrissant

(1) A la fin de cette édition, on trouve l'inscription suivante : « Præsens Marci Tullii Ciceronis clarissimum opus, Johannes Faust Maguntinus civis non atramento, plumali canna neque ærea, sed arte quadam perpulchra, Petri manu pueri mei, feliciter effeci. Finitum anno MCCCCLXV.

de fumée noire, de résine et de chiffons et vomissant ensuite toute sorte d'hérésies et d'erreurs sous forme de feuilles (1) ». Alors, à l'excitation de clercs et de moines, les masses ivres de dévotion envahirent les ateliers de Guttemberg et de Schœffer, détruisirent tous les outils, les presses, les rouleaux, les boîtes, les cornues, les matras, les creusets à fondre le métal, les moules, les caractères ; elles lancèrent tous ces débris dans le Rhin, dont un prêtre bénit les eaux afin qu'elles portassent au fond des mers, pour n'en sortir jamais, les restes des machines diaboliques (2). Ce que le peuple avait aperçu dans ces ateliers infernaux était horrible. Il avait trouvé les saintes Écritures pressées entre des planches de bois à l'aide d'un fort écrou, comme pour leur faire endurer le martyre, et sur des lames noires il avait vu les textes sacrés gravés au rebours, ainsi que doit écrire le diable.

Les complices du crime d'imprimer durent s'enfuir et émigrer. Ils se répandirent à travers toutes les nations de l'Europe et y propagèrent la grande invention, qui peut-être, sans la persécution, serait morte ignorée du monde.

Bientôt, les peuples brodèrent d'épouvantables légendes sur la mort de Faust, en le confondant avec un certain docteur Faust, espèce de jongleur qui parcourait l'Allemagne, se faisant passer comme contemporain des héros de la mythologie grecque, et éblouissant les badauds avec ses jeux de prestidigitation (3). Les moines, pour qui sa dé-

(1) Cette figure est authentique et nous la trouvons transcrite intégralement dans l'étude intitulée *el Libro*, dans les *Cuadros contemporaneos* de Castro Serrano.

(2) Fray Gutierrez Escalera, *De los buenos y de los malos libros*, Salamanca, 1579.

(3) Selon ce qui résulte des dernières recherches pratiquées en Allemagne par Karl Engel (*Deutsche Puppenkomœdien*, 1878), par W. Creizenach (*Versuch einer Geschichte des Volksschauspiels vom Doctor Faust*), et par Kuno Fischer (*Gœthes Faust*, DEUTSCHE RUNDSCHAU, 187[illegible]), il y eut en Allemagne un docteur Joannes Faust, tout autre que le co-

couverte avait été si ruineuse, ne pouvaient perdre l'occasion de présenter sa fin comme un terrible exemple pour ceux qui, oubliant Dieu et son Église, s'adonnent aux arts et aux sciences profanes, inspirations directes du démon. On dit que le docteur Faust s'était consacré à la magie et

laborateur de Guttemberg On croit que ce docteur Faust vécut au quinzième siècle, c'est-à-dire un siècle plus tard que l'inventeur de l'imprimerie. Personne ne sait rien de positif sur sa naissance ni sur sa mort. Seulement ce qui résulte de divers écrits de l'époque, c'est que l'abbé Trithème parle de lui, et que Mélanchthon l'avait connu. Les chroniqueurs affirment qu'il étudia à l'Université de Cracovie, qu'il était très-adroit en toute sorte de magie, qu'il connaissait les auteurs grecs, et qu'il se fit ce qu'on appelait en Allemagne *scolasticus vagans*, espèce de savant nomade et vagabond. Il s'appelait lui-même *philosophus philosophorum, fons necromanticorum, chiromanticus, magus secundus, agromanticus, pyromanticus*. Il avait un cheval et un chien, si intelligents tous les deux, qu'on les prenait pour des démons déguisés.

L'Université d'Erfurth lui permit d'ouvrir un cours sur Homère. Il parlait des héros de l'*Odyssée* et de l'*Iliade* comme s'il avait été leur contemporain. A ce qu'on raconte, il en fit apparaître quelques-uns à ses élèves; quand se présenta Polyphème, ils furent pris d'épouvante. Il offrit à l'Université étonnée de copier les comédies perdues de Plaute et de Térence. Les théologues délibérèrent avec les conseillers de la ville, et décision fut prise de ne pas accepter, car ce prodige ne pouvait se vérifier qu'à l'aide du Diable. On lui envoya un moine pour l'engager à se convertir. Le docteur Faust se moqua du moine et fut forcé de s'échapper. Il se réfugia à Maulbronn au monastère de l'abbé Entenfuss, où il apprit l'alchimie audit abbé. Enfin (et cela appartient déjà pleinement à la légende), on dit que le démon emporta son âme avec grand fracas, en 1537, d'autres assurent que ce fut une explosion de quelque substance inflammable qui le tua.

Il est, à notre avis, bien difficile d'affirmer sérieusement si ce docteur Faust, distinct du collaborateur de Guttemberg, a existé. Peut-être celui-ci n'est-il autre que l'auteur même de l'imprimerie, que l'on a métamorphosé un siècle plus tard : on sait bien comme on écrivait les chroniques à cette époque-là. De toute façon, soit qu'il y ait eu un seul Faust, ou soit qu'il y en ait eu deux confondus dans la légende par les catholiques et les protestants, le *mythe magique* de l'Allemagne symbolise toujours l'homme qui s'émancipe de la foi en s'adonnant à la science pour dominer la nature à son profit.

On peut voir une ancienne comédie allemande sur le Faust reproduite dans l'ouvrage de Karl Engel.

qu'il avait conjuré le démon en lui vendant son âme en échange de la science; qu'ensuite il avait évoqué la belle Hélène, cause de la ruine de Troie, qu'il s'était uni à elle et qu'il en avait eu un fils ; qu'enfin le diable l'avait emporté en payement de sa dette, qu'il lui avait horriblement mutilé le corps et torturé l'âme (1).

Oui, à travers le symbolisme de la légende, qui n'en voit pas clairement apparaître le sens? Hélène est la charmante antiquité que le docteur Faust évoque avec ses presses, cherchant en vain la beauté au milieu de ce moyen âge, qui, las d'isolement et de stérilité, s'unit avec passion à la beauté païenne ; cette union féconde donne pour fruit la Renaissance, rejeton qui dépasse de beaucoup le père et la mère dont il procède. Se livrer au diable ne veut pas indiquer autre chose que ce retour au paganisme. Marlowe met ces phrases dans la bouche de Faust (2) : « Le mot *châtiment* ne me fait pas peur. Je place l'enfer dans l'Elysée, mon ombre ira se joindre à celle des philosophes de l'antiquité. » Le voyage entrepris par Faust, dans la deuxième partie du poëme de Gœthe, n'a pas d'autre signification. Bien qu'étant un être réel, Faust personnifie l'idée de la Renaissance. Il est le génie qui a réussi à se servir de la nature et à lui faire produire un mécanisme multiplicateur de l'esprit, lequel, en répandant sur toute la terre les germes de toutes les idées imaginables, rend possible à chacune son développement dans le terrain qui lui est propre. Depuis lors, il n'y a plus d'intelligence qui languisse et s'étiole faute de satisfaire la soif de savoir. Une atmosphère intellectuelle flotte de toutes parts; la science n'est plus

(1) Voir la légende traduite par Palma Cayet, intitulée : *Histoire prodigieuse et lamentable du docteur Faust, avec sa mort épouvantable, où il est montré combien est misérable la curiosité des illusions et impostures de l'esprit malin, ensemble la corruption de Satan, par lui-même, étant contraint de dire la vérité.* Ecrite par Wilman, 1561.

(2) Voir le drame de Christophe Marlowe, édit. 1631.

exclusive; chacun peut l'acquérir et à peu de frais. Désormais l'erreur et la vérité se trouvent présentes dans toutes les consciences et peuvent être soumises au jugement de chacun; l'Eglise perd le privilége des sentences irrévocables et des brevets de bonté ou de méchanceté qu'elle donnait à toutes choses. Faust représente le grand alchimiste, qui a découvert la pierre philosophale de l'esprit. Il est la personnification de la science, qui repousse la foi aveugle, de la génération qui, lasse de souffrances et doutant d'une autre vie, se donne au diable pour obtenir sur la terre le bien pendant la vie présente. Il est le grand hérétique excommunié, qui, bien que désespérant du ciel, n'est pas abattu, car c'est de son désespoir que jaillit l'idée de la mécanique mise au service de la pensée. Avec le livre il ferme l'ère du moyen âge dans laquelle il est né; il ouvre l'ère moderne avec l'évocation de la nature, qui était près de ressusciter au quinzième siècle, et qui n'attendait que la magique conjuration pour reparaître dans tout son éclat.

Au commencement de la Renaissance, les savants et les libres penseurs continuent à être persécutés comme suppôts du diable par l'Eglise et par la Réforme. Si Rome fait brûler Jean Huss et Giordano Bruno, Genève voit brûler Servet à l'instigation de Calvin. Le protestantisme, ne voulant que purifier le christianisme, était bien plus jaloux de la foi que Rome. Mais c'est d'un autre côté que le Diable souffle à cette époque.

Les hérésies mortes, la sorcellerie se développe. En l'absence de gens qui nient les dogmes, d'autres pullulent qui font, en petit, la concurrence au Créateur. Partout surgissent des alchimistes, des nécromanciens, des astrologues, des envoûteurs, des sorciers de toute espèce. Le grand Diable, qui était logicien et métaphysicien au douzième et au treizième siècle, qui devint l'instigateur des insurrections du quatorzième au quinzième siècle, en-

traîne, à la recherche de l'or, ses adeptes vers l'alchimie. Et par l'alchimie les hommes apprennent à remanier la nature, et ils se croient maîtres de guérir ou de tuer, de se transformer, et de combiner toute espèce de maléfices. Le *maléfice*, voilà ce qui est venu se substituer à l'hérésie. A la fin du quinzième siècle, on confond ces deux mots, on les assimile complétement. *Maléfice*, dit Sprenger, dérive de *male ficiendo*, et *male ficiendo* n'est qu'une contraction de *male de fide sentiendo* (1). Aussi le maléfice s'identifie-t-il avec les mauvaises idées, avec les propositions qui sont contraires à la foi ; l'hérétique est confondu avec le sorcier en même temps que tout sorcier est traité en hérétique. C'est en vertu de cette confusion qu'à Arras le doyen fit brûler, sur la place publique, un rhéteur avec tous les chevaliers et les bourgeois de la ville qui discutaient avec lui sur les dogmes, et qu'il les engloba tous dans le délit de sorcellerie. La discussion, étant une hérésie, tournait en maléfice fait pour ruiner l'Eglise.

Comme au temps de l'empire romain, partout on évoque les puissances occultes. Les dieux du paganisme renaissent sous la forme de diables, comme au commencement du christianisme (2). Auprès d'eux l'ancien Satan judaïque perd de son importance (3). De très-anciennes

(1) Sprenger, *Malleus Maleficorum*, t. I, chap. II, p. 17, édit. Lyon, 1659.

« Verum etiam differit ab omni noxia et superstitiosa arte, in hoc quod super omnia genera divinationum ipsa malleficorum hercesis supremum obtinet gradum malitie, quod etiam nomen a maleficiendo seu male de fide sentiendo, sibi usurpat, ut prius factum est. »

(2) Del Rio fait une espèce d'inventaire de toutes les sortes de démons qui existent, et il y met, en s'appuyant sur les auteurs grecs et latins, les Lares, les Mânes, les Larves, les Lémures, Hécate, Empusa, Pluton, Proserpine, Caron, le Cerbère, les Némésis, les Alastores, les Satyres, les Lamies, Eurynome, les Sphinx, les Erynnies, les Gorgones, les Harpies, Mormo et tous les Génies de l'antiquité. (*Disquis*, *Magic.*, p. 134, 135, 136, 137.

(3) On disait à cette époque qu'il y avait sept princes à la cour de

superstitions reparaissent. On croit qu'on se rend invisible en invoquant les sept planètes, la région de tristesse, l'enfer, la chevelure fourchue des Furies, le feu bleu de Pluton et l'arbre d'Hécate. On croit aussi qu'en construisant une figurine de cire à l'image d'une personne et en y enfonçant des épingles, on fait souffrir celle qu'elle représente ; on croit encore que les sévices exercés sur des cœurs en pâte sont ressentis par ceux des sujets qu'on veut torturer, jusqu'à les faire mourir. Avec la *pomme épineuse*, on oblige les autres à danser jusqu'à ce que mort s'ensuive. A l'aide de la mandragore arrachée au pied d'une potence, on dispose à volonté des jours du prochain. On tire l'horoscope pour deviner l'avenir. On trace des pentacles pour évoquer le diable ou pour lui fermer l'entrée de quelque endroit. On oblige les démons à pénétrer dans le corps d'autrui ; à ceux qui sont dans les airs, on fait déchaîner les vents ; à ceux qui sont dans les mers, les tempêtes. Et, par contre, on possède certaines bagues, talismans, qui vous défendent contre eux, soit sur terre, soit sur mer. Les Universités ouvrent des cours de magie blanche. La cartomancie est en vogue ; les grands tarots apparaissent. On prédit l'avenir sur l'inspection des mains. On fait revenir les personnes qui sont loin ou qui depuis longtemps sont mortes, et, quand on veut, on se transporte à travers les airs, grâce aux onguents préparés au sabbat. Les hommes se changent en animaux ; ainsi l'assurent ceux qui prennent leurs rêves pour la réalité, ou ceux qui, par peur des tourments, viennent le déclarer eux-mêmes

l'enfer et que la royauté de ce lieu n'appartenait plus à Satan. Ces sept princes sont les suivants : BELZÉBUTH, seigneur des enfers, chef suprême de tous les demons ; SATAN, ancien chef détrôné, prince de la révolte ; EURYNOME, prince de la mort ; MOLOCH, prince de la terreur et du pays des larmes ; PLUTON, prince du feu ; PAN, prince des incubes ; LILITH, prince des succubes. Puis suivaient d'autres catégories et dignités, avant d'arriver à la populace des démons sans rang. Voir Wyer.

devant les juges. De toutes parts, des philtres sont mis en vente, les uns pour aimer, les autres pour faire mourir, d'autres encore pour se métamorphoser. On emploïe à leur fabrication les plus étranges ingrédients que peut rêver une imagination en délire, des cheveux, des excréments, des yeux de chat noir, la langue du bouc, des œufs couvés et pourris, la cervelle d'un enfant déterré, les saintes huiles, la cendre des plumes du corbeau et mille herbes vénéneuses. On voit même des prêtres baptiser des crapauds et leur administrer le saint sacrement afin d'en composer un breuvage qui les venge de ceux qui ne leur payent pas la dîme (1). L'Eglise est prise de la fureur de purifier la terre au moyen du feu; pour elle, les maléfices et les choses merveilleuses attribuées aux sorciers sont du domaine de la foi, si bien qu'elle accuse d'alliance avec le Diable ceux qui les nient. Les procès innombrables, qu'instruisent les inquisiteurs, et plus encore leurs indigestes manuels propagent partout ces croyances, qui deviennent la maladie de l'époque.

Au point où en étaient arrivées les choses à la fin du quinzième siècle, il fallait donner une distraction au peuple. En Espagne, il n'y avait plus de Maures à tuer. Dans le reste de l'Europe, le peuple avait déjà mis les juiveries au pillage. Les insurrections contre les seigneurs étaient encore debout en Allemagne. La vie féodale était presque détruite, c'en était fait de l'utilité des moines. S'il n'existait pas d'hérésie dominante, toutes s'étaient incorporées à la masse. L'Eglise pressentait que l'hérésie n'était morte qu'en la forme, mais que sa force restait latente; ils étaient nombreux les hommes qui doutaient de la puissance et de la vertu de l'Eglise, depuis que des papes et des conciles vendaient tous les biens spirituels. Si donc on laissait s'étendre le mal, si on laissait le peuple libre de ne pas voir dans l'Eglise un pouvoir sauveur, l'insur-

(1) Monstrelet, Froissart, Bodin.

rection contre les princes ecclésiastiques était certaine. Déjà, dans le nord de l'Europe, des symptômes de mécontentement s'étaient produits. Il fallait un dérivatif. Il importait que le peuple vît dans l'Eglise l'ange bienfaiteur destiné à le soustraire aux influences malignes et à cette fin il fallait démontrer que ces influences existaient. Si le Diable disparaissait, l'Eglise sentait qu'elle disparaîtrait avec lui, qu'elle n'avait plus aucune raison d'être sur la terre. Ce fut la sorcellerie qui vint à son secours; la sorcellerie était le danger dont elle avait besoin pour vivre. Sous le nom de *sorcier*, c'est-à-dire d'allié du Diable, qui commet des méchancetés, on brûla donc quiconque pouvait se révolter ou élever des obstacles contre la foi, et le peuple applaudit comme si on l'arrachait à un péril menaçant. Mais la hâte que porta le clergé dans ses jugements fut cause qu'à l'origine les persécutions n'obtinrent pas le succès de complet débarras qu'on espérait. Le cas du rhéteur d'Arras et de quelques autres fit qu'en France on interdit de brûler les sorciers. Les tribunaux laïques revendiquèrent le droit de les juger. Le scandaleux procès de Jeanne d'Arc provoqua le discrédit des tribunaux ecclésiastiques. De 1450 à 1550, les bûchers ne s'allumèrent que très-rarement. Le parlement de Paris absout les Vaudois d'Arras.

Dès la fin du treizième siècle, l'inquisition, en France, brûlait des sorciers, mais là n'était pas son objectif. A côté de l'hérésiaque, le sorcier était sans importance. Le maléfice individuel ne pouvait détruire l'Eglise comme l'hérésie collective dont elle était constamment menacée à cette époque. Après la défaite des comtes et des seigneurs du Midi, Toulouse vit, en 1275, brûler la première sorcière. Puis, de 1320 à 1350, plus de quatre cents victimes périrent à Carcassonne au milieu des flammes des bûchers, mais dans le reste du pays français les procès de sorciers n'étaient pas aussi nombreux. Dans le Midi on brûlait des sorciers, car il n'y avait plus d'hérétiques,

et les tribunaux ecclésiastiques ne voulaient pas laisser perdre une aussi salutaire habitude.

L'inquisition ne put s'établir en Aragon qu'avec la réunion de ce royaume à la couronne d'Espagne. Les rois d'Aragon poursuivaient les inquisiteurs dans leurs Etats comme les pires des malfaiteurs.

Sur quelques points du territoire allemand, les évêques dressaient les bûchers pour leur propre compte, mais ce fait était purement local et ne se rattachait à aucune organisation. Il en était de même en quelques autres endroits de l'Europe.

Mais, en 1484, Innocent VIII étendit à la chrétienté tout entière la purification par le feu. Suivant l'Eglise, le baptême était impuissant pour rendre l'homme réfractaire aux funestes influences du Diable. La fameuse bulle *Summis desiderantes* ajoutait aux pouvoirs des officiers de l'inquisition celui de poursuivre et de persécuter, comme hérétiques, tous ceux qu'ils soupçonneraient de faire des sortiléges. Les règles qui devaient les guider dans ces recherches étaient les mêmes. Une longue énumération de maléfices accompagnait la bulle. Bientôt d'autres offices, émanant de la même source, vinrent lui donner de la force. Ce fut alors que s'organisa, dans toute l'Europe, la persécution contre les sorciers. Sur les instances du Saint-Siége, Jacob Sprenger et Henri Institutor rédigèrent leur célèbre *Malleus maleficorum*, code qui fut approuvé par le pape Innocent lui-même, par l'empereur d'Allemagne et par la Faculté de théologie de Cologne.

Le *Malleus maleficorum* est le livre qui couronne toute la série de ces lourds pénitenciers, de ces manuels de confession si impertinents et de ces guides d'inquisiteurs nauséabonds. Il s'offre comme le phare qui vient éclairer la conscience, obscure jusque-là, des tribunaux du saint office. L'aplomb avec lequel il est écrit est étourdissant. Des sottises et des énormités s'y produisent avec une sérénité de style qui écrase. Le *Malleus* affirme

ce qu'il avance, et rien de plus. Pour lui, les preuves ne sont pas nécessaires, car on ne discute pas avec le Diable. Tout au plus consent-il à fournir parfois, comme preuves, des textes des saints Pères, des canonistes ou des livres sacrés. Et, soit que ces citations démontrent quelque chose, soit qu'elles ne démontrent rien, il conserve l'assurance d'avoir prouvé le crime par des arguments plus limpides que la lumière du jour. Etant données les prémisses, il y a dans toutes ses conclusions une force de logique et un gros sens qui étonnent ; si on fait abstraction de l'absurdité de ses principes, les conséquences qu'il en tire ne peuvent être plus frappantes. Sprenger ne s'attarde pas aux ratures, il va tout droit au but ; le moindre doute, la moindre hésitation sont pour lui des hérésies. Il ne faut pas douter ; toujours conclure est un devoir étroit. Les délits, il les présente si évidents que le juge n'a d'autre ressource que de condamner sans pouvoir trouver dans son âme le moindre levain d'humanité en faveur de l'accusé qui comparaît au tribunal. La torture, il la rend inutile ; son inscription dans la loi n'en fait plus qu'une espèce de formalité précédant la sentence, comme un ornement du procès ; la conviction existe tout à fait dans l'esprit du juge dès l'interrogatoire.

Un tel livre est une merveille ; par lui, tout s'explique : le nom du Diable, sa nature (1), les formes qu'il prend ou qu'il fait prendre à ses affiliés ; comment il s'accouple avec les hommes et avec les femmes ; comment il procrée ; à quels signes on peut reconnaître les magiciens ; pourquoi il n'y en eut jamais autant qu'à l'époque où fut rédigé cet ouvrage ; pourquoi il y a plus de sorcières que de sorciers ; comment les demons entrent dans le corps de l'homme, la manière de les éviter ; celle de les mettre

(1) « Est enim usus scripturæ et locutionis quemlibet immundum Spiritum nominare diabolum a dia, quod est duo, et bolus, quod est marcellus : quia duo occidit, scilicet corpus et animam. » (Chap. II, 27.)

en fuite ; les châtiments à appliquer ; les prières à réciter ; le pouvoir des divers saints, celui des reliques ; l'hérésie qui consiste à nier l'existence des sorciers ; enfin, une multitude de choses, auxquelles il semble impossible que l'esprit humain ait pu, même un jour, ajouter foi.

Il est si complet, ce livre, qu'il suffit à tous les besoins des juges. Sa méthode criminaliste ne laisse absolument rien à désirer. C'est celle qui guida les inquisiteurs, leurs prédécesseurs, dans l'œuvre d'extirpation des hérésies. Sont motifs à instruction criminelle les dénonciations, même sans preuves, et la simple rumeur publique. Sont admis à témoigner tous ceux qui se présentent devant le tribunal. Il importe peu que les témoins soient les ennemis personnels de l'accusé ou qu'ils soient reconnus comme infâmes. L'inculpé doit être immédiatement arrêté et scrupuleusement interrogé jusqu'à ce que le juge découvre à sa charge des détails ou des minuties dans sa vie privée qui justifient les imputations dont on l'accable. On recourt à des subtilités sans nombre pour tirer de ses déclarations tout ce qui peut donner un corps aux chefs d'accusation et les confirmer. Le juge n'est pas obligé de confronter les dénonciateurs avec l'accusé, ni même de signaler leurs noms. Il faut que les débats soient sommaires et dépouillés de toute formalité qui exige du temps ou appelle des vérifications. L'accusé peut appeler un défenseur auprès de lui ; mais ce défenseur n'a le droit de défendre que la personne et non les actes de son client. Dès qu'il défend ses actes, il devient suspect de complicité. La confession du coupable doit être obtenue par la torture, alors même qu'il est convaincu et que la preuve est faite. Les tourments ne cesseront qu'après déclaration complète de toutes les circonstances qui ont entouré la perpétration du crime. « Le juge peut promettre la vie sauve à l'accusé, sans être obligé de tenir, à la condition qu'il avoue complètement sa faute et qu'il dénonce tous ses complices. » (*Textuel.*) La torture doit être

renouvelée tous les trois jours. Le juge doit prendre toutes les précautions nécessaires pour que l'effet des supplices ne soit pas neutralisé par la présence de quelque talisman caché dans quelqu'un des orifices naturels du corps du sorcier. Si c'est une femme que le juge soumet aux tourments, il ne devra pas même la regarder en face, parce qu'on a vu des cas de juges fascinés par certaines, au point de ne pouvoir accomplir leur devoir et même de dicter une sentence absolutoire. Après l'exécution de ces formalités diverses, le coupable sera livré au bras séculier pour être brûlé sans rémission aucune. Ses biens seront répartis entre l'accusateur ou les accusateurs et le tribunal.

Tel est le code qui a régi l'Europe dans l'instruction des procès intentés aux soi-disant adeptes du Diable. Par ces prescriptions, le manque de sécurité était tel, que celui qui possédait quelques biens ou qui excellait par son talent, pouvait bien dire qu'il ne vivait que par grâce. Les jalousies, les haines, l'envie de s'emparer de la fortune d'autrui, les vengeances, toutes les passions basses et malfaisantes trouvaient protection à l'abri de la loi. A peine ce code infâme eut-il été promulgué que l'Europe vit se multiplier les sorciers et les délations. Les plus nombreuses victimes se comptèrent parmi les femmes, surtout parmi les femmes belles. Une véritable épidémie morale fondit sur le monde chrétien. A force d'entendre se renouveler les accusations de sorcellerie, beaucoup se prennent réellement pour des sorciers. Les délires et les rêves retracent dans l'esprit de certains le spectacle des scènes que déroulent les procès et qui volent de bouche en bouche. Ils prennent ces hallucinations et ces songes pour des réalités. Le délire est un mal si contagieux qu'on en voit beaucoup affirmer qu'ils possèdent des facultés surnaturelles. Déjà nul ne dissimule sa puissance diabolique. Ceux que tourmente un tempérament hystérique se croient les élus de l'enfer. En ce temps, l'Artois se

voit envahi par une maladie morale, à ce point que toutes les personnes racontent qu'elles ont assisté aux séances nocturnes du sabbat, qu'elles ont volé à travers les airs et s'y sont livrées aux plus folles débauches; celles qui n'ont pas assez d'argent pour corrompre les juges sont jetées aux flammes (1).

Lorsqu'une région ne dénonçait pas ses sorciers, les juges étaient là avec leurs sbires, leurs bourreaux et leurs instruments de torture pour arracher les dénonciations par la force. Montrer un visage pâle, un regard mélancolique ou par trop expressif, avoir inspiré une passion, exercer quelque ascendant sur une ou plusieurs personnes de son entourage, avoir guéri une maladie réputée incurable, avoir deviné quelque fait en observant le cours régulier des choses (2), avoir acquis une grande fortune, perdre à peu d'intervalle plusieurs proches parents, se livrer à la culture d'une science naturelle quelconque, être heureux, vivre dans la retraite, et même être vieux ou misérable, une seule de ces conditions suffisait pour vous conduire tout droit au bûcher. Tous les chemins de la vie précipitaient l'homme vers la mort. Pour ne pas être brûlé soi-même, il n'y avait plus qu'un moyen, c'était de se ranger parmi ceux qui brûlaient les autres.

C'est l'Allemagne qui l'emporta sur les autres pays dans cette croisade contre les sorciers. A Bamberg, on en brûla six cents d'un coup; à Wurtzbourg, neuf cents. Et quand ces exécutions eurent lieu, il y avait longtemps déjà qu'à Hambourg, à Vienne, à Worms, à Bâle, à Constance, à Cologne, à Genève et dans toute la partie méridionale du

(1) Voir Monstrelet. Ceci se passait en 1459. L'auteur cité dit que tout ceci ne fut inventé que pour satisfaire la vengeance de ceux « qui hayaient de vielle haine ».

(2) La devise de Sprenger et d'Institutor était ces mots du chapitre x du Lévitique : « Vir sive mulier, in quibus pythonicus, vel divinationis fuerit spiritus, morte moriatur. » Selon ces cerveaux étroits, personne ne pouvait rien prévoir, si ce n'était à l'aide de l'esprit du Serpent, c'est-à-dire du Diable.

*Deutschland*, on voyait continuellement briller la flamme du bûcher comme le feu sacré qui jamais ne s'éteint. On alla plus loin, et presque toutes les villes germaniques adoptèrent, dans les tribunaux ordinaires, le procédé de Sprenger comme le plus sûr moyen de découvrir la vérité.

Nous avons déjà remarqué qu'en France cette folie incendiaire subit un moment d'arrêt, de la moitié du quinzième siècle à celle du seizième. En Espagne, on ne brûla de sorciers que bien plus tard, après que les rois catholiques eurent imposé aux pays annexés à la couronne de Castille le tribunal de l'inquisition, qui avait été repoussé jusqu'alors. Cependant, l'Aragon, la Catalogne, Valence et Majorque résistèrent. Ce fut la maison d'Autriche qui à la fin l'importa à toutes ces provinces après la perte de leurs libertés. Mais, en Espagne, l'inquisition ne poursuit, à cette époque, que les hérétiques, les Morisques et les juifs, afin d'imposer le catholicisme à un grand nombre d'Espagnols qui le rejetaient. Il est bien vrai que Cisneros brûle, en 1506, quelques sorciers, et que, sous le règne de Charles-Quint, en Biscaye, une infinité de personnes dénoncées par de petites filles furent incarcérées et frappées, mais elles ne furent pas brûlées ; Charles-Quint revendiqua, dans ses constitutions, cette procédure en faveur des tribunaux civils, et pour quelques années les bûchers s'éteignent alors dans toutes les Espagnes. Le grand empereur se fonda sur ce que la sorcellerie, si elle existait, s'exerçant au préjudice d'un tiers, constituait une attaque contre la personne et ressortait de droit par conséquent à la justice laïque. Ce n'est que sous le règne des successeurs de ce souverain, races de rois aussi ineptes que Philippe IV, et surtout à l'époque du malheureux Charles II, que les procès de sorcellerie prennent une recrudescence effroyable. A l'époque de Philippe III, on brûlait encore des juifs, des luthériens et des libres-penseurs.

L'Italie suivit l'exemple de l'Allemagne après la publi-

cation de la bulle du pape Adrien contre les sorciers. En 1523, à Côme seulement, on brûla plus de cent des leurs. Puis, à l'instigation de la fanatique Marie Stuart, l'Angleterre, à son tour, alluma les flammes du bûcher.

Mais, au milieu même de la persécution, les sorciers trouvent des appuis.

Les puissants, qui ont besoin de leurs philtres et de leurs drogues et qu'une imagination pervertie entraîne à rechercher des jouissances dans le difficile et même dans l'impossible, les appellent, les entretiennent et les protégent contre les persécutions de l'Église. Vers la fin du quinzième siècle, le sabbat se modifie, et au seizième siècle il est déjà complétement transformé. Alors le serf s'est soulevé et a acquis, par la culture de la terre, des garanties d'homme libre. Le monarque s'est enfin imposé au seigneur du château, et celui-ci ne peut pas grand'chose contre le *taillable* qui s'appuie à la couronne. Le sabbat conspirateur, n'ayant plus de raison d'être, a fait place au sabbat orgiaque (1). Satan y siége sur un trône doré (2). Les seigneurs et les prêtres y vont (3). Comment ne protégeraient-ils pas les assistants du sabbat, qui n'étaient plus leurs ennemis comme au quatorzième siècle? L'institution a changé. Ceux qui auparavant étaient des insurgés sont devenus des jouisseurs.

Les dames surtout invoquent le secours de la sorcellerie. La maîtresse du château n'y tient plus cour; elle n'y est entourée que d'une société insipide. Les talents qui, autrefois, accouraient vers elle, les trouvères et les poëtes se sont acheminés vers les palais des rois. Les châteaux ne sont plus les rendez-vous de chevaliers, où se projetaient les grandes entreprises; ils ne sont plus les écoles de courtoisie. Les cours d'amour ont disparu, et aussi les

(1) Il n'y a qu'à lire certaines descriptions de Delrio et de de Lancre.

(2) « Il est assis dans une chaise dorée en apparence ». De Lancre, *De l'inconstance*, liv. II, p. 121.

(3) Voir la déclaration de Marie de la Ral. De Lancre, liv. II, p. 125.

croisades. La demeure crénelée ne renferme plus que quelques hautains hommes d'armes, aventuriers d'office, et un curé grossier qui ne sait que psalmodier son bréviaire. La châtelaine, gardée et isolée en ses habitations, s'ennuie et aussitôt elle extravague. Le système nerveux a besoin d'être continuellement impressionné et de varier ses impressions pour ne pas se décomposer, comme le corps a besoin de se bien alimenter et de varier ses aliments pour rester en bonne santé. L'absence ou la monotonie des impressions rend chimérique ou maniaque, comme l'insuffisance ou le manque de variété de la nourriture, rend anémique ou scorbutique; c'est pourquoi la châtelaine est assaillie des désirs les plus impossibles. Elle entend conter les prodiges de la sorcellerie et elle brûle de les voir réalisés. Faire disparaître une femme qui l'éclipse en luxe et en beauté, quelquefois une rivale fortunée; enflammer les désirs d'un page; guérir le dégoût d'un amant, et encore rêve-t-elle souvent des choses plus impossibles! Quelquefois les jours et les mois se passent sans qu'elle sorte de sa demeure, derrière ses fenêtres treillissées, à travers lesquelles elle voit la campagne et la forêt, où courent libres les animaux, et le ciel, que traverse le vol léger des oiseaux qui viennent se poser sur les donjons de ses tours; elle se voit attirée par la nature; elle a besoin d'espace et de liberté, elle rêve de voler et de courir à son gré par les épaisseurs de la montagne, comme les bêtes. Le sombre bois, surtout au tomber du soir, a pour elle je ne sais quelle magique attraction. Si elle pouvait se transmuer en oiseau de proie ou seulement en chatte ou en louve! En de telles angoisses, elle appelle la sorcière et menace de la faire écarteler si elle ne lui donne un philtre qui opère la métamorphose. Et la pauvre vieille lui procure une mixture, qui lui trouble la raison ou qui, en rêve, lui produit d'étranges visions (1). Et souvent, à

(1) Le médecin de Jules III, André Laguna, dit, dans son *Commentaire*

l'instigation du désir, la châtelaine songe que, de nuit, elle parcourt les forêts, exécute ses vengeances et satisfait sa rage en dévorant ceux qu'elle rencontre.

L'imagination du peuple invente le reste. C'est elle qui brode les légendes et les contes, lesquels, acceptés comme des faits réels, font trembler ceux qui les écoutent. En France, c'était une croyance générale que les dames se transformaient en louves; en Italie, qu'elles se transformaient en chattes, et l'on croyait, en Espagne, qu'elles se changeaient en oiseaux de proie. On disait que, sous ces formes, elles attaquaient le voyageur (1), lui buvaient le sang, ou s'unissaient à des animaux de même espèce pour satisfaire leur luxure effrénée. Une maladie analogue à celle des prisonniers et née de l'ennui; quelque potion de mandragore ou de stramonium, qui faisait rêver : voilà les causes de ces transformations. Et bientôt cette maladie

*sur Dioscoride*, liv. LXXVI, chap. IV, qu'il existe une racine d'une espèce de solanée, laquelle, en la faisant bouillir avec du vin en quantité d'une drachme, produit une liqueur propre à provoquer les rêves les plus agréables. Puis il raconte qu'en 1545, il était devenu l'ami du duc de Guise, François de Lorraine, et qu'en ce temps-là on mit en prison un homme et une femme accusés de sorcellerie. On avait trouvé chez eux un pot plein d'un onguent vert. Laguna s'en empara et en fit l'analyse. Il le trouva composé des extraits de ciguë, de mandragore, de solanum. de jusquiame et d'autres altérants du système nerveux. La femme du bourreau était en ce moment-là prise d'une surexcitation qui l'empêchait complétement de dormir. On lui frictionna tout le corps avec ladite pommade, et elle dormit pendant trente-six heures, au bout desquelles on l'éveilla. Alors elle se plaignit en disant qu'on lui avait fait quitter un beau jeune homme, très-vigoureux et aimable, qui la caressait.

(1) Boguet raconte qu'une fois un chasseur attaqué par une louve la coupa la patte d'un coup d'épée. Il alla demander l'hospitalité au seigneur d'un château et lui conta ce qui lui était arrivé et, pour lui donner confiance en ses paroles, il ouvrit le sac où il avait gardé la patte; au lieu de la patte il trouva une main de dame avec des anneaux aux doigts. Ils allèrent voir la dame du château et virent qu'elle cachait son bras. l'observant de plus près, ils découvrirent que la main lui manquait: c'était celle que le chasseur avait coupée; aussitôt elle avoua être la louve du jour précédent.

en vint à attaquer les hommes mêmes, avec une moindre fréquence cependant. Il n'y a qu'à voir le procès instruit par Wyer, à Besançon, contre trois individus, qui, devenus loups-garous, dévoraient les petits enfants de la contrée (1) et celui que fit la cour de Dôle à Gilles Garnier (2).

Le sorcier, du quatorzième siècle à la moitié du quinzième, est l'insurgé conspirateur qui a juré guerre au prêtre et au châtelain ; à la fin du quinzième siècle, les conditions qui l'avaient fait surgir manquant, il dégénère et tombe dans la vulgarité. C'est un charlatan, un empoisonneur, un manipulateur de substances répugnantes, qui fait croire à un pouvoir qu'il n'a pas. Quelquefois il procède de bonne foi : il est lui-même victime des tromperies qu'il vend. D'autres fois, c'est simplement un prestidigitateur (3). La sorcellerie devient un art, un art qui dégénère en métier et en commerce. Le diable tient boutique de maléfices, boutique servie par ses adeptes. Il donne aussi bien le philtre d'amour que celui qui fait avorter; le poison que la mixture salutaire. Parfois même, les sorciers se louent pour voler les enfants dans les campagnes afin de satisfaire les vices ou les superstitions des seigneurs, comme le prouve le cas du maréchal de Retz ou de Robert Olive (4). Et leur charlatanisme s'étend si loin et telle est leur intrigue, qu'ils pénètrent jusque dans les cours.

En Italie, les superstitions antiques, qui ne s'étaient jamais éteintes, prennent, à la renaissance, un nouvel incrément; dans les cours de Rome et de Florence, au

(1) Boguet.

(2) Garinet, *Histoire de la magie en France*, p. 129, 130, 131.

(3) Dans certains passages du drame de Christophe Marlowe, Faust est présenté comme un jongleur. A Rome, il se rend invisible pour prendre les mets et les boissons du pape et de ses convives. Il vend à un maquignon un cheval qui s'évanouit aussitôt qu'il touche l'eau. Le maquignon se venge en arrachant à Faust une jambe et il n'en reste pas moins avec les deux. Il mange toute une charretée de foin. Il fait apporter à Méphistophélès des raisins mûrs en hiver, et exécute mille autres tours d'escamotage.

(4) Bodin.

milieu de luttes intestines, on invoque les puissances maléfiques par l'intermédiaire de leurs agents supposés sur la terre. Catherine de Médicis vient en France avec une cour de magiciens et d'astrologues italiens présidée par le comte Ruggieri, homme couvert de crimes. Pour mieux consulter le destin, elle se fait construire une colonne à l'hôtel de Soissons, et y place, au faite, une sphère armillaire, où elle monte pour consulter les génies des régions sidérales. A Paris presque tout le monde s'imagine avoir une étoile propice ou contraire. Les astrologues obtiennent une telle vogue, que beaucoup de dames en entretiennent un qu'elles nomment leur baron. Les almanachs qui prédisent l'avenir sont à l'ordre du jour. Les prophéties de Nostradamus font fureur. On parle avec respect des nécromants; on craint ceux qui jettent des sorts. On croit en des cabales pour découvrir des trésors cachés, en de secrètes combinaisons de nombres pour gagner à la loterie ; on use de poudres de sympathie; chacun a ses philtres. Il n'y a personne qui ne porte sur soi une amulette. Les talismans se payent des prix fabuleux (1). La reine elle-même ne quitte pas un moment une peau d'enfant égorgé, pleine de signes cabalistiques, et qu'elle place dans son corsage.

Les fils suivent la route de leur mère. Charles IX installe au Louvre une école de nécromancie. Le jongleur *Trois-Echelles* étant accusé d'un pacte avec le diable, il

(1) Nous empruntons à un *Traicté de talismans ou figures astrales*, imprimé à Paris à cette époque, la définition suivante : « Talisman n'est autre chose que le sceau, la figure, le caractère ou l'image d'un signe céleste, planète ou constellation, faicte, imprimée, gravée ou ciselée sur une pierre sympathétique ou sur un métal correspondant à l'astre, par un ouvrier qui ait l'esprit arrêté et attaché à l'ouvrage et à la fin de son ouvrage, sans estre distraict ni dissipé en d'autres pensées étrangères, au jour et heure du planète, en un lieu fortuné, en un temps beau et serein et quand il est en la meilleure disposition dans le ciel qu'il peut estre, afin d'attirer plus fortement ses influences par un effet dépendant du mesme pouvoir et de la vertu de ses influences. »

lui pardonne à condition qu'il nomme ses coaffiliés et qu'il opère ses prodiges devant la cour ; et *Trois-Echelles* nomme douze cents sorciers et affirme qu'il en existe plus de trente mille dans les domaines du roi. Les prisons s'emplissent d'accusés ; aucune preuve ne pouvant être acquise, malgré cela trente mille personnes sont expulsées de Paris, justement le nombre qu'avait dénoncé le sorcier. Enfin, Charles IX meurt, et les catholiques, attribuant la sorcellerie aux protestants, assurent qu'en vengeance de la Saint-Barthélemy, où moururent tant d'hérétiques condamnés, ceux qui survivaient avaient fait des images du roi, en cire, et qu'ils les faisaient fondre lentement pour le faire périr (1). Son frère, Henri III, qui lui succède, se voue aussi à la sorcellerie avec ses *mignons;* grâce à quoi les sorciers obtiennent une trêve à leurs persécutions. Ils augmentent tellement, qu'on affirme que, dans toute la France, il en existe plus de cent mille. Le parti de la Ligue, pour lequel le monarque devient suspect, dit qu'on a trouvé, à Épernon, un coffre avec des miroirs, des pots pleins d'onguents, des baguettes blanches et des papiers couverts de caractères étranges ; qu'à Vincennes, dans l'intérieur du bois, on a trouvé deux satyres d'argent de quatre pieds de hauteur, en face d'une croix d'or qui contenait du bois de la vraie croix de Jésus-Christ ; on ajoute qu'il y avait une peau d'enfant rongée, toute pleine de signes abominables, et l'on conclut de cela que le Roi va à Vincennes invoquer le Diable au lieu de prier Dieu (2). Aussitôt on affirme que Henri de Valois est [illegible], qu'il a un démon [illegible] appelé *Terragon*, un des soixante de [illegible] [illegible] de F[illegible]. [illegible] était [illegible].

Q[illegible]

(1) [illegible]

(2) [illegible]

magie, protestent contre ce genre de superstitions, malgré les clameurs soulevées par les théologiens. Erasme et Ulrich de Hutten sont les premiers à se moquer des dominicains qui vont flairant avec tant de zèle la sorcellerie. Molitor, légiste de Constance, dit que l'on ne peut prendre au sérieux les aveux des sorciers, le diable étant le père du mensonge et eux étant ses affiliés, car ils ne peuvent dire que des faussetés ; et il nie que le diable ait la puissance de faire des miracles (1). Chatillon se prononce contre les bûchers, blâmant à la fois protestants et catholiques ; Agrippa, Savatier et Wyer disent, en complète connaissance de cause, qu'il faut guérir ces misérables créatures, au lieu de les brûler, car ce sont des malades dignes de pitié, plutôt que des criminels susceptibles de châtiment. Le médecin de Henri III, Legras, adhère à cette opinion, après avoir observé l'état mental de quatre malheureux condamnés par le parlement de Tours. D'autres nient l'intervention du diable et attribuent à des supercheries les prodiges de ceux qui s'appellent sorciers. Mais cette réaction du bon sens est impuissante pour le moment. Les magistrats français, influencés par la Ligue et l'Espagne, deviennent plus cruels que les ecclésiastiques eux-mêmes et, pour poursuivre les délits de sorcellerie, rivalisent avec l'Inquisition. A Toulouse, le Parlement fait encore brûler quatre cents sorciers. Bodin déclare qu'il y a, en Europe, autant de magiciens qu'il y avait de soldats dans l'armée de Xerxès, et, comme un autre Néron, il brûle du désir de les réunir tous et de les jeter aux flammes en même temps (2). Pour mieux instruire les juges, il écrit sa *Démonomanie des sorciers*, dans laquelle il divise, en quinze classes distinctes, les crimes qu'ils peuvent commettre, à son avis ; dans le livre IV, où il s'occupe spécialement de la persécution, il se hâte de décrire, en compl-

(1) Malgré cela, il croyait à bien des superstitions. Voir *Tractatus de lamiis et pythonicis*. Constance, 1489, in-4°.

(2) Joannis Bodini *Universa natura*

tition avec Sprenger, comment on reconnaît les hérésies, les preuves à faire, les tortures à employer et autres moyens pour obtenir des aveux, etc., etc., et dans le dernier chapitre, consacré aux peines et à la mort, il déploie un luxe inouï de terreur (1). Il réfute Wyer, qui considère les sorciers comme des malades et non comme des criminels, et il termine par cette thèse, qu'il faut brûler avec les sorciers ceux qui en ont pitié et les livres du mécréant Wyer, pour une correction éternelle.

Les juges civils finissent par revendiquer complétement, en leur compétence, la juridiction des sorciers. Une circonstance spéciale contribue à cela. Dans les dernières années du quinzième siècle, c'était par humanité que le juge laïque réclamait la juridiction en de telles matières contre le juge ecclésiastique ; à l'expiration du seizième, c'est parce qu'il soupçonne la complicité du religieux avec l'accusé. Les ecclésiastiques sont suspects de sorcellerie : quelques-uns assistent aux sabbats. Delrio en Espagne, Remy en Lorraine, Leloyer en Anjou, Boguet dans le Jura et Lancre en Navarre, le constatent. Ces magistrats civils accusent les clercs, non de fanatisme, mais de peu de zèle. Remy brûle huit cents sorciers en peu de temps et dans leurs déclarations il trouve des aveux étonnants ; au sabbat on faisait des pratiques absolument analogues à celles que les prêtres font dans les églises. On y instituait même des évêques; parmi tous ceux que Lancre envoie au bûcher, il se trouve trois prêtres sur huit qu'il surprit en flagrant délit, et il ne brûle pas les cinq autres parce qu'ils lui échappent. Telle est son ardeur, qu'il prend en mépris les inquisiteurs ecclésiastiques de Logroño, parce qu'ils hésitent à faire un *auto-da-fé* avec tout un peuple de femmes.

En 1614, les états généraux de France disent que le prêtre ne peut être jugé par le prêtre. D'où vient cela ? C'est que des cas nombreux démontrent que Belzébuth a,

(1) Jean Bodin, *Démonomanie des sorciers*. Paris, 1501.

parmi eux, beaucoup d'adeptes. Le diable s'est fait prêtre et le prêtre est devenu diable. Tout à cette époque va de même ; protestants et catholiques sont d'accord.

A Luther, avant qu'il commence sa réforme, le diable se présente la nuit pour discuter avec lui sur la messe. *Le diable s'est déguisé en théologien*, mais en théologien plus passionné pour le christianisme que l'Église elle-même ; s'il s'attaque à elle c'est parce qu'elle manque à l'esprit des dogmes ; s'il l'accuse, c'est pour montrer les hérésies où elle tombe ; si bien que le diable devient l'avocat de Jésus-Christ. Dans l'Histoire anonyme du docteur Faust imprimée à Francfort en 1587, l'auteur protestant montre Méphistophélès sous le froc d'un moine, dans d'autres il est habillé en prêtre théologien. Lorsque son maître lui demande des objets ou des friandises, il va les prendre au logis des prélats qu'il traite en ami. Dans le contrat qu'il fait signer à Faust, il l'engage à ne pas se marier comme les prêtres. Il l'emmène au Vatican et là il lui démontre qu'il peut tout sur l'Eglise corrompue. Dans le drame de Marlowe, Méphisto et Faust se présentent au pape travestis en cardinaux.

Milton, dans son *Paradis perdu*, dépeint le diable conformément à ce même caractère. Le Satan, dans ce poëme, est à la fois un général anglais qui proteste contre la couronne et un théologien qui argumente contre la royauté des cieux. En face de ses officiers et de son armée, quand il se dispose à attaquer la citadelle de Dieu, il ergote encore contre le pouvoir de son adversaire. De même que les anges, les diables sont moitié soldats et moitié écoliers de séminaire. Sous l'armure du guerrier on découvre la soutane. Le serpent qui tente Eve est un scolasticien métamorphosé en reptile, c'est avec une longue litanie d'enthymèmes qu'il s'adresse à la première femme pour la faire tomber dans le péché (1).

(1) Malgré cela, il faut considérer que le Satan de Milton n'est plus le

Tous les protestants appellent le pape Antéchrist et Rome la Bête aux sept têtes. Pour eux, tout dans le catholicisme est œuvre du diable, depuis le souverain pontife et ses cardinaux jusqu'aux objets consacrés au culte ; en revanche, les catholiques considèrent de la même façon le sacerdoce de la Réforme.

L'opinion que les catholiques ont de leurs propres prêtres n'est pas plus favorable, à cause des scandales qui se multiplient chaque jour. A Paris, deux curés se battent à coups de poing au pied de l'autel : l'un accuse l'autre d'officier avec des mains encore souillées des maléfices et sorcelleries qu'il vient de faire. On met le sorcier quelque temps dans la prison épiscopale ; mais, aussitôt sorti, il recherche son délateur et le surprend dans une maison, entre les portes Saint-Denis et Saint-Martin, au lit avec une fille publique (1). Dans une ville du Limousin, un autre clerc est brûlé comme sorcier (2). A Aix, le parlement en envoie un autre au bûcher, pour adultère de connivence avec Satan (3). Sur d'autres points de l'Europe, des cas analogues se reproduisent. Mais où cela est plus manifeste encore, c'est dans le pays basque, des deux côtés des Pyrénées. En ce pays, où le curé vit mêlé au peuple, il le suit jusqu'au sabbat. Il a une maîtresse et forme avec elle un couple qui sert aussi bien le diable que Dieu ; il porte l'épée ; il est joueur et bretteur ; il danse sur la place

diable aux cornes et aux griffes du moyen âge : c'est un insurgé héroïque. Ceux qu'il amena à la lutte le respectent même après la défaite. C'est un diable qui fait trembler Dieu. Il est fort, politicien, travailleur, il a des ressources et des idées profondes ; dans l'enfer il réconforte les siens qui sont découragés. Sans s'effrayer des obstacles, il traverse le chaos et conquiert, pour son royaume, la plus belle partie des habitants du monde que Dieu avait créé pour son service, comme celui de l'Apocalypse lui enlève la troisième partie de ses serviteurs. Ce Satan, plus libre dans l'enfer que quand il faisait partie de la cour céleste, est un puritain colossal, qui préfère son exil à l'obéissance.

(1) *Journal de Henri IV*.

(2) Lancre.

(3) Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 199.

publique, et si, de jour, il dit la messe blanche pour Jésus-Christ, de nuit il dit la messe noire aux magiciens. Il fait plus : parfois il cède l'église pour ces sortes de réunions. Nombreux sont ceux qui acceptent la charge d'évêque dans les assemblées de sorciers ; et dans le sabbat, Satan leur conseille de cohabiter avec leurs filles spirituelles, avec les religieuses surtout, non-seulement d'une manière naturelle, mais en les exhortant encore à la sodomie et à toute espèce d'obscénités. Quelques-unes le déclarent ainsi dans les procès (1). Il y a plus : le diable prend quelquefois l'aspect d'un confesseur aimé des nonnes pour les prostituer. C'est ce qui arriva à Jeanne Pottierri ; selon sa propre confession, malgré ses quarante-cinq ans, elle s'énamoura de son directeur spirituel, et, sous la figure de celui-ci, le diable jouit d'elle quatre cent trente-quatre fois.

La chose se généralise à un tel point, que la papauté publie des lettres à ce sujet. Paul IV, ému des nombreuses dénonciations qui lui arrivent d'Espagne, envoie un bref aux inquisiteurs de Grenade, Martin d'Alonso et Martin

(1) Marie de Sains, une des trois possédées de Flandre, dont le procès fut instruit par Domptius et Michaelis, fit, dit-on, les déclarations suivantes : elle devint religieuse malgré elle. Elle enterrait au jardin du couvent des idoles faites dans une synagogue pour provoquer la luxure des autres nonnes. Cette hystérique fit des aveux impossibles. Elle confessa avoir commis le péché de luxure avec des diables par voie ordinaire, de même que le crime de bestialité. Elle confessa qu'elle avait adoré le curé Gauffridi comme Rédempteur et qu'elle avait copulé avec lui et aussi avec des Turcs et des païens ; qu'elle avait pris la mitre de l'évêque de Tournay pour la donner à Belzébuth ; qu'Asmodée avait contrefait un malade pour recevoir le saint sacrement ; qu'elle avait pris le bonnet d'un dominicain pour l'envoyer à la synagogue et faire sur lui plusieurs insolences. Selon elle, on faisait dans le sabbat une procession, on communiait et aussitôt on commettait le péché charnel, selon les jours. Le lundi et le mardi, copulation par voie ordinaire ; le jeudi, sodomie de différentes manières, y compris celle de l'homme avec l'homme et de la femme avec la femme ; le sabbat, bestialité ; le mercredi, litanies sataniques. Elle déclara qu'Asmodée avait conseillé, en un sermon, la luxure et la sodomie aux ecclésiastiques (17 à 19 mai 1614).

de Coscojales, pour leur ordonner de poursuivre les religieux que la voix publique désigne comme séducteurs de leurs pénitentes. L'évêque, les inquisiteurs et les communautés mandent des circulaires en Andalousie pour que cela se fasse secrètement, afin que les luthériens n'en tirent pas des armes nouvelles contre la confession auriculaire et que le zèle des bons catholiques ne s'affaiblisse pas. En avril 1565, l'inquisiteur général Valdes reçoit une autre bulle du même pape, l'autorisant à procéder contre tous les confesseurs corrompus dans tous les domaines du roi Philippe II, comme coupables d'hérésie; cette bulle fut suivie d'autres encore, toutes dirigées vers le même objet. Les jésuites ne veulent pas absoudre les pénitentes, si elles ne dénoncent les confesseurs qui les ont séduites. Il y a tant de dénonciations, que *les greffiers du Saint Office ne suffisent plus à les recevoir* (1). Devant cette multitude de cas, les inquisiteurs sont effrayés et se résolvent à ne pas les poursuivre. Parmi les séduites se trouvent des dames des plus notables, et l'on craint que cela n'amène les classes élevées à se séparer du clergé. Parmi les coupables, c'étaient les frères les plus nombreux, et, parmi eux, les mendiants; les autres s'adonnaient aux courtisanes avec leur argent (2).

L'Inquisition se montre *casuistiquement* bénévole à ceux qui ont failli, *emportés par la passion*; mais elle châtie « ceux dont la faute provient d'une hérésie diabolique ». Cette hérésie consiste à considérer qu'il n'y a point péché à s'unir charnellement à une dévote, car c'est *l'Esprit-Saint qui impulse* (3); Dieu *possède* par le moyen de ses fidèles; l'apôtre l'avait dit : « Nous sommes tous membres du Christ ». Ainsi le Jésus-Christ des catholiques

(1) Von Wyer, liv. III, chap. VII.
(2) Llorente, *Hist. de l'Inquis. en Espagne*, vol. III, chap. XXVIII, art. 1er, § 6 et suiv.
(3) *Ibid.*

revient au Kristos phallique de certaines sectes d'Alexandrie.

Il se passait, en France, une chose analogue. En Picardie, les capucins juraient qu'il y avait plus de soixante mille illuminés, qui communiquaient leur folie d'amour aux nonnes. Wyer, en son livre IV, nous décrit cette érotomanie de certains religieux de l'époque. Dans le troisième livre, il nous parle d'un curé espagnol, qui, étant entré à Rome dans un couvent de nonnes, s'était cru des droits sur elles ; car, étant les épouses du Christ, elles devaient l'être de ses ministres, puisque Dieu ne pouvait les posséder directement. Et ce prêtre faisait dire des messes afin que Dieu lui concédât les forces nécessaires pour s'acquitter envers toutes. En Italie, c'était l'opinion publique que les religieux consacraient celles qu'ils touchaient.

Tout va de même à cette époque. La renaissance agite le monde ; la chair est réhabilitée. Don Juan est le fils légitime de l'époque ; quoi d'étrange que les ecclésiastiques deviennent des Tenorios? Les aventures amoureuses abondent tant que le confesseur n'a pas d'autre remède que d'absoudre. Il ne peut plus être sévère envers cette chair qui se montre si faible ; les arguments se subtilisent et se raffinent, et l'on invente une casuistique pour tout disculper, tout ce qui est péché d'amour. Les adultères, les stupres, les incestes, s'appellent chutes, débilités ; nul péché qui ne s'absolve, à condition que les pécheurs aient la foi. Et le religieux, à force d'entendre et d'absoudre les pécheurs, finit par pécher comme eux.

Dans les couvents de nonnes, tous les moyens sont mis en usage pour annuler la volonté. Dès leur noviciat, on leur enseigne l'abandon. Elles ne doivent exister que pour Dieu et en Dieu. Possédées par lui, elles sont impeccables. C'est comme cela qu'on arrive à la vertu et à la perfection ; les ailes de l'amour divin élèvent jusqu'à ces hauteurs mystiques où disparaissent les fautes de la chair. En France comme en Espagne, le mépris de la chair conduit à la nu-

dité; Jésus exposa la sienne pour mieux la vilipender. La Vierge s'abandonna à la simple prédiction de l'ange Gabriel, et, malgré cela, elle ne perdit pas sa pureté, car un esprit ne peut souiller. La nudité, dit-on, est sœur de l'innocence; Ève resta nue tant qu'elle fut innocente. La nudité d'ailleurs est juste, ne serait-ce que pour exposer la chair à la honte ; et, s'il le faut, on doit tuer le péché par le péché pour atteindre à la purification ; celui qui n'a pas péché est sujet à l'orgueil : seul, le pécheur contristé est humble et l'humilité est la première des vertus (1).

Aussitôt est mis en pratique un système de surexcitation continu, comme la flagellation, la méditation sur l'incarnation, sur la circoncision du Seigneur et sur l'amour divin; la contemplation de ces images des saints et de celles de Jésus-Christ, tels que la renaissance les réalise, demi-nus ou habillés de soies brodées d'or et de velours, beaux et regorgeant de vie ; un système qui met en avant des preuves téméraires, dans lequel on enseigne que « cette chair est bien faible », qu'il faut la comprendre, et qui vous conseille de vous fier à vos supérieurs en de telles affaires (2). Toutes ces causes produisent dans les couvents une littérature érotico-mystique qui achève d'enflammer les imaginations.

On prend pour thème l'union du Christ avec l'épouse qui le désire et l'on paraphrase tous les versets du Cantique des cantiques. Toutes ces compositions débordent de sensualisme ; toutes sont inspirées pour une jouissance éternelle, et, tendant au mysticisme, elles respirent de toutes parts la concupiscence. Il ne faut que lire Sainte Thérèse de Jésus. En tous ses écrits, on ne parle que *d'absorption complète, de transports, d'extases et d'évanouissements, de joies dont on jouit, de commencements d'ineffable suavité, d'une ivresse délicieuse, d'un fruit très-savoureux que l'on*

(1) Voir le capucin Boisroger, *la Piété affligée*.
(2) Sainte Thérèse de Jésus.

*mange*, *d'une liqueur céleste que l'on boit*, *d'un paradis de voluptés où l'on meurt*. Elle raconte aux novices que le *roi l'a pénétrée*, *qu'il la mit dans une cave pour qu'elle bût à l'égal de ses désirs et s'enivrât bien de tous les vins de l'office de Dieu;* elle leur explique comment on possède l'amour divin, toutes les autres facultés étant mortes et endormies, et comment on devient une seule et même chose avec le Seigneur même de l'amour. Elle demande à Jésus-Christ que, par miséricorde, il lui permette de jouir de lui; qu'il la laisse comparaître devant lui avec des habits de noces, et elle l'incite à réparer le temps perdu et à la baiser sur la bouche. Elle raconte que le doux chasseur lui tira une flèche barbelée d'amour et qu'il la laissa rendue entre ses bras passionnés. Christ, pour elle, est un amant réel et véritable, qu'elle appelle son aimé, son chéri, son berger; quand elle parle de sa flamme et de sa beauté, elle s'enthousiasme à un tel point, qu'elle éclate en ces paroles : « Je suis vôtre, je naquis pour vous, voici mon cœur, mon corps, ma vie, mon âme, mes entrailles, mon amour; doux époux, donnez-moi la mort ou la vie, l'honneur ou le déshonneur (1). »

Cette littérature, produite par les causes que nous avons énumérées, était à son tour une cause qui influait puissamment sur les religieuses. Il n'est donc pas étrange que le Diable, à cette époque, se trouve principalement dans les couvents.

Maintenant, que l'on s'imagine ceci : que le confesseur, en sa qualité de directeur spirituel des recluses, entrait à toute heure dans les couvents, qu'il s'y enfermait avec chaque nonne dans sa cellule respective; qu'il recevait là la confession de ses pensées les plus intimes, de tous ses désirs, de ses langueurs et de ses défaillances; ajoutez à cela qu'il ne craignait la concurrence d'aucun laïque comme

(1) Voir, dans les ouvrages de sainte Thérèse de Jésus : *Concepts de l'amour de Dieu*; *Sur quelques paroles du Cantique des cantiques*; *Exclamations et Poésies*, IV, XII, XIV, XXVII.

au moyen âge et au commencement de la renaissance : quoi d'étonnant que le diable eût plutôt prise sur les religieux que sur les mondains ?

Le péché était fatal. Moins fréquentes sont les impressions que nous recevons, et plus elles ont de force sur nous ; or, les religieuses ne voyaient qu'un homme ou deux ; ceux-ci étaient leurs confesseurs. La femme a besoin d'aimer, comme l'oiseau de voler et comme les corps de tomber ; de qui pouvaient-elles s'énamourer, sinon des quelques-uns qu'elles voyaient, et avec plus de facilité qu'une femme qui en voit beaucoup journellement ?

Bien que le concile de Trente ait ordonné la claustration rigoureuse, elle n'est vraiment mise en pratique que beaucoup plus tard. En France, jusqu'au temps de Henri IV, les nonnes recevaient dans leurs cellules, elles avaient leurs délassements, elles donnaient des fêtes presque publiques dans leurs couvents. Ce mouvement pouvait les distraire. Mais depuis, à peine les portes des cloîtres sont fermées, la monotonie survient et l'imagination va toute seule. Le genre d'occupations des curés et des religieuses est le moins propre à dominer les passions, et encore moins dans l'isolement. Pour les passions, il n'y a d'autre dérivatif que le travail rationnel, le fonctionnement de l'intelligence, les entreprises industrielles ; l'oisiveté mystique, la prière sont des travaux qui emploient peu la force nerveuse, et qui ne servent qu'à surexciter. Les saints eux-mêmes ont rendu manifeste que, malgré leurs jeûnes et leurs cilices, le Malin les a attaqués, le sacrement même entre les mains.

Les moralistes canoniques croyaient que c'étaient là des attaques isolées et les expliquaient d'une manière casuistique : erreur très-grave ! Le péché provenait, en partie, du principe mystique du catholicisme, qui avait proclamé que l'amour était divin et la raison hérétique ; et, en partie, de la réglementation répressive des institutions religieuses, allant à rebours des courants de l'époque. Mille sectes,

sorties du sein de l'Eglise, ont révélé la conséquence forcée des principes du christianisme. Il y a plus: tous les chrétiens qui ont cherché à être logiques, depuis les gnostiques jusqu'à Molinos, n'ont fait que choir ou comme Origène dans la castration, ou dans l'omnigamie, comme les nicolaïtes. Durant tout le moyen âge le démon de la chair s'introduisit toujours, comme chez lui, dans l'Eglise, bien que différentes tentatives de réformes purificatrices aient cherché à lui en fermer les portes. Le mal était dans l'essence même et non dans les accidents, et celui-ci, par les causes que nous avons déjà exposées, s'aggrava depuis le milieu du seizième siècle.

En Espagne, comme nous l'avons déjà indiqué, on essaya de cacher la chose. On jugeait en secret l'ecclésiastique corrupteur; on le changeait de résidence et on lui interdisait la faculté de confesser, quand sa faute ne provenait pas de cette hérésie : que c'était Dieu qui, s'incarnant en lui, possédait les pénitentes; dans lequel cas on le destituait et il était conduit au bûcher. C'était un hérétique que l'on brûlait et personne n'attribuait le scandale au clergé orthodoxe: ce qui l'avait fait pécher, c'était l'hérésie, non pas la religion.

En France, où les tribunaux laïques s'étaient emparés du droit de juger les ecclésiastiques et avaient révélé les scandales les plus patents, on usait d'une autre tactique. On déclarait sorcier le prêtre séducteur. En ce pays, contrairement à ce qui arrivait en Espagne, c'était le curé plutôt que le moine qui corrompait les pénitentes; si bien que celui qui dénonçait les excès du prêtre, c'était le moine, son ennemi perpétuel. Une fois l'abus manifeste, s'il ne pouvait être nié, il n'y avait qu'à l'attribuer au Malin. Un religieux possédé ou sorcier ne discréditait pas la religion, comme l'eût fait un prêtre naturellement corrompu. En Espagne, où l'organisation ecclésiastique et civile permettait que la chose ne fût pas rendue publique, on appliquait seulement une petite correction au prêtre

libertin et on l'obligeait à changer de lieu, en jetant un voile sur le scandale. Quant aux nonnes, les *in pace* et les avortements effaçaient les traces que la faute avait laissées. Les tribunaux français, ne pouvant éviter le scandale, donnaient à l'acte toute la publicité possible ; ils faisaient passer le prêtre pour sorcier et les nonnes pour possédées. C'est ce qui poussa Michaelis à écrire son livre, dans lequel il nous présente le curé Gauffridi comme le prince des mages de France, d'Espagne, d'Angleterre, d'Allemagne et de Turquie.

Gauffridi était un prêtre de l'église des Acoules de Marseille, qui avait voyagé dans le nord de l'Europe et en Orient ; à cause de son caractère distingué et de sa belle prestance, il était fort chéri des dames. A ce qu'il paraît, une femme, qu'il avait aimée, appartenant à la noblesse de Provence, lui confia l'éducation d'une très-belle jeune fille appelée Madeleine La Palud. Gauffridi commença par l'instruire et finit par la corrompre. La pauvre Madeleine souffrait de cet amour qui ne pouvait avoir de satisfaction légitime. Mais Gauffridi essaya de calmer ses inquiétudes en lui disant qu'il était le prince des sorciers, et que, si elle ne pouvait être son épouse devant Dieu, elle pouvait l'être devant le diable, et, comme preuve de leur mariage, il lui donna un anneau avec des signes cabalistiques (1). A peu de temps de là, la malheureuse, flottant entre la terreur de tomber entre les griffes de Satan et sa passion, prise d'attaques épileptiques, s'enferma, par frayeur, dans le couvent des ursulines de Marseille. Aussitôt Gauffridi s'y fit admettre comme directeur, afin d'être plus près de celle qu'il avait séduite. Ce que fit là, une fois entré, ce curé dissolu, on l'ignore ; mais bientôt la folie d'amour de la pauvre Madeleine

(1) Voir la brochure intitulée *Confession de messire Louis Gauffridi, prince des magiciens, depuis Constantinople jusqu'a Paris* (mai 1611). C'est une confession fabriquée par les moines et qu'on suppose avoir été faite par Gauffridi à deux capucins.

éclata, comme si elle eût été contagieuse, chez d'autres recluses. Parmi celles-ci, il y en avait une, nommée Louise Cappeau, aimée aussi dudit prêtre, et qui haïssait sa rivale de toute l'ardeur de son âme. On prétendit qu'elles étaient possédées des démons, et les pères Domptius, Romillon, Billet et Michaelis les exorcisèrent toutes deux. Ils trouvèrent que la seconde était possédée de trois diables : Leviathan, Verrine et le démon de l'impureté. Si Louise avait trois diables, Madeleine en avait cinq. Un de ceux-ci avait déclaré que Gauffridi était le prince des sorciers et avait fait de Madeleine la reine du Sabbat, où elle avait été adorée par les sorciers, après s'être livrée à lui. Louise brûlait de jalousie et accusa résolûment Gauffridi pour le perdre. Toutes deux furent envoyées au couvent de la Sainte-Baume. Là, le démon, par la bouche des deux possédées, révéla les choses les plus insensées. On fit amener Gauffridi de Marseille à la Sainte-Baume. Interrogé par Michaelis au sujet de son pouvoir magique, il le nia. Alors, il ne manqua pas de se trouver là un moine ventriloque pour feindre la voix du diable et exhorter l'accusé à abandonner la magie (1). Cependant, la Palud, les yeux clos, diffamait son amant. Gauffridi, se voyant accusé de sorcellerie, se jugea perdu. Une grande mélancolie s'empara de lui, à tel point qu'il ne mangeait presque plus rien. Le diable, à qui l'on demanda pourquoi Gauffridi ne mangeait pas, répondit qu'il mangeait bien, mais que c'était de la chair de petits enfants « que, de nuit, on lui amenait de la synagogue par art magique ». Et aussitôt il ajouta que, « l'enquête étant achevée, Louise mourrait ». Comme elle pouvait compromettre ceux qui avaient ourdi l'intrigue, peut-être voulait-on la faire disparaître. Deux capucins furent envoyés à la maison de l'accusé, à Marseille, pour voir s'ils ne rencontreraient pas quelque

(1) Quelle grossièreté d'entendement ! Le diable se constituant son propre adversaire. Nous le verrons même tout à l'heure, dans le procès de Grandier, adorer Dieu.

preuve qui confirmât le soupçon de sorcellerie. Les capucins déclarèrent n'avoir rien trouvé. Alors, les démons renouvelèrent leurs révélations insensées, par la bouche des deux nonnes rivales. Elles racontaient toutes deux que les religieuses se dévouaient à cohabiter avec le diable le jour du sabbat, tantôt se consacrant à la sodomie et tantôt à la fornication ; d'autres fois elles accusaient diverses personnes ou approuvaient les actes de l'Eglise en ce qui touchait à la persécution des sorciers. Parfois, la Palud, se posant en une attitude obscène, imitait l'acte de la génération, comme si elle eût tenu un homme entre les bras, ou elle chantait des chansons lubriques ; alors, les exorciseurs déclaraient que c'était Asmodée, le diable de la luxure, qui s'introduisait en elle par les parties génitales.

Cette ignoble farce, jouée par les exorcistes et les deux hystériques, se prolongea, changeant de tribunaux et de juridiction jusqu'à ce qu'on prononçât la sentence contre Louis Gauffridi, qui fut brûlé comme sorcier à Aix, le 30 avril 1611. L'intervention de l'évêque de Marseille avec trois chanoines pour sauver Gauffridi fut inutile ; inutiles aussi les sollicitations de quelques gentilshommes de la ville ; le diable leur ordonna de se taire ; Gauffridi fut traîné au supplice et aussitôt les exorcistes publièrent, sur sa confession, un livre tissu de contes et d'absurdités. Ainsi se termina cette farce horrible, dont la victime fut un curé licencieux, et les acteurs deux nonnes hystériques, affolées de jalousie, et quelques exorcistes qui recoururent au diable pour sauver la foi dans le prêtre. Quant aux deux nonnes, Madeleine alla faire pénitence à Rome, où elle vécut du produit de quelques morceaux de bois qu'elle coupait et que les bonnes gens achetaient pour lui faire l'aumône ; Louise persévéra dans sa folie prophétique, et par ses dénonciations insensées fit brûler sur les bûchers un assez grand nombre de personnes.

A Gauffridi succéda Grandier, autre curé galant, autre

Don Juan ecclésiastique. La jalousie découvrit ses peccadilles, et les moines s'acharnèrent sur lui, en le faisant passer pour sorcier. En attribuant la faute au diable, tout le scandale se convertissait en édification pour les croyants (1).

Urbain Grandier était un prêtre jeune et gaillard, il écrivait élégamment et sa parole était enchanteresse. Elevé par les jésuites, dans tout le raffinement réclamé par la bonne société française d'alors, c'était un véritable homme du monde. De Bordeaux il fut envoyé, comme curé, à Loudun, et bientôt toutes les dames s'éprirent de sa parole et de sa figure; et, à ce qu'on rapporte, il y en eut peu qui purent résister à ses séductions. Parmi celles qui succombèrent à ses galanteries, on comptait la femme de l'avocat du roi et la fille du procureur royal, de laquelle il eut un fils. Mais on ne l'aurait pas poursuivi pour cela, si d'autres circonstances n'étaient survenues. Grandier, qui était fort beau parleur, non content de faire concurrence aux frères, se moquait, en sa qualité d'homme poli et raffiné, de leur grossièreté en pleine chaire. Il fit plus, il essaya de légitimer sa pratique par la théorie, et il écrivit un petit livre pour combattre le célibat ecclésiastique. Ses triomphes sur les dames ne lui suffisant pas, il essaya d'en obtenir aussi sur les religieuses. Il se présenta donc au couvent des ursulines de Loudun, et brigua la place de directeur spirituel de cet asile. Son espoir fut trompé. Le couvent avait déjà son chanoine, lequel était peu disposé à céder la place à un autre. Celui-ci, craignant, à ce qu'il paraît, que l'homme du jour, le curé à la mode, ne le débusquât, se ligua avec le père offensé, avec le mari trompé et avec les frères ridiculisés, et ils imaginèrent les moyens de le perdre.

On ne tarda pas à faire dire, par les pensionnaires du

(1) Consulter, sur cette histoire de Loudun, l'ouvrage du père Tranquille : *Relation de Loudun* (1636); et comparez avec celle qu'écrivit Aubin, intitulée : *Histoire des diables de Loudun* (1719).

couvent, qu'au milieu de la nuit Grandier leur apparaissait sans qu'elles pussent lui résister, car lorsqu'elles s'en apercevaient il était déjà trop tard. Etait-ce vrai? Avait-il une fausse clef ou escaladait-il le couvent? Etait-ce une illusion, un rêve des novices, produit à la fois par la crainte et par le désir? Etait-ce une farce que le directeur leur faisait jouer à toutes? C'est ce qui paraît le plus probable, et qui ressort manifestement de la confrontation de Grandier et des nonnes, en 1634; il n'y en eut pas une qui le reconnût. Il ne manqua pas de gens simples pour formuler contre lui, sous la pression de ses ennemis, une accusation, où ils disaient qu'ils ne pouvaient supporter un curé *esprit fort*, qui méprisait les ordres de l'évêque, et qui avait abusé de beaucoup de demoiselles et de femmes en pleine église. Il se trouva même un homme de classe noble, appelé Thibaut, pour le bâtonner tandis qu'il exerçait les fonctions ecclésiastiques. Le coup ne pouvait être mieux porté. Un homme bâtonné en cette France galante du dix-septième siècle était un homme perdu de ridicule. Grandier demanda justice au roi d'une telle offense; mais, aussitôt, on avertit le monarque que c'était là *une affaire de quelque mari trompé*, et Louis XIII haussa les épaules. L'accusation qui s'élevait contre Grandier eut pour résultat que le tribunal ecclésiastique le condamna à être privé de la messe pendant cinq ans et chassé de Loudun; mais il en appela au tribunal civil, et il fut absous complétement. De plus, l'évêque de Bordeaux confirma la sentence de la justice laïque, mais il donna à Grandier le conseil de ne point retourner à Loudun. Celui-ci, très-altier, préféra faire enrager ses ennemis, et voulut rentrer dans la ville en triomphateur, tenant un laurier en main. Aussitôt il exigea une réparation. Il entama un procès contre Thibaut et menaça ses adversaires. Ce fut alors que ceux-ci eurent recours au diable pour le perdre.

La supérieure et une sœur du couvent des ursulines

feignirent d'être possédées par les démons, et elles accusèrent Grandier de leur possession. Les diables Astaroth et Zabulon parlèrent par leurs bouches. L'abbesse montra les marques que le diable lui avait faites sur le corps ; un chat noir entra par la cheminée et elle dit qu'il était le malin qui venait la posséder. A partir de ce moment, Loudun offre une véritable bacchanale de mysticisme. Les démons parlant, dans le corps même des nonnes, disent qu'ils adorent Jésus-Christ. Les exorcismes se font en public et dans toutes les églises. Il y a tant de sœurs possédées que les capucins ne peuvent que les exorciser par groupes séparément. Les carmélites et les récollettes s'y joignent. L'évêque de Poitiers, lui-même, vient présider les cérémonies. Les diables, attaqués dans le corps des religieuses, entrent dans celui de plusieurs filles de la ville. Il y en a six qui déclarent en public qu'elles se sentent au pouvoir des esprits infernaux. Un apothicaire compose des breuvages que les ursulines prennent la nuit. Après l'expulsion du Malin, elles se sentent alanguies et les exorcistes leur tiennent compagnie pour les rassurer ; mais le diable se venge. Il gonfle le ventre d'une d'elles, et on croit qu'elle est enceinte ; mais au bout de cinq mois, voyant que le ballonnement a disparu, ils sont tirés de leur erreur; c'était une *apparence* de Satan. D'autres fois il tente de s'introduire par les parties génitales, alors les nonnes sont prises d'une fureur lubrique. Elles font des gestes lascifs, prononcent des paroles et des discours qui feraient rougir une prostituée, entonnent des chansons luxurieuses, et formulent d'obscènes accusations contre Grandier. L'une l'accuse d'avoir envoyé un instrument indécent à plusieurs jeunes filles de la ville, pour que, par ce moyen, elles engendrassent des monstres. Une autre exhibe la preuve palpable du pacte de ce prêtre avec le diable Léviathan ; c'est une pâte qu'elle assure avoir été composée de la chair d'un enfant tué dans le sabbat, d'hosties consacrées et de la semence

de l'accusé. De telles folies provoquent des clameurs furieuses : on demande le bûcher pour le sorcier ; et la chose arrive à une telle extrémité, que, le bruit parvenant à la cour, la reine envoie son aumônier pour en être renseignée et le roi donne ses pouvoirs à son commissaire Laubardemont pour qu'il agisse.

Le maire et quelques fonctionnaires civils de la ville protestent en disant que tout cela est une farce indigne. Interrogé en grec et en hébreu, le diable ne répond pas. Quand il parle en latin, il répond mal ou de travers. Les exorcistes crient que ces enquêtes sont sacriléges, que c'est chercher à tenter la Providence. Mignon, le curé des nonnes, et son ami Barré, religieux excentrique, qui essaye de passer pour saint, jurent que la possession est véritable. Le docteur Duncan, après avoir examiné les sœurs, affirme que c'est une supercherie, et qu'elles ne sont qu'hystériqnes. Les marques de la mère abbesse sont simplement peintes. Les exorcistes interdisent l'entrée du couvent aux magistrats civils et les accusent de sorcellerie. Deux nonnes se repentent, et dans l'église disent au peuple de les écouter, qu'elles ont joué une vile comédie en faisant le rôle du diable pour perdre un innocent, et elles demandent à Dieu de leur pardonner. Elles sont jetées en *in pace* comme complices du sorcier. —Le peuple murmure devant de tels scandales. Le mécontentement s'accroît quand on voit Laubardemont se prêter aux exigences des moines. Laubardemont fit afficher une ordonnance interdisant, sous les peines les plus graves, de mal parler des possédées et des exorcistes. Le peuple s'assemble au son de la cloche et signe une pétition qu'il envoie au roi. Mais le roi se refuse à faire justice. Pour prévenir contre Grandier le ministre Richelieu, on lui avait écrit que ce prêtre était l'auteur d'un libelle contre sa personne, intitulé *la Cordonnière de Loudun*.

Le lieutenant de la ville, ne pouvant rien faire pour Grandier, l'avertit qu'il a ordre de l'arrêter le jour sui-

vant, afin qu'il s'échappe. Mais Grandier n'en tient pas compte et se laisse prendre sans essayer de s'enfuir. Une fois pris, on le met dans des cachots humides; puis on le mène dans la maison d'un de ses ennemis, qui ferme toutes les fenêtres afin qu'il ne puisse respirer. Les exorcistes trouvent un chirurgien acheté, pour qu'en leur présence il montre, sur le corps de Grandier, la marque insensible que portent les sorciers. Ce chirurgien le fait mettre nu et lui introduit, à diverses reprises, une sonde pointue jusqu'aux os, à la grande satisfaction des assistants ; bientôt, afin de trouver la marque, il le touche légèrement par la partie obtuse de l'instrument, et, comme Grandier ne se plaint pas, il est prouvé qu'il a des parties du corps insensibles. On le traîne dans l'église devant les possédées, et celles-ci veulent le mettre en pièces de leurs propres mains. Enfin on le condamne à être brûlé. Avant de le placer sur le bûcher, on lui introduit plusieurs fois encore la sonde dans les chairs et on lui brise les jambes, en les comprimant entre deux planches de bois et quatre coins enfoncés à coups de marteau. A peine est-il placé sur le tas de bois, que les frères lui jettent de l'eau bénite au visage pour qu'il ne puisse parler, pendant qu'un autre allume le bûcher. On lui avait promis de l'étrangler d'abord et on ne le fit pas (1).

La possession démoniaque était la maladie de l'époque ; après Loudun, Louviers. En 1643, les nonnes du couvent de Louviers commencent à gesticuler et à faire des extravagances. Aussitôt le bruit se répand qu'il a surgi de nouveaux cas d'obsession, et les commissaires de la cour arrivent pour faire les enquêtes opportunes. L'exorcisme étant fait ainsi qu'à l'interrogatoire habituel, le diable d'une des possédées dit qu'il avait cohabité avec la tourière et que les démons étaient entrés par elle dans le couvent. Celle-ci.

(1) Voir ces pièces justificatives, nos X à XIX, dans Garinet, *Hist. de la magie en France*.

nommée Madeleine Bavent, fut exorcisée par l'évêque, homme aussi fanatique et aussi rempli de ces sortes de superstitions qu'ami de la bonne renommée des prêtres. Après avoir visité le corps de la tourière, on lui trouva plusieurs plaies dont les unes étaient en suppuration et les autres cicatrisées. Dans l'interrogatoire, elle déclara qu'elle avait été ensorcelée par Mathurin Picard, ex-prêtre du couvent, qui était mort. L'évêque fit déterrer le cadavre, l'excommunia et le fit jeter à la voirie. Quant à ce qui résulta des déclarations de la tourière, le voici (1) :

Orpheline, M. Bavent était entrée, à douze ans, chez une lingère. Le confesseur, un frère franciscain, séduisit trois enfants qui étaient dans la maison, et elle fut la quatrième. Il leur fit croire qu'il les menait au sabbat et que là il les mariait avec le diable Dagon. Le procès étant, sur ce point, fort obscur, on ne peut dire s'il leur donna quelque philtre pour les faire délirer ou si effectivement il les mena à quelqu'une de ces crapuleuses assemblées. Plus tard, Madeleine entra dans ce couvent de Louviers, et là le religieux fondateur, appelé David, qui était adamite, la fit mettre nue avec plusieurs autres novices. Les scandales, qui se cachaient derrière les murs de ce couvent, étaient tels, et telles les concupiscences mystiques des religieuses, qu'elle se retira à la tour. Le fondateur mourut et Picard lui succéda. Celui-ci, qui avait les mêmes tendances que son prédécesseur, étant un jour dans la chapelle, la posséda et, dit le procès, dans l'accomplissement de l'acte un chat noir apparut et monta sur le curé ; c'était son démon familier. Ajoutez-y cette déclaration, qu'à partir de là il se livra plusieurs fois avec elle à la sodomie, dans la même chapelle, à l'instigation du Malin. Bientôt il l'emmena au sabbat et la fit reine

(1) *Arrêt de la Cour du Parlement de Rouen, contre Maturin Picard, et Thomas Boullet, dûment atteints et convaincus des crimes de magie, sortilège, sacrilège, impiété et autres cas analogues commis contre la majesté divine, et autres mentionnés au procès.*

des sorciers. Picard, se sentant malade, lui fit signer un grimoire par lequel elle liait son sort à celui du curé. Elle déclara aussi qu'elle vit, pendant le sabbat, accoucher quatre sorcières et contribua à étrangler les nouveau-nés; que Picard et Boullé, son vicaire, avaient assassiné le très-saint Sacrement, le transperçant avec des aiguilles, et que de l'hostie sacrée il sortit du sang. Elle confessa encore qu'elle s'était fait avorter; que Picard lui touchait les seins en lui donnant la communion, que plusieurs fois elle avait forniqué avec Boullé et avec des démons, ceux-ci souvent sous forme de chats, et dans sa propre cellule, et qu'enfin elle assista à l'évocation de l'âme de Picard, évocation faite par son vicaire. Le procès achevé, les restes de Picard furent menés au bûcher avec Boullé et leurs cendres jetées au vent, par décision du Parlement de Rouen du 21 juin 1647. Et l'évêque condamna Madeleine, *pour avoir copulé avec des diables, sorciers et autres personnes*, à vivre éternellement en une fosse profonde, jeûnant, au pain et à l'eau, trois jours par semaine. Ainsi se termina cette cause célèbre, dans laquelle on remarque d'un côté une malheureuse prostituée à plusieurs ecclésiastiques et tombée en un état d'hystérie, et d'un autre côté le soin avec lequel on attribue au diable la corruption des couvents (1).

A mesure que le siècle avance, le diable se montre chaque fois d'une manière plus indigne chez les gens d'Eglise. En 1680, voici la Voisin, la Vigoureux, un de ses frères, curé, avec un autre appelé Lesage, qui se donnèrent comme sorciers et nécromants, en vendant des onguents, des poudres, en faisant voir le diable pour de l'argent. Tous furent arrêtés, et par suite plusieurs personnes furent compromises, entre autres le maréchal de Luxem-

(1) Voir *Hist. de Madeleine Bavent, religieuse de Louviers, avec son interrogatoire*, Rouen, 1652, et l'ouvrage du capucin Esprit de Boisroger, intitulé : *la Piété affligée*.

bourg lui-même, pour l'assassinat d'une fille appelée la Daupin.

Le fait parait si grave, qu'on créa, pour ces maléfices, un tribunal *ex professo*, qui siégea à l'Arsenal, et qui s'appela *la Chambre ardente*, parce que la peine qu'il imposait était le bûcher. Deux nièces de Mazarin furent citées. La comtesse de Soissons s'enfuit à Bruxelles pour ne pas comparaître. La duchesse de Bouillon, « femme très-spirituelle », une fois devant le tribunal, quand le président lui demanda si elle voyait le diable, dit que oui, et que précisément elle le voyait en ce moment, qu'il *était très-laid et très-vilain et déguisé en conseiller d'État* (1).

Peu de temps après une religieuse toulousaine, nommée Lhurette se prétendit possédée : aussitôt les frères se chargèrent de répandre le bruit de la possession et commencèrent à faire grand bruit en exorcisant quelques religieuses auxquelles ils faisaient faire des miracles. Le vicaire général, homme droit et instruit, découvrit la farce en appliquant à ces énergumènes de faux exorcismes qu'elles prirent pour véritables et auxquels elles répondirent comme s'ils fussent tels. Les médecins, appelés par ledit vicaire, déclarèrent que la possession était une supercherie, et le Parlement ordonna au diable de se taire. Les frères, tournés en ridicule, tentèrent de se venger en accusant les conseillers d'athéisme et de libertinage.

Au dix-huitième siècle, eut lieu un autre procès remarquable de corruption cléricale attribuée au diable. C'est le célèbre procès de la Cadière. Une fois de plus, nous voyons un directeur spirituel qui s'empare du corps de ses pénitentes. Mais cette fois l'intrigue ne convient plus au public; elle détonne avec l'esprit de l'époque. A mesure que les temps se rapprochent de la Révolution, selon la loi de dédoublement, les classes instruites s'éclairent

(1) Garinet, *Hist. de la magie en France*, p. 248 et suiv.

chaque jour davantage, et, chaque jour, les classes religieuses se montrent plus fanatiques, plus grossièrement superstitieuses et plus corrompues. C'est ce qui fut cause de leur chute.

Ainsi, dans l'affaire de la malheureuse dont nous allons nous occuper, il y eut deux partis : celui des gens sensés qui voyaient le crime horrible d'un jésuite, et celui des partisans des jésuites qui cherchaient à présenter Mlle Cadière comme une calomniatrice et la persécutaient cruellement ; nous nous bornerons à faire un extrait littéral du procès (1).

Mlle Catherine Cadière naquit à Toulon, d'une famille appartenant au commerce, le 12 novembre 1709. Elle perdit son père étant encore toute jeune ; se trouvant extrêmement portée à la charité et à la prière, et ne se sentant aucune inclination pour le mariage, elle se décida à se faire religieuse. La réputation du père Girard le lui fit choisir comme directeur de conscience ; la première année se passa sans rien de particulier, jusqu'à ce qu'un jour, ainsi qu'elle le confessa, elle éprouva, se sentant attirée vers son confesseur, un changement particulier. D'une nature délicate, sa santé s'altéra et elle commença à avoir des évanouissements ; le père Girard s'enfermait chaque jour avec elle pour la confesser, et, quand elle tombait en défaillance, il n'appelait personne à son aide. Elle déclara que, plus d'une fois, en reprenant ses sens, elle l'avait trouvé dans des postures indécentes. Un jour qu'elle était étendue sur le seuil, elle surprit les mains du père Girard sur son sein. Etonnée, elle lui demanda ce qu'il faisait, à quoi il répondit qu'il ne faisait rien que la soumettre à la volonté de Dieu. Un autre jour, comme elle était au lit, il lui dit que leurs deux seins devaient se confondre, et aussitôt il la fit placer au bord du lit et s'y allongea

(1) *Procès du père Girard et de la Cadière*, et les pièces relatives à ce procès, in-folio, publiés à Aix en 1833.

déshabillé. D'autres fois il lui donnait le fouet et aussitôt il la baisait sur l'endroit châtié. Un autre jour, il lui dit qu'elle avait offensé Dieu, et que, pour réparer sa faute, il était nécessaire qu'il lui appliquât une punition. Il la fit mettre en chemise, et, la saisissant par derrière, il lui fit éprouver une douleur, jusqu'alors inconnue d'elle. Bientôt, la faisant habiller, il lui parla ainsi : « Ma fille, je vais te conduire à la sublime perfection, ne t'inquiète pour rien de ce qui se passera en ton corps. Laisse tous scrupules, tout doute et toute crainte ; de cette manière, ton âme arrivera à être plus forte, plus pure, plus illuminée, et elle acquerra une sainte liberté. » Dès lors, chaque soir, quand il s'enfermait avec elle, il la menait au lit; parfois il se roulait à ses pieds en prononçant des paroles lascives. Enfin, des marques de grossesse apparurent chez la Cadière. Alors il lui donna à boire une potion qui lui fit rendre beaucoup de sang. Il examina minutieusement les déjections jusqu'à ce qu'il se sentît rassuré. Puis il la conduisit au couvent d'Ollioule, à une lieue de Toulon ; là il continua à se comporter avec elle comme il avait fait précédemment.

Durant ses périodes d'absence, il lui écrivit plus de huit cents lettres, qu'il crut compromettantes, et qu'il fit reprendre par une de ses pénitentes. Une de ces lettres, qui, involontairement, ne fut pas restituée, figure au procès. Il donna à la Cadière une formule de confession dans laquelle il établissait que l'impureté entre personnes ecclésiastiques n'est point un péché. Prise de remords, la jeune fille fut, à cause de sa santé, transférée chez sa mère, où elle fit sa confession à l'évêque de Toulon, qui révéla le fait au supérieur des carmes : celui-ci désabusa la Cadière et lui fit voir qu'elle avait été victime de la luxure du père Girard.

Dès que la conduite indigne du jésuite Girard fut connue dans la ville, toutes ses pénitentes l'abandonnèrent. Parmi elles, une était enceinte. Mais le supérieur des carmes,

qui avait accusé le père Girard, fut interdit. Le jésuite s'en alla à Marseille le 16, et l'officialité arrêta la Cadière, chez sa mère, le 18. Le président Bret la fit enfermer au couvent des ursulines. Celles-ci, pour plaire aux pères jésuites, l'*accablèrent de mauvais traitements*. Elles la confièrent à la sœur de l'un d'eux, laquelle était une véritable furie. Deux curés lui proposèrent de se rétracter, sans quoi il n'y aurait pour elle confession ni absolution. Le père Bastida, à ce qu'on croit, la confessa sans rétractation. Chaque jour, le père Girard venait exciter les religieuses contre la malheureuse recluse; on ne lui permit même pas d'avoir un avocat. A la fin, le roi appela l'affaire devant la grande chambre du Parlement, et aussitôt les persécutions cessèrent. Le 23 février, à l'instance des pères jésuites, on fit arrêter la Cadière ainsi que le supérieur des carmes. Interrogée, elle persista dans ses premières déclarations. En sa prison la sœur Guérin lui porta du vin ; à peine l'eut-elle bu, qu'elle commença à se rouler à terre comme folle. En cet état de délire, elle dit plusieurs choses incohérentes, et entre autres elle accusa le prieur des carmes. Cet état anormal passé, elle se rétracta et déclara qu'il était innocent. Alors l'abbé Charleval intervint pour l'intimider. Au bout de quatorze heures d'interrogatoire, on la confronta avec le père Girard. M. Aubin, de concert avec M. Chaudon, syndic des avocats, la défendit devant le Parlement. Bientôt on la reconduisit à son premier couvent d'Ollioule pour la confronter avec les nonnes. Celles-ci refusèrent de laisser entrer son avocat et même sa mère et ne lui donnèrent même pas un matelas pour se coucher. Elle fut alors transférée à Aix, dans un autre couvent; mais les nonnes lui en fermèrent la porte, la laissant exposée, pendant trois heures, aux insultes des fanatiques que les jésuites avaient envoyés pour l'humilier. Enfin, les portes lui furent ouvertes, mais on la reçut pour la maltraiter horriblement. Le 11 septembre 1731, le tribunal, après l'avoir entendue, ainsi que le

père Girard, accueillit la demande du procureur général, affilié aux jésuites, lequel requérait l'absolution pour le séducteur, et pour la malheureuse Cadière une rétractation publique à la porte de l'église de Saint-Sauveur, après quoi on la mènerait pendre la corde au cou.

Dès que ces iniques conclusions furent connues, tout le monde ne poussa qu'un cri qui s'éleva jusqu'au ciel. Le peuple se mutina et courut au couvent pour empêcher l'exécution d'une pareille sentence, si le tribunal osait la prononcer. Une dame de distinction accueillit la Cadière chez elle, déterminée à ne pas la livrer. Les dames jansénistes promirent de la protéger. Une pensionnaire de son couvent écrivit un petit livre où elle la vengeait et accusait le curé. A Marseille, le fils de l'avocat Chaudon fut porté en triomphe ; à Toulon, le peuple voulut mettre le feu au couvent des jésuites. L'indignation croissait à tel point que de violentes collisions se produisirent. On sentait les approches de la révolution ; la justice, déjà émancipée de la religion dans la conscience populaire, s'agitait pour son indépendance. Le Parlement prononça une sentence contraire à l'opinion du procureur. La majorité vota que la Cadière retournerait chez sa mère ; quant à Girard, douze conseillers jésuites opinèrent pour son innocence; douze autres jansénistes votèrent pour qu'il fût brûlé vif comme affilié du diable; quatre, plus raisonnables, pour qu'il fût pendu comme criminel. Les voix étant égales, il incombait au président Debret de décider. Ne pouvant se décider à absoudre Girard, et pour éviter toute responsabilité, il l'envoya à l'official ecclésiastique, et celui-ci le déclara innocent. A la sortie du tribunal, le peuple acclama les juges qui avaient absous la victime et condamné le jésuite. Ceux qui avaient opiné comme le procureur durent traverser une multitude qui menaçait de les mettre en pièces. Il se forma une garde de cent personnes, nobles et bourgeoises, pour accompagner la Cadière et le supérieur des carmes jusqu'à leur

domicile respectif, afin d'empêcher les jésuites de leur faire un mauvais parti. Le président Debret se vit si menacé, qu'il fut obligé de requérir le régiment de Flandre pour le protéger. Girard, pour ne pas mourir des mains du peuple, s'échappa en toute hâte.

L'émotion fut si grande, que le cardinal Fleury, protecteur des jésuites, fit prendre beaucoup de gens à Toulon, à Marseille et à Aix, et en fit émigrer d'autres.

Peu d'années après, le père Girard mourut tranquillement, en odeur de sainteté, selon les jésuites. Quant à la Cadière, on n'en parle pas. Certains prétendent qu'elle fut emprisonnée plus tard, *par une lettre de cachet que les jésuites obtinrent de Versailles.* Ce qu'il y a de positif, c'est qu'on n'en sait rien.

Tandis que ceci se passait en France, quelque chose de pareil arrivait en Espagne ainsi qu'en Italie, si nous devons en croire les écrivains ecclésiastiques.

De la moitié du dix-septième siècle à la fin du dix-huitième les scandales monastiques, qui motivèrent la bulle de Paul V, furent attribués, dans la Péninsule, à des possessions démoniaques.

Le diable, à partir du dix-septième siècle, envahit l'Espagne comme la France. L'Inquisition, ne trouvant plus de philosophes à brûler comme hérétiques, ni de Maures à persécuter, puisqu'ils avaient été chassés en masse, se mit à faire des *auto-da-fé* avec des judaïsants et des sorciers. Ce fut alors que ce tribunal terrible se constitua, devant la faiblesse des monarques, en un pouvoir supérieur. Ce fut alors qu'arriva à son apogée cette organisation secrète formée à la suite de l'inquisiteur général et de ses familiers par des espions, des sbires et des policiers, agents qui s'introduisaient jusqu'au sein des familles ; c'est à partir de là que commencèrent à régner les infâmes préceptes de délation et de procédure des Sprenger et des Institutor. Les villes épouvantées virent fréquemment à cette époqne ces pro-

cessions lugubrement grotesques, où l'on traînait les condamnés le bonnet pointu sur la tête, avec des *san-benito* jaunes parsemés de flammes renversées et de diables, s'ils n'étaient convertis, et, dans le cas contraire, de flammes seulement; ces affreuses processions dans lesquelles les charbonniers de la ville, armés de piques, ouvraient la marche, après lesquels venaient les condamnés, entourés de moines et de pénitents, suivis des effigies enlaidies de ceux qui avaient échappé à la persécution, et, avec elles, des cadavres de ceux qui étaient morts en prison ou pendant les tortures, et que l'on avait placés dans des cercueils où étaient figurés les feux du Saint Office. Tout le monde tremblait devant cette sombre puissance, qui menaçait ainsi jusque dans ses spectacles. Les rois eux-mêmes ne se sentaient pas en sûreté dans leurs palais, car l'Inquisition allait y saisir les membres de leurs familles. Déjà, sous Philippe II, avait eu lieu le procès de l'infant don Carlos; mais, alors, c'était le père lui-même qui était intéressé à perdre son fils, par jalousie; sans quoi l'Inquisition se serait bien gardée d'y toucher. C'était le roi qui se servait du Saint Office, et non le Saint Office qui se servait du roi. Avec don Juan d'Autriche, ce fut différent; l'Inquisition ordonna et le monarque de toutes les Espagnes et des Indes courba la tête et se soumit au pouvoir divin. Pour lier la Majesté et ce pouvoir terrible, le tribunal du Saint Office, chaque fois que les rois faisaient célébrer quelque événement, ajoutait des exécutions aux fêtes royales. En 1642, un *auto-da-fé* solennisa l'accouchement de la reine Isabelle de Bourbon. Un immense bûcher illumina aussi le mariage de Charles II; cent dix-huit victimes furent brûlées devant les rois avec les effigies de trente-quatre condamnés qui avaient eu la chance d'échapper. Et tandis que l'Inquisition exterminait systématiquement, des scènes absolument pareilles à celles de Loudun et de Louviers, se passaient dans les cloîtres. On connaît les scandales du couvent

de Saint-Placide. On fit passer pour énergumènes et pour illuminées les religieuses qui avaient été séduites. Les galants, ecclésiastiques et laïques, qui pénétraient dans les cellules des nonnes, on les transforma en vingt-cinq démons commandés par *Pérégrino;* la débauche devint miracle. Quand rien de ces scandales ne put rester plus longtemps caché, le conseil suprême déclara les nonnes innocentes et le frère Francisco Garcia coupable... de corruption? non! mais d'avoir évoqué le diable (1).

Plus le temps marche, plus le mal empire. Sous Charles II, toute l'Espagne est possédée, à commencer par le roi. On fit croire à ce pauvre monarque idiot et malade d'une névrose, comme Charles VI en France, qu'il était victime d'un maléfice ; comme il était impuissant à cause de sa faiblesse, les partisans de Philippe de France dirent que quelqu'un lui avait *noué l'aiguillette* afin qu'il n'eût pas d'enfants, et que l'empire passât entre les mains de l'Autriche. Le cardinal Portocarrero et l'inquisiteur général, Rocaberti, qui menaient cette intrigue, chargèrent un frère, qui exorcisait une nonne de Cangas de Tineo, de demander au diable quel était le maléfice dont souffrait le roi et qui le lui avait infligé. Le démon, qui était l'ami de Louis XIV, répondit que le roi était ensorcelé et que le sorcier était un Autrichien ; alors, pour frustrer de tels desseins, il fut arrêté que le roi testerait en faveur de celui qui fut Philippe V ; quelque temps se passa en exorcismes et en miracles, jusqu'au jour où Rocaberti étant mort, le roi changea de confesseur. Le nouvel inquisiteur, partisan de l'Autriche, fit intenter un procès aux exorcistes pour avoir eu recours au diable et s'être fiés en sa parole. Mais tous les membres de l'Inquisition dirent qu'il n'y avait point lieu de poursuivre le procès (2). Alors ce fut, dans toute la nation, une vraie orgie de pé-

(1) Voir Llorente, *Hist. de l'Inquisition*, vol. III, chap. XXXVIII, § 21.
(2) Voir Llorente, vol. IV, chap. XXXIX.

nitences et une inondation de miracles. Tous les diables connus et inconnus s'emparèrent des gens et des choses, avec cette particularité qu'ils étaient tous devenus orthodoxes et qu'ils plaidaient pour l'Eglise. Ils ébranlaient les cloches des couvents pour demander des prières ; ils tourmentaient le roi quand la misère affreuse de l'époque ne lui permettait pas de combler de richesses les couvents. Tous les démons des nonnes de Madrid et des provinces demandèrent des cierges, des illuminations, des messes et des aumônes pour Jésus-Christ. Tous déblatéraient contre le manque de ferveur, et tous glorifiaient les frères bénis, surtout les dominicains lesquels, de l'avis des diables, étaient les plus saints. Le Malin s'était fait alors si dévot, qu'il ne voulait pas abandonner le corps des religieuses pour vivre toujours ainsi dans un lieu sacré. Il y en eut tant de possédées que l'enfer dut se trouver vide. Les exorcismes se faisaient en plein jour sur les places publiques, ainsi que dans les églises. Après avoir été desséchée par le feu des bûchers, l'Espagne se noyait dans des flots d'eau bénite.

Enfin, le pauvre ensorcelé mourut, et après une cruelle guerre de succession, Philippe s'assit sur le trône d'Espagne. Bien que le nouveau roi apportât avec lui l'esprit de la cour française, et que les *auto-da-fé* se fussent un peu apaisés, les possessions et les miracles continuèrent. Molinos, qui resta quelque temps en Espagne, y laissa des disciples qui infestèrent les couvents. Nombreux furent les scandales dans lesquels intervint le Saint Office, qui, comme toujours, attribua la faute au diable. Llorente affirme que les archives de l'Inquisition sont pleines de procès dont l'indécence est telle, qu'il n'ose les transcrire, et il s'étonne que l'Eglise n'ait pas ôté aux religieux la direction des communautés de femmes. Mais, comme le Malin excusait tout, l'Eglise ne s'inquiétait pas de cela ; car, ainsi que le dit le vénérable Palafox, pour faire un de ces procès, il fallait seulement « un peu d'ingéniosité dans celui qui interrogeait, un peu de souplesse, pour trouver ce qu'on

désirait, dans celui qui écrivait, et un peu de crainte dans les témoins interpellés, » choses peu difficiles à obtenir.

Un de ces procès, peut-être le plus remarquable, fut celui de la sœur Agueda et du frère Jean de la Vega. La mère Agueda de Luna entra en 1712 au couvent des religieuses de Lerma. Aussitôt, elle émut tout le couvent par ses extases et ses visions, et elle acquit une telle réputation de sainteté, qu'on la demanda bientôt pour fonder, à l'endroit où elle était née, un couvent dont elle devint abbesse. Le directeur spirituel de cette institution était le frère Jean de la Vega, supérieur des Carmes déchaussés, surnommé *l'Extatique* à cause de ses transports mystiques. Chaque jour on prônait davantage les miracles du carme et de la supérieure. De temps à autre, le ventre de celle-ci grossissait ; elle souffrait de douleurs analogues à celles de la parturition, et elle évacuait ensuite des pierres miraculeuses qui guérissaient toute sorte de maladies. Bientôt on commença à comprendre ce qui se passait là, et quelques esprits forts murmurèrent. Alors intervint le Saint Office ; il en résulta que frère Jean était moliniste, qu'il prêchait à ses pénitentes l'abandon absolu du corps, qu'il était l'amant de la sœur Agueda et qu'il l'avait rendue enceinte plus d'une fois ; qu'il en avait fait autant avec d'autres nonnes, parmi lesquelles se trouvait la nièce de la supérieure, doña Vicenta de Loya, à qui sa tante avait appris certaines habitudes, où, lui disait-elle, résidait la perfection. Quatre religieuses comparurent devant le tribunal, entre elles, les sœurs Agueda et Vicenta. La sœur Agueda déclara qu'effectivement elle avait accouché plusieurs fois, se faisant tantôt avorter, tantôt étranglant ses enfants, qu'avec l'aide du frère Jean elle enterrait dans un lieu du couvent, qu'elle indiqua. Les fouilles que l'on fit à cet endroit découvrirent une quantité d'ossements de petits enfants. Tout le monde fut ému d'horreur devant les crimes de ces saints. Que fit l'Inquisition ? Nia-t-elle les miracles ? qualifia-t-elle les faits de crimes tout simplement ?

Point du tout. Les miracles furent attribués à l'enfer, ainsi que les crimes. On fit constater dans le procès que sœur Agueda et frère Jean s'étaient donnés au diable, et que c'était le diable qui, en vertu du pacte signé, leur avait ordonné de telles horreurs (1).

Désormais, le public verra difficilement dans le diable l'auteur de la luxure cléricale. Beaucoup déjà ne croient plus au surnaturel, et donnent aux faits de cette nature l'appellation qui leur convient. L'*Encyclopédie* commence à franchir les Pyrénées. Les gouvernements s'émancipent de l'Eglise : en France, Colbert avait ouvert les portes des prisons à tous les accusés de magie et interdit aux tribunaux de connaître des accusations de sorcellerie ; en Espagne, il y a plus encore : non-seulement Charles III impose silence au diable, mais il expulse, en une nuit même, tous les jésuites de son royaume. Un gouvernement de voltairiens, qui ne croyait pas aux saints, ne pouvait craindre les démons.

Les nations latines persévérèrent dans cette voie : à mesure que les peuples s'instruisaient, les couvents se fermaient au public. Le diable les prenait pour refuges ; il n'y avait plus d'autre démon que celui des frères ; et chaque jour il se montrait plus grossier et plus révoltant. Dès lors, les cloîtres deviennent son domicile exclusif et il n'en sort plus. A son arrivée en Occident il avait été reçu par l'Eglise ; grâce au puissant exorcisme de la science moderne, il en sortit par la même porte qu'il était entré. S'il eût été un être réel et positif, on aurait pu dire qu'il mourait de ses propres œuvres. La science, à qui il avait inspiré d'attaquer le surnaturel, le détruisait dans les consciences mêmes qu'elle éclairait. Il ne lui restait pour dernier asile que les têtes orthodoxes. Aussi arrive-t-il qu'à son dernier moment le diable se fait chrétien, et meurt entre les bras de cette religion qui l'avait accueilli à sa naissance.

(1) Voir ce procès dans Llorente, *Hist. de l'Inquisition*, vol. IV, art. 2, *secte de Molinos*.

XI

# DE L'IDÉE DU MAL AU POINT DE VUE PHILOSOPHIQUE.

Nous avons décrit l'évolution de l'idée du mal chez les peuples qui ont contribué à la civilisation à laquelle nous sommes parvenus aujourd'hui. Nous avons vu que les Egyptiens considéraient le bien et le mal comme les deux manifestations naturelles de deux personifications diverses opposées. La mort et la vie, la nuit et le jour, l'hiver et le printemps, n'étaient pour eux que les effets de Set et d'Osiris-Hor, selon que l'un triomphait de l'autre dans le combat qu'ils se livraient au sein de la nature. La lutte était éternelle, le triomphe périodique régulier et alterné.

Nous avons pu juger de quelle façon les Iraniens formulaient le mal, devinant déjà, quoique inconsciemment, la véritable théorie du progrès humain par le moyen de la lutte pour l'existence. Le bien, personnifié en Ahoura-Mazda, c'était, pour le Persan primitif, la lumière, la chaleur, le jour, l'action, la vie, l'intelligence, en un mot toutes les manifestations du mouvement, en lutte continuelle, croissante et victorieuse contre l'obscurité, le froid, la nuit, la paresse, la mort, l'ignorance; c'est-à-dire contre toutes les négations, que l'on supposait produites par le malfaisant Angramanyous. Tous les êtres de la création luttaient pour l'un ou pour l'autre de ces deux principes. Selon les Iraniens, la lutte n'était pas éternelle. Chaque jour le mal diminuait, à mesure que s'accroissait le bien, et chaque être malfaisant vaincu, chaque élément destructeur do-

miné, se convertissaient en un être bon, en un élément de construction. A la fin des temps, le mal devait complètement disparaître, étant tout entier transformé en bien. La race aryenne, dès ses premières conceptions, repoussait le fatalisme.

Nous avons vu comment, en Chaldée, aux premiers temps des Accadiens, l'idée que l'on se faisait du bien et du mal était analogue à celle des Egyptiens. Les démons habitaient sous la terre, et, poursuivis par le soleil, ils fuyaient à la surface du globe, d'où celui-ci les chassait pour les forcer à rentrer au Pays immuable. Plus tard, en Babylonie, le bien et le mal sont considérés comme des produits intermittents et fixes de deux personnalités diverses de la même divinité. L'homme s'y soumet au mal et au bien, qui sont tous deux une émanation divine, et quand Dieu lui apparaît effrayant, il lui offre des sacrifices pour apaiser sa colère.

Nous avons étudié Iahweh, le Dieu d'Israël, dieu unique, personnel, éternel, entièrement distinct de la nature qu'il a créée, produisant le mal et le bien indistinctement, d'une manière arbitraire, sans se soumettre à des périodes fixes ou à des lois naturelles. Celles-ci étant son œuvre, il les viole quand il veut, et il peut les défaire comme il les a faites. Le peuple doit obéir absolument à ses ordres. Devant lui, la justice disparaît, remplacée par sa volonté souveraine.

Mais Iahweh parcourt une série d'évolutions dans l'esprit hébraïque, et Satan apparaît, d'abord comme son serviteur et comme son antagoniste bientôt. Alors, celui-ci se charge des fonctions malfaisantes. Iahweh ne représente que le Dieu inconnu, mais il envoie son fils sur la terre pour sauver les hommes, son fils qui est le bien; et le mal appartient désormais à son adversaire. Dès ce moment commence cette lutte colossale qui se prolonge dans le christianisme et ne s'achèvera qu'avec lui.

Nous avons vu chez les Grecs et les Romains quelques divinités malfaisantes, sans importance d'abord, croître et

prendre des proportions à la faveur de l'ombre projetée sur l'Europe par les cultes orientaux. Bientôt apparaissent des philosophes comme Platon, qui affirment que le mal est le propre de la terre et de la matière, et qu'il provient d'un éloignement de Dieu, en qui le bien réside. Seul, le monde spirituel, préexistant à la création, est bon, et il s'abaisse jusqu'à se mettre en contact avec le monde matériel. Prêtres et thaumaturges orientaux envahissent l'empire : des nécromants, des sibylles, des augures et des sorciers surgissent de toute part. La magie triomphe sur toute la ligne, et tous croient que le bien et le mal dépendent d'un ordre impératif de la volonté individuelle, à laquelle obéissent les esprits qui gouvernent toute la nature, au moyen de certaines formules ou de certaines substances.

Philon le Juif confirme Platon, et le christianisme tout d'abord suit leurs idées affirmant que le mal est le patrimoine de la terre, la propriété de notre nature, de notre substance charnelle, coupable en soi. Ceux qui s'inspirent de l'aride judaïsme se séparent complètement du monde, qu'ils croient la source de tout péché, et rêvent une gloire céleste. Le mal, selon eux, est représenté par le paganisme et par ses dieux, œuvres et auxiliaires de Satan. Le mouvement se resserre, et l'on arrive à considérer la beauté, même la satisfaction des nécessités physiques comme un mal; la procréation devient un crime. Certaines sectes tombent en un ascétisme sauvage, qui les mène à la castration du corps et à l'abrutissement de l'esprit. Le travail, étant envisagé comme un châtiment, l'oisiveté est déclarée sainte. Ceux qui veulent s'expliquer le *pourquoi* du mal dans ce monde diffèrent de ces sectes. Comme ils l'attribuent à une altération de la divinité dans son propre développement, ils croient à des *êtres* dégénérés qui s'en détachèrent, et ils considèrent Iahweh comme l'un d'eux, et, partant, comme un être malfaisant et déchu analogue à Satan. Devant la perfection absolue à laquelle ils aspirent, le mal et le bien, simples relativités terrestres, dis-

paraissent, et certains qui s'imaginent être appelés à former partie de *Plérome* et avoir en leurs âmes des parties célestes qui leur donnent la connaissance parfaite de la Divinité, se proclament impeccables et se livrent à toutes sortes d'excès, assurés qu'ils sont que c'est leur chair qu'ils perdent et non leur esprit, lequel, étant divin, est incorruptible.

La théorie orthodoxe se poursuit dans le moyen âge. La prédestination et la grâce justifient, pour quelques-uns, ce qui s'explique, pour d'autres, par la liberté morale. Nominalistes et réalistes se combattent, et cependant le peuple croit aux diables, qui sont les esprits de la nature et les dieux païens transformés et confondus avec ceux des peuples barbares qui avaient envahi l'empire. Le diable se montre d'abord sous des formes bestiales, bientôt il s'humanise, et arrive à être un bon sujet, si bien que tous le trompent, jusqu'à ce qu'il dégénère en pauvre diable. Voilà pour le peuple. Quant à l'Eglise, Satan soulève contre elle toutes sortes d'hérésies : d'abord, il inspire les savants, les philosophes ; il arme contre elle les pouvoirs de la terre, et, quand elle croit les avoir soumis, il l'assiége par les besoins, et il se montre comme roi de l'or et de l'argent aux alchimistes qui l'évoquent. Ils évoquent aussi l'ange déchu et le proclament Dieu dans leurs assemblées nocturnes, tous les malheureux qu'écrasent les pouvoirs laïques et ecclésiastiques. De toutes parts surgissent des sorciers. Les serfs étant émancipés, les sorciers ne sont que des gens saisis d'un véritable délire chronique ou que des farceurs qui se mettent à vendre des drogues et à feindre des pouvoirs surnaturels. L'Eglise les poursuit tous comme auteurs de maléfices. La fureur exterminatrice de l'Inquisition croît chaque jour, et, quand elle pense avoir enfin exterminé les adeptes du Diable chez les laïques, elle s'aperçoit que Belzébuth s'est introduit chez elle. Dès lors, il n'est pas d'impuretés que ne commettent les gens d'Eglise. Les tribunaux ecclésiastiques voient en cela l'œu-

vre du Malin ; mais l'esprit public, qui au dernier siècle est déjà affranchi, détourne la vue avec dégoût des scandales du clergé et sourit au protestantisme, qui affirme que, de Rome, Satan gouverne le catholicisme.

Dorénavant, la civilisation ne supporte plus de personnifications du Bien et du Mal.

Les notions absolues du bien et du mal nous apparaissent déjà comme des notions tout à fait subjectives et, partant, dépourvues d'application pour l'humanité, et elles sont bientôt remplacées par les notions plus précises de ce qui sert aux fins qu'on se propose, et de ce qui n'y sert pas, du juste et de l'injuste. Comme preuve du vague de ces qualifications de bon et de mauvais, il n'y a qu'à considérer ceci : que jamais, dans l'histoire, on n'a pu se mettre d'accord sur ce qui est le bien ni sur ce qui est le mal. Le mal, pour le sauvage, est qu'on lui ôte ce qu'il possède ; le bien pour lui c'est de prendre ce que possèdent les autres ; cette manière de voir a persévéré dans beaucoup de civilisations et chez beaucoup de peuples, mais enveloppée et dissimulée sous des formes moins barbares.

Dans la nature, il n'existe pas d'objets mauvais ; il n'en existe pas non plus de bons. Il est impossible de trouver en aucun être la méchanceté ou la bonté absolue et intrinsèque. L'emploi des adjectifs *bon* et *mauvais* n'exprime qu'un jugement, c'est-à-dire une comparaison, car le mal ou le bien supposent une relation entre deux ou plusieurs termes distincts et, par conséquent, l'exclusion de l'absolu. — La physique n'a jamais rencontré dans l'univers de forces qui fussent en soi utiles ou inutiles, productrices ou destructives. Toute force peut être l'une ou l'autre, selon qu'on la dirige : à l'homme d'en profiter ! — La chimie ne connaît pas plus de substances bonnes que de mauvaises. — La thérapeutique ne différencie le médicament du poison que par la quantité et l'emploi qu'elle en fait ; c'est-à-dire par la relation de la substance avec l'organe qui la reçoit. — L'histologie nous enseigne qu'il existe en nos tissus tels

principes qui, dans l'état de liberté, nous seraient grandement pernicieux. — La pathologie prouve que les maladies ne sont qu'une question de défaut d'équilibre dans les fonctions, et qu'il n'y a ni principes morbifiques ni forces vitales. — Il n'y a pas jusqu'à la métaphysique allemande qui ne nie le mal en soi. Tiberghien, exposant le système de Krausse, affirme que le mal n'existe pas comme substance, qu'il n'y a aucun élément du mal, et qu'aucune chose n'est mauvaise considérée en elle-même ; elle ne peut être que viciée dans ses relations avec d'autres choses. — Enfin, toutes les écoles de la philosophie contemporaine s'accordent à repousser, en tant qu'absolue, l'idée du bien et du mal. Elles n'admettent le mal que relativement à chaque être, à chaque collectivité et à chaque époque.

Aujourd'hui, la métaphysique a cessé de prédominer ; le mal ne saurait plus être considéré comme un absolu, encore moins être personnifié. Sa dernière personnification, le Diable, s'est évanouie devant les connaissances positives. C'est en vain, aujourd'hui, que les catholiques s'efforcent de vouloir présenter comme des œuvres du Malin la philosophie, la science, la démocratie, enfin tout ce qui ne concorde pas avec leurs dogmes. Personne ne croit plus sérieusement à un tel mythe si terrible, non pas même ceux de leurs adeptes qui se vantent de culture intellectuelle. Si quelque poëte ou quelque peintre nous le montre en ses œuvres ou dans ses tableaux, il n'est plus qu'une simple représentation artistique, fille de la fantaisie, ou une reproduction de croyances passées. Gœthe lui-même, pour créer son Méphisto, personnification de l'égoïsme et de l'esprit critique pessimiste, ne s'est inspiré que du Satan du livre de Job ; et, quoiqu'on l'ait popularisé sur la scène et dans l'art, son influence a été nulle, car ce personnage était une œuvre de pure imagination, non de croyance.

Il faut définir maintenant en vertu de quelles conditions on appelle les choses bonnes ou mauvaises. Pour

peu qu'on analyse et qu'on observe, on se convaincra qu'on appelle bon tout ce qui sert à sa fin, et mauvais tout ce qui n'y sert pas, que cette fin soit un but matériel, intellectuel ou affectif, individuel ou social, médiat ou immédiat. Mais comme c'est l'homme qui donne ces qualificatifs, on doit entendre que cette fin est celle que l'homme lui assigne, car il appellera mauvais l'objet qui accomplit sa fin, dès que cette fin ne sera pas celle qu'il lui a assignée. Ainsi, une substance explosible, dont l'explosion peut être mortelle, sera bonne en soi, dès que cette explosion se vérifiera de la façon la plus énergique possible ; elle sera mauvaise, au contraire, pour lui, dès qu'elle le tuera.

Comme nous ne nous sommes occupé dans notre travail que de l'homme et de ses civilisations progressives, nous traiterons ici uniquement du mal dans le sens de ce qui est contraire à l'homme et à la société humaine, aux lois de leur organisation individuelle et à celles de leur organisation collective.

On peut dire, d'une manière générale, que tout ce qui tend à détruire l'organisation humaine ou à empêcher son développement est mauvais ; en un mot, tout ce qui s'oppose à la satisfaction de ses besoins tant organiques que superorganiques (1). Si nous cherchons la cause de tout mal, nous trouverons toujours, au fond, un manque d'équilibre entre un ou plusieurs besoins et leur satisfaction complète. Même dans le cas où la surabondance des ressources produit le malaise, la cause en est dans un manque de satisfaction, car ces ressources qui, en moindre quantité, auraient contribué à satisfaire les besoins, se convertissent elles-mêmes en obstacle par leur surabondance. Exemples : un excès d'alimentation qui rend difficile l'absorption des substances nutritives ; un excès d'impres-

(1) Nous entendons le mot *superorganique* au sens de *social*, comme l'emploie H. Spencer. Voir *Princips of Sociology*.

sions qui nuit mutuellement à leur fixation; une quantité donnée de strychnine qui produit la compression des poumons et l'asphyxie, en empêchant ainsi la respiration de se produire, tandis qu'en quantité adéquate elle donne, au contraire, du ton au système nerveux. Il en est de même en ce qui touche à la satisfaction de l'organisme le plus simple, comme pour ce qui se rapporte à la réalisation de la justice. Le bien se fonde tout entier sur l'équilibre, équilibre instable, qui se déséquilibre pour s'équilibrer à nouveau, en progressant perpétuellement jusqu'au terme de l'évolution; et non sur un état extatique indifférent, comme le soutient Hartmann, à la façon des chrétiens et des bouddhistes, qui ne voient d'autre remède au mal que dans la suppression du besoin. Ceci est déterminé par le caractère essentiel de la vie. Comme la vie consiste en l'ajustement continu des relations internes avec les relations externes, celles-ci étant évolutives à l'égal de celles-là, il ne peut y avoir d'ajustement permanent, et partant d'équilibre, qu'à la condition de changement continuel. Le bien consistera donc dans un ajustement croissant des moyens avec les fins; et le mal résultera, au contraire, d'une disproportion.

Il ressort de là que plus les besoins sont nombreux et variés, plus le mal est grand si on ne les satisfait pas, et plus le bien sera grand s'ils trouvent leur satisfaction complète et adéquate. Il en est tellement ainsi que toute la question sociale se résume à équilibrer entre eux les aptitudes, les besoins et la production, et celle-ci avec son échange équivalent qui en représente la valeur réelle sur le marché. Celui qui a des besoins supérieurs à ses aptitudes souffre s'il n'a pas les moyens de produire en harmonie avec ses besoins; et, si l'on ne reconnaît pas la valeur exacte de sa production, ou si l'on ne l'échange point pour quelque chose qui la représente, il est victime d'une injustice. Le problème du Bien et du Mal venant se poser dans l'ordre économique et sa solution dépen-

dant de la pondération exacte de la valeur des produits, comme ceux-ci ne peuvent être bien pondérés sans la connaissance de l'organisation intime des hommes et de son fonctionnement c'est-à-dire de chaque faculté positive, l'économie doit baser la solution du problème des valeurs sur la physiologie, la psychologie et la sociologie.

Pour ce qui regarde l'individu, il y a diverses catégories de maux relatives aux diverses organisations. Pour Mozart, par exemple, c'était un grand *mal* que la plus légère dissonance musicale ; ce qui est parfaitement indifférent à M. Prudhomme, qui peut lire tranquillement son journal au moment où passe la plus détestable fanfare de musiciens ambulants. Les maux sont toujours relatifs aux organisations, et, partant, ils varient d'individu à individu, comme de peuple à peuple et d'époque à époque. Pour l'homme de l'âge de pierre, il n'y avait assurément pas de jouissance plus essentielle que celle de son alimentation grossière et que le plaisir matériel de la génération. Aujourd'hui même, rien de ce qui constitue le bien-être pour un homme possédant un système nerveux fin et différencié, n'est apprécié par le sauvage, qui n'a pas des besoins aussi délicats. Prenant pour type l'homme le plus intelligent et le plus civilisé, celui que nous pourrions appeler *l'homme supérieur* (1), nous pouvons considé-

(1) Il est nécessaire de remarquer que l'humanité n'est point un assemblage d'êtres de même origine et, par conséquent, doués d'une âme identique plus ou moins obscurcie par le péché ; qu'elle n'est pas non plus un assemblage d'êtres identiques au fond ou équivalents ayant des besoins égaux et, par conséquent, ayant les mêmes droits, comme l'ont imaginé quelques démocrates égalitaires. Ce qu'il y a de réel et de positif, c'est que l'humanité est formée par la convergence de diverses séries d'êtres qui, sortant de l'animalité, tendent à s'en éloigner, concourant ainsi à une sorte de mutuellisme. Les uns s'en rapprochent plus, ceux-là s'en approchent moins ; les uns évoluent rapidement, les autres avec lenteur ; d'autres enfin, après une grande évolution, s'arrêtent ou reculent, tous suivant des voies différentes.

Tous ont droit à ce qu'on les respecte et à ce qu'on favorise même leur évolution, en tant que cela ne porte pas préjudice à celle des au-

rer les maux qui l'affectent directement ou indirectement comme provenant de *la nature inorganique* et de *l'organique;* ceux de ce dernier ordre peuvent résulter d'éléments organiques ou d'êtres organisés autres que l'homme, et dans la société des attaques de *l'individu contre l'individu*, de *l'individu contre la société*, de la *société contre l'individu*, et de la *société contre son organisation*. — Mais il faut considérer que c'est là une classification analytique simplement propre à faciliter l'étude, et que, dans la vie, les maux proviennent le plus souvent de différentes causes à

tres; tous ont droit à ce qu'on les place dans dans les meilleures conditions pour tendre à leur perfectionnement. Aujourd'hui, on décrète l'abolition de l'esclavage, en vertu de ce droit à l'évolution que possède chaque être et que la servitude empêche. Quant à donner au sauvage absolument les mêmes droits qu'à l'homme civilisé, c'est une utopie et une injustice à la fois, puisque les droits proviennent des besoins, et que les besoins ne sont pas égaux dans des organisations distinctes. Les droits, antérieurs aux besoins, sont une pure conception métaphysique. L'utopie égalitaire procède d'un noble sentiment d'humanité, mais qui se base sur une connaissance imparfaite de la physiologie et de la psychologie comparées. Il ne suffit pas, pour qu'il soit considéré comme équivalent à un autre, qu'un être lui ressemble à peu près par la figure, par la structure générale des organes analogues et par la parole. Ce qui marque la différence de l'égalité, outre ce que nous venons d'énumérer, c'est la structure intime du système nerveux et sa manière de fonctionner. Le tissu nerveux, et ses fonctions avec lui, ont progressé chez l'homme civilisé de telle façon que, en se différenciant de plus en plus, ils ont laissé bien en arrière d'autres éléments histologiques. Ainsi, nous avons un corps qui diffère très-peu de celui de quelque homme sauvage que ce soit, et cependant nos facultés intellectuelles et affectives sont à une distance immense des siennes. Nous pouvons même dire que nous n'avons pas encore un temps assez grand de différenciation nerveuse pour que celle-ci, en réagissant sur le reste de l'organisme, l'ait modifié.

Concluons, en résumé, que tous les hommes tendent à l'équivalence par la différenciation progressive de leur système nerveux, et, par conséquent, par le perfectionnement de leurs facultés, mais que nous ne sommes pas encore tous équivalents. Quand on parle de droits égaux on doit entendre qu'on traite des hommes parvenus à un certain degré de culture. L'œuvre de la civilisation consiste en ceci : aider ceux qui aujourd'hui valent moins, à valoir davantage demain.

la fois, qui appartiennent en même temps à divers groupes de la division ci-dessus.

Les maux qui proviennent directement des éléments inorganiques sont ceux qui résultent pour l'homme de la lutte qu'il est obligé de soutenir, pour son existence, contre la nature. Le plus grand de tous est la menace de perdre la chaleur solaire, ou celle de quelque choc avec un bolide céleste. Le premier, selon tous les calculs, est très éloigné et ne peut fondre d'une manière subite ; à mesure que la chaleur du soleil diminuera, l'organisation de la terre ira se modifiant, en rapport avec la quantité qu'elle en recevra, jusqu'à son anéantissement absolu. Le second est éventuel et ne peut entrer comme facteur dans aucun calcul.

Certains mouvements géologiques sont aussi un péril constant, puisqu'ils produisent des volcans et des tremblements de terre. L'homme, aujourd'hui, ne peut les empêcher d'avoir lieu ; mais il peut s'éloigner des points sur lesquels apparaissent les signes précurseurs de ces phénomènes.

Sont encore des maux pour l'homme : les équinoxes, qui font naufrager les embarcations ; l'action des mers sur la terre, par exemple celle de l'Océan, qui avance sur la plage des Pays-Bas ; les inondations, les changements de température, toutes les influences météorologiques, qui peuvent augmenter ou diminuer certaines productions de la terre et même les détruire, ou engendrer des maladies dans l'espèce humaine ou chez les animaux qui servent l'homme ; enfin, certaines substances minérales qui produisent le trouble dans notre économie. Pour éviter toute cette classe de maux, provenant de la nature extérieure, de même que pour satisfaire ses besoins, l'homme dispose de l'industrie. L'industrie, fille de la science et du besoin, est la seule qui puisse nous garer de ces catastrophes extérieures, surtout aujourd'hui que l'homme est persuadé qu'elles ne viennent d'aucun principe surnaturel et arbi-

traire ou divin, mais qu'elles ne sont que les effets mécaniques des lois universelles du mouvement, et qu'il n'existe aucun pouvoir supérieur à lui, aucune providence divine qui puisse remédier à ses maux. Pour que l'homme pût lutter avec avantage contre la nature, il importait qu'il ne la divinisât pas, qu'il ne l'adorât pas. Ceci a été un bienfait du christianisme. Il fallait aussi qu'il n'espérât rien d'aucun pouvoir surnaturel : ce fut là le bienfait de la philosophie. Plus l'homme connaîtra les lois qui régissent l'univers, plus il pourra éviter les maux extérieurs qui proviennent des éléments naturels, et se servir de ceux-ci pour son propre profit.

Les maux qui proviennent de la nature organique peuvent se diviser, à leur tour, selon leur provenance, en internes et en externes. Les premiers résultent de l'altération des éléments histologiques ou d'un fonctionnement des organes, inadéquat à la tendance évolutive de l'individu. Les organismes qui, naturellement, s'opposent à notre évolution et à la satisfaction de nos besoins, dans la lutte de la vie, sont la cause des derniers.

Quant aux maux internes, il faut distinguer entre ceux dont on hérite, tels les vices de conformation, le rachitisme, certaines névroses, la scrofule, la syphilis héréditaire, etc., et ceux que l'on contracte, comme toutes les autres maladies classées dans la pathologie, parmi lesquelles on doit citer spécialement celles qui sont contagieuses et qui chaque jour disparaissent, grâce aux progrès de l'hygiène. Les maladies héréditaires peuvent quelquefois être guéries dans un individu; d'autres fois, elles ne peuvent qu'être soulagées en lui, pour être guéries plus tard dans sa descendance. Mais ce qui est possible, c'est de les éviter aux nouvelles générations. Ce résultat dépend de l'étude des conditions du croisement. Si un criterium scientifique présidait aux mariages; si l'on établissait une sélection intelligente, qu'on favorisât par tout ce qui peut modifier ou guérir les maladies de l'individu avant la

procréation, nous verrions bientôt disparaître cette cause de malaise pour les individus, de dégénération pour la race, et même de perturbation pour la société.

Il y a encore une infinité d'états pathologiques qui proviennent de la non-satisfaction directe des besoins matériels et qui ne sont point dus à l'influence d'une cause positive perturbatrice des fonctions de l'organisme. Ils ont leur origine dans une anémie produite soit par le manque de la respiration ou de l'alimentation, soit par leurs conditions mauvaises. Il y en a d'autres qui proviennent d'un défaut de satisfaction des besoins intellectuels ou affectifs : le chagrin, la mélancolie, la nostalgie, les manies et même certaines maladies dérivées d'irrégularités dans la circulation. Beaucoup de maladies nerveuses reconnaissent presque toujours là leur origine. D'autres, enfin, résultent d'une satisfaction insuffisante de ces besoins ou d'un abus qui amène des perturbations et des dépérissements.

L'industrie, avec la division du travail et l'application des machines à tous les travaux dirigés vers la satisfaction de nos besoins ; la médecine et l'hygiène, en veillant à ce que nos organes fonctionnent conformément à leurs fins ; la justice, visant chaque jour de plus en plus à ce que chacun reçoive en raison de la qualité et de la quantité de ses produits, en garantissant la possession de ce qui est acquis, et la personnalité physique et morale des individus ; tels sont les moyens que l'homme a dans ses mains pour combattre cette classe de maux.

Les maladies physiques, comme les maladies morales, peuvent aussi être collectives, c'est-à-dire particulières à une région ou à une époque. Souvent elles ne sont connues ni de l'époque ni de la population qui les subit, de la même façon qu'il est des individus qui n'ont point conscience de leur état pathologique. Aussi a-t-on vu, après une guerre, des contrées entières dont l'hallucination était de voir passer des armées, ou qui contractaient une mo-

nomanie comme celle qui affecta le peuple juif, lequel, après la captivité, voyait de tous côtés venir des messies. Celle de la sorcellerie, répandue après le quatorzième siècle, est également une maladie collective. Une autre maladie, aussi collective, plus générale, est celle qui commence avec l'ascétisme, et dont les suites subsistent encore. Ceux qui ont des visions de saints ou de revenants, des visions miraculeuses, que sont-ils, en effet, sinon des gens atteints d'une maladie collective presque disparue de nos jours ?

Les maux qui procèdent directement de causes organiques extérieures à l'homme, peuvent être classés en deux groupes.

D'abord, nous pouvons compter, parmi les causes des maux externes, tous les toxiques appartenant au règne végétal ou au règne animal ; c'est-à-dire les substances qui, sous une certaine quantité absorbable, peuvent produire des troubles ou la mort en tout notre organisme ou seulement en quelqu'une de ses parties ; certains miasmes et certaines émanations putrides qui produisent les épidémies ; les parasites végétaux aussi bien que ceux du règne zoologique : certains animaux dont l'homme subit les attaques en lui occasionnant, à lui ou à tout ce qui le touche, du préjudice ; etc. A tous ces maux l'industrie, la médecine et l'hygiène portent des remèdes d'autant plus efficaces, qu'elles ont plus progressé dans la voie des sciences naturelles.

Viennent ensuite les maux que l'homme occasionne à l'homme.

Un de ces maux est ce qu'on appelle *le crime*. Jusqu'à ces derniers temps, les législateurs ont cru que le crime était un mal produit consciemment et en pleine liberté. A notre manière de voir, il n'en est pas tout à fait ainsi ; dans beaucoup de cas la conscience intervient d'une manière passive, se trouvant impuissante à empêcher ce qui s'exécute par l'impulsion d'influences supérieures déter-

minatives de la volonté; souvent le crime est engendré par une véritable maladie, c'est-à-dire par une aberration ou une perversion, héréditaires ou acquises, des facultés morales; dans d'autres cas le crime est engendré par l'ignorance; on produit des maux dont on n'a pas d'idée. Nous allons voir en effet que la notion de justice est, dans la pratique, d'une réalisation impossible sans la connaissance exacte des choses et de leurs rapports. La peine ne doit donc être considérée ni comme un châtiment divin, ni comme un droit de vengeance sociale, encore moins comme un exemple. Le droit que possède la société comme l'individu dans ce cas, c'est le droit à la défense — corollaire du droit à la vie et au développement, que possède tout organisme — et le droit à la réparation. Si l'individu délègue, en ce qui lui appartient, ce double droit à la société, c'est pour qu'elle agisse avec impartialité, l'offensé en étant presque toujours incapable, et elle, n'étant point sujette à la passion individuelle.

Les partisans des vieux systèmes objecteront que, sans la responsabilité morale absolue, il est impossible de punir. Très grave erreur! Ne tuons-nous pas un tigre qui nous attaque ou un taureau qui nous assaille? Ne détruisons-nous pas les sauterelles qui dévorent nos champs? N'enchaîne-t-on pas et ne musèle-t-on pas les dogues? Est-ce que nous jugeons ces animaux responsables et intelligemment conscients? Aucunement. Si nous tuons ou si nous enchaînons les animaux, c'est parce que, en nous attaquant, ils menacent nos personnes ou nos biens; en les détruisant ou en les réduisant, nous cherchons simplement à garantir notre vie et notre développement matériel et moral. Nous nous défendons, comme c'est notre droit propre, et rien de plus.

La vie organique exige certaines conditions; au-dessus de celle-ci, la vie superorganique, c'est-à-dire sociale, en exige d'autres. Or, l'homme possède ces deux manifestations de la vie. Elles sont évolutives toutes les deux; elles

tendent à se développer, ce qui exige non seulement qu'on ne les attaque point, mais encore qu'on ne les entrave pas. Mais ceci exige, à son tour, des garanties; de là le droit de défense et le droit d'évolution, c'est-à-dire le droit à l'élimination de tout ce qui s'oppose à notre progrès. Les droits, personne ne les donne ; ils ne préexistent pas à l'organisme ; les droits naissent avec l'organisation et y sont proportionnels. Ils ne sont qu'un corollaire des relations établies par la nature entre tout acte et son effet ; ils sont produits par la nécessité où se trouve chaque organisme d'accomplir sa fonction particulière et de donner un produit correspondant.

Ainsi, s'il se trouve dans la société un homme qui soit un obstacle à son développement, qui attente à son organisation ou à la vie de quelqu'un de ses membres, elle doit tout d'abord, si la faute de cet homme est réparable, la lui faire réparer autant que possible. Il ne s'agit là, au fond, que de rendre ce qu'on a pris ou de reconstruire ce qu'on a détruit. Et que la faute soit réparable ou qu'elle ne le soit pas, c'est à la société qu'il incombe de rechercher si cette attaque provient de certaines circonstances passagères qui ne menacent pas de se reproduire, ou si elle provient d'une hérédité d'aptitudes perverses ou d'une médiocrité de facultés ; dans ce dernier cas, comme il y a menace de récidive, la société a le devoir d'étudier si le coupable est ou n'est pas corrigible, c'est-à-dire si cette nature perverse, qui peut la troubler ou non est modifiable. Si elle l'est, il faut rechercher et appliquer les moyens d'en opérer la correction ; sinon, il faut employer cet individu à des travaux utiles auxquels il ne puisse pas se soustraire, et qui servent à sa subsistance. On pourrait même, en ce cas, appliquer la peine de mort à cet individu s'il se trouvait absolument inapte à aucun emploi utile, chose qui ne se rencontre jamais. En appliquant la peine capitale, la société agirait ainsi comme un individu qui s'ampute un membre gangrené, ou qui s'extrait un os carié. Mais, à notre avis, *la mort*,

*comme peine, n'est jamais applicable :* en premier lieu, parce qu'elle est une peine qui n'est point sujette à rectification, et que les tribunaux humains sont faillibles ; en second lieu parce qu'elle est d'un très mauvais exemple.

Que l'on remarque bien que la société n'a le droit de mettre la main sur un individu qu'autant qu'il constitue un obstacle ou un péril, pour elle ou pour ses membres ; elle ne doit donc le réduire que dans la mesure précise du dommage qu'il peut lui causer. C'est pourquoi, nous n'avons le droit de suspendre, dans le criminel, aucune condition de sa vie en dehors de celles qui tendent à produire ce dommage. L'individu dangereux ne doit perdre de ses droits que ceux qu'il ne peut exercer sans nuire, et seulement pour le temps pendant lequel ils peuvent être un danger. La peine ne doit pas dépasser ce qu'exige la sécurité de tous, et, durant le temps de la peine, on doit laisser libres les autres facultés du coupable, afin de ne pas tarir une source de production à la société et pour qu'il ait lui-même les moyens de se suffire. La société doit étudier, au moyen de statistiques circonstanciées, les crimes qui se produisent, leur nature, quels sont ceux qui sont les plus fréquents, quelles classes de la société les commettent et quelles enfin qui en sont les victimes, dans quelles régions ils se vérifient ; il faut aussi qu'elle étudie les circonstances collectives qui ont pu les déterminer et les moyens capables de les faire disparaître. On doit étudier, en un mot, la production du crime dans la société de la même façon qu'on étudie, dans les pays civilisés, les causes des maladies et les moyens de les éviter. Il faut qu'à une hygiène publique des corps corresponde une hygiène de l'esprit.

Ce sont les classes intelligentes et les gouvernements qui régissent les peuples qui doivent être chargés de cette œuvre. Dans l'humanité, l'homme intelligent a le devoir de modifier celui qui ne l'est pas, et de l'aider à parvenir à un état supérieur de conscience. Aussi la philosophie du

droit, en Allemagne, proclame-t-elle aujourd'hui que les coupables ont *droit à la peine*, c'est-à-dire à la modification de leur organisation morale viciée ou imparfaite, *droit* qui n'est qu'un cas particulier du droit des organismes à leur évolution. C'est en vertu de ce droit et en le reconnaissant aux autres que l'Européen et l'Américain vont établir leur régime de civilisation plus avancée dans les pays arriérés et peuplés de sauvages, qui se sacrifient encore mutuellement à leurs dieux ou à leurs caciques et qui ont, bien qu'ils l'ignorent et ne le réclament pas, le droit de sortir de leur abrutissement. Aussi, sans en avoir claire conscience, les gouvernements civilisés se déclarent-ils aujourd'hui au-dessus des pouvoirs religieux, tous issus de pouvoirs absolus et, par conséquent, antiprogressifs. Aussi, la démocratie demande-t-elle aujourd'hui la suppression des couvents et des associations catholiques, qui, avec leurs disciplines spéciales, empêchent chez leurs affiliés le libre exercice de toutes leurs facultés. L'idée du *Kultur-Kampf*, en Allemagne, n'est pas autre chose, et pas autre chose non plus l'intervention de certains Etats de premier ordre dans les discordes civiles des autres. Aussi, la Nation, la Province, la Ville, le groupe social, ou les individus les plus parfaits, les plus multiples, les plus différenciés, ont-ils le devoir d'influer sur les états, les villes ou les individus les plus simples, les plus homogènes, les plus inconscients pour y faire disparaître ce qui entrave leur évolution (1).

Ce n'est pas en vertu d'un autre droit que l'homme, qui se trouve au faîte de toute la série des êtres, se superpose à tous et les domine.

(1) Ainsi la guerre ne se justifie plus que si elle a pour but d'obtenir des garanties de liberté d'évolution, pour celui qui la fait ou pour une partie ou la totalité des membres du pays auquel elle est déclarée. L'établissement ou le rétablissement du droit est le seul motif de guerre qui soit juste La guerre de conquête, la guerre de vengeance et celle d'extermination sont propres à des temps et à des pays barbares.

Il y a plus, pour amener l'évolution des meilleurs à son terme, on a même le droit de sacrifier les moins aptes, quand la chose est rigoureusement indispensable ; pour la vie, dans cette lutte si rude, ne pouvant se réaliser la justice en son absolu, de deux maux on doit choisir le moindre, se réalisant de cette manière la justice relative. Ainsi, nous ne considérons pas comme un mal de tuer les animaux pour les manger, ou pour nous faire de leurs peaux, de leurs plumes ou de leurs parties utiles, des abris et des protections ; car nous faisons passer toute cette substance d'un état inférieur à un état supérieur, ou nous la faisons servir à l'accroissement ou à la protection d'êtres plus intelligents et conscients, comme le sont les hommes. Dans ce cas, il n'y a plus qu'à considérer si la somme du bien obtenu est plus grande que la somme du mal produit.

Et qu'on ne dise pas qu'il n'y a point de degrés dans le mal et que, partant, le mal est toujours le mal. Il y a du *plus* et du *moins* dans le mal ; et, quand il se présente impératif, inéluctable, il n'y a d'autre remède, comme dit Kant, que d'opter pour le moins. Plus un être est parfait, c'est-à-dire plus il est bien organisé, plus est forte la somme de vie qu'il représente ; et, partant, quand on le tue, on tue quelque chose de plus que lorsqu'on détruit un être inférieur. Puis, le triomphe des meilleurs est moral, en même temps que nécessaire, car il perpétue seulement ceux qui sont bien organisés pour s'adapter aux relations extérieures, et partant il produit des générations d'êtres qui vivent avec plus de facilité et qui jouissent plus, en conséquence, que s'ils descendaient d'autres moins propres à l'adaptation. Les générations que produiraient ceux-ci, si elles pouvaient se perpétuer, seraient vouées à la souffrance.

Les hommes, qui se servent des autres êtres pour se nourrir et se protéger, produisent une plus grande quantité d'actes intelligemment conscients tendant à organiser la terre d'une façon harmonique, que ne produiraient les

animaux morts ou soumis. On dira que c'est là le droit de la force. Droit de la force, soit! mais d'une force supérieure en organisation et qui exige une plus grande différenciation nerveuse; d'une force supérieure en qualité, mais non en quantité de force brutale élémentaire ou musculaire; tandis que ce qu'on a toujours entendu par *droit de la force* ç'a été, au contraire, le droit de la force musculaire ou de la force des armes, considéré comme prépondérant au droit de l'intelligence et de la justice ; par conséquent, il n'y a point de raison suffisante pour appliquer ici ce qualificatif.

Se servir des autres êtres, encore qu'ils soient inférieurs, ou les tuer n'est légitime, ne cesse d'être un crime que lorsque la chose devient indispensable à la satisfaction de nos besoins; et qu'il en résulte en même temps une plus grande somme de bien-être et de conscience sur la terre, le dommage produit étant alors inférieur au bien obtenu.

C'est pour cette fin que se perfectionnent chaque jour davantage les machines et qu'on en invente de nouvelles, afin d'émanciper des travaux fatigants qui les accablent l'*homme de peine* et même la bête de somme : c'est pour cela que l'on traite avec des égards et que l'on soigne avec plus d'humanité les animaux domestiques; pour cela que l'on ne tue plus que ceux dont on a besoin, ou, en vue d'autres fins, ceux qui sont le moins utiles, et qu'on tâche de les faire souffrir le moins possible; pour cela qu'on extermine les animaux carnassiers et dangereux. C'est la même raison qui fait réglementer la pêche et la chasse, et prohiber certaines substances, comme la dynamite, qui tue plus de poisson qu'il n'est utile. C'est encore en raison de cette tendance que l'on a institué des sociétés protectrices d'animaux, et que l'on considère comme un crime de faire souffrir les bêtes et de les détruire sans raison. Cette idée de justice guidait les États qui ont proclamé le droit des gens dans la guerre. Déjà, la science militaire n'est plus aujourd'hui l'art brutal de détruire

qu'elle était autrefois. Elle tend seulement à mettre les gens hors de combat, et non à tuer les combattants ; à réduire les places fortes, et non à les incendier ; à soumettre les pays, et non à les dévaster. Ainsi, la Suisse repousse aujourd'hui les balles forcées et les baïonnettes triangulaires, qui produisent des blessures difficiles à guérir. Ainsi, il n'y a plus d'armée civilisée qui use de sabres affilés. Ainsi encore, les ambulances soignent également les blessés des deux camps ; on ne fusille plus les prisonniers, ou l'on regarde comme des barbares ceux qui les fusillent, et on les met hors du droit commun, comme il est arrivé aux carlistes en Espagne.

Pour diminuer les crimes, il n'y a qu'à faciliter l'instruction et les conditions générales de la justice. L'instruction produit des êtres plus réfléchis ; la justice garantit la personne et la propriété. L'instruction, accompagnée d'une éducation adéquate, peut modifier les habitudes mauvaises ; et, si, bien souvent, elle ne produit pas tout son effet dans la génération présente, il importe de la continuer pour obtenir enfin une amélioration en raison directe de l'effort qu'on aura employé.

Il existe une autre classe de maux : ce sont ceux que l'on comprend sous la dénomination générale d'*injustices*. Ils ne sont pas produits intentionnellement, ni en pleine connaissance de cause. C'est un mal, par exemple, que la rente, cette rétribution *indéfinie* et *indéterminée* que procure le capital, qui ne représente pourtant qu'une valeur finie et déterminée. La justice, se basant sur l'idée d'identité, c'est-à-dire, par exemple, sur ceci, que 100 égale 100, ne permet pas que 100 produise par soi seul 3+3+3+3+3, et ainsi indéfiniment. Loin de nous de prétendre que ce mal doive être l'objet d'une intervention gouvernementale. Au contraire : le type de la rente baisse tout naturellement dans les sociétés, à mesure qu'elles se civilisent. En Orient, chez certains peuples, l'usure à 20 pour 100 est encore un fait général. En Turquie, on paye jusqu'à 12 ; en Italie

et en Espagne, l'intérêt courant est de 5 et de 6; en France, de 3 à 5; en Angleterre, de 1/2 à 2. Ainsi, suivant cette progression décroissante, le capital arrivera de lui-même à ne produire presque rien ou à peu près. Il ne sera plus productif que pour celui qui le fera travailler. Et que l'on ne dise pas que c'est là attaquer la propriété. C'est là au contraire, une garantie, que de faire que la propriété des uns n'envahisse et ne diminue pas celle des autres. Ce que dit Proudhon, que « la propriété est le vol », pris au sens littéral, est une des plus grandes absurdités imaginables. Il n'y a rien de plus juste et de plus inviolable au contraire que la propriété ; car elle est la prolongation de la personne humaine, son complément ; en elle coexistent et les actes et les efforts passés ; elle est le produit accumulé qui réagit, en faveur du producteur, par la multiplication continuelle de chaque production. Ce qui constitue véritablement une injustice, un mal, c'est qu'il y ait des personnes qui, pour échanger ladite propriété (objets ou valeurs), ou pour en diriger la production, ou pour la prêter sous forme de capital ou d'instrument de travail, exploitent celui qui produit une nouvelle propriété en diminuant celle-ci ; c'est-à-dire que ce qu'il y a de mal, c'est de percevoir sur le travail d'autrui plus que ce qui est proportionnel au travail employé dans la direction ou dans l'échange, ou à celui que représente le prêt de l'instrument. Ces injustices, source de propriétés mal acquises, pratiquées inconsciemment, disparaîtront peu à peu, en vertu de la loi de *la lutte pour l'existence*, et l'agent de cette évolution sera la connaissance chaque jour plus exacte de la valeur des objets ; non de cette valeur conventionnelle et éventuelle qui dépend de l'offre et de la demande — car cette loi ne doit simplement déterminer que l'oscillation de la valeur véritable — mais de la valeur réelle, qui provient de l'effort de l'intelligence apporté dans l'objet produit et de l'utilité de cet objet. Cela arrivera quand on connaîtra scientifi-

quement les organismes producteurs, et quand chacun, voyant à quel degré d'organisation et de différenciation nerveuse ils correspondent, appréciera en sa conscience les travaux effectués par ces organismes et ce qu'ils produisent d'utilités, aussi bien organiques que superorganiques, aussi bien immédiates qu'éloignées. Pour connaître ce que valent les objets, il faut savoir pondérer l'effort et l'organisation qu'il faut pour les produire. Ce que l'on appelle *la valeur des choses* dans le commerce, aujourd'hui, n'est pas leur valeur propre, mais ce qu'on les fait payer. L'ignorance de la valeur positive des travaux humains est une des principales causes d'injustice; il n'y a à ce mal qu'un remède, c'est la science et, avec elle, la connaissance exacte des efforts nécessaires pour chaque production déterminée. Savoir et connaître, voilà les deux forces qui émancipent l'homme de toutes les fatalités qui pèsent sur lui. Pour Napoléon Ier — ignorant comme il l'était des sciences physiques — l'invention de Fulton n'avait aucune valeur; mais la postérité a rendu justice à l'inventeur. Quand on aura pleine conscience de la valeur des produits humains, on n'aura pas besoin d'apposer sur le produit une signature connue pour qu'il soit estimé. Chacun recevra en raison directe de ce que représentera réellement son produit (1).

Aujourd'hui, un utilitarisme mal dirigé, qu'on appelle l'*américanisme*, vise absolument les utilités individuelles, en les limitant presque toujours à l'ordre matériel, c'est-à-dire à la satisfaction des besoins physiques immédiats, *au confort*. C'est là le propre d'un Etat arriéré, d'un état qui a les idées supérieures bornées, effet d'une myopie intellectuelle qui ne lui permet que de voir les choses prochaines; sans passé et sans avenir, de pareils États n'agissent que pour ce qui est présent, visible et tangible;

(1) Pour la *théorie scientifique de la valeur* selon l'école évolutionniste, consultez l'excellent travail de M. Pedro Estasén, *Revista de España*, nos 28 sept., 13 oct., 28 oct., 13 nov. et 28 déc. 1879.

ils sont, au fond, de vrais Etats féminins, bien qu'ils aient la force et la vigueur dans leurs détails. L'américanisme aboutit à un recul chez les sociétés qui se laissent dominer par une telle tendance. Le résultat qu'il entraîne, c'est de produire des civilisations comme celle de la Chine, par exemple, très raffinées en ce qui concerne les détails, mais qui, non seulement ne dépassent pas le type de civilisation existante à l'heure où elles se formèrent, mais qui rétrogradent même à force de se raffiner (1).

Cette tendance est destinée à disparaître, d'autant que même dans les Etats-Unis d'Amérique, de vraies aspirations spéculatives scientifiques et artistiques commencent déjà à se manifester; ces aspirations, où le commun des gens ne discerne aucune utilité, parce qu'en effet elles ne sont pas une utilité immédiate, en offre une, au contraire, qui, bien qu'éloignée, est infiniment plus grande que celle du moment présent; car les aspirations qui ne visent qu'à un résultat immédiat ne modifient que les détails, et celles-là modifient au contraire les ensembles, c'est-à-dire les tendances générales. Aujourd'hui, par exemple, les grands génies, les hommes d'un talent rare, s'ils n'appliquent pas leur intelligence à produire une machine ou une œuvre qui procure une utilité immédiate et appréciable pour le vulgaire, meurent de faim, à moins qu'ils n'aient d'autres moyens d'existence. Une machine à fabriquer des boutons, un nouveau système de parapluie, une

(1) Dans la question de la civilisation, il faut distinguer entre le type même de la civilisation et le *raffinement*. Ainsi, par exemple, l'empire babylonien avait une civilisation d'un type fort inférieur à la nôtre, et, nonobstant, il était parvenu, dans les détails, à un point si élevé, qu'il nous faudrait beaucoup de temps encore pour y parvenir. Nous pouvons en dire autant de la civilisation romaine du temps des Césars; supérieure aux civilisations antérieures et inférieure à la nôtre, elle atteignit à un tel degré de développement et de raffinement, que nous pouvons à peine, aujourd'hui même, nous en faire une idée. En revanche, il y a eu des civilisations, telles que celle de Périclès, en Grèce, qui, sans grand raffinement, offrent, dans l'histoire, un type des plus avancés.

lumière portative ou un *cri-cri* rapportent beaucoup plus d'argent à l'inventeur que s'il avait trouvé une loi modifiant la constitution générale de la physique, en rendant cette science accessible en moins de temps à un plus grand nombre. Ainsi, pour l'auteur d'une invention puérile, de grandes récompenses ; mais, pour celui qui transformerait chaque homme en inventeur, rien ! Celui qui chante un opéra est plus rémunéré que celui qui l'a conçu. Celui qui écrit un roman crapuleux obtient de plus grands profits que l'auteur d'un livre scientifique. Pour ce qui est du bénéfice, Octave Feuillet et Zola sont bien au-dessus de Darwin et de Spencer. L'instruction seule parviendra à faire disparaître cette injustice, qui affecte la production.

Le travail de l'intelligence, qui fatigue mille fois plus que le travail corporel, n'est presque pas payé ; il devrait pourtant l'être supérieurement à tout autre. A un de ces hommes profonds, qui sont des prodiges d'analyse et d'induction à la fois ; un de ceux qui forment les intelligences des générations nouvelles et réforment celles qui étaient viciées, comme sont Spencer, Darwin, Tindall, et comme furent Spinoza, Galilée, Volta, Lavoisier, Kant, etc., que de richesses ne faudrait-il pas pour payer leurs travaux à leur véritable valeur !

Ce fait, que le produit de l'intelligence n'est pas assez rémunéré s'il n'entraîne pas de résultat immédiat et tangible, a pour conséquence de faire baisser le niveau d'une société, car les grandes intelligences qui n'ont point de ressources, se consacrant tout bonnement à gagner de l'argent, comme on dit, ne se développent que dans une direction dévoyée, et encore dans certaines limites très étroites. Si un homme de science appliquait tout l'effort intellectuel accumulé dont il a besoin pour un de ses calculs à la spéculation mercantile par exemple, il ruinerait d'un coup plusieurs banquiers ; car, pour ce genre d'affaires, il n'est nullement besoin d'une intelli-

gence aussi différenciée ni aussi puissante que pour les travaux scientifiques (1). La preuve est que déjà les protosémites possédaient cette intelligence commerciale à un très haut degré, et que la généralisation scientifique est un produit des temps modernes.

Nous avons dit que sans science, c'est-à-dire sans connaissance exacte, il n'y a pas de justice possible ; et que, pour agir équitablement, pour donner l'équivalent d'une chose, il est nécessaire de connaître ce que chaque acte vaut en lui-même, à défaut de quoi nous pouvons avec la plus grande bonne foi du monde, tomber dans l'injustice (2). La définition juridique de la justice : *constans*

(1) Un exemple qui confirme ce que nous avançons là, c'est celui que rapporte Mac Culloch dans ses *Principes d'économie politique* (vol. I, p. 389, note 2). A ce qu'il paraît, Thalès de Milet n'était pas riche, et ses concitoyens se moquaient de lui et lui faisaient reproche que sa philosophie ne lui produisait aucun profit. Mais, un jour, il voulut leur démontrer leur ignorance. Il se mit donc à étudier les phénomènes astronomiques et leur influence physique sur la terre, et il trouva que, pour la saison suivante, la température serait telle que la récolte des olives serait splendide. Alors, il loua immédiatement tous les pressoirs à huile qui existaient à Chios et à Milet. La saison venue, tout le monde fut contraint de s'adresser à lui et de lui payer ce qu'il voulut pour ses pressoirs. Il démontra de cette façon que si la science ne donne pas d'argent à ceux qui en cultivent les principes, c'est parce que leur but n'est pas d'en amasser ; mais que quand un homme de science veut obtenir des richesses, il lui suffit d'appliquer ladite science à la pratique de la vie.

(2) La justice est une détermination d'équivalence, d'égalité de valeur, et une différenciation en même temps. Pour pratiquer la justice il faut connaître si une chose est égale à une autre ou si elle en diffère. Mais un grand perfectionnement de l'intelligence est indispensable pour arriver à évaluer l'équivalence de deux choses ou leur différence. On ne connait qu'après beaucoup d'observations et d'expérimentations comparées. Tel homme qui n'aura pas observé les couleurs, et qui, par conséquent, n'aura pas le sens de la vue différencié, confondra deux tons jaunes qu'un peintre coloriste distinguera parfaitement. Tel autre qui ne connaîtra pas à fond l'histoire attribuera une égale valeur à un ouvrage qui ne sera qu'un ramassis de dates, et même de dates inutiles ne servant à aucune induction sociologique, qu'à un travail historique sérié où se présentera l'évolution totale, ou une évolution partielle de

*ac perpetua voluntas jus suum cuique tribuendi*, manque de simplicité. *Quod est suum jus cuique ?* c'est-à-dire, qu'est-ce qui est à chacun ? peut-on demander. Voilà précisément quel a été le cheval de bataille des sociétés humaines. La justice ne s'est pas réalisée le plus souvent non pas faute de donner volontairement à chacun ce qui lui appartient, mais faute de connaître ce qui appartient à chacun. Supposer qu'il suffit de vouloir donner à chacun ce qui lui appartient pour qu'il l'obtienne, est d'une extrême simplicité. Les Israélites croyaient que tout appartenait à Dieu, et, sur la terre, aux prêtres ses intermédiaires; les chrétiens impérialistes ajoutèrent : « Donnez à César ce qui est à César. » Le baron féodal du moyen âge se figurait être le maître des vies et des biens, parce qu'il croyait qu'ils lui revenaient de droit. Le clergé croyait qu'une partie des récoltes était sa propriété, parce qu'elles venaient de Dieu. Eux-mêmes, les inquisiteurs, croyaient de bonne foi que le feu purificateur était dû aux personnes souillées par l'esprit malin. La question est de savoir ce qui concerne chacun de nous, de trouver ce qui peut nous servir de guide pour apprécier la valeur des actes et des capacités. Sans cela, il est absolument impossible de reconnaître ce qui revient à chacun, et, par conséquent, de le lui attribuer. Tel qui croit pratiquer la justice, ressemble à Don Quichotte, qui, avec les meilleures intentions du monde, ne commettait que des extravagances : au lieu d'attaquer des géants malandrins, il bataillait contre des ailes de moulin. En exagérant le tableau, Cervantès a rendu manifestes les

la civilisation humaine. Pour évaluer, il faut donc connaître; cette balance de l'esprit doit être perfectionnée à un très haut degré pour qu'elle soit sensible aux moindres différences des choses qu'elle doit peser, et pour qu'elle ne nous induise pas en erreur. C'est pourquoi nous dénions à ceux qui soutiennent que l'intention suffit pour rendre la justice, l'aptitude à la réaliser. La volonté n'est qu'un élément; il faut encore la lumière de la connaissance, sans laquelle on tâtonne dans les ténèbres et l'on ne commet que des injustices, même avec la meilleure intention du monde.

raisons pour lesquelles la justice ne se réalisait pas sur la terre en dépit des bonnes intentions (1).

Un des maux dont nous devons nous occuper, bien qu'hypothétique, et que beaucoup de penseurs et de statisticiens ont signalé, est celui qui peut résulter à leur avis de la procréation de l'homme. La race humaine arrivera-t-elle à se multiplier de telle sorte que la terre ne pourra plus la contenir, et qu'elle manquera de subsistances? Cette idée est la conséquence de ce qu'on appelle *la loi de Malthus*, de laquelle certains économistes ont tiré des déductions véritablement désolantes : « Sur la terre, a-t-on dit, les subsistances suivent une progression arithmétique, en même même que la race croît en progression géométrique. » Résultat : un jour viendra où les convives seront trop nombreux au banquet de la vie, et, partant, quelques-uns devront mourir de faim. Unique remède : empêcher la génération.

Il faut remarquer ici que ceux qui raisonnaient ainsi partaient de cette donnée : que l'homme était et a toujours été égal en ses fonctions ; ils ignoraient complétement l'évolution de l'homme dans la série des temps et de l'espace. Ils ne connaissaient pas davantage sa place parmi les autres animaux. La science moderne est venue nous délivrer de cette inquiétude. Les données du lieu et du temps où il se vérifie ne suffisent pas pour

(1) C'est là le mérite de Cervantès et non pas sa diction castillane, ni son intrigue romanesque, comme le prétendent les littérateurs routiniers et banals qui s'occupent de son œuvre. Voir mon article intitulé : *Deux Types espagnols*, premier numéro de *l'Alliance latine*.

A l'égard de la grande idée que Cervantès développa, peut-être inconsciemment, on peut dire que beaucoup d'artistes et d'écrivains de génie n'ont point, en produisant leurs chefs d'œuvre, une claire conscience de ce qu'ils font. Il en résulte souvent ce qu'ils ne se sont pas proposé ; mais de ce fait, qu'ils ignorent la fin réelle que leurs œuvres ont atteinte, il n'en suit pas qu'on puisse nier les qualités mêmes de leurs œuvres. Voilà ce qu'on peut répondre à cette foule de faiseurs d'articles qui nient les qualités philosophiques de l'œuvre en question, en disant que tel n'avait pas été le propos de son auteur en l'écrivant.

bien juger d'un fait; il faut en connaître les antécédents et ce que nous pourrions appeler les *coexistants*. On ne peut bien apprécier ce qu'on isole. Pour juger une société, il convient de ne point ignorer celles qui l'entourent, ni non plus celles qui l'ont précédé, afin d'arriver, comparativement, à la connaissance précise de leur degré de civilisation ; on ne juge pas une espèce sans connaître les espèces inférieures et supérieures dans l'échelle organique, aussi bien celles qui subsistent que celles qui sont fossiles. Ainsi, avec le critérium de l'évolution, en comparant, dans le règne animal, les diverses fonctions et le développement de l'individu, la science est parvenue à prouver qu'il y a antagonisme entre la procréation et l'individuation, ou, ce qui revient au même, que l'individu progresse et se développe en raison inverse de sa reproduction. Et cette loi se réalise dans l'accroissement et la reproduction des êtres qui ont la genèse agamique aussi bien que dans le développement intellectuel et dans la reproduction de l'homme le plus civilisé. En sériant les êtres, on observe qu'en général plus ils sont inférieurs et plus leurs fonctions sont simples, plus ils engendrent. Au contraire, à mesure que se différencient leurs tissus, à mesure que leur système nerveux se perfectionne, leur aptitude génératrice diminue. Et la loi se réalise de la même manière dans l'espèce humaine. Plus un couple est civilisé, moins il a d'enfants ; et, spécialement, l'aptitude génératrice diminue chez les femmes d'un esprit cultivé ; la dépense de forces qui se fait par son cerveau affecte considérablement son physique. L'organisme se modifie par la nutrition qui le fortifie et qui augmente également les deux aptitudes ; mais, en définitive, cela n'altère en rien leur relation ; car, l'abondance de substances alimentaires favorise la reproduction de l'espèce et le développement physique chez les peuples arriérés, et chez les peuples avancés elle sert à proportionner les forces nécessaires à la genèse, en même temps qu'elle fournit des éléments

au développement individuel physique et au développement des fonctions intellectuelles. — Quelques autres influences de climat, de territoire, travaillent aussi à ce double processus.

Il faut noter aussi qu'avec l'adaptation des machines à la terre, et avec une direction scientifique de l'agriculture, appliquant à la production des plantes tous les agents physiques et chimiques, la production végétale augmentera. Ainsi, l'homme peut, en s'emparant de cette loi elle-même, en utilisant les végétaux qui ne servent pas directement à sa nutrition, mais à celle de certains animaux, l'homme, disons-nous, peut élever quelques espèces en des conditions spéciales qui favorisent leur reproduction, une partie de ces animaux étant réservée à la reproduction même, et l'autre partie, soignée spécialement pour l'accroissement de leur chair, destinée à la nutrition humaine.

Ainsi, cette loi, admise par certains économistes, et qui leur peignait un avenir si désolant pour l'homme, tombe, par sa base même, devant le progrès des sciences naturelles. A mesure que l'espèce humaine se civilisera et développera ses facultés intellectuelles, surtout à mesure que ces progrès s'opéreront chez la femme, moins grand sera le nombre des enfants engendrés par chaque couple, et les individus qui peuplent la terre seront d'autant plus forts, d'autant plus développés et d'autant moins sujets à la mort prématurée. Et l'homme, en augmentant les subsistances à volonté et en diminuant, par son développement intellectuel, sa faculté génératrice, arrivera à s'équilibrer un jour avec les moyens de se nourrir et avec l'espace qu'il a sur la terre. Une évolution supérieure, une fécondité plus modérée, et, d'accord avec elles, la satisfaction plus complète de besoins plus multiples, voilà l'avenir de notre espèce.

Maintenant une question grave s'offre à notre examen : est-ce le mal qui est positif, ou est-ce le bien ? ou mieux,

en entrant dans le subjectif, la douleur tient-elle au fond même de notre organisation, gît-elle dans les racines de la vie dont elle suit le développement, ou est-ce le plaisir qui est conforme à l'être et à son évolution ?

Nous avons déjà dit que tout ce que l'on comprend sous la dénomination de *mal* résulte pour l'individu, pour la société et pour l'espèce, du non-accomplissement ou de l'accomplissement insuffisant d'une fonction, ou, ce qui revient au même, du manque de satisfaction d'un besoin, que ce soit organique ou superorganique. Aussi, en bien analysant, trouvons-nous toujours, au fond de tout mal, ou l'absence de moyens de conservation, ou un obstacle au développement, ou une des diverses causes de destruction ; et cela, chez les individus comme dans les sociétés.

En le considérant en soi, nous pourrions dire, bien que cela parût trop métaphysique, que le mal est la mort sentie par la vie. Un être auquel vont manquer les forces, et qui se sent mourir successivement dans ses divers organes ; une société qui perd ses meilleurs membres ou qui voit tarir ses sources de richesses, sont des exemples clairs de ce qu'est le mal subjectivement ; c'est le défaut de vie ou de force éprouvé par les éléments vivants qui font partie de l'ensemble qui souffre la perte. Quand, dans l'individu, survient la mort de tous les tissus, ou, dans la société, celle de toutes ses parties, c'est-à-dire quand l'individu se meurt complétement ou que la société disparaît, alors il n'y a pas de mal, puisqu'il n'y a plus rien. Dans la mort des tissus, le mal est pour l'individu, c'est-à-dire pour les autres tissus qui s'en ressentent : dans la mort de l'individu, le mal est pour les autres individus que ladite mort affecte et en général pour la société ; dans la mort de la société, le mal est pour les autres sociétés qui en sont affectées, et en définitive, pour l'humanité ; de façon que, pour que le mal soit tel, il faut qu'il existe un organisme qui le sente ou qui soit affecté de la perte de ses parties constitutives.

Nous avons établi que le mal est la négation, c'est-à-dire le contraire de la vie, de l'évolution, du mouvement. Il ne manque pas de philosophes éminents qui ne pensent pas ainsi.

Schopenhauer croit que le mal est la réalité, que le bien n'est que la diminution du mal; que, quand nous éprouvons un bien-être, c'est seulement parce que notre souffrance s'apaise ; que le plaisir n'est pas autre chose que l'absence de la douleur. Il part de cette donnée que, toute sensation étant en soi une irritation nerveuse, il faut, puisqu'elle existe, qu'il existe une douleur correspondante. Et, s'appuyant sur cela, il développe un système pessimiste dans lequel le monde apparaît comme le pire des mondes possibles (1). Dans ses conséquences pratiques, c'est un bouddhisme raffiné qui conduit l'humanité à l'anéantissement comme à l'unique bien possible.

Hartmann, son disciple, plus philosophe ou, pour mieux dire, plus sceptique, ne se décide ni pour la réalité du bien ni pour celle du mal. Après avoir affirmé que « définir le mal comme négation, au sens propre du mot, cela se pourrait entendre et se justifier, » il finit par dire « que le négatif a autant de réalité que le positif » et que « la dénomination dépend du point de vue auquel se place le sujet (2). » Ainsi, il introduit l'arbitraire dans la philosophie, puisqu'il proclame que le point de vue duquel on considère les choses est indifférent ; ce qui est affirmer que nous ne pouvons déterminer la direction de la série universelle des phénomènes dans laquelle nous nous trouvons compris ; et, bien plus encore, que nous ne pouvons, par nous-mêmes, au milieu de l'immense série, rien savoir de positif de la direction de la phénoménalité dans le règne animal, le seul qui soit capable de sentir le plaisir et la douleur, ni

(1) Schopenhauer, *Du monde comme volonté et représentation*, 3e édit., vol. II, p. 667 et 668.

(2) Hartmann, *Philosophie de l'Inconscient*, édit. française, vol. II, p. 342 et 343.

particulièrement dans l'espèce humaine qui puisse se faire une idée du mal et du bien, par généralisation et par abstraction.

Hartmann part d'un absolu déguisé sous le nom d'*Inconscient*, lequel n'est ni plus ni moins que le *Tout* (1), auquel il attribue volonté, pensée et, plus encore, toute la perfection possible (2). Cet inconscient immense, imaginé par Hartmann, cet inconnu dans lequel nous sommes et nous nous mouvons, Être suprême chaotique, sans conscience, mais doué de *clairvoyance* (3), qui pense sans cerveau (4), sagesse absolue (5), développement perpétuel, providence aveugle qui, de désillusion en désillusion, nous entraîne à un perfectionnement sinistre, duquel il ne provient pour nous que du mal croissant (6) ; cet infini Inconscient qui chaque jour s'éloigne davantage de lui-même en élaborant la conscience ; ce Pan vague et sombre né dans les brumes de l'Allemagne, tel est le dernier Dieu formulé par le dernier des panthéismes.

Dans le fond, Hartmann n'est pas autre chose qu'un théologien. Se servant des conceptions scientifiques modernes, il pousse la théologie à l'extrême, surenchérissant sur le christianisme et même sur la religion brahmanique à sa dernière période. Les conséquences désolantes de ces religions, il les pousse à un excès inouï. L'ascétisme chrétien a dit : « La vie est le mal : mortifions-nous ! Mais, après cette vie de péché, il y a une vie céleste, dans laquelle le bien réside ». Et les Pères grecs, fuyant les fatalismes orientaux, proclamaient que tous nous étions destinés à participer à ce bien, assimilant le bien à la per-

(1) *Philosophie de l'Inconscient*, vol. II, chap. VII.
(2) Vol. II, chap. XII.
(3) Vol. II, p. 338.
(4) Vol. II, p. 339.
(5) Vol. II, chap. XII.
(6) Lire tout le chapitre XIII du IIe volume de la *Philosophie de l'Inconscient*.

fection absolue. Les bouddhistes proclamèrent l'anéantissement de l'individualité ; ils ne considéraient la vie que comme un moyen de se perfectionner par la souffrance ; dans leur système, si l'on passe d'une vie à l'autre, c'est seulement pour s'améliorer, en expiant les fautes dont on s'est souillé dans des vies antérieures arrivant ainsi à s'anéantir dans le sein immense du Dieu ; mais on y trouve, dans le non-être individuel, dans l'absorption de l'existence au sein du *Tout*, une sorte de félicité vague, qui s'empare déjà sur cette terre des esprits qui la conçoivent. Mais Hartmann va beaucoup plus loin : dans sa théorie, le mal croît avec le perfectionnement ; le bien n'est que pour son Dieu, c'est-à-dire pour l'Inconscient. Le mieux que puisse faire la créature, c'est de n'avoir pas de volonté, de dompter le désir, de restreindre ses besoins, de s'anéantir complétement : car à chaque mouvement qu'elle se donne pour une chose qu'elle convoite, il faut qu'elle verse le sang de ses veines, il faut qu'elle perde la chair de son corps, il faut enfin que la douleur s'acharne férocement sur elle. Tant que nous aurons des besoins, nous aurons à souffrir ; tout organisme, par ce simple fait qu'il est organisé et qu'il a une volonté, doit peiner pour se développer et se mouvoir. Là où il croit trouver du plaisir, il ne lui est rien réservé que la désillusion la plus amère. L'unique remède contre le mal qui nous environne et nous tourmente, c'est de nous tuer avant qu'il nous tue. La disparition de tous les organismes, le suicide universel, il n'y a que cela qui puisse mettre fin au mal, qui est proprement l'existence. Quant à espérer le bien, vaine chimère ! Pour la créature, le bien n'est jamais possible ! Et que le monde rentre au chaos d'où il était sorti à une mauvaise heure ! que tout ce qui existe dans les régions sidérales se dissolve dans l'éther, et en même temps ce grain de sable où nous habitons et que nous nommons la terre. Mais, ô disgrâce ! ce remède suprême est interdit aux organismes qui souffrent de

vivre ! Car, au-dessus d'eux, est le ***Grand Inconscient*** implacable, immoralement transcendantal, qui les oblige à marcher comme le Juif errant, sans moment ni point d'arrêt, avec une fatigue croissante et une souffrance qui se multiplie indéfiniment. Il n'y a pas de trêve à cette progression de la douleur, pas même de mort qui finisse avec les mondes et avec leurs peines, en même temps qu'eux. Et, après cela, Hartmann ajoute encore « que, de tous les mondes possibles, le monde réel est le meilleur (1) !!! »

En sa qualité de partisan de l'absolu, Hartmann arrive aux mêmes conclusions où sont arrivés tous ceux qui sont partis de ce principe. Les gnostiques chrétiens, qui l'ont accepté, conclurent à l'indifférence du bien et du mal. Aussi le philosophe allemand entend par perfection le développement simultané du bien et du mal ; et s'élevant comme les gnostiques aux régions de l'absolu, ayant toujours la pensée fixée sur l'*Inconscient*, il se déclare, dans sa philosophie, supérieur au bien et au mal, qui appartiennent uniquement aux créatures. Considérant la morale et la justice comme de simples accidents, il tombe dans l'extrémité de certains chrétiens des premiers siècles, et proclame la nécessité de l'immoralité à l'avantage de son Être Suprême.

« Mais la moralité et la justice, dit-il lui-même pour défendre la sagesse absolue de l'Inconscient, n'ont de signification qu'au point de vue de l'individuation, c'est-à-dire qu'elles n'appartiennent qu'au monde des phénomènes, non à l'*être véritable*. L'individuation repose sur un instinct essentiel, celui de la conservation des individus, dont la condition essentielle est l'égoïsme ; sans égoïsme, pas d'individuation ; mais, avec l'égoïsme, naît le mépris des droits d'autrui, quand l'intérêt l'exige, c'est-à-dire l'injustice, le mal moral, l'immoralité. *Tout cela donc est un mal nécessaire et inévitable* qu'exigent les inté-

(1) *Philosophie de l'Inconscient*, vol. II, p. 380.

rêts de l'individuation (1), » de cette individuation qui veut l'omniscience de l'Inconscient, toute perfection possible.

Comment expliquer ensuite la création de ce monde de douleurs, de cette vallée de larmes, par un être omniscient? Par la même méthode que Valentin : la logique y conduit. Celui-ci disait, en effet : Le monde est l'œuvre du délire de la Divinité; Hartmann, après avoir affirmé que le néant est préférable à l'existence du monde, dit : « *Nous n'hésiterons pas à conclure que l'existence du monde est due à un acte de déraison.* » La raison était absente, dit-il, quand l'Inconscient forma le monde. La raison ne prit aucune part à la confection de cette œuvre méchante; seule la volonté (le Désir, comme dans la théogonie phénicienne), activité illogique, non antilogique, produisit l'univers, et toutes les créations partielles qui se réalisent en celui-ci sont, elles aussi, continuellement engendrées par ce pouvoir illogique et irrationnel (2); la raison seule s'offre pour les empêcher ou au moins pour les modérer.

La philosophie de Schopenhauer et de Hartmann, comme on peut le voir, n'est que la dernière évolution du pessimisme théologique, qui s'exagère lui-même avant de disparaître. De même que le myticisme, elle mène à la justification de l'immoralité et au mépris du monde et de la vie, lequel n'est bon qu'à rabaisser la dignité humaine. Sa dernière conclusion est que tous doivent reconnaître la vanité de toute chose (c'est celle des Pères de l'Eglise), et que le monde *sera d'autant plus malheureux qu'il approchera davantage du terme de l'évolution.* Corollaire fatal : *Il serait donc raisonnable d'arrêter au plus tôt le développement du monde; et le mieux aurait été de l'anéantir au moment même de sa première apparition* (3).

Résoudre le problème en supprimant les facteurs est peut être très commode, mais est très peu philosophique.

(1) *Philosophie de l'Inconscient*, vol. II, p. 345.
(2) Vol. II, p 349.
(3) Vol. II, p. 362.

Comme l'idée du Mal et du Bien, considérés subjectivement, vient se réduire en celle de douleur et de plaisir, pour démontrer que dans le monde le positif est le bien, nous allons étudier ces deux phénomènes fondamentaux de la sensibilité humaine.

Beaucoup de penseurs, dans l'antiquité et dans les temps modernes, se sont occupés d'étudier le plaisir et la douleur en nous, en les distinguant des concepts du bien et du mal, et du juste et de l'injuste, idées générales supérieures au simple phénomène de la sensibilité individuelle, lequel n'est que l'élément primaire de la morale.

Platon, Aristote et Epicure, dans l'antiquité; Cardan et Vivès, dans la renaissance; Hobbes, Spinoza, Gassendi, Descartes et Leibnitz, dans les temps modernes, quelques encyclopédistes, et enfin Kant, ont appuyé toutes leurs théories (et le dernier spécialement, avec plus de précision) sur la différence qu'il y a entre les phénomènes de la sensibilité et ceux de la connaissance.

Epicure, parmi les anciens, avait fait consister la douleur et, par conséquent, le malheur dans l'obstacle que rencontre la volonté à la réalisation du désir. Comme, pour le satisfaire, il faut surmonter quelque chose qui s'oppose à cette satisfaction, il estimait que la volonté et l'action étaient les causes de la souffrance. La peine s'offrait, dans son système, comme le réel et le positif, le plaisir comme une négation. Si le plaisir n'est que l'absence de douleur et la douleur n'est que l'effet de l'effort, la conséquence logique, c'est que la félicité n'est possible que dans l'abandon.

Platon, plus fort en ce qui se rapporte au sentiment qu'en ce qui concerne l'intelligence, pressent déjà la vérité dans les phénomènes de la sensation. « Le plaisir, dit-il, consiste à se saturer de ce qui convient à notre nature, même quand aucun besoin ne le précède (1). »

(1) *République*, liv. IX.

Après Platon, Aristote, plus observateur de l'objectif que du subjectif, ne définit pas la cause du plaisir d'une manière si exacte que Platon. « La sensation la plus agréable est la plus parfaite, » dit-il, « et la plus parfaite est celle que reçoit l'être qui est bien disposé par rapport à la meilleure des choses qui sont accessibles à cette sensation. » Il constate que l'énergie la plus parfaite est la plus agréable à l'individu. En analysant le sentiment, il trouve sagement que certains plaisirs, comme ceux que procurent l'art, la science ou d'autres qui proviennent d'impressions agréables, sont éprouvés par l'homme sans être précédés d'aucun besoin. Mais de cela il tire une fausse conséquence, c'est que le plaisir n'est point la satisfaction d'un besoin ; il ne considère pas que, dans les dits plaisirs, les objets qui les produisent provoquent un besoin en même temps qu'ils en proportionnent la satisfaction (1).

A Rome, au temps de l'empire, la théorie pessimiste prédominait. « Le bien, c'est seulement ce qui n'est pas mal, » dit Ennius (2), et Tite-Live l'appuie en affirmant que l'homme ne croit au bien que lorsqu'il sent le mal dans sa personne (3).

Le moyen âge néglige l'étude de l'homme comme de tout ce qui se rapporte à la vie, et considérant que le bien et la félicité ne sont possibles qu'au ciel, il proclame que la souffrance est le châtiment de notre premier péché, et que les sensations sont la source de toute faute, sans chercher en quoi consistent les phénomènes qui ont leur racine dans la sensibilité.

La renaissance, revendiquant la personnalité humaine, s'occupe de nouveau, sérieusement, du problème de la douleur. Le philosophe espagnol Louis Vivès donne une théorie très-bien faite qui inaugure en ce genre d'études

(1) *Ethiq. à Nicomaque*, liv. X, chap. IV et II.
(2) Voir Cicéron, *De finibus bon*, II, 13.
(3) Lib. XXX, chap. XXI.

la tendance positiviste. Pour lui, le plaisir est une relation de convenance individuelle, une proportion adéquate entre les facultés et leurs fins. Les objets nous sont agréables quand ils s'ajustent aux limites de notre sensibilité (1). Cardan, s'inspirant du pessimisme épicurien, représente la tendance opposée. Le bien, dit-il, résulte du contraste avec le mal ; nous ne connaissons la lumière que par les ténèbres, le doux que par l'amer. Toute sensation suppose un changement et tout changement une opposition ; de là se déduit que la douleur doit précéder le plaisir pour que le plaisir soit senti. Et cette douleur, il la trouve dans le besoin, dans le désir qui est antérieur à la satisfaction. Mais bien qu'il parte de la réalité, de la douleur, lui aussi conclut pour le plaisir, mais d'une manière inverse à celle d'Epicure. Il ne professe plus la théorie de *l'abandon*, et proclame que l'action est la norme. Il n'y a qu'à chercher toutes les causes de souffrances, développer tous les besoins pour éprouver la jouissance de les apaiser (2).

Pour Spinoza le plaisir résulte de l'accroissement, et la douleur du décroissement de la perfection dans l'individu. Et par perfection, il entend la réalité, la phénoménalité, la force, c'est-à-dire le mouvement.

Hobbes, plus physiologue, définit le plaisir, expliquant comment la fonction se réalise, plutôt que ce en quoi il consiste. Aussi considère-t-il que le fonctionnalisme affectif résulte de la réaction du cerveau sur le cœur, siége, dit-il, de tout mouvement ; et selon qu'on le favorise ou qu'on le contrarie, il produit deux mouvements opposés : le plaisir dans le premier cas, la peine dans le second (3).

Enfin, vient Kant, et, comme nous l'avons dit, il marque leur véritable lieu aux phénomènes affectifs, en

(1) Voir *De anima*, liv. III.

(2) Voir les théories de Cardan sur le bien et le mal dans son traité *De subtilitate animæ*, et dans *De vita propria liber*.

(3) *De natura humana*, p. 219.

établissant qu'ils appartiennent à une autre catégorie que les idées, bien qu'il y ait entre ceux-là et celles-ci un flux et un reflux d'influences réciproques.

Maintenant que nous connaissons l'opinion des principaux philosophes du temps passé, nous allons tâcher de déterminer si le plaisir est, ou non, conforme à la vie; s'il est quelque chose de positif ou si les pessimistes ont raison de ne le considérer que comme l'absence de la douleur.

Pour déterminer cela, nous n'avons qu'à nous baser sur l'étude de la sensibilité, c'est-à-dire de la faculté de souffrir et de jouir, sur cette faculté qui offre à la conscience, mais non sous la forme d'idée, l'état heureux ou malheureux de l'individu.

Schopenhauer et Hartmann, comme nous l'avons déjà dit, nient que le plaisir soit quelque chose de positif. Le premier le considère résolûment comme une négation; le second, indifféremment selon le point de vue où l'on se place; tous deux voient la source de tout malheur dans la volupté que convoite le désir, c'est-à-dire dans l'action en quête de la satisfaction des besoins que nous éprouvons. Le *moindre mal* est dans l'annulation absolue de la volonté, dans le quiétisme brahmanique, dans la moindre quantité possible de vie.

Etudiant l'organisme animal et spécialement celui de l'homme, nous voyons que toute satisfaction d'un besoin de n'importe quel ordre produit un plaisir ou un état de conscience que nous tendons à conserver et à reproduire, et que le défaut de satisfaction produit une douleur ou un état de conscience que nous repoussons. Mais comme, quelles que soient nos investigations, nous ne rencontrons jamais d'autre cause au plaisir, — car dans le cas de celui qui provient de la cessation de la douleur nous trouvons que, si la douleur cesse, c'est parce que l'organe affecté, fonctionnant conformément à sa structure, satisfait de nouveau ses besoins, — nous ne pouvons que signaler comme cause de tout plaisir la satisfaction plus ou moins grande,

plus ou moins adéquate d'un besoin. Chaque fois que l'organisme fonctionne d'une manière régulière, ne rencontrant point d'obstacle qui l'empêche, pouvant réparer complétement ses forces et se développer conformément à sa tendance évolutive, l'individu se trouvera dans un état agréable. Selon Kant, au fond du plaisir subsiste toujours la conscience de l'effort vital ; et jouir n'est autre chose que se sentir vivre, c'est-à-dire se sentir continuellement poussé à sortir de l'état présent. Et Kant a raison. Le désir et le besoin progressant et se différenciant parallèlement à leur satisfaction, voilà la source de la félicité humaine, car le bonheur, ou, ce qui revient au même, le plaisir permanent n'est possible que dans un état de conscience nouveau ou mieux apprécié. Le plaisir consiste dans l'accomplissement adéquat de ce qu'exige notre manière d'être évolutive. La douleur résulte toujours d'un développement difficile, d'un manque absolu de développement ou d'une rétrogradation de l'être. La tendance de tout organisme à croître, à se développer, à se différencier à se reproduire, en un mot, à persévérer dans la vie, voilà, la cause de plaisir, quand cette tendance se trouve satisfaite, de la douleur, quand elle est contrariée. Dans la lutte pour la vie, les besoins ne se satisfont pas sans effort ; il y a des obstacles à vaincre pour se procurer ce qu'il faut ; quand nous les surmontons, notre bien-être est le prix de notre effort ; s'ils triomphent de nous, c'est la douleur et enfin la mort. Ainsi il n'y a pas qu'à supprimer la volonté et, avec elle, la tension, comme l'affirment les pessimistes. Au contraire ! Il faut une grande volonté, une énergie continue ; c'est seulement ainsi que nos besoins peuvent arriver à obtenir leur satisfaction. Qu'elle soit physique, intellectuelle ou purement affective, toute activité qui s'accomplit d'une manière adéquate produit le bien-être.

Il convient de remarquer que le caractère essentiel du plaisir consiste à être passager, à ne se produire qu'au

moment même de la satisfaction des besoins ou de l'accomplissement de la fonction, et à disparaître ensuite. Il doit ce caractère éphémère à ceci : qu'au besoin satisfait, et, par conséquent, qu'à l'état d'accroissement de vie produit par comparaison sur la conscience, succède un nouvel état d'indifférence, c'est-à-dire sans accroissement ni diminution. On sent le plaisir uniquement au moment où l'organisme fonctionne conformément à sa tendance ou à sa nature dans cette actualité donnée, non pas conformément à une fin abstraite ou idéale, ou à une fin de l'espèce. L'exercice de nos facultés produit donc, au moment même où elles s'exercent, un état heureux duquel on peut déduire que, comme il y a augmentation de vie (1), il y a aussi augmentation de force, c'est-à-dire de mouvement, mais seulement dans cet instant donné. De cela on peut déduire encore que, comme il n'y a pas mouvement sans dépense, l'exercice lui-même, l'accumulation des forces et la production du mouvement, si ces forces ne sont pas réparées, auront pour résultat une diminution ; l'organe ou la faculté se sentira arrêtée, diminuée, et la douleur

(1) Le plaisir est si bien le résultat de la vie, qu'il produit l'exaltation des fonctions de notre organisme, tandis que la peine en produit la dépression. En satisfaisant au besoin d'une manière adéquate ou complète (ce qui est cause du plaisir), le mouvement ou l'accroissement de vie qui se produit se communique au sympathique, lequel, en le transmettant par ses filets nerveux au système vasculaire, produit l'accélération de la circulation du sang, et en conséquence l'hyperhémie et la nutrition complète des organes. Au contraire, dans la peine, la vie manquant, les forces sont diminuées ; elles se concentrent au cerveau, le système du grand sympathique se contracte et produit le ralentissement de la circulation, et partant l'ischémie, laquelle, étant la cause d'une nutrition insuffisante, produit à son tour le ralentissement de toutes les fonctions. C'est pourquoi, dans l'état du plaisir, nous voyons la respiration devenir plus ample, les idées se modifier en un sens favorable à l'individu et à l'espèce, le caractère devenir expansif, les mouvements vifs, et même disparaître certains états pathologiques ; et nous voyons, dans celui de la douleur, la respiration se produire avec difficulté, les idées devenir sombres, le mouvement se ralentir, même survenir des symptômes pathologiques bien déterminés.

surviendra. Ainsi donc le bien-être, ou ce qu'on est convenu d'appeler la félicité, ne peut consister qu'en une succession d'états d'énergie, qui arrivent à produire un état permanent, si rapide en soit la réparation (1).

De la physiologie et de la psychologie comparées il résulte qu'il y a une série croissante de sensibilité ou de conscience, comme il y a une série croissante d'intelligence, depuis l'animal cellulaire jusqu'à l'homme; laquelle progresse avec la différenciation des tissus, et spécialement du tissu nerveux. Et cela, qui se vérifie dans la série, se vérifie aussi en chaque être, dans son développement. De sorte que nous voyons croître chez tous les êtres la sensibilité parallèlement aux autres facultés et à l'organisme; or cette croissance se marque par un état agréable, si le développement est libre; par un état désagréable, s'il est contrarié; états qui se sentent d'autant plus parfaitement que l'organisme est plus parfait.

Aussi Spinoza fait-il remarquer la conformité du plaisir avec le mouvement et avec la fonction, en un mot avec la

(1) Le bonheur, ou ce que l'on appelle la félicité, n'est possible que par la multiplication et la différenciation progressive des fonctions ou, ce qui revient au même, des besoins et de leurs satisfactions. Le plaisir, étant le résultat immédiat de la satisfaction d'un besoin, et paraissant devant la conscience comme un état d'augmentation de vie, fait vite place à l'état d'indifférence, comme nous le ferons remarquer bientôt. Il faut qu'un besoin nouveau survienne pour qu'en le satisfaisant il se produise un nouvel état d'augmentation de force ou de vie pour la conscience, et ainsi successivement, afin d'avoir comme résultat une succession d'impressions agréables presque non interrompue. Mais comme la conscience ne perçoit jamais aussi vivement des fonctions auxquelles on est habitué que quand elles se produisent pour la première fois, il faut que l'intensité augmente ou qu'elles deviennent plus multiples, ce qui arrive quand les besoins se différencient et, parallèlement à eux, leur satisfaction. C'est pour cela que la succession de fonctions doit être progressive en devenant de plus en plus différenciée, pour produire un état continu d'augmentation de force sur la conscience, et partant ce qu'on appelle le bonheur. C'est pourquoi les plaisirs de l'art et de la science nous produisent cet effet; car, étant les plus complexes et les plus différenciés dans leurs éléments, ils sont susceptibles d'une évolution indéfinie.

vie, quand il dit : 1° que « toute chose s'efforce à persévérer dans son être, » et 2° que « l'effort par lequel cette chose persévère dans son être n'est que la propre essence actuelle de cette même chose ; » tendance qui est manifestée par le désir. Tout être a une activité spéciale, ou mieux, une somme d'activités qui lui sont propres, auxquelles se rapporte toute douleur ou tout plaisir, selon que le motif leur est conforme ou contraire. Aussi le plaisir ou la douleur sont le phénomène ou le contre-phénomène qui accompagne chaque acte. C'est pourquoi Aristote a dit que « le plaisir est le complément de l'acte. » Il n'y a aucune des actions humaines qui ne donne ce résultat ; seulement la peine ou la jouissance sont pour la plupart d'entre elles si minimes, que la sensibilité y est accoutumée et que nous n'apprécions pas d'où elles proviennent. Pour la conscience, l'état de parfaite indifférence n'existe pas, comme disaient les Arabes espagnols ; l'accomplissement plus ou moins adéquat et l'intensité de l'énergie sont ce qui détermine les diverses nuances et la différente énergie des états agréables ou pénibles.

Il résulte de là que tout plaisir est actif, conforme à la vie, au mouvement. Aristote a dit : « Le bien-être paraît consister dans l'action, non pas en toute action indifféremment, mais en une action concordant avec celle de notre organisme. » Et Hamilton, d'une façon plus précise, affirme qu'il est « la réverbération de l'exercice spontané et libre d'une faculté, d'une énergie, dont nous avons conscience. » Dans le plaisir même du repos, du doux *far niente* ou de l'oisiveté, il y a un état actif de notre organisme ; car l'activité qui existe en ce cas, c'est l'activité organique de la réparation des tissus, une sorte d'activité latente d'accumulation de forces ; laquelle ne se manifeste pas à l'extérieur, mais que l'individu éprouve et qui lui cause du bien-être. C'est une activité semblable qui existe dans le rêve. Dans tous ces cas, l'activité ne cesse pas ; elle ne fait que changer de forme. Bain observe

qu'au repos l'activité réparatrice de nos organes est plus grande, c'est-à-dire qu'à ce moment son énergie physiologique parvient au plus haut degré. Ainsi certains psychologues de l'école positiviste ont remarqué qu'après un sommeil tranquille, réparateur, ce malaise qui donne des idées tristes disparaît. C'est parce qu'ils ont besoin de restaurer leur organisme, pauvre de forces, que certains êtres n'éprouvent de plaisir que dans la tranquillité, dans ce que nous nommons l'inaction. Leur activité étant si minime à l'extérieur, qu'elle n'existe presque pas, est toute concentrée dans le travail de la réparation. La manière dont les organismes s'épuisent et se refont, est la même en chaque individu que dans la série des générations; de sorte que les individus paresseux, tranquilles ou adonnés au repos sont des individus qui naquirent avec un organisme déjà fatigué par les dépenses de forces que firent leurs parents ou leurs aïeux. Cette hérédité de fatigues que les jouissances ou les souffrances des parents lèguent à leurs fils a été formulée symboliquement, dans les livres juifs, par la malédiction, qui produit ses effets jusqu'à la cinquième génération.

Le plaisir du savant qui médite, de l'homme qui crée une idée de celui qui imagine une œuvre d'art, et que le vulgaire croit tous également inactifs, parce qu'il ne fait cas que du travail manuel, il n'est pas même besoin de le démontrer.

Une des preuves que le plaisir consiste dans l'activité, c'est que ceux qui ont une position matérielle assurée sans nécessité de travail, s'occupent tous de choses plus ou moins utiles, et les oisifs tuent le temps en distractions inutiles ou frivoles; mais tous font quelque chose. Ainsi, l'on voit que les prisonniers, quand rien autre ne leur est permis, fixent leur attention sur les spirales de la fumée de leurs cigares ou sur le vol des insectes. D'autres preuves, ce sont: le jeu auquel se livrent les inoccupés; la chasse, où l'on dépense beaucoup plus qu'on ne reçoit; le bal.

qui, sans servir directement à rien d'utile, réjouit ; les courses de chevaux, etc., etc.

Les théologiens ont dit, en complète méconnaissance de la nature humaine, que le travail était un châtiment divin, une peine infligée à un crime, et Hartmann lui-même y voit une cause de malheur. C'est tout le contraire. Un travail excessif ou non conforme à son organisation et à ses aptitudes pourra être mauvais et ruineux pour l'organisme d'un individu ; l'individu pourra souffrir d'un travail fait dans de mauvaises conditions ou de ce travail servile que, seules, devraient faire les machines, et que, par malheur, exécutent, aujourd'hui encore, tant d'hommes qui n'ont point le moyen de réparer convenablement leurs forces et dont l'intelligence aspire à un travail plus élevé qui la développe. Les mauvaises conditions du travail seront une cause de douleurs ; mais le travail, en soi, est une source inépuisable de bien-être non-seulement par les produits qu'il procure, mais aussi par la bonne disposition où son activité nous met l'esprit.

Il ne manque pas d'écrivains pour objecter à la théorie physiologique du plaisir, selon la méthode de Cardan et de tant d'autres, que tout est relatif et que le plaisir est senti parce que nous sentons la douleur : chaque satisfaction est précédée d'un besoin, d'une douleur, d'un mal ! Si nous ne sentions pas la faim, nous ne mangerions pas ; si nous n'étions tourmentés de la soif, personne ne boirait, et l'on ne songerait pas à s'abriter, si on n'avait à se garer des intempéries. Ici nous constaterons, sans nier la relativité du plaisir et de la douleur, que ce sont là des phénomènes qui ont racine dans d'autres relativités qui leur servent de support, et celles-ci sont les relations de notre organisme et de ses fonctions avec tout ce qui l'impressionne ; que, en soi, le plaisir est quelque chose de positif et la douleur quelque chose de négatif ; c'est-à-dire que l'un est quelque chose de conforme à notre

organisation ; l'autre, quelque chose qui y est contraire. — Le besoin qui nous avertit n'est d'aucune manière une douleur (excepté dans le cas où intervient un agent de destruction), à moins qu'il ne reste insatisfait. Aussi, souvent le besoin, et conséquemment le désir qu'il fait naître, ne sont qu'un phénomène agréable, on pourrait dire un avant-goût du plaisir. C'est ce qui a fait dire que le plaisir consiste plus dans le désir que dans la possession même. Voyez la sensation de l'appétit ; l'envie de savoir, de lire, de posséder quelque chose de remarquable ; pour tout ce qui touche aux fonctions de la génération, le désir est déjà une anticipation de la jouissance. La plus grande partie des plaisirs a donc pour cause une excitation positive, et non la suppression d'une peine. Si les désirs matériels ou intellectuels causent de la douleur, quand ils ne sont pas satisfaits, c'est qu'alors l'organe, ne pouvant fonctionner ni reprendre sa force, se perd et se détruit, en se fatiguant en vain, comme l'estomac, qui, ne recevant pas d'aliments, finit par se digérer lui-même.

Il faut considérer qu'il y a des plaisirs qui ne sont point précédés du besoin et du désir ; car les objets qui les produisent en nous, provoquent à la fois le besoin et sa satisfaction. Ainsi la même cause qui produit le désir, l'apaise. Et dans certains cas même, ils ne produisent pas de désir.

Le plaisir naît alors d'un mouvement favorable au développement d'une faculté ou d'une partie de notre individu. Ces plaisirs sont les plus agréables puisqu'ils résultent d'une ou de diverses impressions nouvelles qui motivent une fonction non soupçonnée, de sorte que nous nous trouvons, d'une manière imprévue, augmentés et agrandis dans notre être, et parmi eux se rangent les plus grands plaisirs de l'homme, tels sont ceux qui produisent la science et l'art (1).

(1) En effet, l'art produit en nous le plaisir, en éveillant des fonctions non soupçonnées jusque-là ; et le plaisir de l'art est supérieur à tant

Enfin, nous allons donner un dernier argument en faveur de notre thèse : que le plaisir est le positif et la douleur le négatif. Il y a un fait qui a été constaté par quelques poëtes et quelques philosophes, et que tous reconnaissent, c'est que la douleur s'en va de la mémoire, qui ne garde rien des événements passés que ce qu'il y en a d'heureux. Aussi Georges Manrique dit-il dans ses incomparables strophes :

d'autres plaisirs, car il est multiple et intense à cause du caractère propre de la Beauté. La Beauté suppose la variété et l'unité à la fois, c'est-à-dire plusieurs impressions coexistantes (ou successives), qui s'adaptent à notre évolution et qui concourent toutes à un même but ; et elle suppose encore que cette unité, determinée par le but de l'œuvre, est, comme ensemble, d'accord avec notre manière d'être ou qu'elle est de telle sorte que notre manière d'être peut s'y adapter sans grand effort. S'il n'en était pas ainsi, dans chacun des deux cas, l'effort qu'on devrait faire détruirait l'effet, c'est-à-dire la Beauté elle-même. Les ouvrages qui nous plaisent immédiatement appartiennent au premier cas ; ceux qui ne nous plaisent qu'apres les avoir entendus ou vus plusieurs fois, appartiennent au second. L'intensité de la sensation de plaisir que produit en nous la Beauté s'explique donc par la convergence des fonctions qui produisent les plaisirs partiels et qui parviennent à la conscience, sans la forcer à plusieurs efforts, c'est-à-dire en lui parvenant tout d'un coup. La relativité de la Beauté, pour les peuples et les temps, s'explique par la conformité de l'ensemble de l'œuvre à l'état d'évolution des organismes qui la perçoivent. Le sublime consiste en l'accomplissement d'une fonction multiple qui fait naître l'œuvre non-seulement inattendue, mais qui surpasse ce que nous aurions pu prévoir. Et quand il existe, bien que convergeant au but, quelque élément contraire à notre nature, le sublime devient tragique ou terrible. Ainsi l'étude de l'art vient à l'appui de notre théorie de la conformité du plaisir et du bien avec la vie. La Beauté, ainsi conçue comme positive et conforme à l'évolution de l'organisme, nous révèle qu'elle doit nécessairement se réaliser chaque jour davantage. Notre système nerveux se différenciant de plus en plus, nous devenons plus exigeants et nous produisons parallèlement des œuvres dans lesquelles il existe plus de multiplicité et plus de convergence. Un exemple de ce que nous disons, c'est que la beauté sereine et tranquille de la forme, chez l homme comme chez la femme, plaisait aux Grecs, et que nous y ajoutons une qualité, le mouvement. Les lignes d'une belle figure d'aujourd'hui sont bien plus compliquées que celles de n'importe quelle figure du temps de Phidias.

« Combien vite fuit le plaisir ! — et combien son souvenir produit de la douleur !

« Comment nous paraît-il toujours que n'importe quel temps passé fut meilleur (1) ? »

Effectivement, le plaisir, *aussitôt qu'il nous revient en mémoire, fait souffrir*, parce que le souvenir ne nous rappelle que le bien qui est positif et, à le comparer avec le présent, nous rencontrons des contrariétés et des maux qui sont des négations, et de là le regret de la jouissance passée ; le temps passé nous paraît meilleur pour la même cause, c'est-à-dire parce que la mémoire reproduit avec fidélité tous les états positifs et point les négatifs ; partant, du passé seul le bien reste et le mal s'efface.

Maudsley a donné l'explication physiologique de ce phénomène. S'il est impossible à la mémoire de reproduire une douleur ainsi qu'une émotion violente, c'est parce que la mémoire ne reproduit que les *idées*, c'est-à-dire les produits de l'organisation, les mouvements positifs ; et la douleur et la commotion sont des résultats de destruction ; la douleur en soi n'est que le résultat de la désorganisation de l'élément nerveux ; c'est une sorte de cri d'alarme qui se communique par transmission de contact aux éléments nerveux qui n'ont pas été encore détruits. Ainsi, à reproduire une idée, nous reproduisons un courant nerveux correspondant à une prédisposition. La douleur ne se reproduit pas, parce que la mémoire ne peut reproduire une désorganisation, c'est-à-dire ce qui n'existe plus. L'impression perturbatrice qui cause la désorganisation tend à en effacer l'idée. Aussi est-ce un fait que la

(1) Quan presto se va el placer !
Como despues de acordado
Da dolor !
Como a nuestro parecer
Cualquicra tiempo pasado
Fué mejor !

diminution de la mémoire dans la souffrance, et que la douleur arrive à rendre insensible. Au contraire du plaisir, qui, plus on en reçoit, plus il s'affine et plus il se différencie ; et si aujourd'hui nous ne trouvons pas de plaisir où nous en avons trouvé hier, c'est parce que nos facultés se sont différenciées par l'usage et demandent déjà une perfection plus grande dans l'accomplissement de leurs fonctions.

La positivité du plaisir étant démontrée, nous clôrons par cette considération : puisque le bien-être s'accroît avec l'organisation et la conscience, ce que l'on appelle le bonheur sera d'autant plus facile à obtenir que l'individu sera plus intelligent et plus sensible. Aussi l'opinion vulgaire que l'ignorant, l'abêti, l'inculte, est le plus heureux, est complétement fausse. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il n'est ni heureux ni malheureux. En revanche, l'homme intelligent, sentant avec une plus grande force la douleur, l'attaque aussi avec une plus grande violence; mais s'il est plus apte à l'éprouver avec intensité, il l'est aussi à apprécier avec une plus grande délicatesse les états heureux de l'âme. Et, comme ces état consistent dans la satisfaction des besoins, pour se procurer de continuels moments agréables, la progression et la différenciation des besoins devront être parallèles à celles des satisfactions. Et les innombrables êtres qui accomplissent adéquatement leurs fonctions, la plus grande partie des moments de leur vie, témoignent que cela est possible; mais ce qu'il y a, c'est que, comme on voit une tache sur du papier blanc, comme on remarque une paille dans un diamant, de même, dans la vie, nous ne tenons compte et ne nous apercevons que du mal; il nous apparaît plus en relief, car c'est l'irrégularité, l'antinature.

La douleur étant un état de conscience qui correspond à une diminution de vie, et le plaisir correspondant à une augmentation, il est logique que ces deux états de con-

science servent d'élément primordial à la morale. Nous disons : élément primordial, car ce sont seulement les éléments sur lesquels la justice (état de l'esprit qui appartient à l'intelligence et, partant, supérieur aux phénomènes de sensibilité) doit bâtir l'édifice de la moralité humaine. L'acte le plus moral sera donc celui qui produira, comme dernier résultat d'analyse, l'état de conscience le plus agréable, ce qui suppose une augmentation de vie. Au contraire, l'acte le plus immoral sera celui qui donnera comme dernier résultat l'état de conscience le plus douloureux, état qui sera le signe de la diminution de vie.

L'homme ne peut être conçu isolé, sous peine de tomber dans une fiction idéaliste ; il faut le considérer comme associé, c'est-à-dire en des rapports plus ou moins compliqués avec ses semblables ; partant de là, il faudra donc considérer cette sensation agréable, élément primordial de la morale, relativement à tous les individus coexistants, ensuite avec tous ceux qui seront, c'est-à-dire en relation avec les nouveaux individus appelés à nous succéder par la reproduction de l'espèce. Ainsi, la morale devra aboutir à produire la plus grande somme de vie, non seulement dans le moment actuel, mais dans la succession des temps ; non-seulement encore dans un espace restreint, mais dans tous les endroits de notre planète. De cette façon, on fera harmoniser la conservation et l'évolution de notre individu avec celles des autres, ce qui produira aussi la conservation et l'évolution de la société par la convergence des diverses évolutions individuelles. De cette convergence il résultera une compénétration mutuelle de leurs énergies chez les individus, laquelle multiplie leur force en raison directe du nombre des associés ; de façon qu'on peut affirmer que *l'énergie superorganique totale est comme le carré du nombre des individus qui forment l'agrégat*. Deux hommes, par exemple, — forme la plus rudimentaire de la société qu'on puisse imaginer, — se communiquent

leurs tendances ; chacun d'eux aura dans son esprit l'énergie (connaissances, idées, affections) des deux, c'est-à-dire que les deux en représenteront quatre ; quatre hommes en communication parfaite en représenteront chacun quatre, et l'ensemble seize ; et ainsi de suite. Cela s'entend étant donné que les hommes possèdent d'égales qualités, et communiquent entre eux complétement et avec la même force de convergence ; mais, comme cela ne se produit jamais dans aucun agrégat superorganique réel, il en résulte que cette loi est modifiée, dans chaque cas particulier, par différentes causes, parmi lesquelles nous devons citer en première ligne la diversité de différenciation des individus, leur diversité d'énergie et la diversité de convergence.

En vertu de cette loi, l'homme chaque jour se reconnaîtra davantage dans ses semblables, et, considérant leurs souffrances comme les siennes propres, il fera des efforts de plus en plus croissants pour y remédier. En même temps, les jouissances des autres se refléteront sur lui d'une façon plus vive ; il les sentira avec plus d'intensité, et il se produira dans sa conscience un état de sensibilité favorable et progressif, effet de la réflexion des divers états pareils de sensibilité individuelle. Ainsi, si nous avions à définir la morale, nous dirions que c'est la science qui enseigne à produire la plus grande somme d'équilibre possible entre les fonctions coordonnées de chacun avec celles de tous les autres, non-seulement pour le présent, mais aussi pour l'avenir.

Comme nous l'avons dit déjà, dans un plaisir du moment peut se produire une telle dépense de forces, qu'elle aboutira plus tard à la faiblesse, et partant à la douleur, de même pour l'individu que pour ses descendants. Étant donné ce qui précède, la morale doit regarder à la permanence de l'état agréable, et en même temps elle doit procurer, en vertu de la loi de la justice, les conditions de cet état agréable proportionnellement à tous. Ne

serait-ce que par égoïsme, cela devrait être, car les divers états de bonheur des autres, se reflétant sur notre conscience, produisent en elle une plus grande somme de plaisir. C'est uniquement par ce moyen qu'on peut établir la solidarité dans le temps et dans l'espace, sans laquelle la morale n'est point possible.

Les états de conscience, de plaisir et de douleur sont donc l'élément primaire de la morale ; sentant par réflexion ces états chez les autres, de même que s'ils se produisaient chez nous, nous rendons possible l'évaluation exacte de ces états, et partant la justice, laquelle fait concevoir le bien et le mal, indépendamment de l'intérêt personnel.

Les êtres, dans l'évolution progressive des espèces, de même que dans leur évolution individuelle, partent d'une homogénéité incohérente vers une différenciation cohérente. Plus un organisme est cohérent, et moins diversifié il est, moins il est capable de produire la vie, et, partant, moins il résultera de moralité de ses actions. Au contraire, plus il sera diversifié et cohérent dans ses tendances, plus grande sera la quantité de vie qui résultera de ses actes pour lui et pour les autres (1).

(1) La conséquence logique de ce que nous venons d'énoncer, c'est que la lutte pour l'existence et la sélection produisent et produiront des états successivement plus moraux. Ce sont les mieux organisés qui triomphent, c'est-à-dire, ceux qui ont la sensibilité plus différenciée pour les avertir de la présence de ce qui peut être nuisible ou favorable pour eux, de même que pour les autres, en même temps qu'une intelligence apte à agir de conformité avec ces avertissements ; ce sont seulement ceux qui ont ces qualités qui en restant se reproduisent, et en se reproduisant lèguent par hérédité leurs aptitudes acquises à leurs fils, desquels seulement ceux qui les ont perfectionnées à un plus haut degré, triomphent. C'est ainsi que s'améliore notre organisation. En vertu donc de cette organisation et d'accord avec ces avertissements de la sensibilité chaque jour plus précise, les hommes pourront agir d'une façon de plus en plus adaptée aux relations externes, et partant ils obtiendront une somme de vie croissante en voyant diminuer en raison directe les obstacles qui l'entravent.

Ainsi, une vie morale n'est point une vie uniforme qui s'écoule dans la monotonie, telle que l'ont conçue les partisans de divers systèmes qui partent de l'absolu; tout au contraire, elle a pour condition d'être variée, différenciée jusque dans ses moindres actes, mais en les faisant converger tous à une fin favorable à l'individu et à l'espèce tant existante que future. Cette façon de vivre se produira de plus en plus à mesure que les organismes multiplieront leurs relations, en ajustant mieux, en même temps, les internes aux externes.

Ainsi résultent contraires à la morale toutes les théories qui aboutissent à détourner l'homme de la vie. Par exemple, la théorie qui fait du sacrifice le but de la moralité tombe dans le faux, car elle prend le moyen pour le but. En nous sacrifiant tous, nous ne parvenons qu'à anéantir la vie. C'est cette raison qui fait tomber aussi la théorie qui marque la suppression des besoins comme condition précise d'une vie morale. Ce sont ces théories, issues de vieux systèmes théogoniques qui, se continuant au moyen du christianisme, grâce auquel elles envahirent l'Occident, ont faussé la vraie base de la morale.

On peut citer encore une théorie qui, sans mener directement à l'immoralité, est impuissante à produire des conditions de moralité sur la terre. C'est la théorie qui suppose que la morale résulte uniquement de la conformité des actes de l'individu avec sa conscience. Cette théorie attribue à la bonne volonté, à l'intention seulement, le pouvoir de faire tout le bien. Ceux qui opinent de la sorte ignorent qu'une coordination d'antécédents et de conséquents, préétablie dans la conscience, peut mener à des actes terriblement immoraux, bien que l'individu ait agi conformément à sa conscience. De conformité avec elle agissaient ceux qui vouaient leurs fils aux entrailles brûlantes de Moloch, ou ceux qui massacraient les hérétiques pour plaire à un Dieu d'amour. Mais comme, au fond, nous avons déjà contesté cette théorie en traitant de l'idée de

justice, nous ne nous arrêterons pas ici à en faire une réfutation.

On a fait cette objection à la théorie de la morale que nous venons d'exposer : « La morale ayant pour but la production d'un état heureux, la réalisation de cet état heureux est impossible dans l'ensemble des individus ; elle ne peut se réaliser que chez un petit nombre, car pour que les uns soient heureux, il faut que d'autres souffrent. En vérité, pour la vie, personne ne triomphe sans qu'il y ait quelqu'un qui succombe ; donc, l'accroissement des états heureux pour les uns suppose un accroissement de peines pour les autres. Il n'y a pas de montagne sans vallée, ni de jour sans nuit : toute thèse a son antithèse. »

Cela est vrai quand on s'en réfère à l'ensemble de la nature, mais il faut considérer que l'Humanité tend à subjuguer tout le reste de la nature, à la combattre chaque jour davantage pour la mettre à son service, et que dans cette lutte la tendance est que le vaincu soit tout l'inorganisé au profit de l'organisé.

Ce qu'on peut formuler ainsi :

*Première époque :* Universelle lutte armée de l'homme contre l'homme et contre tous les êtres. — *Seconde époque :* Lutte de l'homme civilisé contre l'homme des civilisations inférieures et contre les autres êtres, excepté ceux qui lui sont directement utiles ; tendance à la paix au sein même de la civilisation supérieure. — *Troisième époque :* Tendance à la paix et au mutuellisme entre les hommes de civilisation équivalente ; aide aux civilisations inférieures pour qu'elles montent à leur niveau ; guerre à celles des civilisations inférieures qui peuvent créer des obstacles au développement des civilisations supérieures, pour les obliger à subir celles-ci ; guerre aux animaux non domesticables dangereux ; paix à ceux qui sont indifférents ; protection accordée à ceux qui sont utiles. — *Dernière époque* (éloignée encore) : tous les hommes formant un état de civilisation supérieure, il n'y aura plus

sur la terre que des animaux et des végétaux utiles; lutte contre la nature inorganique seulement, pour l'obliger à produire chaque jour davantage.

Pour terminer notre ouvrage, il nous faut répondre à une question. L'école pessimiste oppose encore une dernière objection; elle repousse avec un grand appareil scientifique la conclusion que nous venons de donner. Malgré le triomphe croissant de l'Humanité sur la nature, malgré que dans la lutte pour la vie les vaincus soient les éléments inorganiques et les êtres les moins conscients, malgré que disparaisse parmi les hommes la lutte armée pour faire place à la concurrence des idées, selon l'école pessimiste la morale ne pourra exister telle que nous venons de la formuler. Le plaisir est le positif, peut-être, dit-on, mais l'Humanité se plonge dans la douleur en même temps qu'elle domine la nature, ou qu'elle se civilise. Même concédant que le développement organique favorise le bonheur, le développement superorganique s'y oppose de plus en plus ; car l'entre-croisement des activités individuelles, toujours progressif, est synonyme de progression d'obstacles à ces mêmes activités et, partant, de douleur pour les individus.

La réponse à cette question sera l'objet de la conclusion de cette œuvre.

## CONCLUSION.

Dans le premier livre, nous avons montré que la vie croît avec le développement des civilisations, et que, à mesure que s'améliorent les conditions de l'existence, l'horreur de la mort disparaît, horreur qui ne naît que de l'impuissance de l'individu à accomplir son évolution. Nous avons constaté aussi que l'idée d'une vie d'outre-tombe, sous quelque forme qu'elle se soit présentée, n'a été produite que par le désir naturel de vivre, immanent en tout organisme, quand ce désir ne pouvait se satisfaire d'une manière adéquate; l'homme, ne trouvant pas souvent ici sur la terre toutes les conditions indispensables à sa vie, s'est imaginé qu'il pourrait les trouver ailleurs ou dans d'autres temps. Enfin, nous avons démontré que la science a dissipé cette illusion transcendantale en même temps qu'elle a procuré à l'homme les moyens de pouvoir vivre sur la terre.

Dans le second livre, nous avons suivi l'idée que se sont faite du mal chacune des diverses sociétés qui ont contribué à former, en ses éléments, la civilisation présente. Nous avons vu comment, chez chaque peuple, cette idée s'est formulée dans la période théologique, et l'influence de chaque personnification sur les mœurs; chaque personnification révélant l'état de la civilisation dans laquelle elle naissait en réagissant à son tour sur elle. Puis nous avons étudié comment les connaissances exactes, filles de l'observation, ont formé les idées, indépendamment des dogmes, et comment, à mesure que se développait la conception morale fondée sur la science, la conception mythologique allait dégénérant et s'enfonçant chaque jour davantage en une grossière immoralité, jusqu'à devenir

enfin le patrimoine exclusif des esprits arriérés. Après nous avons défini ce qu'à l'époque moderne on entend par le *bien* et par le *mal*, et les lois sociologiques qui se réalisent dans l'humanité, concluant finalement que l'égal pour l'individu comme pour la société, le bien, dans ses diverses manifestations, — de la simple sensation agréable jusqu'à la réalisation de la justice, — marche d'accord avec la vie, en son origine même, qui est le besoin, et de sa satisfaction adéquate et progressive.

Ayant démontré, dans le premier livre, l'accroissement de la vie au sein des civilisations progressives, et la conformité avec celle-ci de tout ce qu'on peut entendre logiquement par bien dans le second, nous avons cru inutile d'essayer de démontrer que la somme des biens est chaque jour plus grande sur la terre, encore que le bien absolu ne puisse jamais s'y réaliser, ni le mal disparaître complétement.

Mais, comme le pessimisme allemand représenté par Hartmann, ultime expression de l'esprit religieux, se présente avec tout l'appareil scientifique, pour opposer un argument suprême à la théorie que nous avons défendue, nous croyons que nous avons le devoir d'en réfuter les conclusions avant de tenir pour terminé cet ouvrage.

Hartmann, ayant abandonné, comme nous l'avons déjà constaté, l'affirmation capitale de Schopenhaur, que le mal est le positif, pour démontrer sa thèse, que le mal, unique patrimoine des êtres finis va toujours en augmentant (1), concédant, sans s'attacher à en définir l'es-

(1) Cette affirmation capitale, qui domine toutes les spéculations d'Hartmann dans sa *Philosophie de l'Inconscient*, se trouve résumée à la page 478 du tome II, dans ces mots : « La souffrance n'a fait que croître dans le monde avec le développement organique depuis la cellule primitive jusqu'à l'apparition de l'homme. Elle suivra le développement progressif de l'esprit humain jusqu'à ce que le but suprême soit atteint. » Dans d'autres endroits du deuxième volume, il déduit que la souffrance n'est que le produit de la progression de la sociabilité, ou, ce ce qui revient au même, des rapports mutuels.

sencé, que le bien est l'aspiration de la vie, Hartmann pose les conclusions suivantes :

1° L'accroissement de la vie, quoique le bien ait en elle sa racine, implique l'accroissement de la sensibilité et de la conscience et exige un plus grand effort. Partant la douleur, étant perçue par l'individu avec une plus grande précision, s'offre à lui plus vive et plus définie ; et comme, pour acquérir le plaisir qui devient plus difficile à mesure qu'il s'associe, un plus grand effort est nécessaire, la conséquence c'est que la somme de plaisir est moindre que celle de la douleur.

L'accroissement des besoins produit l'accroissement de l'égoïsme, et, à mesure que croît l'égoïsme, la justice diminue. La civilisation, en effet, n'efface la barbarie qu'en apparence ; elle ne fait que la cacher mieux ; le mal faire est chaque jour plus habile ; le crime n'a fait que laisser ses sabots pour vêtir le frac (1).

2° L'humanité ne s'est pas aperçue que le malheur croissait avec la civilisation, parce que depuis qu'elle a apparu sur la terre, elle a été victime d'illusions successives produites par l'instinct. Deux phases d'illusion se sont accomplies ; aujourd'hui nous sommes dans la troisième ; et Hartmann prophétise déjà la quatrième et dernière, dans laquelle l'illusion va s'évanouir complétement.

L'antiquité (et il englobe en elle toute l'évolution humaine jusqu'à la venue du Christ) fut, selon lui, l'époque de l'enfance de l'Humanité ; elle croyait trouver la félicité de l'individu ici sur cette terre durant la vie : vaine chimère ! La désespérance dans laquelle tomba le monde gréco-latin l'avertit que son aspiration était irréalisable. Arriva le christianisme, faisant appel à tous ceux qui souffraient, aux pauvres, aux opprimés ; il proclama l'abandon de ce monde, dans lequel la vie n'était que l'expiation d'un crime, et il annonça la félicité pour

(1) Voir ces théories dans les chapitres XII et XIII, vol. II.

une autre vie d'outre-tombe, là-haut, dans la gloire. Cette tendance remplit le moyen âge, qui, selon Hartmann, est la jeunesse de l'Humanité.

Vite la science froide et implacable vint arracher à l'homme cette illusion en inaugurant l'état viril actuel. Mais comme une autre illusion était encore nécessaire pour que le désabusement fût complet, il plut au *grand Inconscient* de provoquer en nous une illusion suprême : celle que formule la théorie de l'évolution. Aujourd'hui l'Homme, en étudiant le cours des sociétés et son perfectionnement croissant, a conçu le bonheur et le bien-être possibles pour son espèce. Aussi il travaille avec une foi aveugle et se sacrifie au progrès, s'imaginant préparer un lit de roses sur lequel, pour jouir, puissent s'étendre ses descendants, quoiqu'il ne fasse, le malheureux ! que leur préparer une épiderme plus délicate, afin que les épines s'enfoncent mieux dans leurs chairs (1) !

Mais la conscience, « un des rayons de l'Inconscient, de l'Un-Tout », se développant et, chaque jour, constatant le malaise progressif, avertira enfin la pauvre Humanité que ce qu'elle poursuit est la dernière chimère, et, lui arrachant son illusion suprême, lui fera comprendre que sa vieillesse est arrivée. Et Hartmann, qui se considère comme étant en possession anticipée de ce degré supérieur de la conscience, illuminée par ce rayon de l'Un-Tout, s'élevant aux hauteurs de la clairvoyance, signale les symptômes évidents de vieillesse que donne déjà l'humanité ; et il termine son *apocalypse philosophique*, en prophétisant dans un système digne d'un gnostique ou d'un théosophe, la fin de l'homme et la manière dont s'effectuera *sa délivrance de la douleur*.

La *Conscience*, dit-il, démontrera à l'homme la folie du Désir, de ce Désir, de cette Volonté qui, ayant produit le monde, produisirent en même temps la souffrance. Et, pour

(1) Vol. II, chap. XII.

affranchir les êtres de cette calamité universelle toujours croissante, du vouloir que, malgré son omniscience, l'Idée inconsciente ne peut prévenir, parce qu'elle manque d'initiative devant la Volonté, l'*Inconscient* a eu recours à la *Conscience*, afin d'émanciper l'Idée en divisant la Volonté par l'individuation, la dévoyant ainsi en des directions opposées qui se neutralisent (1). Selon ce principe logique, l'Homme, faisant des fins de l'Inconscient les fins de la *Conscience*, la volonté actuelle sera réduite à rien (2). L'Humanité décrépite, ayant déjà annulé la Volonté par la conscience, ne pourra laisser d'héritier derrière elle ; jouissant par anticipation de la paix du néant, assistant à ses propres souffrances comme si elles lui étaient étrangères (3), elle rentrera dans le Nirwana, la souffrance cessant avec l'organisation, le monde et la matière, et la création ne laissant après elle aucun élément d'un nouveau processus possible (4).

Que la sensibilité s'affine par la perfection de l'organisme, rien de plus vrai ; que cela la prédispose à sentir le mal avec une plus grande précision, personne ne le nie ; mais en même temps qu'elle s'affine pour la douleur, elle s'affine aussi pour le plaisir ; et, parallèlement à elle, l'intelligence progresse pour écarter les causes de douleur et pour accroître proportionnellement le bien-être. Ensuite il y a une infinité d'états douloureux qui proviennent les uns des défauts ou du peu de perfection de la sensibilité, qui ne nous avise pas d'un péril ; les autres, du manque de l'intelligence qui produit ce qu'elle ne sait pas prévenir ; d'autres encore, de notre inhabileté à satisfaire nos besoins ; toutes choses qui disparaîtront de plus en plus avec le progrès de l'organisme et de ses fonctions.

Que les besoins s'accroissent avec le progrès, rien de

(1) Vol. II, p. 506.
(2) Vol. II, p. 497.
(3) Vol. II, p. 479.
(4) Vol. II, p. 506.

plus vrai ; mais, avec eux, s'accroissent aussi leurs satisfactions, l'homme ayant en main le moyen de les équilibrer les uns et les autres. Que l'égoïsme augmente avec les besoins, cela aussi est certain ; mais, en définitive, cela produit, par le développement parallèle de l'intelligence et de l'organisation sociale, une résultante favorable, en somme, aux êtres supérieurs qui convergent au même but, comme sont l'homme et les animaux domestiques et inoffensifs.

L'égoïsme est légitime parce qu'il sert à perpétuer les facultés supérieures de l'individu, lesquelles, dans la lutte des divers égoïsmes, sont celles qui prédominent. Il faut être égoïste pour s'assurer des conditions de développement des facultés intellectuelles, ainsi que de toutes les autres qui concourent à la production d'une vie intense et différenciée. Cela produisant une existence qui se développe sans peine, contribue à produire, par influence, le bonheur sur les autres individus coexistants, et produit aussi des natures bien disposées à la vie chez les descendants par hérédité. Même quand l'individu se développe et acquiert, mu pour des fins simplement égoïstes, c'est la société, au fond, qui en profite. Le savant qui étudie pour arriver à une haute considération, l'industriel qui travaille pour amonceler des valeurs, ne font que capitaliser pour la société ; ils passent, et les richesses créées par leur égoïsme restent. La théorie religieuse de l'anéantissement personnel, c'est-à-dire de la suppression de l'égoïsme, est très immorale ; car, quand on ne se considère pas soi-même, difficilement on considère les autres, et l'on s'abandonne à l'inaction, source de tous les maux.

Avec le progrès apparaît une autre phase supérieure de l'égoïsme hautement propice à la justice, c'est celle qu'Auguste Comte appelle l'*altruisme*, c'est-à-dire cet égoïsme réflexe qui fait que nous sentons par comparaison le dommage ou le plaisir d'autrui comme les nôtres ; faculté dont sont dépourvus les êtres inférieurs. Il faut

remarquer que l'altruisme étant plus puissant que l'égoïsme qui l'a engendré et plus différencié, ne l'exclut pas. L'altruisme produit, d'abord, une harmonisation des égoïsmes, puis se produira encore une combinaison ou copénétration des altruismes ; ces sentiments de sympathie seront mutuellement appréciés, en devenant une grande source de bonheur.

Il y a plus, le concept de justice, se basant sur le sentiment de l'identité, s'accroît chaque jour par le progrès de la connaissance. Ce n'est point que nos ancêtres n'aient pas eu l'aspiration ou le sentiment de la justice ; mais, à cause de leur moindre développement intellectuel, ils ne mesuraient pas les choses aussi exactement que nous. Faute de connaissances positives, ils personnifiaient la justice ou la faisaient dépendre de leurs mythes, l'enfermant en des symboles qui la rendaient impossible. Grâce à l'évolution, l'homme va sachant mieux chaque jour *quod est suum cuique*, et la justice se fait de plus en plus réalisable. Il n'existe plus ce que Hartmann signale comme une transformation à laquelle l'Humanité ne gagne rien ; le bénéfice en a été, depuis longtemps, démontré par Buckle. Cet historien philosophe, peu connu, a prouvé qu'à mesure que l'on remonte dans le passé, on rencontre généralement plus de crimes, non pas que les hommes vertueux fissent défaut, mais parce que la science n'était guère développée. et surtout parce que les moyens de rendre les relations de la vie plus faciles manquaient. Ainsi, par exemple, les assassinats et les vols par bandes abondent dans les pays où il n'y a pas de chemins de fer et où les terrains ne sont pas *défrichés*. La sophistication de certaines substances est impossible du moment que les bonnes sont produites à meilleur marché (comme le prouve aujourd'hui l'Amérique du Nord dans beaucoup de ses produits). L'escroquerie disparaît à mesure qu'il devient plus aisé de vivre en travaillant, les violences et autres crimes cessent à mesure que certaines acquisitions sont plus faciles.

L'imprimerie a plus contribué à émanciper l'intelligence et à produire le bien-être que toutes les dissertations philanthropiques. La poudre a renversé le féodalisme. Et qu'on ne dise pas que les mauvaises tendances et les crimes ont empiré en se transformant ; car tout le monde préférera qu'on lui vole sa montre sans qu'il s'en aperçoive, à l'entrée d'un théâtre, plutôt que d'être laissé tout nu et assommé dans un chemin. Ainsi, c'est logique qu'en adaptant chaque jour davantage les relations internes aux externes, une plus grande somme de morale se produise.

En ce qui regarde les trois états de l'Humanité, nous pouvons répondre ce qui suit :

Il n'échappe à aucun homme qui pense, en notre temps, que l'Humanité, comme tout dans l'Univers, aura une période de déclin, comme elle en a eu une de développement. Mais ce qui est hautement contradictoire à toute connaissance historique, c'est la division que Hartmann fait de l'Humanité dans le temps et la signification qu'il donne à chaque période.

L'antiquité fut l'enfance, dit-il, prenant cette division arbitraire comme une période homogène. Il ne voit pas qu'il y eut dans l'antiquité plusieurs civilisations, les unes coexistantes, les autres successives, distinctes toutes, et plus distinctes que la Grèce ne le fut du moyen âge, et le moyen âge de la renaissance. L'Egypte, par exemple, eut des périodes aussi différentes entre elles, comme constitution sociale et comme croyances, que celles qu'il assigne à l'Humanité ; et l'on en peut dire autant de la Perse, de la Babylonie, de l'Inde, etc., etc. La Grèce et Rome, dans leur bon temps, différaient de l'Orient. A l'époque de la décadence, elles admirent des principes dégénérés des dogmes orientaux, qui suscitèrent en elles l'espérance d'une vie d'outre-tombe, et le christianisme surgit, s'appropriant ces dogmes, qui existaient depuis des siècles dans l'antiquité asiatique et provenaient de civilisations décrépites. L'antiquité n'eut pas un idéal unique de féli-

cité terrestre; il exista en Grèce et à Rome, en face de cet idéal, un autre idéal transcendantal proclamé par les initiés aux divers mystères orientaux et par Platon et ses disciples. Ce qu'on appelle l'âge antique est un assemblage de civilisations hétérogènes, qui, si elles concordent en quelque chose, c'est qu'elles partent du fétichisme (et, encore, pas toutes), pour arriver à un monothéisme philosophique qui se résout en panthéisme, idée à laquelle elles arrivent les unes avant les autres, idée qui se fonde et se formule à Alexandrie. Ces petits pays de Grèce et de Rome conçurent un idéal supérieur. L'idée de la Cité guida la première, et la seconde, en s'élargissant, conçut l'universalité du Droit dans la Civilisation. Mais ce n'est pas là toute l'antiquité.

Le moyen âge fut la jeunesse de l'Aumanité, affirme Hartmann. Jamais affirmation ne fut moins fondée. Quels sont les produits exubérants de vie en cet âge de mort? Où est la fraîcheur de la jeunesse? Tout y est anémie, stérilité, souffrance : il y a quelques efforts de liberté, mais aussitôt étouffés. Les œuvres d'art s'inspirent du martyre : ces chefs-d'œuvre sont le style gothique, la *Divine Comédie*, l'*Imitation de Jésus-Christ*, la *Danse macabre* et le *Dies iræ*. Son idéal d'outre-tombe est la négation complète de l'assertion de Hartmann; jamais la jeunesse ne prit la mort pour thème, ni ne se préoccupa beaucoup d'une autre vie. Nous croyons avoir demontré que le moyen âge n'est pas une époque homogène; elle est pleine des conséquences de la décadence gréco-romaine et la liberté et la science moderne y germent. Le moyen âge est une époque de transition, une période de changement; c'est une maladie, un de ces états de crise dont souffrent les organismes dans un moment de leur évolution. C'est une période pathologique, ce n'est pas une période de jeunesse.

L'âge moderne, que Hartmann croit à son terme, ne fait que commencer. Nous ne sommes pas encore assez émancipés des dogmes ni des tyrannies politiques, pour y être

déjà entrés pleinement. Pour constater qu'il n'est pas l'âge viril, mais la sortie de l'enfance, il n'y a qu'à considérer combien peu de peuples sur la terre sont, au présent, civilisés, et que parmi ceux-ci mêmes la partie la plus intelligente et la plus cultivée épèle à peine l'abécédaire des connaissances possibles. C'est seulement aujourd'hui que commence, dans l'Humanité, à se développer une des facultés primordiales, la mémoire; c'est seulement aujourd'hui que l'on retrouve et que l'on compare les restes des sociétés passées pour les faire comparaître dans un état approximatif de ce qu'elles furent réellement autrefois.

Quant à la décrépitude prochaine, il n'y qu'à répondre que toutes les races inférieures qui forment la majorité des habitants de notre globe doivent se civiliser ou disparaître devant les races civilisées, avant d'arriver à la vieillesse de l'espèce humaine. Et pour que la décrépitude survienne, tous les continents doivent se peupler et s'affiner à diverses reprises à un degré dont on n'a encore l'idée ni à New-York, ni à Vienne, ni à Paris, ni à Londres.

Comme conclusion finale de notre thèse que le bien et la vie sont le résultat de l'évolution dans la période actuelle de l'Humanité, nous ferons cette simple remarque : que l'on étudie comparativement les œuvres d'art de tous les temps, — expression fidèle de chaque civilisation, — et l'on verra que dans les civilisations asiatiques, lorsqu'elles poursuivirent une organisation conforme aux principes rationnels de vie, les écrits et les œuvres plastiques expriment la tranquillité et le bonheur; et lorsque l'homme s'abandonne au principe théologique ils expriment la terreur, l'angoisse ou la tristesse. Il n'y a qu'à étudier les statues des diverses civilisations de l'Egypte. La Grèce vient alors et plus n'est besoin de parler de la sérénité de son architecture, ni de la beauté de ses statues, ni du charme de ses poésies. La croyance aux dieux produit

les tragédies; dans la décadence, la souffrance commence, et avec elle la désolation dans l'art. Les représentations plastiques des mythes infernaux, les Adonis morts et les statues funéraires sont voisins de l'empire macédonien. Pareille chose se passa à Rome. Puis, le moyen âge avec son art torturé et plein d'angoisse, avec ses plaintes et ses complaintes, avec ses livres de superstition et de pénitence, avec ses danses macabres, ses enfers, ses purgatoires, ses saints torturés, ses diables, etc. Au milieu du sombre moyen âge la civilisation arabe brille en Espagne; on vit bien en Andalousie; alors surgissent une architecture, une sculpture et des arts somptuaires éblouissants; c'est une fête de la couleur, c'est la joie des tons qui éclate dans toutes les œuvres. La Renaissance apparaît, débordante de sève. L'art ajoute à la forme antique le mouvement et la couleur. On voit alors avec quelle joie se présente l'art italien et avec quelle vie nous apparaît l'art flamand et hollandais, après l'affranchissement de ces deux pays, et combien sombre est l'art espagnol, quoique déjà moins torturé que celui du moyen âge. Le siècle suivant, les conditions de vie augmentant, commence avec les arts somptueux de Louis XIV pour s'achever sous Louis XVI, en miniatures, en fleurs, en pastorales, en délicates niaiseries. Le romantisme de notre siècle n'arrive pas au sombre réalisme du moyen âge, bien qu'il l'ait tenté; et l'époque contemporaine nous donne un art qui exprime une vie et une force qu'on n'a encore jamais vues; les grandes créations musicales la caractérisent. Et quant à la vulgarisation de l'art, nous pouvons bien dire que la caricature, cette critique souriante du crayon, la musique bouffe, la joyeuseté poussée jusqu'à l'insenséisme, appartiennent à notre temps. Et cette progression de l'expression de la vie dans l'art concorde avec les vicissitudes et les déviations de l'évolution sociale que nous avons signalées.

Il y a une objection finale. Hartmann dit que la civili-

sation moderne a développé plus que toute autre l'aptitude à la douleur. Il faut considérer que nous sommes les fils du catholicisme, que nous nous émancipons depuis hier à peine de l'oppression monarchique absolutiste, et que nous portons encore, dans notre organisme, l'héritage de douleurs, de souffrances, d'esclavage et de terreur du moyen âge; que partant le moyen âge nous a légué une anémie constitutionnelle, un système nerveux surexcitable et délicat comme celui d'un convalescent, et que cette sensibilité, affinée par la souffrance, cette aptitude plus diversifiée pour la douleur que pour le plaisir, que Hartmann prend pour des effets de la civilisation moderne, n'est que l'héritage des malheurs qui nous ont accablés depuis la fin de l'empire romain, pendant cette époque de crise, état pathologique de l'évolution superorganique. Aussi fatigués que nous sommes d'une telle hérédité, en état de convalescence, nous souffrons plus dans la lutte que ne souffriront nos descendants en parfaite santé. Ce qui ne veut pas dire que nous prétendions que la souffrance et l'injustice disparaîtront jamais complètement de la terre. Seulement, des états meilleurs iront se succédant jusqu'à ce que l'Humanité ait épuisé son énergie évolutive, et que le soleil, qui la vivifie de ses rayons, s'étant éteint, la planète que nous habitons soit convertie en un bolide céleste, ténébreux et glacé !

---

# APPENDICES.

## I

### DE LA PORTÉE DES INFLUENCES COSMIQUES SUR L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ.

Appendice au chapitre VII *la Décadence*, liv. I[er].

Dans un travail intitulé : *El Ascetismo en la Tebaida* et publié en 1876, je tâchais de démontrer l'influence du changement de température dans notre hémisphère sur la décadence de l'antiquité, et par conséquent sur le triomphe de l'ascétisme. Si étrange que puisse paraître cette conclusion, je la tirais des travaux du géomètre Adhémar, lequel fut le premier à rapporter l'idée des périodes glaciaires à la précession des équinoxes de ceux du savant marin F. Julien et du réformateur de la géologie, Lyell.

La somme des jours de printemps et d'été dans l'hémisphère boréal atteint son maximum à l'époque où le périhélie coïncide avec le solstice d'hiver ; alors il en découle, pour l'hémisphère sud, des automnes et des hivers qui atteignent leur maximum de rigueur et qui l'emportent d'autant de jours sur le printemps et l'été, que ces saisons en ont plus à l'hémisphère nord. Mais quand le périhélie coïncide avec le solstice d'été, il advient tout le contraire. Alors, dans notre hémisphère, les hivers sont longs et froids ; la quantité de neige qui tombe est plus considérable, et les glaciers descendent plus bas. Chacune de ces époques revient, dans un hémisphère, chaque 21 000 ans. La précession des équinoxes et le mouvement de la ligne des apsides ont donc déterminé dans notre hémisphère des périodes froides ou chaudes qui se sont alternativement succédé chaque 10 500 ans.

De plus, la variation de l'excentricité de l'orbite que notre planète parcourt autour du soleil a exercé son influence sur les températures terrestres. L'effet produit par cette variation en une différence des saisons s'accentue en raison directe de la majeure excentricité. Cette différence, qui n'est au période présent que de huit jours, peut s'étendre jusqu'à trente-six. Ce phénomène s'est produit, il y a 850 000 ans, ainsi que le pense Lyell en

s'appuyant sur les calculs de Stone, de James Croll et de Carrich Moore. (Voir *Principles of Geology*, 10e édit., 1867.)

La variation de l'obliquité du plan de l'écliptique influence, à ce qu'il paraît, si sensiblement la température de la terre, qu'elle produit, à l'époque où se présente le minimum d'obliquité, une température moyenne telle, qu'elle a pu déterminer la végétation arborescente et vigoureuse du Groënland septentrional à l'époque miocène. Ce fait remonte, selon Lagrange, à 16300 ans. (Il est bon de noter que cette date semble cependant un peu hasardée.)

Tout ceci nous démontre que les divers pays de notre globe n'ont pas eu toujours la même température qui y règne aujourd'hui, puisque, par suite des influences des phénomènes d'attraction, la température, au lieu d'être fixe, évolue lentement, conformément à la variation des mouvements de la terre. M. Hirsch, le directeur de l'observatoire de Neuchâtel, croit que les températures extrêmes peuvent arriver à une très grande différence. En 1248, le périhélie coïncidait avec le solstice d'hiver. L'Europe traversait alors l'époque la plus chaude. La différence était de huit jours en faveur du printemps et de l'été ; 10 500 ans avant cette époque, c'est-à-dire il y a 11 152 ans, l'Europe traversait l'époque froide, l'hiver l'emportant sur l'été, ce qui produisait la descente des glaciers bien au-delà des limites qu'ils observent aujourd'hui.

C'est en m'appuyant sur toutes ces conclusions scientifiques que j'affirmais donc qu'en Egypte, et dans l'Asie antérieure à l'époque des grandes civilisations, régnait une température bien moins chaude que celle d'aujourd'hui. Je notais en même temps que la décadence de ces empires, laquelle va en s'accélérant à mesure qu'ils se rapprochent des temps modernes, devait coïncider avec l'augmentation progressive de la chaleur. Ces peuples se voyaient successivement dominés par des races venues de pays plus septentrionaux, comme les Assyriens et les Babyloniens le furent par les Perses, les Egyptiens par les Grecs. Plus tard, dans notre Occident même, ne voyons-nous pas aussi, à une époque plus rapprochée du maximum de chaleur, l'empire romain tomber vaincu par les barbares du Nord? La décadence, dans chacun de ces empires, allait accompagnée de l'évolution des idées philosophiques ou religieuses, qui s'accentuaient dans le sens de l'absolutisme et du mysticisme. Une noire mélancolie s'emparait des peuples, et des philosophies de désespoir et de lassitude surgissaient, même chez les plus civilisés d'entre eux. Le stoïcisme et l'épicurisme datent de cette époque. L'Humanité proclamait, en Europe comme dans l'Inde, que son but n'était pas dans ce monde, où elle ne voyait pas de conditions d'existence. Des systèmes qui

n'étaient guère que de véritables délires surgissaient de toutes parts. Les illuminés étaient à l'ordre du jour. Les imaginations débordèrent, et les hommes, prenant ce qui se passait dans leur esprit pour ce qui s'était passé dans la création de l'univers, en vinrent à affirmer que le monde était l'œuvre du délire de la Divinité. « Il faut remarquer, écrivais-je dans ledit travail, que l'époque la plus chaude pour notre hémisphère fut l'année 1248, et que le mysticisme et l'ascétisme s'emparent complétement du monde civilisé dès huit siècles avant cette époque, à partir de laquelle ils augmentent jusqu'au treizième siècle. C'est au treizième siècle précisément que le pouvoir théocratique atteignit à son apogée, en triomphant de toutes les hérésies existantes. Le quatorzième siècle est déjà un siècle de folie furieuse et de protestation, puis suivent, tour à tour, la renaissance, la révolution française, la science moderne à tendances positives, etc. »

Le docteur Charbonnier-Debatty dit, dans son travail intitulé: *Maladies et Facultés diverses des mystiques* (Acad. royale de médecine de Belgique, 1875), que les phénomènes du mysticisme ne sont pas possibles au-delà d'une certaine latitude; l'abstinence ne règne pas là où le froid rigoureux exige une grande quantité de carbone. Dans le Nord, point de mysticisme, et point surtout d'ascétisme. Plus on descend vers le sud, plus il se fait remarquer; dans le Midi, les cas en sont fréquents; près des tropiques, ils sont la règle. La température, dans ces pays, fournit au corps humain la chaleur nécessaire qu'il devrait, dans des pays moins chauds, tirer des aliments. On connaît quels sont les effets de la chaleur sur l'esprit humain. Ces natures rêveuses et contemplatives, ces imaginations débordées qui repoussent toute discipline et toute observation précise, sont le propre des climats chauds. Donc, l'abstinence et le mysticisme sont parfaitement déterminés par les degrés de latitude. Il existe une zone *isothermo-mystique* que l'Homme ne peut franchir. Mais cette ligne, par les raisons que nous venons d'exposer, varie, conformément aux modifications des mouvements de la terre. Si nous calculons d'une façon approximative, et d'après les données précédentes, la température de notre hémisphère à la fin de la décadence romaine (troisième siecle), nous verrons que cette zone devait terminer, au nord, vers le 43e parallele, en comprenant la Grèce, le Latium, l'Ibérie, etc. Avant cette époque, vers la fin du cinquième siècle avant Jésus-Christ, elle devait arriver seulement jusqu'en Asie Mineure, au Péloponese, en Sicile et dans l'Ibérie inférieure, que les Romains appelerent Betique, et que nous connaissons sous le nom d'An-

dalousie, limite de ladite zone, qui coïncide avec le 38e parallèle. Au moyen âge, au treizième siècle, la chaleur augmentant, la zone monta plus au nord que le Rhin, à peu près au 50e parallèle. C'est pour cela que nous voyons, aux douzième, treizième et quatorzième siècles, le mysticisme s'étendre jusqu'en Allemagne et jusqu'au nord de la France. A partir de 1248, la chaleur diminue, les glaciers descendent; alors, le mysticisme va disparaissant, et nous voyons que ce sont les nations du Nord qui s'émancipent les premières des pouvoirs théocratiques. En Hollande Spinoza était possible ; les réformateurs se succédaient en Allemagne, l'Angleterre se soustrayait au joug des papes, alors que le Midi était encore tout retentissant de miracles. C'est vers cette époque que sainte Thérèse florissait en Espagne, et, avec elle, toute la littérature mystique. Aujourd'hui, ces états ne sont-ils plus fréquents que chez les peuples qui sont le plus au sud de l'Europe, dans l'Asie méridionale et dans l'Afrique, non par suite d'une grande descente de la zone, mais par l'influence des idées scientifiques.

Il faut remarquer que les plus grands effets du maximum de ces variations de température doivent s'être fait sentir d'une façon plus accentuée un siècle ou deux plus tard, car c'est alors qu'agissent avec toute leur force les causes tout accumulées. Le mois le plus chaud de l'année, c'est celui de juillet ou d'août, et non celui de juin ; l'heure la plus chaude de la journée, c'est celle de deux heures et non celle de midi. C'est ainsi que nous avons attribué en partie la folie du quatorzième siècle au maximum de chaleur que subit l'Europe. Il faut remarquer aussi que bien d'autres influences, en dehors des influences climatologiques, doivent avoir concouru à ce résultat; mais nous ne faisons que nous occuper de celle qui, à notre avis, est la principale.

Postérieurement à cet écrit, nous avons lu dans la *Revue scientifique*, numéro du 26 juillet 1879, un très-savant travail de M. A. d'Assier, lequel rapporte aussi, comme nous, les periodes glaciaires à l'évolution de l'Humanité. Cet auteur, s'appuyant sur la chronologie égyptienne de Manéthon, conservée dans Jules l'Africain, Josèphe, Eusèbe et Georges le Syncelle, sur les récits d'Hérodote et sur les dernières découvertes de l'égyptologie moderne, assigne une antiquité de 15 000 ans aux civilisations égyptiennes. Après quoi, il se pose cette question : « Pourquoi certains peuples de l'Orient se sont-ils révélés à l'Histoire depuis cent cinquante siècles, tandis qu'il y a à peine sept ou huit mille ans les races européennes n'étaient représentées que par des tribus troglodytes ? » Et il répond ainsi : « C'est à la théorie des

époques glaciaires qu'il faut, croyons-nous, demander la raison de cet écart. Privée des hautes montagnes et touchant, par son extrémité méridionale, au tropique du Cancer, l'Egypte a été toujours à l'abri des phénomènes glaciaires. On peut en dire autant des vastes plaines qui découpent le sud de l'Asie, depuis les côtes de la Méditerranée jusqu'à celles de la Chine. Il en est tout autrement de l'Europe : située loin des tropiques et confinant aux mers boréales, elle est en quelque sorte la terre classique des grandes périodes de froid. Le vaste manteau de neige qui recouvre alors la plus grande partie de sa surface arrête le développement de notre espèce. Ce n'est, en effet, qu'après le retrait des derniers glaciers qu'on rencontre dans des lacs, les grottes et tourbières, les premiers vestiges des populations préhistoriques. Aux époques antérieures, on ne trouve que quelques fragments d'ossements humains, et ces débris deviennent de plus en plus rares, à mesure qu'on approche de la base des terrains quaternaires. »

L'auteur explique de la même façon que nous le phénomène de la production et de la décadence des civilisations de l'Iran, de l'Inde, de Babylone, de Ninive et de la Grèce. Le dernier grand hiver qui a sévi sur l'hémisphère boréal, en faisant sentir ses rigueurs aux habitants des hauts plateaux de l'Asie, a dû les obliger à se réfugier vers les plaines qui descendent aux rivages de la Méditerranée, du golfe Persique et de la mer des Indes. Tant qu'a duré l'influence froide des glaciers, la température des pays auxquels ils s'étaient fixés étant fraîche, ces races ont conservé l'activité cérébrale propre aux races fortes du Nord. C'est précisément dans cette longue période que se développèrent les grandes civilisations orientales. A mesure que les neiges reculèrent, la température devint plus chaude ; successivement, les civilisations se raffinèrent, puis s'efféminèrent, et, en succombant après des races plus fortes, elles firent place à la civilisation européenne plus au nord qu'elles, et, partant, plus à l'abri des influences énervantes venues des tropiques. Malgré tout, les chaleurs atteignirent la civilisation européenne ; mais elles l'atteignirent moins que celles de l'Asie et de l'Afrique ; c'est pourquoi, à peine l'époque la plus chaude passée, elle se relève. Mais, si la chaleur ne l'a pas atteinte, c'est le froid qui la déplacera. D'ici à 10 000 années, nos grandes villes du nord et du centre de l'Europe se trouveront couvertes par une épaisse couche de glace ; les villes du sud de la Grèce et de l'Italie, comme celles de l'Andalousie, seront ce que sont aujourd'hui Christiania, Stockholm et les grandes villes de la Sibérie. La Méditerranée sera une mer glaciale et nos descendants, s'appuyant sur des villes, telles que

Cadix, Séville, Malaga et Palerme, étendront leur civilisation dans l'Afrique, ou la mêleront à celle des habitants de ce pays, en même temps que les Américains du Nord seront venus croiser leur race à celle de l'Amérique espagnole, et l'Asie inférieure verra, comme autrefois, briller la civilisation dans ses contrées.

Il convient de remarquer que ces lois géologiques peuvent influer sur la civilisation en produisant le progrès et la décadence dans le type général de cette civilisation même. Par exemple, si, d'après ce qui résulte des recherches anthropologiques, l'Humanité a déjà traversé deux autres périodes de 21 000 années avant la dernière période glaciaire, le déplacement des races, à ces époques où il n'y avait que des sociétés rudimentaires sans civilisation aucune, ne peut avoir produit sur elles que des effets bien différents de ceux de notre dernière époque glaciaire. A la période qui suivra l'actuelle, il est presque sûr que l'homme, avec les moyens de communication perfectionnés et les grandes inventions qu'il a, pourra habiter des climats plus au nord qu'il n'habitait il y a 9 200 années, de même qu'il parvient à supporter les grands froids de la Sibérie. Et quand la période de chaleur sera venue, il ne perdra pas sa civilisation, à cause des grands moyens de transport et de protection qu'il possède contre les rigueurs de la nature. Anciennement, une civilisation déplacée était une civilisation morte ; c'est pourquoi elle s'éteignait parfois sans se déplacer Aujourd'hui, on transporte la civilisation vers des pays et des climats différents, et elle y reste et s'y développe.

## II

### LA VOLONTÉ ET LA MÉMOIRE.

Appendice de la page 238. — « Le groupe supérieur de ces fonctions, *des fonctions intellectuelles et affectives plus ou moins simples, plus ou moins élevées, comme les facultés de sentir et d'avoir conscience de se rappeler, de penser, de vouloir et d'agir...* »

Au fond, la volonté n'est qu'une résultante des phénomènes de l'idéation. Elle consiste en la transformation d'un phénomène ou d'une série de phénomènes de mouvement idéal ou représentatif en phénomènes de mouvement réel, c'est-à-dire en actes. Quand un phénomène d'impression plus ou moins complexe produit une série de phénomènes représentatifs, il s'ensuit un conflit, une lutte entre cette série et d'autres séries qui se produisent en

même temps par des impressions acquises, reproduites en vertu d'une association avec l'impression qui produit la première série. C'est la série la plus énergique, la plus puissante, qui sort triomphante de cette lutte. Et c'est de ce triomphe que dérive la volition, quand la série triomphante tend à se transformer en acte. C'est le commandement impératif du vainqueur.

La différence entre les actions réflexes et la volonté consiste en ce que, dans la volonté, il existe toujours le précédent de sa représentation dans la conscience cérébrale, tandis que, dans les actions réflexes, le phénomène d'activité se produit sans l'intervention de la conscience cérébrale. Il faut remarquer que nous disons cérébrale, car il doit y avoir aussi une conscience, confuse, inférieure si l'on veut, dans les ganglions du grand sympathique, et surtout dans les diverses parties de la moelle épinière. Les équivalences morphologiques du cerveau et de la moelle épinière impliquent, logiquement, des équivalences physiologiques. Il y a par suite divers degrés de conscience correspondant aux divers degrés d'organisation.

Quelque chose d'analogue est ce qui se passe avec la mémoire. Elle n'est qu'une propriété de la substance organisée ; c'est la tendance que cette substance a à la reproduction d'un mouvement reçu ou d'un état subi. Il y a divers degrés de mémoire, selon les divers degrés d'organisation. Les effets permanents de certains virus, la reproduction de certains états pathologiques des tissus, ne sont qu'un cas rudimentaire de mémoire organique ; la guérison de certaines maladies sans aucun médicament n'est que la tendance a fonctionner qu'ont les organes, pareillement à la manière dont ils fonctionnaient avant l'état pathologique, c'est-à-dire encore une sorte de mémoire. L'instinct n'est aussi, en dernier résultat, que la mémoire héréditaire, la tendance à reproduire les actes de ses ancêtres sans en avoir une conscience claire.

## III

### DU SENS AUQUEL NOUS EMPLOYONS LE MOT « CONSCIENCE » DANS LA MORALE

Appendice aux pages 294 à 298.

Nous employons le mot *conscience* au sens de *degré le plus intelligent de la conscience actuelle*, c'est-à-dire comme conscience de la justice. Comme il n'y a aucun état de conscience qui soit complètement dépourvu d'élément intellectuel, la conscience suppose

déjà par elle-même un état supérieur ou inférieur d'intelligence. Quand on prend la conscience sans tenir compte de l'élément intellectuel, on ne fait qu'asservir l'élément de jugement à l'élément de sensibilité. Comme la conscience ne peut être dépourvue de tout élément intellectuel, il arrive que, lorsqu'on ne fait pas dominer celui-ci, c'est un état imparfait ou rudimentaire de l'intelligence qui devient prépondérant. C'est pourquoi, si l'on n'ajoute pas la justice à la conscience, celle-ci ne sert pas à produire la morale. Une série d'antécédents et de conséquents, posée d'avance, peut conduire à des pratiques immorales en parfaite conformité avec la conscience, comme nous l'avons dit à la page 747. Au contraire, tout acte qui s'opposera aux antécédents et aux conséquents préalablement acceptés, produira, dans l'individu, un état de conscience douloureux qu'on appelle *remords*, quoique cet acte ne soit pas mauvais. Un catholique qui ne fait pas ce que lui prescrit l'Eglise éprouve du remords ; de même, un bon musulman qui mange du porc. Ces actes, transgressant en effet la loi particulière de la conscience de chacun, produisent le remords, sans qu'ils soient pourtant immoraux. La conscience ne peut servir de base à la morale qu'en tant que sa loi est l'idée de justice. Que la faculté de sensibilité soit subordonnée à la faculté supérieure de l'intelligence, à la détermination d'équivalences et de différences, c'est la condition qui rendra la morale posssible.

## IV

### DE L'HYPOSTASE FÉMININE DE IAHWEH.

Appendice à la page 367. « *Il est le véritable Dieu du monothéisme, il n'a ni compétiteur ni femme.* »

Il résulte des études exegétiques de M. Ch. Clermont-Ganneau (*Revue critique*, 12 janvier 1880) que Iahweh, le dieu des Israélites, aurait eu, avant la captivité de Babylone, son hypostase féminine, de la même façon que les autres dieux sémites. Cette hypostase est la *Rouah* (son souffle), qui, à cette époque, était considérée comme un être autonome, corporel même. Cet auteur estime que dans un grand nombre de passages bibliques où

apparaît la Rouach, le texte portait primitivement une mention directe de la parèdre femelle de Iahweh, parèdre dont le nom a été systématiquement supprimé. Il croit que cette déesse, forme palestinienne d'Astarté-Anata, a été connue sous le nom de *Qodech* ou *Qadech*. Cet esprit féminin de Iahweh était donc son émanation immédiate, de même que la Tanit de Carthage était celle de Baal-Hammon. L'auteur assimile la Rouach, issue de la bouche et des narines de Iahweh, à l'Athénée sortie de la tête de Zeus, et il fixe sa forme d'après les indications bibliques. Cette forme doit être à la fois anthropomorphe et ornithomorphe. L'oiseau, sous l'aspect d'un épervier, d'une chouette ou d'une *colombe*, rappelle la forme d'abord et ensuite les attributs de la déesse ; il permet aussi d'établir un rapport entre l'Athénée et ses prototypes orientaux. Puis M. Clermont-Ganneau fait remarquer très-justement que dans le langage, de même que dans la plastique des peuples sémites, l'oiseau est l'image de l'âme, comme on le voit pour l'épervier à tête humaine des hiéroglyphes égyptiens. Ainsi l'auteur se propose de démontrer par des monuments iconographiques sémitiques que la Rouach de Iahweh, enlevant au ciel le char d'Elie, doit être représentée comme une divinité féminine ailée, correspondant trait pour trait, acte pour acte, image pour image, à l'Athénée enlevant au ciel Héraclès dans son char. D'après lui, l'évolution de la déesse israélite aurait produit, d'un côté la *Rouach-Qodech*, c'est-à-dire l'Esprit-Saint, et d'autre part une multitude d'entités analogues plus ou moins vagues, comme par exemple le *chem* mystique, et ce qu'on appelle l'ange de Iahweh, être ambigu, au sexe indécis, qui dans le drame divin sert de doublure au dieu et à la déesse retenus. Il s'appuie sur le mémoire de M. Berger, d'après lequel l'ange d'Astarté, qui fait suite à l'ange de Iahweh, offre avec lui un rapport intime. De plus, les anges de Iahweh sont assimilés à ses *rouach*. L'auteur pense qu'il y a là un héritage qu'on a dénaturé en le répartissant entre plusieurs êtres. Nous ne jugeons pas nécessaire une telle hypothèse, l'évolution des dieux ayant produit de semblables dédoublements dans les mythologies de peuples de la même famille. L'époque de l'évolution qui nous occupe, se manifeste à Babylone pendant l'exil. Peut être l'influence perse ne fut-elle pas étrangère à ce mouvement.

Cette théorie vient donc expliquer la formation de l'Esprit-Saint et celle de la Vierge dans la pensée israélite. Le Saint-Esprit Rouach-Qodech, sous forme de blanche colombe, ne fut que la représentation plastique de la mere dans la trinité ; et la Vierge ne serait à son tour qu'un doublet anthropomorphique. Un dédoublement

aurait séparé les deux formes; la figure ailée, moitié femme, moitié oiseau, se serait divisée, la colombe restant au ciel et la femme descendant sur la terre. — La dispute élevée entre certaines sectes chrétiennes primitives vient à l'appui de cette théorie ; celles qui étaient sémitiques soutenaient que l'Esprit-Saint était féminin et qu'il avait formé un couple mystique avec le Khrist. Les Grecs opinaient au contraire que le Saint-Esprit était masculin et qu'il s'était communiqué au Khrist par émanation, en le rapprochant du Logos. C'est en vertu de ces analogies de la Rouah de Iahweh avec l'Astarté et les autres parèdres féminines des dieux sémitiques, que nous avons écrit, à la page 357 : « Toute thèse contient son antithèse, et celle de Zirbanit fut Marie. »

## V

### DE LA TRANSITION DES CULTES PHALLIQUES A L'ASCÉTISME CHRÉTIEN

Appendice au chap. VI, liv. II, p. 421. — « *C'est pourquoi la chair, qui d'abord avait été l'objet d'un culte, fut dès lors stigmatisée. La Nature, qu'on avait divinisée, devient odieuse.* »

La transition du culte de la Nature à l'ascétisme ne fut pas violente ; elle fut le résultat d'une évolution lente du paganisme qui se transformait en monothéisme, pendant que le christianisme apparaissait comme étant encore en quelque sorte une religion de la Nature. La tendance antinaturaliste, le divorce avec ce monde, triompha plus tard. Le Khristos, cette émanation du *dieu bon* des premiers chrétiens alexandrins, à certains égards avait le caractère d'un dieu phallique comme Adon, Tammuz et Osiris. Les premiers chrétiens alexandrins avaient un Evangile, lequel fut commenté plus tard par Papias ; Evangile qu'on trouve cité dans Eusèbe et Clément d'Alexandrie. Cet Evangile, que ce dernier auteur appelle *Protoplaste*, raconte que « lorsque Salomé demandait au Seigneur à quel moment les choses qu'il disait arriveraient (on parlait de son règne), le Seigneur dit : *Quand vous aurez foulé aux pieds le vêtement de la pudeur; quand deux deviendront un, le mâle avec la femme, ni homme ni femme* (Clém. d'Alex., p. 553). Le même auteur dit dans ses *Stromates* (p. 704) : « La philosophie a compris que le Bon est le seul beau... le Logos a fleuri, et il a porté ses fruits dans le paradis, et *il est devenu chair, et il a vivifié ceux qui ont goûté sa douceur, et nous le connaissons seulement par le bois.* » « *Nec absque le-*

*gno nobis venit in cognitionem.* » Puis, Agapius nous apprend que *le Khristos est l'arbre aux pommes*, comme nous allons voir, et les deux affirment que *le pommier, c'est le phallus.* Saint Clément fait cette citation de l'Apôtre : « Quels sont donc ces *deux* et *trois* qui sont unis au nom du Seigneur et *au milieu desquels est le Seigneur?* C'est l'Homme et la femme et le fils qu'il nomme *Trois*, car la femme s'unit à l'homme par Dieu. » « *Quinam sunt autem illi duo et tres qui congregantur in nomine Domini in quorum medio est Dominus? An non virum et mulierem et filium tres dicit, quoniam mulier cum viro per Deum conjungitur.* » Il faut remarquer que, selon M. de Rougé, le phallus, dans les hiéroglyphes égyptiens, est représenté par le nombre 3. Ce fils qui est au milieu de l'homme et de la femme, ce seigneur ne serait autre donc que le phallus ou le *lingam*; c'est pourquoi il est en fête quand l'homme et la femme sont unis. Nous avons vu que, dans un autre passage, saint Clément appelle le dieu fils *le président de la génération* (p. 541 et 542, édit. d'Oxford). En définissant la raison du repos le septième jour, ce docteur produit une étrange correspondance entre les nombres, les organes de la génération et les fonctions de ceux-ci : « Le mariage, dit-il, est une union, et, de même que le mariage produit le fils par l'union de la femme et de l'Homme, de même le nombre six est le produit de l'*impair ternaire qu'on appelle mâle* et du *nombre binaire qu'on appelle femelle.* Le septénaire n'est pas produit, car deux fois trois deviennent six. C'est donc avec raison que le septénaire est considéré sans enfants..... une espèce de repos où l'on ne se marie pas. » (*Strom.*, 811.) Saint Epiphane pensait d'une façon analogue. Plutarque nous raconte encore que Bubaste, la lune sous l'aspect de *vierge* en Egypte, présidait ce nombre 7, lequel signifiait l'inaction du Père.

Dans la rédaction primitive des Epitres de Paul, on lisait : « C'était le fils qui donnait la vie. » Et on trouvait chez l'Apôtre cette étrange imprécation tout à fait osirienne : « Ne soyez pas fornicateurs... Je couperais *les membres du Khristos et je ferais de vous les membres d'une prostituée.* » (I[re] *aux Corinth.*, chap. VI.) — Il faut rapprocher ce passage de celui du Papyrus de Deveria (p. 34, liv. VI ; il s'exprime textuellement ainsi : « Ordre prononcé par la majesté de ce Dieu : « *Faites les mutilations* des « membres du père Osiris, aux corps des méchants, des char-« nels, des déchus. » Les fornicateurs, les impurs étaient, après leur mort, mutilés dans leur membre viril, pour avoir suivi Typhon. Timée de Locres menace aussi les dissolus de ce châtiment.

L'Apôtre dit encore, dans un autre passage : « Evitez les jeunes

veuves qui *ont fait la luxure en Khristos*; elles ne veulent pas renoncer à ce plaisir; qu'elles se marient donc et qu'elles fassent des enfants ». Il faut lire ce texte dans saint Epiphane (p. 67), où l'on trouve textuellement : « *In Christo luxuriatæ sunt... nubere volunt.* » Car les moines ont postérieurement mis à la place « *contra Christum* « ou » *en secouant le joug de Jésus-Christ* », ce qui n'offre pas de sens, du moment que saint Paul prêchait une religion qui consacrait le mariage. Saint Paul ne pouvait donc considérer que cette luxure, effectuée par les veuves pendant qu'elles étaient mariées, était contraire à Jésus-Christ. La rédaction primitive se présente au contraire très-claire du moment que l'on considère l'idée que ces chrétiens, imbus de platonicisme et d'égyptianisme, se faisaient du Christ. Le Christ était pour eux l'émanation du dieu Agathos, laquelle s'incarne en chaque homme en lui donnant, en même temps que l'intelligence, la force, et en produisant la vie par la génération. L'Apôtre ne prêchait-il pas : « *Nous sommes tous membres du Christ?* (I^re^ *aux Corinth.*, chap. VI, v. 15; chap. XII, v. 12 et 27.) Saint Clément, cité par Photius (p. 286), dit que « le fils est appelé *Logos*, qu'il a le même nom que le logos du Père, lequel n'est pas incarné ; il n'est pas le logos du Père, mais *une certaine vigueur, une puissance du Dieu, comme l'écoulement de son logos* devenu intelligence et qui parcourt les cœurs des hommes. » Les Elkhésaïtes, contemporains d'Origène, proclamaient le Khristos supérieur descendu du ciel pour pénétrer le Christ terrestre.

Il y a encore bien d'autres faits et d'autres documents qui témoignent de ce caractère du christianisme primitif à Alexandrie. Agapius, cité par Photius, explique le Christ, Marie et la croix « sans pudeur », comme dit son commentateur. Ce Christ mis en croix et cette Marie ne sont pas, dans Agapius, tels qu'on les décrit dans les Evangiles canoniques. « *Le Christ est l'arbre du paradis,* » et c'est comme tel qu'Agapius le vénère. Et Photius le cite en regardant cette vénération comme blasphème. Il nous apprend que ce chrétien d'Alexandrie, dans un livre dédié à une chrétienne grecque du nom d'Uranie, prêche et qu'il honore le corps du *Khristos mis en croix, le Khristos étant lui-même la croix, le baptême, la sépulture, la résurrection et le jugement.* Photius continue ainsi : « Il déchire la vénérable croix par des termes injurieux, l'appelant par blasphème un trait à faire fuir les Juifs, et il ose dire sans pudeur que cette croix qu'il nomme est digne de vénération comme croix du Christ, signifiant ainsi des choses différentes. Il met en mythologie le corps et le sang du Christ, non celui que les chrétiens connaissent..... (Phot., p. 404, 405 et 406.) Le même Photius, à propos de Lucius Charinus, l'historien des

apôtres, s'écrie : « Il dit des choses légères à propos de la croix... que le Christ n'a jamais été mis en croix, et que le Christ est ami des sexes » (p. 291).

Il paraît que les chrétiens juifs célibataires auraient altéré le sens de ces mots ou l'auraient autrement compris. Il se perdit bien sûr en sortant de Nicée, car il n'était expliqué que de vive voix aux initiés, et ceux-ci n'étaient que les chefs, comme le déclare saint Clément dans ses *Stromates*. Ici il faut rappeler que, même dans les Evangiles canoniques, le Christ dit : « Je suis la vie, » et que le signe de la vie en Egypte était la croix ansée, que porte Osiris, et qui signifiait l'organe mâle et l'organe féminin réunis. Photius, ce patriarche du neuvième siècle, constate que l'on a interpolé les *Stromates* de saint Clément, et il blâme le saint pour le sens qu'il donne au Fils. « Le huitième livre, dit-il, varie non-seulement par le titre, mais encore par la manière dont il commence dans un exemplaire très-ancien, et aussi par le sujet traité, lequel n'est plus le même. » « *In perveteri exemplari hoc opus... verum octavus, cum inscriptione, tam rei subjectæ materia variat.* » (Phot., p. 287). Et il constate dans la page antérieure (286) que saint Clément disait que « *le Fils est parmi les choses créées* » et qu'il « *faisait naître Eve d'Adam* non comme les livres saints, mais *d'une manière obscène et impie* ». Evidemment, saint Clément, dans son huitième livre, devait expliquer le Christ d'une façon qui ne convenait pas aux célibataires triomphateurs de Nicée, partisans du Jésus chaste. Ce sont les catholiques qui auront changé tout un livre dans leur propre intérêt. Du reste, cette affirmation du théologien alexandrin s'accorde fort bien avec celle-ci de Platon : « Le Logos, quand il a pénétré, est cause de création ; il devient chair quand il est devenu sensible. »

Saint Irénée definissait son dieu comme n'étant *ni homme ni femme*, μήτε ἄῤῥεν μήτε θῆλυ ; et, plus tard, Nicomaque de Géraze le considère comme hermaphrodite, c'est-à-dire masculin et féminin à la fois ἀῤῥενόθηλυ. Il existe dans le traité de saint Epiphane sur les *Hérésies* la citation suivante à propos des chrétiens gnostiques : « Les gnostiques et les autres sectes primitives ont des mystères, et l'un des chefs y a mis des actes étranges ; il a introduit certains mystères de saleté et d'écoulement des corps, pour le dire sans manquer à la pudeur, lesquels mystères s'accomplissent de la part des mâles par un bouillonnement, et de la part des femmes par la menstruation mensuelle. Pour accomplir ces mystères, il s'établit des réunions révoltantes. Ces mystères de la vie appartiennent à la connaissance la plus parfaite. » (Vol. I, p. 58.) Le même écrivain raconte que ces gnostiques s'adressaient à la

divinité, et s'écriaient en lui présentant leurs sécrétions impures : « Nous te faisons cette offrande », « et ils s'en nourrissent, ajoute-t-il, ils goûtent les impuretés excessives, et ils disent : *Ceci est le sang du Christ*, ceci est la Pâque. » « *Atque ita tum eo vescuntur, et impurissimas suas sordes degustunt, atque dicunt : Hoc est corpus Christi et hac est pascha. Eodem modo quoties mulier menstruos fluxus patitur..... sanguinem absorbent, atque hic est, inquiunt, sanguis Christi.* » (P. 85.) Puis, il poursuit par l'exposition de ces mystères, et il nous apprend que les évangiles de ces hérétiques disent : « J'ai vu un arbre portant par année douze fruits, et il (le Seigneur) m'a dit : *Voici le bois de vie.* » Selon saint Epiphane, cet arbre et ces pommes voulaient indiquer la menstruation, qui rend la femme apte à produire la vie, et qui se vérifie douze fois par année. « *In Apocriphis dicunt* : *Vidi arborem duodecim fructus quotannis ferentem, et dixit mihi* : *Hoc est lignum vitæ. Idque de menstruis mulierum profluis interpretantur.*» (P.86.) Et plus loin (p. 90) on trouve une allégorie dans laquelle le Seigneur donne lui-même l'exemple de cette offrande et de cette Pâque. En tout ceci il existe une grande analogie avec ce que dit saint Clément que *la première femme a été appelée vie*, et que le Seigneur, *le bois seul l'a fait connaître*. Saint Epiphane en vient à accuser les gnostiques de faire avorter une femme et de communier de son fœtus pilé et assaisonné, en appelant cet acte la Pâque accomplie et parfaite ; mais il faut se méfier de ce que dit cet auteur, car on voit par son style qu'il ne regarde guère à attribuer d'horribles choses à ses adversaires. Cependant dans ces accusations passionnées on trouve toujours un fond de vérité et ici c'est la tendance phallique des sectes primitives qu'il combat.

Comment donc ce caractère du christianisme des Alexandrins disparut-il pour faire place à un caractère diamétralement opposé ?

En Alexandrie, la religion de Sérapis (Osir-Apis) défendait l'accouplement en tout autre jour que le 14 de chaque mois, à la pleine lune ; ce jour-là était sacré, on célébrait la fête du Père et de la Mère, la fête de la vie, et on immolait le cochon ; cet animal était considéré comme l'image de Tiphon et comme la représentation de l'amour irrégulier, de la dissipation en un mot. C'est Hérodote qui nous apprend ces coutumes. On mangeait, à ce jour, la chair du cochon immolé, on buvait du vin, et, après, la loi sacrée prescrivait l'union de l'époux avec son épouse. Pour le reste des jours, cette union était défendue. La raison de tout ceci, nous la trouvons dans ce passage d'Hérodote (*De Iside et de Osiride*) relatif aux prêtres égyptiens. « Ils considèrent la truie comme

une bête immonde, dit l'historien grec, car elle se fait couvrir par le cochon quand la lune commence à défaillir, » et ensuite il explique que la défaillance de la lune était censée être contraire à la génération, ainsi que la lune nouvelle, que l'on personnifiait dans une divinité vierge sous le nom de Bubaste. Seulement, la lune pleine donnait la force génératrice, d'après leurs idées de correspondance entre l'amour des hommes et les amours qu'ils attribuaient aux dieux sidéraux. Dans les hiéroglyphes, on trouve, à l'appui de ces récits d'Hérodote, les dissolus représentés par des cochons, « parce que cet animal a les mêmes mœurs. » (Hor.-Apol., liv. II.)

Sous les Ptolémées, au nome nitriote, les Grecs substituèrent l'agneau au porc. Ils crurent que ce qu'on immolait en ce jour, c'était l'innocence, la chasteté, et non la débauche, et sous l'influence de cette idée ils changèrent de victime.

D'apres Strabon, les gens pauvres qui n'avaient pas d'argent pour acheter un agneau, mangeaient des gâteaux dans lesquels était moulé un agneau. Cette loi morale de la continence qui ne permettait l'accouplement qu'entre le mari et la femme et seulement un jour par mois, fut, à ce qu'il paraît, adoptée par les premiers chrétiens de la Grèce et de l'Egypte, et on fit l'immolation seulement au printemps, en instituant la Pâque. Mais comme, dans ces pays chauds, une continence aussi prolongée devait être difficile, et comme on se jugeait condamné en transgressant la loi, on s'arrêta pour échapper à ce dilemne, à ce dédoublement étrange des partisans de la chasteté absolue et des partisans de la génération, en tout temps et hors de toute règle. Nous avons vu les arguments à l'aide desquels diverses sectes chrétiennes justifiaient cette tendance omnigame. Quant aux ascètes, ils conclurent à la suppression de toute génération afin de ne pas faillir ; et, afin de s'en garantir la pratique, ils se mortifièrent jusqu'à en arriver à la castration, comme Origène. Du reste, cette tendance était conforme au courant de l'époque. Chacun voyait dans la matière la source du mal, et dans la terre une vallée de larmes, un lieu de passage plein de péchés ; pourquoi donc se reproduire ? Les judéo-chrétiens qui formèrent le noyau de ce parti, en faisant concourir l'émanation du dieu bon exclusivement dans la personne de leur Jésus célibataire, et en le proclamant l'apparition unique du Khristos sur la terre, le dépouillèrent complétement de ce caractère *impulseur*, « *Christo impulsore* », et générateur, « *presidens generationem* », qu'il avait chez les chrétiens grecs et egyptiens. Les plus modérés de ces partisans de la continence, selon les *Stromates*, s'appuyaient sur ce passage du Protoplaste : « Le Seigneur était tel,

qu'il condamnait la volupté qui devance le mariage.» (*Strom.*, p. 554.) Les partisans de la chasteté absolue, plus exagérés, condamnèrent même le mariage, en imputant au Seigneur qu'il avait déclaré bien heureux les eunuques, car ils ne peuvent pas enfreindre les lois de la continence. C'est saint Clément qui nous renseigne sur cette dispute. Il nous présente quelques-uns des arguments de Cassien sur ce sujet dans le passage suivant. «Il y a un certain péché, c'est l'unique, ce n'est pas le mariage ; mais il y en a qui soutiennent que *la génération est un péché* et que *le créateur de la génération est le péché lui-même*. Tels sont les arguments de Jules Cassien. » « *Alioqui generationem quoque dicunt peccatorem et creatorem generationis. Talibus argumentis utilitur quoque Julius Cassianus.* » Et il nous rapporte ensuite un passage du livre de Cassien sur la chasteté, où sont exposées les théories de ceux qui considèrent la génération comme le mal. « Que personne ne dise que, parce que nous avons des membres par lesquels le mâle a une forme différente de la femme, celle-ci pour recevoir, et celui-là pour semer, nous avons reçu de Dieu la permission de cohabiter. Si une telle constitution venait de Dieu, vers lequel nous tendons, ce dieu n'aurait pas dit : *Bienheureux les ennuques*. Comment donc ne pas blâmer le Sauveur, s'il nous a transformés et s'il nous a délivrés seulement de l'erreur, et non pas des membres de l'union et des parties honteuses ? »

Ceux qui poursuivaient, comme idéal, la chasteté triomphèrent dans la lutte pour l'existence des diverses sectes chrétiennes phalliques, parce qu'ils se montrèrent plus conformes aux tendances générales de l'époque, ainsi que nous l'avons indiqué. Cependant leur idéal était irréalisable en absolu. C'est pourquoi ceux qui l'emportèrent parmi eux, ce furent les plus modérés, ceux qui admettaient le mariage en faveur de ceux qui ne pouvaient se passer de femme, tout en proclamant plus parfait l'état virginal, ou d'abstinence absolue.

FIN.

## ERRATA.

Page 31, ligne 4, *lisez* : dessèche les plaines, *au lieu de* dessèche les plantes.

Page 57, ligne 14, *lisez* : volonté résultante d'une Intelligence, *au lieu de* volonté ou d'une intelligence.

Page 82, ligne 14, *lisez* : Iacchus, *au lieu de* Bacchus.

Page 86, note 1, ligne 27, *lisez* : de l'Asie antérieure, *au lieu de* de l'Asie mineure.

Page 92, note 3, ligne 2, *lisez* : qui est, *au lieu de* qui était.

Page 94, ligne 27, *lisez* : Comme en Grèce, à Rome, *au lieu de* En Grèce comme à Rome.

Page 131, ligne 22, 23, *lisez* : *la Pierre philosophale de l'Esprit*, *au lieu de* la pierre philosophale.

Page 233, ligne 20, *lisez* : la lumière réfléchie et la lumière réfractée ne sont que deux mouvements divisés; la couleur ne consiste que dans la longueur et la durée de l'ondulation lumineuse, c'est-à-dire aussi du mouvement, etc., *au lieu de* la lumière réfléchie ou la couleur, c'est-à-dire encore du mouvement; la réfraction aussi du mouvement.

Page 237, ligne 29, *lisez* : différence, *au lieu de* divergence.

Page 237, note 1, *lisez* : différents, *au lieu de* divergents.

Page 238, ligne 5, *lisez* : c'est-à-dire avec les mouvements afférents, *au lieu de* c'est-à-dire les mouvements afférents.

Page 238, ligne 9, *lisez* : facultés de sentir et d'avoir conscience, de se rappeler, de penser, de vouloir et d'agir, *au lieu de* facultés de sentir, de se rappeler, etc.

Page 267, note 1, ligne 5, *lisez* : jusqu'à présent, *au lieu de* jusqu'alors.

Page 338, ligne 13, *lisez* : ces espaces, *au lieu de* ses espaces.

Page 417, ligne 23, *lisez* : (AZΩΠ) *au lieu de* (AZΩ).

Page 425, ligne 11, *lisez* : du Lycée, *au lieu de* des Lycées.

Page 432, ligne 15, *lisez* : quelques autres, *au lieu de* quelques.

Page 436, ligne 31, *lisez* : ailes de ténèbres, *au lieu de* ailes des ténèbres.

Page 450, note 1, lignes 2-3, *lisez :* Περὶ Ἀρχῶν d'Origène, et l'ouvrage, *au lieu de* Περί Ἀρχῶν, l'Origine, ouvrage.

Page 481, note 1, ligne 4, *lisez :* Methodius, *au lieu de* Methodus.

Page 497, note 1, ligne 14, *lisez :* Paulianistes, *au lieu de* paulliciens.

Page 519, note, ligne 2, *lisez :* sous la forme, *au lieu de* vous la forme.

Page 520, la 2e note s'applique au renvoi de la première ligne, p. 521.

Page 601, ligne 1, *lisez :* gens du peuple, ou quand, *au lieu de* gens du peuple, quand.

Page 615, note 4, ligne 11, *lisez :* S'estremescust, *au lieu de* L'estremeast.

Page 616, note 3, ligne 3, *lisez :* *De l'Inconstance*, etc., *au lieu de l'Inquisition.*

Page 703, note 1, ligne 14, *lisez :* différence ou l'égalité, *au lieu de* différence de l'égalité.

Page 720, ligne 2, *lisez :* *Quod est jus suum cuique*, *au lieu de Quod est suum jus cuique.*

Page 737, ligne 35, *lisez :* sommeil, *au lieu de* rêve.

Page 764, ligne 20, *lisez :* 11 132, *au lieu de* 11 152.

---

Paris. — Typographie A. Hennuyer, rue d'Arcet, 7.

# CATALOGUE

DES

# LIVRES DE FONDS

DE

# C. REINWALD

Libraire-Éditeur

ET COMMISSIONNAIRE POUR L'ÉTRANGER

*15, rue des Saints-Pères, 15*

## DIVISION DU CATALOGUE



PARIS

**15 Mars 1880**

# PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

**Archives de Zoologie expérimentale et générale.** Histoire naturelle. — Morphologie. — Histologie. — Évolution des animaux. Publiées sous la direction de Henri de Lacaze-Duthiers, membre de l'Institut, professeur d'anatomie et de physiologie comparée et de zoologie à la Sorbonne. Premier volume, 1872; Deuxième volume, 1873; Troisième volume, 1874; Quatrième volume, 1875; Cinquième volume, 1876; Sixième volume, 1877; Septième volume, 1878, grand in-8° avec planches noires et coloriées. Prix du volume, cartonné toile.......................................... 32 fr.

*Le huitième volume* (ou années 1879-1880) est en cours de publication. Prix de la souscription.......................................... 40 fr.

Le 1er cahier du 8e volume est en vente, le 2e et les suivants paraîtront régulièrement.

A partir du huitième volume (ou année 1879-1880) qui comme les autres paraîtra en 4 cahiers trimestriels avec au moins 24 planches par année, le prix d'abonnement a été porté à 40 fr. pour Paris, et 42 fr. pour les départements et l'étranger.

**Revue d'Anthropologie.** Publiée sous la direction de M. Paul Broca, secrétaire général de la Société d'anthropologie, directeur du laboratoire d'anthropologie de l'École des hautes études, professeur à la Faculté de médecine. 1872, 1873 et 1874. — 1re, 2e et 3e année ou vol. I, II et III. Prix de chaque volume.......................................... 20 fr.

Pour la 4e année et les suivantes, s'adresser à M. G. Masson, éditeur.

**Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'Homme.** Revue mensuelle illustrée, fondée par M. G. de Mortillet, 1865 à 1868, dirigée depuis 1869 par M. Émile Cartailhac, avec le concours de MM. P. Cazalis de Fondouce (Montpellier) et E. Chantre (Lyon). Quatorzième année (2e série, tome IX, 1878), formant le 13e volume de la collection entière. Format in-8°, avec de nombreuses gravures. Prix de l'abonnement pour la France et l'étranger. 15 fr.

Prix de la Collection : Tomes I à IV (années 1865-1868), à 15 fr. le volume; tome V (ou 2e série, tome I, 1869), 12 fr.; tome VI (ou 2e série, tome II, 1870-1871), 12 fr. tome VII (ou 2e série, tome III, 1872), 12 fr.; tome VIII (ou 2e série, tome IV, 1873), 12 fr.; tome IX (ou 2e série, tome V, 1874), 12 fr.; tome X (ou 2e série, tome VI, 1875), 12 fr.; tome XI (ou 2e série, tome VII, 1876), 12 fr.; tome XII (2e série, tome VIII, 1877), 15 fr.; tome XIII (2e série, t. IX, 1878), 15 fr.; tome XIV (2e série, t. X, 1879), 15 fr.

Prix de l'abonnement pour le tome XV (2e série, tome XI, 1880), 15 fr.

Les cinq premiers volumes des *Matériaux* ne se vendent pas séparément.

**Bulletin mensuel de la librairie française.** Publié par C. Reinwald et Cie. 1880. 22e année. 8 pages par mois du format in-8°. — Prix de l'abonnement. Paris et la France, 2 fr. 50. Pour l'étranger, le port en sus.

Ce Bulletin paraît au commencement de chaque mois, et donne le titre et les prix des principales nouvelles publications de France, ainsi que de celles en langue française éditées en Belgique, en Suisse, en Allemagne, etc., avec indications des éditeurs et de leurs dépositaires à Paris.

# LE MONDE TERRESTRE

**Au point actuel de la civilisation.** Nouveau Précis de géographie comparée, descriptive, politique et commerciale, avec une introduction, l'indication des sources et cartes, et un répertoire alphabétique, par Charles Vogel, conseiller, ancien chef de cabinet de S. A. le prince Charles de Roumanie, membre des Sociétés de Géographie et d'Économie politique de Paris, membre correspondant de l'Académie royale des sciences de Lisbonne, etc., etc. L'ouvrage entier, formera trois volumes grand in-8°. Il en paraît une livraison par mois. Le premier volume, composé de 13 livraisons. Prix, cartonné à l'anglaise.......................................... 15 fr.

Les livraisons 14 à 28 forment le second volume. — Prix cartonné à l'anglaise.......................................... 18 fr.

La publication du 3e volume se fera par livraisons mensuelles. Le prix de chaque livraison est de.......................................... 1 fr. 25

BIBLIOTHÈQUE

# DES SCIENCES CONTEMPORAINES

PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS

DES SAVANTS ET DES LITTÉRATEURS LES PLUS DISTINGUÉS

PAR LA LIBRAIRIE C. REINWALD.

---

Depuis le siècle dernier, les sciences ont pris un énergique essor en s'inspirant de la féconde méthode de l'observation et de l'expérience. On s'est mis à recueillir, dans toutes les directions, les faits positifs, à les comparer, à les classer et à en tirer des conséquences légitimes. Les résultats déjà obtenus sont merveilleux. Des problèmes qui sembleraient devoir à jamais échapper à la connaissance de l'homme ont été abordés et en partie résolus. Mais jusqu'à présent ces magnifiques acquisitions de la libre recherche n'ont pas été mises à la portée des gens du monde: elles sont éparses dans une multitude de recueils, mémoires et ouvrages spéciaux. Et cependant il n'est plus permis de rester étranger à ces conquêtes de l'esprit scientifique moderne, de quelque œil qu'on les envisage.

De ces réflexions est née la présente entreprise. Chaque traité formera un seul volume, avec gravures quand ce sera nécessaire, et de prix modeste. Jamais la vraie science, la science consciencieuse et de bon aloi, ne se sera faite ainsi toute à tous.

Un plan uniforme, fermement maintenu par un comité de rédaction, présidera à la distribution des matières, aux proportions de l'œuvre et à l'esprit général de la collection.

## CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

Cette collection paraîtra par volumes in-12 format anglais, aussi agréable pour la lecture que pour la bibliothèque; chaque volume aura de 10 à 15 feuilles, ou de 350 à 500 pages. Les prix varieront, suivant la nécessité, de 3 à 5 francs.

## EN VENTE

I. **La Biologie**, par le docteur Letourneau. 2ᵉ édition. 1 vol. de 518 pages avec 112 gravures sur bois. Prix, broché, 4 fr. 50; relié, toile anglaise..... 5 fr.

II. **La Linguistique**, par Abel Hovelacque. 2ᵉ édition. 1 vol. de 454 pages. Prix, broché, 4 fr.; relié, toile anglaise.......................... 4 fr. 50

III. **L'Anthropologie**, par le docteur Topinard, avec préface du professeur Paul Broca. 3ᵉ édition. 1 vol. de 576 pages avec 52 gravures sur bois. Prix, broché, 5 fr.; relié, toile anglaise.......................... 5 fr. 75

IV. **L'Esthétique**, par M. Eugène Véron, directeur du journal *l'Art*. — Origine des Arts. — Le Goût et le Génie. — Définition de l'Art et de l'Esthetique. — Le Style. — L'Architecture. — La Sculpture. — La Peinture. — La Danse. — La Musique. — La Poésie. — Volume de 506 pages. Prix : broché, 4 fr.; relié, toile anglaise.......................... 4 fr. 50

V. **La Philosophie**, par M. André Lefèvre. 1 vol. de 612 pages. Prix, broché, 5 fr.; relie, toile anglaise.......................... 5 fr. 75

(Le tome VI, la Sociologie par le docteur Letourneau paraîtra en mai 1880.)

## *I. — DICTIONNAIRES*

# Nouveau Dictionnaire universel
DE LA
# LANGUE FRANÇAISE
**Rédigé d'après les travaux et les Mémoires des membres**
## DES CINQ CLASSES DE L'INSTITUT
**enrichi d'exemples**
**EMPRUNTÉS AUX ÉCRIVAINS, AUX PHILOLOGUES ET AUX SAVANTS LES PLUS CÉLÈBRES**
**DEPUIS LE XVIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS**
**Par M. P. POITEVIN**
Auteur du *Cours théorique et pratique de langue française*, adopté par l'Université.
NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.
2 volumes in-4°, imprimés sur papier grand raisin.
**Prix de l'ouvrage complet : 40 fr.**
Relié en demi-maroquin très-solide : 50 fr.

## DICTIONNAIRE GÉNÉRAL
# DES TERMES D'ARCHITECTURE
EN FRANÇAIS, ALLEMAND, ANGLAIS ET ITALIEN
**par DANIEL RAMÉE**
Architecte, auteur de l'*Histoire générale de l'architecture*.
Un volume in-8°.......................................... 8 fr.
(Pour l'*Histoire générale de l'Architecture*, voir page 18.)

## DICTIONNAIRES TAUCHNITZ-ÉDITION

# DICTIONNAIRE TECHNOLOGIQUE
DANS LES LANGUES
## FRANÇAISE, ANGLAISE ET ALLEMANDE
**Renfermant les termes techniques usités dans les arts et métiers et dans l'industrie en général**
**Rédigé par M. Alexandre TOLHAUSEN**
Traducteur près la Chancellerie des brevets de Londres
**Revu et augmenté par M. Louis TOLHAUSEN**
Consul de France à Leipzig.

Ire partie : *Français-allemand-anglais*. 1 vol. in-12 de 825 et XII pages.
IIe partie : *Anglais-allemand-français*. 1 vol. in-12 de 848 et XIV pages.
IIIe partie : *Allemand-français-anglais*. 1 vol. in-12 de 948 et XII pages.
Prix de chaque volume broché.......... 10 fr.
La 2e édition du tome I est augmentée d'un nouveau supplément.

## SUITE DES DICTIONNAIRES TAUCHNITZ-ÉDITION

**A complete Dictionary of the English and French Languages** for general use, withe the Accentuation and a litteral Pronunciation of every word in both languages. Compiled from the best and most approved English and French authorities, by W. James and A. Molé. In-12. Broché.................. 7 fr.

**A complete Dictionary of the English and Italian Languages** for general use, with the Italian Pronunciation and the Accentuation of every word in both languages and the Terms of Sciences and Art, Mechanics, Railways, Marine, etc. Compiled from the best and most recent English and Italian Dictionaries, by W. James and Gius. Grassy. In-12. Broché........... 6 fr.

**A complete Dictionary of the English and German Languages** for general use. Compiled with special regard to the elucidation of modern litterature, the Pronunciation and Accentuation after the principles of Walker and Heinsius, by W. James. In-12. Broché.................................. 5 fr.

---

**Dictionnaire français-anglais et anglais-français**, par Wessely. 1 vol. in-16.......................................................... 2 fr.
Cartonné toile..... 2 fr. 50

**Dictionnaire anglais-allemand et allemand-anglais**, par Wessely. 1 vol. in-16.......................................................... 2 fr.

**Dictionnaire anglais-italien et italien-anglais**, par Wessely. 1 volume in-16.......................................................... 2 fr.

**Dictionnaire italien-allemand et allemand-italien**, par Locella. 1 volume in-16.......................................................... 2 fr.

**Dictionnaire anglais-espagnol et espagnol-anglais**, par Wessely et Gironés. 1 vol. in-16...................................................... 2 fr.

**Dictionnaire allemand-français et français-allemand**, de J. E. Wessely. 1 vol. in-16 de 466 pages, se vend relié en toile, édition classique... 1 fr.
Relié en toile anglaise.................................... 2 fr.

Ce dernier dictionnaire est rédigé et imprimé avec le plus grand soin. C'est la première fois qu'on peut offrir un Dictionnaire allemand complet, et si parfaitement approprié à l'usage des Établissements d'Instruction primaire et secondaire, à un prix aussi modique.

Pour faciliter l'approvisionnement des Écoles et Établissements d'Instruction publique, tous les Libraires de France sont mis en état de fournir ce livre au même prix de 1 franc par exemplaire, cartonnage classique.

---

## *II. — SCIENCES NATURELLES*

# OUVRAGES DE CH. DARWIN

**L'Origine des Espèces** au moyen de la sélection naturelle ou la lutte pour l'existence dans la nature, traduit sur l'édition anglaise définitive par Edmond Barbier. 1 volume in-8°. Cartonné à l'anglaise.................. 8 fr.

**De la Variation des Animaux et des Plantes** sous l'action de la domestication, traduit de l'anglais par J.-J. Moulinié, préface par Carl Vogt. 2 vol. in-8°, avec 43 grav. sur bois. Cart. à l'anglaise...................... 20 fr.

**La Descendance de l'Homme et la Sélection sexuelle.** Traduit de l'anglais par Edmond Barbier, préface de Carl Vogt. 1 vol. in-8° avec grav. sur bois.

Cette nouvelle traduction est sous presse; elle ne formera qu'un seul volume in-8° et sera du prix de 12 fr. 50 cartonné toile.

**De la Fécondation des Orchidées** par les insectes et du bon résultat du croisement. Traduit de l'anglais par L. Rérolle. 1 vol. in-8° avec 34 grav. sur bois. Cart. à l'anglaise............................................ 8 fr.

**L'Expression des Émotions** chez l'homme et les animaux. Traduit par Samuel Pozzi et René Benoit. 2° édition, revue. 1 vol. in-8°, avec 21 grav. sur bois et 7 photographies. Cartonné à l'anglaise ...................... 10 fr.

**Voyage d'un Naturaliste autour du Monde,** fait à bord du navire *Beagle*, de 1831 à 1836. Traduit de l'anglais par E. Barbier. 1 vol. in-8° avec gravures sur bois. Cart. à l'anglaise ........................................ 10 fr.

**Les Mouvements et les Habitudes des Plantes grimpantes.** Ouvrage traduit de l'anglais sur la deuxième édition par le docteur Richard Gordon. 1 vol. in-8° avec 13 figures dans le texte. Cart. à l'anglaise............ 6 fr.

**Les Plantes insectivores,** ouvrage traduit de l'anglais par Edm. Barbier, précédé d'une introduction biographique et augmenté de notes complémentaires par le professeur Charles Martins. 1 vol. in-8° avec 30 figures dans le texte. Cartonné à l'anglaise........................................ 10 fr

**Des Effets de la Fécondation croisée et directe dans le règne végétal.** Traduit de l'anglais par le docteur Ed. Heckel, professeur à la Faculté des sciences de Marseille. 1 vol. in-8°. Cartonné à l'anglaise......... 10 fr.

**Des différentes Formes de Fleurs** dans les plantes de la même espèce. Ouvrage traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur et annoté par le Dr Ed. Heckel, précédé d'une préface analytique du professeur Coutance. 1 vol. in-8° avec 15 gravures dans le texte. Cartonné à l'anglaise...... 8 fr

---

# LA SÉLECTION NATURELLE

ESSAIS

**par Alfred-Roussel WALLACE**

TRADUITS SUR LA 2° ÉDITION ANGLAISE, AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

**par Lucien de CANDOLLE**

1 vol. in-8° cartonné à l'anglaise...................... 8 fr.

# OUVRAGES DE ERNEST HAECKEL

Professeur de Zoologie à l'Université d'Iéna.

**Histoire de la Création des Êtres organisés d'après les lois naturelles.** Conférences scientifiques sur la doctrine de l'évolution en général et celle de Darwin, Goethe et Lamarck en particulier, traduites de l'allemand par le Dr Letourneau et précédées d'une introduction par le prof. Ch. Martins. Deuxième édition. 1 vol. in-8° avec 15 planches, 19 gravures sur bois, 18 tableaux généalogiques et une carte chromolithogr. Cart. à l'angl...... 15 fr.

**Anthropogénie** ou **Histoire de l'évolution humaine.** Leçons familières sur les principes de l'embryologie et de la philogénie humaines. Traduit de l'allemand sur la 2e édition par le Dr Ch. Letourneau. Ouvrage contenant 11 pl., 210 grav. et 36 tableaux généalogiques. 1 vol. in-8°. Cart. à l'anglaise. 18 fr.

**Le Règne des Protistes.** Aperçu sur la Morphologie des êtres vivants les plus inférieurs suivi de la classification des protistes, traduit de l'allemand et précédé d'une introduction de 64 pages par Jules Soury. Ouvrage contenant 58 gravures sur bois. Broché, 5 fr.; cartonné à l'anglaise............. 6 fr.

(Notre édition du *Règne des Protistes* est la seule qui soit précédée de l'introduction complète de 64 pages de M. J. Soury.)

# OUVRAGES DE CARL VOGT

Professeur à l'Academie de Genève, President de l'Institut genevois.

**Lettres physiologiques.** Première édition française de l'auteur. 1 vol. in-8° de 754 pages, 110 gravures sur bois. Cartonné toile................. 12 fr. 50

**Leçons sur les animaux utiles et nuisibles,** les bêtes calomniées et mal jugées. Traduites de l'allemand par M. G. Bayvet, revues par l'auteur et accompagnées de gravures. Nouvelle édition. Ouvrage couronné par la Société protectrice des animaux. 1 vol. in-12. Cartonné.................. 3 fr. 50

**Leçons sur l'Homme,** sa place dans la creation et dans l'histoire de la terre. Traduites par J. J. Moulinie. 2e édition, revue par M. Edmond Barbier. 1 vol. in-8°, avec gravures intercalées dans le texte. Cartonne toile......... 10 fr.

**La Provenance des Entozoaires** de l'homme et de leur évolution. Conférence faite au Congrès international des sciences médicales à Genève, le 15 septembre 1877. Gr. in-8 avec 61 figures dans le texte.................... 2 fr.

# OUVRAGES DU Dr L. BUCHNER

**L'Homme selon la Science,** son passé, son présent, son avenir, ou D'où venons-nous? — Qui sommes-nous? — Où allons-nous? Exposé très simple, suivi d'un grand nombre d'éclaircissements et remarques scientifiques, traduit de l'allemand par le docteur Letourneau, orné de nombreuses gravures sur bois. Troisième édition. 1 vol. in-8°.......................................... 7 fr.

**Force et Matière,** études populaires d'histoire et de philosophie naturelles. Ouvrage traduit de l'allemand avec l'approbation de l'auteur. 5e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-8°....................................... 5 fr.

**Conférences sur la Théorie darwinienne** de la transmutation des espèces et de l'apparition du monde organique. Application de cette théorie à l'homme, ses rapports avec la doctrine du progrès et avec la philosophie matérialiste du passé et du présent. Traduit de l'allemand avec l'approbation de l'auteur, d'après la seconde édition, par Auguste Jacquot. 1 vol. in-8°.......... 5 fr.

# MANUEL D'ANATOMIE COMPARÉE

**par CARL GEGENBAUR**

Professeur à l'Université de Heidelberg.

AVEC 319 GRAVURES SUR BOIS INTERCALÉES DANS LE TEXTE

TRADUIT EN FRANÇAIS SOUS LA DIRECTION DE

**CARL VOGT**

Professeur à l'Académie de Genève, président de l'Institut genevois.

1 volume gr. in-8°. Broché, 18 fr.; cartonné à l'anglaise, 20 fr.

---

# LE LIVRE DE LA NATURE

OU

**Leçons élémentaires** de Physique, d'Astronomie, de Chimie, de Minéralogie de Géologie, de Botanique, de Physiologie et de Zoologie, par le docteur Frédéric Schödler. Traduit sur la 18° édition allemande, par Adolphe Scheler. et Henri Welter. 2 volumes in-8° avec 1026 gravures dans le texte, 2 cartes astronomiques et 2 planches coloriées. Broché........................ 12 fr
Relié, toile tr. jaspée, 14 fr. Relié, avec plaque spéciale et tr. dorées. 16 fr.

On vend séparément :

Le *Tome II* contenant Les Éléments de Minéralogie, de Géologie, de Botanique de Physiologie et de Zoologie. 1 vol. avec 656 fig. et 2 planch. coloriées. Broché. [illegible]

Éléments de Botanique. In-8° avec 237 gravures. Broché.................. 2 fr [illegible]

Éléments de Physiologie et de Zoologie. In-8° avec 224 pages. Broché... 4 fr

---

## EMBRYOLOGIE ou TRAITÉ COMPLET

DU

# DÉVELOPPEMENT DE L'HOMME

## ET DES ANIMAUX SUPÉRIEURS

**par Albert KÖLLIKER**

Professeur d'anatomie à l'Université de Wurzbourg.

TRADUCTION FAITE SUR LA DEUXIÈME ÉDITION ALLEMANDE

**par Aimé Schneider**

Professeur à la Faculté des sciences de Poitiers.

*Revue et mise au courant des dernières connaissances par l'auteur avec une préface*

**par H. de LACAZE-DUTHIERS**

Membre de l'Institut de France.

SOUS LES AUSPICES DUQUEL LA TRADUCTION A ÉTÉ FAITE.

Cette traduction parait en 10 cahiers, dont les 4 premiers sont en vente au prix de 2 fr [illegible] En prenant le premier cahier on s'engage pour l'ouvrage entier et on paie d'avance le 10° cahier. Après la publication de l'ouvrage entier, son prix sera augmenté et fixé à 30 [illegible]

---

# ELÉMENTS D'EMBRYOLOGIE

PAR

**M. FOSTER et Francis BALFOUR**

Ouvrage contenant 71 gravures sur bois, traduit de l'anglais

**par le Dr E. ROCHEFORT**

1 vol. in-8°. Cartonné à l'anglaise...... 7 fr.

RECHERCHES SUR LA PRODUCTION ARTIFICIELLE DES

# MONSTRUOSITÉS

OU ESSAIS DE TÉRATOGÉNIE EXPÉRIMENTALE

**par M. Camille DARESTE**

Docteur ès sciences et en médecine, professeur à la Faculté des sciences de Lille, Lauréat de l'Institut.

1 vol. gr. in-8° avec 16 planches chromolithogr. Cart. à l'angl... 18 fr.

# HISTOIRE DES MONSTRES

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

**Par le docteur Ernest MARTIN**

1 vol. in-8°. Broché................................... 7 fr.

# LES INSECTES ET LES FLEURS SAUVAGES

LEURS RAPPORTS RÉCIPROQUES

**Par sir John LUBBOCK, M. P. — Traduit par Edmond BARBIER**

1 vol. in-12 avec 131 gravures dans le texte. Broché, 3 fr.
Relié toile angl., plaque spéciale. 4 fr.

DE L'ORIGINE

ET

# DES MÉTAMORPHOSES DES INSECTES

PAR SIR JOHN LUBBOCK, M. P.

**Traduit par Jules GROLOUS**

1 vol. in-12 avec de nombreuses gravures dans le texte. Broché, 3 fr.
Relié toile anglaise, plaque spéciale, 4 fr.

ARCHIVES

DE

# ZOOLOGIE EXPÉRIMENTALE ET GÉNÉRALE

HISTOIRE NATURELLE — MORPHOLOGIE — HISTOLOGIE — ÉVOLUTION DES ANIMAUX

publiées sous la direction de

HENRI DE LACAZE-DUTHIERS

Membre de l'Institut, professeur d'anatomie et de physiologie comparée et de zoologie à la Sorbonne.

I^re^ année, 1872. — II^e^ année, 1873. — III^e^ année, 1874. — IV^e^ année, 1875. — V^e^ année, 1876. — VI^e^ année, 1877. — VII^e^ année, 1878, formant chacune un volume grand in-8° avec planches noires et coloriées. Prix du volume, cartonné toile....................................................... 32 fr.

A partir du 8° volume (année 1879-1880), le prix de l'abonnement, par volume ou année de quatre cahiers, avec au moins 24 planches, est pour Paris, 40 fr.; — les départements, 42 fr.; — l'étranger, le port en sus.

**BROCA** (Prof. P.). — **Mémoires d'Anthropologie,** de Paul Broca. T. I, II et III 3 vol. in-8°, avec cartes et grav. Prix de chaque vol., cart. à l'angl. 7 fr. 50

Le tome III se vend séparément sous le titre: *Mémoires d'Anthropologie zoologique et biologique*, broché, 7 fr. 50.

**CASSELMANN** (A.). — **Guide pour l'analyse de l'urine,** des sédiments et des concrétions urinaires au point de vue physiologique et pathologique, par le docteur Arthur Casselmann. Traduit de l'allemand, avec l'autorisation de l'auteur, par G. E. Strohl. Brochure in-8°, avec 2 planches.................. 2 fr.

**Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques.** Compte rendu de la 2e session tenue à Paris, en 1867. 1 vol. gr. in-8°, avec 91 gravures sur bois intercalées dans le texte.......................... 12 fr.

**DALLY** (N.). — **La Cinésiologie, ou la Science du Mouvement** dans ses rapports avec l'éducation, l'hygiène et la thérapie. Etudes historiques, théoriques et pratiques, par N. Dally. In-8° avec 6 planches...................... 10 fr.

**DESOR** (E.) et P. de **LORIOL**. — **Échinologie helvétique. Monographie des Échinides fossiles de la Suisse,** par E. Desor et P. de Loriol. Échinides de la période jurassique. 1 vol. in-4°, atlas in-fol. de 61 planch. Cart. 160 fr.

L'ouvrage a été publié en 16 livraisons à 10 fr.

**GORUP-BESANEZ** (E.). — Traité d'Analyse zoochimique qualitative et quantitative. Guide pratique pour les recherches physiologiques et cliniques, par E. Gorup-Besanez, professeur de chimie à l'université d'Erlangen. Traduit sur la troisième édition allemande et augmenté par le Dr L. Gautier. 1 vol. gr. in-8°, avec 138 fig. dans le texte. Cart. à l'anglaise............. 12 fr. 50

**HOUZEAU** (J. C.). — **Études sur les Facultés mentales des Animaux** comparées à celles de l'homme, par J. C. Houzeau, membre de l'Académie de Belgique. 2 vol. in-8°. (Mons.)...................................... 12 fr.

**HUXLEY** (le Prof.). — **Leçons de Physiologie élémentaire,** par le professeur Huxley, traduites de l'anglais par le docteur Dally. 1 vol. in-12, avec de nombreuses figures dans le texte. Broché, 3 fr. 50; relié, toile............ 4 fr.

**ISNARD** (le Dr Félix). — **Spiritualisme et Matérialisme,** par le Dr Félix Isnard. 1 vol. in-12. Broché........................................ 3 fr.

**KALTBRUNNER** (D.). — **Manuel du Voyageur,** par D. Kaltbrunner, membre de la Société de géographie de Genève. Avec 280 figures intercalées dans le texte et 24 planches hors texte. 1 vol. in-8°, élégamment cartonné (Zurich)........................................................ 15 fr.

**KÉKULÉ** (Aug.) et O. **WALLACH**. — **Tableaux servant de guide dans l'enseignement de l'Analyse qualitative,** traduits de l'allemand par Jean Krutwig. Brochure in-8° contenant 16 tableaux.................. 2 fr. 50

**LABARTHE** (P.). — **Les Eaux minérales et les Bains de mer de la France.** Nouveau guide pratique du médecin et du baigneur, par le docteur Paul Labarthe. Précédé d'une Introduction par le professeur A. Gubler. 1 vol. in-12. Broché, 4 fr.; relié toile .................................. 5 fr.

**LE HON** (H.). — **L'Astronomie, la Météorologie et la Géologie,** mises à la portée de tous, par H. Le Hon, 6e édit.; 80 grav. 1 vol. in-12....... 5 fr.

**LETOURNEAU** (le Dr Ch.). — **La Biologie,** par le docteur Ch. Letourneau. 2e édit. 1 vol. in-12 de 518 pages, avec 112 grav. Broché, 4 fr. 50; relié. 5 fr.

Fait partie de la *Bibliothèque des Sciences contemporaines*, voir p. 3.

—— **Physiologie des Passions,** par Ch. Letourneau. 2e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-12 de 392 pages. Broché, 3 fr. 50; relié............ 4 fr. 50

—— **Science et Matérialisme,** 1 vol. in-12 de 480 pages. Broché, 4 fr. 50; cartonné toile............................................... 5 fr. 25

**MAGNUS** (Hugo). — **Histoire de l'Évolution du sens des couleurs,** par Hugo Magnus, professeur d'ophthalmologie à l'Université de Breslau, avec une introduction par Jules Soury. 1 volume in-12. Broché.................. 3 fr.

**MARCOU** (J.). — **De la Science en France,** par J. Marcou. 1 v. in-8°...... 5 fr.

**MAUDSLEY** (Henry). — **Physiologie de l'esprit,** par Henry Maudsley, traduit de l'anglais par Alex. Herzen. 1 vol. in-8° cartonné.................. 10 fr.

**MOHR** (Fr.). — **Toxicologie chimique.** Guide pratique pour la détermination chimique des poisons, par le docteur Frédéric Mohr, professeur à l'Université de Bonn. Traduit de l'allemand par le docteur L. Gautier. 1 vol. in-8°, avec 56 gravures dans le texte. Broché.............................. 5 fr.

**REICHARDT** (E.). — **Guide pour l'analyse de l'Eau,** au point de vue de l'hygiène et de l'industrie. Précédé de l'examen des principes sur lesquels on doit s'appuyer dans l'appréciation de l'eau potable, par le docteur E. Reichardt, professeur à l'Université d'Iéna. Traduit de l'allemand par le docteur G. E. Strohl. In-8°, avec 31 fig. dans le texte. Broché..... 4 fr. 50

**ROSSI** (D. C.). — **Le Darwinisme et les Générations spontanées,** ou Réponse aux réfutations de MM. P. Flourens, de Quatrefages, L. Simon, Chauvel, etc., suivie d'une lettre de M. le Dr F. Pouchet, par D. C. Rossi. 1 vol. in-12. 2 fr. 50

**SCHLESINGER** (R.). — **Examen microscopique et microchimique des fibres textiles,** tant naturelles que teintes, suivi d'un essai sur la Caractérisation de la laine régénérée (shoddy), par le docteur Robert Schlesinger. Préface du docteur Emile Kopp. Trad. par L. Gautier. In-8°, 32 gravures. 4 fr.

**SCHMID** (Ch.) et **F. WOLFRUM.** — **Instruction sur l'Essai chimique des médicaments,** à l'usage des Médecins, des Pharmaciens, des Droguistes et des élèves qui préparent leur dernier examen de pharmacien, par le docteur Christophe Schmid et F. Wolfrum. Traduit par le Dr G. E. Strohl. 1 vol. gr. in-8°. Cart. à l'angl.......................................... 6 fr.

**STAEDELER** (G.). — **Instruction sur l'Analyse chimique qualitative des substances minérales,** par G. Staedeler, revue par H. Kolbe, traduite, sur la 6e éd. allemande, par le Dr L. Gautier, avec gravure et tableau spectral. In-12. Cart. à l'angl.............................................. 2 fr. 50

**TOPINARD** (le Dr P.). — **L'Anthropologie,** par le Dr Paul Topinard. 3e éd., avec une préface du prof. Paul Broca. 1 vol. in-12 de 576 p., avec 52 figures intercalées dans le texte. Broché, 5 fr.; relié, toile anglaise....... 5 fr. 75

*Fait partie de la Bibliothèque des Sciences contemporaines,* voir p. 3.

---

## *III. — HISTOIRE, POLITIQUE, GÉOGRAPHIE, ETC.*

# L'ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE

DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

THÉORIE DU PROGRÈS

**Par M. G. de MOLINARI**

membre correspondant de l'Institut

1 vol. in-8° de 480 pages. Broché.......................... 6 fr.

---

# L'HOMME A TRAVERS LES AGES

ESSAI DE CRITIQUE HISTORIQUE

**Par André LEFÈVRE,** auteur de la *Philosophie*

1 vol. in-12 de 418 pages. Broché, 3 fr. 50; relié toile anglaise...... 4 fr.

**Catalogue de l'Exposition archéologique du département de la Savoie** à l'Exposition universelle de Paris de 1878, par M. le comte Costa de Beauregard et M. A. Perrin, conservateur du musée départemental de Chambéry. In-4° de 70 pages avec 21 photographiques........................ 25 fr.

**CARTAILHAC** (Émile). — **L'Age de pierre** dans les souvenirs et superstitions populaires. Brochure gr. in-8 avec 68 gravures et 2 planches....... 3 fr. 50

**JEANJEAN** (A.). — **L'Homme et les Animaux des cavernes des Basses-Cévennes,** par M. Adrien Jeanjean. In-8°, avec planches. (Nîmes.)..... 2 fr. 50

**LEPIC** (Le Vic.). — **Les Armes et les Outils préhistoriques** reconstitués. Texte et gravures par le vicomte Lepic. Grand in-4° de 24 planches à l'eau-forte, avec texte descriptif.............................................. 12 fr.

— **Grottes de Savigny,** communes de la Biolle, canton d'Albens (Savoie), par M. le vicomte Lepic. In-4°, avec 6 planches lithographiées............ 9 fr.

**LEPIC** (le vicomte) et J. de **LUBAC**. — **Stations préhistoriques de la vallée** du Rhône, en Vivarais, Châteaubourg et Soyons. Notes présentées au Congrès de Bruxelles dans la session de 1872, par MM. le vicomte Lepic et Jules de Lubac. In-folio, avec 9 planches. (Chambéry.)........................ 9 fr.

**MORTILLET** (G. de). — **Le Signe de la croix avant le christianisme,** avec 117 gravures sur bois, par M. Gabriel de Mortillet. In-8°.............. 6 fr.

— **Origine de la Navigation et de la Pêche,** par Gabriel de Mortillet. 1 vol. in-8°, orné de 38 figures.............................................. 2 fr.

**NILSSON** (S.). — **Les Habitants primitifs de la Scandinavie.** Essai d'ethnographie comparée, matériaux pour servir à l'histoire de l'homme, par Sven Nilsson, professeur à l'Université de Lund. 1re partie : L'Age de pierre, traduit du suédois sur le manuscrit de la 3e édition préparée par l'auteur. 1 vol. grand in-8°, avec 16 planches. Cartonné.................................. 12 fr.

**SCHLIEMANN** (H.). — **Ithaque. — Le Péloponèse. — Troie.** Recherches archéologiques, par Henry Schliemann. 1 vol. in-8°, 4 gravures lithographiées et 2 cartes.................................................. 5 fr.

**SCHMIDT** (Valdemar). — **Le Danemark à l'Exposition universelle de 1867.** Etudié principalement au point de vue de l'archéologie. In-8°.......... 4 fr.

---

## V. — *LITTÉRATURE*

# COMME UNE FLEUR

### AUTOBIOGRAPHIE

**Traduite de l'anglais (de Miss BROUGHTON) par Auguste de VIGUERIE**

SECONDE ÉDITION REVUE

1 vol. in-12, imprimé avec encadrement en couleur

Broché, 4 fr. — Relié toile angl., tr. dor. et plaque spéciale, 5 fr.

---

**BRÉMER** (F.). — **Hertha, ou l'Histoire d'une âme,** par Frédérica Brémer. Traduit du suédois, avec l'autorisation de l'auteur et des éditeurs, par M. A. Geffroy. 1 vol. in-12.............................................. 3 fr. 50

**BRET-HARTE.** — **Scènes de la vie californienne** et Esquisse de mœurs transatlantiques, par Bret-Harte, traduites par M. Amédée Pichot et ses collaborateurs de la Revue britannique. 1 vol. in-12.............................. 2 fr.

**BUCHNER** (A.). — **Étude sur lord Byron,** par Alexandre Buchner. Brochure in-8°........................................................ 75 c.

**Choix de Nouvelles russes,** de Lermontoff, de Pouschkine, Von Wiesen, etc. Traduit du russe par M. J. N. Chopin, auteur d'une *Histoire de Russie*, de *l'histoire des révolutions des peuples du Nord*, etc. 1 vol. in-12...... 2 fr.

**DELTUF** (P.). — **Les Tragédies du foyer,** par P. Deltuf. 1 vol. in-12...... 2 fr.

**GOLOVINE** (I.). — **Mémoire d'un Prêtre russe,** ou la Russie religieuse, par M. Ivan Golovine. 1 vol. in-8°.................................... 7 fr.

**HEYSE** (P.). — **La Rabbiata et d'autres Nouvelles,** par Paul Heyse, traduites de l'allemand par MM. G. Bayvet et E. Jonveaux. 1 vol. in-12........ 2 fr.

**Impressions de voyage d'un Russe en Europe.** 1 vol. in-12....... 2 fr. 50

**MARSH** (Mrs.). — **Emilia Wyndham,** par l'auteur de « Two old men's tales; Mount Sorel, etc. » (Mrs. Marsh). Traduit librement de l'anglais. 2 vol. in-12 réunis en un seul............................................. 5 fr.

**MÜLLER** (O.). — **Charlotte Ackermann.** Souvenirs de la vie d'une actrice au XVIII° siècle, par M. Otto Müller, traduction de J.-Jacques Porchat. 1 vol. in-8°........................................................ 2 fr.

**ONIMUS** (le D^r^). — **La Psychologie dans les drames de Shakspeare,** par le docteur Onimus. Brochure de 24 pages............................ 1 fr. 50

**POMPERY** (E. de). — **La Vie de Voltaire.** L'homme et son génie. 1 vol. in-12. Broché...................................................... 2 fr.

**STRAUSS** (David-Frédéric). — Voltaire. Six conférences par David-Frédéric Strauss. Ouvrage traduit de l'allemand sur la troisième édition par Louis Narval, précédé d'une lettre-préface du traducteur à M. E. Littré. 1 vol. in-8°. Broché...................................................... 7 fr.

**VOLTAIRE.** — **Œuvres choisies.** Édition du centenaire (30 mai 1878). 1 vol. in-12 de 1000 pages avec portrait de Voltaire..................... 2 fr. 50

**WITT** (M^me^ de). — **La Vie des deux côtés de l'Atlantique,** autrefois et aujourd'hui, traduit de l'anglais par M^me^ de Witt. 1 vol. in-12.......... 2 fr.

## *VI. — PHILOSOPHIE*

# HISTOIRE DU MATÉRIALISME

ET

## CRITIQUE DE SON IMPORTANCE A NOTRE ÉPOQUE

**Par F. A. LANGE**

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE MARBOURG.

**Traduit de l'allemand sur la deuxième édition, avec l'autorisation de l'auteur,**

**par B. Pommerol**

avec une introduction par D. NOLEN, Prof. à la Faculté des lettres à Montpellier.

2 vol. in-8° cartonnes à l'anglaise....... 20 fr.

# ORIGINE

ET

# DÉVELOPPEMENT DE LA RELIGION

ÉTUDIÉS

A LA LUMIÈRE DES RELIGIONS DE L'INDE

*Leçons faites à Westminster-Abbey*

**par J. Max MÜLLER**

TRADUITES DE L'ANGLAIS PAR J. DARMESTETER

**1 vol. in-8° de 364 pages. Broché...... 7 fr.**

---

**ASSIER** (Ad. d'). — **Essai de Philosophie positive au dix-neuvième siècle.** Le Ciel, la Terre, l'Homme, par Adolphe d'Assier. Première partie : le Ciel. 1 vol. in-12........................................................ 2 fr. 50

**BÉRAUD** (P. M.). — **Étude sur l'Idée de Dieu dans le spiritualisme moderne**, par P. M. Béraud. 1 vol. in-12. Broché...................... 4 fr.

**COSTE** (Adolphe). — **Dieu et l'Ame.** Essai d'idéalisme expérimental, par Adolphe Coste. 1 vol. in-12. Broché.............................. 2 fr. 50

**Decretales pseudo-Isidorianæ et capitula Angilramni,** ad fidem librorum manuscriptorum recensuit fontes indicavit, commentatum de collectione pseudo-Isidori præmisit Paulus Hinschius. 2 vol. gr. in-8° (Leipzig, B. Tauchnitz, 1863)........................................................ 21 fr.

**LEFÈVRE** (André). La Philosophie. 1 volume in-12. Broché, 5 fr.; relié, toile anglaise........................................................ 5 fr. 75

Fait partie de la *Bibliothèque des Sciences contemporaines*, voir p. 3

**RUELLE** (Ch.). — **De la vérité dans l'Histoire du christianisme.** Lettres d'un laïque sur Jésus, par Ch. Ruelle, auteur de la *Science populaire de Claudius*. — La théologie et la science. — M. Renan et les théologiens. — La résurrection de Jésus d'après les textes. — Lecture de l'encyclique. 1 vol. in-8°........................................................ 6 fr.

**SOURY** (Jules). — Études historiques sur les religions, les arts, la civilisation de l'Asie antérieure et de la Grèce, par J. Soury. 1 vol. in-8°...... 7 fr. 50

**STRAUSS** (David-Frédéric). — L'Ancienne et la Nouvelle foi. Confession par David-Frédéric Strauss. Ouvrage traduit de l'allemand sur la 8° édition par Louis Narval, et augmenté d'une préface par E. Littré. 1 volume in-8°. — Broché........................................................ 7 fr.

**VIARDOT** (Louis). — **Libre examen,** par Louis Viardot. Cinquième édition, très-augmentée. 1 vol. in-12.................................. 3 fr. 50

---

## *VII. — LINGUISTIQUE — LIVRES CLASSIQUES*

**AHN** (F. H.). — **Syllabaire allemand.** Premières notions de langue allemande, avec un nouveau traité de prononciation et un nouveau système d'apprendre les lettres manuscrites, par F. H. Ahn. 3ᵉ édition. In-12... 1 fr.

**BRUHNS** (C.). — **Nouveau Manuel de logarithmes** à sept décimales, pour les nombres et les fonctions trigonométriques, rédigé par C. Bruhns, docteur en philosophie, directeur de l'observatoire et professeur d'astronomie à Leipzig. 1 vol. grand in-8°, édition stéréotype. (Leipzig, B. Tauchnitz.).......... 5 fr.

**Correspondance commerciale en neuf langues,** en français, allemand, anglais, espagnol, hollandais, italien, portugais, russe et suédois. Divisée en neuf parties contenant chacune les mêmes lettres, de manière que la partie française donne la traduction exacte de la partie anglaise ou allemande, et ainsi de suite. Chaque partie se vend séparément au prix de....... 2 fr. 50

**FAURIEL** (C.). — **Histoire de la Poésie provençale.** Cours à la Faculté des lettres de Paris, par M. C. Fauriel, membre de l'Institut ; 3 vol. in-8° (1847). Broché.......................................................... 21 fr.

**HOVELACQUE** (A.). — **La Linguistique,** par Abel Hovelacque. Deuxième édition. 1 vol. in-12 de 454 pages. Broché, 4 fr. ; relié toile anglaise. 4 fr. 50

Fait partie de la *Bibliothèque des sciences contemporaines*, voir p. 3.

— et Julien **VINSON**. — Études de linguistique et d'ethnographie. 1 volume in-12. Prix, broché, 4 fr. ; relié, toile anglaise........................ 5 fr.

**MAIGNE** (J.). — **Traité de Prononciation française** et Manuel de lecture à haute voix. Guide théorique et pratique des Français et des étrangers, par M. Jules Maigne. 1 vol. in-12. Broché, 2 fr. 50 ; cartonné........... 3 fr.

**MOHL** (Jules). — **Vingt-sept ans d'histoire des études orientales.** Rapports faits à la Société asiatique de Paris de 1840 à 1867, par Jules Mohl, membre de l'Institut, secrétaire de la Société asiatique. Ouvrage publié par sa veuve. Tome Iᵉʳ et II. In-8°. Chaque volume................................ 7 fr.

—— **Le Livre des Rois,** par Abou'l Kasim Firdousi, traduit et commenté par Jules Mohl, membre de l'Institut, professeur au collége de France. 7 vol. in-12 (Imprimerie nationale).............................. 52 fr. 50

**SANDER** (E. H.). — **Promenade de Paris au Rigi,** racontée (en allemand) pour servir d'introduction à la lecture des auteurs allemands, par E. H. Sander, professeur de langue allemande à l'École d'application d'état-major. Seconde édition, revue et corrigée. 1 vol. in-18. Cartonné.................... 1 fr. 25

## *VIII. — BIBLIOGRAPHIE ET DIVERS*

# BULLETIN MENSUEL DE LA LIBRAIRIE FRANÇAISE

**Publié par C. REINWALD**

1880. — 22ᵉ année. Format in-8°. — 8 pages par mois.

*Prix de l'abonnement : Paris et la France, 2 fr. 50.*
*Étranger, le port en sus.*

Ce Bulletin paraît au commencement de chaque mois et donne les titres et les prix des principales nouvelles publications de France, ainsi que de celles en langue française éditées en Belgique, en Suisse, en Allemagne, etc., etc.

Paris — Typographie Paul Schmidt, rue Perronet, 5.

